This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

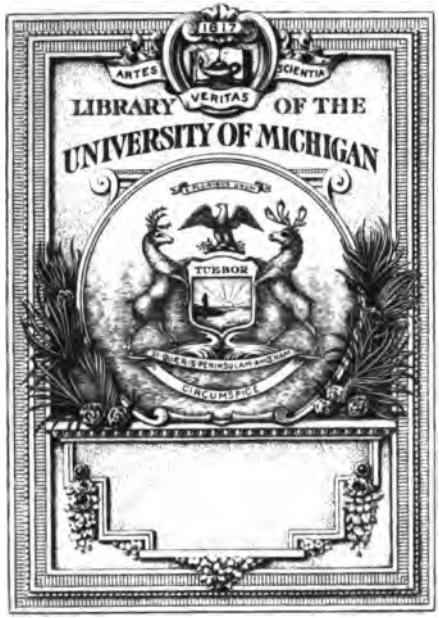
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

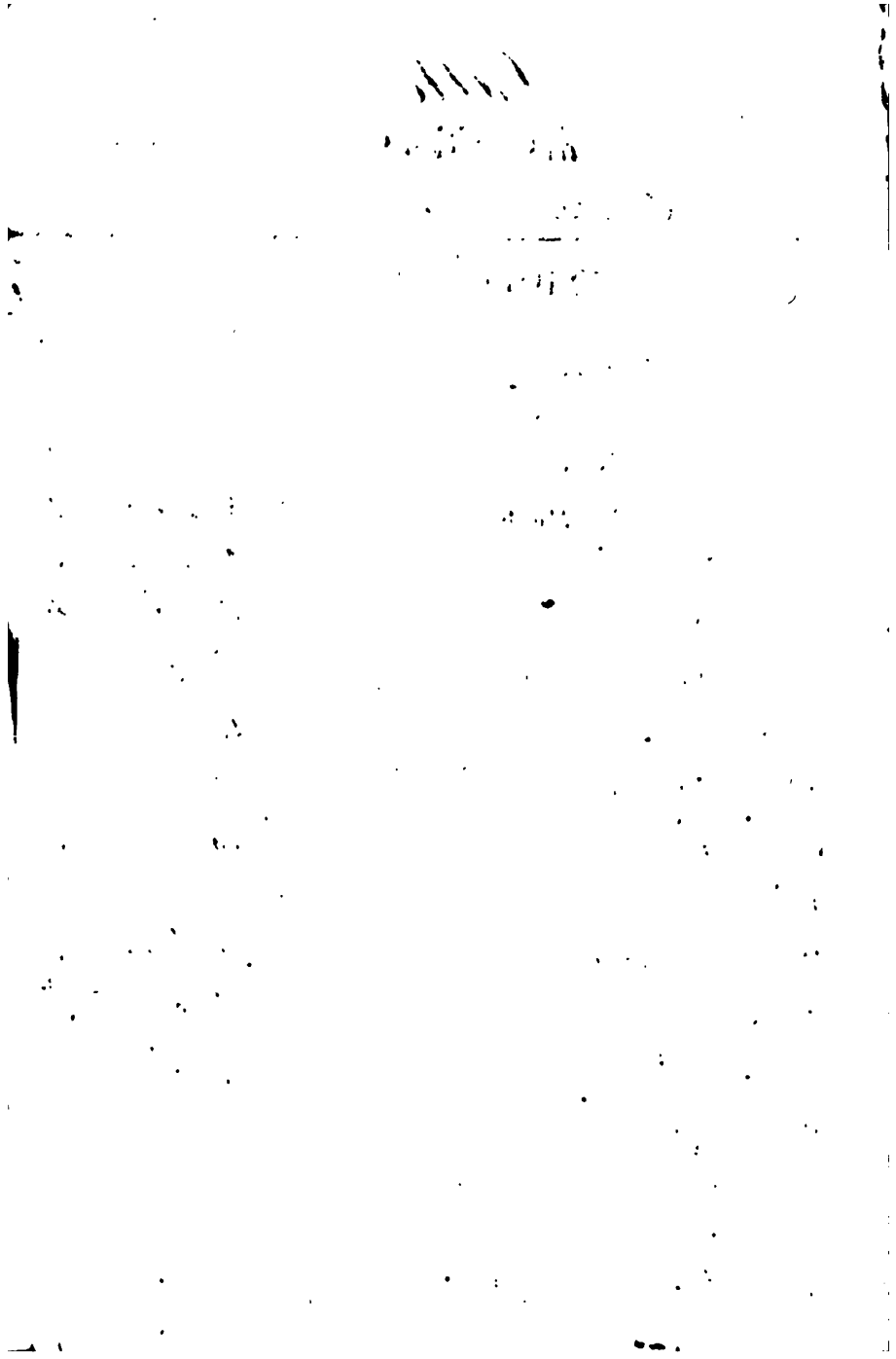


DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1213
.A2
T37
V.37

Table
des Pièces
Contenues dans ce Volume

	Titres	Dates	nombre de pièces
1	Enfants trouvés	30 Janvier	2
2	La fille de la Veuve	11 Février	1
3	Grand Dîner	25 Février	1
4	Page de Woodstock	8 mars	1
5	Demoiselle	24 mars	3
6	Buisson	3 mai	2
7	Soleil	8 mai	2
8	Omnibus	23 mai	1
9	Restaurant	12 Juin	1
10	Le Bell	16 Juillet	3
11	L'épouse	7 Juillet	1
12	Grande Duchesse	31 Juillet	1
13	L'Art	21 7bre	3
14	La Perle	13 8bre	3
15	Noce au M.e Bernard	20 8bre	2
16	Cuisiniers Diplomates	22 9bre	
17	Sergent malheur	3 Xbre	
18	La Jeune fille et la Veuve	20 Xbre	
19	Bêtises	29 Xbre	



Théâtre du vaudeville.

LES

ENFANS TROUVÉS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Saintine, Joseph Xavier Boniface, known as

DE MM. XAVIER, DUPEUTY ET DUVERT,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 30 janvier 1828.

Prix : 2 fr.

Paris.

BEZOU, LIBRAIRE,

SUCCESSEUR DE M. PAGES,

ÉDITEUR DU THÉATRE DE M. SCRIBE.

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, BOULEVARD SAINT-MARTIN, N° 29, VIS-A-VIS LA RUE DE LANCRY.

1828.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
Le Baron DUPLESSIS, savant voyageur		M. FONTENAY.
DUHAMEL, Économe de l'hospice des Enfans-Trouvés		M. GUILLEMIN.
PAUL ROBERT, jeune Peintre d'histoire et de genre		M. BERCOURT.
ROBERT PAUL, Peintre en bâtimens		M. ARNAL.
Mme DE SAINVILLE, Directrice d'un Pensionnat		Mme DUSSERT.
HORTENSE, fille du baron Duplessis.		Mme WILMEN.
ÉTIENNE,	Enfans trouvés.	Mlle AUGUSTINE.
HONORÉ,		Mlle ANNA.
LANDRY,		Le petit LEPEINTRE.

JEUNES PENSIONNAIRES de Mme de Sainville, ENFANS TROUVÉS.

La scène est à Brest. Le premier acte chez Madame de Sainville. Le deuxième à l'hospice des Enfans-Trouvés.

DE L'IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE L. E. HERHAN,
RUE DES BOUCHERIES SAINT-GERMAIN, N. 38.

Pd. by
Sayr. Dram. Fd.
Com. Dept.
12-23-33

LES

ENFANS TROUVÉS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Salle d'étude, ouverte dans le fond sur un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAUL, HORTENSE, PENSIONNAIRES.

(*Au lever du rideau, Paul est occupé à donner une leçon de peinture et de dessin à quelques élèves.*

HORTENSE, *assise près d'un chevalet, et travaillant.*

Mesdemoiselles! nos professeurs de danse et de chant ne pourront pas nous donner leçon aujourd'hui; car, dans ce moment, Madame de Sainville, notre institutrice, fait repeindre à neuf toutes les classes de son pensionnat. (*à Paul*) Savez-vous, M. Paul, qu'aujourd'hui vous avez été le préféré? car il n'y a que vous qui ayez obtenu la faveur...

PAUL.

Aussi, Mademoiselle, y attaché-je le plus grand prix.

HORTENSE.

Ce qui ne vous empêche pas cependant d'avoir l'air sou-

oieux auprès de nous... C'est un peu triste pour un professeur d'agrément.

PAUL.

J'avoue que des motifs que vous ne pouvez connaître, m'empêchent de partager votre heureuse insouciance.

HORTENSE, *se levant.*

Mon insouciance? Est-ce parce que je suis gaie? Mais, Monsieur, cela prouve seulement que je ressens le bonheur qui m'environne... Comment ne serais-je pas heureuse? Madame de Sainville, qui m'a élevée, et dont je suis plutôt la fille que l'élève, me comble des soins les plus doux, et, après une longue séparation, je vais bientôt embrasser mon père, qui désormais ne doit plus me quitter.

PAUL.

Je conçois tout votre bonheur. Quelle privation cruelle que celle de ne pouvoir presser sur son cœur ceux qui nous ont donné le jour!

HORTENSE.

Allons! vous voilà encore plus triste... Il faut vous corriger de ce défaut là.

AIR: *On a tout dit.* (d'Adam.)

C'est la gaîté (BIS.)
Qui fait le charme de la vie;
C'est la gaîté
Que Dieu créa dans sa bonté:
La plus douce philosophie
C'est la gaîté. (4 FOIS.)

Quand l'artiste fait des projets,
Et quand un doux espoir l'anime,
Qui le charme dans ses succès?
Qui le venge, quand on l'opprime?
C'est la gaîté, (BIS.)
C'est la gaîté etc...

Je vous trouve trop sérieux,
Et vous blâmez mon badinage;
Eh bien! partageons tous les deux,
Vous serez plus gai, moi plus sage;
Car ici bas, en vérité,
C'est la gaîté, etc...

PAUL.

Ah ! Hortense... si vous connaissiez...

HORTENSE.

Quoi donc... Parlez !... (*d'un air enfantin.*) Mais plus bas, si vous voulez n'avoir que moi pour confidente.

PAUL.

Eh bien !... (*apercevant Madame de Sainville qui entre par la porte de droite.*) Qu'allais-je dire ?... Ne pourrais-je jamais commander à mon cœur ?

HORTENSE, *à part.*

Oh ! mon dieu ! que c'est désagréable !... j'allais tout savoir. (*Elle se remet à son chevalet.*)

SCÈNE II.

Les Mêmes, MAD. DE SAINVILLE.

MAD. DE SAINVILLE, *à part, en entrant.*

Toujours plus occupé d'Hortense que de ses compagnes, (*haut avec froideur.*) M. Paul, je dois vous rendre cette justice, que vous ne ménagez ni les soins ni le temps que vous passez auprès de mes élèves, surtout de ma chère Hortense.

HORTENSE, *à part.*

Quel ton sévère !...

PAUL.

Vous savez, Madame, que le tableau de Mademoiselle Hortense, doit être terminé aujourd'hui même...

(*Il s'occupe du tableau.*)

MAD. DE SAINVILLE.

C'est vrai, car j'ai encore une bonne nouvelle à te donner, mon Hortense : voici une lettre que je reçois à l'instant même de ton père... lis... tu peux la lire...

HORTENSE, *se levant, prend la lettre et lit.*

« Ma chère amie... je m'empresse de vous annoncer que pour prix de mes longs voyages, et de quelques faibles services rendus aux sciences, le Roi, non content d'avoir assuré ma fortune, a daigné tout récemment m'accorder le titre de baron. » (*à part.*) Mon père est baron !.

PAUL, *à part.*

Il est riche !... il est titré !...

MAD. DE SAINVILLE.

Continue.

HORTENSE, *lisant.*

« Bien plus ! une circonstance que je ne prévoyais pas, va hâter mon arrivée à Brest. J'ai été chargé, par le Gouvernement, de rédiger des instructions pour la nouvelle expédition de découvertes qui doit mettre à la voile incessamment, et je dois assister à son départ. Ainsi le 27 de ce mois... » (*parlant.*) C'est aujourd'hui... (*lisant.*) « Je serai près de vous presqu'en même temps que ma lettre. » Quel bonheur !

MAD. DE SAINVILLE.

Qu'il est heureux ! Après une longue séparation, du moins il te retrouve... Hélas ! moi, je fus mère aussi.

HORTENSE, *d'un ton caressant.*

A-t-on plus de malheur que moi ? Il faut que je voie du chagrin à toutes les personnes qui m'intéressent.

MAD. DE SAINVILLE.

Chère Hortense ! je veux reporter sur toi toute la tendresse que j'aurais eue pour mon fils.

(*On entend le son d'une cloche.*)

LES ÉLÈVES, *quittant leur dessin.*

A la récréation ! à la récréation !

MAD. DE SAINVILLE.

Il n'y a point de temps à perdre. M. Paul, êtes-vous content du tableau de Mademoiselle Hortense ?

PAUL.

Les progrès de Mademoiselle m'étonnent moi-même : il y a, dans tout ce qu'elle fait, une grâce...

MAD. DE SAINVILLE, *l'interrompant.*

Bien... bien... Mais son père est connaisseur, et je tiendrais à ce que vous fissiez disparaître les imperfections.

HORTENSE.

C'est cela ! Ne craignez pas de corriger mon tableau..... Dans les pensions, c'est l'usage... Quand une demoiselle a un professeur habile, elle fait toujours des petits chef-d'œuvres.

Pendant ce temps les Elèves ont serré leurs dessins, rangé leurs cartons et les chevalets.

MAD. DE SAINVILLE.

AIR *de la Walse de Robin.*

Allez, allez, Mesdemoiselles!
Prenez un instant de repos,
Puis au devoir toujours fidèles,
Vous reviendrez à vos travaux.
De tes compagnes, chère Hortense,
Vas aussi partager les jeux.

HORTENSE, *à Paul à demi-voix.*

Travaillez bien en conscience,
Le tableau sera de nous deux.

TOUTES EMSEMBLE.

Allons, allons, Mesdemoiselles! etc...

(*Les élèves sortent par le fond, et Madame de Sainville par la porte de droite.*)

SCÈNE III.

PAUL, *seul.*

Son père est riche! Il vient d'obtenir un nouveau titre! et moi!... Malheureux! j'ai été au moment de laisser échapper le secret de mon amour. Ah! je le sens, je dois renoncer même à l'espoir d'être jamais heureux... En vain, depuis deux ans j'ai redoublé d'ardeur pour me perfectionner dans mon art : qu'importe au père d'Hortense, me disais-je, que mes parens m'aient, dès ma naissance, déshérité du nom qui m'appartenait, si j'honore par quelques talens, par des sentimens nobles et élevés, celui que j'aurai su me faire! hélas! je m'abusais. Un préjugé injuste me repoussera toujours!... Je suis condamné à subir toute ma vie le châtiment d'un tort qui ne fut pas le mien ; et, moins heureux que mes compagnons d'infortune, l'éducation qu'on m'a donnée ne sert qu'à me faire sentir plus vivement le poids de mon malheur. Je dois imposer silence à toutes les affections de mon cœur. L'Amour, l'Amitié même se glacent à ces mots : c'est un enfant trouvé!!! (*Il reste un moment accablé, et se met ensuite à corriger le tableau d'Hortense.*)

SCÈNE IV.

PAUL, ROBERT.

ROBERT *entre par le fond en chantant. Il tient à la main un pot de couleurs et des brosses, et porte une petite échelle double.*)

AIR *connu.*

Sans dessiner d'après la brosse,
Les peintres sont des bons enfans,
En bâtimens.
Au moyen d'la colle et d'la brosse,
Ils font souvent, aux amateurs,
Voir des couleurs.

(*Apercevant Paul.*) Tiens, c'est toi, Paul?

PAUL, *d'un air distrait.*

Bonjour, bonjour, Robert.

ROBERT.

Tu montres donc toujours la peinture à toutes ces jeunesses? Sais-tu que tu dois faire de bonnes journées ici? On m'a aussi appelé dans la même pensionnate, moi, comme tu vois; mais pas comme professeur : c'est tout simplement pour repeindre les classes et les collidores.

PAUL.

Je t'en prie; Robert, parlons plus bas.

ROBERT.

Ah! bon, bon... J'entends; tu n'as pas dit à la bourgeoise que tu étais...

PAUL.

Non, et je te recommande même, à cet égard, la plus grande discrétion.

ROBERT.

Suffit. Motus sur notre origine romanesque; c'que c'est qu' l'hasard pourtant. Enfin, nous avons eté élevés ensemble. Nos parens sont cachés dans le même brouillard : nous avons eu le même parrain, c'qui fait que tu t'appelles Paul Robert, et moi Robert Paul, pour changer un peu seule-

ment. Eh bien! un artiste s'est chargé de ton éducation... tandis que moi... mais que veux-tu? j'avais le génie du granit. Ma vocation me poussait au bâtiment, j'ai obéi.

PAUL.

Mon pauvre Robert, tu avais pourtant de grandes dispositions pour le dessin.

ROBERT.

Eh bien, oui... je m'étais déjà élevé jusqu'à l'enseigne... grâces aux leçons que tu m'avais données *gratis*. Oh oui, je te dois çà; mais l'ouvrage manquait... j'ai rabaissé mon génie, et je suis monté sur l'échelle double.

PAUL.

Ainsi Robert tu es content de ton sort?

ROBERT.

A-peu-près. L'Artiste est philosophe... véritable fils d'Appollon!... Quoique çà, je ne serais pas fâché d'avoir un autre père... n'importe qui... parce que j'aime, mon ami, j'aime! mais les convenances n'y sont pas : c'est une demoiselle de maison.

PAUL.

Tu m'étonnes!

ROBERT.

Le père a un nom!... il s'appelle Jacquotot, et un superbe établissement. J'ai eu le malheur de choisir dans une classe trop élevée.

PAUL.

Qu'est-il donc?

ROBERT.

Il est perruquier... Ce qui me donne un peu d'espoir, c'est que, malgré la distance, sa fille m'adore; mais je ne l'ai pas vue depuis quinze jours, aussi je souffre intérieurement. Je donnerais tout ce que je possède..... je donnerais cent quarante francs pour avoir un père!

PAUL.

On vient... Je t'en prie, de la discrétion.

ROBERT.

Sois donc tranquille... Tiens, regarde... j'ai l'air de ne

t'avoir jamais vu... Heim, comme je suis dissimulé quand je veux.

(*Il sort, en emportant son bagage, par la porte à gauche.*)

Au moyen d'la colle et d'la brosse,
Ils font souvent, aux amateurs,
Voir des couleurs.

(*Paul s'est remis au tableau d'Hortense.*)

SCÈNE V.

PAUL, MAD. DE SAINVILLE, DUPLESSIS, *entrant par le fond.*

DUPLESSIS.

En vérité, ma chère amie, votre pensionnat est on ne peut mieux tenu. Vos élèves doivent faire des progrès rapides!..

MAD. DE SAINVILLE.

Mais vous ne les avez vues qu'en récréation.

DUPLESSIS.

C'est égal, c'est égal! cela suffit.

AIR : *A soixante ans.*

Oui, c'est ainsi que par expérience,
Moi, du travail, je juge les effets;
Jusqu'en ses jeux portant son indolence,
Le fainéant ne s'amuse jamais.
D'un atelier, que le travail finisse,
De l'artisan, admirez la gaîté,
Comme avec force il sent sa liberté!
L'homme jamais ne goûte avec délice
Que le plaisir qu'il a bien acheté.

Vous ne m'attendiez pas si tôt, n'est-ce pas? Mais c'est assez de voyages comme cela. Maintenant je suis tout à ma famille et à mes amis. D'ailleurs, plus d'un motif me rappelait à Brest.

MAD. DE SAINVILLE.

Quoi donc?

DUPLESSIS.

Oui, oui... une rencontre que j'ai faite aux États-Unis... nous en reparlerons... Mais ne songeons maintenant qu'à mon Hortense. Comme je l'ai trouvée grandie, embellie! son caractère m'a charmé. Que je suis heureux qu'elle ait trouvé en vous une seconde mère.

MAD. DE SAINVILLE.

Maintenant que vous voilà de retour, mon autorité a cessé.

DUPLESSIS.

Du tout, du tout, remplacez-moi toujours auprès d'elle; mariez-là même, s'il se présente un parti convenable; je n'entends rien à ces affaires-là.

PAUL, *à part.*

Que dit-il?

DUPLESSIS.

Je ne tiens pas à la fortune: Hortense en aura assez pour enrichir son mari. Quant à sa naissance, je n'oublie pas, quoique baron, que mon père était un honnête marchand, et je ne suis pas difficile de ce côté-là... Mais je mets au premier rang la valeur, le courage, si mon gendre est un militaire, la probité, si c'est un négociant, le talent, si c'est un artiste... Avant tout l'inclination de ma fille.

PAUL, *à part et se relevant.*

Je n'ai donc pas perdu tout espoir.

DUPLESSIS.

Quel est ce jeune homme?

MAD. DE SAINVILLE.

Notre professeur de peinture. M. Paul, voulez-vous bien montrer à monsieur le tableau de sa fille?

PAUL.

Le voici.

DUPLESSIS, *allant près du tableau.*

Comment donc!.. mais c'est charmant! (*En riant.*) Pour l'expédition que je suis chargé d'organiser, il manque un dessinateur... elle a plus de talent qu'il n'en faut pour remplir cet emploi. Elle pourrait, à la rigueur, voyager à son tour... C'est le port de Brest?.. très-bien... Je reconnais tout: ici le faubourg de Recouvrance... l'arsenal de la marine... De ce côté, la maison des Orphelins... A propos, je suis parrain aujourd'hui à l'hospice.

MAD. DE SAINVILLE.

A l'hospice des Enfans-Trouvés?

DUPLESSIS.

Oui ; c'est mon ami Duhamel, l'économe de la maison, qui m'y a décidé. J'ai là au moins une trentaine de filleuls... Voulez-vous être de moitié dans cette bonne œuvre ?

MAD. DE SAINVILLE.

Mais... je ne sais...

DUPLESSIS.

J'y tiens !.. je vous en supplie.

MAD. DE SAINVILLE.

Allons, j'accepte d'autant plus volontiers que l'intérieur de ces sortes d'établissemens m'est tout-à-fait inconnu.

SCÈNE VI.

PAUL, HORTENSE, DUPLESSIS, MAD. DE SAINVILLE.

HORTENSE, *accourant par le fond.*

M. Paul !.. M. Paul !.. (*Apercevant son père.*) Ah ! vous voilà, mon père. Je venais pour avertir notre professeur... qu'un monsieur demande à lui parler.

(*Paul va pour sortir.*)

MAD. DE SAINVILLE.

Restez, M. Paul ; nous vous laissons avec lui.

DUPLESSIS.

C'est cela ; c'est cela ; et moi, je me retire aussi.

MAD. DE SAINVILLE.

Quoi ! déjà...

DUPLESSIS.

AIR : *Amis, voilà la riante semaine.*

Excusez-moi, ma chère, je vous laisse,
Car on m'attend pour certain rendez-vous,
Fort important, puisqu'il vous intéresse.

MAD. DE SAINVILLE.

Qui ? moi ? pourquoi ce mystère entre nous ?

DUPLESSIS.

Sur l'amitié, que votre espoir se fonde,
Pour vous je vois un avenir meilleur.

MAD. DE SAINVILLE.

Comment ?

DUPLESSIS.

Peut-être enfin du Nouveau-Monde,
Ai-je pour vous rapporté le bonheur ?

HORTENSE et MAD. DE SAINVILLE.

Que veut-il dire ? eh quoi ! du Nouveau-Monde,
Il a pour elle apporté / Il a pour moi rapporté } le bonheur.

(*Madame de Sainville et Hortense sortent par la droite, et Duplessis par le fond.*)

SCÈNE VII.

PAUL, *puis* DUHAMEL.

PAUL.

Ah! si je pouvais seulement espérer. Et pourquoi refuserais-je d'entrevoir un avenir plus consolant! Quelle âme noble que celle de son père! Un artiste, a-t-il dit, peut aspirer à sa main. Du talent!.. C'est par le travail qu'on l'acquiert et dès ce moment, je sens doubler mon courage!.. (*Voyant entrer Duhamel.*) Ah ! mon cher M. Duhamel, vous voilà... dans quelques heures vous recevrez mon Saint-Vincent-de-Paule.

DUHAMEL.

Bien, mon ami, ce don vous fera doublement honneur. On y verra la preuve d'un bon cœur et le commencement d'un beau talent.

PAUL.

D'un beau talent?.. vous croyez?.. Ah! vous ne savez pas maintenant combien j'attache de prix à me faire une réputation dans les arts.

DUHAMEL.

Vous en aurez une, jeune homme, et personne n'en sera

plus content que moi, comme votre vieil ami et comme économe de la maison qui vous a élevé. Mais un motif important m'amène auprès de vous. Je vous ai vainement cherché à votre atelier et je me suis décidé à venir vous trouver ici, car l'affaire est essentielle, et votre bonheur peut-être en dépend.

PAUL.

Mon bonheur !

DUHAMEL.

Ne vous hâtez pas de concevoir des idées trop flatteuses, et avant même d'espérer, écoutez-moi avec attention.

PAUL.

Je vous écoute, M. Duhamel.

DUHAMEL.

Quand vous êtes entré à la maison; vous aviez à-peu-près quatre ans. A cet âge, les impressions sont déjà assez vives pour laisser quelque trace dans notre mémoire. Ne vous rappelez-vous rien de ceux qui ont pris soin de vous jusqu'alors... Vos yeux ont-ils été frappés par quelqu'objet...

PAUL, *cherchant à rappeler un souvenir.*

Attendez... je ne sais... des souvenirs confus... Il me semble que j'habitais alors une chaumière auprès d'un bois... une femme... un soldat, mes parens sans doute, demeuraient avec moi. Un jour (cet événement est encore présent à ma pensée comme s'il venait de se passer à l'instant), un grand bruit se fit entendre; le soldat prit un fusil suspendu au-dessus d'une grande cheminée... il sortit, puis on le rapporta tout couvert de sang. Il était pâle... ne parlait plus... sans doute il était mort, car ma mère me prit dans ses bras en jetant des cris déchirans, et nous quittâmes la chaumière... Depuis ce temps, ma mémoire ne me rappelle rien.

DUHAMEL.

Une chaumière... un soldat... ce n'est point cela. Les parens de celui qu'on recherche étaient dans l'opulence.

PAUL.

Mais j'ai aussi un médaillon que je porte sur moi depuis mon enfance.

DUHAMEL.

Cet indice est si commun parmi nos enfans. Mon pauvre Paul, je m'étais flatté pour vous d'une vaine espérance, il n'y faut plus penser.

PAUL.

Ah ! dans ce moment, c'eût été trop de bonheur pour moi.

SCÈNE VIII.

PAUL, DUHAMEL, ROBERT, *il porte son échelle qu'il pose en apercevant Duhamel.*

ROBERT, *chantant.*

Ah ! que l'Amour est agréable,
J'en planterai dans mon jardin.

Tiens ! c'est vous, papa Duhamel.

DUHAMEL.

Bonjour, Robert, viens donc m'embrasser, mon garçon.

ROBERT, *l'embrassant.*

Je ne demande pas mieux. Vous v' là et moi aussi, çà se trouve bien, parce que j'ai à vous consulter sur une affaire de cœur. (*Avec un soupir.*) J'ai bien du chagrin, papa Duhamel.

DUHAMEL.

Ma foi, il n'y paraît pas du moins, car je te trouve toujours chantant.

ROBERT.

C'est pas une raison çà. On chante que l'amour est agréable, et elle ne l'est pas du tout.

DUHAMEL.

Pour toi, mon pauvre Robert.

PAUL.

Oui, il m'a fait part de ses chagrins.

DUHAMEL.

De quoi s'agit-il donc?

ROBERT.

Voilà. J'aime, je suis aimé réciproquement, mais le père s'oppose. Vous devinez pourquoi.

DUHAMEL.

Oui.

ROBERT.

Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

DUHAMEL.

Te comporter en honnête homme, si celle que tu aimes ne peut t'appartenir. Crois-moi, mon cher Robert, tu n'as pas de fortune, tu as à peine un état, crains de te faire reprocher le malheur de ta naissance.

PAUL.

Vous croyez donc, mon ami, qu'une bonne conduite ne saurait jamais faire oublier...

DUHAMEL.

Écoutez-moi, mes enfans. Vous savez combien je vous suis attaché, mais je ne dois pas vous abuser sur votre position. Les préjugés du monde à votre égard sont peut-être injustes, mais ils sont invincibles, et la prudence vous ordonne de chercher une compagne parmi celles que le malheur a rendues vos égales.

ROBERT.

Ah! Manette, Manette! pourquoi la nature t'a-t-elle donné un père!

DUHAMEL.

Tenez, je vais vous citer, à cet égard, l'exemple du plus généreux, du plus éclairé des hommes. Mon ami, M. Duplessis.

PAUL, *à part.*

Grand Dieu!

DUHAMEL.

Ce matin même il visitait nos ateliers, et me disait, en regardant nos élèves.

AIR : *De votre bonté généreuse.*

Je ne suis pas d'une illustre famille,
Mais si l'un d'eux, toup-à-coup enrichi,
Venait offrir des trésors à ma fille,
Hortense encor ne pourrait être à lui.
Des préjugés qui gouvernent la terre,
Ma fille attend son avenir;
Je puis braver, pour moi leur loi sévère,
Pour mon enfant, je leur dois obéir.

PAUL, *lui serrant la main.*

Vous avez raison, mon ami, et vos conseils seront la règle de ma conduite. Mais je voudrais maintenant vous consulter sur une affaire qui m'intéresse personnellement.

DUHAMEL.

En ce cas, suivez-moi, mon ami. (*A Robert.*) Et toi, Robert, songe à ce que je t'ai dit.

ROBERT.

Oui, papa Duhamel, j'y penserai.

(*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE XI.

ROBERT, *seul.*

Le plus souvent!.. Je m'en moque, moi, parce que je suis sûr que je retrouverai mes parens. J'ai toujours eu cette idée là, et j'aurai bien du malheur s'ils ne sont pas au moins perruquiers!... N'y pensons plus.

(*Il monte sur son échelle et travaille.*)

SCÈNE X.

DUPLESSIS, MAD. DE SAINVILLE, ROBERT, *sur son échelle.*

MAD. DE SAINVILLE.

Et vous ne m'aviez pas fait partager votre espoir.

ROBERT, *chantant.*

Partant pour la Syrie....

MAD. DE SAINVILLE.

Robert, laissez-nous.

ROBERT.

Oui, madame, d'autant plus que j'ai bientôt fini.

MAD. DE SAINVILLE.

Allez, allez.

ROBERT.

Oui, madame, et tantôt je vous apporterai mon mémoire. (*Continuant.*)

Allait prier Marie
De bénir ses exploits.

(*Il sort par le fond.*)

DUPLESSIS.

Je l'exige!... ma chère amie, quand vous allez être heureuse, à la veille de revoir votre fils, n'oubliez pas les pauvres orphelins. (*il sort par le fond.*)

SCÈNE XII.

MAD. DE SAINVILLE *seule.*

Je suis encore mère!.. n'est-ce point un rêve? et puis-je croire à tant de bonheur!.. mon fils existe... je le verrai... il sera près de moi. Je serai sa compagne, son mentor... c'est moi qui choisirai son épouse... mais j'y pense... Duplessis lui-même ne m'a-t'il pas fait pressentir... oui, qu'elle femme est plus capable de le rendre heureux que l'enfant de mon choix, ma fille adoptive, mon Hortense enfin? je ne me séparerai donc jamais des deux êtres qui me sont le plus chers... quel avenir brillant j'entrevois pour lui!.. une compagne charmante, une fortune considérable... mais si le cœur d'Hortense n'était déjà plus libre!... si j'en crois quelques indices qui m'ont frappée... ce jeune professeur... ah! quelle idée il ne peut prétendre à sa main. N'importe, comme institutrice, comme la seconde mère d'Hortense, je dois écarter d'elle jusqu'à l'ombre du danger. Dès aujourd'hui, monsieur Paul s'éloignera... le voici! armons-nous de fermeté.

SCÈNE XIII.

MAD. DE SAINVILLE, PAUL.

PAUL, *à part en entrant.*

Elle est seule!... rappelons tout notre courage. Les conseils de Duhamel sont ceux d'un ami, j'aurai la force de les suivre, (*haut*) Madame....

MAD. DE SAINVILLE.

Vous avez à me parler M. Paul, vous me trouvez toute disposée à vous entendre...

PAUL.

Vos bontés pour moi, Madame, ont laissé dans mon souvenir des traces qui ne s'effaceront jamais. Aussi c'est avec le sentiment du plus vif regret que je viens vous annoncer qu'il m'est désormais impossible de continuer les leçons que je donnais à vos élèves.

MAD. DE SAINVILLE.

Comment c'était pour cela? (*A part*) il m'a prévenu lui-même!

PAUL.

Je viens prendre congé de vous, vous faire mes adieux.

MAD. DE SAINVILLE.

Vous nous quittez?...

PAUL.

Il le faut : des raisons, des raisons impérieuses que vous ne pourriez blâmer si vous les connaissiez, m'imposent un devoir pénible... bien pénible à remplir.

MAD. DE SAINVILLE.

Je connais vos motifs...

PAUL.

Vous les connaissez!

MAD. DE SAINVILLE.

Ils sont nobles et conformes à l'idée que j'ai toujours eue de vous.

PAUL.

Qui a pu vous instruire?

MAD. DE SAINVILLE.

AIR : *T'en souviens-tu?*

N'en doutez pas, monsieur; je connais celle
Dont la candeur sut vous toucher;
L'amour trop souvent se décèle,
Par les efforts qu'on fait pour le cacher.
Ce sentiment qu'ici vous vouliez taire,
Que votre cœur d'avance a condamné,
Vous l'eussiez pu cacher, même à son père,
Mais je suis femme et j'ai tout deviné.

PAUL. *à part,*

Elle sait tout.

MAD. DE SAINVILLE.

Vous avez jugé comme moi que cette séparation était

indispensable... je vous en sais gré, car mon intention était de l'exiger de votre délicatesse.

PAUL.

Je connaissais mon devoir, Madame.

MAD. DE SAINVILLE.

Et quels sont vos projets pour l'avenir?... Pardon de ces questions... mais un intérêt pressant me force à vous les faire.

PAUL.

De tout oublier, s'il est possible, pour me livrer plus que jamais à l'étude des arts.

MAD. DE SAINVILLE.

Et dans cette ville?

PAUL.

Oui madame.

MAD. DE SAINVILLE.

Vous ne craignez pas de trop compter sur votre courage?.. en restant dans cette ville, le hazard, votre présence ne pourrait-elle pas donner des regrets à une personne dont le repos doit vous être bien cher.

PAUL.

Ah! madame, gardez-vous de penser que j'aie jamais tenté de troubler le repos de celle que j'aime... que j'aime plus que la vie... Pardonnez, c'est la première et la dernière fois que je parle de mon amour... j'ai toujours renfermé dans mon cœur l'expression d'un sentiment si doux, elle l'ignore, Madame, elle l'ignore et ne le partage pas.

MAD. DE SAINVILLE.

Je le crois comme vous : mais pourtant si, malgré la discrétion de votre conduite, le cœur d'Hortense n'était pas demeuré entièrement insensible; si l'espoir chimérique d'une union impossible détruisait à jamais le bonheur de son avenir, contrariait les projets de sa famille, projets que je connais, et remplissait d'amertume la vieillesse de son père?

PAUL.

Ah! madame quel tableau vous me tracez là! moi, détruire le bonheur de sa vie! Parlez, parlez madame, que faut-il faire?

MAD. DE SAINVILLE, *avec retenue.*

Un artiste est de tous les pays... il peut exercer ses talens partout; sans parler de la capitale qui est un théâtre digne d'exciter votre ambition, l'étranger aime à protéger

DUPLESSIS.

Eh bien, Hortense, qu'as-tu donc? pourquoi cette émotion subite?

HORTENSE.

Je ne sais... mais... me voici mieux maintenant.

PAUL, *à part.*

J'étais aimé... Qu'elle affreuse situation!

HORTENSE.

Vous partez?

PAUL.

Oui, mademoiselle, je m'éloigne, je vais me fixer en pays étranger... C'est là maintenant tout ce que je désire.

HORTENSE.

Eh bien, monsieur, c'est de l'ingratitude... Vous ne regrettez donc rien?

PAUL, *avec effort.*

Rien... (*à mad. de Sainville.*) Etes-vous contente, madame?

MAD. DE SAINVILLE, *à demi-voix.*

Je vous approuve et vous admire. (*A part.*) Il a les vertus que je désirerais trouver dans mon fils.

DUPLESSIS.

Allons, allons, tous les invités viennent nous chercher pour le baptême, ne pensons plus à tout cela.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LES PENSIONNAIRES, INVITÉS, *puis* ROBERT.

Final de Doche fils.

DUPLESSIS ET LES CHŒURS.

Allons, pour la cérémonie,
Partons (bis.) sans différer.

ROBERT, *entrant en tenant une corbeille à la main.*

De bell' chos', de toutes les façons,
Dans c'te corbeille sont rangées,
Et comme frèr' des nourrissons,
On m'a chargé de porter les dragées.

(*Il s'approche de Paul, et semble étonné de sa tristesse.*)

DUPLESSIS.

Eh bien, Hortense, qu'as-tu donc? pourquoi cette émotion subite?

HORTENSE.

Je ne sais... mais... me voici mieux maintenant.

PAUL, *à part.*

J'étais aimé... Qu'elle affreuse situation!

HORTENSE.

Vous partez?

PAUL.

Oui, mademoiselle, je m'éloigne, je vais me fixer en pays étranger... C'est là maintenant tout ce que je désire.

HORTENSE.

Eh bien, monsieur, c'est de l'ingratitude... Vous ne regrettez donc rien?

PAUL, *avec effort.*

Rien... (*à mad. de Sainville.*) Etes-vous contente, madame?

MAD. DE SAINVILLE, *à demi-voix.*

Je vous approuve et vous admire. (*A part.*) Il a les vertus que je désirerais trouver dans mon fils.

DUPLESSIS.

Allons, allons, tous les invités viennent nous chercher pour le baptême, ne pensons plus à tout cela.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LES PENSIONNAIRES, INVITÉS, *puis* ROBERT.

Final de Doche fils.

DUPLESSIS ET LES CHŒURS.

Allons, pour la cérémonie,
Partons (BIS.) sans différer.

ROBERT, *entrant en tenant une corbeille à la main.*

De bell' chos', de toutes les façons,
Dans c'te corbeille sont rangées,
Et comme frèr' des nourrissons,
On m'a chargé de porter les dragées.

(*Il s'approche de Paul, et semble étonné de sa tristesse.*)

PAUL, *à part.*

Son trouble égale ma douleur.

HORTENSE, *à son père.*

Ah ! mon père, daignez m'entendre !...
Car je veux vous ouvrir mon cœur.

DUPLESSIS.

Plus tard tu pourras tout m'apprendre.
(A PART.) Je crois deviner son secret ;
Mais avant tout, songeons à mon projet.

MAD. DE SAINVILLE, *qui a observé Paul.*

Son départ doit me rassurer.

TOUS.

Allons, pour la cérémonie,
Partons (BIS) sans différer.

ENSEMBLE.

ROBERT, DUPLESSIS, MAD. DE SAINVILLE, CHŒURS.

Partons, partons, l'heure s'avance,
Pour nous que ce jour est heureux !
Le bonheur de la bienfaisance,
Nous le partagerons { avec eux, à nous deux.

PAUL, *à part.*

C'en est fait, je quitte la France,
Pour elle je fuis de ces lieux ;
Ah ! du moins, pour ma récompense,
Le ciel lui doit des jours heureux.

HORTENSE, *à part.*

C'en est fait, il quitte la France ;
Mais pour lui je forme des vœux ;
Ah ! s'il connaissait ma souffrance,
S'éloignerait-il de ces lieux ?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une des salles de l'hospice; le fond qui est ouvert, donne sur une galerie. Au-dessus de la porte on lit ces mots : « Nos parens nous ont abandonnés, mais Dieu a pris soin de nous.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ETIENNE, HONORÉ, LANDRY, ET AUTRES ENFANS TROUVÈS.

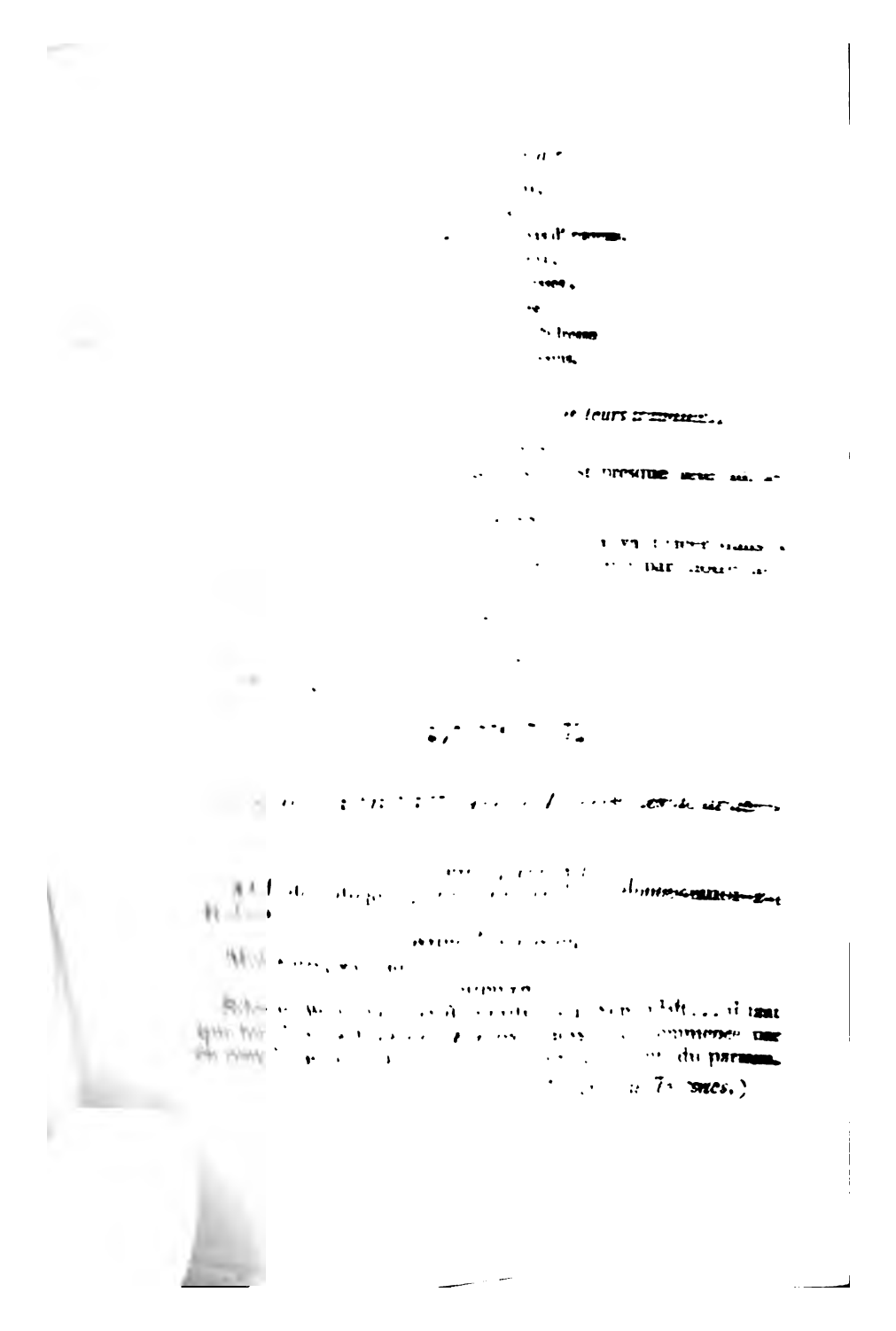
(*Au lever du rideau, les enfans trouvés sont occupés à divers travaux d'artisans.*)

CHOEUR.

AIR *du Vétéran.*

Commmençons, gais, dispos,
Nos travaux;
En avant les rabots,
Les marteaux;
Puis, après notre ouvrage,
Plus joyeux,
Nous aim'rons d'avantage
Tous nos jeux,
Tra, la, la, la, la
Pan, pan, pan
Tra, la, la, la,
V'lan, v'lan, v'lan,

Les Enfans-Trouvés.



LANDRY.

Vive Robert!... vivent les dragées! vivent les enfans trouvés!

TOUS.

Vive Robert!... vivent les dragées! vivent les enfans trouvés.

RONDE.

ROBERT.

AIR *de Doche.*

Passer seuls, isolés sur la terre,
Au travail, à la peine être él'vés,
Mais chanter pour narguer la misère,
C'est l' destin des pauv's enfans trouvés.

Nous n'avons pas d'héritages à faire,
C'est des procès de moins à soutenir;
Quant aux parens, si nous voulons un frère,
Selon not' goût, nous pouvons le choisir.

TOUS, *en dansant.*

Passer seuls, etc.

ROBERT.

Même air.

Si nos parens, au jour de not' naissance,
Nous ont d'avanc' privés de leurs bienfaits,
Nous somm's du moins les enfans de la France,
Et c'te mèr' là n' nous abandonn' jamais.

TOUS.

Passer seuls, isolés, etc.

ROBERT, *sur le devant de la scène.*

Y me vient une idée... Je vas porter des dragées à Manette... c'est un bon moyen de séduire... de me représenter devant l'père... avec ça qu'il est un peu sur sa bouche, le père Jacquotot.

HONORÉ.

Messieurs, messieurs, à vos places, voici monsieur l'économe.

ROBERT.

A vos places. (*à part.*) Moi, je vais rendre ma visite à l'orgueilleux perruquier du coin... Manette sera-t-elle contente de me revoir!

(*Il sort; les enfans se remettent à leur travail et reprennent en chœur le refrain de la ronde.*

Passer seuls, isolés sur la terre,
Au travail, etc....

SCÈNE III.

LES MÊMES, DUHAMEL.

DUHAMEL.

Bien, mes enfans, je suis charmé de votre ardeur; mais suspendez un instant vos travaux : je veux que vous soyez témoins de la cérémonie qui se prépare et de l'inauguration du tableau de saint Vincent de Paule, votre bienfaiteur, tracé par la main de l'un de vos frères.

AIR *du vaudeville de Préville et Taconnet.*

O toi qui fus l'illustre fondateur
De cet asile ouvert à la misère,
Vincent de Paule, ô pieux bienfaiteur !
Des pauvres orphelins tu fus toujours le père ;
Que de bienfaits repandus en ton nom
Sur cette enfance en ton sein ranimée !
Vous qui recueillez la moisson,
N'oubliez pas la main qui l'a semée.

EN CHOEUR

Nous qui recueillons la moisson,
N'oublions pas la main qui l'a semée.

(*En ce moment on voit passer dans la galerie du fond, Duplessis, Mad. de Sainville, Hortense, quelques invités, une nourrice. Les orphelins s'inclinent pendant que le cortége défile.*)

CHOEUR.

AIR *de la prière de Joseph.*

Dieu tout-puissant, protecteur de l'enfance,
Daigne en tes justes décrets,
Daigne répandre sur l'innocence
Et ta grâce et tes bienfaits.

(*Duhamel et les enfans suivent le baptême ; Paul entre du côté opposé.*)

SCÈNE IV.

PAUL *seul.*

Je l'ai revue!... mais qu'elle ignore ma présence ici. La durée de cette cérémonie me donnera le temps de remplir un dernier devoir, d'embrasser les seuls amis que j'aie jamais connus, et de visiter encore cet asile où la pitié publique recueillit mes premières années.

SCÈNE V.

ROBERT, PAUL.

ROBERT, *d'un air piteux.*

Ah! par exemple, en v'là une bonne!

PAUL.

C'est toi, Robert?... eh bien, qu'as-tu donc?

ROBERT.

Ce que j'ai?... une drôle d'histoire qui m'arrive.

PAUL.

Quoi donc?

ROBERT.

Imagine-toi que j'avais trouvé un moyen ingénieux de me représenter chez le père à Manette. Ah! mon ami! ce que c'est que le désespoir et les ravages que l'amour peut causer dans le cœur d'une fille bien élevée... Comme tu sais, il y avait quinze jours que je ne l'avais vue.

PAUL.

Eh bien?

ROBERT.

Eh bien, ma Manette est mariée d'avant-z-hier.

PAUL.

Je te plains, mon pauvre garçon; mais le bonheur n'est pas fait pour nous; avant de partir cependant, j'aurais aimé à te savoir heureux.

ROBERT.

Tu pars! comment tu pars?

PAUL.

Oui, dans quelques instans je quitte la France... Sur la recommandation de mad. de Sainville, j'ai obtenu de M. le baron Duplessis la place de dessinateur de l'expédition qui va mettre à la voile; tu entendras dans une heure le coup de canon du départ.

ROBERT.

Il ne manque plus que çà. (*Pleurant.*) Le voilà aussi qui me quitte, lui?

PAUL.

Robert, j'ai besoin de toi... On vient... C'est elle, c'est son père!... Grand Dieu! moi qui ne voulais pas être vu!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAD. DE SAINVILLE, DUPLESSIS, HORTENSE.

DUPLESSIS, *à Paul.*

Ah! vous voilà, jeune homme!... je ne suis pas fâché de vous trouver.

MAD. DE SAINVILLE, *à part.*

Il n'est pas encore parti.

PAUL.

Monsieur, j'étais venu ici pour assister à l'inauguration d'un tableau...

DUPLESSIS.

Un tableau de saint Vincent de Paule? Il est fort beau!... je viens de le voir... Mais nous avons à causer tous les deux.

HORTENSE, *à part.*

Que va-t-il lui dire?

DUPLESSIS.

Votre engagement est là : je viens de le signer; mais avant de vous le remettre, expliquons-nous sur une affaire plus importante...

PAUL.

Monsieur...

ROBERT, *à part.*

Tenons-nous à l'écart pour qu'on n' nous renvoie pas.

MAD. DE SAINVILLE, *à part.*

Je ne sais pourquoi je tremble malgré moi.

DUPLESSIS.

J'ai appris bien des choses depuis tantôt, et des choses qui ont singulièrement changé mes dispositions à votre égard.

HORTENSE *vivement.*

Mon père... je vous en prie.

DUPLESSIS.

Laisse-moi parler ; ma fille, tu m'as accordé ta confiance et tu n'auras pas lieu de t'en repentir (*à Paul*) vous n'avez pas de fortune, jeune homme, mais vous avez du talent, et avec du talent, on arrive à tout... d'ailleurs, c'est aux parens à démêler les affaires d'intérêt... quel est votre nom?

PAUL.

Je me nomme Paul.

DUPLESSIS.

Je sais cela, mais c'est le nom de votre famille que je vous demande.

PAUL.

Monsieur, pardonnez... je ne puis le dire.

ROBERT *à part.*

Parbleu je crois bien.

DUPLESSIS.

Pourquoi ce mystère.

PAUL.

De grâce ne m'interrogez plus et hâtez mon départ.

MAD. DE SAINVILLE *à part.*

Ah... je respire...

SCÈNE VII.

LES MÊMES LES ENFANS RETROUVÉS.

ROBERT. *à part.*

Ah! v'la les autres!.. gare la bombe.

(*Tous les enfans sautent autour de Paul.*)

ROBERT *ému.*

Et moi Paul.

PAUL.

Ah ! (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

ROBERT *s'essuyant les yeux.*

Allons, allons, de la fermeté !.. C'est drôle... je n'étais pas si sensible que ç'à pour mon propre compte.

PAUL.

Mon bon Robert, au moment de quitter ces lieux ; puis-je te demander un dernier service !

ROBERT.

Ah ! par exemple, il en doute !.. Ne me dis pas des bêtises comme çà... je n'aime pas à pleurer... çà dérange toutes mes habitudes.

PAUL.

Écoute avant de partir... j'ai encore quelques dispositions à faire... Voici mon engagement, cours le faire enregistrer sur les rôles de l'équipage, dans un instant j'irai te rejoindre sur le port.

ROBERT.

C'est là tout ce que tu as à me dire ?

PAUL.

Mon cher Robert, tu as été le plus cher de mes camarades d'enfance ; ton attachement pour moi ne s'est jamais démenti... je voudrais te laisser un gage de notre ancienne amitié. (*Détachant de son cou un médaillon suspendu à un ruban.*) Tiens, prends ce médaillon que le hasard sans doute avait placé dans mon berceau, je l'ai porté toute ma vie... Garde-le toujours, je te le confie ; garde-le comme un souvenir de ton compagnon d'infortune.

ROBERT, *pleurant.*

Oh ! sans doute... mon pauvre Paul, je le garderai... je le garderai toujours.

PAUL.

Ainsi, c'est convenu... dans vingt minutes je te rejoins sur le port.

ROBERT.

Adieu... Et ton bagage ?

PAUL.

Il est bien léger, je n'emporte que mes pinceaux.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Adieu, l'ami de mon enfance,
C'est trop souffrir, et dans mon abandon,

Que ferais-je dans cette France
Où je n'ai rien, pas même un nom ?
Dans le pays qui m'a vu naître,
Dans ce pays où je crus être aimé,
Je reviendrai quelque jour, et peut-être,
La gloire alors m'aura légitimé.

Adieu !

ROBERT, *allant au fond quand Paul est parti.*

Adieu, Paul !..

SCÈNE IX.

ROBERT, *puis* DUPLESSIS.

Pauvre garçon ! il me donne son médaillon. Quoique çà, il est heureux de partir... Comme çà m'aurait été cette place là. Je n'aurais pas été exposé à rencontrer Manette en pleine mer et à avoir des brise-cœurs depuis le matin jusqu'au soir. Avec çà que dans le Nouveau-Monde, ils ne doivent pas être forts sur le dessin. Il est gentil son médaillon.

DUPLESSIS, *entrant.*

Quelle contrariété ! je n'ai pu voir Duhamel, seulement il m'a laissé ce mot. (*Lisant.*) « Bonne nouvelle. Attendez-moi, l'enfant se nomme Robert-Paul ; vous l'avez vu chez Mad. de Sainville, il porte un médaillon distinctif. » (*A part.*) Plus de doute : mes soupçons étaient fondés ! et ce jeune Paul ! digne de tant d'intérêt.

ROBERT.

Tiens, çà s'ouvre.

DUPLESSIS.

Je suis d'une impatience ! Mais ce jeune ouvrier qui est de la maison pourra me dire sans doute... Mais que tient-il donc à la main ?

ROBERT, *sans le voir.*

Deux lettres E. S. C'est un renseignement çà ; et si les parens avaient un peu de bonne volonté.

DUPLESSIS.

Qu'entends-je !.. Jeune homme, ce médaillon est-il à vous ?

ROBERT.

Oui, monsieur, il est à moi et je dois le garder toute ma vie.

DUPLESSIS.

Mais si je vous priai de me le confier pendant quelques instans?

ROBERT.

Pourquoi donc cela?

DUPLESSIS.

Je ne puis vous le dire encore. Mais c'est peut-être plus important que vous ne pensez. Permettez.

ROBERT.

Le voilà, monsieur; mais vous allez me le rendre tout de suite.

DUPLESSIS, *regardant le médaillon.*

Plus de doute... ces deux lettres... (*Regardant Robert.*) Comment, ce serait-là... quelle pénible idée.

ROBERT.

Qu'est-ce qu'il a donc à me regarder comme ça.

DUPLESSIS.

Voici tous les enfans qui reviennent pour reprendre leurs travaux... Attendez-moi là, je vous rejoins à l'instant.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

ROBERT, ENFANS TROUVÉS.

CHOEUR.

AIR *de Doche.*

Allons, mes amis,
R'mettons nous à l'ouvrage,
Et tous, réunis,
Aux tristes ennuis,
Opposons le courage.
Ah! travaillons, (BIS)
Dépêchons,
Avec courage,
Travaillons.

ROBERT.

Attendez-moi là... Qu'est-ce que çà veut donc dire? Est-ce que Manette? Oh non, elle n'est que trop mariée...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ÉTIENNE, HONORÉ, LANDRY.

LANDRY, *accourant.*

Bonne nouvelle! bonne nouvelle!

ROBERT.

En v'là encore un avec une bonne nouvelle.

HONORÉ ET ÉTIENNE, *entrant.*

Bonne nouvelle! bonne nouvelle!

ROBERT.

Ah! çà, mais ils en ont donc tous des bonnes nouvelles. Parlez donc?

HONORÉ.

Va, Robert, tu ne te doutes pas du bonheur qui t'arrive!

ROBERT.

Quoi donc!..

LANDRY.

Tu ne sais pas?.. Eh ben!.. laissez-moi lui dire, puisque c'est moi qui ai écouté à la porte... Imaginez-vous, messieurs, que Robert, que v'là, n'est plus un enfant trouvé.

ROBERT.

Moi. Qu'est-ce que tu dis donc-là?

LANDRY.

T'as retrouvé tes parens.

ROBERT.

Vrai...

LANDRY.

Ma parole d'honneur.

ROBERT.

Dieu de Dieu! est-il possible, j'étais sûr que çà finirait par m'arriver. Sont-ils riches?

LANDRY.

Bien riches.

ROBERT.

Tant mieux... Oh nature!

LANDRY.

Tu seras toujours mon ami.

ROBERT.

Laisse-moi donc tranquille (*A part.*) Le perruquier va-t-il être vexé !.. Ah ! Manette, si tu avais prévu l'événement, tu m'aurais mieux aimé ! Qu'est-ce que je vais faire de mon argent à présent qu'elle est mariée ?

LANDRY.

Donne-moi z'en, heim.

ROBERT, *sans l'écouter.*

Il me vient une idée !.. Paul, mon pauvre Paul !.. avec une bonne somme, je puis l'empêcher de partir, peut-être lui faire épouser celle qu'il aime !.. Oui, c'est dit, je partagerai avec lui... la fortune ne me changera pas le cœur... nous serons plus frères que jamais. Ecoutez, mes amis, je suis bon enfant et je veux vous le prouver à vous tous.

TOUS.

Quoi donc ? comment ?

ROBERT.

D'abord, je veux faire une rente à ma nourrice, la bourguignotte.

HONORÉ.

Tiens, qu'est-ce que çà nous fait à nous.

ROBERT.

A vous ? Je vous paie un bon dîner à trente sous par tête, pain et vin à discrétion.

TOUS.

Bravo ! bravo ! Vive Robert ! vivent les enfans trouvés !

(*Ils sautent.*)

LANDRY.

Sais-tu qu'est-ce qu'est ta mère ?

ROBERT.

Tiens, j'ai oublié de vous le demander.

ÉTIENNE.

Je le sais, moi. C'est c'te belle dame qui est marraine aujourd'hui.

LANDRY.

Qui nous a donné des dragées ?

ROBERT.

Mme de Sainville ?.. O bonheur ! Eh bien, j'ai toujours eu pour elle un je ne sais quoi, et maintenant je trouve.....

(*Se caressant le menton.*) Je trouve qu'il y a quelque chose... surtout dans les yeux... Mais j'y pense, si c'est ma pratique qu'est ma mère, qu'est-ce qui me paiera mon mémoire?.. Ah! que je suis bête.

LANDRY.

C'est ce que j'allais te dire; puisque t'es riche.

ÉTIENNE.

Sais-tu que c'est un fameux coup du sort tout de même, la manière dont on t'a reconnu?

ROBERT.

Comment, quelle manière?

HONORÉ.

Tu ne le sais pas encore?

LANDRY.

Est-il farce, il ne sait jamais rien.

ÉTIENNE.

Eh bien, moi, je peux te dire ce qui en est; il paraît, d'après ce que j'ai entendu dire, que c'est ton médaillon.

ROBERT.

Mon médaillon!..

ÉTIENNE.

Eh bien! oui, ce médaillon que tu portais et où il y avait deux lettres, un E. et un S., ce qui veut dire Eugène Sainville.

ROBERT.

Oh! quelle décadence!.. Tu es bien sûr.

LANDRY.

Eh! oui, puisque j'ai entendu... Etienne aussi.

HONORÉ.

Moi, aussi.

ROBERT, *à part.*

Allons, il faut prendre son parti. (*Il va pour sortir.*)

LANDRY.

Eh bien, où vas-tu donc?.. Déjà, commander le dîner?

ROBERT.

Oui, oui, bonsoir. Viens, Landry.

(*Ils sortent ensemble.*)

ÉTIENNE.

C'est y drôle l'effet que ça y a fait. Mais silence, v'la c'te belle dame de ce matin... Ah! mon Dieu, comme elle a l'air agité. (*Tous les enfans se rangent à gauche.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, *excepté* ROBERT, MAD. DE SAINVILLE, DUPLESSIS, HORTENSE.

MAD. DE SAINVILLE, *dans la plus grande agitation.*

Mon fils!.. mon Eugène!.. Où est-il?

DUPLESSIS.

AIR *de la Maison de Plaisance.*

Calmez-vous, calmez-vous,
Bientôt il va paraître,
Votre cœur va connaître
Le bonheur le plus doux.

MAD. DE SAINVILLE, *examinant les enfans.*

Mon fils, mon Eugène, je pense,
Doit être parmi ces enfans...

DUPLESSIS.

Ah! surtout n'allez pas d'avance,
Lui supposer des dehors trop brillans.

MAD. DE SAINVILLE.

Si ces dehors, fruits de tant de misère,
Aux yeux du monde sont un tort,
Ne dois-je pas l'en aimer plus encor?
J'en appelle à toutes les mères.

Calmons-nous, calmons-nous,
Bientôt il va paraître;
Oui, mon cœur va connaître
Le bonheur le plus doux.

DUPLESSIS *et* HORTENSE.

Calmez-vous, calmez-vous,
Bientôt il va paraître;
Votre cœur va connaître
Le bonheur le plus doux.

MAD. DE SAINVILLE.

Mais, mon ami, pourquoi n'est-il pas ici? Etes-vous sûr que les renseignemens que vous m'avez donnés sont bien exacts?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DUHAMEL, *qui est entré pendant la dernière phrase avec un registre qu'il pose sur un pupitre.*

Oui, madame, la preuve en est inscrite ici, sur ce registre... Lisez vous-même.

(*On lui présente le registre.*)

MAD. DE SAINVILLE, *lisant avec émotion.*

« Un médaillon portant les lettres E. S. appartient à Paul-Robert. L'enfant est sorti de l'établissement à l'âge de douze ans; il est aujourd'hui peintre d'histoire à Brest. »

HORTENSE.

Grand dieu! serait-ce lui?

DUPLESSIS.

Mais ce médaillon, je l'ai vu dans les mains d'un autre.

DUHAMEL.

Le hasard seul avait pu l'en rendre maître. Votre fils, madame, est bien le jeune Paul, hier encore professeur dans votre maison.

HORTENSE, *courant à Duhamel.*

Ah! monsieur... oui, c'est lui; vous ne vous trompez pas!

MAD. DE SAINVILLE.

Et mon cœur ne l'avait pas deviné... Mon fils!.. Il va partir... Peut-être déjà.

DUPLESSIS.

Courons, courons le retenir! s'il en est temps encore.

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, *excepté* DUPLESSIS.

MAD. DE SAINVILLE.

Ah! puisse-t-il arriver à temps... J'espère encore.

HORTENSE.

Ah ! ma bonne amie... sentez-vous comme mon cœur bat.

MAD. DE SAINVILLE.

Ma fille !

(*Elles restent toutes deux sur le devant de la scène.*)

HONORÉ, *dans le fond, ouvrant une fenêtre.*

Le vaisseau !

DUHAMEL, *regardant en dehors.*

Grand dieu ! (*Aux enfans qui sont autour de lui.*) Silence! (*Il leur montre Mad. de Sainville.*)

AIR : *Sans murmurer.*

Il est trop tard,

MAD. DE SAINVILLE, *sur le devant de la scène.*

O douce perspective !
De ce bonheur chacune aura sa part,
Pourtant j'éprouve une douleur bien vive,
Car bien souvent, quand l'espérance arrive,

(*On entend un coup de canon qui annonce que le vaisseau sort du port. Madame de Sainville poussse un cri et tombe sur une chaise.*

DUHAMEL ET LES ENFANS.

Il est trop tard.

DUHAMEL, *à Mad. de Sainville.*

Ah ! madame, armez-vous de courage, le vaisseau vient de sortir du port.

MAD. DE SAINVILLE, *avec douleur.*

Mon fils !.. mon fils !.. pardonne-moi.

HORTENSE.

Ah ! madame !.. Ah ! ma mère !

MAD. DE SAINVILLE.

Hortense ! mon fils !.. C'est moi qui ai fait votre malheur.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, PAUL, DUPLESSIS.

DUPLESSIS, *en entrant.*

[illegible]ire ! Victoire ! je ramène le fugitif !

PAUL.

Ma mère.

MAD. DE SAINVILLE.

Mon Eugène.

AIR *arrangé par M. Doche.*

CHOEUR.

Dans vos bras il le ramène,
Oui, c'est lui, c'est votre Eugène,
Dans vos bras il le ramène,
Vous n'aurez plus que d'heureux jours.

PAUL, *à Hortense.*

Hortense, que je suis heureux maintenant.

HORTENSE.

Et moi donc!

MAD. DE SAINVILLE.

Mais par quel heureux hasard, quand le vaisseau était parti, quand j'avais perdu tout espoir?

PAUL.

Je ne puis encore m'expliquer à moi-même... Robert devait venir m'avertir...

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, LANDRY.

LANDRY.

Paul! Paul!.. (*L'apercevant.*) Ah! je veux dire M. Paul... Voilà ce qu'on m'a dit de vous... de te remettre...
(*Il lui donne son médaillon et une lettre.*)

PAUL.

Donne, mon ami, donne...
(*Il décachette la lettre.*)

DUPLESSIS, *caressant Landry.*

Il est gentil ce petit bonhomme. Comment t'appelles-tu?

LANDRY.

Landry...

DUPLESSIS.

Ce n'est pas un de mes filleuls alors.

PAUL.

Cette lettre est de Robert.

TOUS.

Ecoutons.

PAUL, *lisant.*

« Tu as retrouvé ta famille et moi je continue à chercher la mienne. C'est pour cela que je veux voyager. Nous portions les mêmes noms ; j'en ai profité pour partir à ta place... ne m'en veux pas. Je compte te revoir un jour et peut-être te présenter ma femme si les barbiers du Nouveau-Monde sont moins fiers que ceux de l'ancien... Adieu, ton ami, ROBERT.»

Pauvre et malheureux ami, il est parti.

LANDRY.

Eh bien, et le dîner à trente sous par tête qu'il nous avait promis.

DUPLESSIS.

C'est bon, c'est bon, c'est moi qui m'en charge, ainsi que de l'avancement de ce bon Robert.

MAD. DE SAINVILLE, *à Duplessis.*

Mon ami, si je vous disais quelle pensée m'occupe. Le cœur d'une mère est insatiable de bonheur.

DUPLESSIS.

Je vous entends... Mes enfans, venez m'embrasser.

DUHAMEL.

Mon ami, vous voilà riche, heureux... Je suis sûr que vous n'oublierez pas que vos premiers amis d'enfance ont été les pauvres enfans trouvés.

PAUL.

Ah ! jamais, jamais.

REPRISE *du chœur ci-dessus.*

Livrons-nous à l'espérance ;
Le bonheur, sans qu'on y pense,
Vous offre une heureuse chance,
Un jour,
Ce sera notre tour.

MAD. DE SAINVILLE, *au public.*

La critique ou l'indulgence,
Nous offre une double chance,
Faites que de l'indulgence,

En ce jour,
Ce soit le tour.

CHŒUR.

Faites que de l'indulgence,
En ce jour,
Ce soit le tour.

FIN.

Rougemont, Michel Nicolas Balisson de

LA

FILLE DE LA VEUVE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

DE MM. EMILE ET THÉODORE ANNE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 11 février 1828.

Prix : 2 fr.

Paris.

QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

ET MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉATRE, ANCIENNES ET NOUVELLES,

BOULEVARD SAINT-MARTIN, N°. 18.

1828.

LA

FILLE DE LA VEUVE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Salon, Fauteuils, Chaises, Tableaux; à droite un Chevalet, sur lequel est un Tableau; à gauche une Table.

SCÈNE PREMIÈRE.

AURÉLIE, MARGUERITE.

Au lever du Rideau, Aurélie est auprès de Marguerite qui tire les cartes.

MARGUERITE.

De la main gauche, Mademoiselle, coupez de la main gauche.

AURÉLIE, *coupant.*

Ma bonne Marguerite, je fais tout ce que tu veux, mais je te préviens que je n'y crois pas.

MARGUERITE, *souriant.*

Ah vous n'y croyez pas! (*elle arrange les paquets*). Valet de cœur, jeune homme blond, éloigné de la dame de trèfle.... Neuf de pique.... Il a du chagrin.

MARGUERITE.

Parce qu'il fait de grandes phrases... Si nous étions du temps des fées, on dirait c'est un prince déguisé... mais c'est peut-être un jeune homme de famille qui se distrait.

AURÉLIE.

Marguerite!

MARGUERITE.

Par le temps qui court on s'y prend de tant de manières pour tromper une jeunesse : dans notre village nous en avons eu des exemples terribles... Le sonneur, un bel homme, ma foi... il se faisait passer pour garçon à Chenevière, et il était marié à Montreuil!

AURÉLIE, *à elle-même.*

Marié, oh! non...

MARGUERITE.

Je vous demande pardon, Mademoiselle, il était marié et on ne s'en doutait pas.., et à Paris c'est encore bien plus facile à cacher... il y a des gens qui ont des noms et des états pour tous les quartiers.

AIR : *du Ballet des Pierrots.*

Ils chang'nt de nom comme d' demeure,
Ils en ont cinq, six à la fois,
Et souvent en moins d'un quart-d'heure
Ils en ont porté jusqu'à trois.
C'est Luc, c'est Paul, Saint-Ange, Etienne,
Tantôt nobl', tantôt roturier;
Ils us'raient dans une semaine
Tous les saints du calendrier.

AURÉLIE.

N'avoir pas reparu depuis cinq jours!
(*elle va à son dessin.*)

MARGUERITE.

Ah! mon dieu, v'la Madame! (*elle ramasse ses cartes.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MAD. JEANNIN.

MAD. JEANNIN *à Aurélie, en lui frappant sur l'épaule.*

Aurélie!... Eh! bien mon enfant, qu'est-ce que nous

avons donc? voilà un tableau qui va moins vite que les autres.

MARGUERITE.

C'est que ç'à a besoin de l'œil du maître.

MAD. JEANNIN, *secouant la tête.*

Le maître... il nous abandonne.

AURÉLIE, *vivement.*

Tu crois!

MAD. JEANNIN.

Un artiste a besoin de son temps.

AURÉLIE.

Et toi aussi tu penses...

MAD. JEANNIN.

Quelle raison aurais-je de croire le contraire?

AURÉLIE.

Tiens maman, je suis bien coupable, mais je sens que ce secret me pèse, et que je ne dois pas le garder plus longtemps.

MAD. JEANNIN.

Un secret!

MARGUERITE, *à part.*

Je disais aussi, le huit de trèfle veut dire quelque chose.

MAD. JEANNIN.

Expliquez-vous Aurélie?

AURÉLIE.

Eh! bien maman, il y a environ quatre mois qu'un jeune homme, c'était lui! nous suivit à la promenade du Luxembourg... tu ne le voyais pas, toi... et moi, je ne sais pas comment cela se faisait, je ne le perdais pas de vue un seul moment.

MARGUERITE, *à part.*

Ces jeunes filles, çà vous a des yeux de linx!

AURÉLIE.

Le lendemain, en ouvrant les persiennes du cabinet, je l'aperçus qui se promenait dans la rue... je n'osai pas me retirer... il m'avait vue... c'aurait été lui faire une impolitesse... et de loin, il me paraissait si honnête!

MARGUERITE, *à part.*

Quand les amoureux se voient comme çà à la fenêtre, il n'y a pas de danger.

AURÉLIE.

Depuis ce moment, il ne s'est point passé de jour que je

l'ai vu ; mais avant ton accident, il ne m'avait jamais adressé la parole.

MAD. JEANNIN.

Ainsi ce n'était point par hasard que ce monsieur se trouvait alors près de nous ?

AURÉLIE.

Non maman.

MAD. JEANNIN.

D'où tu conclus qu'il a pour toi...

AURÉLIE.

Je crois qu'oui, maman.

AIR *de Fanfan et Colas.*

Pourtant, maman, je dois le dire,
Je crains de me flatter un peu ;
Car, si son cœur pour moi soupire,
J'attends encor son doux aveu.
Oui vraiment, cet amour extrême,
Je l'ai seulement soupçonné,
Jamais il ne m'a dit je t'aime ;
Mais je crois l'avoir deviné.

MAD. JEANNIN.

Et mon Aurélie?

AURÉLIE.

N'est-ce pas qu'il est bien aimable?
Toi-même en conviens tous les jours.
Je dois, je pense, être excusable
De juger d'après tes discours :
Cédant à ton exemple même,
Vers lui mon cœur fut entraîné ;
Mais il ne sait pas que je l'aime,
Et pourtant tu l'as deviné.

MAD. JEANNIN.

Mais s'il t'aime, pourquoi nous laisser ignorer ses intentions? l'accueil qu'il a reçu de nous aurait dû le disposer à la confiance..... Mon Aurélie, je dois veiller sur ton repos... il ne faut pas que ce cœur innocent s'ouvre à une espérance trompeuse... retire-toi dans ta chambre... et s'il vient... je te ferai prévenir.

AURÉLIE.

AIR : *Doche père.*

Aujourd'hui,
Parle lui,
Mais, ma mère,
J'espère
Que, malgré tout son tort,
Tu ne gronderas pas bien fort !
Ne lui dis pas qu'en son absence,
Maman, j'ai quelques fois pleuré,
Que par un mot, par sa présence,
Mon cœur eût été rassuré.
Ne lui dis pas qu'il sait me plaire,
Et songe bien que dans ce jour,
L'aveu de mon amour,
Est pour toi seule, ô ma mère !
Pour toi seule, ô ma bonne mère !

(*Elle va pour sortir ; on sonne vivement.*)

Ah ! maman, le voilà !

MARGUERITE.

Non, Mademoiselle, ce n'est pas le coup de sonnette du jeune homme.

AURÉLIE.

Tu crois ?

ENSEMBLE.

Si c'est lui,
Parle lui ;
Mais ma mère
J'espère
Que, malgré tout son tort,
Tu ne gronderas pas fort.

MAD. JEANNIN.

A mon gré
Je ferai
Ce qu'il faut, mais j'espère
Que, malgré tout son tort,
Je ne gronderai pas fort.

MARGUERITE.

Si c'est lui,
Parlez-lui ;
Mais comm' Mam'zell', j'espère
Que, malgré tout son tort,
Vous ne gronderez pas fort.

(*Aurélie sort.*)

SCÈNE III.

MARGUERITE, MAD. JEANNIN.

MARGUERITE, *qui a regardé.*

Eh ! mon dieu, madame, c'est un beau monsieur en uniforme de domestique.

MAD. JEANNIN.

De quelle part peut-il venir ?.. Ouvre.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Madame de Lonchamps fait demander si Mad. Jeannin est chez elle ?

MAD. JEANNIN.

Ma sœur !.. Oui, oui... j'y suis pour elle. (*Le laquais sort.*) Cette bonne Julie !.. Il y avait bien long-temps qu'elle n'était venue me voir.

MARGUERITE, *à part.*

J'étais bien sûre qu'elle viendrait, la dame de cœur !..

SCÈNE V.

LES MÊMES, MAD. DE LONCHAMPS, LE CHEVALIER.

AIR : *C'est à Paris.* (Karafa.)

MAD. JEANNIN.

Quoi ! c'est ma sœur (BIS.)
Qui me rend aujourd'hui visite ?
Oui, c'est ma sœur,
Jour d'ivresse et de bonheur !

MAD. DE LONCHAMPS.

Oui, c'est ta sœur, etc...

LE CHEVALIER.

C'est votre sœur, etc...

MAD. DE LONCHAMPS.

Aujourd'hui, (bis.) ma sœur, je profite
D'un court instant de liberté,
Et près de toi j'accours bien vite.

MAD. JEANNIN.

Ce n'est point par civilité !
Garde cette pesante chaine,
Pour ceux que tu connais à peine ;
Mais ici, quand tu viens sonner,
C'est le cœur qui doit t'amener. (bis.)

ENSEMBLE.

Quoi ! c'est ma sœur, etc.
Oui, c'est ta sœur, etc.
C'est votre sœur, etc.

MAD. DE LONCHAMPS.

On demeure si loin dans ce Paris !.. Permets que je te présente M. le chevalier d'Aiglemont, ami du ministre de la guerre, protecteur de mon mari. Il te sera fort utile pour la pension que tu réclames... Je vous ai dit chevalier... le mari de ma sœur était colonel du 24me, brave officier... officier de mérite, sans fortune et décoré comme de raison... Il avait un titre de baron... baron de 1810 ; ma sœur a tous les droits possibles à une pension.

LE CHEVALIER.

Soyez assurée, madame, de tout mon empressement à faire ce qui vous sera agréable.

MAD. DE LONCHAMPS.

Où est donc ma nièce ?

MAD. JEANNIN.

Elle chez elle dans ce moment ? si tu veux que je lui fasse dire...

MAD. DE LONCHAMPS.

Non, non ; qu'on ne la dérange pas. Le chevalier la connaît ! il l'a vue chez moi...

LE CHEVALIER.

Et j'avoue, madame, qu'il est impossible de rencontrer une jeune personne mieux élevée.

MAD. DE LONCHAMPS.

Ma sœur est si bien située pour cela. Loin des embarras du grand monde, elle a tout le loisir de s'occuper elle-même de l'éducation de sa chère Aurélie.

MAD. JEANNIN.

S'occuper de ses enfans est le premier des devoirs.

MAD. DE LONCHAMPS.

Dans ce quartier-ci... mais à la Chaussée-d'Antin, forcée de donner, de recevoir des fêtes, de ne pas quitter les spectacles, les bals, les concerts; je mène l'existence la plus triste!

AIR : *Ce sont les mieux placés.*

Toujours nouveaux obstacles;
Aux plus doux sentimens,
Concerts, bals, et spectacles,
Prennent tous mes instants!
Je fais, pour m'y soustraire,
Des efforts superflus;
On ne peut être mère
Qu'à ses momens perdus.

MARGUERITE, *à part.*

C'est commode... çà fait que les enfans ne gênent pas!.. On est mère de famille sans s'en douter.

MAD. DE LONCHAMPS.

Vous admirez, chevalier!.. tout cela est l'ouvrage de ma nièce... c'est le talent... de la famille!..

MAD. JEANNIN.

Son maître est fort content d'elle?

LE CHEVALIER.

Hersent? Vernet? Fragonard?

MAD. JEANNIN.

Non, monsieur .. c'est un jeune homme fort instruit.

LE CHEVALIER, *à Mad. de Lonchamps.*

Un jeune homme!

MAD. DE LONCHAMPS, *au chevalier.*

Rassurez-vous (*à Mad. Jeannin*), ma nièce en sait maintenant assez pour son amusement.

MAD. JEANNIN.

Nous ne sommes pas riches... et ce talent peut-être sera un jour son unique ressource.

AIR : *Rassurez-vous, troupe jolie.*

Contre le sort qui se déchaîne,
Le talent nous offre un appui,
C'est une ressource certaine,
Contre le malheur ou l'ennui;
Et ce talent, dont la puissance,
Survit à la prospérité,
Nous charme, durant l'opulence,
Nous sauve dans l'adversité.

MAD. DE LONCHAMPS.

Ah! ma sœur, est-ce que le cœur de sa tante peut jamais manquer à Aurélie ?.. D'ailleurs j'ai à te proposer un parti fort avantageux pour ma nièce.

MAD. JEANNIN.

Pour Aurélie...

MAD. DE LONCHAMPS.

Un homme d'un certain rang...qui a de fort belles connaissances, une place honorable... Nous causerons de cela tantôt chez moi.

MAD. JEANNIN.

Chez toi !

MAD. DE LONCHAMPS.

Nous avons un bal... et j'ai compté sur Aurélie...

MAD. JEANNIN.

Mais, ma sœur...

MAD. DE LONCHAMPS.

Ma matinée est prise... j'ai des affaires !.. je ne sais pas comment y suffire !.. Il faut que j'aille en sortant d'ici essayer un beret chez ma marchande de modes, signer un contrat de vente chez mon notaire, ensuite je reviens... je vous emmène toutes les deux.

AIR *de la Mère au bal.*

Ma bonne amie, oui, je t'emmène,
Ta fille te suivra sans peine;
De cette fête elle sera la reine,
Et l'ornement de mes salons.
Va ma nièce m'est bien chère !

LE CHEVALIER.

C'est son bonheur que nous voulons.

MAD. DE LONCHAMPS.

Le futur te plaira, j'espère.

MAD. JEANNIN.

Mais ..

MAD. DE LONCHAMPS.

Point de mais, nous revenons.

ENSEMBLE.

Ma bonne amie, oui, je t'emmène, etc.

LE CHEVALIER.

Ma chère dame, on vous emmène,
Votre fille viendra sans peine, etc.

MAD. JEANNIN.

Quoi ! toutes deux tu nous emmène,
Ma fille me suivra, sans peine, etc.

(*Madame Jeannin va reconduire sa sœur et le chevalier.*

SCÈNE VI.

MARGUERITE, *seule.*

Est-elle drôle cette Mad. de Lonchamps... Ah ! si je pouvais tant seulement aller une fois au bal.

SCÈNE VII.

MAD. JEANNIN, MARGUERITE.

MAD. JEANNIN, *à elle-même.*

Un riche mariage !.. l'avenir de mon Aurélie assuré ; quel bonheur pour une mère... Mais si ma fille éprouvait quelque répugnance !.. Marguerite.

MARGUERITE.

Madame.

MAD. JEANNIN.

Dites à Aurélie de descendre.

MARGUERITE.

Oui, madame.

cours, décidé à vous ouvrir mon cœur, à vous avouer un amour qui n'a jamais cessé d'être un secret pour celle qui en est l'objet! vous me condamneriez à ne plus la revoir!..

MAD. JEANNIN.

La reconnaissance a pu jusqu'à ce jour faire excuser et ma conduite et la confiance que je vous ai témoignée. Mais, M. Eugène, instruite de vos sentimens à l'égard de ma fille, je dois, même avant de consulter les siens, vous déclarer qu'à l'avenir je ne puis vous recevoir chez moi que du consentement de votre famille.

EUGÈNE.

De ma famille, je n'en ai pas.

MAD. JEANNIN.

Vous n'avez pas de famille, monsieur?...

EUGÈNE.

Orphelin, je n'ai point connu mes parens; élevé par les soins d'un ami de ma famille, je le respecte comme un père.

MAD. JEANNIN.

Et lui avez-vous confié vos projets?

EUGÈNE.

Je suis bien certain qu'il ne s'y opposera pas...

MAD. JEANNIN.

Et si sa tendresse a pris d'autres engagemens.

EUGÈNE.

Jamais je n'aurai d'autre femme qu'Aurélie; mon parti est irrévocable.

MAD. JEANNIN.

En attendant.. j'exige de vous, M. Eugène, que la leçon de dessin que vous allez lui donner soit la dernière... et je vous demande de ne point chercher à la revoir jusqu'au moment où celui qui vous a tenu lieu de père approuvera votre choix...

EUGÈNE.

Madame, je réponds du consentement de mon ami... Je n'en obéirai pas moins à celle qui tient entre ses mains le bonheur de ma vie.

MAD. JEANNIN.

C'est bien, fort bien... J'entends ma fille; qu'elle ne se se doute pas du sujet de notre entretien... Allons, allons, de la gaîté!.. (*A part.*) Excellent jeune homme!

AIR *de Michel et Christine.*

MAD. JEANNIN.

ENSEMBLE.

La voici, songez bien
A ne laisser rien paraître;
On ne doit pas connaître
Le sujet de notre entretien.

EUGÈNE, *à part.*

La voici ! songeons bien
A ne laisser rien paraître ;
On ne doit pas connaître
Le sujet de notre entretien.

MAD. JEANNIN.

Rappelez-vous votre promesse.

EUGÈNE.

Je vous jure de l'accomplir.
Quoiqu'il en coûte à ma tendresse,
Je suis prêt à vous obéir,
(A PART.) A cet amour ma fortune est liée.

AURÉLIE, *accourant.*

Tu me demandes ! (VOYANT EUGÈNE.) Ciel ! c'est lui.
Monsieur Eugène est de retour ici,
Il ne m'a donc point oubliée !

ENSEMBLE.

MAD. JEANNIN, EUGÈNE, *à part.*

La voici, etc.

AURÉLIE, *à part.*

Oui, c'est lui, songeons bien
A ne laisser rien paraître,
Il ne doit pas connaître
Hélas ! quel trouble est le mien.

SCÈNE X.

LES MÊMES, AURÉLIE, MARGUERITE.

EUGÈNE.

Eh ! bien, mademoiselle, avons-nous mis à profit le temps de l'absence.

AURÉLIE.

Oh ! mon dieu, non, monsieur ; quand on s'ennuie on ne fait rien de bon.

EUGÈNE.

En effet, ce tableau ne répond pas à ceux que j'ai vus de vous.

MARGUERITE.

Il n'y a rien qui vous encourage comme la présence du maître quand il est jeune.

MAD. JEANNIN.

Aurélie a fait mieux que cela... son tableau du départ de Virginie est bien préférable.

EUGÈNE.

Cette situation est parfaitement sentie ; seulement, il faut donner à la mère de Paul un peu plus de calme, et surtout que l'on s'aperçoive bien qu'elle affecte de la résignation pour inspirer à son fils un courage qu'elle n'a pas elle-même.

MAD. JEANNIN.

Ces pauvres mères, elles s'oublient toujours, et on les oublie quelquefois.

AURÉLIE.

Ah ! jamais, jamais !

(*En courant embrasser sa mère, elle dérange sa guitare.*)

MAD. JEANNIN.

Maladroite, qui a manqué renverser sa guitare.

MARGUERITE.

Il n'y a rien de démanché ; elle n'est pas fendue... (*elle frappe dessus.*) C'est encore solide, çà.

EUGÈNE.

Mademoiselle est donc musicienne ?

AURÉLIE.

Un peu.

MARGUERITE.

Oh ! Mademoiselle chante des romances !... Dites-donc Mademoiselle, si, avec la permission de Madame, vous vous rappeliez cette romance dont vous ne pouvez jamais vous souvenir... ous qu'on chante sans le vouloir ?

EUGÈNE.

Si Mademoiselle le désire, je vais l'accompagner ?

EUGÈNE ET AURÉLIE.

Nocturne de M. Desforges.

Sans le vouloir, trop prompte à s'émouvoir,
Au doux aveu d'un amour qui l'étonne,
A la pitié notre âme s'abandonne,
Et c'est ainsi qu'on donne de l'espoir
Sans le vouloir.

Trop jeune encor, on ne sait rien prévoir
Contre l'Amour on est sans défiance;
Mais dans le cœur il se glisse en silence,
Et c'est ainsi qu'on ressent son pouvoir,
Sans le vouloir.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, RENAUD.

RENAUD.

Ah! le joli air, le joli air... c'est de Feydeau, je connais ça.

MAD. JEANNIN.

C'est M. Renaud.

EUGÈNE, *à part.*

Renaud!

RENAUD.

Lui-même! Mais votre demoiselle a donc tous les talens!... une voix charmante!... et elle peint! elle dessine! Ses derniers tableaux lui ont fait un honneur parmi les artistes, je m'en vante!... Il y a surtout certain amateur.. ah! celui-là, par exemple, il est à genoux devant les productions de Mademoiselle, et c'est un connaisseur!... (*apercevant Eugène, il reste interdit.*) Eh! eh!

EUGÈNE, *passant à côté de lui.*

Silence!

RENAUD, *à part.*

M. Sainville ici! est-ce qu'il viendrait les acheter à la source?...

EUGÈNE.

Continuez, Monsieur, ma présence ne saurait vous empêcher de rendre justice à Mademoiselle.

RENAUD.

Certainement Monsieur... au contraire... parce que vous-même... qui cultivez les arts... vous pouvez juger comme moi... (*à part.*) Ne m'enlevez pas une meilleure pratique.

AURÉLIE, *à Eugène.*

Ce talent, c'est à vous, à vos conseils que je le dois.

RENAUD, *à part.*

Il fait les tableaux, et il les achète... Je n'y comprends rien.

MAD. JEANNIN.

Monsieur a eu la bonté de donner quelques leçons à ma fille...

RENAUD.

Ah! c'est Monsieur... qui donne des leçons à Mademoiselle?... je vous en fais encore compliment. Monsieur est un...

EUGÈNE.

Un artiste fort ordinaire.

RENAUD.

Un artiste fort ordinaire... c'est-à-dire fort extraordinaire....

MAD. JEANNIN.

Vous connaissez Monsieur?

EUGÈNE.

Eh qui ne connait pas M. Renaud?.. le brocanteur le plus intelligent... il est capable de ruiner à la fois, le peintre qui lui vend les tableaux, et l'amateur qui les achète.

RENAUD.

AIR : *de Taconnet.*

J'aime les arts; les arts font mes délices!
Et pour l'artiste on connaît ma bonté;
Combien chez moi, par de faibles esquisses,
Ont commencé leur immortalité!
De la fortune je leur montrais les routes,
Et quand vers elle ils s'élançaient grand train,
Petit à p'tit, moi, j' fesais mon chemin...
Mon cher Monsieur, qu'il faut vendre de croûtes!
Avant d' pouvoir manger un morceau d' pain.

Ah! s'il ne nous restait pas quelques vieux amateurs ar-

riérés, ou quelques bons bourgeois qui se passionnent pour les beaux-arts, le métier ne vaudrait plus rien... J'ai dans ce moment-ci un négociant retiré, qui veut se faire une galerie moderne, et je viens demander à Mademoiselle quatre paysages, vues d'Italie, de Suisse ou de Corbeil : l'amateur n'est jamais sorti de la capitale... Je lui fais faire du Rubens, du Vandick, du Téniers, par trois jeunes gens qui ont de grandes dispositions.

EUGÈNE.

Oh ! les pauvres amateurs !

RENAUD.

Çà forme les élèves... ça leur donne le goût du beau ; et puis ils sont tout fiers de passer pour des peintres d'autrefois.

EUGÈNE.

AIR :

Je sais quand on traite une affaire,
Qu'un tiers est quelquefois gênant.

RENAUD, *à part.*

Je vois qu'il existe un mystère ;
Mais je m'y perds, foi de marchand.

EUGÈNE.

Je dois abréger ma visite.

RENAUD, *à part.*

Je crois qu'il a fait les yeux doux.

AURÉLIE.

Quoi ! vous partez.

EUGÈNE.

Oui, je vous quitte
Pour m'occuper encor de vous.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, *excepté* EUGÈNE.

MARGUERITE.

Ah ! si mes parens avaient eu l'idée de me mettre dans la peinture, dieux ! j'en aurais-t-y usé des couleurs ! j'en aurais-t-y usé !

MAD. JEANNIN, *à Renaud.*

Vous connaissez depuis long-temps M. Eugène Sainville?

RENAUD.

Nous sommes du même quartier : il demeure rue de Provence.

MARGUERITE.

Belle rue! fameuse même! Il y a des écuries qui sont comme des hôtels, et des hôtels qui sont comme...

RENAUD.

Garçon d'esprit, plein de talent... d'un mérite solide; ça vous a ses 25 à 30,000 liv. de rente.

AURÉLIE.

Ah! mon Dieu!

MARGUERITE, *à part.*

C'est ça qu'il y avait tant de trèfles.

RENAUD.

(*Haut.*) Qu'avez-vous donc, Mademoiselle? (*bas.*) est-ce que j'aurais dit une bêtise?

MAD. JEANNIN.

C'est que ma fille n'est pas très-bien : la moindre chose lui cause des émotions.

RENAUD.

J'aurais été désolé... Quand je dis 30,000 francs, il en a peut-être bien 40, sans compter ce que sa femme lui apportera.

MAD. JEANNIN.

Sa femme!...

RENAUD.

Vous savez que l'argent va chercher l'argent : les gens riches ça se marie entr'eux... et puis celui-ci, qui est répandu dans tout ce qu'il y a de mieux, ça voit des banquiers, des pairs de France... du grand genre... Vous avez dû remarquer que c'était un homme d'une certaine façon... Il est vrai qu'il n'est pas fier... Mais le plaisir de faire l'éloge du bon M. Eugène, me fait oublier que mes courses ne sont pas finies..... et puis je vous empêche de travailler, et le temps d'un artiste est précieux... Nous disons cent écus chaque tableau.

MARGUERITE.

Cent écus! dieu! Mademoiselle fait-elle des progrès!

RENAUD.

Quatre paysages bien gais, bien rians : je ne peux pas souffrir la tristesse, même en peinture. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LINGÈRES, BIJOUTIERS, Mdes. DE MODES, Mds. DE NOUVEAUTÉS.

Fragment du 2me. acte d'un Jour à Paris.

CHŒURS.

Nous venons en ces lieux,
A vos ordres fidèles,
Apporter des bijoux,
Des robes, des chapeaux;

MAD. JEANNIN.

Eh! quoi, ma sœur,

AURÉLIE.

Quoi des bijoux,
Des robes et des dentelles?
Et c'est pour votre nièce?

MAD. JEANNIN ET MAD. DE LONCHAMPS.

Pour ma nièce

LE CHEVALIER.

Pour sa nièce.

AURÉLIE.

Les jolis cadeaux, voyons?

CHŒURS.

Sur vous, encor sur vous,
Ils seront bien plus beaux.
Entrons, entrons. (BIS.)

AURÉLIE.

Vous l'exigez, votre Aurélie
Au bal vous accompagnera.
Ah quoi sert d'être jolie;
Eugène ne sera pas là.

MAD. DE LONCHAMPS, MAD. JEANNIN, LE CHEVALIER, *Invités.*

Ah! par la toilette embellie,
Comme au bal elle brillera;
Il n'est point de fille jolie
Qui ne soit autant que cela.

FIN DU PREMIER ACTE.

MAD. DE LONCHAMPS.

Non pour vous... Vous sentez bien que ces cinquante louis vont le mettre de bonne humeur, il sera d'une gaieté charmante tout le reste de la soirée... Vous regrettez vos cinquante louis... c'est de l'argent placé ça... Et comment n'avez-vous pas songé, vous dont l'imagination est si prompte... à qui il est impossible de rien cacher.

M. DE LONCHAMPS.

Eh ! eh ! Madame...

MAD. DE LONCHAMPS.

Par exemple je parierais que vous savez que j'ai été ce matin chez ma sœur.

M. DE LONCHAMPS.

Non... mais je m'en doutais...

MAD. DE LONCHAMPS.

J'étais sûre que vous vous en doutiez... Vous avez aussi deviné que j'ai invité ma sœur et ma nièce à notre fête...

M. DE LONCHAMPS.

Ah ! vous les avez invitées...

MAD. DE LONCHAMPS.

Il m'a semblé que vous le souhaitiez... Et vous le savez, vos moindres désirs sont des ordres pour moi.

M. DE LONCHAMPS.

Eh bien ! je ne veux pas de cela décidément.

AIR : *Vaudeville de la Visite en prison.*

Cette soumission profonde
Est très-ridicule vraiment ;
Elle m'afflige, et dans le monde
Me fait passer pour un tyran.
A mes vœux, loin qu'elle se rende,
Dans ma maison, bon gré, malgré,
J'entends que ma femme commande.

MAD. DE LONCHAMPS.

Eh bien, Monsieur, je vous obéirai.

M. DE LONCHAMPS.

A la bonne heure ; c'est vrai, je veux bien être pendu si je me souviens quel jour je vous ai parlé de la fête que je donne ce soir.

MAD. DE LONCHAMPS.

Oh ! je vous connais, je vous devine mon ami... par exemple, où vouliez-vous aller demain?

M. DE LONCHAMPS.

Demain!

MAD. DE LONCHAMPS.

Oui.

M. DE LONCHAMPS.

Je n'en sais rien je vous assure.

MAD. DE LONCHAMPS.

Rappelez-vous donc qu'avant-hier, dans la conversation, le mot opéra nouveau vous est échappé?

M. DE LONCHAMPS.

A moi!

MAD. DE LONCHAMPS.

A vous, mon ami, et vous avez votre loge demain pour Mazaniello.

M. DE LONCHAMPS.

Eh ! bien madame de Lonchamps, vous le croirez si vous voulez, cela m'afflige... cela me donne un air despote qui ne me va pas du tout.

MAD. DE LONCHAMPS.

Allons, allons mon ami, ne vous fâchez pas... nous emmenons le chevalier... il est amoureux.

M. DE LONCHAMPS.

De quelle entreprise?

MAD. DE LONCHAMPS.

Vous voilà bien toujours pensant aux affaires... mon ami, il aime votre nièce.

M. DE LONCHAMPS.

Aurélie!... j'avais comme un pressentiment... c'est-à-dire non, je ne m'en doutais pas du tout.

MAD. DE LONCHAMPS.

Ah ! mon ami, vous voulez jouer au fin avec votre femme, ce n'est pas bien... il n'est pas généreux d'abuser de ses avantages... cette circonstance sert à merveille vos projets... il sera enchanté de faire quelque chose pour vous dans l'espoir de plaire à Aurélie.

M. DE LONCHAMPS.

La bourse me coûte cher... j'ai vraiment besoin qu'une opération me réussisse.. n'importe laquelle... il me faut mes moulins à vapeur ou mes canaux de l'Auvergne dont

vous avez eu l'idée... c'est une fortune... on peut manquer, mais il reste toujours une fortune.

MAD. DE LONCHAMPS.

Et que donnerez-vous pour avoir cette fortune-là?

M. DE LONCHAMPS.

Cent mille francs, après la signature de l'ordonnance.

MAD. DE LONCHAMPS.

Je les accepte.

M. DE LONCHAMPS.

Mais la signature n'est pas...

MAD. DE LONCHAMPS.

Elle est certaine par la protection du Chevalier... son amour y est intéressé.

M. DE LONCHAMPS.

Son amour! songez qu'Aurélie n'a rien...

MAD. DE LONCHAMPS.

Ah! mon ami, vous êtes trop modeste..... les cent mille francs que vous lui donnez en dot...

M. DE LONCHAMPS.

Moi!

MAD. DE LONCHAMPS.

Croyez-vous que je ne vous aie pas compris?

M. DE LONCHAMPS.

Je vous proteste...

MAD. DE LONCHAMPS.

Assurer le bonheur de votre nièce, en reconnaissance de la part qu'elle aura à la réussite d'une affaire qui vous garantit la plus brillante fortune... c'est une idée de vous... je ne croirai jamais qu'elle ne vous soit pas venue.

M. DE LONCHAMPS.

Oui, oui... si vous pensez que d'Aiglemont... ait le désir de cette alliance.

MAD. DE LONCHAMPS.

Il en est fou : au surplus, interrogez-le.. le voici lui-même!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Devareilles vient de vous venger, mon cher Lonchamps; le petit notaire m'a empêché de passer une quinzième fois.

M. DE LONCHAMPS.

J'en suis désolé!

LE CHEVALIER.

Bah? chacun son tour... j'étais là depuis une demi-heure, je me suis levé avec cent louis de bénéfice!...

M. DE LONCHAMPS.

J'en suis fort content... car enfin il faut bien que quelqu'un gagne au jeu... et quand ce n'est pas moi... et puis vous jouez bien... vous avez souvent le roi!

MAD. DE LONCHAMPS.

Chevalier, j'ai parlé à M. de Lonchamps de vos projets.

LE CHEVALIER.

Oui, mon cher de Lonchamps, votre nièce me convient sous tous les rapports; à mon âge on est point amoureux comme à 20 ans; ce sera un mariage de convenance... ma fortune n'est pas considérable...

M. DE LONCHAMPS.

Elle le sera quand vous voudrez... avec vos protections... votre influence... Tenez chevalier... faites signer mon affaire des moulins à vapeur ou mes canaux de l'Auvergne, et ma nièce est à vous.

MAD. DE LONCHAMPS.

Avec une dot de cent mille francs... c'est un cadeau de son oncle!...

LE CHEVALIER.

Ah! mon cher Lonchamps, il y a dans ce trait une délicatesse...

MAD. DE LONCHAMPS.

C'est un homme charmant que mon mari!

M. DE LONCHAMPS.

Mais taisez-vous donc... ménagez-moi...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, INVITÉS.

CHŒUR.

Tout en ces lieux nous enchante;
Ah! quel plaisir de vous revoir!

Cette réunion charmante,
Du plaisir nous donne l'espoir.

On est passé dans les Salons d'un côté et d'autre. Madame de Lonchamps et le Chevalier ferment la marche ; comme ils vont entrer, le laquais annonce.

M. Eugène !

(*Eugène entre, Mad. Lonchamps s'arrête et salue, Eugène aussi, et le Chevalier revient en scène.*)

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Ah ! mon cher d'Aiglemont... c'est vous que je cherchais.

LE CHEVALIER.

Moi... Qu'avez-vous Eugène ?

EUGÈNE.

Vous voyez un homme désespéré.

LE CHEVALIER.

Vous !

EUGÈNE.

J'aime une femme charmante... et j'en suis aimé.

LE CHEVALIER.

Je ne vois là rien de désespérant... car je suis sûr que vous avez fait un choix digne de vous.

EUGÈNE.

Celle que j'aime est au-dessus de tous les éloges.

LE CHEVALIER.

C'est ordinairement là où l'imagination les place.

EUGÈNE.

Dix-sept à dix-huit ans, la figure la plus expressive, une candeur, une modestie... et des talens !

LE CHEVALIER.

Des talens !... qui n'en a pas aujourd'hui ? la fille de mon concierge touche du piano ! Venons à l'essentiel... c'est une personne née... vous m'entendez, sa famille est titrée ?

EUGÈNE.

Non.

LE CHEVALIER.

Riche, au moins ?

EUGÈNE.

Fille d'un colonel, son père mort sur un champ de bataille ne lui a laissé pour héritage qu'un nom sans tache.

AIR : *du Vaudeville du Roman.*

Sous la plus noble des bannières,
Avec courage il s'illustra ;
De sa valeur, de ses vertus guerrières,
Le souvenir lui survivra ;
Mais l'honneur de sa vie entière
Fut, hélas ! tout ce qu'il laissa ;
Ah ! plus d'une riche héritière
N'a pas cette fortune-là !

LE CHEVALIER.

Et vous aussi, vous êtes dupe de ces grands mots... c'est bien usé maintenant.

EUGÈNE.

Ah ! ce persifflage serait cruel si vous connaissiez celle que j'aime.

LE CHEVALIER.

Vous êtes jeune... c'est l'âge de la confiance ; et croyez-vous que je n'ai pas été dupe aussi de mes propres illusions ?... mon ami, j'ai été trompé comme un autre... plus qu'un autre peut-être... j'ai été trompé par la première, par la deuxième, par la troisième... bah ! je n'en finirais pas si je voulais me rappeler.

AIR : *Vaudeville du Chat perdu.*

Combien de fois, par ce sexe volage,
Je fus trompé dans mes amours secrets ;
L'expérience, arrivant avec l'âge,
M'a garanti plus tard de ses filets.
Je défirais la prude, la coquette,
Et cependant à leur chaîne échappé,
Le croiriez-vous, mon ami, je regrette
Cet heureux temps où j'étais si trompé.

EUGÈNE.

Mon cher d'Aiglemont, mon attachement est fondé sur l'estime la plus parfaite, je suis riche, maître de ma fortune ; et dans une circonstance aussi importante, peut-être aurais-je pu ne prendre conseil que de moi...

LE CHEVALIER.

Eugène !...

EUGÈNE.

Je sais tout ce que vous allez me dire, vous avez connu mes parens... Vous avez présidé aux soins donnés à mon enfance. J'ai pris l'habitude de vous regarder comme un guide... et vos conseils ont souvent dirigé ma conduite...

LE CHEVALIER.

Dans cette occasion je dois vous prouver mon amitié en m'opposant de tout mon pouvoir à une étourderie dont vous ne tarderiez pas à vous repentir... (*à madame de Lonchamps qui entre.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAD. DE LONCHAMPS.

LE CHEVALIER, *continuant.*

Ah ! Madame, j'implore le secours de votre éloquence pour détourner Eugène d'une folie... Il est amoureux !

MAD. DE LONCHAMPS.

Est-ce à vous de blâmer cette folie-là ?

LE CHEVALIER.

Quelle différence ! Le mariage que je projette est un établissement raisonnable sous tous les rapports... l'honneur de vous appartenir... Mais Eugène... dupe de quelque coquette, de quelqu'intrigante... Je le crois, je le crains...

MAD. DE LONCHAMPS *à Eugène.*

Vous me conterez cette passion-là.

LE CHEVALIER.

Paris est plein de ces jeunes personnes, en apparence si modestes, si humbles... qui trouvent le secret d'épouser des jeunes gens si fous, si riches !... Je suis aimé, dit-on ! je serais cause de sa mort si je trahissais l'amour que j'ai inspiré... et souvent, tandis que le pauvre amant se lamente

la jeune fille adoucit les rigueurs de l'absence, en se livrant à tous les plaisirs de son âge... On la croit retenue chez elle, bien triste, bien désolée... et souvent elle fait les honneurs d'une fête brillante... elle est l'ornement d'un bal, où son amant ne la soupçonne guère.

MAD. DE LONCHAMPS.

Eh! eh! cela s'est vu...

LE LAQUAIS, *annonçant.*

Madame...

MAD. JEANNIN.

Ce n'est pas la peine... je n'ai pas besoin d'être annoncée.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MAD. JEANNIN, AURÉLIE.

EUGÈNE, *apercevant Aurélie.*

Ciel!...

MAD. DE LONCHAMPS, *courant à madame Jeannin.*

Eh! bien ma chère Adrienne, te voilà donc enfin!... (*Montrant Aurélie.*) Est-elle jolie?... Viens m'embrasser.

AURÉLIE, *allant embrasser sa tante.*

Dieu! monsieur Eugène?

MAD. DE LONCHAMPS.

Eh! bien qu'as-tu donc?...

AURÉLIE.

Rien... rien ma tante...

EUGÈNE *à part.*

Que penser?... Ne nous trahissons pas...

MAD. JEANNIN.

La surprise... la joie... Dans notre humble retraite nos yeux ne sont point accoutumés à cet éclat... et puis cette musique... une jeune fille n'entend pas impunément une contredanse.

MAD. DE LONCHAMPS.

Va, mon enfant, va...

instruit qu'elle aura 100,000 fr. de moi, mais ils la trouvaient charmante.

MAD. DE LONCHAMPS.

Avez-vous parlé à d'Aiglemont?

DE LONCHAMPS.

J'ai profité d'un chassé croisé pour lui dire deux mots ; demain il me présentera au ministre,... ou pour mieux dire à son secrétaire... un homme qui aime les arts de passion... Cela me fait ressouvenir qu'il lui manque un bronze de Ravrio pour sa collection des antiques.

MAD. DE LONCHAMPS.

C'est fort important... les collections n'ont de prix qu'autant qu'il n'y manque rien.

DE LONCHAMPS.

A qui le dites-vous... j'en ai complétté plus d'une douzaine dans le temps où je sollicitais les fournitures.

MAD. DE LONCHAMPS.

Vous avez toujours été la providence des artistes.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, AURÉLIE.

AURÉLIE.

Me voici, ma tante, maman m'a dit que vous me demandiez.

MAD. DE LONCHAMPS.

C'est mon mari qui m'a ordonné...

DE LONCHAMPS.

Prié au moins.

MAD. DE LONCHAMPS.

Qui m'a prié de causer avec toi...

AURÉLIE.

Avant tout, il faut que je remercie mon oncle.

DE LONCHAMPS.

Moi... et de quoi...

AURÉLIE.

Des jolis cadeaux qu'il m'a fait...

MAD. DE LONCHAMPS.

Oui, mon ami; vous savez bien... vous m'aviez témoigné le désir que votre nièce fut parée... convenablement. On vous apportera les mémoires demain.

SCÈNE VIII.

MAD. DE LONCHAMPS, MAD. JEANNIN.

MAD. DE LONCHAMPS.

Ecoute, Mad. Jeannin... Ce n'est pas sans motif que j'ai prié M. d'Aiglemont de protéger... ton aimable fille... tu as dû te douter, dans ma visite de ce matin, que c'était de lui que je voulais te parler.

MAD. JEANNIN.

C'est là le mari... mon Aurélie est bien jeune...

MAD. DE LONCHAMPS.

Etais-je plus vieille lorsque j'ai épousé M. de Lonchamps qui a toujours été pour moi le meilleur homme...

MAD. JEANNIN.

Tu l'aimais... peut-être...

MAD. DE LONCHAMPS.

Tu ne le crois pas...

MAD. JEANNIN.

Du moins tu n'en aimais pas d'autres...

MAD. DE LONCHAMPS.

Je n'en voudrais pas jurer. Mais je m'étais fait une raison. Je voyais la position de ma famille... Un établissement avantageux, un mari de quarante-cinq ans... riche, honnête homme... et je sentis que tous ces avantages devaient l'emporter...

MAD. JEANNIN.

C'est que tu n'aimais pas...

MAD. DE LONCHAMPS.

Trop pour être parfaitement heureuse d'abord... Jamais assez pour manquer à mes devoirs... Mais revenons à ma nièce. Ce qui se présenta jadis pour moi... se rencontre aujourd'hui pour elle. M. d'Aiglemont l'aime... C'est, tu l'a vu, un homme de mérite ; il tient un rang dans le monde.. et ma nièce peut être fort heureuse avec lui...

MAD. JEANNIN.

Tiens, Julie, je ne puis avoir de secrets avec toi... j crains un obstacle.

MAD. DE LONCHAMPS.

Un obstacle.

MAD. JEANNIN.

Il y a de l'amour sous jeu... Ne va pas me gronder... j'ai peut-être été inconséquente... Mais le jeune homme nous avait rendu un si grand service... Je l'ai reçu... plusieurs fois... et l'habitude de se voir...

MAD. DE LONCHAMPS.

C'est le maître de dessin.

MAD. JEANNIN.

Oui... un honnête garçon. (*Soupirant.*) On le dit riche!

MAD. DE LONCHAMPS.

Et sa famille?

MAD. JEANNIN.

Voilà mon tort... Avant de l'admettre chez moi... je n'ai pas pris les renseignemens.

MAD. DE LONCHAMPS.

Et tu as découvert cet amour?

MAD. JEANNIN.

Aujourd'hui

MAD. DE LONCHAMPS.

Aujourd'hui.

MAD. JEANNIN.

Je dois lui rendre justice... il m'a promis de ne revoir Aurélie qu'après avoir obtenu un consentement.

MAD. DE LONCHAMPS.

Qu'on peut lui refuser.

MAD. JEANNIN.

Sans doute.

MAD. DE LONCHAMPS.

Et pour cette amourette... qui n'a peut-être d'importance que celle que tu veux lui donner... tu refuserais un établissement avantageux qui placerait ta fille dans une situation brillante... qui, peut-être, ferait revivre pour toi cet éclair d'opulence dont tu as joui si peu de temps... Qui sait, avec le crédit de d'Aiglemont nous pourrions trouver le moyen de perpétuer dans la famille ce titre de baron... cela jette toujours de l'éclat... on n'est pas fâchée d'entendre appeler sa fille... madame la baronne... Moi, je tourmente mon mari pour qu'il achète un titre...

si vous n'en aviez pas davantage... mais comme il m'a regardé dans ce bal... il lui sied bien de paraître fâché.

AIR :

Pourquoi donc ce silence,
Quand je suis près de lui ?
Faudrait-il d'inconstance
L'accuser aujourd'hui ?
Ah ! pour qu'un mot bien tendre
Dissipe mon chagrin,
Mon cœur doit-il attendre ?
A demain.

A trahir notre flamme,
Eut-il été si prompt ?
De mes droits sur son âme
Le passé me répond,
Et flattant ma tendresse
D'un avenir certain
L'espoir me dit sans cesse,
A demain.

SCÈNE XIV.

AURÉLIE, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Aurélie !

AURÉLIE.

Monsieur... Eugène.

EUGÈNE.

De grâce un seul mot....

AURÉLIE.

Depuis une heure que nous sommes ici... voilà le premier que vous m'adressez.

EUGÈNE.

Ayez pitié de ma situation... en vous voyant arriver en ces lieux, ma surprise...

AURÉLIE.

Elle n'a pas été moins grande que la mienne.

EUGÈNE.

Quelle différence!...

AURÉLIE.

Vous croyez?

EUGÈNE.

J'ai pris sur moi de cacher mon inquiétude mortelle... je me suis borné à me tenir isolé loin de vous.

AURÉLIE.

Oh! je n'ai pas perdu un seul de vos mouvemens.

EUGÈNE.

J'aurais pu sans doute interroger quelques-uns de ceux dont vous captiviez les regards; et apprendre d'eux-mêmes quelles relations peuvent exister entre la modeste Mad. Jeannin et la brillante Mad. de Lonchamps, mais j'ai cru devoir ne m'adresser qu'à vous pour connaître un mystère...

AURÉLIE.

Un mystère... il n'y en a aucun.

EUGÈNE.

Comment.

AURÉLIE.

Et si vous étiez venu plus souvent chez ma tante, vous auriez pu m'y rencontrer plutôt.

EUGÈNE.

Votre tante...

AURÉLIE.

Oui, Mad. de Lonchamps est une sœur de ma mère, la différence des âges, des fortunes, n'ont point altéré la bonne amitié qui régnait entr'elles...

EUGÈNE.

Mais ce matin...

AURÉLIE.

Elle n'est venue nous inviter qu'après votre départ.

EUGÈNE.

Et jamais il n'a été question devant moi.

AURÉLIE.

Qu'y a t-il d'étonnant... nous ne pensions qu'à nos leçons.

EUGÈNE.

Ah! si vous saviez de quel poids vous soulagez mon cœur... ainsi donc la malignité... le hasard peuvent envenimer les choses les plus simples, les plus naturelles... ah! Aurélie,

comment ai-je pu accueillir une pensée... comment le soupçon a-t'il pu pénétrer dans ce cœur rempli de votre image, toute ma vie est trop peu pour effacer...

AURÉLIE.

Arrêtez, M. Eugène... j'ai promis à ma mère de ne plus vous revoir... et je crains, en vous écoutant, d'oublier une promesse.

EUGÈNE.

Quoi Aurélie, vous me fuyez donc, vous me haïssez donc!

AURÉLIE.

Si je vous haïssais, je ne vous fuirais pas. (*Elle sort.*)

EUGÈNE.

Ah! mon bonheur est assuré!

SCÈNE XV.

EUGÈNE, LE CHEVALIER.

EUGÈNE.

D'Aiglemont, partagez ma joie, mes transports.

LE CHEVALIER.

Pardon mon cher Eugène, je cherche quelqu'un.

EUGÈNE.

Plus d'obstacles.

LE CHEVALIER.

Madame de Lonchamps m'envoye auprès de sa nièce...

EUGÈNE.

N'est-ce pas quelle est charmante?

LE CHEVALIER.

A qui le dites vous?

EUGÈNE.

Une grâce!

LE CHEVALIER.

Une candeur!

EUGÈNE.

Et de l'esprit!

LE CHEVALIER.

Et une tournure!

EUGÈNE.

Heureux l'époux qui obtiendra sa main.

LE CHEVALIER.

Je reçois votre compliment.

EUGÈNE.

Comment !

LE CHEVALIER.

C'est à moi qu'elle est destinée.

EUGÈNE.

A vous?

LE CHEVALIER.

Je l'épouse.

EUGÈNE.

Non, mon cher d'Aiglemont, c'est moi, moi qui l'épouse.

LE CHEVALIER.

Vous, et cette passion de ce matin qui devait être éternelle.

EUGÈNE.

Eh ! bien?

LE CHEVALIER.

Quand je vous disais qu'elle ne durerait pas.

EUGÈNE.

Vous vous trompiez... cette jeune fille que j'adore, que vous avez calomniée tantôt sans la connaître, c'est Aurélie...

LE CHEVALIER.

La nièce de M. de Lonchamps !

EUGÈNE.

Voyez combien vous avez été injuste ! mais en la jugeant digne de porter votre nom, vous avez détruit toutes les objections que vous même avez élevées contre cet hymen.

LE CHEVALIER.

Ainsi vous élevez vos vœux jusqu'à celle dont je recherchais la main !

EUGÈNE.

Si vous étiez aimé d'Aurélie, je ne balançerais pas à vous faire le sacrifice d'une passion sans espérance... elle m'aime... je la disputerais à l'univers entier.

LE CHEVALIER.

Eugène !

EUGÈNE.

Contre vous même.

LE CHEVALIER.

Malheureux !...

AURÉLIE *au public.*

Vous qui devez suivant l'usage,
Signer cet acte solennel;
Témoins de notre mariage,
Ah! laisser du moins sans orage
S'écouler la lune du miel

TOUS EN CHŒUR.

S'écouler (bis) la lune du miel.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER ACTE.

LE GRAND DINER,

TABLEAU-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE;

Antoine Jean Baptiste.

PAR MM. SIMONNIN ET S.T-GEORGES.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 25 FÉVRIER 1828.

PARIS,

AU THÉATRE DU VAUDEVILLE,
ET CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,
Cour des Fontaines, n. 4.

1828.

Personnages.	*Acteurs.*
GÉRARD, Employé.	M. Lepeintre jeune.
HENRIETTE, sa Femme.	Mlle. Flore.
LOUISE, Sœur d'Henriette.	Mlle. Wilmen.
SCIPION, Flûte d'un théâtre de Bordeaux, amant de Louise.	M. Lafont.
FILLARS, Débitant de tabac, rival de Scipion.	M. Victor.
GERTRUDE, Bonne, chez M. Gérard.	Mlle. Minette.
M. DE SAINT-JULIEN.	M. Emilien.
Le Portier de la Maison.	
Un Domestique de M. de Saint-Julien.	
Convives.	

La scène se passe à Paris, chez Gérard.

(Le théâtre représente une chambre dont tous les meubles sont bouleversés. Ça et là, des fauteuils, une console et une table sur lesquels sont des piles d'assiettes et de serviettes, des couverts, des plats, et autres objets de table. Une pendule sur une chaise, des couverts d'argent sur la cheminée, etc. Dans le fond, une porte laissant voir l'escalier; deux portes latérales; à côté de la porte à droite, une fenêtre ouverte.)

LE GRAND DINER,

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, GERTRUDE.

(Elles entrent par le fond; elles arrivent du marché et sont chargées de diverses provisions dans des paniers.

HENRIETTE ET GERTRUDE.

Air *du Maçon.*

Pour donner
Un dîner,
Ah! mon dieu! que d'ouvrage!...
Il faut tout ordonner;
Mais ayons du courage....
Il est doux de pouvoir
Recevoir,
Dès ce soir,
Un chef qui fait tout notre espoir.
Il est doux de pouvoir
Recevoir,
Dès ce soir,
Celui qui fait tout notre espoir;
Notre espoir,
Notre espoir,
Ici sera comblé ce soir....

HENRIETTE.

A tes fourneaux, ma chère,
Sois un vrai cordon bleu! ..

GERTRUDE.

Vous verrez c'que j'sais faire,
Quand j's'rai dans mon coup d'feu....
J'imit'rai j'm'en fais gloire,
Nos grands traiteurs du jour,
Vos conviv's vont se croire,
Chez L'riche ou chez Véfour.

ENSEMBLE.

Pour donner, etc.

GERTRUDE.

Savez-vous bien, Madame, qu'on en parle dans tout le quartier de ce dîner que vous donnez aujourd'hui à M. de Saint-Julien.

HENRIETTE.

C'est pour cela qu'il faut te distinguer, Gertrude.

Air *du Vaudeville de l'Actrice.*

Ma chère, sois bien pénétrée
De tes fonctions aujourd'hui;
Soigne bien chaque plat d'entrée,
Les entremêts et le rôti;
Car rien n'est plus gourmet, je pense,
Que les Directeurs généraux.
Tout ce qui tient à la finance
Aime avant tout les bons morceaux.

(*A Gertrude en sortant*)

Allons, vas à ta cuisine... moi, je vais m'occuper de mon dessert.

SCÈNE II.

GERTRUDE, *seule.*

Ah! bon dieu, quel remue-ménage dans la maison depuis huit jours. M. et Madame Gérard ne savent plus où donner de la tête, et tout ça, parce qu'ils ont le chef de monsieur à dîner, et qu'il est le parrain de leur enfant... C'est à dire parrain par procuration, car ce M. de Saint-Julien n'est jamais venu ici. C'est-y risible, des petits bourgeois qui veulent singer des grands seigneurs... Madame qui est la fille d'un médecin d'Etampes, et encore quel médecin?... pour les pratiques qu'il a... il a un rhume, une fluxion de poitrine, et la goutte... la goutte du sous-préfet... c'n'est pas avec ça qu'il pourra se sout'nir.... Et Monsieur, un petit commis à cent louis d'appointemens.... Et puis c'est que ce dîner, me donne un mal de galère.

Air : *Ne crois plus à mon trépas.*

Depuis qu'on nous étourdit
De ce repas de baptême,
J'ai vraiment un mal extrême;
J'n'ai plus un instant d'répit.
Pendant la journée entière,
Le porteur d'eau, la laitière,
Le boulanger, l'épicière,
Les apprêts de ce repas;
Enfin quel rude service,
Et l'enfant et la nourrice,
J'ai tout cela sur les bras.

Ah! ah! voilà Monsieur qui revient avec cet original de Fillars, le prétendu de Mademoiselle Louise, la sœur de Madame. Ce n'est pas que Monsieur se soucie beaucoup de ce mariage là, mais Madame le veut, et quand Madame le veut, Monsieur le veut aussi. Vous me direz elle est jeune, et puis, elle sait comment s'y prendre... Mon bon ami, M. Gérard, je vous en prie... Et puis, quand ça n'prend pas, elle dit : (*Faisant la voix impérieuse.*) Je le veux.

SCÈNE III.

GÉRTRUDE, GÉRARD, FILLARS,

(Gérard et Fillars entrent chargés de vases, candelabres, réchauds de table, et autres objets désignés dans le couplet suivant.)

Air *de la Fête du Village voisin.*

GERARD.

Je n'en puis plus, je suis tout hors d'haleine,

FILLARS.

Oui, mais ce soir, comme on va s'en donner,
On parlera de votre grand dîner,
Cousin, pendant une semaine.

GERARD.

L'huissier d'à côté,
A d'abord prêté
Ces tasses à thé
Et cette porcelaine.

FILLARS.

Le clerc du second
Prête ce flacon.

GERARD.

L'horloger du coin
Nous prête, au besoin,
Pour plus d'appareil,
Ses flambeaux en vermeil,

FILLARS.

Quel brillant repas!
Et voyez vous là bas...
Le bon Directeur,
D'un air de grand seigneur,
Dire.... c'est fort beau!
Cela fera tableau;
Voyez-vous le tableau.

GERTRUDE, *avec eux.*

Voyez-vous voyez le tableau. (*Bis*

2e. *Couplet.*

FILLARS.

Comme Henriette aura l'air agréable!
Voyez d'ici son souris séduisant.
Près d'une belle, et surtout en dînant,
Un Directeur même est aimable.
Quel adroit moyen!
Heim! voyez vous bien
Monsieur St.-Julien
Assis à votre table? ...
Ah! quels doux instans.

GERARD.

Il était bien temps ;
Car dans mon emploi
On se plaint de moi,
Je suis mal noté.

FILLARS.

Bah!....

GERARD.

C'est la vérité,
Dieux! quel mauvais tour,
Si l'on m'eût dit un jour,
Monsieur l'employé,
Vous êtes renvoyé...
L'arrêté nouveau
Vous raya du tableau ;
Heim! cela fait tableau!

GERTRUDE, *avec eux.*

Voyez-vous le tableau,
Voyez-vous le tableau.

(*Pendant la scène suivante, Gertrude débarasse les meubles, et emporte les divers objets de table dont ils sont obstrués.*)

SCÈNE IV.

GERARD, FILLARS.

FILLARS, *regardant autour de lui.*

Bravo, bravo, c'est bien ça... les porcelaines sur les fauteuils, l'argenterie sur la cheminée, la pendule sur la table, Gérard sens-dessus-dessous ; bouleversement général ; désorganisation complète ; repas de baptême enfin ; et il ne me remercie pas l'ingrat, lui qui me doit tout ça.

GÉRARD, *d'un ton d'humeur.*

Joli service!

FILLARS.

Qu'est-ce qui est cause que votre enfant a un nom dans le monde, cousin Gérard?

GÉRARD.

Il me semble que c'est moi.

FILLARS.

Allons donc, n'est-ce pas moi qui vous conseillai, il y a six mois, de supplier votre directeur-général d'être le parrain de votre premier né, et par suite de ce coup de politique, n'avez-vous pas l'honneur de lui donner à dîner aujourd'hui, honneur bien cher pour le cœur d'un employé.

GÉRARD, *à part avec un soupir.*

Et pour sa bourse.

FILLARS.

Ah ça, je serai placé de droit auprès du directeur, à table..

ne l'ai-je pas représenté lors du baptême, n'ai-je pas tenu l'enfant pour lui pendant son absence... C'est un moyen d'avancement comme un autre.

GÉRARD.

D'avancement... pour moi...

FILLARS.

Et pour moi?... Vous me verrez présenter mon placet à M. de Saint-Julien, pendant qu'il boira le coup du milieu.

Air : *On n'offense pas une belle.*

Oui, si votre vin de Madère
Plaît à Monsieur de St.-Julien,
Je suis très-sûr de mon affaire;
Mais voyez si je m'y prends bien :
Là, d'une main, je glisse mon mémoire,
L'autre aussitôt, l'autre lui verse à boire,
Il boit, il lit, il est content....
Eh! se peut-il qu'un réclamant
Ne remporte pas la victoire,
Quand il s'y prend si poliment.

GÉRARD.

Il est capable d'en rire.

FILLARS.

Je n'ai que mon bureau de tabac, et en honneur ce n'est pas assez... Je veux en outre un bureau de loterie... un bureau d'enregistrement... un bureau d'hypothèques; et quand je serai marié, un bureau de papier timbré pour ma femme.

GÉRARD.

Rien que ça?..

FILLARS.

Pas davantage...; et si je tombe sous un directeur comme M. de Saint-Julien!...

GÉRARD.

Voilà un homme qui sait administrer.

FILLARS.

D'abord, tout homme qui aime les enfans, est essentiellement administrateur.

GÉRARD.

Par exemple, il veut qu'on travaille, qu'on soit exact..., aussi nous l'aimons !.. Voilà huit jours que je ne vais pas à mon bureau... pour le recevoir d'une manière digne de lui.

FILLARS.

Comment! il y a huit jours?

GÉRARD.

Sans doute, à cause de ce dîner; donner à dîner à son directeur, c'est toujours travailler pour l'administration.

FILLARS.

Ça vous coûtera bon ce dîner-là!

GÉRARD.

A vous parler franchement, je trouvais plus simple et moins

dispendieux, d'aller tous les jours au bureau depuis dix heures jusqu'à quatre. Mais ma femme prétend qu'il faut vivre avec son siècle, que ce dîner nous fera tout obtenir.

FILLARS.

Et elle a raison.

Air de *Farinelli*.

Cet usage, des plus anciens,
Vint d'abord à l'académie,
Et des académiciens
Jusques à la diplomatie :
Aussi les plus brillans emplois ;
Par des dîners on les achète. (*bis.*)

GÉRARD.

Ce sont des places, je le vois,
Que l'on enlève à la fourchette.

FILLARS.

C'est ça..., et nous en enlèverons..., nous en enlèverons.... Cousin, dès que je serai l'époux de la charmante Louise..., votre belle-sœur, quelle maîtresse de maison ça fera !

GÉRARD.

Cette pauvre petite Louise..., je ne vous cacherai pas que j'avais une idée pour elle... Un nommé Scipion ! un ami qui a servi, et qui demeure en face...

FILLARS.

Ah ! il a servi !...

GÉRARD.

Oui, il a quitté le théâtre de la guerre pour le théâtre de Bordeaux, et son fusil pour une flûte ; mais ma femme vous aime ; et quand j'ai voulu lui parler d'un autre, cette pauvre petite femme, ça lui a agacé les nerfs... avec ça, qu'elle les a d'une délicatesse... Aussi, son père le médecin, m'a recommandé de ne jamais la contrarier.

FILLARS.

Eh ! qui rendrait votre belle-sœur plus heureuse que moi ?., D'abord, en attendant mieux, je l'installe dans mon beau magasin de la Civette ; elle sera là, dans son comptoir, au milieu du Macoubac et du Saint-Vincent ; vous sentez que, dans les commencemens, ça la fera éternuer souvent !... et vous voyez les saluts des pratiques... Madame à vos souhaits (*il salue*), tout ce que vous pouvez désirer... ; Dieu vous bénisse.

GÉRARD.

Ça lui fera bien plaisir.

FILLARS.

Mais dame..., ça flatte toujours l'amour-propre d'une femme !

SCÈNE V.

GÉRARD, FILLARS, HENRIETTE ET LOUISE, *chargées d'objets relatifs au service du dîner.*

Air : *Chœur de Fernand.*

HENRIETTE, *entrant.*

Mon dieu, je suis à bout,
Etre au salon, à la cuisine,
Mon dieu, je suis à bout,
Il faut être partout.

FILLARS, *à Louise.*

Bonjour, charmant objet;
à Henriette. Bonjour, belle cousine.

LOUISE, *à part.*

Ah! mon dieu qu'il est laid.

FILLARS, *se retournant.*

J'ai cru qu'on me parlait.

Reprise de l'ensemble.

HENRIETTE.

Mon dieu! je suis à bout.

LOUISE, FILLARS, GÉRARD.

Mon dieu! elle est à bout.

HENRIETTE, *posant ce qu'elle porte.*

Bon, voici les vases pour la cheminée du salon...; les réchauds de table, et les fleurs:

FILLARS.

Admirable les fleurs..., quand ce ne serait que pour rompre la monotonie de la truffe.

HENRIETTE *à Louise qui ne cesse de regarder par la fenêtre.*

A propos, Louise, a-t-on commandé les glaces, les sorbets?

GÉRARD, *avec douleur.*

Ah! mon Dieu! le trimestre y passera.

HENRIETTE.

Le trimestre!... le trimestre!... et pour qui me donnai-je tant de mal?.. N'est-ce pas pour vous, M. Gérard? voulez-vous donc végéter dix ans, commis à cent louis d'appointemens?... mais vous n'entendez rien à parvenir.

GÉRARD.

Air du *Dîner de garçon.*

Je croyais que, pour m'attirer
De tous mes chefs la bienveillance,
Il m'aurait suffi de montrer
Du travail, de la vigilance.

HENRIETTE.

Tu ne sais pas dans ce pays
Quels sont les attributs des dames ;
On s'arrange mieux à Paris,
Et l'avancement des maris
Est souvent l'ouvrage des femmes. (*bis.*)

(*A Fillars.*) Ah ! mon dieu ! et les couverts, nous n'avons que la demi-douzaine pour quinze personnes.

FILLARS

Le propriétaire en a prêté six ; j'en ai quatre.

LOUISE *fermant la fenêtre vivement.*

Voilà M. Scipion à la fenêtre.

HENRIETTE, *à Louise.*

Qu'est-ce que vous faites-là ?... allez vous habiller... Cousin Fillars, soyez ici de bonne heure pour tenir tête à notre directeur ; songez-y bien... Obtenez une place... et Louise est à vous... Faites-moi l'amitié d'aller m'emprunter des petites cuillers à café.

FILLARS, *à part, avec humeur.*

Ah ça, mais je suis donc la malle-poste de la maison ?...

LOUISE, *à part ; en sortant.*

Pauvre Scipion..., je reviendrai à la fenêtre dès qu'il n'y aura plus personne ici. (*Elle entre dans sa chambre.*)

Reprise du Chœur d'entrée.

Vraiment, je suis à bout,
Pour que notre directeur dîne ;
Vraiment, je suis à bout,
Il faut être partout.

(*Fillars sort.*)

SCÈNE VI.

HENRIETTE, GÉRARD.

HENRIETTE, *remettant des papiers à Gérard.*

Tiens, mon bon ami, voilà les mémoires du pâtissier et du confiseur ?

GÉRARD

Comment ! encore des mémoires ; mais madame Gérard, cela va augmenter nos dettes.

HENRIETTE, *un plumeau à la main, rangeant et époussetant les meubles.*

Du tout, monsieur ; quand on a l'honneur de recevoir son chef, on ne fait pas de dettes ; on demande des avances. (*Le prenant par dessous le bras.*) Et quel relief le dîner d'aujourd'hui nous donnera dans le quartier ?... un équipage..., une grande livrée à sa porte... ; il y a de quoi faire monter les loyers de la rue du Roi de Sicile !...

(*On entend une ritournelle de flûte.*)

GÉRARD.

Ah ! mon dieu ! voilà ce pauvre Scipion à sa fenêtre...

HENRIETTE.

Encore votre Scipion !... un artiste qui n'obtiendra jamais rien... ; que je n'ai jamais vu...

GÉRARD, *ouvrant la fenêtre.*

Non, mais tu l'as entendu (*on entend de nouveau une ritournelle de flûte*); tu l'entends même encore... ; quelle expression !... Ah ! si tu m'en croyais, il conviendrait bien mieux à ta sœur que le cousin Fillars.

Air de *Philibert marié.*

Ce serait un bon mariage !...

HENRIETTE.

Fi ! monsieur, y songez-vous bien ?
Que ferait ma sœur en ménage
Avec un artiste sans bien ?...

GÉRARD.

Ce siècle, quoique tu persistes
A méconnaître le talent,
Est l'âge d'or pour les artistes,

HENRIETTE.

Mais ce n'est pas l'âge d'argent.

D'ailleurs, je vous le répète, monsieur Gérard, je ne veux plus entendre parler de votre Scipion..... ; et, s'il met jamais les pieds ici... , dussé-je avoir mes attaques de nerfs, je vous ferai une scène affreuse.

GÉRARD, *s'emportant.*

Une scène.. , une scène..., madame Gérard !...

HENRIETTE, *en colère.*

Air : *Vive le son du canon*

Je défends bien, c'est ma loi,
Que chez moi
L'on me raisonne !...
Je ne pardonne
A personne,
Quand j'entends que l'on veut prendre un ton,
Non, non,
Nul, dans ma maison,
Ne doit, pour raison,
Parler quand j'ai dit non.
Non, non,
Nul dans ma maison,
Ne doit, pour raison,
Parler quand j'ai dit non.

GÉRARD.

En fait d'ordonnances, les vôtres
Vous servent seules et j'en suis las.

HENRIETTE.

Dans ses réglemens pour les autres,
Monsieur, l'on ne se gêne pas.

HENRIETTE.

Je défends bien, c'est ma loi,
Que chez moi
L'on me raisonne,
Je ne pardonne, etc.

ENSEMBLE.

GÉRARD.

Elle défend, c'est sa loi,
Que chez moi
On lui raisonne,
Et ne pardonne
A personne,
Quand on veut prendre avec elle un ton.
Non, non,
à Henriette Nul, dans ta maison,
Ne doit, pour raison,
Parler quand tu dis non!
Non, non,
Nul, dans ta maison,
Ne doit, pour raison,
Parler quand tu dis non.

(*Ils sortent chacun d'un côté opposé.*)

SCÈNE VII.

LOUISE, *seule.*

Ils sont partis!... Ah! qu'il me tardait de revenir à cette fenêtre!... Scipion est déjà à la sienne... (*Causant.*) Plaît-il?... — La romance de Philomèle que vous m'avez envoyée?... — Oui, Monsieur... je la sais... — Vous voulez l'essayer?... et les voisins, que diront-ils?... — vous l'accompagnerez tout doucement?... Eh bien, soit, je vaisla chanter!...

Air *de Philomèle* (De M. Panseron).

Pensive hélas! la pauvre Annette
Est enfermée à la maison;
Elle entend au loin la musette
Qui fait danser tout le canton.
Mais son amant, toujours fidèle,
Bientôt imite un son plus doux;
Ecoutez bien, c'est Philomèle,
L'entendez-vous?... l'entendez-vous?...

(*On entend l'accompagnement de la flûte qui est dans la coulisse auprès de la croisée.*)

(*Causant.*) Vous êtes content?... Quoi! vous voulez venir?

N'en faites rien!... Ah! mon Dieu! il vient! il est entré dans la maison, quel extravagant!

SCÈNE VIII.

LOUISE, SCIPION, *entrant; il est mis avec un goût outré.*

SCIPION.

Air *de M. Bruguière.*

Heureux sous ta loi,
Pour toi
Je donnerais ma vie;
Heureux sous ta loi,
Je n'envie
Au monde que toi!...

Sur ma flûte champêtre,
Je disais mon tourment,
Autant à ma fenêtre
En emportait le vent.

Heureux sous ta loi... etc.

SCÈNE IX.

SCIPION, *aux genoux de* LOUISE, GÉRARD, *entrant.*

GÉSARD.

O ciel! Scipion! toi qui m'avais promis de ne jamais troubler mon intérieur, que viens-tu faire ici?

SCIPION.

Ce que je viens faire, Gérard? ne sais-tu pas que j'adore Louise?...

LOUISE, *regardant Scipion.*

Qu'il est aimable!

SCIPION, *sans écouter Gérard.*

Oui, charmante Louise! Bordeaux a perdu pour jamais son rossignol.

GÉRARD.

Comment! tu comptes te fixer à Paris?

SCIPION.

Je le crois bien! Paris, le sanctuaire des arts, la providence des musiciens, bons et mauvais... et d'ailleurs, *(montrant Louise.)* regarde-là; mais tu n'as jamais aimé, tu n'as qu'un enthousiasme d'employé.

GÉRARD.

Dam! mon ami, j'en donne à mes chefs pour cent louis par an.

SCIPION.

Ce pauvre Gérard, il me fait de la peine, parole d'honneur; il n'a pas changé depuis le temps où nous étions, lui surnu-

méraire, et moi élève du Conservatoire (*indiquant son cœur*.. il n'y a rien là, pas d'inspirations, pas de génie, (*lui prenant la main*) enfin, ce n'est pas ta faute, on ne t'en veux pour ça. mon garçon.

LOUISE, *avec agitation.*

Ah ! monsieur Scipion, ma sœur peut venir.

GÉRARD.

Et je suis forcé de te dire qu'elle ne veut pas entendre parler de toi.

SCIPION.

Elle ne veut pas entendre parler de moi ? Ah ! madame Gérard, quelle faute de goût ! il est vrai qu'elle ne m'a jamais vu. Je n'y mets pas d'amour-propre, ça ne me regarde pas, c'est la nature; mais je suis étourdissant, surtout quand je chante mes romances.

LOUISE.

Vos romances !

SCIPION.

Sans doute, et je ne chante que les miennes, bien entendu. On n'est pas obligé de faire valoir celles des autres. Ah ! si tu voyais mon entrée dans un salon ! quel effet !

Air *du Baiser au Porteur.*

Les maris, sitôt que j'arrive,
Me regardent tous de travers;
Les mamans sont sur le qui-vive,
Et les belles ont mal aux nerfs,
Tant je les séduis par mes airs;
Par mes nocturnes, la constance
N'est vraiment plus en sûreté,
Et l'on me défend la romance
Dans l'intérêt de la beauté...

GÉRARD.

Dans l'intérêt de la beauté !

SCIPION.

Par mesure de sûreté publique... Encore deux hivers, et si j'y résiste, ma fortune est faite

LOUISE.

Vous l'entendez, mon frère..

GÉRARD.

Eh bien, je n'aurais jamais cru qu'avec des romances...

SCIPION.

Au contraire, le siècle tourne visiblement à la romance... J'ai des confrères qui ont cabriolet.

LOUISE.

Comme c'est agréable pour leurs femmes.

SCIPION.

Italien, espagnol, je chante toutes les langues, et même la mienne, quoiqu'elle passe un peu de mode en fait de concert ; je suis en un mot un conservatoire vivant de musique, une tour de Babel en harmonie.

GÉRARD.

Pas possible !

SCIPION.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. *(A Gérard.)* Tiens, tu vas en juger.

GÉRARD.

Si ma femme... *(Pendant la ritournelle, ils vont tous les trois au fond, voir si Henriette ne vient pas.)*

LOUISE.

Non, non, elle n'y est pas...

SCIPION.

RECITATIF (1).

Musique de M. Doche.

L'adorato mio bene
Ai s' gardi miei;
Finor non si mostro.
Perchè non viene,
Ma invans' in vola amici.
Flebilirai
A love de il pensiero
Ah love de il pensier paga assai.

CAVATINE.

Musique de M. Rossini.

Cara adorata immagine
Che impressa in cor mi sei.
Tutti gli affetti miei,
Spiego ta lo ra te
La la la la la la la !...
Cosi diletta imagine
Diletta imagine.
Tu solo bastia me. (3 *fois.*)
La la la la la la la !...

GÉRARD et LOUISE, *chantant en duo.*

Ah ! c'est charmant,
Ah ! c'est vraiment
Charmant !

SCIPION, *à Gérard.*

Qu'est-ce que tu veux, à présent ? veux-tu un bolero ?

GÉRARD.

Un bolero, oui, attends... *(Il va voir au fond et revient.)* Va, va, elle ne vient pas encore.

SCIPION.

BOLERO.

Musique de M. Bruguière.

La, la la, la, la, la !...
Malgré ses peines
Des monts, des plaines,

(1) Le récitatif, la Cavatine, et le Bolero, peuvent être remplacés par d'autres morceaux au choix de l'acteur chargé du rôle de Scipion.

Le muletier
Suit le sentier.
La, la, la, la, la, la !...
Mais sa guitare
Du moins répare
Tous ses chagrins
Par des refrains.
La, la, la, la, la, la, la !...

GÉRARD et LOUISE.

Bravo ! bravo !

LOUISE *à Gérard.*

Heim ! mon frère, quel bon ménage nous ferions.

SCIPION.

Ménage concertant, toujours d'accord, surtout quand nous chanterions.

GÉRARD.

Mon Dieu, mes enfans, je ne vous dis pas le contraire, mais ma femme...

SCIPION.

Après tout, Gérard, n'es-tu pas l'éditeur responsable de la communauté?

Air du Colporteur.

ENSEMBLE.

SCIPION.

Quel malheur, elle nous quitte
Et va retrouver sa sœur.
Mon cher Gérard, promets vite
De parler en ma faveur,
Par pitié pour notre flamme,
Tâche d'attendrir ta femme;
Tu dois toujours
Protéger nos amours,
Nos jeunes amours;
On doit protéger toujours,
Oui, toujours,
De jeunes amours.

LOUISE.

Mais adieu donc, je vous quitte,
Je vais retrouver ma Sœur.
Mon frère, promettez vite
De parler en ma faveur.
Par pitié pour notre flamme,
Faites que je sois sa femme;
On doit toujours
Protéger les amours,
Les jeunes amours.
On doit protéger toujours,
Oui, toujours,
De jeunes amours.

SCÈNE X.

GÉRARD, SCIPION.

GÉRARD, *vivement.*

Tiens, Scipion, tu m'attendris, tout ce que je puis faire pour toi, c'est de risquer un dernier mot en ta faveur, mais je ne te cache pas que ton rival, monsieur Fillars, est intrigant et d'ailleurs très-aimable, quand il sort du monopole et de ses quintaux de tabac.

SCIPION.

Air : *De partie carrée.*

Tu dois permettre au moins la concurrence,
Près de ton chef, j'espère réussir,
De mon talent tu verras l'influence,
Rien qu'en soufflant, je veux tout obtenir;
Un souffle peut abattre la jactance
De plus d'un grand, et nous voyons souvent
Que la faveur, le crédit, la puissance,
Tout ça n'est que du vent. (*bis.*)

D'ailleurs, j'ai aussi la promesse d'une place, j'ai des droits, j'ai été militaire, j'ai fait trois campagnes, sans compter mes factions dans la garde nationale.

(Ici on entend Gertrude crier dans la coulisse, madame Gérard ! madame Gérard !)

GERARD *à Scipion qui va pour sortir par le fond.)*

Ah ! mon Dieu ! tu ne peux pas sortir par là. Entre dans ce cabinet.

(Scipion entre dans le cabinet.)

SCÈNE XI.

GÉRARD, GERTRUDE.

GERTRUDE, *dans l'escalier.*

Monsieur Gérard ! monsieur Gérard !

GÉRARD, *courant à la porte du fond.*

Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce qui m'appelle ?

GERTRUDE, *entrant toute essoufflée.*

Ouf ! Ah ! mon Dieu ! c'est vous monsieur.

GÉRARD.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-il arrivé ?

GERTRUDE.

Oui, monsieur, oui, monsieur, il est arrivé.

GÉRARD.

Arrivé, qui, quoi, parlez donc !

GERTRUDE.

Dam ! monsieur, faut que je reprenne haleine, soixante-dix-neuf marches, ça essouffle, et en courant; tout à l'heure, je revenais de chez la fruitière, chercher des pommes d'amour pour madame.

GÉRARD, *impatienté.*

Après, après.

GERTRUDE.

En rentrant sous la porte cochère, j'ai vu un domestique tout galonné.

GÉRARD, *pâlissant.*

Tout galonné !

GERTRUDE.

Qui vous demandait à la portière.

GÉRARD.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! la voiture du directeur est sans doute en bas.

GERTRUDE.

Et madame qui est encore en négligé.

GÉRARD.

En négligé, Gertrude ! en négligé, nous sommes perdus ! Ciel ! je crois qu'on monte. Madame Gérard ! madame Gérard ! Et elle n'est pas là pour le recevoir. Madame Gérard ! madame Gérard !

GERTRUDE, *appelant comme Gérard.*

Madame Gérard ! madame Gérard !

SCÈNE XII.

Les Précédens, LOUISE, HENRIETTE.

HENRIETTE, *en dehors, d'un ton d'humeur.*

C'est bon, c'est bon, monsieur Gérard, on vous entend...

GERTRUDE.

Il paraît qu'elle n'est pas pressée...

HENRIETTE, *accourant, un fromage à la crème à la main.*

Me voilà... me voilà... tenez, regardez; vous m'avez empêchée de faire prendre ma crème !...

GÉRARD, *vivement.*

Il s'agit bien de crême, voilà monsieur de Saint-Julien... on a vu sa livrée... il monte !

HENRIETTE.

Ah ! mon dieu ! est-il possible... et rien n'est prêt, et le couvert n'est pas mis...

GERTRUDE, *regardant sur l'escalier.*

Ne vous affligez pas, Madame, c'est haut chez vous, et avant qu'il soit ici... un grand seigneur, ça n'a pas l'habitude des quatrièmes !

HENRIETTE.

Allons, de la tête... Vous, Gertrude, courez à la cuisine... toi, Louise, viens m'habiller. *(A Gérard, lui donnant le fromage à la crème)* Mais prenez donc, Monsieur; prenez donc ça... soyez donc bon à quelque chose; je vole à ma toilette... *(On sonne.)* Le voici, je me sauve.

LOUISE.

Et moi aussi.

GERTRUDE.

Et moi aussi.

SCÈNE XIII.

GÉRARD, *tenant toujours son fromage à la crème*; un Domestique.

LE DOMESTIQUE, *sans voir Gérard.*

Ma foi, la clé était à la porte, et puisqu'on n'ouvre pas.

GÉRARD, *consterné.*

C'est la livrée.

LE DOMESTIQUE.

Ah! v'là quelqu'un de la maison... Monsieur Gérard, s'il vous plaît...

GÉRARD, *posant son fromage.*

C'est moi.

LE DOMESTIQUE.

Pardon, Monsieur, je croyais... C'est une lettre de M. de Saint-Julien. *(Il la lui donne.)*

GÉRARD, *la prenant avec émotion.*

Une lettre. — Une lettre. *(Il l'ouvre précipitamment et la parcourt.)* O ciel! qu'ai-je lu!... *(Il se laisse tomber sur le fauteuil.)*

LE DOMESTIQUE.

Ah! mon dieu! qu'est-ce qu'il lui prend?

GÉRARD, *se levant d'un air désespéré.*

Il ne vient pas... il ne vient pas...

LE DOMESTIQUE, *à part.*

Il paraît que le contre-ordre n'amuse pas le bourgeois.
(Il sort.)

SCÈNE XIV.

GÉRARD, SCIPION.

SCIPION, *en dehors frappant.*

Gérard!... Gérard!...

GÉRARD, *courant lui ouvrir.*

A l'autre à présent.

SCIPION.

Ah! ça, dis donc, tu m'as fait faire là un point d'orgue désespérant!

GÉRARD, *d'un air sombre.*

Scipion, tu vois un homme désolé.

SCIPION.

Ah! ce pauvre Gérard! veux-tu que je te chante quelque chose...

GÉRARD.

Je suis un homme perdu... pétrifié... mystifié... (*lui montrant la lettre*); pas de directeur général aujourd'hui (*lisant la lettre d'un ton dolent.*) « Mon cher Gérard, il m'est im» possible de me rendre à votre invitation... je suis dése» péré. » (*cessant de lire.*) Ah! mon dieu! désespéré!... tu vois.

SCIPION, *regardant la lettre.*

Il y a encore quelque chose d'écrit en bas.

GÉRARD, *mettant la lettre avec humeur dans sa poche.*

Oui... oui... des excuses de grand seigneur, sans doute!... Ah! mon dieu! que vont dire les voisins? vont-ils se moquer de nous?... vont-ils rire?...

SCIPION.

Ah! il est sûr qu'ils vont rire.

GÉRARD.

Ah! si on pouvait décommander ce cruel dîner... mais tout cuit.

SCIPION.

Tout est cuit!

GÉRARD.

Nos convives vont venir... Comment annoncer cela à madame Gérard?

SCIPION, *riant.*

Invite-moi, je la calmerai... je lui chanterai quelque chose...

GÉRARD.

Ah! bien! par exemple, il ne manquerait plus que ça!...

SCIPION.

Eh! bien! mon cher, puisque tu y mets de l'entêtement, je n'ai plus qu'un mot à te dire... Tu me verras incessamment en grande tenue... avec du talent, et un habit noir, on se présente partout, et je me présenterai...

GÉRARD.

Air : *Les Revenans n'aiment pas les Militaires.*

Dieux! quel soupçon!
Tu veux mettre un jour de fête,
Et sans raison,
Le trouble dans ma maison.

SCIPION.

Mon cher, il faut
Que je fasse un coup de tête!
Mais ne dis mot,
L'amour seul est du complot!

ENSEMBLE.

GÉRARD.

Dieux! quel soupçon!
etc., etc.

SCIPION, *sortant.*

Point de soupçon,
Ne mets pas un jour de fête,
Et sans raison,
Le trouble dans ta maison.

(*Scipion sort.*)

SCÈNE XV.

GÉRARD, FILLARS, *en toilette.*

FILLARS, *dans la coulisse.*

Ah! ah! ah!... la bonne plaisanterie.

GÉRARD, *à part.*

Fillars.... est-ce qu'il saurait déjà?

FILLARS.

C'est très-drôle, parole d'honneur... Ce que c'est que l'envie... figurez-vous, cousin, que je quitte votre collègue... un fameux original.

GÉRARD.

Dieux! M. Mauroi, le commis d'ordre... la commère du bureau...

FILLARS.

Il prétend qu'on se plaint beaucoup de vous à l'administration... que le chef de bureau est furieux de ce que vous n'avez pas paru depuis huit jours.

GÉRARD.

Comment, il se pourrait.

FILLARS.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Le confrère m'apprend alors,
En me regardant face à face,
Que l'on fit sur vous maints rapports
Pour vous faire ôter votre place.

GÉRARD.

Grand dieux! que m'apprenez-vous là?

FILLARS.

Je lui réponds, voyant qu'il tranche,
Gérard se moque de cela,
On n'est pas manchot quand on a
Un directeur dans sa manche.

LE PORTIER, *annonçant d'une voix glapissante.*

M. et Mad. Poncet... M. et Mad. Benoît, et toute la société. (*Il sort.*)

GÉRARD.

Ah! mon dieu! voilà le moment de la crise... Comment apprendre à ma femme?

FILLARS.

(*Il aperçoit des dames, et il quitte brusquement Gérard pour aller au devant d'elles.*) Pardon, cousin. ...

SCÈNE XVI.

GÉRARD, FILLARS, tous les Convives, *ensuite Scipion.*

Air *du Concert à la Cour.*

CHŒUR.

A votre appel aimable,
Gaiement nous nous rendons;
Et vous nous verrez à table
Combien nous vous aimons.

FILLARS.

Ah! quel ton! quelle élégance!

LE CHŒUR.

Quel est ce monsieur-là!

FILLARS.

Un directeur, je pense,
Doit avoir cet air-là...
C'est bien cela! c'est bien cela!...

GÉRARD.

C'est bien, c'est bien, mes chers amis!
Ciel! je suis compromis!...

SCIPION.

Tu vois qu'avec noblesse
On porte l'habit noir...

GÉRARD.

Tu m'exposes sans cesse!...

CHŒUR.

Gérard, il faudra voir
Les honneurs que ce soir
Pour vous nous lui rendrons;

Oui nous le fêterons;
Nous vous seconderons...

FILLARS.

Mais taisez-vous (*bis*), voici la maîtresse...

SCÈNE XVII.

Les Précédens; HENRIETTE et LOUISE, *en grande parure, elles saluent les convives.*

(*Pendant la reprise du chœur, Gertrude et le portier apportent la table, le couvert est mis.*)

Reprise du chœur.

A votre appel aimable, etc., etc.

(*Après le chœur, Henriette qui a remarqué Scipion, que sa grande tenue fait prendre pour un personnage, s'approche vivement de son mari.*)

HENRIETTE, *bas à Gérard et à Louise.*

C'est sans doute M. le directeur-général. (*Sans attendre la réponse de Gérard, elle va saluer Scipion.*)

Monsieur! l'honneur que vous nous faites!...

GÉRARD et LOUISE, *à part.*

Comment!... on le prend pour... (*Ils restent dans l'extase et l'étonnement.*)

HENRIETTE, *allant à la table.*

Ciel!... le dîner n'est pas servi. (*A Scipion, dans le plus grand trouble*) Mille pardons, monsieur le directeur.

SCIPION, *à part.*

Le directeur!... à moi!... ouf!...

HENRIETTE.

Mais dans un petit ménage... (*haut à la cantonnade*) eh! bien! Gertrude... servirez-vous?...

GERTRUDE, *dans la coulisse.*

Mais dam, Madame... c'est le pâté chaud qui n'arrive pas.

FILLARS, *bas à Henriette.*

Sans façon, voulez-vous que je courre chez le pâtissier?

Air *du Maçon.* (Morceau des commères.)

TOUS.

HENRIETTE et FILLARS.

Quoi! le dîner! grands dieux!
N'est pas servi!... mais c'est affreux.
Quel contretemps! ah! c'est honteux.
Ciel! à quoi pense-t-on!
Mais servez donc! mais servez donc!
Cela n'a pas de nom.

(*Pendant ce morceau, Gertrude et le portier, aidés d'Henriette et de Fillars, ont servi le dîner.*)

HENRIETTE.

Enfin, tout est prêt (*A Scipion.*) Monsieur le directeur daignera excuser... Prenez donc la peine de vous asseoir, monsieur le directeur?...

SCIPION *à part, riant.*

Ma foi, dînons à la faveur de l'incognito et de la grande tenue.

TOUS *font le mouvement de s'approcher de la table.*

FILLARS.

Et des chaises !... il n'y a pas de chaises !.. (*A la cantonade.*) Gertrude ! apportez donc des chaises !..

GERTRUDE, *dans la coulisse.*

Dans l'instant...

FILLARS *à Henriette qui va servir.*

Pardon, belle cousine...; je fais une motion; si nous buvions, avant tout, le Madère, pour ranimer l'appétit, à la santé de notre cher directeur?.....

GÉRARD, *à part.*

Profitons de l'erreur de madame Gérard, pour éviter le scandale.

TOUS *se levant et tendant leurs verres.*

A la santé de monsieur le directeur!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE *en grande livrée, puis* M. DE SAINT-JULIEN.

LE DOMESTIQUE *annonçant*

M. le directeur général!..

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Musique de M. Adam.

GERARD.

O ciel ! ô ciel ! ah ! quel malheur !
Voici notre vrai directeur !

HENRIETTE ET LES CONVIVES.

Un autre directeur !
Nous sommes joués ! quelle horreur !
(*Montrant Scipion qui s'esquive.*)
Ce n'est pas là le directeur ?
(*à M. de St.-Julien.*) Honneur ! honneur !
Au directeur.
Pour le grand dîner quel malheur !

HENRIETTE, *à son mari.*

Mais dites-moi...

GERARD ET LES CONVIVES, *saluant M. de St.-Julien.*

Honneur ! honneur !
Honneur au directeur.

HENRIETTE, *à son mari.*

Expliquez-moi...

GERARD ET LES CONVIVES, *saluant M. de St.-Julien.*

Honneur!
Au directeur!....

M. DE ST.-JULIEN, *à Gérard.*

Pour vous parler, je viens ici;
Ainsi que vous, je sors de table...

GERARD.

Certainement tout est fini.

(Ici le portier et un autre homme enlèvent la table.)

HENRIETTE, LOUISE ET FILLARS, *à M. de St.-Julien.*

Certainement tout est fini.

HENRIETTE ET FILLARS.

Cet autre directeur
Est donc un imposteur;
Ah! pour nous quel malheur,
J'étouffe de fureur.

LES CONVIVES.

Oh! pour nous quel chagrin,
C'est trop tôt voir la fin
D'un aussi beau festin;
Nous mourons tous de faim.

HENRIETTE, *à M. de St.-Julien.*

Prenez le café sans façon,
Avec nous passez au salon.

GERARD.

Prenez le café, sans façon,
Avec nous passez au salon.
(*à part.*) Scipion a fort bien fait, vraiment;
De s'éloigner si promptement.

LES CONVIVES.

Oh! pour nous quel chagrin!
C'est trop tôt voir la fin
D'un aussi beau festin;
Nous mourons tous de faim.

(M. de St.-Julien donne la main à Henriette qui le conduit au salon; Gérard donne la main à Louise; ils vont aussi au salon avec tous les convives.)

REPRISE DU CŒUR.

Honneur! honneur!
Au directeur!....

SCÈNE XIX.

GERTRUDE, *seule.*

(*Elle apporte des chaises.*)

Messieurs, mesdames, voilà... Tiens! plus personne!.. et la table enlevée!.. ah!.. que c'est drôle!.. ils sont dans le salon!.. Eh bien! donnez-vous bien de la peine et du mal pour ce dîner!.. on l' sert, et il ne sert pas... Comme ça va faire jaser dans l' quartier!..

Air : *des Coucous.*

Chez l' boulanger, l'épicier, la fruitière,
A nos dépens comme on va babiller;
Oui, nous allons, pendant la s'maine entière,
Avec ce r'pas régaler tout l' quartier.

Il me semble les entendre : Eh bien! la voisine du quatrième, avec son grand dîner, il paraît que l' directeur n'a pas seulement voulu s' mettre à table!. Mais dame, un homme comme il faut, n' dîne pas chez des p'tits bourgeois. Alors pourquoi qu'ils l'ont invité? ah! pourquoi, pourquoi, parce qu'ils sont glorieux... Ça veux trancher du grand!.. (*avec mépris*), ah! mon dieu! trancher du grand, et ça va chercher du bois à la falourde! (*reprenant son ton naturel*), des fagots... , quoi!.. des cancans....

De not' quartier redoutez l' bavardage,
Sur un chacun, c'est à qui jasera,
Méfiez-vous des langu's du voisinage,
Pour les caquets, Dieu! quel fil ça vous a.
Comme un moulin ça va,
Ta, ta, ta, ta, ta, ta!
Comme un moulin ça va,
Ta, ta, ta, ta, ta, ta!

SCÈNE XX.

HENRIETTE, GÉRARD, *sortant du salon.*

HENRIETTE.

Voyons, monsieur, vous m'expliquerez, enfin!..

GÉRARD, *lui donnant la lettre de M. de Saint-Julien.*

Tiens, tiens, voici la lettre que notre directeur m'écrivit ce matin...; dans mon trouble, je n'en avais lu que les premiers mots.

HENRIETTE, *lisant.*

« Mon cher Gérard, il m'est impossible de me rendre à « votre invitation... Je suis désespéré de vous annoncer que, « malgré l'intérêt que je prends à vous, votre inexactitude et « vos folles dépenses, ont motivé votre destitution en faveur

« d'un militaire en retraite.» (*S'emportant*) Ah! mon dieu !... donnez donc des dîners ..; ruinez-vous donc pour être traité ainsi !..

GERTRUDE, *à part.*

Moi, je n'ai pu qu'à demander mon compte?..

SCÈNE XXI.

LES MEMES, SCIPION, *entrant tout essoufflé;* LOUISE, *sortant du salon.*

SCIPION, *à Gérard.*

Ouf !.. quelle gamme chromatique que ton escalier?

LOUISE.

O ciel! encore vous, monsieur Scipion.

HENRIETTE, *étonnée.*

Scipion... et c'est lui !..

GERTRUDE.

Comment, c'est notre voisin Lafûte!

SCIPION.

Oui, madame Gérard..., tout à l'heure, en rentrant, on me remet un papier... ; c'est ma nomination à la place de Gérard, et j'accours pour vous dire que je n'accepterai jamais celle d'un ami.

Air : *du vaudeville des Amazones.*

A suivre ici de l'honneur la consigne,
Si j'avais mis quelques retards,
Non, mes amis, je ne serais pas digne
D'appartenir au théâtre, aux beaux arts (*bis.*)
Que quelqu'un soit, par le sort le plus triste,
Victime d'un malheur, soudain,
Ne voit on pas auteurs, acteurs, artistes,
Se réunir pour lui tendre la main,
S'unir tous pour lui tendre la main. (*bis.*)

HENRIETTE.

Ah! mon pauvre Gérard !... quand je pense que c'est ma vanité...

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, FILLARS.

FILLARS, *arrivant sur la pointe du pied.*

Chut! madame Gérard! chût,!. tout est réparé... ; je quitte M. de Saint-Julien...

TOUS.

Comment !...

FILLARS.

Ah! le paternel directeur ?.. Je vous le disais bien ce matin, tout homme qui aime les enfans est essentiellement ad... ; aussi je lui ai présenté son filleul, et il m'a avoué, les yeux

baignés de douces larmes, qu'il n'avait voulu que donner une leçon à Gérard, qu'il fait sous-chef...

TOUS, *joyeux*.

Sous-chef!.

SCIPION.

Alors je garde ma place et ma femme... (*Il prend la main de Louise.*)

PILLARS.

Plus de débitante de tabac?..

SCIPION.

Non..., mais une chanteuse..., et à roulades, encore... (*il chante.*) Ah! ah! ah!... Je ferai composer, pour nos concerts, un pot-pourri sur le grand-dîner de Gérard, et sur les directeurs.

PILLARS.

Chut!...

VAUDEVILLE.

(*Tout le vaudeville se chante à voix basse, et en regardant du côté du salon avec la crainte d'être entendu du directeur.*)

Air : *Du comte Orry.*

Passons donc
Au salon,
Vite, il faut s'y rendre!
Nous pourrons causer plus tard
Sur beaucoup de choses, car
Que d'abus!
Mais *motus*!
De crainte d'esclandre,
Ne parlons pas de cela,

(*Montrant le salon où est le directeur.*)

On peut nous entendre là!...

HENRIETTE.

Que d'objets
Sont sujets
A mainte critique;
Pour peu qu'on soit babillard,
On pourrait critiquer, car
Les budjets,
Les procès
Et la politique....
Mais ne parlons pas de ça,
On peut nous entendre là.

GERARD.

On ferait
Plus d'un trait
Satirique en diable,
En observant maint écart
De nos gens en place, car
Au bureau
Maint lourdeau

Fait l'homme capable;
Mais ne parlons pas de ça,
On peut nous entendre là.

SCIPION.

On veut qu'à
L'Opéra
La vertu se tienne !
Puis on lance maint brocard
Sur un autre thême, car
Comme on rit
Quand on lit
La Contemporaine;
Mais ne parlons pas de ça,
On peut nous entendre là.

TOUS, *allant au salon.*

Passons donc
Au salon... etc.

GERTRUDE *au public, allant servir le café.*

Quel malheur !
Quand je leur
Sers leurs demi-tasses,
Si vous alliez, par hazard,
Prendre aussi vot' café, car
Les auteurs,
Les acteurs,
Craignent... mais de grâces,
Ne parlons pas de cela,
On peut vous entendre là.

TOUS, *à voix basse.*

Les auteurs,
Les acteurs,
etc.

FIN.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM, FAUBOURG MONTMARTRE, N° 4.

AVIS.

On trouve tonjours, à la librairie de Duvernois, cour des Fontaines, n°. 4, toutes les pièces de théâtre, et les ouvrages nouveaux, aussitôt leur mise en vente.

LE PAGE

DE

WOODSTOCK,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

Saintine, Joseph Xavier Boniface, known as

LE PAGE

DE

VOODSTOCK,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR

MM. XAVIER, DUVERT ET DUPEUTY;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 8 MARS 1828.

PARIS.

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE,

COUR DES FONTAINES, N° 7.

ET RUE SAINT-HONORÉ, N° 210.

1828.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LOUIS KERNEGUI (Charles Stuart).....	MM. Lafont.
SIR CLIFFORD, gouverneur du château royal de Woodstock.....	Lepeintre aîné.
ALBERT CLIFFORD, son fils, officier au service de Stuart.....	Dehouvère.
ARTHUR EVERARD, colonel au service de Cromwell.....	Fédé.
JOCELIN JOLIFFE, serviteur de la famille Clifford.....	Arnal.
ALICE, fille de sir Clifford.....	Mlle. Jenny Colon.

La scène se passe à Woodstock, ancien château royal des Stuarts.

Le théâtre représente une partie du parc; un pavillon est à la gauche du spectateur; des chaises et des bancs de jardin sont çà et là.

LE PAGE

DE WOODSTOCK,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALICE, seule, un panier de provisions à la main.

Voyons si mes prisonniers seront au signal...

Air : Combien j'ai douce souvenance.

Avec les vertus de son père,
Il reviendra, chacun l'espère;
Nous avons pleuré son départ
Naguère,
Mais il reviendra tôt ou tard...

ALBERT, derrière la coulisse, achevant le couplet.

Stuart!

(Albert entre.)

SCÈNE II.

ALICE, ALBERT.

ALICE.

Vous êtes seul, mon frère? Et votre étourdi de page?...

ALBERT.

Il dort.

ALICE.

Et, comme le Brutus de Shakespeare, vous respectez le sommeil de vos gens?

ALBERT.

Ce jeune homme m'a été confié.

ALICE.

Ce doit être une tutelle difficile; mais, dites-moi, Albert, cesserez-vous bientôt de vous cacher à tous les yeux? Jocelin ou quelqu'autre valet du château finira par vous y découvrir, et mon père vous gardera rancune, non sans raison, de votre peu de confiance en lui.

ALBERT.

Que veux-tu que je fasse? Tu connais mon père, son irritabilité, ses craintes continuelles; l'excès des précautions qu'il prendrait attirerait tous les regards sur nous. Cependant si, comme je le pense, nous partons demain pour essayer de rejoindre le roi en France, aujourd'hui je me découvrirai à mon père et passerai le reste de la journée avec lui.

ALICE.

Tant mieux! Voici toujours vos provisions; c'est tout ce que je puis me procurer. Vous sentez que je n'ose aller à l'office, dans la crainte d'éveiller les soupçons, et le verger fait seul tous les frais de vos repas.

ALBERT.

Véritables repas de proscrits, auxquels certes l'appétit ne manque pas, mais bien les vivres.

ALICE.

Voici mon père; retirez-vous, Albert.

ALBERT, en se retirant.

Que je le voie un instant. (Regardant son père.) Il me semble qu'il est bien vieilli depuis mon départ.

ALICE.

Le chagrin, l'inquiétude...

ALBERT.

Adieu.

ALICE.

Adieu.

(Alice s'assied comme ayant l'air de travailler à quelqu'ouvrage d'aiguille.)

SCÈNE III.

ALICE, SIR CLIFFORD.

CLIFFORD, appelant.

Jocelin! Jocelin!

ALICE.

Vous savez bien, mon père, que vous-même lui avez donné l'ordre de se rendre à la ville voisine.

CLIFFORD.

C'est juste. Cela m'était totalement sorti de l'idée; c'était pour lui donner le même ordre que je l'appelais... Ah! ma pauvre tête! Mais vous voilà, Alice?

ALICE, se levant et allant vers lui avec l'air du plus tendre intérêt.

Qu'avez-vous?

CLIFFORD.

Ce que j'ai? Vous me le demandez? Vous êtes bien heureuse, Alice, de pouvoir douter encore de ce qui cause mes chagrins! Lorsque la guerre civile déchire

l'Angleterre, lorsque Cromwell est triomphant, lorsque notre jeune prince est fugitif, lorsque votre frère partage ses périls...

ALICE.

Chassez toutes vos idées tristes. Espérez encore, vous qui ordinairement supportez vos malheurs avec tant de courage.

CLIFFORD.

C'est juste! Tu as raison, tu as souvent raison. Je t'ai un peu rudoyée, ma fille; mais que veux-tu?

Air du Vaudeville de Julien.

Les chagrins ont aigri mon cœur;
Je suis vieux : toujours je murmure;
Si j'ai de la mauvaise humeur,
Il faut bien que quelqu'un l'endure...
Je voulais gronder... te voilà...
J'en suis fâché... la circonstance...
Si Jocelin eût été là...

ALICE.

Oui, j'entends, s'il eût été là,
Il aurait eu la préférence (*bis*).

Je suis si heureuse de vous voir reprendre votre ton habituel de bonne humeur!

CLIFFORD.

Ah! ah! c'était bon pour autrefois. Nous autres cavaliers (puisque c'est ainsi qu'on nous désigne aujourd'hui), nous nous montrions aussi joyeux convives que bons soldats, et si nous avons servi la sainte cause par notre épée, nous l'avons trop souvent compromise par notre conduite. Nous étions tous des petits écervelés, faisant la

guerre en chantant, en riant ; des lions au combat, des étourneaux après la victoire, bien différens du moins de nos antagonistes, les têtes rondes, maudits puritains, qui ont toutes les vertus sur la face et pas une dans le cœur. Ne parlons pas de ces gens-là ; tiens, chante-moi quelque chose qui me rappelle mon bon temps.

ALICE.

Bien volontiers..... Voulez-vous que je chante la ballade de la belle Rosemonde ?

CLIFFORD, s'asseyant d'un air rêveur.

C'est pour elle que fut bâtie cette antique demeure de Woodstock... Ah ! que les temps sont changés !

ALICE.

AIR ANGLAIS : Izabel, Izabel.

O solitude profonde,
Où, loin du bruit de sa cour,
Henri, séparé du monde,
Retrouvait dans cette tour
Rosemonde (*bis*)
Et l'amour.
Quels sont les dieux de ce séjour ?
Rosemonde (*bis*)
Et l'amour.

C'est en vain que sa voix tendre,
Aux échos de ce séjour,
Autrefois faisait entendre
Et répéter tour à tour
Rosemonde (*bis*)
Et l'amour.
Hélas ! tout disparut un jour,
Rosemonde (*bis*)
Et l'amour.

CLIFFORD, se levant brusquement.

Vous chantez, Alice!

ALICE.

Mais, mon père, ne m'avez-vous pas dit...

CLIFFORD.

Il s'agit bien de chanter, vraiment... Sans doute, bientôt, ma pauvre Alice, il nous faudra déloger de Woodstock, mais je n'en partirai que lorsqu'on m'en chassera. J'y suis au nom de Sa Majesté le roi de la Grande-Bretagne, et j'y resterai jusqu'à ce que...

ALICE.

Je ne sais pourquoi, je suis tranquille de ce côté-là. On ne nous inquiétera pas ici. N'avons-nous pas un protecteur, même parmi... nos... ennemis... votre neveu Everard?

CLIFFORD, avec exclamation.

Alice, vous avez pu prononcer un pareil nom! après ma défense!... Moi qui commençais à oublier qu'il était fils de ma sœur! Sans doute, vous avez encore dans la mémoire certaine union projetée...

ALICE.

Alors, mon père, si je l'aimais, c'était avec votre permission. Depuis, vous m'avez défendu de le voir, et je ne l'ai pas revu.

CLIFFORD.

C'est juste.

ALICE.

Mais c'est tout ce que j'avais promis.

AIR: Il a donc fallu pour la gloire.

En amour comme en politique,
Avec moi vous en conviendrez,

Suivant la courtoisie antique
Il est des préceptes sacrés.
De fidélité je me pique
Envers mon cousin et mon roi ;
On doit toujours garder sa foi
En amour comme en politique.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JOCELIN.

JOCELIN, accourant.

Bonne nouvelle ! bonne nouvelle ! tout va bien. J'ai été à la ville où j'ai vu ces scélérats de puritains, sages comme des petits moutons, se comportant on ne peut mieux. La mère Vicarde, la cabaretière chez laquelle je suis descendu, m'a même dit qu'ils faisaient beaucoup de bien au pays, les scélérats !

CLIFFORD.

Imbécille ! Tu l'as cru ?

JOCELIN.

Oui, je l'ai cru. Je les ai même vus se promener avec leurs grandes bottes, leurs grands chapeaux. Eh bien ! ils ne faisaient de mal à personne ; les brigands ! ils marchaient comme ça... (il imite une démarche humble et mesurée), les yeux baissés, la tête levée... Ils ne sont pas beaux, par exemple.

CLIFFORD.

Ils sont laids ?

JOCELIN.

Ah ! ils sont laids ! ils sont laids ! que cela seul mérite la peine d'aller à la ville pour les voir.

Air : Ami, jamais l' chagrin n' m'approche.

Les hypocrit's buvaient à tasse pleine,
En se cachant sous leurs larges chapeaux ;
Moi, cavalier, je conviendrai sans peine
Qu' c'est des brigands, qui n' sont pas beaux.
Mais d' leurs figur's voulez-vous qu'on s'effraie ?
Un cabar'tier c' n'est pas l' Pérou ;
Et ses princip's, il les prend... je n' sais où ;
Mais il aim' mieux un bon brigand qui paie
Qu'un honnête homm' qui n'a pas l' sou.

CLIFFORD.

Il paraît que maître Jocelin n'est pas sorti de chez le cabaretier?

JOCELIN.

Moi? votre honneur, bien au contraire, j'en suis sorti cinq fois, parce que, vous sentez bien, Miss, que j'ai été aux informations.

CLIFFORD.

Eh bien! et dans tes informations a-t-il été question de Woodstock ?

JOCELIN.

Pas du tout. Seulement, comme je revenais (et c'est là la bonne nouvelle que je vous ai annoncée), j'entendis quelqu'un derrière moi, un grand jeune homme, qui me cria ; Dites donc, l'ami! n'êtes-vous pas du château? Moi, comme je sais qu'à présent il faut savoir retenir sa langue à propos, je lui répondis : *Peut-être.* On peut toujours revenir sur un mot comme celui-là.

CLIFFORD.

Au fait.

JOCELIN.

Au fait? Il ajouta: Comment se portent l'honorable sir Clifford et miss Alice, sa fille? Pour cette fois, malgré ma circonspection naturelle, je ne crus pas devoir lui cacher la vérité, et je lui répondis: Bien, et vous?

CLIFFORD.

Qui est-ceenfin, éternel bavard?

JOCELIN.

Air: Fragment de l'introduction de l'Eau de Jouvence.

C'est vot' neveu, c'est un ami,
Et j'accourais pour vous l'apprendre.

CLIFFORD, avec colère.

Quoi! dans ces lieux il va se rendre?...
(à Jocelin.)
Crains ma fureur!... et sors d'ici!

SCÈNE V.

LES MÊMES, ÉVERARD.

ÉVERARD, entrant.

Après si longue absence,
Quoi! trompant mon espoir,
L'ami de mon enfance
Craint-il de me revoir?

ALICE, à part.

ENSEMBLE.

Fatale défiance!
N'est-il donc plus d'espoir!
L'ami de mon enfance,
Ne puis-je le revoir?

CLIFFORD, à part.

Voyez quelle insolence!
Oubliant son devoir,

ENSEMBLE.

Il s'offre en ma présence...
Quel est donc son espoir?

JOCELIN, à part, en sortant.

Je m' suis trompé, je pense;
J' crois m'en apercevoir...
J'ai fait quelqu'imprudence...
Sortons, c'est mon devoir.

ALICE.

Calmez-vous, mon père; de grâce, calmez-vous.

SCÈNE VI.

CLIFFORD, ALICE, ÉVERARD.

CLIFFORD, à Everard.

Qui êtes-vous, Monsieur?

ÉVERARD.

Votre neveu, Arthur Everard.

CLIFFORD.

Brisons-là, Monsieur; la chose est possible, mais je n'y veux point croire : je n'ai point de neveu dans l'armée du parlement.

ÉVERARD.

Mon oncle!...

CLIFFORD.

Je ne vous répondrai point.

(Il se croise les bras et se promène d'un air d'indifférence.)

ÉVERARD.

Au nom du ciel, Alice, suppliez votre père de daigner m'entendre; cela est pour lui du plus haut intérêt.

ALICE.

Craignez de l'aigrir encore en insistant. Nous avons été si malheureux ?

ÉVERARD.

Je le sais ; croyez-vous que ma pensée ait cessé un instant de s'arrêter sur vous ?

ALICE.

Ne nourrissons point, Arthur, des espérances vaines ; tout est fini, il faut tout oublier.

CLIFFORD.

Il paraît que miss Alice se réjouit fort de la société qui nous est survenue. Cela compense pour elle l'ennui de rester sans cesse avec un vieillard.

ALICE, allant vers son père.

Que vous êtes injuste !

ÉVERARD à Clifford.

Pourquoi refusez-vous de m'entendre ? De grâce, mon oncle ! (Clifford lui tourne le dos sans lui répondre.) Sir Clifford !...

CLIFFORD.

A la bonne heure ; que me voulez-vous ?

ÉVERARD.

Vos biens ont été confisqués et vendus ; la capitainerie même de Woodstock peut vous être enlevée...

CLIFFORD.

Colonel Everard, à quoi tend ce préambule ? venez-vous me demander ma fille sans dot, comme on oblige un mendiant en se chargeant d'un de ses enfans ?

ÉVERARD.

Je vous en conjure, écoutez-moi !

CLIFFORD.

Ma fille ni moi n'avons besoin de vous. Avec toute la

courtoisie possible, je vous déclare qu'elle est promise à un autre... Lord Wilmot, l'ami, le compagnon de mon fils, sera l'époux d'Alice; à défaut de richesses, il lui apportera du moins un nom honorable et honoré. Je ne l'aurai choisi ni parmi les officiers de Cromwell, ni parmi les têtes rondes, les puritains, les hypocrites.

ALICE, à Clifford.

De grâce!...

CLIFFORD, bas à Alice.

Laisse-moi; ça me fait du bien.

ÉVERARD, à Clifford.

Je sais le respect que je vous dois; je ne m'en écarterai jamais. Mais je n'ai rien à me reprocher; je me suis conduit d'après ma conscience et les ordres de mon père.

CLIFFORD.

Nous y voilà! si vous parlez de conscience, je dois me méfier de vous; quant à votre père...

ÉVERARD, vivement.

Sir Clifford! j'en appelle à la noblesse de votre caractère.

Air : Époux imprudent, fils rebelle.

Gardez pour moi votre rigueur extrême,
Mais de mon père ici ne parlons pas;
Vous le savez, d'un neveu qui vous aime
Le respect enchaîne le bras (*bis*).
Oui, vous, pour qui l'honneur sévère
Sembla toujours d'un si haut prix,
De grâce! ayez pitié d'un fils
Qui ne pourrait venger son père.

CLIFFORD.

C'est juste; il faut que j'en convienne. Voyons, Arthur,

que me veux-tu enfin? car je ne puis sans cesse garder avec toi le ton de l'animosité : que me veux-tu?

ALICE.

Que ce ton vous convient bien mieux!

ÉVERARD.

Je vous le répète, vos biens sont confisqués, on parle de supprimer la capitainerie de Woodstock; malgré tous nos efforts, peut-être serez-vous forcé un jour de chercher un asile chez l'étranger; prenez ces papiers, ils vous mettent en possession d'un bien que nous avons en France: il vous appartient.

CLIFFORD, ému.

Éverard!

ALICE, allant vers Everard.

Ah! mon cousin! je ne m'étais donc pas trompée!

ÉVERARD.

Ne me refusez pas; accordez-moi cette grâce au nom de l'amitié que vous aviez autrefois pour moi!

CLIFFORD.

Oui, Arthur, tu dis vrai, je t'ai aimé. Cet enfant à qui j'apprenais à monter à cheval, à chasser, à manier les armes..., qui passait près de moi ses heures de plaisir, après des travaux plus graves... je chérissais cet enfant... oui..., et je suis assez faible pour chérir encore le souvenir de ce qu'il était. Ce que tu viens de faire me prouve qu'il a conservé quelques vertus... Je m'en réjouis..... C'est bien!..., c'est très bien!... donne-moi ta main, Arthur.

ÉVERARD, lui baisant la main.

Mon oncle!

CLIFFORD, reprenant sa fermeté.

Mais je n'accepterai rien de toi... rien de ce qui me vient d'une telle source!... Reprends ces papiers!... reprends-les...

ÉVERARD.

Vous pouvez me refuser?

CLIFFORD.

Je me reproche déjà de t'avoir écouté trop long-temps; tu as amolli ma fermeté, tu m'as presque forcé de t'estimer... Cela brouille toutes mes idées... affaiblit mes principes... Cependant je ne t'en veux pas... Va-t'en.

ÉVERARD, bas à Alice.

Vous quitter, Alice!

ALICE.

Air: Quand Phébus ouvre ma paupière.

Arthur! ah! si je vous suis chère,
Craignez d'exciter son courroux;
Et, puisqu'ainsi le veut mon père,
Éloignez-vous, éloignez-vous.
Peut-être un jour vous reverrai-je;
Car, loin de nous quand vous serez,
S'il faut que quelqu'un nous protége,
C'est vous, Arthur, qui reviendrez;
S'il faut que quelqu'un nous protége
Vous reviendrez, vous reviendrez.

SCÈNE VII.

CLIFFORD, ALICE, JOCELIN.

JOCELIN, entrant d'un air mystérieux.

Mon cher maître !...

CLIFFORT, avec mauvaise humeur.

Allons, viens-tu encore nous annoncer une bonne nouvelle?

JOCELIN.

Au contraire.

ALICE.

Qu'y a-t-il?

JOCELIN.

Je faisais ma ronde autour du château, lorsque j'ai vu deux hommes descendre par la fenêtre secrète.

ALICE, à part.

Il les a vus!

CLIFFORD.

Comment! Qui sont-ils?

JOCELIN.

Sans doute des espions, des habits rouges; car l'un avait un grand manteau comme eux, qui lui cachait la figure; et l'autre, c'est un étranger, un Ecossais.

CLIFFORD.

Eh bien!

JOCELIN.

Alors je me suis approché tandis qu'ils descendaient de la fenêtre, et j'ai apostrophé le premier d'un bon coup de bâton, en lui criant : *Qui va là?* Il s'est retourné et

m'a répondu : *Ami !* en me donnant un énorme soufflet... Vous riez, Miss ; eh bien ! il n'y a pas de quoi, je vous assure... J'ai bien vu tout de suite ce que c'était que cette amitié-là. Pour en revenir à mes hommes, il y en a d'abord un qui s'est enfoncé aussitôt dans le petit bois, et l'autre m'a poursuivi jusqu'ici comme je venais vous avertir... Le voyez-vous là-bas derrière le gros arbre ?...

CLIFFORD.

Effectivement.

JOCELIN.

Il faut appeler au secours.

ALICE.

Gardez-vous-en... Ne craignez rien, mon père ; il disait vrai, c'est un ami.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ALBERT, enveloppé dans un manteau.

ALBERT entre en regardant autour de lui.

ALICE à Clifford.

Ne le reconnaissez-vous pas ?

CLIFFORD.

O ciel ! quelle idée !

ALBERT se découvrant.

C'est moi ! mon père.

CLIFFORD se jetant dans ses bras.

Albert !

JOCELIN, à part.

Eh bien ! j'en fais de belles aujourd'hui.

CLIFFORD.

Et notre jeune roi, Albert, pourquoi l'as-tu quitté ?

ALBERT.

Une escorte trop nombreuse pouvait compromettre sa sûreté ; Sa Majesté jugea à propos de nous congédier avec les expressions les plus flatteuses. Elle m'a spécialement chargé, mon père, de vous apporter ses salutations royales.

CLIFFORD.

A moi? au vieux Henri Clifford? Suis-je donc condamné à mourir avant de l'avoir vu ! Mais enfin où est-il ?

ALBERT.

Sans doute en France maintenant.

CLIFFORD.

Dieu le protége !

ALICE.

Vous voyez bien, mon père, qu'il valait mieux espérer.

Air : Vaudeville de l'Héritière.

Puisqu'on nous dit qu'il est en France,
Le roi ne court aucun danger ;
Ce pays est la providence
Et l'appui du pauvre étranger (*bis*).
Là, nos Anglais un peu sauvages
Retrouvent bientôt la gaîté ;
La beauté reçoit des hommages,
Le proscrit, l'hospitalité.

CLIFFORD.

C'est juste ; mais tu dois avoir faim. Allons, Jocelin, sers-nous à déjeûner, et sans délai... Ici, entends-tu ? nous serons plus à notre aise, plus en sûreté qu'au château.

JOCELIN.

J'y cours... C'est égal... Quel soufflet!... Il faut, M. Albert, que l'habitude de manier l'épée vous ait terriblement endurci la paume de la main ! (Il sort.)

SCÈNE IX.

CLIFFORD, ALBERT, ALICE.

CLIFFORD.

Au fait, brave chevalier errant, comment diable vous trouviez-vous à cette fenêtre!

ALBERT.

Je craignais d'être trop remarqué en entrant par la grande porte, et comme je connais les mille et un détours du château...

CLIFFORD.

Mais n'étiez-vous pas deux? Quel était donc ton second?

ALBERT.

Un jeune homme... qui... me sert d'écuyer, le fils d'un de mes amis, d'un noble lord des montagnes; ce jeune homme s'est trouvé à Worcester. (A part.) Il ne revient pas !

CLIFFORD.

C'est un brave !

ALBERT.

Il s'y est même bien conduit. Son père m'a prié de me charger de lui; je l'ai fait un peu contre mon gré, car ce jeune homme est étrange, fantasque...

ALICE, à demi-voix.

Et un peu trop galant auprès des dames.

ALBERT, bas à Alice.

C'est vrai. (Haut.) Vous daignerez l'excuser, mon père... Mais je suis inquiet de lui; il m'a quitté si brusquement... Dieu soit loué, je ne me trompe pas, le voilà qui arrive.

CLIFFORD.

Voici le déjeûner.

SCÈNE X.

LES MÊMES, KERNEGUI, JOCELIN, ET UN DOMESTIQUE, portant une table toute servie.

(Kernegui descend par la colline qui est au fond; il voit d'abord Alice qui a remonté la scène, et il fait quelques pas vers elle comme pour la poursuivre; mais, apercevant les autres personnages, il prend tout à coup un air d'abandon et de nonchalance.)

KERNEGUI.

Air : De la Viennoise.

Dans ta montagne
L'ennui te gagne;
Vite, en campagne,
En avant, bon cavalier.
Tralala, etc.

CLIFFORD, JOCELIN ET ALICE, à part.

ENSEMBLE.

Quelle tournure!
Quelle figure!
Ah! je le jure,
Il n'a point l'air d'un guerrier.

ALBERT.

A sa tournure,
A sa figure,
Nul, je le jure,
Ne devine un cavalier.

KERNEGUI.

Quitte ta belle,
L'honneur t'appelle,
Soldat fidèle,
Change ton myrte en laurier.
Tralala, etc.

TOUS.

Quelle tournure, etc.

CLIFFORD.

Et quel est son nom, Albert?

ALBERT.

Son nom?... Je l'oublie à chaque instant, tant il est dur à prononcer... Son nom est Kernegui... Louis Kernegui, fils de lord Killstewers.

ALICE.

Il faut avoir été son ami d'enfance pour le connaître par son nom.

ALBERT.

Kernegui, voici mon père et ma sœur.

KERNEGUI, après avoir fait une salutation très gauche à Clifford et à sa fille.

Ma foi! respectable Clifford, vous devriez bien faire mettre à la porte de chez vous (montrant Jocelin) ce drôle-là, qui s'est permis de jouer du bâton à l'égard de mon honorable protecteur.

JOCELIN.

Tiens, de quoi qu'il se mêle?

CLIFFORD, sévèrement.

Il ne vous appartient pas, maître Ker... Kir... Ker... quoi? enfin, c'est égal. Mettons-nous à table... Je réserve à ce jeune homme mes avis pour plus tard.

(On s'attable, Kernegui se place avant les autres.)

JOCELIN.

Au bas bout, s'il vous plaît, Monsieur le page; chacun son rang.

CLIFFORD.

C'est juste.

ALICE.

Mon frère, vous qui avez été à même de voir le roi de près, est-il vrai qu'il soit un des hommes les plus spirituels de l'Angleterre?

CLIFFORD.

Corbleu! qui en doute?

ALBERT.

Il s'est cependant trouvé dans des circonstances, mon père, où je vous assure que l'observateur le plus fin n'eût pu, d'après les apparences, deviner en lui ni le prince ni l'homme d'esprit.

CLIFFORD.

Cet observateur-là n'eût été qu'un lourdaud, car un coup d'œil suffit pour révéler l'un et l'autre. Non que je prétende que le rang soit un titre au génie, car il y a des fils de lords (à demi-voix, en regardant Kernegui), surtout en Ecosse, qui par leur tournure et leurs discours... quelquefois même leur silence!... (A Kernegui.) Vous semblez avoir bon appétit, maître Girnego..... Kirno..... je ne saurai jamais son nom.

KERNEGUI, mangeant avec avidité.

C'est ce qu'on a de mieux à faire quand on est à table.

ALBERT, à demi-voix à Clifford.

Mon père, excusez-le... ce jeune homme a été élevé à la campagne.

CLIFFORD.

Je ne le devine que de reste; mais il faut savoir tenir la jeunesse un peu sévèrement ; tu sais d'ailleurs que je suis taquin de mon naturel. Laisse-moi le discipliner à ma façon. (A Kernegui.) Savez-vous, beau page, que j'ai vu de jeunes Ecossais, à la cour du feu roi, qui avaient un peu moins d'appétit que vous, et beaucoup plus de... de...

KERNEGUI.

Beaucoup plus de bonne chère?... c'est possible.

JOCELIN, à part.

Quel gaillard! comme il mange!

CLIFFORD, bas.

Dieu me pardonne, Albert, si c'est là le fils d'un noble Ecossais!

KERNEGUI.

Depuis quatre jours nous avons eu une nourriture si peu substantielle...

ALBERT.

C'est la vérité.... Nous logions dans un vieux château.

KERNEGUI.

Où le maître du logis ne se doutait pas lui-même de l'hospitalité qu'il nous accordait, et sans une intervention céleste.

Air : Petit blanc (de Panseron).

Nous avions pour génie
Un démon familier :
C'était, je le parie,
Le lutin du foyer (*bis*);
Sous ta forme jolie,
Ah! reviens tous les jours!

Illusion chérie,
Viens me bercer toujours.

ALICE.

Je comprends le mystère ;
Ah ! vraiment je le croi,
Ce démon tutélaire,
C'était moi, c'était moi.

KERNEGUI.

Comme une ombre légère
Je te vois t'élancer ;
Tes pas sur la fougère
Ne semblaient que glisser (*bis*).
Mais Zéphyr qui te guide
Nous imposait sa loi ;
Tes dons étaient, Sylphide,
Aussi légers que toi.

ALICE.

Je comprends, etc.

KERNEGUI, repoussant son assiette comme quelqu'un de rassasié.

Mon hôte, je bois à la conservation de votre santé. Miss Alice, à vos attraits.

CLIFFORD.

Allons, allons, ça n'est pas trop mal... Mais il est un autre toast à porter, et dussent tous les échos de l'Angleterre répéter mon vœu au parlement : A la santé de Charles Stuart et à la confusion de ses ennemis..... (Tout le monde se lève excepté Kernegui.) Eh bien, Monsieur, ne vous joignez-vous pas à nous?

KERNEGUI, avec l'air de l'indifférence.

Moi? si fait... volontiers. (Remplissant son verre de nouveau.) Puisse le roi récompenser dignement tous ses fidèles serviteurs !

CLIFFORD, avec chaleur.

Air : La gloire court de rang en rang.

Ce vœu, Monsieur, est déplacé ;
Avec peine ici je remarque
Qu'un sentiment intéressé
Vous attache seul au monarque.

KERNEGUI.

Son devoir est d'être l'appui
Des soutiens de son diadème ;
Et le roi, s'il était ici,
Vous parlerait comme moi-même.

CLIFFORD, à demi-voix et en quittant la table ainsi que les autres.

Je ne me fierais pas à ton compagnon, Albert.

ALICE, bas à Albert.

Ce jeune page est bien singulier.

CLIFFORD.

Toi, Jocelin, fais préparer à la hâte l'ancienne maison du garde... Mon fils s'y reposera.

ALBERT.

Pourquoi tant d'embarras, quand j'ai si peu de temps à rester près de vous... Cet endroit est sûr, dites-vous? eh bien! ce pavillon me suffira..... Un fauteuil, une chaise... voilà tout ce qu'il faut pour mon page et pour moi.

CLIFFORD.

Eh bien! laissons-le se reposer..... il doit en avoir besoin..... Moi, je veillerai pour lui. Tenez, maître Kir... nego..., portez ces effets dans le pavillon... (Il lui jette le manteau d'Albert.) Suis-moi, Alice.

(Ils sortent après que Jocelin a enlevé la table.)

SCÈNE XI.

KERNEGUI, ALBERT.

(Albert suit quelque temps de l'œil son père et sa sœur, parcourt ensuite du regard le pavillon et les alentours de l'endroit où il se trouve, et d'un air respectueux et le chapeau à la main se rapproche ensuite de Kernegui, qui, avec les manières d'un supérieur avec son inférieur, lui remet le manteau dont il s'était chargé.)

KERNEGUI.

Sais-tu, Albert, que je viens ici de faire bien peu d'honneur aux pages écossais, et que ton vénérable père a dû me prendre tout au moins pour le montagnard le plus stupide?

ALBERT.

La sûreté de Votre Majesté exigeait un semblable déguisement. Je connais l'ardent enthousiasme de mon père; ses sentimens passionnés dont rien ne peut retenir l'expression... son amour même vous eût trahi.

LE ROI.

Mais ta sœur, cette jolie Alice qui chaque matin mettait tant de grâces à nous apporter un mauvais déjeûner! je me reproche mon trop de réserve auprès d'elle.

ALBERT.

Sire, si Votre Majesté a cependant des reproches à se faire, c'est je crois de n'en avoir pas mis assez.

LE ROI, avec un ton de sévérité.

Comment?

Air: Dans ce castel dame de haut lignage.

Peut-on trouver une femme jolie
Sans adresser hommage à ses beaux yeux?

C'est un des droits de la chevalerie
Dont s'honoraient tous mes nobles aïeux.
Si des revers ont ébranlé mon trône,
Si des erreurs qu'on me fait expier
Ont compromis mes droits à la couronne,
Ah! laisse-moi mes droits de chevalier.

Mais, à propos de ta sœur, il m'est arrivé une aventure singulière dont je n'ai pu encore t'entretenir : lorsque ton fidèle serviteur Jocelin t'accueillit, à ton retour, d'une manière si expressive... tu sais, te croyant à ma suite, je m'étais réfugié dans un petit bois tout parsemé de noisetiers... C'était sans doute là que l'aimable Alice allait chercher nos provisions... J'y fis la rencontre inattendue d'un officier du parlement...

ALBERT.

O ciel!

LE ROI.

Me frappant sur l'épaule : Monsieur, me dit-il, depuis long-temps miss Alice Clifford me fut promise par son père lui-même; si je respecte aujourd'hui la volonté d'un vieillard, le chef de ma famille, du moins je ne lui ai point rendu sa parole et ne céderai mes droits à qui que ce soit.

ALBERT.

Ah! Sire, c'était mon parent, le colonel Everard... un partisan de Cromwell!

LE ROI.

Vous me comprenez, Monsieur, ou plutôt Milord, ajouta-t-il; je respecte votre position; je n'exige de vous aucune confidence de titre ou de nom. Répondez à ma

question : Est-il vrai que vous aspiriez à la main de miss Alice ?

ALBERT.

Il vous prenait pour lord Wilmot, auquel, en effet, la main de ma sœur est promise. Quelle funeste rencontre !

LE ROI.

Garde donc tes exclamations pour célébrer ma prudence ! Tu sais que je suis assez fort sur l'escrime et que je ne dédaigne pas de montrer mon talent de ce côté-là. Eh bien ! Albert, profitant de tes sages leçons, ô mon fidèle Mentor, je ne m'armai que de circonspection, et je donnai ma parole au terrible chevalier que mon intention n'était nullement d'épouser Alice. Il s'en contenta, et nous nous séparâmes très bons amis.

ALBERT.

Ce jour nous sera funeste !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ALICE, CLIFFORD.

CLIFFORD.

Que viens-je d'apprendre, Albert ? on assure à la ville que le roi ne s'est point embarqué, comme tu me l'avais dit... et un ami, un dévoué, m'a affirmé qu'il était réfugié dans notre comté d'Oxford, dans nos environs; et ces autres ne l'ignorent pas. O honte éternelle pour ma famille, c'est le fils de ma sœur, c'est Éverard qui est chargé d'arrêter le roi...

ALICE ET ALBERT.

Everard !

LE ROI, s'oubliant un instant et s'appuyant légèrement sur Clifford.

Brave Clifford! soyez tranquille, ils ne le tiennent pas encore.

CLIFFORD.

Qu'est-ce que c'est que de telles familiarités?

LE ROI.

Le roi...

ALBERT, vivement.

Est au château de Buckingham.

CLIFFORD.

Serait-il vrai ?

Air : Ah ! si madame me voyait !

On l'avait remis à vos soins :
Vous avez pu laisser le prince
Errer seul dans cette province?
Ah! si j'avais trente ans de moins (*bis*) !

LE ROI, à part.

Bon vieillard, puisse ta constance,
Puissent ton zèle et tes vertus
Avoir un jour leur récompense !
Ah ! si j'avais un an de plus !

CLIFFORD.

Il faut avertir le prince d'un danger qu'il ignore peut-être... (A lui-même.) Everard! lui, à qui je venais de rendre le titre de mon neveu !

ALICE.

Mon père !

CLIFFORD.

Alice, j'espère qu'il n'osera pas se présenter ici... Si je l'y rencontrais. (Il porte la main sur la garde de son épée.) Mais avant tout, songeons au danger du roi... Moi, je ne puis; mais toi, Albert, vite à cheval.

ALBERT.

Je suis dévoué à vos ordres, mon père, mais...

CLIFFORD.

Mais vous n'y pensez pas, Monsieur! la chose est impossible. Ni vous ni moi ne pouvons nous charger d'un semblable message. Ce serait compromettre Sa Majesté... Tout le monde nous connaît. J'en perdrai l'esprit.

LE ROI, attendri.

O vrai modèle des serviteurs fidèles!

CLIFFORD.

Qui vous parle? Mais si vous êtes un serviteur fidèle, malgré votre air d'étourneau, c'est vous qui irez, Monsieur.

LE ROI.

Non pas.

CLIFFORD.

Vous êtes étranger.

LE ROI.

N'importe! je reste ici près de mon maître; (bas) et près de la belle Alice.

ALICE, au Roi.

De grâce, servez le Roi, puisque seul vous le pouvez.

ALBERT.

La chose est impossible!

[redacted]

ENSEMBLE.

Ignorer { nos projets. / vos secrets.

LE ROI, à part.

Ah ! malgré moi je ris de sa colère ;
Je n'oublierai jamais
Ce cœur vraiment anglais.

(Clifford sort furieux.)

SCÈNE XIII.

ALBERT, LE ROI, ALICE.

ALBERT.

Voilà cette exaltation que je redoute. (Bas.) Néanmoins, nous partirons ce soir.

LE ROI.

Sitôt?... Mais rejoignez votre père.

ALBERT, à voix basse.

Vous m'accompagnerez?

LE ROI.

Pourquoi ne puis-je au moins faire mes adieux à miss Alice !

ALBERT.

Des choses plus importantes nous réclament. Venez, j'ose vous en conjurer.

LE ROI, se laissant entraîner comme malgré lui.

Tu seras donc toujours mon tyran, Albert? (se retournant vers Alice et avec intention.) Au revoir, miss Alice !

SCÈNE XIV.

ALICE, JOCELIN.

ALICE, d'abord seule.

C'est le roi! et moi qui me suis montrée si familière avec lui! qui l'ai traité avec tant de légèreté! et c'était le roi! Pourvu que mon-cousin Everard n'ait pas étendu ses soupçons jusque là... Je le sais honnête homme, mais une seule imprudence!...

JOCELIN, arrivant.

Miss, sir Everard désire absolument vous parler. Il a des choses qu'il ne peut dire qu'à vous.

ALICE.

Grand Dieu! Everard de retour ici!... que veut-il?

JOCELIN.

Il a un air si... je ne sais quoi... que ça m'a touché le cœur!...

ALICE.

Eh bien! qu'il vienne!... il y va peut-être de notre salut! Mais, Jocelin, que mon père, que tout le monde ignore cette visite.

JOCELIN.

Oh! je le crois bien.

ALICE, lui donnant de l'argent.

Tiens, Jocelin, voilà pour toi, et sois discret.

JOCELIN.

Je vous demande pardon, Miss, de recevoir de la main gauche, c'est que monsieur Everard m'en a déjà mis plein la main droite.

ALICE.

Le voilà. Ne t'éloigne pas, Jocelin, et avertis-nous à temps.

SCÈNE XV.

ÉVERARD, ALICE.

ALICE.

Everard, si mon père vous voyait ici... Quel motif vous ramène en ces lieux ?

ÉVERARD.

Alice !

Air : Faut l'oublier.

Ce matin vous disiez encore :
Adieu jusqu'au jour du danger !
S'il le faut, pour nous protéger,
Arthur viendra sans qu'on l'implore.
De votre espoir je me souviens ;
En vain de ces lieux on me chasse,
En vain l'on brise nos liens ;
Ici le danger vous menace,
Et je reviens.

ALICE.

Qu'est-il donc arrivé ?

ÉVERARD.

Le château de Woodstock doit être aujourd'hui, ce soir même, visité et occupé par les soldats du parlement.

ALICE.

O ciel !

ÉVERARD.

Mais ne redoutez rien d'eux. A force de crédit et de démarches, j'ai obtenu l'ordre de les commander. Je sais combien les apparences vont encore soulever votre père contre moi, mais c'était le seul moyen qui me restât pour le servir malgré lui.

ALICE.

Généreux Everard!

ÉVERARD.

Mais un intérêt plus pressant doit nous inquiéter encore... Je n'ignore point que votre frère est ici; mais il n'y est point seul.

ALICE, tremblante d'émotion.

Que voulez-vous dire?

ÉVERARD.

Celui qui l'accompagne... Je le connais aussi. Je le hais... je le hais encore plus en voyant l'émotion que je vous cause en parlant de lui.

ALICE, toujours troublée.

Vous vous trompez, Everard, vous ne pouvez le connaître.

ÉVERARD.

Osez me démentir, Alice; n'est-ce point?...

ALICE.

Qui?

ÉVERARD.

Lord Wilmot!

ALICE, à part.

Ah! je respire! (Haut.) Eh bien, oui, oui, c'est lui!

ÉVERARD.

L'époux choisi par votre père! et depuis plusieurs

jours il est près de vous... il vous parle de son amour?...

ALICE.

Non !...

ÉVERARD.

Et moi, j'ai favorisé la sûreté de mon rival, d'un rival que vous me préférez peut-être.

ALICE.

Ne croyez-vous donc plus à la sincérité de votre Alice?

ÉVERARD.

Si ! j'y veux croire encore, même pour votre bonheur; car ce lord orgueilleux, ce Wilmot, auquel votre père vous destine, est un lâche qui a nié aspirer à votre main.

ALICE.

Eh bien! qu'il en soit ainsi!... Mais, Everard, ne m'en parlez plus. Si l'on vous surprenait! ah ! mon père me maudirait!

ÉVERARD.

Alice, m'aimez-vous encore?

ALICE, lui donnant sa main qu'il baise avec transport.

Toujours !

ÉVERARD.

Eh bien ! Alice, je pars plus tranquille. Mais un triste devoir m'appelle à mon poste... Les ordres les plus sévères ont été donnés aux officiers du parlement contre Charles Stuart, que l'on croit être en ce moment réfugié dans le comté d'Oxfort.

ALICE, effrayée, (à part.)

On ne m'avait donc pas trompée ! (haut.) Vous, Everard !... vous pourriez?...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, JOCELIN, traversant le théâtre avec rapidité.

JOCELIN.

On vient! on vient! on vient!

ALICE.

Je suis perdue!

ÉVERARD.

Ne craignez rien! Personne ne me verra.

(Il se cache dans le pavillon qui est à la gauche du spectateur.)

SCÈNE XVII.

ALICE, LE ROI, ÉVERARD, dans le pavillon.

LE ROI.

Enfin, charmante Alice, je suis parvenu à me débarrasser de mon Mentor, et à me rapprocher de vous!

ALICE, à part.

Cruelle position!

ÉVERARD, à part.

Je ne me trompe point... c'est mon rival!

LE ROI.

Je vais bientôt partir, Alice, et je ne veux pas m'éloigner de vous, sans vous avoir donné toute ma confiance, et m'être montré à vous sans détours.

ALICE, embarrassée.

Le moment... peut-être... n'est pas... propice.

LE ROI.

Avouez que jusqu'à présent, j'ai dû vous paraître bien singulier?

ALICE, même jeu.

Je n'ignore pas qu'il est des temps, des circonstances, où l'on ne peut sans danger paraître ce qu'on est réellement, et... ce moment-ci... lui-même en est peut-être un...

LE ROI.

Pourquoi ce trouble? cette rougeur subite? ce n'est point ainsi que la belle Alice m'accueillait ordinairement!

ÉVERARD, à part.

Qu'entends-je!

ALICE.

C'est qu'auprès de mon père... ou de mon frère... j'ai une assurance... que je ne retrouve plus ici... Allons les rejoindre.

LE ROI, la retenant.

Comment! voulez-vous me fuir? Connaissez auparavant tout l'intérêt que vous m'inspirez. Je vous ai promis ma confiance, vous allez l'avoir tout entière. Je me reprocherais toujours d'en avoir manqué envers vous...

ALICE.

Mais je crains...

LE ROI.

Air : Ce que j'éprouve en vous voyant.

Que craignez-vous auprès de moi?
Je ne suis plus un simple page.
Recevez cet anneau pour gage
De votre amour, de votre foi (*bis*).
Acceptez-le, je vous conjure;
J'ai des droits à cette faveur;
Mais pourquoi donc cette frayeur?

ALICE.

Vous m'excuseriez, j'en suis sûre,
Si vous saviez pourquoi j'ai peur.

LE ROI.

Mais... Alice, j'ai des droits à votre affection...

ALICE.

Je... les connais.

LE ROI.

Eh bien! au moment où je vais partir, pouvez-vous refuser ce gage de souvenir? Votre père lui-même ne vous a-t-il pas appris à m'aimer? Ne me l'avez-vous pas dit vous-même?

ÉVERARD, à part.

Alice! elle me trompait!

ALICE, au roi et hors d'elle-même.

De grâce!...

LE ROI.

Doutez-vous encore de mes titres à cet amour? Ce n'est plus le pauvre Louis Kernegui qui vous parle, c'est votre...

ALICE, l'interrompant brusquement et avec la plus grande émotion.

Silence! on nous écoute!

LE ROI.

Air : Quel trouble dans mon ame.

Quelle surprise extrême!
Quelqu'un dans ce lieu même
M'écoutait
En secret.

ENSEMBLE.

ALICE.

Ah! quel danger extrême!
Si mon cousin lui-même

ENSEMBLE.

Connaissait
Ce secret.

ÉVERARD.

Eh quoi ! celle que j'aime,
Ici, devant moi-même,
Trahissait
Son secret.

(Sortant du pavillon.)

C'est moi ! Votre insolence.
Aura sa récompense.

LE ROI.

Ah ! qu'est-ce que je vois !
C'est mon homme du petit bois.

ENSEMBLE.

Quelle surprise extrême, etc.

ALICE.

Ah ! quel danger extrême, etc.

ÉVERARD.

Eh quoi ! celle que j'aime, etc.

ÉVERARD.

Oui, milord, c'est moi, moi qui aimais la fille de sir Clifford, qui en étais aimé avant votre arrivée en ces lieux; moi, à qui vous avez donné votre parole de renoncer à sa main; moi, qui vous punirai de votre déloyauté !

LE ROI.

Par tous les puritains de l'Angleterre, corbleu ! cette fois je ne reculerai pas. Sortons. (Le roi et Éverard tirent leur épée. Mais, non, diable ! ne sortons pas; les troupes du parlement sont à deux pas.

ALICE.

Everard !

ÉVERARD.

Laissez-moi ! (Au roi.) Eh bien ! milord ?

LE ROI.

Cet endroit nous suffit.

ALICE, tombant aux pieds d'Everard.

Au nom du ciel, Everard, que sa personne vous soit sacrée ! Malheur à vous si vous osiez porter la main sur lui ! Au secours !

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, CLIFFORD, ALBERT.

CLIFFORD, arrivant.

Holà ! qu'est-ce ?

ALBERT.

O ciel ! Everard !

ALICE.

Mon père ! ils vont se battre.

LE ROI.

Du moins maintenant ce ne sera pas sans témoins.

ALBERT.

Serait-il vrai ?

CLIFFORD.

Comment ! se battre ? Un instant, jeunes gens, ne connaissez-vous point les réglemens des parcs royaux ? Il n'est point permis de se battre dans l'intérieur de la capitainerie de Woodstock. Autre part, si vous voulez, à la bonne heure ; il n'y a pas même de mal, cela forme la jeunesse.

ALBERT.

Ma sœur, joignez-vous à moi pour obtenir du colonel

Everard que, quel que soit le sujet de la querelle, il l'oublie.

LE ROI.

Eh! mes amis, laissez-moi, je vous prie, arranger mes affaires moi-même. (Bas à Albert.) Il est vrai que, pour nous, ce n'est pas l'habitude.

CLIFFORD, à part.

Mais depuis quelque temps mon lourdaud de montagnard n'est plus reconnaissable.

ÉVERARD.

L'honneur m'ordonne de venger mon injure... Mais un seul mot de vous, miss Clifford, va décider de ma conduite. Les jours de... cet étranger vous sont-ils si précieux?

ALICE.

Plus que ma vie!

ÉVERARD.

Il suffit; je respecterai des jours qui vous sont aussi chers... Je m'éloigne... Vous avez reçu mes avis pour la sûreté de votre frère et de... cet étranger... Profitez-en... Oubliez que je vous aimai... Je tâcherai d'oublier que vous m'avez trahi... C'est maintenant que je vous dis: Adieu pour toujours! (Il fait quelque pas pour sortir.)

LE ROI, d'une voix imposante.

Colonel Everard, restez. Alice, votre dévouement pour moi a été jusqu'à l'héroïsme. Qui pourrait égaler le sacrifice d'un amour véritable? Mais je ne me montrerai point indigne de vous. (A Everard.) Monsieur, cette jeune fille n'a point trahi ses sermens à votre égard, et je ne puis trahir la parole que je vous ai donnée. Cet amour que miss Clifford a voué à ma famille et à ma personne,

ce n'est qu'un tribut qu'elle me doit, car je suis Charles Stuart, son roi et le vôtre. (Mouvement général. Tout le monde se découvre; Éverard lui-même se découvre, mais avec moins d'empressement que les autres, et comme cédant à un mouvement involontaire.)

CLIFFORD, allant pour tomber à ses pieds.

Serait-il vrai? Le Roi!... le Roi!...

LE ROI, lui ouvrant ses bras.

Dans mes bras, mon père! (A Clifford qui semble très ému et qui se laisse tomber sur une chaise.) Remettez-vous, mon vieil ami.

CLIFFORD, à part.

Le Roi!... Eh bien! j'en avais une espèce de pressentiment...

LE ROI.

Colonel Everard, je vous crois homme d'honneur. Vous apprécierez le sentiment qui m'a fait me découvrir à vous. Je ne me repentirai pas, je l'espère, de vous avoir montré un prince fugitif où vous pensiez voir un rival heureux.

ÉVERARD, s'inclinant.

Ah! Milord... Sire.

LE ROI.

Sir Clifford, c'est à vous maintenant d'achever de gagner votre neveu à notre cause. Chargez miss Alice de sa conversion, et qu'ils ne se quittent plus.

CLIFFORD.

Mais, Sire...

LE ROI.

Air : L'univers fléchit sous ma loi.

Mon vieil ami! j'invoque vos vertus!
Quand je serai sur le sol de la France,

Que l'aspect d'un heureux de plus
Vous rappelle ici ma présence.
Si votre cœur parle encor contre lui,
Que de ses torts le souvenir s'efface ;
Je vous cède pour aujourd'hui
Mon plus beau droit, celui de faire grâce.
Je vous cède pour aujourd'hui
Le droit si doux de faire grâce.

ALICE, avec timidité.

Mon père, vous devez obéissance à votre roi.

CLIFFORD.

C'est juste ; mais je n'aurais jamais trouvé ce moyen-là pour convertir une maudite tête ronde.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, JOCELIN.

JOCELIN, à Albert.

Un homme singulièrement habillé, moitié anglais, moitié écossais, vient de remettre cette lettre pour vous.

ALBERT, après avoir lu la lettre.

Vive Dieu ! l'embarcation est prête !

LE ROI.

Allons, mes amis, il faut nous séparer ; mais je ne sais quel pressentiment me dit que nous nous reverrons bientôt. Je n'oublierai pas que vous avez reçu à votre table le page Kernegui ; mais, à son tour, il vous recevra dans son château de Londres. Quant à vous, comte de Woodstock...

CLIFFORD, s'inclinant.

Sire !..

LE ROI.

Votre place sera toujours marquée auprès de ma personne ; vous, colonel, maintenant restez libre : je n'exige encore rien de vous, mais un jour viendra où le général Everard me devra le service de son épée. Pour toi, mon pauvre Albert, jusqu'à nouvel ordre, je redeviens ton humble page, et toi mon rigide Mentor.

JOCELIN, qui a observé dans le fond.

Vite, vite, on aperçoit au loin les troupes du parlement qui arrivent par la porte d'Oxfort.

CLIFFORD.

O ciel!

EVERARD.

Ne craignez rien ; la route de Bristol sera libre jusqu'à demain.

ALBERT.

Grâce au ciel, voici nos braves montagnards.

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, MONTAGNARDS ÉCOSSAIS. (Ils sont enveloppés dans leurs manteaux, et portent l'épée nue à la main.)

CHŒUR.

Air : De Vallace. (Guerriers, défendez vos canons.)

Tous vos amis
Sont réunis.
Partez pour les rives de la France ;
Dans le pays
De la vaillance
Le malheur n'a pas d'ennemis.

LE ROI.

Puisse le ciel, ô mes amis,
Vous protéger en mon absence.

ALBERT.

Le danger l'a fui de nouveau;
Il n'en rencontrera pas d'autre.

CLIFFORD.

Puisse l'orage épargner son vaisseau!

ALICE, au public.

Et ne pas renverser le nôtre!

CHŒUR.

Tous vos amis sont réunis,
Partez pour les rives de la France;
Dans le pays
De la vaillance
Le malheur n'a pas d'ennemis.

(Tandis que le roi et Albert s'éloignent, escortés des montagnards, on entend dans le lointain les cornemuses écossaises et les cors anglais des régimens qui arrivent.)

FIN.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

Duveyrier, Anne Honoré Joseph

LA DEMOISELLE DE BOUTIQUE,

OU LE PREMIER DÉBUT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

ET EN CINQ TABLEAUX;

PAR MM.

MÉLESVILLE, CARMOUCHE ET AMÉDÉE.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 24 Mars 1828.

PRIX : 2 FRANCS.

Paris.

QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

ET MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉATRE, ANCIENNES ET NOUVELLES,

BOULEVART SAINT-MARTIN, N°. 18.

1828.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BONNARD, marchand de Joigny.	M. Guillemin.
THÉRÈSE, sa nièce, ouvrière lingère.....	Mlle Jenny-Colon.
DUROSIER, vieux garçon à la mode.....	M. Lepeintre, aîné.
PROSPER, commis-voyageur d'un magasin de soieries.....	M. Arnal.
JOSEPHINE, HENRIETTE, MIMI, ouvrières lingères.	Mlle Flore. Mlle Armantine. Mlle Sara-Lescot.
LONJUMEAU, père noble.....	M. Lepeintre, jne.
PIMPANT, amoureux.....	M. Fédé.
Mlle AURORE, duègne.....	Mme Guillemin.
JULIA, premier rôle.....	Mme Darcay.
AUGUSTINE, ingénuité.....	Mme Minette.
Deux Ouvrières.	Mme Bodin. Mme Achille.
Un Garçon de théâtre.....	M. Emilien.

Deux Ouvrières lingères.

Plusieurs Acteurs, Actrices, Employés et Garçons de Théâtre.

La Scène est à Paris.

Vu au ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, ce 5 Mars 1828.

Par ordre de Son Excellence,
Le Chef du bureau des Théâtres,
Coupart.

de l'imprimerie stéréotype de L.-E. HERHAN, rue des Boucheries-Saint-Germain, no. 38.

LA

DEMOISELLE DE BOUTIQUE.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

PREMIE TABLEAU.

Le Théâtre représente l'arrière-magasin d'une marchande lingère. On voit de côté des ballots de toiles rangés sur des planches, ainsi que de grands cartons et des tiroirs, une table à gauche du spectateur, couverte de patrons, de morceaux de percale, de batiste, etc. et de grands ciseaux.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉRÈSE, HENRIETTE, MIMI, PLUSIEURS JEUNES OUVRIÈRES.

(*Au lever du rideau, elles sont à travailler autour de la table et à ranger des cartons. Thérèse a une brochure qu'elle lit à la dérobée et qu'elle cache sous son tablier quand on la regarde.*)

CHOEUR.

AIR : *Au plaisir, à l'amour.*

Pour former ces atours
Employons notre adresse,

Dépêchons... le temps presse
Et les jours
Sont si courts.

MIMI, *travaillant.*

Quels ennuis sont les nôtres,
S'occuper sans repos
De corbeilles, de trousseaux,
Et toujours pour les autres!

CHŒUR.

Pour former ces atours
Employons notre adresse;
Dépêchons... le temps presse,
Et les jours
Sont si courts.

MIMI, *tournant un bonnet sur sa main.*

Dieux! le joli bonnet de mariée!.... si on m'en offrait un comme çà!....

HENRIETTE.

Tu l'accepterais bien vite....

MIMI,

Ah! çà dépend de celui qui le présenterait : n'est-ce pas, Mam'zelle Thérèse?

THÉRÈSE, *levant le nez et cachant sa brochure.*

Hein? plait-il?.... oui.... je pense comme vous...

MIMI, *bas aux autres.*

Est-elle sotte cette petite? elle n'est jamais à la conversation. (*Se levant.*) Ah! voilà un quart-d'heure que je travaille sans me promener,... çà m'engourdit.

HENRIETTE, *se levant aussi.*

Et moi, çà me donne des crampes....

TOUTES, *se levant.*

Moi aussi....

THÉRÈSE, *les regardant se promener.*

A la bonne heure, au moins voilà un atelier en pleine activité.

MIMI.

Ah! c'est charmant, Mam'zelle Thérèse qui parle et qui s'amuse à lire des romans!

THÉRÈSE, *cachant sa brochure.*

Des romans! du tout, Mademoiselle!.... je n'aime pas les mauvais livres.

HENRIETTE.

Tiens, des mauvais livres, c'est très-moral!....

MIMI.

Demandez plutôt à Mam'zelle Joséphine, la maîtresse de ce magasin!.... elle ne se nourrit que de romans!

HENRIETTE.

C'est drôle alors qu'elle engraisse autant.

MIMI.

C'est vrai qu'elle devient tout-à-fait pouf.... çà la désole et moi çà m'enchante, je ne peux pas la souffrir.

HENRIETTE.

Et moi donc, je lui ai mis deux fois le marché à la main.

THÉRÈSE.

Je crois que je l'entends.

MIMI, *effrayée.*

Mamz'elle Joséphine!

HENRIETTE.

Ah! mon Dieu!....

MIMI.

Vîte à nos places!

(*Elles se remettent vivement à travailler.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOSÉPHINE.

TOUTES, *ensemble.*

Bonjour, Mademoiselle.... vous vous portez bien, Mademoiselle?

MIMI.

Vous avez bien dormi, *Madame?*

JOSÉPHINE, *d'un air langoureux.*

Non, très-peu; j'ai été voir hier ce Joueur de la Porte Saint-Martin: c'est gentil, mais çà fait mal....

MIMI.

Çà vous a fait mal?.... ah! que vous êtes heureuse!.... le mélodrame c'est ma passion.

HENRIETTE.

Moi aussi, le mélodrame et des rubans roses....

JOSÉPHINE.

C'est tout au plus si j'ai eu le courage de m'habiller....

HENRIETTE.

Ah! la jolie robe !..... comme elle vous prend bien la taille!

MIMI.

On dirait que vous êtes amincie.... est-ce que vous avez un corset neuf?

JOSÉPHINE.

Non, mais je maigris beaucoup.

MIMI, *à part.*

Oui, elle recule tous les jours ses agrafes....

JOSÉPHINE, *avec un soupir.*

Ce n'est pas étonnant! quand on a autant de soucis.

HENRIETTE, *bas à Mimi.*

D'avoir vingt-huit ans.

MIMI, *bas.*

Sans avoir pu trouver un mari.

JOSÉPHINE.

Eh bien! Mesdemoiselles, notre trousseau avance-t-il?

MIMI.

Nous ne le quittons pas.

JOSÉPHINE, *à Thérèse.*

Comment, Thérèse, cette pélerine n'est pas achevée?... depuis deux jours que vous la tenez?....

THÉRÈSE.

Dame! l'ouvrage ne peut pas se faire tout seul.... et puis c'est si ingrat....

JOSÉPHINE.

Je crois bien, pour monter trois ruches, vous faites des petits points quand il ne faut que bâtir.... Songez donc que pour un trousseau de mariée, ce n'est pas à la solidité que l'on tient....

THÉRÈSE.

Mais, Madame....

JOSÉPHINE.

Mais, Mademoiselle, je suis fort mécontente de vous.... A la sollicitation de votre oncle M. Bonnard, honnête marchand de bois de Joigny, j'ai consenti à vous prendre chez moi.... parce qu'il m'a dit que vous étiez orpheline... que lui-même avait des affaires embarrassées ; enfin il a intéressé ma sensibilité.... et quand on me prend par la sensibilité,

je ne sais plus ce que je fais ; (*en soupirant*) ce n'est pas la première fois que j'y suis prise.

THÉRÈSE.

Mais mon Dieu, Madame, qu'avez-vous donc à me reprocher ?

JOSÉPHINE.

Que vous ne faites rien, que lorsqu'on vous envoie en ville, vous ne revenez jamais ; hier encore, pour aller chez Mam'zelle Julia, cette actrice qui se fournit chez nous, vous avez mis deux heures. On vous a rencontrée plus d'une fois causant avec un jeune commis en soieries de la rue du Bouloy..... cela sent la modiste, Mademoiselle.... et ce n'est pas ainsi que vous parviendrez à être à la tête d'un magasin.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Avec le travail, la conduite,
On s'établit enfin pour soi ;
Puis un bon époux vient ensuite...
C'est le seul moyen, croyez-moi.

THÉRÈSE.

Pas toujours à ce que je voi !...
Si la méthode était si belle,
Comment n'avez-vous point enfin
D' mari... depuis le temps, Mam'zelle,
Que vous êtes en magasin.
Depuis tout le temps, Mad'moiselle,
Que vous êtes en magasin.

HENRIETTE, *bas à Mimi.*

Oh ! pas mauvais !

MIMI, *de même.*

Je l'embrasserais pour celui-là....

JOSÉPHINE, *se pinçant les lèvres.*

Je ne conçois plus cette petite fille, elle a un ton... (*Aux autres.*) Allons, Mesdemoiselles, le magasin est frotté, venez disposer l'étalage et garnir les comptoirs. (*A Thérèse.*) Thérèse, vous resterez ici jusqu'à ce que votre pélerine soit finie... Ah ! Mam'zelle Mimi, ne mettez pas trop d'articles dans la montre de mon côté, vous m'ôtez le jour et cela me gêne pour travailler.

MIMI, *à part.*

Et pour voir ceux qui s'arrêtent devant le magasin.

TOUTES, *en sortant.*

AIR : *Au plaisir, à l'amour.*

Pour former ces atours,
Employons notre adresse,
Dépêchons... le temps presse,
Et les jours
Sont si courts.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE III.

THÉRÈSE, *seule.*

(*Elle les regarde sortir, se lève, jette son ouvrage de côté et reprend sa brochure..*)

Enfin m'en voilà débarrassée.... Dieux! que je me déplais ici! Sont-elles mauvaises langues!..... heureusement qu'elles ne soupçonnent pas la vérité.... Comme le cœur me battait pourtant quand Mam'zelle Joséphine a parlé du Joueur de la Porte Saint-Martin! elle ne se doutait pas que... (*montrant sa brochure*) j'apprenais le rôle de Madame Dorval... car c'est bien décidé... je ne veux plus végéter dans une boutique de lingère.... je veux me lancer sur un théâtre..... j'ai toujours eu ce goût-là.... Du temps que j'étais chez ma marraine, que de leçons j'allais prendre en cachette chez Madame Gazin, cette ancienne élève du Conservatoire, qui avait un si beau talent, qu'elle n'a jamais pu débuter, à cause des cabales; eh bien! elle m'a toujours prédit le plus grand succès.... Le difficile, c'est de paraître, et j'espère y parvenir, grâce à ce bon M. Durosier, ce vieux garçon si riche, qui protége tous les artistes et surtout les débutantes!.... Voilà un véritable ami; comme il y met du zèle, et cela sans intérêt, pour m'avoir vue chez Mlle. Julia!..... Quand je pense que je pourrais être comme elle..... avec un hôtel..... de beaux meubles.... une voiture.... Aussi j'étudie tous les rôles, opéras, mélodrames, comédies, vaudevilles..... Il n'y a qu'une chose qui m'inquiète.... c'est mon petit Prosper que

j'aime tant et qui est si jaloux ; s'il savait que je veux entrer au théâtre, il serait d'une colère....

AIR : *Faut l'oublier.*

Heureusement dans son voyage,
Il n'apprendra pas mes projets ;
Et quand il saura mes succès,
Il sera bienheureux je gage...
Car dès que j'aurai réussi,
Fortune, honneurs, tout me seconde,
De Prosper je deviens l'appui ;
Si je veux plaire à tout le monde,
Ah ! c'est pour lui !...

Ah ! cette idée me rend tout mon courage. (*Déclamant*) :

« Le dessein en est pris, je pars cher Téramène. »

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, DUROSIER, *mise élégante de vieux garçon, cheveux à la Titus bien poudrés, lorgnon, etc.*

DUROSIER, *parlant au magasin.*

C'est bon... c'est bon, ne vous dérangez pas ; Mam'zelle Thérèse va me choisir mes cravates. (*Il referme la porte.*)

THÉRÈSE.

C'est vous, Monsieur Durosier ! ah ! que je suis contente de vous voir !...

DUROSIER, *le doigt sur la bouche.*

Chut... mon petit ange, on peut nous entendre....

THÉRÈSE.

Que c'est donc ennuyeux de ne pas pouvoir causer à son aise !

DUROSIER.

C'est ce que je vous dis tous les jours... une fois au théâtre, au moins vous serez libre, et je pourrai vous donner mes conseils... à toute heure... dans l'intérêt de l'art, car je ne connais que cela, moi, l'intérêt de l'art... Les jolis yeux !....

THÉRÈSE.

Ah ! que ne suis-je déjà engagée !..... car ici..... vrai, Monsieur Durosier, je ne respire plus, je n'existe plus.

DUROSIER.

Eh bien ! ma belle petite, j'ai une occasion unique et qu'il faut saisir aux cheveux...

THÉRÈSE.

Quoi donc ?

DUROSIER.

Une jeune débutante... qui donnait les plus grandes espérances et qui devait paraître ce soir, elle vient d'être enlevée....

THÉRÈSE.

Par un directeur de province ?

DUROSIER.

Non... par un jeune seigneur du Danemarck... Ce n'est pas tout-à-fait dans l'intérêt de l'art... mais ces Danois, ça va si vîte.... quand c'est lancé !.... Vous sentez, cher bijou, qu'un pareil événement a mis le théâtre en combustion....

THÉRÈSE.

Elle était annoncée....

DUROSIER.

Pour aujourd'hui, et il n'y avait d'autre ressource que la bande fatale sur l'affiche... ma foi, je me suis avisé d'un coup de tête ; vous savez combien ils ont tous de considération pour moi.

AIR : *Qu'y a que Paris.*

Ces Messieurs vantent mon bon goût,
Ils dînent souvent à ma table ;
Et les dames m'aiment beaucoup,
Je sais leur âge véritable !...
Et je suis leur adorateur
En amateur.

Même Air.

Sans effaroucher les maris,
Je coiffe Euterpe et Polymnie ;
Aux plus vieilles pailles de riz,
Aux jeunes pailles d'Italie ;
Enfin je suis leur bienfaiteur...
En amateur.

THÉRÈSE.

Eh bien!

DUROSIER.

Eh bien! je me suis présenté hardiment, j'ai déclaré que j'avais une personne charmante qui était prête à jouer à la place de la débutante... et cette personne c'est vous...

THÉRÈSE, *troublée.*

Moi! ah! mon Dieu! y pensez-vous? ce soir!

DUROSIER.

C'est là le joli... si je venais vous dire que vous débutez dans quinze jours, ce seraient quinze jours de larmes et de tourmens, nous aurions les yeux rouges, la voix fatiguée... il faut prendre la balle au bond.... d'autant que ça ne se représente pas souvent.... on n'enlève plus les actrices, le bon temps est passé....

THÉRÈSE.

N'importe, je ne pourrai jamais....

DUROSIER.

Soyez donc sans inquiétude, je vous dis que vous aurez le plus beau talent..... et puis mes débutantes ont toujours réussi..... L'autre semaine, cette soubrette à l'Odéon, cette petite danseuse à l'Opéra, c'étaient de moi.... Et hier encore, un premier sujet chez Franconi.... je sais bien que ce n'est pas..... c'est seulement pour vous dire comme j'ai la main heureuse....

THÉRÈSE.

Et c'est aux Boulevarts que je débuterais!

DUROSIER.

Du tout... je vous gardais cela pour la bonne bouche... c'est... (*il lui parle à l'oreille.*)

THÉRÈSE, *se récriant.*

Ah! dieux!... c'est impossible... un théâtre comme celui-là...

DUROSIER.

Mais, petit monstre, c'est ce rôle que vous savez si bien, que vous m'avez répété avant-hier.

THÉRÈSE.

Et Prosper, qu'est-ce qu'il dirait à son retour...

DUROSIER.

Prosper!... hein? qu'est-ce que c'est que ça... Prosper?....

THÉRÈSE.

C'est ... ce jeune commis de la rue du Bouloy ... dont je vous ai parlé, que je dois épouser .... Ah! vous viendrez nous voir dans notre petit ménage, n'est-ce pas, Monsieur?... nous vous recevrons comme un père ....

DUROSIER, *à part.*

Comme un père... est-elle naïve... hum. (*Haut.*) Permettez, cher amour ... M. Prosper ... les petits jeunes gens .... il faut vous défaire de ces idées-là ..... Dans la carrière que vous allez embrasser .... les maris .... çà nuit à l'avancement ....

THÉRÈSE.

Comment, Monsieur?

DUROSIER.

Sans doute, les soins du ménage sont incompatibles avec nos études ... La preuve, c'est que tous les jours vous voyez des artistes obligées de quitter leurs maris ... dans l'intérêt de l'art .... Plus tard je ne dis pas, mais ne pensons maintenant qu'à notre grande affaire, il faut se décider ...

AIR : *de la Pénélope ou du voisin.*

Allons, mon enfant,
Qu'ici rien ne vous inquiète,
Mon pressentiment
M'apprend
Qu'un succès nous attend.
J'ai fait
En secret
Préparer pour votre toilette
L'attirail charmant
Qui rend
Le talent
Plus brillant.

Primo
Le chapeau,
Le grand schal et la robe anglaise,
Dût-on l'emprunter,
Il faut cela pour débuter.
Quittez ce bonnet

Pour le béret
A l'écossaise ;
Ce fichu mesquin
Pour le cachemire arlequin.

Mon cocher l'Eclair
Attendra dans la rue obscure,
On a si bon air
Lorsque l'on peut dire, mon cher
Le temps n'est pas beau,
Menez-moi jusqu'à ma voiture.
On voit le landaw...
L'engagement est bien plus beau.

Pour avoir enfin
Une dame qui vous présente,
Dans son magasin
Je prendrai madame Gazin ;
Il faut par pudeur
Une mère ou bien une tante,
Par un grand bonheur
Le père n'est pas de rigueur.

N'hésitez donc pas!...
Dans cette carrière brillante,
Quel est l'embarras?
C'est de faire les premiers pas ;
Mais quand ils sont faits,
On voit plus d'une débutante
Qui passe aux Français,
Les autres passent aux Anglais.

Mais quant à l'écart
On met une jeune première,
A Rochechouart
Elle va cultiver son art ;
Et là, chef d'emploi,
Elle a des succès hors barrière ;
Sans peur, sans effroi,
Et pour les plaisirs de l'octroi.

Vous au premier rang,
J'en suis garant
Tout vous appelle ;
Ne balancez plus,

Et vous aurez à vos débuts
Des bravos, des cris;
Une foule toujours nouvelle,
Argent, gloire, amis,
Vous ferez courir tout Paris.

(*On entend appeler en dehors*) : Thérèse! Thérèse!

THÉRÈSE, *effrayée.*

Ces demoiselles! ah! mon Dieu! qu'on ne nous voye pas ensemble.

DUROSIER.

Je me sauve... votre dernier mot.... vous consentez, n'est-ce pas?

THÉRÈSE.

Non, non, je suis si émue!... laissez-moi réfléchir.

DUROSIER, *à part,*

Elle veut réfléchir, c'est qu'elle est décidée...

THÉRÈSE, *se rappelant.*

Et vos cravates!...

DUROSIER.

Vous m'enverrez la première douzaine venue.... Adieu, ma petite Mars, ma petite Gavaudan... il faut que je baise cette jolie main... dans l'intérêt de l'art...

Reprise de l'air précédent.

ENSEMBLE.

DUROSIER.

Allons, mon enfant,
Qu'ici rien ne vous inquiète,
Mon pressentiment
M'apprend
Qu'un succès nous attend.
Dans mon zèle ardent
Je cours commander la toilette
Qui, chez nous souvent,
Double encor le talent
Naissant.

THÉRÈSE.

Je n'ose vraiment,
J'éprouve une crainte secrète.....
Le pressentiment
Trahit souvent
L'espoir naissant.
Oui, dans ce moment,
Tout bas la prudence répète,
C'est en débutant
Qu'il arrive maint accident.

(*Ils sortent, chacun d'un côté, elle par la gauche.*)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le Théâtre change et représente une chambre dans les mansardes, un carreau de vitre en papier à la fenêtre à droite : au fond la porte d'entrée, deux chaises. A gauche une petite cheminée avec un miroir cassé, un pot à l'eau sans cuvette, un verre. Sur le devant une table à repasser. Près de la cheminée un réchaud avec du feu.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉRÈSE, *seule.*

(*Elle entre seule par la porte du fond et pose sur la table de la patisserie enveloppée dans un papier.*)

C'est fini... j'ai donné ma parole... c'est ce soir que je m'élève. (*Respirant un peu.*) Ouf! je n'en peux plus d'avoir monté mes six étages!... le difficile était d'avoir congé pour toute la journée... mais mademoiselle Joséphine est si sensible... je n'ai eu qu'à dire : « *Ah quelle migraine affreuse, j'en ai la fièvre.—Vraiment! allez vous coucher ma chère, dépêchez-vous*, je ne me le suis pas fait dire deux fois.... oui, mais ne nous amusons pas.... mes fers sont au feu... Il faut que je repasse ma collerette, ensuite je repasserai mon rôle... c'est à une heure que madame Gazin vient me prendre.... (*elle repasse*) le plus drôle, c'est de paraître

sous le nom d'une autre.... Je n'ai pas pu y tenir, j'ai été regarder l'affiche, çà m'a fait un effet, de me voir au coin de la rue, en grosses lettres : *Pour le premier début de mademoiselle Mirza*.... Personne ne se doute que çà veut dire mademoiselle Thérèse Guillot... Ah !.... et mon dîner, au milieu de toutes mes courses, je n'aurai pas le temps d'y penser... j'ai pris deux brioches au Perron, çà me suffira... un jour de début, la joie vous ôte l'appétit.... (*elle repasse*).

AIR : *Viens, viens viens.* (*Valse de la demoiselle à marier.*)

Quel plaisir ! quel plaisir !
De paraître sur la scène !
Quel plaisir ! quel plaisir !
De s'entendre applaudir !
Oui, je me vois en Aline ou Chimène,
Mon seul aspect d'abord séduit, enchaîne ;
Pour m'écouter, chacun respire à peine...
Timidement je baisse ainsi les yeux,
Un doux murmure aussitôt m'encourage,
Je parle enfin... et je déclame au mieux !...
On m'applaudit... Ah ! grands dieux ! quel tapage !
Jamais débuts ne furent plus heureux.
A chaque mot nouveau,
Bravo !
Les vers pleuvent sur le théâtre.
Le lendemain,
Sur mon chemin,
Une foule plus idolâtre
Envahit encor le théâtre,
Et c'est moi
Qui met Paris en émoi.

Ah !... quel plaisir, etc.

(*Elle va chercher le pot à l'eau et le verre, et mange tout en continuant à repasser.*)

Ce n'est pas un dîner de premier sujet, mais dieu merci, c'est le dernier que je prendrai dans ma mansarde, quand je serai dans mon bel appartement, recevant à ma table les artistes, les gens de lettres. (*se versant un verre d'eau.*) Je verserai du Champagne à mes auteurs, car j'aurai mes auteurs aussi moi, je les soignerai pour qu'ils me fassent des rôles, parce

qu'on touche des feux... (*jetant son fer.*) Oh! là, là, je me brûle... Eh! bien, ce qui me fera plus de plaisir que tout cela... c'est mon pauvre oncle Bonnard, qui a tant de mal dans son commerce, au moins je pourrai l'aider, lui être utile! je serais si heureuse! (*on frappe à la porte.*) C'est madame Gazin qui vient me faire répéter. (*elle prend la brochure, et va ouvrir en fredonnant:*) Venez, charmantes Bayadères. (*elle ouvre.*) O ciel! c'est Prosper.

SCÈNE II.

THÉRÈSE, PROSPER.

PROSPER, *d'un grand sang-froid.*

Eh! bien, Mam'zelle, qu'est-ce que vous avez, qu'est-ce qui vous dérange?

THÉRÈSE, *embarrassée.*

Moi, rien... c'est que... c'est que... je ne vous attendais pas sitôt... et l'étonnement... la joie...

PROSPER, *avec amertume.*

Oui, la joie... elle ne vous étouffe pas toujours.

THÉRÈSE, *à part.*

Ah! mon dieu, quel embarras!... et comment faire pour qu'il ne se doute de rien...

PROSPER, *croisant les bras.*

V'là donc comme vous me recevez, quand je reviens à l'improviste pour vous seule... au risque que mon bourgeois me casse sa demi-aune sur les bras... mais çà ne me surprend pas... il y a long-temps que je soupçonne la vérité.

THÉRÈSE, *alarmée.*

Comment?

PROSPER.

Oui, Mademoiselle, il est inutile de dissimuler... je sais tout et je ne sais rien... j'entends par là que j'ignore absolument ce que vous faites... mais que je devine ce qui m'attend...

THÉRÈSE.

Et que savez-vous, Monsieur?

PROSPER, *vivement.*

Que vous me préparez une trahison!

THÉRÈSE.

Moi!

PROSPER.

Pendant mon absence... vous n'avez fait que courir les spectacles, les promenades, avec qui? je n'en sais rien... mais vous n'y alliez pas seule... car vous vous cachiez de vos compagnes, j'en ai les preuves...

THÉRÈSE.

Vous m'avez donc fait espionner...

PROSPER, *fièrement.*

Du tout, Mam'zelle, je vous ai fait suivre.

THÉRÈSE.

Fi, l'horreur!...

PROSPER.

Tout est permis au commis-voyageur, forcé de quitter ce qu'il aime, pour trimballer du quinze-seize dans les départemens... Pauvre bonhomme! je m'en allais tranquillement sur ma grise, je me disais : elle me sera fidèle, parce que les lingères c'est une classe modeste et sage, même dans la rue Vivienne... elles n'ont pas généralement parlant le décousu des marchandes de modes... ni le laisse-aller des couturières, et j'en ai appris de belles!... j'ai tout quitté pour venir vous confondre, et maintenant que c'est fait, je m'en vas. (*il s'asseoit et s'évante avec son chapeau.*) Ouf!

THÉRÈSE, *à part.*

J'étais sûre qu'il y aurait une scène, mais je ne peux pas lui avouer... (*haut.*) Ecoutez-moi, Prosper, et ne vous faites pas de mal comme çà...

PROSPER.

Je me fais du mal, si çà me fait plaisir, çà ne regarde personne.

THÉRÈSE.

Causons tranquillement, et surtout ne me regardez pas avec vos gros yeux, vous me troublez, vous me feriez pleurer, et çà ne me vaut rien aujourd'hui.

PROSPER.

Je crois bien, çà vous empêcherait d'être aussi jolie aux yeux de mon rival; eh! bien, tant mieux, tant mieux, et tant mieux!

THÉRÈSE.

Un rival!

PROSPER.

AIR : *Haïr est une folie.*

Oui, Mam'zell', tout me l'assure,
Votre cœur m'aura trahi
Pour quelque jeune Dandy
A gants jaune, à tilbury...

THÉRÈSE.

Non, Prosper, je vous le jure,
Je suis forcée au secret;
Mais vous saurez ce que c'est...

PROSPER, *d'un ton impérieux.*

Parlez!...

THÉRÈSE.

Ce serait bien pire!
Non, cela vous fâcherait,
Je n'oserai vous le dire,
Que lorsque çà sera fait!

PROSPER.

Encore une sévère!

THÉRÈSE.

Ainsi, je vous en prie, Prosper, calmez-vous, je vais sortir pour toute la journée, vous ne pouvez pas me suivre, mais plus tard... quand vous saurez ce que c'est... vous m'en remercierez...

PROSPER, *étouffant.*

Il ne manquerait plus que çà... dieux! quels principes!... ma parole d'honneur, çà fait mal.

THÉRÈSE, *vivement.*

Prosper, si vous aviez un peu de confiance...

PROSPER.

Oui, la confiance! je sais bien, c'est comme dans mon magasin, il y a écrit : *Magasin de confiance*, comptez là-dessus!....

THÉRÈSE.

Quoi! Monsieur, la vertu...

PROSPER.

La vertu... la vertu... autre mot... je sais ce qu'en vaut l'aune... tout çà c'est des bêtises...

THÉRÈSE, *le cœur gros.*

Des bêtises!... allez, Monsieur, c'est affreux!

PROSPER.

Elle pleure!... Eh bien! j'ai eu tort... (*la prenant par le bras.*) Thérèse... Thérèse.... je vous répète que j'ai eu tort, je ne peux pas mieux dire; mais si vous m'aimez, renoncez à ces idées d'ambition, de coquetterie, qui nous sépareraient pour toujours...

THÉRÈSE, *à part.*

Pauvre garçon!... il me désole...

PROSPER, *avec feu.*

Qu'as-tu besoin de ces beaux équipages, de ces belles toilettes?... en seras-tu plus heureuse?... trouveras-tu jamais personne qui t'aime mieux que Prosper..... qu'un honnête garçon qui passerait sa vie à prévenir tes désirs, à t'obéir en tout, qui ne serait heureux qu'auprès de sa petite femme, dans son petit ménage... Tu souris... tu parais combattue! Thérèse!... (*Il tombe à ses genoux.*)

THÉRÈSE, *entraînée.*

Je n'y tiens plus... Eh bien! puisque çà te fait tant de peine... je te promets... (*On frappe fort.*)

PROSPER, *écoutant du côté de la porte et se levant.*

Hein! qui frappe là?....

THÉRÈSE, *répondant au bruit.*

Entrez!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, UNE PETITE MODISTE *avec un carton*, UNE AUTRE *avec un schal dans du papier.*

LA MODISTE.

AIR *nouveau de M. Desforges.* (*ou je suis colère.*)

Madam' Thérese, Mam'selle.

PROSPER.

Madam', voilà du nouveau.

THÉRÈSE.

Que m'apportez-vous, la belle ?

LA MODISTE.

Un chapeau.

PROSPER.

Ciel ! un chapeau !

THÉRÈSE, *un peu troublée.*

Ah ! je sais...

PROSPER.

Que signifie ?

LA MODISTE.

Ce Monsieur qu'est v'nu chez nous,
Trouv' la forme très-jolie.

PROSPER.

Ah ! j'étouffe de courroux !

LA MODISTE.

Et puis de mainte nuance
Des rubans.

PROSPER.

Quoi ! des rubans !

THÉRÈSE.

Monsieur, un peu de silence !

LA MODISTE.

Puis des gants...

PROSPER.

Oh ! dieux, des gants.

THÉRÈSE.

Laissez tout cela, ma belle.

LA MODISTE.

Monsieur paiera-t-il le port ?
N'oubliez pas la d'moiselle...

PROSPER.

Ah ! morbleu, c'est par trop fort !

THÉRÈSE.

Prosper, je vous en conjure...

PROSPER.

Moi payer ! çà s'rait joli !

LA MODISTE, *le regardant.*

Ah ! mon dieu, quelle figure !
C'est sans doute le mari.

ENSEMBLE.

Sauvons-nous, c'est le mari.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE IV.

PROSPER, THÉRÈSE.

PROSPER, *marchant à grands pas.*

Voilà donc les belles promesses que vous me faisiez... cet amour que vous me juriez !.... Thérèse, vous ne m'écoutez pas, vous êtes tout à votre nouvelle parure.

THÉRÈSE, *regardant son chapeau.*

Mon Dieu ! vous vous tournez le sang pour des misères, je veux seulement essayer cette toilette, çà ne dit pas que je l'accepte.

(*Elle se met devant son miroir, se met une ceinture, se coiffe.*)

PROSPER.

N'avez-vous pas de honte...

THÉRÈSE, *essayant son chapeau.*

Il est délicieux !

PROSPER.

Quand vous me percez le cœur...

THÉRÈSE, *avec joie.*

Avec une plume rose !

PROSPER.

Et vous osez devant moi ?...

THÉRÈSE, *se coiffant devant son miroir.*

Finissez donc, Monsieur, vous me faites de l'air !...

PROSPER, *indigné.*

Quel sang froid ! quand elle me voit en fureur !... Quelle est la personne qui vous envoie cela, nommez-la moi à l'instant !....

THÉRÈSE, *s'habillant toujours.*

Prosper, vous n'êtes pas raisonnable; je vous dirais bien : tout çà, c'est dans l'intérêt de l'art, mais vous ne me comprendriez pas, c'est au-dessus de votre portée...

PROSPER, *éclatant.*

Que çà soit ce que çà voudra! çà ne me convient pas... çà ne me convient pas... et çà ne me convient pas.... je crois que je m'explique, et je vous défends de sortir.

THÉRÈSE, *piquée.*

Vous me défendez!...

PROSPER, *hors de lui.*

Oui, Mam'selle, j'en ai le droit.

AIR : *Au p'tit point du jour.*

Vous n'sortirez pas!

THÉRÈSE.

Croyez-vous donc être
Mon maître!

PROSPER.

Vous n'sortirez pas!

THÉRÈSE.

Moi, je veux sortir de ce pas!

PROSPER.

Oui!... je vais alors
Me mettre en travers de la porte.
(*Tragiquement.*)
Pour sortir alors
Vous me passerez sur le corps.

THÉRÈSE.

Vous voulez ici
Me faire peur; mais que m'importe,
Nous allons voir si
Vous pouvez en agir ainsi!

PROSPER, *furieux.*

Cessez,
Finissez,
Ou je vais mettre, en ma colère,
Tous ces beaux
Chapeaux,

Tous ces oripeaux
En lambeaux...

(*Il va pour se jeter sur la toilette.*)

THÉRÈSE.

Monsieur, arrêtez,
Où j'appèlerai la portière ;
Croyez-moi, partez.

(*Avec dignité.*)

A l'instant, de chez moi sortez.

PROSPER.

Non, vous resterez !

THÉRÈSE.

Vous sortirez !

TOUS DEUX.

Quel caractère !

THÉRÈSE.

Non, vous sortirez !

PROSPER.

Vous resterez !

THÉRÈSE.

Vous sortirez !

PROSPER, *hors de lui.*

Non, non, non, je resterai jusqu'à ce soir, jusqu'à demain, jusqu'à après-demain.... à moins que vous n'appeliez vos gens pour me mettre à la porte.

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN JOCKEY *à l'anglaise.*

PROSPER, *reculant.*

Que vois-je ?

LE JOCKEY.

Madame, la voiture est en bas.

PROSPER, *confondu.*

Les bras me tombent, une voiture, déjà !!!

THÉRÈSE, *à part.*

Dieux ! comment faire ! ! (*au Jockey*) et madame Gazin ?

LE JOCKEY, *bas.*

Elle vous attend avec mon maître.

THÉRÈSE, *le renvoyant.*

(*Allant à Prosper,*) mon petit Prosper.

PROSPER.

C'est inutile, vous ne me quitterez pas, je vais renvoyer la voiture,... et tout de suite encore (*il se met à la fenêtre*) ; hoé !... hoé !... cocher !... dites-donc, vous là bas, le chapeau galonné... il ne m'entend pas !

THÉRÈSE, *à part.*

Je n'ai que ce moyen... eh vite ! (*elle s'esquive par le fond en faisant un signe d'adieu à Prosper qui ne la voit pas, et on l'entend fermer la porte.*)

PROSPER, *toujours à la fenêtre.*

Hoé ! dites donc.... ah ! il lève le nez... je vous dis de vous en aller, que vous n'emmenerez personne aujourd'hui... c'est moi qui vous le signifie ! (*regardant*) eh ! bien, qu'est-ce qu'il fait donc... il ouvre la portière, (*se retournant vivement*) Thérèse ! Dieux ! elle s'est sauvée !... (*courant à la fenêtre*) arrêtez !... ah ! les voilà partis... au grand trot ! que faire ! Thérèse !... courons, si je peux les rattraper, je me ferai plutôt écraser sous les chevaux... (*il veut ouvrir*), eh ! bien, la porte est fermée ! (*il crie et frappe*) hoé les voisins !... hoé !... (*L'orchestre joue l'air de* GARE, GARE, GARE *de Lully et Quinault.*

La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE ET DU DEUXIÈME TABLEAU.

TROISIÈME TABLEAU.

(*Le théâtre représente la salle d'administration d'un théâtre; des bustes et des portraits garnissent le fond, au milieu une table ronde couverte d'un tapis vert, entourée de fauteuils.*)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BONNARD, *en costume simple de voyageur.*

(*Au fond à la cantonnade.*) En vous remerciant mon ami, j'attendrai, faites vos affaires.... Parbleu, voilà une singulière aventure....

AIR : *Ah! si madame me voyait.*

A mon âge venir ici,
Vraiment l'aventure est nouvelle!
Marchand de bois, mari fidèle,
Dans un théâtre me voici!
Dieux! que diraient les dames de Joigny :
« Monsieur Bonnard dans les coulisses!
» Il devient donc mauvais sujet?
» Il va voir de près des actrices!...
» Ah! si ma femme le savait! »

Mais tout autre en eut fait autant à ma place ; à peine descendu de diligence et gagnant à pied mon modeste hôtel, je suis croisé par une voiture magnifique, je m'arrête avec les badauds, et j'en vois descendre, qui ? ma nièce, ma propre nièce.... Thérèse Guillot, sous le costume le plus élégant, elle que je croyais à son magasin... que vient-elle faire ici ? et cette riche toilette... morbleu, il faut que j'en aie le cœur net... chut ! voici le garçon de théâtre qui me protége...

LE GARÇON, *revenant.*

Notre régisseur fait son spectacle... et avant qu'il n'ait décidé nos premiers sujets à jouer, il faut du temps... ainsi, monsieur, je suis tout à votre service... ce n'est pas à cause de l'excellente pièce de cent sous que vous m'avez forcé d'accepter, parce qu'ici personne ne reçoit jamais rien.

BONNARD.

Je le vois, mon cher ami, mais je vais tout de suite au but.... Quelle est cette jolie personne qui vient d'entrer dans l'autre salle ?

LE GARÇON.

Qui était conduite par M. Durosier, un vieux monsieur poudré...

BONNARD.

Justement.

LE GARÇON.

C'est une débutante...

BONNARD, *vivement.*

Une débutante !

LE GARÇON, *à part.*

Ça a l'air de lui faire plaisir.

BONNARD, *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire ? (*haut*) et son nom ?

LE GARÇON.

Mam'zelle Mirza.

BONNARD, *à part.*

Mirza, ce n'est pas cela... cependant... (*haut*) dites-moi, ne pourrais-je lui parler.... j'ai le plus grand intérêt....

LE GARÇON, *à part.*

Comme il y va ! (*haut*) dans ce moment-ci c'est impossible.... elle est à la salle d'audition... mais quand elle sortira...

BONNARD, *agité.*

J'attendrai : (*à part*) il serait possible que sans me con-

sulter... je vous demande un peu si c'est en faisant des camisoles et des bonnets qu'elle a pu apprendre?... mais calmons-nous... Je me suis peut-être trompé... et avant de faire un éclat...

LE GARÇON, *l'observant.*

Monsieur attendra peut-être long-temps....

BONNARD, *se promenant.*

C'est égal, mon ami, je m'amuserai à examiner... (*il regarde les portraits*) qu'est-ce que c'est que ces bustes, ces portraits?

LE GARÇON, *avec respect.*

Çà!... oh! dame, monsieur, c'est notre sanctuaire, comme ils disent!

AIR : *de Julie.*

D' nos grands artist's c'est l'image chérie,
Nous avons tous tant de respect pour eux.

BONNARD.

C'est fort bien vû... mais cette galerie,
Pour vous est d'un effet fâcheux...
En admirant ces acteurs plein de gloire,
Ceux d'aujourd'hui seraient tous excellens,
S'ils avaient pu conserver leurs talens,
Comme ils conservent leur mémoire.

LE GARÇON, *regardant de côté.*

Ah! mon Dieu! j'entends ces messieurs qui viennent pour le comité... je suis désolé... mais vous ne pouvez rester z'ici...

BONNARD.

C'est juste... le grand conseil!

LE GARÇON.

Donnez-vous la peine de passer au foyer... ou au balcon, vous entendrez la répétition.

BONNARD.

Non, non, diable! je risquerais de m'endormir... j'aime mieux le foyer.

LE GARÇON, *le conduisant.*

Là, descendez trois marches... je vous avertirai, (*seul*) il était temps, voilà ces messieurs et ces dames.

SCÈNE II.

LONJUMEAU, *père noble*, JULIA, *en négligé très-élégant*, AUGUSTINE, *ingénuité*, Mlle AURORE, *duègne*, PIMPANT, *amoureux*, DEUX OU TROIS AUTRES ACTEURS.

(*Ils signent tous la feuille de présence à mesure qu'ils arrivent.*)

LONJUMEAU.

Allons, mes amis, nous avons un comité très-chargé aujourd'hui.

JULIA, *se mettant devant la glace.*

Eh! bien, père noble, nous voilà, nous y sommes... je ne sais pas quel temps il fait... mes cheveux ne peuvent pas tenir!

Mlle AURORE, *en colère.*

C'est égal, c'est égal, je ne payerai pas l'amende d'hier soir, parce que j'étais prête depuis une heure dans ma loge... et si on m'avait avertie...

LONJUMEAU, *tenant un journal.*

Eh! bien tu réclameras.

Mlle. AURORE, *s'asseyant.*

Certainement je réclamerai... c'est une horreur... c'est toujours sur moi que çà tombe.

PIMPANT, *d'un air agréable.*

Me voici, mes amours, me voici, on s'arrache déjà les yeux!... bonjour, Julia, comment te portes-tu?

JULIA, *se coiffant.*

Çà va bien, mon vieux.

PIMPANT.

Je vous annonce Augustine, notre ingénuité, elle va nous en dire de bonnes, elle est en train aujourd'hui.

Mlle. AURORE.

Le fait est que cette enfant a une grammaire à elle! la voici.

AUGUSTINE, *entrant en sautant.*

Il est plus dangereux de glisser.

Mlle AURORE.

Allons donc, Augustine, pour une ingénuité... vous n'avez pas plus de maintien... quand je tenais l'emploi en 88...

AUGUSTINE.

Ah! Mesdames... étiez-vous hier au boulevart? cette représentation à bénéfice... oh! dieux! sont-ils mauvais... aussi on les a sifflés menu, menu comme chair à pâté.

JULIA.

Voilà une nouvelle manière.

LONJUMEAU, *à Aurore.*

Bien, ma bonne Augustine... elle est d'une force!... (*haut.*) Ah! çà, mes enfans, nous sommes en nombre, les affaires avant tout, commençons.

AUGUSTINE, *s'asseyant.*

Oui, oui, délibérons, puisque nous sommes en minorité.

(*Les garçons donnent des chaises, et se retirent.*)

PIMPANT, *debout et lisant le journal.*

C'est juste... les affaires... ah! diable!... voilà une nouvelle sur les Grecs, çà va changer le théâtre de la guerre...

AUGUSTINE.

Tiens, ils ont un théâtre par-là...

PIMPANT, *éclatant de rire.*

Pouf!... oui... oui... un théâtre un peu vaste.

LONJUMEAU, *avec ironie.*

Et de fières troupes; ma chère amie, si tu veux un engagement.

AUGUSTINE.

Oh! que c'est méchant... ce père noble est-il épigrammique!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE GARÇON DE THÉATRE.

LE GARÇON.

Messieurs.

LONJUMEAU, *brusquement.*

Qu'est-ce que c'est, interrompre le comité?

PIMPANT.

Et au milieu des discussions les plus graves... çà fait perdre les idées!...

LE GARÇON.

C'est l'auteur que vous aviez dit d'attendre pour une lecture, il dit comme cela que l'heure est passée.

LONJUMEAU.

Ah! j'avais oublié!... pour aujourd'hui c'est impossible, vous voyez que nous sommes accablés d'affaires, on le préviendra pour la semaine prochaine... dans quinze jours...

PIMPANT.

Un mois... quand on aura le temps...

AUGUSTINE.

Oui, oui, toujours des lectures, c'est insidieux!

LE GARÇON.

M. Durosier attend z'aussi avec une jeune personne.

LONJUMEAU.

La débutante! (*à ses camarades.*) C'est vrai, vous vous amusez-là à causer de la pluie et du beau temps...

JULIA.

Il est charmant... c'est lui qui nous parle du théâtre de la guerre, mais qu'est-ce que c'est?... une débutante?

LONJUMEAU.

Pour remplacer ce soir la petite qui s'est fait enlever.

AUGUSTINE.

Enlever... mais il fallait envoyer un émisphère après elle.

LONJUMEAU.

Je viens de l'entendre à la salle d'audition, elle va bien... une jolie figure, de l'âme.

PIMPANT, *avec empressement.*

Ah!... elle est jolie!... eh! bien, il faut voir...

LONJUMEAU.

Aussi j'ai pris sur moi... de lui promettre...

JULIA.

Qu'elle jouerait ce soir?... du tout... je m'y oppose... si on fait débuter ainsi tous les quinze jours dans mon emploi, je vous déclare que je reste chez moi... et nous verrons ce que vous ferez...

AUGUSTINE.

Mais si vous ne jouez pas, ma chère, votre engagement est neutre de plein droit. (*à mademoiselle Aurore.*) Cet amour-propre... croyant qu'on ne peut pas se passer d'elle... moi je m'y oppose aussi... parce que j'ai promis d'aller à Enghien.

Mlle. AURORE.

Et moi, parce qu'elle ne m'a pas fait de visite... c'est un peu leste... en 88...

JULIA.

Point de débutante.

LES AUTRES.

Non, non.

Mlle. AURORE.

AIR : *Vaudeville de Haine aux Femmes.*

Que servirait en vérité,
D'avoir vingt-neuf ans de service.

AUGUSTINE.

Avec de nouvelles actrices,
Adieu les droits d'ancienneté.

PIMPANT.

Que craignez-vous, chères amies?

Mlle. AURORE.

Pour ma part, moi je crois très-fort,
Que des femmes jeunes, jolies,
Cela peut nous faire grand tort.

PIMPANT.

Il faut prendre garde pourtant de décourager les talens naissans.

LONJUMEAU.

Et puis, mes enfans, nous serons obligés de faire relâche, ce serait dommage... regardez donc, il va pleuvoir, nous ferions au moins 4,000 fr.

AUGUSTINE.

4,000 fr.... diable, mais c'est une somme assez conséquente.

JULIA.

Eh! bien, changez le spectacle.

AUGUSTINE.

Pour que je joue deux pièces, merci.

PIMPANT, *buvant des verres d'eau sur la cheminée.*

C'est juste, faites relâche, c'est plus sûr, ça reposera tout le monde, moi d'abord je suis très-enrhumé.

LONJUMEAU.

Et c'est pour cela que tu bois des verres d'eau, mon bonhomme.

PIMPANT.

Non, c'est que j'ai fait un déjeûner d'huîtres... je crois que j'avalerais la rivière.

AUGUSTINE.

C'est comme moi, j'ai pris ce matin du café fort comme un Turc!...

LONJUMEAU.

Mais que dira Durosier, qui la protége?

JULIA.

M. Durosier mérite des égards; sans doute... mais l'intérêt du théâtre avant tout, faisons relâche.

TOUS.

Relâche... et pas de début!...

LE GARÇON, *accourant.*

M. Durosier!

(*Ils courent s'asseoir autour de la table.*)

LONJUMEAU.

Chut! mettez-y au moins de la politesse.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DUROSIER, THÉRÈSE, *en toilette*, MAD. GAZIN.

(*Durosier donne la main à Thérèse, qui entre les yeux baissés, et en faisant de grandes révérences; madame Gazin avec le sac et la brochure à la main, se tient à côté d'elle; les hommes se lèvent, les femmes restent assises, et braquent leurs lorgnons sur Thérèse.*)

AIR : *Nous vous prions d'en être le parrain.* (de la Dᵉ banche.)

DUROSIER.

Au Comité j'offre ma débutante,
Par un seul mot, ah! calmez ses frayeurs;
Tous trois ici, moi, la nièce et la tante,
Nous vous prions d'être ses protecteurs.

THÉRÈSE.

ENSEMBLE. Le Comité... quelle chose imposante,
Par un seul mot, ah! calmez mes frayeurs;
Tremblante hélas! à vous je me présente,
En vous priant d'être mes protecteurs.

CHŒUR.

Dieux! quel ennui que les solliciteurs.

PIMPANT, *aux dames.*

Elle est gentille.

JULIA, *bas.*

Mal mise.

Mlle. AURORE, *bas.*

L'air commun.

AUGUSTINE, *bas.*

Un vrai paquet...

DUROSIER, *d'un air aisé.*

Mille pardons, mes bons amis, si je force la consigne... mais l'impatience... l'intérêt de l'art...

LONJUMEAU, *à Durosier.*

Ça va mal... le comité est contre elle... elle ne débutera pas...

DUROSIER, *à part.*

Ah! diable!...

THÉRÈSE, *qui a entendu.*

Ah! mon Dieu! et ma toilette! c'était bien la peine...

DUROSIER, *bas.*

Laissez-moi faire.

MADAME GAZIN, *présentant Thérèse.*

Mesdames et Messieurs, j'ai voulu vous présenter moi-même ma nièce, et...

DUROSIER, *bas à Mad. Gazin.*

Silence, notre tante... vous faites un personnage muet. (*Haut.*) Eh bien! aimables artistes.... nous voici exacts au rendez-vous... c'est déjà une jolie qualité que l'exactitude.... Ah ça! on nous a promis une petite répétition...

PIMPANT, *d'un air composé.*

Mon cher Durosier... le comité a le plus grand regret...

DUROSIER, *l'interrompant.*

De ne pas nous donner une répétition générale?... je ne le veux pas non plus.... vous êtes tous trop fatigués.... et le soin de votre santé... ah! à propos... eh bien! mon cher Pimpant, les huîtres d'Ostende sont arrivées...

PIMPANT, *levant le nez.*

Les huîtres d'Ostende!...

DUROSIER.

Quatre cloyères, c'est pour aujourd'hui chez moi, à trois heures, Messieurs, vous ne l'oublierez pas... après la répétition.

TOUS LES ACTEURS, *s'inclinent.*

Monsieur !...

RIMPANT.

Nous n'y manquerons pas !.... certainement.

JULIA, *se levant.*

Il ne s'agit pas de cela, il voulait vous dire, mon cher, que le comité....

DUROSIER, *se retournant et avec une exclamation de surprise.*

Ah ! ma divine Julia ! mon diamant !.... Eh bien ! me gardez-vous toujours rancune..... sommes-nous encore brouillés ?

JULIA, *froidement.*

Pourquoi donc ?

DUROSIER.

A cause de cette jolie pendule de chez Ravrio.... je me suis exécuté, barbare, vous la trouverez chez vous.

JULIA, *avec joie.*

L'Amour et Psyché....

DUROSIER.

L'Amour et Psyché, dame ! c'est juste, j'ai perdu la gageure...

JULIA, *minaudant.*

Non, non, c'était une plaisanterie.... Durosier, je ne veux pas de cela.

DUROSIER, *lui baisant la main.*

Tout ce que je vous demande, belle inhumaine.... c'est de donner un peu de ce feu sacré à cette chère petite. Je lui dis tous les jours : « Mon enfant, nous avons besoin de travailler; » il faut prendre des leçons de cette bonne Julia, de cette ex» cellente Julia.... qui fait les délices du Public. »

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Avec plaisir vous reverrez en elle,
Tous les talens que vous seule aurez faits ;
Ainsi qu'en un miroir fidèle,
Vous vous plairez à revoir tous vos traits.
Placez-là sous votre tutelle,
Et quelque jour elle réussira ;
Dans la copie enfin l'on aimera,
Toutes les grâces du modèle.

JULIA, *souriant et regardant Thérèse.*

Au fait, elle a une physionomie intéressante.

Mlle. AURORE, *d'un ton sec.*

C'est fort bien... mais je dois vous prévenir, Monsieur, que le comité...

DUROSIER, *l'interrompant.*

Ah! pardon de vous interrompre, Mademoiselle Aurore! faites-moi souvenir de vous dire quelque chose au sujet de cette place... de l'enregistrement que votre fils demande.

Mlle. AURORE, *vivement.*

Cette place, est-ce qu'il y aurait quelque espoir?

DUROSIER, *négligemment.*

Oh! mon Dieu! je n'aurai qu'un coup d'épaule à donner... mais pardon, vous vouliez me dire...

Mlle. AURORE, *décontenancée.*

Moi, Monsieur, rien; je voulais vous dire que Mademoiselle promettait beaucoup, et que rien que sur son physique....

AUGUSTINE, *à part.*

C'est ça, ils n'ont pas plus de caractère... (*Haut.*) Eh bien! Monsieur Durosier, c'est moi qui vous apprendrai que le comité....

DUROSIER, *avec familiarité.*

Tiens, Augustine, est-ce qu'elle est du comité?

AUGUSTINE, *se redressant.*

Et pourquoi donc pas, Monsieur?... parce qu'on n'a que quatre pieds huit pouces....

DUROSIER, *de même.*

Comment nous sommes du comité.... nous sommes dans les puissances... une mauvaise tête comme ça... c'est bon, petit lutin, si vous cabalez contre moi, je ne vous conterai pas ce que le prince russe me disait hier de vous au balcon.

AUGUSTINE, *vivement.*

Le prince russe!

DUROSIER, *d'un air mystérieux.*

Oui... oui... oui... oui, ma chère amie, je lui ai dit joliment de mal de mon Augustine, de mon enfant d'adoption.

AUGUSTINE.

Et que répondait-il, le prince russe?

DUROSIER.

Ah! je ne veux pas vous le dire...

AUGUSTINE.

Je vous en prie, mon petit Monsieur Durosier...

DUROSIER.

Non, non; je vous le dirai après la répétition...

AUGUSTINE, *avec empressement.*

Eh bien! si nous répétions tout de suite...

Mlle. AURORE.

C'est ce que j'allais dire...

PIMPANT.

Au fait, il est inutile d'aller aux voix.

JULIA.

Nous étions tous d'accord!...

PIMPANT.

Et Mademoiselle est admise aux débuts à l'unanimité...

LONJUMEAU, *bas à Durosier.*

Bravo, mon cher! vous auriez joué les Scapins dans la perfection...

THÉRÈSE.

Ah! Mesdames, ah! Messieurs, ma reconnaissance...

DUROSIER.

Point de remerciemens, ma chère; tout ce qu'on fait ici, c'est dans l'intérêt de l'art...

PIMPANT.

Nous ne connaissons que cela!... (*à Durosier.*) A trois heures, n'est-ce pas?

JULIA.

Allons, ma petite, du courage...

THÉRÈSE.

Ah! Mesdames, j'en ai bien peu...

TOUTES, *l'entourant.*

Pourquoi donc?

THÉRÈSE.

Vous avez donné au Public le droit d'être si sévère...

Mlle. AURORE.

Elle s'exprime fort bien.

JULIA.

Oui, je crois qu'elle a du naturel...

AUGUSTINE, *tâtant le schal de Thérèse.*

(*Bas à Julia.*) Et un cachemire... c'en est un vrai...

JULIA, *bas.*

Un vrai?

AUGUSTINE.

Je l'ai tâté...

JULIA, *bas.*

C'est singulier! il me semble que je l'ai déjà vue quelque-part sans cachemire...

AUGUSTINE,

Moi aussi... à la banlieue peut-être... cette pleurnicheuse de la barrière des Martyrs...

JULIA.

Non, non, ce n'est pas cela...

LONJUMEAU ET DUROSIER.

Allons, allons, Mesdames, à la répétition.

PIMPANT, *regardant Thérèse.*

Pour que cela marche mieux, je reprendrai mon rôle, malgré mon rhume.

Mlle. AURORE, *aux femmes.*

A cause de la reconnaissance, où il l'embrasse, comme c'est fin...

DUROSIER, *serrant la main de Pimpant.*

Bien sensible!

AIR: *C'est moi, c'est moi, c'est moi.*

Allons, allons, partons,
Vîte répétons.
(*A madame Gazin.*)
Dans sa loge là haut,
Montez tout ce qu'il faut.
(*A Thérèse.*)
Adieu donc, moi je vais
Préparer le succès;
Vous aurez vos attraits,
Et mes deux cents billets.

J'ai des places de galerie,
Des orchestres et des coupons...
Pour les critiques bons garçons;
Puis la pièce d'argenterie,
Pour le journal sans coterie,
Qui n'écrit pour sa part,
Que dans les intérêts de l'art.

LES HOMMES.

Allons, allons, partons,
Vite répétons.
Dans sa loge là haut,
Montez tout ce qu'il faut;
Vous, malgré ses attraits,
Et ses premiers essais;
Mon cher, pour son succès,
Prenez tous les billets.

ENSEMBLE,

LES FEMMES.

Allons, allons, partons,
Vite répétons,
Et dès les premiers mots,
Nous verrons ses défauts.
Son maintien est mauvais,
Et pourtant son succès,
Sera des plus complets,
Grâce à tous ses billets.

DUROSIER.

Allons, allons, etc.

Ils sortent tous excepté Thérèse, par le côté gauche du spectateur.

THÉRÈSE, *seule*,

Ouf, respirons un peu, j'ai vu le moment où je ne débutais pas, Dieux! que de tribulations pour paraître sur le théâtre, il faut plaire à tant de gens!.... avant de savoir si on plaira au public.... ah! çà le plus difficile est fait, voyons un peu... ma grande scène... il faut que je trouve un effet au moment où je reconnais mon père (*Bonnard paraît*), je m'élance ainsi et je m'écrie:..(*elle le voit avec surprise*), tiens, c'est mon oncle!

SCÈNE V.

BONNARD, THÉRÈSE.

BONNARD.

Thérèse!

THÉRÈSE.

Mon oncle Bonnard!

BONNARD.

Mais embrasse-moi donc, mon enfant, je n'en reviens pas, ma petite Thérèse... sous ce bel habit...

THÉRÈSE, *embarrassée.*

Oui, mon oncle.... je venais pour apporter quelques broderies à ces dames...

BONNARD, *avec bonté.*

Des broderies ! ne te donne pas la peine de mentir... Je sais tout, et c'est pour cela même que je suis venu.

THÉRÈSE.

Vous êtes venu de Joigny pour me voir débuter... Ah ! que vous êtes bon....

BONNARD.

Te voir débuter ! non morbleu, j'espère bien que tu n'en feras rien.

THÉRÈSE, *à part.*

Là, j'en étais sûre, ces grands parens ont des idées ! (*haut*) comment mon oncle...!

BONNARD.

Ecoute-moi, mon enfant, je n'ai point de préjugés... je suis marchand... toutes les professions sont bonnes quand on s'y distingue et qu'on est honnête, mais celle d'artiste demande des talens... une éducation que tu n'as point reçue, et sans laquelle on ne peut obtenir de véritables succès... tu me diras que tu as une vocation prononcée, c'est la réponse ordinaire de ceux qui ne veulent suivre que leur goût ; mais prends garde de t'abuser, ma pauvre Thérèse, de céder, non à des dispositions réelles, mais à cette petite ambition qui travaille maintenant toutes les têtes, qui fait sortir chacun de son état pour courir après la fortune, et qui nous donne dans tous les genres tant de médiocrités désespérantes !

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Plus d'un marchand, désertant sa boutique,
Court à la Bourse, afin de spéculer...
Un artisan se fait acteur tragique...
Qu'arrive-t-il ? faute de calculer,
L'un a manqué, l'autre s'est fait siffler !
Alors, trahis par leur talent trop mince,

Nous les voyons s'enfuir tous à grands pas,
Voilà pourquoi nous fournissons, hélas !
Tant de mauvais acteurs à la province,
Tant de sujets au roi des Pays-Bas.

THÉRÈSE.

C'est çà, parce qu'il y a de mauvais acteurs, il ne faudrait jamais débuter... avec ce système là, mon oncle, il n'y aurait plus qu'à fermer les théâtres.

BONNARD.

J'en serais bien fâché pour mon compte, car je les aime beaucoup.... et quoique marchand de bois, je suis un des premiers *piliers de l'orchestre* à Joigny, quand il y a spectacle.... mais il m'est bien permis de vouloir t'épargner des chagrins, des regrets.... ah ! si tu devais avoir un grand talent....

THÉRÈSE.

Eh ! bien, mon oncle, je vous dirai en confidence, (nous ne sommes que nous deux) que j'en ai beaucoup.

BONNARD.

Du talent ?

THÉRÈSE.

Oui, mon oncle.

BONNARD.

C'est toi qui le trouve ?...

THÉRÈSE.

Non, c'est un connaisseur, un digne homme qui me protége dans l'intérêt de l'art...

BONNARD, *avec doute.*

Dans l'intérêt de l'art... hum !...

THÉRÈSE.

C'est lui qui m'a prédit qu'avant six mois j'éclipserais les premières actrices.... vous verrez d'abord mon costume.... comme il est joli...

BONNARD.

Ah ! c'est quelque chose !...

THÉRÈSE.

Et jugez donc mon oncle, quelle différence de végéter dans un comptoir, ou de briller sur la scène ; vous-même quand vous serez établi ici avec ma bonne tante, car vous logerez chez moi, dans ma maison, je le veux....

BONNARD.

Diable ! il paraît que nous allons rouler carrosse !

THÉRÈSE.

Eh ! bien, vous-même, est-ce que vous ne serez pas flatté en lisant les journaux, les affiches, d'y voir toujours mon nom ? et quand vous viendrez au balcon, que vous m'entendrez applaudir... Je vous vois d'ici, le menton appuyé sur votre canne, vous frotter les mains et dire à vos voisins... au fait ce n'est pas mal !... c'est ma nièce, messieurs... ah ! cette idée là vous fait sourire...

BONNARD, *à part.*

C'est une petite tête montée, et tout ce que je pourrais dire... (*haut et lui tenant la main*) tu es une bonne fille, Thérèse, et je sens que je t'aime plus que jamais....

THÉRÈSE.

Eh ! bien, mon petit oncle !

BONNARD.

Eh ! bien, je ne suis pas ridicule, si dans six mois tu dois être une Contat ou une petite Mars, je ne peux pas t'en vouloir, je te déclare même que je me contenterai à moins.

THÉRÈSE, *l'embrassant.*

Ah ! que vous êtes gentil.

BONNARD.

Tout ce que je te demande, c'est d'attendre un peu, quand on prend un état....

THÉRÈSE.

Attendre... c'est ce soir que je débute.

BONNARD.

Ce soir. (*On entend une cloche.*)

THÉRÈSE.

Eh ! voilà la cloche de la répétition.

BONNARD.

La répétition !

THÉRÈSE.

Je manquerai mon entrée, venez avec moi.

AIR : *Pan pan, polichinelle.*

La cloche me commande,
Venez.

BONNARD.

Ecoute-moi.

THÉRÈSE.

Je vais être à l'amende.

BONNARD.

Je la pairai pour toi.

THÉRÈSE.

Venez, je vous en prie.

BONNARD, *entraîné*.

Quoi ? me montrer ainsi.
Allons, quelle folie !
Moi je débute aussi !

ENSEMBLE.

THÉRÈSE.

La cloche me commande,
Venez vite avec moi ;
Si je suis à l'amende
Vous la pairez pour moi.

BONNARD.

La cloche nous commande ;
Si par ma faute à moi,
On te mets à l'amende,
Je la pairai pour toi.

(*Ils sortent.*)

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

QUATRIÈME TABLEAU.

Le Théâtre change et représente le foyer des acteurs. Au fond, un canapé, une glace, une pendule, un cadre grillé avec le répertoire. A droite une Psyché et un couloir qui conduit aux loges d'acteurs. A gauche, une porte battante qui donne sur le théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

GARÇONS DE THÉATRE, LE PERRUQUIER, FIGURANS, POMPIERS, HABILLEUSES, LONJUMEAU *en costume.*

LONJUMEAU, *aux garçons.*

Au décor, mes enfans, voilà une demi-heure d'entr'acte....

(*Tout le monde va et vient, les pompiers font la visite, les musiciens s'accordent, les habilleuses passent avec des costumes, etc.*)

CHŒUR.

AIR : *Enfans de Polymnie* (Concert à la cour).

Soutiens de l'art magique,
Toujours chéri par les Français,
Qu'ici chacun s'applique
A cueillir de nouveaux succès.

LONJUMEAU, *les poussant.*

De l'ardeur qui m'enflamme,
Ayez tous votre part,
Moi, le talent et l'âme
Me viennent, sans retard,
Toujours à sept heures un quart.

TOUS.

Soutiens de l'art magique, etc.

UN GARÇON DE CAFÉ.

Pour qui le verre d'eau?

L'HABILLEUSE.

Numéro trois.

UN AUTRE.

La perruque du numéro sept.

LE PERRUQUIER ALLEMAND.

On y fa! on y fa!

PLUSIEURS VOIX.

Du rouge! mon turban! mes babouches!

Mlle. AURORE, *entrant.*

Ne commencez pas encore, la débutante n'est pas prête.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JULIA *en costume de ville, puis* PIMPANT *en costume de théâtre.*

JULIA.

C'est fort aimable, qui est-ce qui a donc donné ma loge à la débutante pour s'habiller?

LONJUMEAU.

C'est moi, ma chère amie, on repeint les autres...

JULIA.

C'est gracieux... je vois bien que je la lui céderai tout-à-fait... car ici on n'a pas plus d'égards..... Je vous l'ai dit, Lonjumeau, vous verrez que je m'en irai en Russie...

LONJUMEAU, *à part.*

Ah bien! oui, voilà dix ans qu'elle nous menace d'aller en Russie, c'était bon autrefois...

LONJUMEAU, *haut.*

Que vous êtes enfant! ce début-là vous donne de l'humeur.

JULIA.

Moi, du tout... par exemple! mais c'est toujours désagréable.

LONJUMEAU.

Au contraire. (*bas*) Elle sera mauvaise.

JULIA, *souriant.*

Vous croyez?

LONJUMEAU.

Je vous le promets.

JULIA.

Mais cependant ce matin à la répétition, il n'y a eu qu'un cri... et vous-même...

LONJUMEAU.

Oui, des dispositions... de la gentillesse, voilà tout.

JULIA.

C'est qu'il n'en faut pas tant quelquefois...

PIMPANT, *arrivant.*

Je viens de voir la petite... je crois qu'elle sera bien reçue... elle est mise comme un petit ange!... avons-nous du monde!

LONJUMEAU.

Chambrée complète...

Mlle. AURORE.

Aussi la pauvre enfant est tremblante. Ah! cela me rappelle mon début à l'Opéra, au mois de janvier 88. J'étais de glace... à la lettre...

AIR *de M. Desforges.* (ou *aux beaux jours, hélas!*)

Grand dieu! quel effroi
Quand je parus en scène!
J'entrai, je le croi,
Par le côté du Roi;
Tenez, je me voi,
Je chantais Polixène,
En grands paniers longs,
En souliers à talons.

Quand du clavecin,
L'accord se fit entendre,

Un accent divin,
S'échappant de mon sein,
Monta jusqu'au *si*
Dans un air doux et tendre,
Un air de Lulli....
Qui vaut bien Rossini!

Dans Omphale en pleurs
Je n'avais point d'émule,
Tous les spectateurs
Devenaient des Hercule;
Aussi Sacchini,
Monsieur Piccini,
Me comblaient d'honneurs,
D'éloges flatteurs,
Quand je paraissais,
Quand je cadençais...

Les plus grands seigneurs
Encombraient les coulisses;
J'enlevai les cœurs
De trois ambassadeurs.
Ce beau temps n'est plus
Pour les pauvres actrices!...
Jours de mes débuts,
Ne vous verrai-je plus?

LONJUMEAU, *se drapant.*

Je m'en souviens, ma bonne, le petit Laïs faisait l'enfant d'Alceste... C'est la même année que j'ai créé ce petit page... Quel succès!.... Tous les journaux de théâtres furent d'accord.

Mlle. AURORE.

Je crois bien, il n'y en avait qu'un.

LONJUMEAU.

Et je n'y étais pas abonné.

PIMPANT, *se mirant.*

C'était le bon temps.... Moi qui ai dix-sept abonnemens sur le corps, comment voulez-vous que j'y tienne, et je ne peux pas en lâcher un seul, parce qu'un amoureux qui commence à s'arrondir... je serais joli garçon...

SCÈNE III.

LES MÊMES, AUGUSTINE.

AUGUSTINE.

Vous pouvez commencer, la divinité va paraître!

PIMPANT.

Pauvre petite! je vais lui offrir la main.

LONJUMEAU, *à la porte battante.*

Allons, préparez-vous, pour les trois coups!

JULIA, *à Augustine.*

Vous venez de sa loge, est-ce qu'elle s'est servie de mon rouge par hasard?

AUGUSTINE.

Non, non, M. Durosier a très-bien fait les choses.... il ne la quitte pas... il est là comme la mère de l'enfant!

JULIA, *bas.*

C'est charmant... dites donc, je sais qui c'est...

AUGUSTINE.

Bah!

JULIA, *à mi-voix.*

Ma femme-de-chambre l'a reconnue tout de suite, c'est une petite lingère qui est venue vingt fois chez moi.

AUGUSTINE, *bas.*

En vérité!... Convenez, ma chère, que c'est d'un ridicule...

JULIA.

Çà peut compromettre le théâtre...

AUGUSTINE.

Ne m'en parlez pas... ces petites filles qu'on fait débuter, c'est mon *antipode*... Je suis sûre qu'elle fera des pataquès comme la dernière ; c'est égal, çà nous amusera, et je vais répandre la nouvelle...

JULIA.

Chut! je l'aperçois avec son chevalier.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, THÉRÈSE *en costume, le mouchoir à la main,* DUROSIER, *lui donnant la main,* Mad. GAZIN, *la suivant, la brochure et le verre d'eau à la main,* LE COIFFEUR *avec le peigne,* L'HABILLEUSE *avec le pot de rouge, etc.*

TOUS, *s'empressant et faisant cercle autour d'elle.*

AIR *de Léonide.*

La voici ! la voici ! (BIS.)
Charmante
Débutante,
Son costume est joli ;
Elle est fort bien ainsi !

THÉRÈSE, *très-émue.*

Ah ! Mesdames, parlez-moi franchement, je vous en prie... est-ce à-peu-près cela ?

LES FEMMES.

Très-bien.

DUROSIER, *aux hommes qui se pressent autour d'elle.*

Pardon, Messieurs, un peu de place, nous avons un costume à ménager...

JULIA, *à part.*

Elle était mieux en petit tablier.

AUGUSTINE, *au perruquier.*

Tenez, Roussy, relevez donc un peu cette coque.

Mlle. AURORE.

La ceinture plus en avant...

FIMPANT.

Voilà le grand moment, et le courage.

THÉRÈSE.

Ah ! ne m'en parlez pas...

AIR *de Marie.*

Ce mot redouble
Encor mon trouble :
Je meurs d'effroi,
Voyez quel froid !

La Demoiselle.

(*A Mlle. Aurore.*)

Ma voix s'altère,
Et comment faire ?
L'espoir, la peur
Glacent mon cœur;
Comme il s'agite,
Comme il palpite,
Il bat trop vite..... il bat encor
Plus fort....
Oui... je le sens encor...
Tic tac, tic tac, etc.
Tic tac, tic tac, tique tic tac, etc.

DUROSIER.

Allons donc, allons donc, qu'est-ce que c'est que ça?

Même air.

Par tant de grâce,
Séduits en masse,
Les assistans,
Juges galans,
Saisis eux-même
D'un trouble extrême,
Bien plus que vous,
Trembleront tous.
Venez, ma chère,
Et du parterre,
Les cœurs vont faire
Comme nous;
Ils vont tous
Battre et brûler pour vous;
Oui, leurs cœurs feront tous :
Tic tac, tic tac, etc.
Tic tac, tic tac, tique tic tac, etc.

PIMPANT, *d'un air fat.*

Ce pauvre petit cœur..... le public est-il heureux de le faire battre !...

JULIA et AUGUSTINE, *entr'elles.*

Ah ! que c'est joli !

(*On entend les trois coups.*)

LONJUMEAU.

Voilà le signal, Messieurs, à la première scène....en place.

(*Plusieurs personnes sortent.*)

THÉRÈSE, *très-troublée.*

Mon dieu, çà va commencer... je n'y vois plus. (*mettant du rouge.*) Il me semble que je suis d'une pâleur... ah! que je voudrais être à demain...

DUROSIER.

Du sang-froid, chère petite, je vais guetter votre réplique, et je vous avertirai.

(*Il sort par la porte battante.*)

THÉRÈSE, *très-troublée.*

Est-ce que c'est bientôt à moi?...

LONJUMEAU.

Tout-à-l'heure.

THÉRÈSE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. (*à elle-même.*) Ah! que j'aurais mieux fait d'écouter Prosper. (*haut.*) Et mon oncle, où est-il donc?

LONJUMEAU.

Qui, ce vieux Monsieur qui était à la répétition?... oh! soyez tranquille, je l'ai rencontré plein du plus beau feu... il a pris trente parterres.

THÉRÈSE.

Ce bon oncle... je le reconnais bien là, moi qui avait peur qu'il ne fût fâché.

LE GARÇON *de théâtre, une lettre à la main.*

Mam'zelle Mirza...

THÉRÈSE.

Que voulez-vous?

LE GARÇON, *lui donnant la lettre.*

C'est z'un jeune homme, Mam'zelle, qui a remis çà pour vous à la concierge.

Mlle. AURORE, *bas aux femmes.*

Un jeune homme!

JULIA, *bas.*

Déjà des billets doux.

AUGUSTINE, *bas.*

Un joli genre. (*haut au garçon.*) Il n'y avait rien pour moi?

LE GARÇON, *sortant.*

Non, Mam'zelle.

THÉRÈSE, *à part et ouvrant la lettre.*

Ciel! c'est de Prosper... comment a-t-il découvert? (*lisant à mi-voix.*) « Je sais tout, Mam'zelle, je suis au parterre, » troisième banquette, et je n'ai qu'un mot à vous dire, si » vous exécutez votre projet, si vous paraissez en public dans » une pièce de comédie, tout est fini entre nous, jamais vous » n'entendrez parler de moi. » (*à elle-même et avec trouble.*) Est-il possible, je le perdrais par ma faute...

SCÈNE V.

LES MÊMES, DUROSIER, *accourant.*

DUROSIER.

Eh! vîte! eh! vîte, c'est à nous, mon petit chat.

THÉRÈSE, *éperdue.*

Un moment, M. Durosier...

DUROSIER.

Le mouchoir, le verre d'eau!

THÉRÈSE, *hors d'elle.*

Mais permettez... je ne suis pas décidée... je voudrais réfléchir...

DUROSIER.

Réfléchir! vous n'avez qu'une minute.

THÉRÈSE.

Eh! bien, j'aime mieux ne pas paraître.

DUROSIER.

Y pensez-vous... quand vous êtes sur l'affiche... quand le public vous attend...

THÉRÈSE.

Mais enfin...

DUROSIER.

Mon cher Lonjumeau, donnez-lui la main.

THÉRÈSE, *suppliant.*

Monsieur.

LONJUMEAU, *lui prenant la main.*

Achille est avec vous, Madame, et vous tremblez!

THÉRÈSE.

Ce n'est pas cela... mais...

TOUS.

Voilà la réplique!... allez... n'ayez pas peur.

JULIA et AUGUSTINE, *sortant.*

Il faut la voir entrer...

THÉRÈSE, *entraînée.*

Prosper! ah! mon dieu! mon dieu! qu'est-ce que je vais devenir?

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

DUROSIER, *seul, regardant par la porte battante.*

Allons donc... cette petite sotte... je vous demande un peu quelle lubie! ah! la voilà entrée, ce n'est pas sans peine, il a fallu la pousser. (*écoutant.*) Hein! comme elle est accueillie, deux salves... je l'avais bien recommandé... dans ces cas-là, il faut frapper fort!... c'est drôle... je n'ose pas descendre... mais d'ici je vois tout... ah! elle parle. (*se retournant.*) Chut donc, Mesdames; que je suis bête, il n'y a personne. (*la suivant en marmottant son rôle.*) Oh! oh! ah! ah! pas tant de gestes, pas tant de gestes, comme elle parle bas, plus haut! plus haut! Ah! mon dieu, voilà qu'elle manque de mémoire, ils font tant de bruit; paix donc, dans les coulisses. (*soufflant de loin.*) « *Du sort qui me poursuit...* » Allons elle court la poste à présent... oh! comme elle chante... qu'est-ce que c'est que çà! c'en est un... quelle indignité! (*criant.*) Silence! à bas la cabale!... eh! bien, il recommence... et des éclats de rire, c'est indécent. (*grand bruit, tumulte dans les coulisses.*) Comment, quoi... pour une pauvre petite faute... oh! les barbares!... c'était un coup monté... ramenez-là... ramenez-là... où est donc le commissaire de police, il faut arrêter les tapageurs dans l'intérêt de l'art... Elle chancelle... et personne... ah! ah! ah! elle tombe dans les bras du pompier. (*les cris.*) « *Assez, assez, la toile! la toile! à bas! à bas!* »

SCÈNE VII.

DUROSIER, LONJUMEAU, Mlle. AURORE, JULIA, AUGUSTINE, PIMPANT, *puis tous les autres.*

(*Ils arrivent en désordre.*)

FINAL.

AIR *du Barbier de Séville.*

(*Suivant l'ordre ordinaire.*)

DUROSIER, *à Lonjumeau.*

Quoi! vous quittez la scène?

LONJUMEAU.

Mais pourquoi faire aussi débuter un enfant?
Je l'ai dit, sa chûte est certaine,
On est trop complaisant!

DUROSIER.

Dieux! quel bruit effrayant!
En ces lieux on l'apporte
Sans connaissance, pauvre enfant!

(*On apporte Thérèse évanouie, soutenue et entourée par toutes les femmes.*)

Mlle. AURORE.

C'est une horreur! (BAS.) elle n'était pas forte.

JULIA.

C'est bien injuste et bien méchant,
Pauvre petite! (BIS.) Enfin, j'en étais sûre.

AUGUSTINE, *bas.*

Elle n'a pas pour long-temps sa voiture.

DUROSIER, *la faisant transporter.*

Le régisseur! la cruelle aventure!
Venez, mon cher
Votre flacon d'Ether!....

(*On emmène Thérèse toujours évanouie.*)

PIMPANT, *accourant.*

Entendez-vous quel tapage au parterre?

LES FEMMES.

Eh ! mais pour leur plaire
Que faut-il donc faire ?

LONJUMEAU.

Il faut vraiment,
Pour calmer leur colere,
Changer le spectacle, ou bien rendre l'argent.

PIMPANT.

Jouerez-vous, ma chere ?

JULIA.

Je n'en veux rien faire.

LONJUMEAU.

Mais il faut pourtant...

AUGUSTINE.

Je n'ai point de toilette.

PIMPANT.

Venez leur parler.

LONJUMEAU.

Ah ! j'en perdrai la tête....

(*Aux femmes.*)

De la complaisance, et sauvez la recette.

ENSEMBLE.

LES FEMMES.

Il faut pourtant prendre un parti ;
Quel ennui !
Quel bruit ! quel fracas ! voyez comme il redouble.
Quel ennui !
Il faut pourtant prendre un parti.

PIMPANT, *à Lonjumeau.*

Venez leur parler, voyez le bruit redouble ;
Il faut pourtant prendre aujourd'hui son parti !

LONJUMEAU, *troublé.*

Dès les premiers mots, on sait que je me trouble,
Je ne pourrais pas leur parler aujourd'hui.

CHŒUR, *à Lonjumeau.*

C'est vous mon cher qui ferez la harangue
Soyez bien tranquille on vous applaudira.

(*Entre eux.*)

Qu'il ne fasse pas quelques fautes de langue
Le pauvre bonhomme est sujet à cela.

(*Haut.*)

Mais dépêchez-vous on se lasse d'attendre
Moi, je veux le suivre et voir ce discours là.

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Nous allons l'entendre
Courons-y sur-le-champ,

LONJUMEAU, PIMPANT, LES FEMMES.

Mais comment s'y prendre
Pour calmer un public qui ne veut rien entendre
Faudra-t-il hélas! lui rendre son argent
Ah! c'est désolant!

(*Ils suivent tous Lonjumeau, et sortent en désordre.*)

La Toile tombe.

FIN DU SECOND ACTE ET DU QUATRIÈME TABLEAU.

CINQUIÈME TABLEAU.

Le Théâtre représente l'intérieur de la boutique de lingère, au fond des vitraux donnant sur la rue avec les montres, à droite et à gauche, un comptoir où sont assises les ouvrières, sur le devant des chaises d'acajou pour les acheteurs.

(*Il est huit heures du matin.*)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSÉPHINE, MIMI, HENRIETTE, Ouvrières.

(*Elles sont placées dans le comptoir et travaillent en paraissant combattre le sommeil.*)

CHŒUR.

Air : *du lac de Brienz.*

Mais Thérèse est vraiment heureuse,
Pour elle en ce séjour
On travaille, et la paresseuse
Dort tout le long du jour.

MIMI, *avec dépit.*

Quand moi, la doyenne,
Je prends tant de peine,

Elle en dormant, le bien
Lui vient,
Et nous rien !...

TOUTES.

Ah ! Thérèse est vraiment heureuse,
Pour elle en ce séjour
On travaille, et la paresseuse
Dort tout le long du jour.

JOSÉPHINE.

Vous êtes bien sûre qu'on l'a vue hier, dans une voiture à deux chevaux.

HENRIETTE.

Oui, Madame, avec un chapeau neuf...

MIMI.

Et un jockei derrière.

HENRIETTE.

Le marchand de bronze l'a reconnue.

JOSÉPHINE.

Effectivement, il est huit heures du matin, et elle ne descend pas.

HENRIETTE.

Elle aura été à l'Opéra....

MIMI.

Ou aux Bouffes dans une petite loge, enfin voilà de ces bonheurs qui ne nous arriveraient pas à nous....

JOSÉPHINE.

Soyez tranquilles, mesdemoiselles, je ne souffrirai pas que dans une maison, dont la moralité est connue.... Eh ! mais la voici.

TOUTES.

Ah ! c'est heureux !

SCÈNE II.

LES MÊMES, THÉRÈSE, *même costume qu'au premier tableau, elle est pâle et abattue.*

THÉRÈSE, *à Joséphine.*

Pardon, madame, je ne croyais pas qu'il fut si tard.

(*Les petites filles chuchottent entre elles.*

MIMI, *bas.*

Comme elle a les yeux rouge.

JOSÉPHINE, *d'un air solennel.*

Mademoiselle Thérèse, voulez-vous m'expliquer s'il vous plaît, comment ayant eu la migraine toute la journée, et m'ayant demandé la permission de vous retirer dans votre chambre, on vous a rencontrée dans Paris en voiture, et vous n'êtes même rentrée que fort tard.

THÉRÈSE, *embarrassée.*

Madame !....

HENRIETTE, *bas à Mimi.*

Elle va faire une histoire.

MIMI, *bas.*

Pardi !

JOSÉPHINE.

Eh ! bien.

THÉRÈSE.

C'est que mon oncle que je n'attendais pas est arrivé et je n'ai pu lui refuser....

MIMI, *bas.*

Son oncle qui est à Joigny, comme c'est adroit !

JOSÉPHINE, *l'observant.*

Ah ! c'est avec votre oncle que vous êtes sortie ?

THÉRÈSE.

Mais oui, madame....

JOSÉPHINE, *regardant à la porte vitrée du fond.*

C'est ce que nous allons savoir, car le voici lui-même....

THÉRÈSE, *à part.*

Mon oncle ! ah ! mon Dieu, il va tout découvrir !

SCÈNE III.

LES MÊMES, BONNARD.

(*Pendant cette scène, deux ouvrières rangent des grands cartons qu'elles placent sur le devant du comptoir.*)

TOUTES.

Tiens, monsieur Bonnard !

BONNARD, *d'un air riant et saluant.*

Mesdemoiselles, mille pardons de me présenter de si bon matin, mais l'empressement (*à Thérèse en l'embrassant.*) Eh ! bien, ma bonne Thérèse, comment çà va-t-il, depuis hier ?

THÉRÈSE, *bas et d'un air suppliant.*

Mon oncle !

JOSÉPHINE.

Vous vous êtes donc vus déjà ? j'en suis bien aise, car je vous avoue que je la grondais.... j'ignorais votre arrivée, et comme elle me soutenait qu'elle avait passé la journée avec vous.

BONNARD, *la regardant.*

Ah ! elle vous a dit.....c'est vrai.....

MIMI, *bas aux autres.*

Tiens, c'était lui....

BONNARD, *d'un air aisé.*

Vous me pardonnerez, j'étais si pressé que je n'ai pas eu le temps de vous demander la permission... j'ai emmené cette chère enfant....

MIMI.

En voiture ?

BONNARD, *gaiement.*

Oui, ma belle, pourquoi pas?

MIMI, *bas aux autres.*

Alors ce n'est plus çà.

JOSÉPHINE.

Et vous êtes-vous bien amusé au moins ?

BONNARD, *regardant Thérèse.*

Mais... comme çà.. nous avions fait une partie qui a été dérangée.

MIMI.

Par le mauvais temps ?

BONNARD, *de même.*

Oui... un vent du diable...

JOSÉPHINE.

Ah ! que c'est désagréable !

THÉRÈSE, *bas à son oncle.*

Mon oncle, je vous en conjure.

MIMI.

Mais asseyez-vous donc, monsieur Bonnard.

JOSÉPHINE.

Vous déjeûnerez avec nous... et que tenez-vous là à la main?

BONNARD.

Quelques journaux que j'ai achetés en passant.

MIMI.

Des journaux ! quel bonheur... voyons.

BONNARD, *les donnant.*

Il n'y a rien de bien intéressant...

JOSÉPHINE.

Oh ! que si... les modes...

HENRIETTE.

Les spectacles !...

MIMI.

Justement, il y avait une débutante hier...

THÉRÈSE, *à part.*

Je suis au supplice !

JOSÉPHINE, *lisant un journal.*

Mam'zelle Mirza... ah ! ça promet.

HENRIETTE, *en tenant un autre.*

Mais pas trop.... il paraît qu'elle est tombée....

MIMI, *de même.*

Ah ! mais d'une force....

JOSÉPHINE.

AIR : *Ces postillons, etc.*

« Tournure gauche.

HENRIETTE, *lisant.*

Et mauvaise manière.

MIMI, *lisant.*

» Organe faux.

JOSÉPHINE.

Les deux pieds en dedans.

HENRIETTE.

» De ses deux bras elle n'a su que faire. »

MIMI.

Qu'les journalistes sont méchans !

THÉRÈSE, *avec dédain.*

Ils parlent tous sur des tons différens,
L'un dit du mal de ce que l'autre admire ;
Comment savoir lequel d'entr'eux à tort.

MIMI.

La débutante aujourd'hui n' peut rien dire,
Car ils sont tous d'accord.

(*elles rient toutes.*)

THÉRÈSE, *à part.*

Je voudrais être à cent lieues d'ici. (*on entend une petite sonnette dans l'intérieur.*)

JOSÉPHINE.

Le déjeûner, mesdemoiselles, nous finirons nos journaux à table, qui est-ce qui garde le magasin?

THÉRÈSE.

Moi, madame, (*les ouvrières sortent.*) j'ai un reste de migraine... de fièvre....

JOSÉPHINE.

Il faut soigner çà, ma chère.... venez-vous, monsieur Bonnard?

BONNARD.

Moi, j'ai déjeûné à sept heures. Diable... un voyageur!... d'ailleurs, je ne serai pas fâché de causer de la famille avec Thérèse...

JOSÉPHINE.

C'est bien, nous nous reverrons.

(*elle sort.*)

SCÈNE IV.

BONNARD, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Ah! que vous êtes cruel, mon oncle!

BONNARD.

Ma foi, mon enfant, je n'avais pris ces journaux que pour toi, et ce n'est pas ma faute. Eh bien! du reste.... comment as-tu passé la nuit?

THÉRÈSE, *en larmes.*

Pouvez-vous me le demander? Je suis au désespoir!...

BONNARD, *froidement.*

Que veux-tu? c'est un malheur...

AIR *de Céline.*

Mais tu le vois, ma chère amie,
Tu ne demandais que six mois;
Pour être une artiste accomplie,
Tu te trompais... moi du moins je le crois,
Va... pour avoir ces talens qu'on admire,
Pour être Mars ou bien Talma,
Les jeunes têtes ont beau dire,
(*En souriant.*)
Il faut plus de six mois pour çà...

THÉRÈSE, *avec dépit.*

Oh ! vous avez beau jeu pour m'accabler, quand on ne réussit pas... et que la cabale...

BONNARD.

La cabale !.... écoute, Thérèse.... j'y étais, je suis ton oncle, je t'aime... Eh bien ! franchement.... tu n'étais pas excellente.

THÉRÈSE, *de même.*

On le savait donc d'avance, car on n'a pas pris le temps de me juger.

BONNARD.

Mais... si fait... rien que ta démarche...

THÉRÈSE.

Je crois bien... on m'a intimidée.

BONNARD.

Tes premiers mots...

THÉRÈSE.

On n'a pas voulu m'écouter.

BONNARD.

Et tes gestes...

THÉRÈSE, *vivement.*

Ah ! cela par exemple... tenez, mon oncle, je vous passe le reste, mais pour le bras en avant qu'ils ont sifflé.... c'est de tradition.

BONNARD.

C'est possible, je ne m'y connais pas, de sorte donc que cela ne te décourage pas...

THÉRÈSE.

Non certainement, c'est ce nom de Mirza qui m'a porté malheur; on savait qu'elle était mauvaise. (*Changeant de ton*

et de sentiment.) Mais hélas! ce n'est pas là mon plus grand chagrin.

BONNARD.

Et qu'y a-t-il encore?

THÉRÈSE.

Ce Prosper dont je vous parlais dans toutes mes lettres, que j'aimais tant, pour qui j'avais fait tous mes rêves de fortune...

BONNARD.

Eh bien?

THÉRÈSE.

Il ne m'aime plus... il m'abandonne, je ne le verrai plus! Tenez, mon oncle. (*Elle lui donne la lettre de Prosper.*)

BONNARD.

Une lettre..... ah bah! est-ce que les amoureux tiennent tout ce qu'ils écrivent?

THÉRÈSE, *regardant au fond, et avec un cri de surprise et de joie.*

Oh! je l'aperçois au bout de la rue, il vient de ce côté!...

BONNARD.

Qu'est-ce que je te disais?... ce garçon m'intéresse... et je veux savoir... Chut!... je vais achever là tranquillement mon journal... ne dis rien. (*Il s'assied derrière la pile de cartons, dans le comptoir à gauche, de manière à être masqué pour les acteurs en scène.*) et surtout ne me nomme pas!

THÉRÈSE, *troublée.*

Le voici!

SCÈNE V.

LES MÊMES, PROSPER.

PROSPER, *à part.*

Elle est seule!...

THÉRÈSE, *embarrassée.*

Ah! Monsieur Prosper, je ne comptais plus vous revoir...

PROSPER, *d'un air concentré.*

C'est vrai, Mam'zelle, d'après ce qui s'est passé, j'avais juré... mais quand il y a eu des engagemens, des promesses de faites, je crois qu'on ne peut pas se quitter comme ça.

BONNARD, *à part.*

Diable! de la dignité!

THÉRÈSE, *timidement.*

Vous étiez hier?... vous avez été témoin...

PROSPER.

Oui, Mam'zelle, j'ai vu çà, et j'ai été indigné de la manière dont ils vous ont traitée...

THÉRÈSE,

Comment?...

PROSPER.

Parce que vous étiez très-bien..... vous étiez la meilleure certainement... Si vous avez mal agi avec moi.... çà ne regarde personne!.... et j'ai trouvé fort ridicule que d'autres que moi se permissent de vous faire de la peine...! Du reste il y en a deux ou trois qui ne le porteront pas loin, j'ai pris leurs adresses...

THÉRÈSE.

Que dites-vous?

PROSPER.

Malheureusement je n'ai pas pu avoir celles de tous ceux qui s'en donnaient... mais suffit... ce n'est pas de cela qu'il s'agit... je ne vous fais pas de reproches, Thérèse... mais vous voyez que le théâtre est un chemin où il y a bien des ornières... sans compter d'autres dangers.... car je suis bien aise de vous dire que votre protecteur, ce beau M. Durosier, qui vous lançait comme çà, ce n'était pas pour vos beaux yeux... ou plutôt... si, ce n'était que pour çà justement.

THÉRÈSE.

Est-il possible?

PROSPER.

On me l'a dit au café, mais ce n'est pas encore de çà qu'il s'agit; écoutez-moi, Thérèse, voulez-vous prendre un parti?

AIR : *Dis-moi, mon vieux.*

Abandonnez cet espoir, c'te chimère,
Qui vous avaient séduite tout-à-coup;
Allons r'trouver l'oncle à qui vous êt's chère,
Quittez Paris, Prosper oubliera tout...
Quand de vot' sort vous étiez glorieuse,
J' vous détestais, vous n' m'auriez pas revu...
Mais maintenant vous êtes malheureuse,
Et mon amour est revenu.

BONNARD, *à part.*

Je ne m'étais pas trompé... c'est un honnête homme.

THÉRÈSE, *attendrie.*

Comment, Prosper, vous m'aimeriez encore assez... mais ce que j'exige avant tout, c'est que vous ne cherchiez pas ceux avec qui vous avez eu dispute hier, que vous ne vous battiez pas surtout.

PROSPER.

Ah! çà c'est différent, il y en a un qu'il faut que je retrouve... un gros, en redingote grise... était-il acharné! je le vois encore, il ne cessait de dire : *Mauvaise! détestable!* et çà faisait siffler les autres comme des merles; moi, quand j'ai vu çà, je lui ai donné un revers... (*il jette la pile de cartons et aperçoit Bonnard.*) Tiens, ce monsieur que je n'avais pas aperçu.

BONNARD, *se levant et souriant.*

Enchanté, monsieur...

PROSPER, *reculant.*

C'est lui, c'est mon cabaleur d'hier.

THÉRÈSE.

Mon oncle!...

PROSPER.

Son oncle! l'oncle Bonnard! Dieux!... moi qui ai manqué d'assommer la nature!...

THÉRÈSE, *émue.*

Comment, mon oncle, c'est vous qui cabaliez contre moi...

BONNARD, *sérieusement.*

Ma chère enfant, c'est peut-être la plus grande preuve de tendresse que j'aye pu te donner... je t'avais jugée à la répétition.... j'ai vu quels chagrins tu te préparais, mais tu ne voulais rien écouter... Tu avais la tête tournée, il n'y avait qu'une leçon sévère qui pût te ramener à la raison.... elle a été cruelle, j'en conviens, mais j'en ai plus souffert que toi, Thérèse, et il m'a fallu du courage pour m'y décider.

THÉRÈSE, *cachant sa figure.*

Ah! mon oncle!

PROSPER, *le regardant.*

Quoique çà, c'est de drôles de marques d'amitié.

BONNARD.

AIR : *Vaud. de l'homme vert.*

Allons, ma fille, du courage,
Point de regrets, cette leçon

Doit pour toujours te rendre sage...
Epouse ce brave garçon,
Il a bon cœur je le parie,
Quoiqu'il ait un rude poignet.

PROSPER.

Daignez l'excuser, je vous prie,
C'est l'sentiment qui le guidait.

BONNARD.

Allons, allons, tu vas écouter la raison.... mais qui vient là?

THÉRÈSE, *surprise.*

Monsieur Durosier!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DUROSIER.

DUROSIER, *s'essuyant le front.*

Me voici, me voici, chère petite; je n'en puis plus, mes chevaux sont sur les dents... Messieurs, je vous salue...

BONNARD, *à part.*

A l'autre!

PROSPER, *à part.*

Le v'là encore!...

THÉRÈSE.

Monsieur!

DUROSIER.

Vous avez cru que je vous abandonnais... fi donc! je m'occupais de vous, mon ange; je me doutais bien que vous seriez victime... mais j'avais pris mes précautions... j'avais amené avec moi un directeur du boulevart; il a bien vu que c'était de la cabale, il a été enchanté de votre jeu, et il vous offre un engagement magnifique.

THÉRÈSE, *avec joie.*

Un engagement!...

DUROSIER, *le lui donnant.*

Vous n'avez qu'à signer... Deux mille écus. (*à part.*) Ça me coûte un peu cher, mais c'est égal...

THÉRÈSE.

Six mille francs...

BONNARD, *bas.*

Elle accepte...

PROSPER, *bas.*

Tout est perdu !

THÉRÈSE, *avec abandon.*

Ah ! Prosper !... je puis donc aussi te faire un sacrifice ! (*elle le déchire.*)

DUROSIER.

Eh bien ! y pensez-vous ?...

BONNARD ET PROSPER, *enchantés.*

Thérèse !...

THÉRÈSE, *à Durosier.*

Oui, Monsieur... j'ai fait une faute que mon inexpérience peut seule excuser, je ne la renouvellerai pas... reprenez tous vos dons, je n'en ai plus besoin, je renonce au théâtre, et je pars à l'instant avec mon oncle...

BONNARD, *l'embrassant.*

Bien, ma fille...

DUROSIER, *déconcerté.*

Comment cher ange, mais c'est un meurtre dans l'intérêt de l'art.

PROSPER.

Assez, Monsieur... vous avez entendu, allez à vos affaires, ne regardez plus Mam'zelle, où je vous tue, dans l'intérêt de l'art !

DUROSIER, *se fâchant.*

Hein ! qu'est-ce que c'est que ce jeune artiste ?

THÉRÈSE.

Prosper !

DUROSIER, *se radoucissant.*

Ah ! c'est M. Prosper... je conçois alors. (*à part.*) Faites donc débuter ces petites-filles, pour qu'un autre en profite... ça dégoûte bien des beaux-arts. (*haut.*) Désolé de ne pouvoir assister au bonheur de ces aimables enfans... mais j'ai tant d'occupations ; un élève du Conservatoire à faire entendre ce matin... une pièce nouvelle pour ce soir. (*passant entr'eux.*) Avant de vous quitter, je me permettrai de vous donner un conseil... Vous allez vous marier, c'est trop juste... mais prenez garde, c'est un autre genre de début... M. Prosper,

le mariage, c'est comme au théâtre, les sociétaires... on croit quelquefois avoir part entière, et le plus souvent.... Votre serviteur très-humble de tout mon cœur.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JOSEPHINE, HENRIETTE, MIMI, LES OUVRIÈRES *qui reviennent.*

TOUTES, *entre elles, et entourant Thérèse.*

AIR : *D'une simple fleur.*

Savez-vous c' qu'on dit?

HENRIETTE.

La débutant' si mauvaise.

MIMI.

Il s' répand un bruit,
Qu' c'était mam'zell' Thérèse.

JOSÉPHINE.

Quoi vraiment c'était Thérèse!

MIMI.

Laissez-m'en rire à mon aise.

(*A Thérèse.*)

Ma chère amie, il fallait
Nous envoyer un billet.

TOUTES, *riant.*

Oui vraiment c'était Thérese,
Vous étiez donc bien mauvaise;
Ah! mon dieu, que j'ai d' regret,
De n'avoir pas eu de billet.

THÉRÈSE.

Voilà ce que je craignais le plus.

BONNARD.

Pourquoi donc. (*aux ouvrières.*) Eh! bien oui, Mesdemoiselles... c'est ma nièce, et son exemple pourra au moins servir de leçon à toutes les petites-filles qui sont possédées de la même manie... elles y gagneront, et le public aussi, du reste pour prolonger votre gaîté, elle vous invite à sa noce avec M. Prosper.

JOSÉPHINE.

Ah ! elle se marie...

THÉRÈSE.

Ah ! mon oncle, il me semble que je n'oserai plus me montrer.

BONNARD.

A cause de ce petit échec, laisse donc, si on se pendait pour cela.

PROSPER.

Il y en aurait plus d'un en l'air.

BONNARD.

Epouse ce brave jeune homme... sois bonne femme, aime ton mari, élève tes enfans ; et ceux qui t'ont sifflé hier, te respecteront et se diront : « *A la bonne heure, au moins la voilà à sa place.* »

CHŒUR FINAL.

AIR : *Vaudeville des Trois Faubourgs.*

Parcourons gaîment la carrière,
Où le destin nous aura mis ;
Et ne cherchons jamais à faire,
Ce que nous n'avions pas appris.

THÉRÈSE, *au Public.*

AIR : *Vaudeville de l'Héritière.*

A mon début... un sort contraire,
Hier à trahi mon espoir ;
Pourtant j'aurais voulu vous plaire,
C'est encor mon seul vœu ce soir.

(*En confidence.*)

Oui je vous le dis en cachette,
Je ne forme plus qu'un désir ;
Avant de prendre ma retraite,
Je voudrais m'entendre applaudir.

CHOEUR.

Parcourons gaîment la carrière,
Etc., etc.

FIN.

BISSON

OU

L'ENSEIGNE ET LE PILOTE,

FAIT HISTORIQUE EN DEUX ACTES ET TROIS TABLEAUX,

Dédié à la Marine française,

PAR MM. JULES DULONG, SAINT-AMAND ET VALORY,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 3 MAI 1828.

PRIX 2 : FR.

PARIS.

BEZOU, LIBRAIRE,

SUCCESSEUR DE M. FAGES,

Éditeur du théâtre de M. Scribe.

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, BOULEVARD S.-MARTIN, N° 29.

1828.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BISSON, enseigne de vaisseau, commandant le brick le *Panayoti*, capture sur les pirates grecs.	M. Bercour.
M. TRÉMINTIN, pilote, second de Bisson.	M. Fontenay.
HÉLÉNA, jeune grecque sous les habits d'un matelot grec.	Mlle Clara.
SALVATI.	M. Victor.
PIETRO.	M. Émilien.
GREGORI.	M. Armand.
Un Albanais.	M. Davesne.
Un Maltais échappé du *Panayoti*.	M. Adolphe.
HERVY, matelot sous les ordres de Bisson.	M. Théodore.
LAURETTA, fille d'un pêcheur de l'île de Stampalie.	Mlle Armantine.
Le Commandant de la frégate la *Magicienne*.	M. Dérouvère.
Matelots Français.	
Pirates de diverses nations.	
Habitans de l'île de Stampalie, etc. etc.	

pirates.

En récompense de son généreux dévouement, S. M. a nommé M. Trémintin Enseigne de vaisseau, et Chevalier de la Légion-d'Honneur.

La scène se passe, au premier et au troisième tableaux, dans l'île de Stampalie, et pendant le deuxième, à bord du *Panayoti*.

Vu au ministère de l'intérieur, conformément à la décision de Son Excellence,

Paris, le 3 mai 1828.

Par ordre,

Le chef du bureau du théâtre.

COUPART.

Imprimerie de E. DUVERGER, rue de Verneuil, n° 4.

BISSON

L'ENSEIGNE ET LE PILOTE,

FAIT HISTORIQUE EN DEUX ACTES ET TROIS TABLEAUX.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente un site agreste de l'île de Stampalie; sur l'un des côtés une petite maison, ayant une fenêtre praticable au premier étage; des filets sont attachés à la porte pour sécher.

SCENE PREMIERE.

SALVATI, PIETRO, GREGORI, LAURETTA, PIRATES.

Au lever du rideau, Salvati et un groupe de pirates sont assis à la porte de la maison, tandis que de l'autre côté du théâtre, Pietro et Gregori lutinent Lauretta, qui est occupée à raccommoder des filets.

LES PIRATES.

Chœur du buveur de Falkein.

Quand le vent nous retient à terre,
Des vastes mers joyeux enfans,
Remplir et vider notre verre
Voilà le plus doux passe-temps ! (*ter.*)

LAURETTA, *repoussant Gregori et Pietro.*

Voulez-vous bien finir !... ah si mon père était là !..

SALVATI.

Qu'est-ce que c'est donc...

LAURETTA.

Eh ! tenez... C'est M. Pietro et M. Gregori qui veulent absolument me prendre un baiser de force !...

PIETRO.

Si vous aimez mieux le donner de bonne volonté, mam'selle ?...

LAURETTA.

Non, non... ni l'un ni l'autre !...

(Ils insistent.)

SALVATI, *se levant.*

Allons !... au large !... cette enfant a raison de vous refuser !...

GREGORI.

De quoi se mêle-t-il donc ?...

SALVATI.

Le pêcheur Antonio est un brave homme... Il n'y a que lui sur la côte de Stampalie qui nous fasse bon accueil... Je sais bien que nous le payons un peu cher !... mais c'est égal !... pendant qu'il est en mer l'honneur de sa fille est sous ma protection et responsabilité, et je prétends... écoutez bien ça, vous autres... je prétends que personne ici ne l'embrasse (*il l'embrasse*), excepté moi, Ignatio Salvati, Sarde de mon pays et pirate de mon état.

LES PIRATES.

Il est bon enfant, l'capitaine !

SALVATI.

Il est comme ça !... et s'il y a quelqu'un qui demande quelque chose, voilà ma réponse. (*Il met la main sur ses pistolets.*)

PIETRO.

Cependant, capitaine...

SALVATI, *se retournant vers lui d'un ton menaçant.*

Hein ?... Quest-ce que c'est ?...

PIETRO.

Ne vous fâchez donc pas ainsi..., à quoi ça sert-il ?... C'est une simple observation que je veux vous faire... Le père Antonio ne demande pas mieux que sa fille forme un établissement honnête...

SALVATI.

Eh bien ?...

PIETRO.

Eh bien... Gregori et moi nous sommes deux établissemens honnêtes, et nous la recherchons pour le bon motif.

SALVATI.

Ah !... c'est différent !... d'abord avec moi les mœurs avant tout... Mais elle ne peut pas vous épouser tous les deux à la fois...

PIETRO.

Vous croyez, capitaine ?... au fait, c'est juste !...

GREGORI.

Aussi ne lui demandons - nous que de faire un choix, et c'est aujourd'hui qu'elle a promis de se décider.

SALVATI.

Que dis-tu à cela, Lauretta ?...

LAURETTA.

Je dis, je dis, que la journée n'est pas encore passée... D'ailleurs ne v'la-t-il pas un bel établissement ?... un pirate surnuméraire !

SALVATI.

Oh !... il finira par arriver aux appointemens... ; mais en attendant, verse-nous à boire, et moi je vais chanter la chanson du corsaire.

AIR *nouveau de M. J. Doche,* (ou *de la ronde du Maçon.*)

Voyez-vous cette humide plaine
Dont rien ne borne l'horizon ?...
Là, notre force est souveraine,
Notre sceptre est un pavillon.
Oui, partout où l'onde est amère,
Où nul mortel ne peut marquer ses pas,
Du corsaire (*bis.*)
Voilà les vastes états.

Deuxième couplet.

Dans les dangers il ne consulte
Que l'élan d'une mâle ardeur;
Et ce n'est qu'au sein du tumulte
Qu'il goûte le parfait bonheur.
Il rit aux horreurs de la guerre;
Les larmes, les cris, les soupirs,
Du corsaire (*bis.*)
Voilà les plus doux plaisirs.

Troisième couplet.

(*Ils se lèvent.*)
Quand il n'est plus, ses camarades

L'ensevelissent dans les flots.
Jamais de pleurs, mais des rasades,
Un banquet au lieu de sanglots.
Son ombre à nos cœurs toujours chère
Assiste à ce dernier repas;
Du corsaire (*bis.*)
Voilà le joyeux trépas!...

SALVATI, *continuant.*

Ah!... ça, maintenant que les bouteilles sont vides, songeons aux affaires. Il me semble que nos camarades du *Panayoti* tardent bien à rentrer?... Cependant le temps est bien gros pour tenir la mer... Leur serait-il arrivé quelque malheur? Dispersons-nous sur la côte, et voyons si nous ne découvrirons pas le bâtiment au large. Le rendez-vous général est ici... (*ils vont pour sortir.*)

Une voix en dehors.

Eh!... Pietro!... (*tous s'arrêtent.*)

PIETRO.

Qu'est-ce qui m'appelle donc?...

LA VOIX.

Salvati!...

SALVATI.

C'est la voix de l'Albanais... par ici?... par ici!... C'est bien lui!... Mais que diable traîne-t-il à sa remorque?...

SCENE II.

LES MÊMES, L'ALBANAIS, M. TRÉMINTIN, HÉLÉNA, *en matelot grec.*

L'ALBANAIS.

Tenez, capitaine...

M. TRÉMINTIN, *à part.*

Capitaine?...

L'ALBANAIS, *continuant.*

Voilà deux individus que j'ai rencontrés sur le rivage, et qui y sont arrivés je ne sais trop comment.

M. TRÉMINTIN.

Je le sais, moi. (*Il fait le geste d'un homme qui nage.*) Heureusement qu'il fait du soleil, et depuis six heures que nous marchons, nous avons eu le temps de nous sécher...

LAURETTA.

Depuis six heures ?... vous devez avoir besoin de réparer vos forces. (*Regardant Héléna.*) Oh! comme il est gentil ce petit matelot grec !

HÉLÉNA.

J'accepterai volontiers...

LAURETTA.

A t-il la voix douce ?... Un verre de rum, n'est-ce pas ?...

M. TRÉMINTIN.

Pour moi, oui, ça me connaît ça... mais pour cet enfant...

LAURETTA.

Je sais ce qu'il lui faut. (*Elle le sert.*)

SALVATI, *à part, examinant Trémintin.*

C'est singulier, j'ai vu cet homme sur le pont de quelque bâtiment...

M. TRÉMINTIN, *à part.*

Voilà des gaillards qui n'ont pas des figures heureuses... J'ai bien peur d'avoir donné contre un rescif... Carguons les voiles.

SALVATI, *toujours à part.*

Eh !... oui... C'est cela... j'y suis !... (*haut.*) Avotre santé camarade !

M. TRÉMINTIN, *à part.*

Camarade ?... le drôle est familier. (*haut.*) Merci !...

SALVATI.

Dites-moi donc, quel bon vent vous a conduit ici ?...

M. TRÉMINTIN.

Dites plutôt quelle bourasque... J'étais à bord d'un bâtiment du roi de France, *la Magicienne.*

AIR *de Marianne.*

Sur notre frégate légère
Nous filions notre grand galant...
Tout à coup on crie : Un corsaire !...
Nous attaquons, il se défend !...
La mer qui roule,
Le sang qui coule,
Fait tressaillir
Nos marins de plaisir...
A l'abordage,
Moi plein de rage
La hache en main
Je me fraye un chemin...

Mais des combattans la furie,
Fait tomber cet enfant du bord,
Et je cède de donner la mort
Pour lui sauver la vie. (*ter.*)

Je me jette à la mer, je le saisis, et j'ai le bonheur de le déposer sur ce rivage à la barbe d'une demi-douzaine de requins, qui comptaient sans doute sur nous pour faire leur déjeûner.

SALVATI.

Et vous dites que ce bâtiment était un corsaire. (*bas à ses gens.*) Serait-ce un des nôtres par hasard?

M. TRÉMINTIN, *à part.*

J'en ai trop dit, peut-être?... virons de bord... (*haut.*) Oui, un corsaire... algérien...

SALVATI.

Ah!... alors vous avez bien fait... ce sont des coquins... (*à part.*) qui vont sur nos brisées.

M. TRÉMINTIN.

Et vous trouvez qu'il en reste encore assez sans eux, n'est-ce pas, capitaine?

SALVATI.

Toujours le même, pilote Trémintin!

M. TRÉMINTIN.

Qui vous a dit mon nom?

SALVATI.

Eh!... quoi!... ne reconnaissez-vous pas ceux qui ont eu l'honneur de servir sous vos ordres?

M. TRÉMINTIN.

Je croyais n'avoir jamais commandé qu'à d'honnêtes gens.

PIETRO, *à ses camarades.*

Eh bien! il est poli... celui-là!...

SALVATI.

Que voulez-vous?... on est honnête homme jusqu'à ce qu'on cesse de l'être!... et je le serais peut-être encore... sans cette superbe montre d'argent... vous savez bien... qu'il m'a pris la fantaisie de m'approprier, à vos dépens, à la hauteur du cap...

M. TRÉMINTIN.

Je te reconnais... tu es l'italien Salvati.

SALVATI.

Précisément!

M. TRÉMINTIN.

Comment, misérable?...

SALVATI.

Doucement, pas de gestes!... parce que, voyez-vous, pilote, vous n'êtes pas ici sur votre bord...

M. TRÉMINTIN.

Tu as raison, capitaine!... Je te fais mon compliment de ta nouvelle dignité... je t'ai toujours dit que tu promettais...

SALVATI.

Et j'ai tenu... car, tel que vous me voyez, je suis à la tête d'une centaine de braves qui représentent toutes les nations de l'Europe.

M. TRÉMINTIN.

En ce cas, voilà l'Europe joliment représentée... Mais ce n'est pas là la question,.. puisque je te retrouve, tu vas me rendre un service...

SALVATI.

Parlez, pilote.

M. TRÉMINTIN.

Je te prévions, d'abord, que je n'ai pas de quoi l'acheter.

SALVATI.

C'est égal... ne sommes-nous pas d'anciennes connaissances?... je vous ferai crédit; et puis d'ailleurs, pour votre montre...

M. TRÉMINTIN.

De la conscience!... En ce cas, fournis-moi donc le moyen de gagner l'île la plus voisine, où se trouvent des autorités françaises.

SALVATI.

Ça peut se faire... justement, mes camarades et moi avons à visiter la côte... nous profiterons de ça pour vous trouver une embarcation... Vous voyez qu'il est bon d'avoir des amis partout. Demeurez quelques instans.

AIR : *Allons réveiller tout le monde.*

Je ne vous ferai pas attendre;
Bientôt je vous rejoins ici.
Quand un pirat' n'a rien à prendre,
On peut se confier à lui. (*bis.*)

TRÉMINTIN, *à Héléna.*

Rassurez-vous, notre départ s'apprête;

Vous ne souffrirez pas long-temps.
Comme marin, je sais qu'à la tempête
Succède toujours le beau temps. (*bis.*)

TOUS.

Nous ne vous ferons pas attendre, etc.

(*Les pirates sortent tous.*)

SCENE III.

M. TRÉMINTIN, HÉLÉNA, LAURETTA.

HÉLÉNA.

Enfin les voilà partis!... je respire plus librement.

LAURETTA.

Vous n'êtes pas habituée à de pareilles rencontres, n'est-ce pas?...

M. TRÉMINTIN.

Cela se conçoit... il est si jeune dans le métier...

LAURETTA.

Mais comme il est donc timide pour un marin!... Vous ne buvez aucune liqueur!... vous n'avez seulement pas fumé une pipe... on vous prendrait pour une demoiselle.

M. TRÉMINTIN.

Vous trouvez?...

LAURETTA.

Quoique çà, j'aimerais bien mieux un petit mari comme lui qu'un de ces vilains pirates...

M. TRÉMINTIN.

Voyez-vous çà!...

LAURETTA, *les contrefaisant.*

Lauretta, du tabac!... Lauretta, du rum!... Et puis, celui-ci qui vient vous agacer... celui-là qui veut vous prendre la taille!...

M. TRÉMINTIN.

C'est tout-à-fait désagréable!...

LAURETTA.

Ils font les gentils... ils sont laids... prrrr... heureusement qu'on sait leur répondre...

AIR : *Vaudeville du petit Courrier.*

S'ils me cajolent... aussitôt
D'un coup d'ongle je les régale;
Et mon per', fort sur la morale,

L'char vend son rum dix fois c'qu'il vaut,
Aussi, lorsqu'en quittant la terre,
Ils ont passé, pour leurs péchés,
Par mes mains et cell's de mon père,
Ils peuv' dir' qu'ils sont écorchés. (*ter.*)

M. TRÉMINTIN.

Eh bien! puisque tu es une si bonne fille, apprête-nous un joli petit plat de poisson que tu mettras sur le compte de ces messieurs... car, vois-tu, nos goussets sont comme nos estomacs... à vide... Notre argent est au fond de la mer, et je ne me soucie pas de l'y aller chercher.

LAURETTA.

De l'argent?... par exemple.., est-ce que vous en avez besoin?... Quand on a une aussi jolie petite mine... (*elle indique Hélena.*) et puis d'ailleurs...

Air *de Fanchon.*

Toujours dans not' chaumière,
D'bon cœur à la misère
Nous offrons moitié d' not' repas.
Les pirat' nous défrayent;
C'est juste... il faut bien qu'ici-bas...
Ce soit les rich' qui payent
Pour ceux qui n' le sont pas. (*bis.*)

(*Elle rentre.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté* LAURETTA.

HÉLÉNA.

La bonne fille!...

M. TRÉMINTIN.

Allons, allons!... ça ne va pas encore trop mal... Un morceau sur le pouce... une voile pour reprendre la mer... et vogue la galère!... Nous serons bientôt, vous auprès des riches parens qui vous attendent à Smyrne...

HÉLÉNA.

Hélas!...

M. TRÉMINTIN.

Moi sur mon bord à commander la manœuvre!... et ma

pauvre femme, comme ça lui fera plaisir de me revoir!... moi qui ai été obligé de la laisser au pays, après huit jours de mariage!... Quoique çà, je ne vous le cache pas... ça me fera de la peine de me séparer de vous... parce que, dam', moi, depuis deux ans que je vous vois tous les jours,.. l'habitude... l'amitié... enfin ça me fera de la peine!...

HÉLÉNA.

Et moi, mon cher Trémintin, moi qui vous ai dû deux fois la vie!... comment pourrai-je jamais reconnaître?...

M. TRÉMINTIN.

Laissez donc!... ah! mon Dieu! n'dirait-on pas?... aujourd'hui encore!... il n'y a pas un matelot de chez nous qui n'en eût fait autant que moi....

HÉLÉNA.

Oui, mais au désastre de Missolonghi...

M. TRÉMINTIN.

Ah!... c'est différent!...

Air *de Léonide.*

J'servais alors, j'men fais honneur!...
Sous c'tamiral plein de vaillance
Qui venait, au nom de la France,
Pour tendre la main au malheur!...
Sans jamais vouloir se rendre,
En voyant les Grecs mourir,
Nous brûlions de les défendre!...
Nous n'pouvions que les r'cueillir.
Quel tableau frappe nos regards:
Des vieillards, des enfans, des femmes!...
Bravant et le fer et les flammes,
Disputent leurs derniers remparts.
Plus d'espoir...! Mais leur courage
Enfante un sublime effort!...
La vill' saute!... Aux cris de rage
Succède un silenc' de mort!...
Orphelin' de Missolonghi,
Notre frégat' vous fut hospitalière!...
Pauvre Héléna!.. vous n'aviez plus de père;
Mais j'étais là, je vous en ai servi.

HÉLÉNA.

Oui, vous fûtes mon bienfaiteur... mon père!... Pendant mon séjour à Marseille, sans nouvelles de ma famille, c'est vous qui seul avez pris soin de mon existence...

M. TRÉMINTIN.

Moi ?... (*à part.*) encore... si elle savait que nous étions deux !...

HÉLÉNA.

Enfin c'est à vous que je devrai d'embrasser les seuls parens qui me restent...

M. TRÉMINTIN.

Ah ! pour çà, je ne m'en défends pas !... je puis me flatter d'avoir eu là une fameuse idée !... vous mettre sous ce costume, à bord d'un bâtiment de l'État... faire passer une jolie fille pour un petit matelot aux yeux de tout un équipage... ce n'est pas maladroit. Il est vrai que j'en ai touché deux mots à mes chefs !... Mais ça n'fait rien à la chose... bientôt vous entrerez, toutes voiles dehors, dans le port de Smyrne, et vous ferez amener pavillon aux dépositaires de la fortune qui vous appartient.

HÉLÉNA.

C'est mon plus vif désir.

AIR *de la romance de Ténière.*

Vouée au malheur dès l'enfance
Et loin des miens condamnée à mourir,
Je dois tout à votre assistance,
Mon cœur gardé ce souvenir.
Du ciel puisque le courroux cesse
Et que mon sort semble vouloir changer,
Si je désire aujourd'hui la richesse
Ah ! mon ami, c'est pour la partager. (*bis.*)

M. TRÉMINTIN.

Ah !... Tenez, jeune fille, il faut en finir... je ne veux pas plus long-temps supporter seul tout le poids de votre reconnaissance.

HÉLÉNA.

Que dites-vous ?...

M. TRÉMINTIN.

Ce que l'on m'avait défendu de vous avouer... mais je force la consigne ! croyez-vous qu'avec ma paye de pilote... j'aurais pu... non, non, mam'selle... un autre...

HÉLÉNA.

Un autre !... et quel est-il ?...

M. TRÉMINTIN.

Un bon garçon !... intrépide comme Jean-Bart !... un cœur !... un courage !

HÉLÉNA.

Ciel !...

M. TRÉMINTIN.

Vous l'avez reconnu, n'est-ce pas ?... c'est Bisson, enseigne sur la frégate la *Magicienne*, mon lieutenant !...

HÉLÉNA, *à part.*

C'était lui !...

M. TRÉMINTIN.

Et puisque ma langue a levé l'ancre, je vous dirai aussi... qu'il vous aime...

HÉLÉNA, *à part.*

Il m'aime !...

M. TRÉMINTIN.

Il ne vous l'a pas dit !... il vous le dira encore bien moins maintenant ; je le connais, il craindrait de devoir votre amour à la reconnaissance !...

ENSEMBLE.

AIR : *Quel plaisir.* (de la Maison de plaisance.)

Quel plaisir (*bis.*)
Cet aveu fait à son / mon ame !
Une subite flamme
D'avance avait su les / nous unir.

HÉLÉNA, *à part.*

Loin de moi doit fuir la tristesse,
L'avenir sourit à mon cœur.
De Bisson la vive tendresse
Me promet encor le bonheur !...

M. TRÉMINTIN.

Pourquoi rougir, pauvre petite,
De le payer d'un doux retour ?
Vous méritez tout son amour,
Et votre amour, il le mérite.

ENSEMBLE.

Quel plaisir, etc.

(*On entend dans la coulisse le refrain de la chanson du corsaire.*)

M. TRÉMINTIN.

Mais voici nos amis les pirates qui reviennent.

SCENE V.

LES MÊMES, SALVATI, PIETRO, GREGORI, PIRATES, etc.

SALVATI.

Vous voyez, pilote, que nous sommes de parole !... ma foi, vous êtes plus heureux que je ne l'espérais : nous venons de signaler au large, vers la côte occidentale de l'île, une frégate française !

M. TRÉMINTIN, *bas à Hélena.*

Ça ne peut être que la *Magicienne*, le corsaire est coulé bas !

SALVATI.

Ainsi, mon brave, au moyen d'une barque qui est là, (*il indique sa droite.*) et que des pêcheurs consentent à vous prêter, vous aurez bientôt rejoint vos compatriotes.

HÉLÉNA, *à part.*

Je vais donc le revoir !

M. TRÉMINTIN.

Salvati, tu es un brave coquin... mais tu n'auras pas obligé un ingrat... Au métier que tu fais, tu ne peux manquer de descendre d'un jour à l'autre à fond de cale d'un de nos bâtimens, pour monter ensuite à la grande vergue... tu comprends ?... Eh bien, mon garçon, si ce malheur-là t'arrive... et que je sois là... sois tranquille... tu ne languiras pas...

PIETRO.

Bien obligé de la protection !...

SALVATI.

Bon voyage, pilote !...

M. TRÉMINTIN.

Adieu !... mais pas au revoir...

SCENE VI.

LES MÊMES, LAURETTA.

LAURETTA, *sortant de la cabane.*

Comment, vous vous en allez? et votre repas qui est prêt!

M. TRÉMINTIN.

Je te remercie, mon enfant; mais il a tort... nous partons!

SALVATI.

Je vais vous accompagner jusqu'au rivage... Mais qu'est-ce que j'aperçois là-bas?... regardez donc, vous autres... je ne me trompe pas, ce sont les deux Maltais de l'équipage du *Panayoti*.

M. TRÉMINTIN, *à part.*

Le *Panayoti*?... c'est le nom du corsaire que nous avons attaqué.

SALVATI, *à ses gens.*

Ils accourent de ce côté... quel désordre!

SCENE VII.

LES MÊMES, LES DEUX MALTAIS.

UN MALTAIS.

Enfin nous vous trouvons!

SALVATI.

Qu'est-il donc arrivé?

LE MALTAIS.

Tu vas le savoir. (*montrant M. Trémintin.*) Eh!.. mais, cet étranger?... attends donc... je le reconnais... (*bas.*) ordonne qu'il s'éloigne.

SALVATI.

Qu'un des nôtres conduise ce pilote à la barque qui l'attend.

LE MALTAIS, *toujours bas.*

Que fais-tu?... il est prudent de le retenir.

SALVATI.

Tu crois ?... Un instant !... Pilote, vous ne pouvez encore partir !...

M. TRÉMINTIN.

Et pour quelle raison ?

SALVATI.

Parce que... parce que... (*à part.*) Le diable m'emporte si je le sais moi-même !... (*haut.*) Parce que ça me convient... et que je crois avoir ici le droit de commander...

M. TRÉMINTIN.

Qu'est-ce à dire ?... Ne m'avais-tu pas promis ?...

SALVATI.

Eh ! oui... je vous le promets encore... mais allez ! allez !.. votre souper vous attend.

Air de Fernand Cortez.

Résignez-vous au sort,
Et point de résistance ;
On doit l'obéissance
Quand on est le plus fort.

M. TRÉMINTIN, *à part.*

Il faut louvoyer
Puisque le vent devient contraire.

HÉLÉNA, *bas à Laurentia.*

Que vont-ils donc faire ?...

LAURENTIA, *bas.*

L'amitié que vous va veiller.

TOUS.

Résignez-vous au sort, etc.

(*M. Trémintin et Héléna rentrent dans la cabane.— Il commence à faire nuit.— Salvati ferme la porte et prend la clé.*)

LAURENTIA.

Que faites-vous donc, M. Salvati, et mes filets ?

SALVATI.

Tu les prendras plus tard.

SCÈNE VIII.

SALVATI, PIETRO, GREGORI, LAURETTA, MALTAIS, PIRATES, *puis* M. TRÉMINTIN *à la fenêtre.*

SALVATI.

Nous sommes seuls, explique-toi.

LE MALTAIS.

J'ai de mauvaises nouvelles à vous annoncer.

SALVATI.

Tant pis !...

Écoutons !...

LE MALTAIS.

Le *Panayoti* a été pris par un bâtiment français.

SALVATI.

Pas possible !

M. TRÉMINTIN.

Bon !

LE MALTAIS.

Et j'ai reconnu dans le combat le marin qui vient de se retirer !

SALVATI.

Ah !... maître Trémintin, vous avez voulu nous engager dans une fausse route...

M. TRÉMINTIN, *à part.*

C'est dommage !

SALVATI.

Achève.

LE MALTAIS.

Mais tout espoir n'est pas perdu. Le commandement de la prise a été confié à un jeune enseigne.., brave, dit-on....

M. TRÉMINTIN, *à part.*

C'est Bisson !

LE MALTAIS.

Mais sans expérience, sans doute... il n'a avec lui que quinze hommes d'équipage... et, séparé de la frégate par

le gros temps, il a été forcé de mouiller dans la petite baie, sur la côte orientale de Stampalie.

M. TRÉMINTIN, *à part.*

C'est bon à savoir.

LE MALTAIS, *continuant.*

De quelles forces pouvez-vous disposer?

SALVATI.

Deux tartanes et cent cinquante hommes environ!..

LE MALTAIS.

C'est plus qu'il n'en faut!..

M. TRÉMINTIN, *à part.*

Est-ce qu'ils auraient l'intention...

LE MALTAIS.

D'ailleurs, quatre des nôtres, qui n'ont pas eu comme nous le bonheur de pouvoir s'échapper, sont à bord du *Panayoti*... et nous donneront un coup de main...

M. TRÉMINTIN, *à part.*

C'est ce que nous allons voir... la barque est là!... à moi!... (*Il commence à fixer un filet à la fenêtre pour s'évader.*)

LE MALTAIS.

Il faut profiter de la nuit pour attaquer...

SALVATI.

Oui, mais n'avons-nous pas à craindre cette voile que nous avons aperçue de l'autre côté de l'île?

LE MALTAIS.

Le vent ne lui permettra pas d'en doubler la pointe... et elle arrivera trop tard!...

SALVATI.

A la bonne heure! Enfans!... apprêtez-vous à combattre... deux hommes veilleront sur le pilote et le retiendront ici... il pourrait nuire à nos desseins!... Partons.

AIR : *Marche du siége de Corinthe.*

La nuit long-temps encore
Couvrira nos apprêts;
Marchons... et que l'aurore
Eclaire le succès!
Le ciel dans l'entreprise
Sera notre soutien;
Car c'est chose permise
De reprendre son bien.

TOUS.

La nuit long-temps encore, etc.

(Ils sortent d'un côté, tandis que M. Tremintin et Hélèna, qui se sont évadés par la fenêtre pendant la fin de la scène, disparaissent du côté opposé. Lauretta semble protéger leur fuite; Gregori et Pietro demeurent à la porte de la cabane comme pour veiller sur les prisonniers.)

FIN DU PREMIER ACTE ET DU PREMIER TABLEAU.

ACTE SECOND.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la cabine, ou chambre du capitaine, à bord du *Panayoti*; au fond, des fenêtres et des sabords, à gauche l'escalier conduisant sur le pont, et descendant à la cale.

SCÈNE PREMIERE.

HERVY, MATELOTS.

(*Des matelots font manœuvrer une pompe : ils chantent la chanson suivante, dont le refrain est répété par d'autres matelots que l'on ne voit pas, et qui sont sur le pont.*)

AIR *nouveau de M. J. Doche.*

C'était un soir, dedans Bordeaux,
Trois matelots (*bis.*)
Du pays d'Caux...
Un' dame les aborda, (*bis.*)
Puis à souper les engagea.

On leur donna
Du vin muscat, (*bis.*)
Si ben qu'la tête leur en tourna;
Et ce n'fut que l'lendemain ben tard
Qu'ils s'rapp'lèr' qu'ils étaient de quart. (*bis.*)

On les rossa; mais ils avaient
Dans leurs goussets (*bis.*)
De la monnaie,
D'puis, les marins du pays d'Caux
Veul' tous s'en venir à Bordeaux. (*bis.*)

HERVY, *sortant de la cale.*

Holà! matelots!... tenez bon la manœuvre!

SCENE II.

LES MÊMES, BISSON.

TOUS.

Salut, capitaine!

BISSON.

Eh bien, Hervy?

HERVY.

C'est fini; mais il était temps. Deux pouces de plus, et les poudres qui sont là-dessous étaient atteintes par l'eau.

BISSON.

Remontez sur le pont, et tenez le bâtiment prêt à profiter de la moindre brise qui pourrait favoriser sa sortie de ce mouillage.

HERVY.

Suffit, capitaine.

BISSON.

Veillez aussi sur les quatre pirates qui sont encore à notre bord. Ils pourraient être tentés d'imiter l'exemple des deux drôles qui tantôt se sont échappés en se jetant à la mer.

HERVY.

Soyez tranquille. Je réponds d'eux corps pour corps, capitaine.

BISSON.

Allez!

(*Les matelots se retirent.*)

SCENE III.

BISSON, *seul.*

Capitaine!... il faut convenir que ce titre-là résonne agréablement à l'oreille d'un simple enseigne de vaisseau!... quel honneur pour moi!... Jeune encore, on me choisit pour commander un bâtiment... on se repose sur ma valeur de la conservation d'une prise importante!...

heureux Bisson !... Pourquoi faut-il que l'incertitude où je suis sur le destin de la plus adorée des femmes, vienne troubler la satisfaction que j'éprouve ?... Brave et généreux Trémintin, auras-tu préservé ses jours ?... oui, tout doit me le faire espérer... Chère Héléna, vous ne deviez connaître mon amour que lorsque j'aurais acquis un sort digne de vous être offert... eh bien ! l'occasion de me distinguer se présente... les pirates sont nombreux dans ces parages... Prévenus par les deux fugitifs de notre petit nombre, ils ne manqueront pas de m'attaquer... qu'ils viennent !... je les attends...

Air : Ah ! que je sens d'impatience.

Foudroyés par notre courage,
Je les vois déjà coulés bas ;
Ils venaient chercher le pillage,
Ils ne trouvent que le trépas.
Aucun d'eux ne l'évite...
Pas d'espoir dans la fuite,
Et le pavillon blanc
Est triomphant !
Je monte en grade sans entrave ;
Car ce récit
Fera du bruit.
Qui donc se battait ?...
Qui donc commandait
Au combat naval ?...
Un contre-amiral ?...
Un vice-amiral ?...
Eh non, non, non, cent fois non !...
Ce brave (bis)
C'est l'enseigne Bisson ! (*ter.*)

(*En ce moment on entend héler.*)

Qu'entends-je ?... (*il regarde par l'un des sabords.*) une barque a touché le bâtiment... deux matelots s'élancent à bord... j'ai cru reconnaître...

SCENE IV.

BISSON, HERVY.

HERVY, *accourant.*

Bonne nouvelle ! bonne nouvelle, capitaine ! notre brave Trémintin et son petit matelot... les voilà, les voilà !...

BISSON.

Il est donc vrai...

(Remontant la scène.)

AIR ; *Rentrez chez vous.*

Oui, c'est bien lui !
Un heureux sort le ramène ;
C'est un ami
Que je retrouve aujourd'hui.

SCENE V.

LES MÊMES, HÉLÉNA, M. TRÉMINTIN, MATELOTS.

BISSON, *continuant, à Trémintin qui entre.*

Viens sur mon sein.

M. TRÉMINTIN.

M'y voici, cher capitaine !
C'est Trémintin
Qui vous serre encor la main.

TOUS.

Oui, c'est bien lui !
Un heureux sort le ramène ;
C'est un ami
Qui nous revient aujourd'hui.

TRÉMINTIN.

Par la première ration que ma mère me donna quand je vins au monde... voilà un des plus beaux momens de ma vie !

BISSON.

Tu m'étais déjà bien cher, mon ami ; mais ta noble conduite, ton généreux dévouement...

M. TRÉMINTIN.

Allons donc !... ne parlons pas de ça !

BISSON, *à Héléna.*

Pardonnez à mon trouble... mais ce retour inattendu... non, vous ne sauriez croire, mademoiselle, au bonheur que j'éprouve à vous revoir !...

HÉLÉNA, *bas.*

Que faites-vous ?... songez donc que vis-à-vis de ces gens, je ne suis que le petit Paolo.

BISSON.

Il est vrai... étourdi !... mais la joie, le plaisir...

HÉLÉNA, *à part.*

Quel transport !... Trémintin ne m'avait pas trompée !...

M. TRÉMINTIN.

Nous l'avons échappée belle !... Quant à moi, je n'en fais pas le fier, je n'ai jamais si bien compris l'utilité de la terre que quand je me suis vu à deux cents brasses du vaisseau, nageant comme un saumon, avec cet enfant sur le dos... Mais pour le quart-d'heure, parlons du danger que vous courez.

HÉLÉNA.

Il nous a causé d'assez vives alarmes !...

BISSON.

Des alarmes ?... à vous ?...

HÉLÉNA.

Sans doute... n'était-ce pas naturel ?...

BISSON, *à part.*

Ce ton d'intérêt... (*haut, à M. Trémintin.*) Parle, que veux-tu dire ?

M. TRÉMINTIN

Parbleu, que les deux pirates que vous avez laissés échapper, ont réjoint leurs camarades qui infestent Stampalie, et que ces réprouvés se disposent à venir vous attaquer.

BISSON.

Ce n'est que cela ?... je l'espérais... j'avais pris mes mesures en conséquence, et maintenant que tu es avec moi, mon vieux camarade, je ne doute plus de la victoire.

M. TRÉMINTIN.

En ce cas, achevez donc vos préparatifs... car, ce que vous ne pouviez prévoir, c'est que nous ne précédons ces enragés que de quelques instans, et que dans peu de minutes vous les aurez sur les bras.

BISSON.

Quand ils voudront !... je te prie de croire qu'ils seront bien reçus.

M. TRÉMINTIN.

A cet égard-là, la politesse française est généralement connue.

BISSON.

Enfans, vous l'avez entendu ! que chacun de vous se rende à son poste de combat ! — Vous, Hervy, visitez les armes, faites charger les pièces, et ordonnez surtout à

la vigie d'observer attentivement toute la côte de l'île.

(*Fausse sortie des marins.*) Un moment !... du rum !

(*On sert du rum à tous les marins.*)

M. TRÉMINTIN.

A notre brave capitaine !...

BISSON.

A ceux qui auront le bonheur de mourir les armes à la main !

TOUS.

Vive notre capitaine!

AIR *Des épaulettes du grenadier.*

Amis, pour nous un beau moment s'apprête,
Et tous en chœur entonnons le vivat !
Soyons joyeux ; car c'est un jour de fête,
Pour le marin, que le jour du combat.

(*Les matelots sortent ; on entend un roulement de tambour.*)

SCÈNE VI.

BISSON, HÉLÉNA, M. TRÉMINTIN.

M. TRÉMINTIN.

Bien ! capitaine, je suis content de vous.

HÉLÉNA.

Mais le nombre des pirates qui vont venir vous attaquer est considérable !

M. TRÉMINTIN.

Cent cinquante au moins.

BISSON.

Et je n'ai que quinze marins avec moi !... Mais un brave ne vaut-il pas à lui seul plus de dix coquins ?

M. TRÉMINTIN.

Certainement ; et, dans la conversation qui va s'engager, ce ne sont pas toujours les plus nombreux qui parlent le mieux.

HÉLÉNA.

Pourquoi s'exposer imprudemment à des périls certains ? si vous vous hâtiez de reprendre la mer ?

BISSON.

Quand le temps me permettrait de suivre votre conseil, Héléna, songez que le pavillon français flotte en

ce moment sur le *Panayoti*... Ce serait le déshonorer que de prendre la fuite devant une poignée de bandits.

HÉLÉNA.

Vous succomberez sans sauver votre bâtiment.

BISSON.

Que voulez-vous?... quand on fait ce qu'on peut...

M. TRÉMINTIN.

Il est certain qu'une fois morts, notre responsabilité est à couvert.

BISSON.

Mais vous, Héléna, vous saviez les périls qui me menacent; pourquoi vous être volontairement exposée à les partager?

HÉLÉNA.

Pouvais-je connaître les dangers de votre situation et ne pas vous en prévenir?

BISSON.

Ma situation?... elle devenait digne d'envie!... dès l'instant qu'elle vous inspirait un si vif intérêt.

HÉLÉNA.

Et d'ailleurs, la reconnaissance...

BISSON.

Que voulez-vous dire?

HÉLÉNA.

Trémintin m'a tout appris...

BISSON, *sévèrement.*

Trémintin!...

M. TRÉMINTIN.

Ma foi, capitaine, manœuvrez comme vous l'entendrez pour vous tirer de là... J'étais las de recevoir à chaque instant des remercimens qui ne m'étaient pas dus.

HÉLÉNA.

Quels reproches ne devrais-je pas vous adresser pour vous être si long-temps soustrait à ma reconnaissance?

BISSON.

De grace, ne parlez pas de reconnaissance, Héléna. Le sentiment qui m'a guidé... si vous le connaissiez... détruirait peut-être à vos yeux le mérite de mes faibles services. Mais ne songeons qu'à vous mettre à l'abri du danger.

HÉLÉNA.

Moi?...

BISSON.

Rester plus long-temps à bord serait une imprudence. Votre chaloupe est encore à la mer... l'obscurité vous protège... profitez-en pour retourner à terre... un matelot va vous y conduire...

HÉLÉNA.

Non, je veux partager les périls de mon bienfaiteur !...

BISSON.

Songez qu'ils sont imminens.

M. TRÉMINTIN.

Inévitables !...

HÉLÉNA.

Que m'importe ? Les inquiétudes que j'éprouverais loin d'ici seraient mille fois au-dessus des dangers que je dois courir en y restant... Laissez-moi espérer encore que vous triompherez de ces misérables.

BISSON.

Au moins conservez-je l'espoir qu'ils ne triompheront pas de moi !...

SCENE VII.

LES MÊMES, HERVY.

HERVY, *accourant.*

Capitaine, la vigie signale deux tartanes qui doublent en ce moment la pointe de l'un des rochers de l'île !...

BISSON.

Serait-ce déjà les pirates ?... Il faut nous en assurer... (*Il prend une lunette de nuit et s'approche de l'un des sabords. — Moment de silence.*)

M. TRÉMINTIN.

Eh bien, capitaine ?

BISSON.

Deux embarcations, ayant à bord un grand nombre d'hommes, se dirigent en effet vers nous, en nageant avec force !... Pilote, prends ton porte-voix et hêle ces barques.

M. TRÉMINTIN.

Oui, commandant. (*Il hêle. — Silence.*)

BISSON, *regardant toujours.*

Ils avancent... et point de réponse!... Hèle de nouveau.

(*M. Trémintin obéit. Des cris furieux et des coups de feu se font entendre à une distance éloignée.*)

M. TRÉMINTIN.

Voilà qui devient plus clair!

BISSON.

Ce sont eux!

HÉLÉNA.

Juste ciel! Vous allez être attaqués!...

M. TRÉMINTIN.

Au moins ce n'est pas une surprise.

BISSON.

Ces messieurs ne veulent pas être en reste de politesse avec nous. Ils viennent promptement nous rendre notre visite.

M. TRÉMINTIN, *ôtant sa veste.*

Au combat!

BISSON, *arrêtant Trémintin.*

Un moment!... Pilote, deux mots! (*il le tire à l'écart.*) Il faut songer à tout.

AIR : *du Renégat.*

Sous le nombre on peut succomber;
Mais notre demeure dernière,
Sans honte, ne aurait tomber
Entre les mains d'un vil corsaire.
Si tu survis... ami, remplace-moi...
La poudre est là!...

M. TRÉMINTIN.

Recevez-en ma foi.

ENSEMBLE.

Un noble espoir remplit mon ame;
Car avant de rendre ce bord,
J'aurai dans mon navire en flamme
Trouvé la vengeance et la mort.
Oui, j'aurai su trouver la mort.

BISSON.

Héléna, je veille sur vous. (*M. Trémintin et Bisson montent sur le pont.*)

SCENE VIII.

HÉLÉNA, *seule.*

Il s'éloigne!... il va combattre!... je ne saurais me tromper, malgré son apparente sécurité!... Il médite quelque résolution désespérée... et sa mort pourrait être... (*bruit d'armes à feu.*) Mais déjà l'attaque est commencée!... écoutons!... (*on n'entend plus que des cris et le cliquetis des armes.*) Ces cris de fureur!... hélas!... ils retracent à mon souvenir les désastres de mon malheureux pays!... alors, comme en ce moment, la mort m'environnait de toutes parts... maintenant, comme en ces jours de deuil, implorons le ciel en faveur de ces défenseurs... Des pas nombreux se pressent sur le pont... (*regardant par le sabord.*) Que vois-je!... les pirates s'élancent de toutes parts sur le bâtiment... Il n'est plus de doute, le nombre l'emporte sur la valeur!... ô malheureux!...

SCÈNE IX.

BISSON, M. TRÉMINTIN (*une mèche à la main*), HERVY ET TROIS MATELOTS.

M. TRÉMINTIN.

Malédiction!...

BISSON.

Tout est perdu, Héléna... ces brigands sont maîtres du navire... et il ne nous reste plus que cette chambre dans laquelle ils ne pourront pénétrer de quelques instans!...

HÉLÉNA.

O mon dieu!... vous êtes blessé!...

BISSON.

Blessé, oui... mais Dieu merci pas assez pour ne point terminer l'affaire!...

M. TRÉMINTIN.

De quinze hommes que nous étions!... voilà tout ce qui reste!...

HÉLÉNA.

Ainsi le projet de ces misérables est accompli...

BISSON.

Accompli!... pas encore!...

HÉLÉNA.

Qu'espérez vous?...

BISSON.

Tout d'une dernière résolution!... Mais peu d'instans me restent, sachons en profiter!... Matelots à la mer!... (*Les matelots hésitent.*)

HERVY.

Capitaine!

BISSON, *avec force.*

A la mer, vous dis-je!....

HERVY.

Nous ne vous abandonnerons pas!...

BISSON.

Matelots, je veux qu'on m'obéisse!... à la mer!... (*Hervy et les matelots se précipitent par les sabords.*)

BISSON, *regardant hors du bâtiment.*

Bon!... la chaloupe est encore là!... Héléna, fuyez!...

HÉLÉNA.

Mais vous?...

BISSON.

Ne vous occupez pas de moi... tant que seulement deux planches de ce bâtiment seront réunies je ne dois pas l'abandonner... Trémintin... je te confie ce que j'ai de plus cher au monde!... (*M. Trémintin reste immobile.*) Ne m'as-tu pas entendu? que fais-tu là?... partez ensemble!...

M. TRÉMINTIN.

Capitaine, je ne bouge pas d'ici!...

BISSON.

Pilote, oublieriez-vous que votre devoir est de m'obéir?...

M. TRÉMINTIN.

Oui, tant que ce que vous m'ordonnez n'est pas contraire à l'honneur!... Qu'ai-je fait pour que vous me chassiez de mon bord?... C'est au nom du roi qu'on m'a placé sur ce bâtiment! c'est au nom du roi que j'y veux rester et mourir avec vous!...

HÉLÉNA.

Mourir !... quel est donc son dessein ?...

M. TRÉMINTIN.

De se faire sauter avec le bâtiment !...

HÉLÉNA.

O ciel, monsieur !... se peut-il !... n'avez-vous pas assez fait pour votre gloire ?... la mort n'ajouterait rien à l'estime que doit inspirer votre courage !... Partons ensemble...

BISSON.

Moi fuir ?...

M. TRÉMINTIN.

Fuir, c'est un mot !... conservez un brave officier à la marine française !... n'est-ce que ce vaisseau qui vous inquiète !... Partez... je reste... nous n'avons pas besoin d'être deux pour mettre le feu aux poudres ?...

BISSON.

Non, non ! cessez de me conseiller une lâcheté !...

M. TRÉMINTIN.

Mon capitaine, au nom de votre sœur !...

BISSON.

Ma sœur !... tiens, prends cette montre... c'est tout ce que je puis lui laisser... mais la patrie aura soin d'elle... prends, je le veux !...

HÉLÉNA.

Ainsi rien ne peut changer votre détermination... voyons donc si vous aurez aussi le courage de résister à mon amour !...

BISSON.

Que dites-vous, Héléna ?...

HÉLÉNA.

Oui... mon cœur est à vous... c'est un aveu que la nécessité pouvait seule m'arracher et dont je ne rougirai pas s'il peut vous soustraire à la mort !...

BISSON.

Je suis aimé !... aimé de vous !... ah ! je puis mourir maintenant !. . (*Depuis un moment on entend frapper à coups redoublés sur le pont.*)

HÉLÉNA.

Entendez-vous les pirates ?... dans un moment il sera trop tard !...

BISSON, *prenant la mèche.*

Il faut en finir !...

HÉLÉNA.

Qu'allez-vous faire !... sort cruel !...

BISSON.

Ne l'accusez pas... je lui dois votre amour et ma gloire... ce jour est le plus beau de ma vie !...

(*Il embrasse M. Trémintin, et descend dans la cale en disant :* Trois minutes pour la sauver...)

(*Héléna veut le retenir, et tombe évanouie dans les bras de M. Trémintin.*)

SCENE X.

M. TRÉMINTIN, HÉLÉNA *évanouie, puis un moment après,* SALVATI ET DEUX PIRATES.

M. TRÉMINTIN.

Mon commandant ! que faire ?... pauvre petite... faut-il donc te laisser mourir avec nous ?... (*craquement épouvantable*) Ah !... ah !... les pirates... (*Salvati paraît, M. Trémintin lui présente un pistolet.*) Alte-là !...

SALVATI.

Eh !... c'est encore mon ancienne connaissance !

M. TRÉMINTIN.

Salvati !... tu es un coquin !... mais une bonne action qui te rapporterait de l'argent ?...

SALVATI.

Je n'ai pas de scrupules...

M. TRÉMINTIN.

Une chaloupe est là... enlève ce jeune homme... conduis-le à Smyrne... une forte rançon...

SALVATI.

Laisse-moi prendre ma part du butin, et je suis à toi...

M. TRÉMINTIN.

Malheureux ! si tu hésites nous sautons tous en l'air... le capitaine met le feu aux poudres.

SALVATI.

Qu'est-ce que tu dis donc là ?... Eh ! vite, camarades, un coup de main !... (*Ils enlèvent Héléna et disparaissent tous par un sabord.*)

SCENE XI.

M. TRÉMINTIN, *seul.*

Elle est dans la barque!... vite, force de rames, et au large!... elle est sauvée!... Maintenant, préparons-nous pour le grand voyage... et provisoirement, allons faire prendre les devants à quelques-uns de ces misérables. (*Il sort.*)

TROISIÈME TABLEAU.

Le théâtre change et représente un rivage au bord de la mer.

SCENE XII.

LAURETTA, HABITANS DE SMYRNE, *groupés diversement sur des rochers.*

Au moment du changement, une explosion se fait entendre : les habitans poussent un cri d'effroi.

CHŒUR (*du Barbier*)

Quel bruit frappe l'air!
Ah! des Français effort sublime!
Le vaisseau s'abîme...
Des corps épars couvrent la mer.

LAURETTA.

Quelques matelots,
Tristes débris de ce naufrage,
En bravant les flots
Cherchant à gagner le rivage;
Amis! des secours!
Portons partout notre assistance;
Courage et constance!...
On peut encor sauver leurs jours.

TOUS.

Amis, des secours!
Portons partout notre assistance, etc.

(*On lance des cordes, et les matelots français qu'on a vus se jeter à la mer au deuxième tableau atteignent la rive : on leur prodigue du secours.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE COMMANDANT de la frégate *La Magicienne*, M. TRÉMINTIN, ET MATELOTS.

(*Ces derniers arrivent dans une barque, et on dépose à terre M. Trémintin évanoui, autour duquel on s'empresse.*)

LAURETTA.

C'est bien lui !... Le pauvre cher homme !

M. TRÉMINTIN, *d'une voix éteinte.*

Mon capitaine !... mon capitaine !...

LE COMMANDANT.

Il revient à lui.

M. TRÉMINTIN, *ouvrant les yeux.*

Bisson !... mon capitaine !... Où est-il ?...

LE COMMANDANT.

Hélas !... que ne suis-je arrivé assez tôt pour sauver un de nos plus braves officiers !

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

A peine entré dans la carrière,
Avec l'honneur sans vouloir composer,
Bisson à ton heure dernière
Tu viens de t'immortaliser.
Tu meurs, ne pouvant plus combattre,
Et les vainqueurs par ta mort sont vaincus :
Un noble cœur, hélas ! cesse de battre,
Mais ton pays compte un héros de plus. (*bis.*)

M. TRÉMINTIN.

C'en est donc fait !... (*essuyant une larme.*) Pauvre Bisson !... et sa sœur !...

LE COMMANDANT.

La France la consolera !... Quant à toi, Trémintin, tu as partagé ses périls... Crois-en ma parole... bientôt l'étoile de l'honneur récompensera ta généreuse conduite... Désormais il ne manque plus rien à la gloire de la marine française !

Air : du Vaudeville des Frères de lait.

Sur l'Océan, ô ma belle patrie!
De tes succès le retour est certain.
Plus que jamais ta marine affermie
S'est retrempée aux eaux de Navarin.
Soyons-en fiers!... au temple de mémoire,
Pour nos héros toujours prêt à s'ouvrir,
Jeune Bisson, le vaisseau de l'histoire
Ira porter ton noble souvenir.

TOUS, EN CHŒUR.

Jeune Bisson, le vaisseau de l'histoire
Ira porter ton noble souvenir.

FIN.

* *Note.* Le cadre du théâtre du Vaudeville n'a pas permis de mettre en scène l'explosion du bâtiment; mais messieurs les directeurs de province pourront, s'ils le jugent convenable, offrir ce spectacle au public, sans rien changer à la marche de l'action.

Saintine, Joseph Xavier Boniface, known as

LES

POLETAIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX PARTIES;

PREMIÈRE PARTIE,

L'AMITIÉ DES DEUX FRÈRES,

DEUXIÈME PARTIE,

QUINZE JOURS APRÈS LA NOCE,

PAR

MM. XAVIER (pseud.), DE VILLENEUVE et DUPEUTY;

MUSIQUE COMPOSÉE ET ARRANGÉE PAR M. J. DOCHE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 8 Mai 1828.

PRIX : 2 FRANCS.

Paris.

J.-N. BARBA, Éditeur, Cour des Fontaines, n°. 7;
Et au Magasin de Pièces de Théâtre, rue St-Honoré, n°. 210;
BEZOU, Libraire, boulevard St.-Martin, n°. 29.

1828.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PIERRE BAUDRY, charpentier de marine.....	M. LEPEINTRE, aîné.
ANDRÉ BAUDRY, son frère, pilote-côtier.....	M. BERNARD-LÉON.
THÉRÈSE, jeune fille élevée par PIERRE.....	Mme DUSSERT.
MADELEINE, mde poissonnière du faubourg du Polet.....	Mme MINETTE.
UN MATELOT.....	M. DAVENNE.
OUVRIERS CHARPENTIERS.	

La Scène se passe à Dieppe, sur le port.

Vu au ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, ce 3 avril 1828.

Par ordre de Son Excellence,

Le Chef du bureau des Théâtres,

COUPART.

DE L'IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE L.-E. HERHAN,
rue des Boucheries-Saint-Germain, nº. 38.

LES POLETAIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX PARTIES;

PREMIÈRE PARTIE :

L'AMITIÉ DES DEUX FRÈRES.

Le Théâtre représente une partie du chantier de Pierre; à droite, la maison des deux frères; à gauche, on aperçoit quelques chaloupes en construction, autour desquelles des ouvriers sont occupés à travailler; près de la maison, une table avec un banc; de l'autre côté, une barrière en bois; dans le fond, la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, OUVRIERS, *puis* THÉRÈSE.

(*Au lever du rideau, Pierre travaille au milieu des ouvriers.*)

CHŒUR.

AIR : *Du Vaudeville des Jolis Soldats.*

Tour à tour frappons,
Dépêchons,
Travaillons,

V'là la matinée
Bientôt terminée;
Tour à tour frappons,
Dépêchons,
Travaillons,
L'travail garantit
Toujours l'appétit.

PIERRE.

Si l'ennui par fois vient troubler not' vie,
Sachons l'étourdir, amis, en frappant.

TOUS, *frappant en mesure.*

Pan, pan, pan, pan, pan, pan.

PIERRE.

Le bruit du marteau, le cri de la scie,
Du bon charpentier réjouiss'nt le tympan.
L'heur' du déjeûner va sonner, je pense.

(*Frappant sur son ventre.*)

J'entends déjà là son timbre charmant;
Mais attendez, j' crois que j'avance
Sur l'aiguill' de notre cadran.

TOUS.

Tour à tour, frappons,
Dépêchons,
Travaillons, etc.

THÉRÈSE, *entrant avec une bouteille et un verre, à Pierre.*

Même Air.

Depuis ce matin vous êtes à la b'sogne,
Buvez un p'tit coup...

PIERRE.

Non, ma chère enfant.

TOUS, *frappant en mesure.*

Pan, pan, pan, pan, pan, pan.

PIERRE.

André n'est pas là, le meilleur Bourgogne,
Quand je l'bois sans lui, ne m'semble pas franc.

TOUS.

Pan, pan, pan, pan, pan, pan.

THÉRÈSE.

Quoi? vous me r'fusez?

PIERRE.

Je n'veux pas t'déplaire,
Sur le déjeûner j'empiète aujourd'hui;
Vers'... mais n'dis pas à mon frère
Que j'ai commencé sans lui.

(*Il boit.*)

TOUS.

Tour à tour, frappons,
Dépêchons,
Travaillons,
V'là la matinée
Bientôt terminée;
Tour à tour frappons,
Dépêchons,
Travaillons,
L'travail garantit
Toujours l'appétit.

THÉRÈSE.

Mais Pierre, votre frère André ne sera pas encore sitôt de retour.

PIERRE.

Oh! il ne tardera pas... et puis quand même je l'attendrai... lorsqu'il n'est pas là, je n'ai pas faim. (*on entend sonner la cloche.*) Mais v'là la cloche du port... allons, vous autres, allez tous déjeûner, et dans une heure, au poste!

CHOEUR DES OUVRIERS.

Allons, mes amis, dépêchons,
Et partons,
V'là la matinée
Déjà terminée.
Allons, mes amis, dépêchons,
Et partons,
Et puis au travail galment nous r'viendrons.

(*Les Ouvriers sortent.*)

SCÈNE II.

PIERRE, THÉRÈSE.

PIERRE.

Ouf! je me sens un peu fatigué.

THÉRÈSE.

Aussi pourquoi qu' vous vous mettez à l'ouvrage dès l' matin, comme un simple ouvrier? vous, un des plus riches charpentiers de marine du port de Dieppe.

PIERRE.

Riche!.... oui, c'est vrai, pour mon état; mais je ne dois pas penser qu'à moi. Est-ce que je n'ons pas aussi André, mon frère, le pilote-côtier, qu'est pauvre. Ce cher André!... je ne l'ai jamais quitté de la vie... il est si bon, si brave... aussi j'aime mon frère plus que tout au monde.

THÉRÈSE.

Ah! c'est bien vrai, çà, Pierre; je m'en suis déjà aperçue. Vous n'aimez personne autant que lui.

PIERRE.

Çà ne m'empêche pas d'avoir aussi bien de l'amitié pour toi; et comment ne t'aimerais-je pas? je t'ai presqu'élevée, tu avais à peine douze ans, lorsque ton pauvre père, qui fut mon patron et mon bienfaiteur, mourut en te confiant à mes soins.

THÉRÈSE.

AIR :

Je m'souviens avec peine
De ce triste jour là;
Sa main pressait la mienne,
Et se glaçait déjà;
Comme un ami fidèle,
Son r'gard vous appela,
Et vous dit : veille sur elle!

PIERRE, *avec émotion.*

J'nons pas oublié çà.

Même Air.

Je me souviens qu'ensuite,
Sur son cœur il t'pressa,
En disant : « si je t'quitte,
» Mon ami Pierre est là. »
Puis, sa voix affaiblie,
Pour adieu murmura...

THÉRÈSE, *vivement.*

Aim'-le toute la vie !
J'nons pas oublié ça.

PIERRE.

Aussi je compte sur ton amitié ; mais çà ne suffit pas, je veux aussi te donner une preuve de la mienne.

THÉRÈSE.

Laquelle ?

PIERRE.

Mon frère et moi, nous ne nous quitterons jamais... jamais ! nous nous le sommes juré. Tout ce que j'ai lui appartient... c'est juste, mais j'espère bien pourtant qu'il me permettra de te donner une dot... c'est encore juste.

THÉRÈSE.

Une dot ?... je n'en veux pas !...

PIERRE.

V'là un' singulière idée !... il est temps, cependant Thérèse !... v'là déjà queuqu's années qu' tu d'vrais être établie.

THÉRÈSE, *tristement.*

Je n'ai pas envie de me marier.

PIERRE, *l'imitant.*

Je n'ai pas envie de me marier, je ne veux pas de dot... Par exemple, v'là ben comme parlent toutes les jeunesses.

AIR : *Vaudeville de l'Écu de six francs.*

Chaqu' jeun' fille a son dictionnaire,
Les mots y changent de valeur ;
Quand ell' dit : non, point, au contraire,
Çà veut dire oui, vrai, d'tout mon cœur.
J'connais toutes les jeun's fill's par cœur.
Bref, de la divine Providence,
Qui sag'ment sut tout calculer,
La femm' n'a reçu le don de parler,
Que pour mieux cacher ce qu'ell' pense.

THÉRÈSE.

Pierre, je vous en prie, n' parlons plus d' çà... tenez,.. j' crois entendre la voix de votr' frère André, qui r'vient d' la côte.

PIERRE.

Ah! le v'là donc enfin, c' bon frère! je commençais à être inquiet... je n' l'ai pas encore vu aujourd'hui!... et il me semblait qu'il me manquait queuque chose!...

THÉRÈSE.

Puisque le v'là, il ne vous manquera plus rien... j' vais préparer le déjeûner pour vous... et pour votre frère.

(*Elle s'occupe à disposer la table pour déjeûner; on entend au dehors la voix d'André.*)

PIERRE.

Ce cher André, toujours chantant.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, *entrant.*

AIR : *Voilà les grenadiers français.*

Sur l'onde amèr' passer sa vie,
Narguer les eaux et braver l'air,
Louvoyer comme un amphibie,
Ramer l'été, ramer l'hyver,
Et fendr' la lame comme un loup d'mer;
Aux vaisseaux, pendant la tempête,
Dans le port frayer une retraite,
Ne jamais craindre d'se mouiller
Les pieds, la tête ou le gosier...
Voilà (*4 fois.*) le pilote-côtier.

Même Air.

Enfin, par un beau jour d'orage,
Quitter la mer pour l'Achéron;
Pour gagner le sombre rivage,
Prendre la galiotte à Caron,

L'premier amiral de Pluton ;
Lui dir' : mon vieux, gare ou j'te pousse,
Car tu n'es qu'un marin d'eau douce...
Et sous l'nez du vieux nautonnier
Passer l'eau sans sou ni denier,
Voilà (4 fois.) le pilote-côtier !

PIERRE.

Finiras-tu, chanteur éternel?

ANDRÉ.

Que veux-tu? l'eau salée et la musique, voilà mes deux élémens... je ne sors pas de là ; aussi m'ont-ils tous surnommé, sur cette côte poissonneuse, le Sansonnet des bateaux-pêcheurs, et le Rossignol du parc aux huîtres.

PIERRE.

C'est bien, mais il me semble que tu aurais pu venir chanter avec moi, M. le Rossignol du parc aux huîtres.

ANDRÉ.

J'eusse eu raison, frère... mais j'avais des courses à faire dans la ville, des affaires importantes à terminer chez mon notaire, M. Galifet, le brouille-ménage de l'endroit ; je lui ai dit de passer cheux nous dans la journée... parce que j'avais des conseils à lui demander. Tiens! v'là Thérèse!... bonjour Thérèse... Qu'est-ce qu'elle a donc, Thérèse? elle a l'air drôle, Thérèse!

PIERRE.

Eh! qu'est-ce que t'allais faire chez M. Galifet?

ANDRÉ.

C'est des choses de conséquence, auxquelles tu n'entends rien ; d'ailleurs il me traite en voisin, je lui donne un homard par consultation.

PIERRE.

Mais enfin sur quoi as-tu été le consulter?

ANDRÉ.

Sur des réflexions philosophiques... des idées qui tiennent à mon état de Pilote-côtier. Vois-tu, un beau matin, qui sait si je ne dois pas faire un plongeon au fond de mon élément ; et quand on est exposé à prendre son passeport pour faire le grand voyage, il faut avoir soin de mettre ses papiers en règle.

PIERRE.

Le grand voyage... Allons, André, pas de ces mots-là, c'est trop triste.

ANDRÉ.

AIR : *De Préville et Taconnet.*

Laiss' donc tranquill' ; cette idée au contraire
Me fait chérir l'état d' pilote-côtier,
Et puisqu'un jour faudra nous quitter, frère,
Ça m'donn' l'espoir de partir le premier. (bis.)

PIERRE.

André, tais-toi, tu n'es qu'un égoïste ;
Partir, je l'sais, c'est la commune loi,
Mais j'suis l'aîné, tu m'dois le pas, je croi....
Si l'sort m'a mis le premier sur la liste,
Tu n'as pas le droit de partir avant moi.

ANDRÉ.

L'fait est qu'il ne faut pas penser qu'à son avantage ; au surplus, si je fais le plongeon en question ; dis donc, frère, tu n'sais pas, quand tu iras en mer, et que tu verras un requin, t'ôteras ton chapeau et tu diras : salut ! v'là peut-être le tombeau de mon frère qui passe.

PIERRE.

Allons, voyons, tais-toi, v'là la troisième fois que tu me parles de ça... tu ne sors pas ton requin, toi... à table, c'est plus consolant...

ANDRÉ.

C'est possible... tiens, justement, voilà le couvert mis. (*flairant un plat.*) Oh ! les agréables andouillettes ! quelle odeur ! ça embaume, quoi !... moi aussi j'ai pensé au déjeûner... j'ai commandé à Madeleine, la petite pêcheuse du Polet, une assiette de ces aimables salicoques qu'elle fait si bien ; c'est bon, les salicoques, j'aime les salicoques... je suis fou des salicoques, moi... ça me rappelle mon élément.

PIERRE.

Eh bien ! Thérèse, tu n'as mis que deux couverts ?... à quoiqu' tu penses ? et toi ?

THÉRÈSE.

Merci, Pierre ; ce matin je n'ai pas faim.

ANDRÉ.

Ah ! j' n'ai pas faim ! c't' expression ! je n' connais pas ça, moi, ça n'est pas français. Eh bien, versez-nous à boire, Thérèse.

(*Elle leur verse du vin, et sort.*)

SCÈNE IV.

PIERRE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Eh bien! là v'là partie... tiens, frère; elle a quelque chose, Thérèse.

PIERRE.

C'est quelque lubie! je ne sais pas.... elle ne veut pas se marier.

ANDRÉ.

Elle refuse de se marier? alors c'est qu'elle est amoureuse.

PIERRE.

Tu crois,

ANDRÉ.

Je crois que j'en suis sûre; je connais si bien le cœur des femmes. Amoureuse! quelle folie! je disais aussi... elle qu'est ordinairement si jacasse, si pimpante, si fière queuqu'fois avec les femmes de sa classe.

PIERRE.

Que veux-tu, je n'ai jamais été amoureux, moi... mais on dit que l'amour, çà change le caractère...

ANDRÉ.

Oh oui, que çà le change... t'as ben raison... une femme douce comme un agneau... çà devient queuqu'fois une lionne, une tigresse, une panthère quoi.... aussi frère, au diable l'hymen et les amours... Rapprochons-nous.

PIERRE.

Volontiers.

ANDRÉ.

Là, tout près l'un de l'autre.

PIERRE.

C'te pauvre Thérèse, écoute donc, si nous la voyons un peu soucieuse et pensive, ce n'est pas sa faute... elle n'a pas, comme moi, un frère qu'elle puisse aimer.

ANDRÉ.

Et comme moi donc... A ta santé, Pierre!...

PIERRE.

A la tienne, André!...

ANDRÉ.

Çà me rend-il content de penser que nous ne nous quitterons jamais.

PIERRE.

Non, jamais! ensemble pour toujours! nous vieillirons côte à côte, en nous aimant, en buvant, en chantant.

ANDRÉ.

Sommes-nous heureux de nous aimer, de nous entendre si bien; eh bien! tu ne croirais pas, frère, si j'étais encore marié, çà ne serait peut-être plus çà, parce que vois-tu, les femmes, c'est la pierre d'achoppement... la pierre zizanique de l'amitié; çà s'rait des querelles, des disputes, peut-être bien des z'horions... aussi, si tu m'en crois, nous resterons dans l'indépendance du célibat.

PIERRE.

Tôpe!... çà va!... toi, d'abord t'as jamais été bien partisan du mariage... t'es trop frivole...

ANDRÉ.

Le fait est que je suis un peu frivole : un peu volatile.....

PIERRE.

Moi, j'aurais encore plus grand tort d'y songer, car j'ai quarante ans sonnés, et une femme ne peut plus guère avoir d'amour pour moi; ainsi pas de mariage!...

ANDRÉ.

Non, et celui qui se dédira... sera un je ne sais qui!

PIERRE.

Un je ne sais quoi...

ANDRÉ.

Bien plus, un je sais qu'est-ce! je le jure par notre amitié...

PIERRE.

Sur la mémoire de not' père.

AIR : *Tendres Echos.*

Crois-moi, mon vieux, ton frère s'y connaît,
D'vant Monsieur le maire gardons-nous d'comparaître,
Avant d'dire oui, l'homm' sait bien ce qu'il est,
Quand il l'a dit, il n'sait pas ce qu'il peut être...
Jurons, jurons,
D'rester tous deux garçons,
Et nous vivrons

Toujours en bons
Lurons.

ENSEMBLE, *en se donnant la main.*

Jurons, jurons, etc.

PIERRE.

Même Air.

Quand not' voisin, après huit jours d'hymen,
Battra sa femm', qui s'console en sourdine,
Pour qu'chacun d'nous n'soit pas comme le voisin,
Pour que not' femm' n'fasse pas comme la voisine,
Jurons, jurons, etc.

(On entend crier Madeleine dans la coulisse : Salicoques ! Salicoques !

ANDRÉ.

Tiens, v'là Madeleine !... J' n'y pensions plus !... c'est égal !

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE, *entrant et portant un plat de salicoques, et un filet sur l'épaule.*

Salicoques !... Salicoques !

ANDRÉ.

Bonjour, Madelinette... comment vont les amours ?

MADELEINE, *posant le plat sur la table.*

Salicoques ! Salicoques !

PIERRE.

On vous demande comment vont les amours ?

MADELEINE.

Bien, et vous, monsieur André ? (*à part.*) A-t-il une bonne figure... c'gros joufflu-là.

ANDRÉ.

Allons, mets là tes salicoques ; on te les paiera. Elle est gentille tout d'même... j'ai vu ça pas plus haut que ma botte...

MADELEINE, *riant.*

Hi, hi, hi...

ANDRÉ.

Eh! bien, pourquoi que tu ris donc?

MADELEINE.

C'est que vous dites que vous m'avez vue pas plus haute que votre botte, et vous n'en portez pas... hi, hi, hi, vous n'avez jamais que des souliers.

ANDRÉ.

T'es bien une vraie rieuse, vas, mais t'as raison, Madelinette; j'aime la gaîté, la folie, j'adore la folie, je suis fou de la folie!

MADELEINE.

Tiens, nous autres pauvres pêcheux, dans notre faubourg du Polet, si j' n'avions pas notre gaîté, je n'sais pas trop ce que nous aurions.

ANDRÉ.

L' fait est, qu' les Pol'tais c'est tous des gens pauvres, mais c'est tous des gens heureux.

MADELEINE.

Oh! çà c'est vrai... ils sont ben heureux... quand la pêche est bonne.

PIERRE.

AIR : *Des Coucous.* (l'Anonyme.)

Lorsque le sort vous a mis sur c'rivage,
Il vous a dit : la mer, v'là vos moissons ;
Travaillez donc, malgré l'vent et l'orage,
Vous n'récolt'rez qu'des huîtr's et des poissons.

MADELEINE.

Aussi moi, je pêche, je pêche, je pêche; les jours de marché, quand je vends mes salicoques et mes z'homars... quiens, qu'ils disent tous, v'là la p'tite Madelinette au jupon court et aux bas bleus.... parce que faut que vous sachiez que je n'ai que des bas bleus... mais c'est égal, çà n' m'empêche pas de danser et de chanter.

Continuation de l'air.

ENSEMBLE.

Viv'nt du Polet les pêcheux, les pêcheuses;
Pour tout' fortune, s'ils n'ont que leurs filets,
Les homm's sont francs, les femmes y sont joyeuses,
Et du lend'main l'on n's'inquiète jamais.

On s'fait du sentiment,
En s'pinçant, en s'tapant;
En deux mots v'là c'que c'est
Qu'les pêcheux du Polet.

ANDRÉ.

Ah, c'est un beau pays que Dieppe... le Polet, surtout... j'aime mes côtes! je suis fou de mes côtes!

(*Bis en chœur et en dansant.*)

Viv'nt du Polet, etc., etc.

MADELEINE.

Mais à propos du Polet, vous n' savez pas? d'puis queuque temps on fait des propos, des histoires.

PIERRE.

Comment çà, et sur qui?

MADELEINE.

Sur qui? Ecoutez, j' m'en vas vous l' dire... (*Elle les amène tous les deux sur le devant de la scène avec mystère.*) mais non je ne vous le dirai pas, parce que je ne suis pas bavarde, et puis je suis pressée.

(*Fausse sortie.*)

ANDRÉ, *la retenant.*

Ah! Madelinette!...

MADELEINE.

Non, vrai, je suis pressée...

PIERRE.

Au fait, si çà ne nous regarde pas....

MADELEINE, *à Pierre.*

Si çà ne vous regarde pas? faites donc le sournois, vous... croyez-vous que dans la ville on ne sait pas tout ce qui se passe?... et les commères donc, les faiseuses de cancans...

ANDRÉ.

Ah! il y a des cancans! ah! ma petite Madelinette, ah! je t'en prie, j'aime les cancans... je suis fou des cancans.

MADELEINE.

Eh ben... on dit comm' çà... rien... mais au fait.... Mamzelle Thérèse... elle est gentille... elle a z'un cœur!.. C'est bien naturel... moi aussi j'en ai un...

ANDRÉ.

Tiens... c'te farce, tout l' mond' en a plus ou moins

MADELEINE.

Et moi, qui suis sans père ni mère, je ne serais pas fâ-

chée non plus de trouver un mari ; çà fait une société. Enfin ; mamzelle Thérèse... elle aime...

PIERRE.

Comment elle aime, dis-tu... et qui donc?

MADELEINE.

Qui donc!... quelqu'un... mais elle en est folle; elle en perd la tête... Elle en parle à tout le monde... et l'autre jour elle m'a pincée jusqu'au sang, parce que j'avais sout'nu que c' quelqu'un là n'était pas aussi aimable que M. André.

ANDRÉ.

Ah! flatteuse!

PIERRE, *d'un air pensif et à part.*

Elle aime quelqu'un, maintenant j'y pense, c'la pourrait ben être, d'puis queuqu' temps elle semble triste... pensive... (*haut.*) et l'on ne nomme pas celui qu'all' aime.

MADELEINE.

Si, on le nomme... mais moi, je ne veux pas le dire... parce que les propos, les cancans j' les ai en horreur.

ANDRÉ, *à part, regardant Pierre.*

Eh ben! qu'est-ce qu'il a donc, on dirait que ce mot-là l'a tout bouleversé. (*bas à Madeleine.*) Dis donc, Madeleine, tu n' le diras qu'à moi.

MADELEINE.

Oui, j' vous l' dirai à vous... parce que je n' suis pas bavarde; vous savez bien que je n'ai pas dit l'autre jour q' vous m'aviez embrassée sur l'œil gauche.

ANDRÉ.

Oui, oui... faut pas dire... C'est drôle tout de même comme il a pris çà au sérieux... est-ce que par hasard... Oh! non, c'est impossible.

MADELEINE.

Je retourne à mes poissons.

ANDRÉ.

C'est çà... et moi à mes moutons, autrement dit à ma vigie... (*à part, regardant Pierre.*) Décidément, il a quelque chose... J' vas avec toi, Madeleine... j'avons à jaser ensemble. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

PIERRE, *seul*.

Thérèse aime quelqu'un... C'est singulier l'effet que ce mot-là a produit sur moi... Cependant, c'est bien naturel... mais pourquoi donc ce matin semblait-elle refuser de se marier... il aurait-il un obstacle?... si je le puis, je le ferai disparaître... Il faudra donc nous séparer... moi qui la regardais comme ma sœur!... presque comme ma fille!... n'importe!... il faut me sacrifier... je le ferai!... il m'en coûtera... mais c'est mon devoir je le remplirai...

AIR : *A soixante ans.*

Ah! que ne puis-j' rester toujours près d'elle?
Mais son bonheur avant tout, v'là ma loi.
A ma promess', je veux rester fidèle,
Son pèr' mourant en a reçu ma foi;
Il est là haut, et doit compter sur moi.
Maint'nant encore, en ton nom je le jure,
Gérard, tes vœux ne s'ront pas superflus.... (BIS.)
On n'peut trahir, sans être deux fois parjure,
Le serment fait à l'ami qui n'est plus.

(*On entend la voix de Thérèse en dehors.*)

Mais c'est sa voix que j'entends!...

SCÈNE VII.

PIERRE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *parlant à la cantonnade.*

Non, laissez-moi, je ne veux rien entendre.

PIERRE.

Eh bien, après qui donc en as-tu?

THÉRÈSE, *l'appercevant.*

Ah! c'est vous, Pierre.

PIERRE.

Voyons, explique-toi.

THÉRÈSE.

C'est que... je parlais à madame Raimond, cette grosse marchande du port, qu'était venue pour...

PIERRE.

Pour... quoi?

THÉRÈSE.

Pour me parler d'un mariage avec un parent qu'elle veut établir.

PIERRE.

Ah!... Eh bien, qu'as-tu décidé?

THÉRÈSE.

Rien encore.

PIERRE.

Et pour quelle raison?

THÉRÈSE.

C'est qu'en m' mariant, j' veux pouvoir donner mon cœur à celui que j'épouserai.

PIERRE.

On ne m'avait donc pas trompé et... ton cœur... il n'est donc plus à toi.

THÉRÈSE.

Non.

PIERRE.

Et y a-t-il long-temps que tu aimes?

THÉRÈSE.

Oui; mais ce n'est que depuis quelques mois seulement que je m'en suis aperçue.

PIERRE.

Quand cela?

THÉRÈSE.

Pendant mon absence... lors de ce voyage que je fis dans le pays de Caux, chez cette parente qui me reste encore.

PIERRE.

Et tu ne m'avais pas confié ton secret à moi.

THÉRÈSE.

Je ne le devais pas.

PIERRE.

Est-ce que par hasard t'aurais fait un mauvais choix.

THÉRÈSE.

Oh non... car celui que j'aime a de la franchise, de l'honneur, et même plus de fortune que je n'en voudrais.

PIERRE.

Et tu refuses de me le nommer?

THÉRÈSE.

Oui.

PIERRE.

Écoute, Thérèse, les soins que j'ai pris de ton enfance, l'attachement que je t'ai toujours témoigné, devraient me mériter plus de confiance de ta part, mais puisque tu ne m'en juges pas digne, un motif que je veux te cacher, doit te forcer à prendre un parti; je dois connaître celui que tu aimes, parce qu'alors je pourrai le voir, m'entendre avec lui... il faut que tu me le nommes... aujourd'hui... entends-tu, Thérèse... ne suis-je plus ton ami... ton frère, et si tu as des chagrins, n'ai-je pas acquis le droit de les partager?

THÉRÈSE.

Vous le nommer... à vous.... Jamais.

PIERRE.

Tu me refuses encore! Eh bien, ce que je te demandais comme une complaisance, il est de mon devoir maintenant de l'exiger de toi... d'après ce qui se passe, d'après les propos de queuq's méchans, je t'ordonne de me faire connaître celui que ton cœur préfère.

THÉRÈSE.

Vous m'ordonnez! Pierre, je ne le puis... je serais si confuse, s'il ne répondait pas à mon amitié, s'il ne voulait pas de moi pour sa femme... vous seriez alors le premier à me blâmer de vous avoir obéi...

PIERRE.

C'est juste... mais alors, quel moyen employer?

THÉRÈSE.

Je n'en vois plus qu'un... puisque vous l'ordonnez... Eh bien! je lui écrirai, et si jusqu'à présent il n'a pas voulu m'entendre, il sera bien forcé de me lire.

PIERRE.

Ah... tu crois donc qu'il n'y a pas d'autre moyen qu'une lettre... Eh bien soit, mais en tout cas, il sera plus convenable que ce soit moi qui écrive.

THÉRÈSE.

Eh bien, j'y consens, mais vous écrirez en mon nom, et c'est moi qui vais dicter.

PIERRE, *s'asseyant.*

Dicte... je suis prêt... « Monsieur.

THÉRÈSE.

Non, mettez mon ami.

PIERRE.

Ah... (*écrivant.*) « Mon ami.

THÉRÈSE.

« Je vous suis déjà attachée par la reconnaissance.

PIERRE, *étonné.*

La reconnaissance... mais ce mot là ne convient pas.

THÉRÈSE.

Si... je lui en dois beaucoup... Pierre, écrivez, je vous en prie.

PIERRE, *écrivant.*

Allons... par la reconnaissance.

THÉRÈSE, *dictant.*

« On vient de me proposer un mariage, mais je n'ai pas » encore voulu donner une réponse... vous devriez en devi- » ner la raison.

PIERRE, *écrivant.*

Ne vas donc pas si vîte.

THÉRÈSE, *dictant.*

« Si ce mariage ne vous cause aucune peine, je me soumet- » trai à mon sort

PIERRE.

C'est écrit.

THÉRÈSE, *achevant de dicter.*

« A mon sort... m'entendez-vous.

PIERRE.

Hein?

THÉRÈSE.

Ecrivez... ce sont les derniers mots de ma lettre.

PIERRE, *pliant la lettre.*

Allons, il ne manque plus que l'adresse, mais puisque tu veux me taire le nom... charge-toi de faire parvenir ce billet.

THÉRÈSE, *à part.*

Il me le rend!

PIERRE.

Thérèse, il t'aime, j'en suis sûr, il t'épousera, tu seras heureuse, à moins que comme moi il n'ait un frère auquel il ait fait le serment de ne jamais se marier.

THÉRÈSE.

Quoi, vous avez juré...

PIERRE.

Oui, tout-à-l'heure.

(Elle déchire sa lettre.)

PIERRE.

Eh bien! que fais-tu donc?

THÉRÈSE.

Je réfléchis... en effet... cette lettre ne doit pas parvenir à son adresse... je ne savais ce que je faisais... il faut que je parte... que je vous quitte pour jamais.

(Elle fait un mouvement pour s'éloigner.)

PIERRE.

Quelle idée!... plus de doute.. son ami, de la reconnaissance, et je n'avais pas deviné... *(courant à elle, et la ramenant par la main.)* Thérèse, ne t'éloigne pas... Ah! si tu savais ce que je ressens, ce qui se passe en moi... est-ce que je pouvais croire... car enfin, je suis quelqu'fois brusque, emporté, et puis je croyais que tu m'aimais d'amitié; de bonne amitié; il me semblait que je t'aimais de même... mais tout-à-l'heure, quand j'ai réfléchi qu' tu pouvais appartenir à un autre... et surtout en écrivant c'te lettre... j'ai senti là comme un poids... j'ai éprouvé un sentiment tout nouveau pour moi... et en te pressant la main je sens à présent que mon amitié c'était de l'amour.

THÉRÈSE, *s'éloignant de lui.*

Pierre, maintenant dois-je rester ou partir?

PIERRE.

Eh bien non, nous ne nous quitterons pas... et tu ne te repentiras pas de m'avoir accordé ta confiance... si je te perdais... si tu t'éloignais, est-ce que je pourrais être entièrement heureux; oh! non, nous resterons toujours ensemble... et dès aujourd'hui je m'en vas dire à mon... oh non, non... je réfléchis... non Thérèse, nous n' pourrons jamais être l'un à l'autre.

THÉRÈSE.

Oh ciel!... de quel ton me parlez-vous là, et qu'est-ce que vous allez m'apprendre?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ANDRÉ, *d'un air pensif.*

ANDRÉ, *les bras croisés.*

Comment, c'est lui qu'elle aime.... Madeleine me l'a dit.. (*apercevant Pierre et Thérèse*) Mais que vois-je!....

PIERRE.

Mon frère et moi, nous nous sommes juré de ne jamais nous quitter; s'il manquait à sa parole, peut-être serait-il excusable... mais moi, je n'peux pas manquer à la mienne, car il attend tout de moi.

ANDRÉ, *à part, s'essuyant les yeux.*

Dieu! quel brave homme de frère j'ai là... j'en pleure comme un enfant de deux jours. Allons il n'y a plus à hésiter.. (*Feignant d'entrer.*) Ah! vous voilà, mes amis, je vous cherchais.

PIERRE.

Tu nous cherchais? que nous veux-tu? parle.

ANDRÉ.

Ce ne sera pas long, (*à Thérèse qui va pour sortir.*) non, restez Thérèse, vous n'êtes pas de trop... Pierre, je venais te faire une confidence qui me coûte beaucoup.

PIERRE.

Une confidence à moi?

ANDRÉ.

Oui... ce matin encore nous nous sommes fait le serment de ne vivre que l'un pour l'autre.

THÉRÈSE.

Que veut-il dire?...

PIERRE.

Frère, je n'ai pas oublié plus que toi ce serment, et nous l'observerons toujours.

ANDRÉ.

Non... ça ne se peut plus, car ça ferait le malheur de l'un de nous deux.

PIERRE.

De l'un de nous deux, dis-tu.

ANDRÉ.

Oui, et ce un là, c'est moi.

THÉRÈSE.

Qu'entends-je?

PIERRE.

Toi!

ANDRÉ.

Moi-même... ce matin je croyais n'aimer que toi au monde... je me trompais... l'homme né sensible ne sait jamais à quoi s'en tenir sur les passions du cœur! Enfin, frère, tu vois devant toi, l'être le plus amoureux de tout le département... j'aime quelqu'un, je suis fou de quelqu'un.

PIERRE.

Comment, il se pourrait!

ANDRÉ.

Oui, et comme dans toutes les affaires, on a toujours vingt-quatre heures pour se décider, je viens te redemander la parole que je t'ai donnée sur le coup de neuf à dix heures, afin d'accorder à ce quelqu'un-là, le titre de ma légitime épouse.

THÉRÈSE, *à part.*

Quel espoir!

PIERRE.

Thérèse!... ah! André, si tu savais... qu'avant toi j'étais prêt à trahir not' serment... et celle que j'aime... tiens, frère.... la v'là...

ANDRÉ.

Thérèse!... je n' m'en serais jamais douté.

(*Il rit à part.*)

TRIO DE J. DOCHE.

ENSEMBLE.

ANDRÉ.

Ah! comme ils sont dedans,
Ils n'se dout'nt pas d'la ruse,
A leurs dépens j'm'amuse,
Ah! j'en rirai long-temps.

PIERRE ET THÉRÈSE.

Ah! quels heureux instans,
Plus d'détour, plus de ruse,
Si mon cœur ne m'abuse,
Nous s'rons heureux long-temps.

THÉRÈSE, *à André.*

Eh bien, vous ne vous fâchez pas?.....

ANDRÉ.

Me fâcher!... non parbleu!...

PIERRE.

Avec nous, ou de ces,
Agis donc de la même sorte,
Et franch'ment dis-nous, à ton tour,
Quel est l'objet de ton amour?

ANDRÉ, *à part.*

Aie! aie! j'veux que l'diable m'emporte,
Si je connais... l'objet de mon amour.
(HÉSITANT.) Eh bien... la beauté qui m'enchaîne...
C'est...

PIERRE ET THÉRÈSE.

C'est?

ANDRÉ.

C'est la petite Madeleine...
(A PART.) Ce nom là m'est v'nu par hasard,
P'têt' qu' l'amour viendra plus tard.

Reprise de l'Ensemble.

PIERRE, THÉRÈSE.

Ah! quels heureux instans! etc.

ANDRÉ.

Ah! comme ils sont dedans, etc.

PIERRE.

Dis donc, frère, et Madeleine t'aime-t-elle?

ANDRÉ.

Elle m'adore, rien que ça.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE, *accourant.*

Monsieur Pierre, monsieur Pierre.

ANDRÉ, *à part.*

Oh! là, là!... la v'là... et moi qui ne l'ai pas prévenu... quelle faute... si je pouvais lui faire l'aveu de son inclination pour moi... (*il s'approche de Madeleine.*)

PIERRE, *prenant la main de Madeleine.*

Puisque te v'là, Madeleine, il faut que tu parles, que tu nous dises.

ANDRÉ.

Non, non... ne parle pas, Madeleine, çà te ferait mal.

PIERRE.

Du tout... du tout... comment, Madeleine, tu nous cachais que tu avais une passion dans le cœur.

MADELEINE.

Une passion!

ANDRÉ, *à part.*

Dieux.., v'là le mot lâché... qu'est-ce qu'elle va dire... Je suis comme le poisson dans la friture.

MADELEINE.

Oh!... attendez donc, je sais ce que vous voulez dire... Eh bien, oui, j'ai une inclination.

ANDRÉ, *à part, s'éventant avec son mouchoir.*

Ah! elle m'a compris... je respire.

MADELEINE.

Mais une petite... toute petite... Guillaume Labriche...

ANDRÉ.

Guillaume Labriche!

PIERRE et THÉRÈSE.

Comment!

ANDRÉ.

Laissez donc, laissez donc... elle ne s'y connaît pas... je vous dis que c'est moi qu'elle aime.

MADELEINE.

Vous croyez!

ANDRÉ.

Certainement... ne m'as-tu pas donné des gages d'amour... tu sais bien ce coup de poing... l'autre jour en folâtrant.

MADELEINE.

Ah! oui, oui... comme tantôt... comme l'autrefois.

ANDRÉ.

Comme toujours... tu vois donc ben que t'es folle de moi... d'ailleurs, la preuve que tu m'aimes, c'est que je t'épouse.

MADELEINE.

Vous m'épousez?... ah! qu' c'est bête de dire des choses comme çà. Çà fait des fausses joies... moi d'abord, j'ai dit que j'aimais Guillaume Labriche, parce que... ce n'était pas vrai. D'abord, Guillaume Labriche, il est bête comme tout; au lieu que vous, vous avez de l'esprit.

ANDRÉ.

Là, vous l'entendez; ce n'est pas moi qui lui fais dire... elle ne s'en cache pas.

PIERRE, *souriant.*

Ah! frère, frère...

ANDRÉ.

Eh ben quoi, frère... je te dis qu'elle m'aime... Tiens, avec mon aimabilité, çà serait bien le diable si elle ne m'adorait pas.

PIERRE.

Ainsi, frère, tu ne me trompes pas... Tu seras heureux...

ANDRÉ, *mettant la main de Thérèse dans celle de Pierre.*

Oui, autant que toi.

THÉRÈSE.

Autant que moi.

ANDRÉ.

Autant que Madeleine... Frère, nous devions nous aimer comme deux, eh bien! nous nous aimerons comme quatre.

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN NOTAIRE, OUVRIERS, POLETAIS, POLETAISES.

MORCEAU FINAL DE J. DOCHE.

PIERRE.

Allons, accourez, mes amis,
Aujourd'hui, plus d'ouvrage!

CHŒUR.

Accourons tous, mes amis,
Aujourd'hui, plus d'ouvrage!

ANDRÉ.

Par les liens du mariage,
Tous quatr' nous allons être unis.

(*le notaire entre.*)

Justement v'là Monsieur l'notaire,
Qu'j'avais fait venir pour une affaire.

(*bas au notaire.*

Il n's'agit plus d'mon testament,
Mais d'mon mariage seulement.

PIERRE, *au notaire.*

Du contrat faites les apprêts,
Et puis nous signerons après.

(*Tous quatre se donnent la main et s'avancent vers le public.*)

AIR : *de Notre-Dame du Mont-Carmel.*

PIERRE.

Grâce au dévoûment d'un bon frère,
Je vais être heureux pour toujours.

ANDRÉ.

Nous somm's nés pour aimer et plaire,
J'tons-nous dans les bras des amours!

THÉRÈSE, *au public.*

Dès c'soir nous entrons en ménage,
A rester chacun est convié.

PIERRE.

Pour voir si l'bonheur du mariage
Vaut les plaisirs de l'amitié.

Reprise générale du refrain.

(*Tous quatre s'approchent du notaire; Thérèse signe la première. La toile tombe sur ce tableau.*)

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LES POLETAIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX PARTIES.

DEUXIÈME PARTIE :

QUINZE JOURS APRÈS LA NOCE.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une habitation ouverte dans le fond ; sur le rivage on aperçoit en dehors un parapet à hauteur d'appui ; deux portes latérales. A gauche, sont suspendus des filets et une machine de sauvetage ; à droite des instrumens de charpenterie ; une table et des chaises meublent la scène ; une porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, ANDRÉ, THÉRÈSE, MADELEINE.

(*Au lever du rideau, Thérèse coud ; André raccommode ses filets ; Pierre trace un plan sur la petite table ; et Madeleine secoue un panier de salade.*)

ANDRÉ et PIERRE.

AIR : *Ronde du Vétéran.*

Faut mieux être en ménage
Qu'd'être' garçons;
Les chagrins qu'on partage

Sont moins longs ;
Et quand vient la cohorte
Des ennuis,
On la met à la porte
Du logis.

TOUS QUATRE ENSEMBLE.

Tra la la la, etc.

ANDRÉ, *à Madeleine.*

Eh! femme, fais donc attention ; ton panier fuit... tu ressembles à une brise de mer... tu vous envoies de l'eau à la figure.

PIERRE.

Oui, mais avec une petite mère comme çà... il n'y a pas de tempête à craindre.

MADELEINE, *quittant son panier, et venant s'appuyer sur l'épaule d'André.*

On ne sait pas... voyez-vous moi... je ne suis pas trop rageuse... mais queuqu'fois je n'ai pas l'air... et pourtant je suis houleuse... je moutonne...

THÉRÈSE.

Heureusement qu'avec vous, Madeleine, un mari ne peut guère se fâcher.

ANDRÉ.

Oh çà, c'est ben vrai... Dites donc, les autres, je pense à une chose... les voisins doivent-ils être mortifiés en voyant notre accord mutuel... eux qui jacassèrent tant le jour où nous fîmes noce et festin, sur la grande place du Polet, à l'auberge du Chat qui pêche.

MADELEINE.

Au fait... à les entendre, nous étions des ci, des çà; des l'un, des l'autre.

PIERRE.

Oui... ils soutenaient aussi que l'amitié des frères Baudry ne pourrait pas résister à ce double mariage-là... eh bien, morbleu ils se sont trompés... car pour les faire enrager... il se trouve que nous sommes plus unis, plus heureux que jamais.

THÉRÈSE.

Dam! qui pourrait donc nous empêcher d'être heureux, puisque Madeleine aime son mari autant que j'aime le mien.

PIERRE, *se levant.*

Eh ! sans doute, rien n'est changé.

AIR : *Vaudeville des Scythes.*

Quand pour jamais le destin nous rassemble,
Tout ici bas devra combler nos vœux ;
Je t'aimais seul... nous t'aimerons ensemble.
Ta femme aussi nous aimera tous-deux, (bis.)
Et quant à toi, je sais qu'au fond de l'âme,
Excepté moi, jadis tu n'aimais rien,
D'ton amitié donne une part à ma femme,
Car j'veux qu'elle ait la moitié d'tout mon bien.

THÉRÈSE.

Oui, mais nous oublions que c'est aujourd'hui que nous devons faire nos visites de noce... il y a déjà quinze jours que nous sommes mariés, et nous n'avons encore vu personne.

PIERRE.

Quand on est heureux chez soi...

ANDRÉ.

On y reste le plus possible.

MADELEINE.

C'est juste... mais comme v'là quinze jours de passés... nous n'avons pas de temps à perdre... Ah ! à propos, dites donc, ma belle-sœur, comment que tu t'habilleras à ce matin ?

THÉRÈSE.

Moi... oh mon dieu, très-simplement... je ne ferai pas de toilette... pour des voisins...

MADELEINE.

Ah ! bah, au fait de la simplicité... not' toilette des dimanches j'aime mieux ça... (*à part.*) D'autant plus que je n'en ai pas d'autres.

THÉRÈSE.

D' la simplicité, comme tu voudras ; allons, viens nous habiller.

TOUS.

AIR : *Du Vétéran.*

En mettant, s'lon l'usage,
D'beaux habits,
Nous aurons, je le gage,
Quequ's ennuis ;

PIERRE.

Mais après, sans toilette,
Nous r'viendrons,
Et dans not' maisonnette
Nous r'chantr'ons,
Tra la la la, la la la, etc.

TOUS.

Tra la la la, la la, etc.

(*Madeleine sort par la gauche, Thérèse par la droite.*)

SCÈNE II.

PIERRE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Elle est un peu faraude, Thérèse... elle pense toujours à sa toilette.

PIERRE.

Dam', frère, c'est de son âge... moi je ne la gêne pas là-dessus.

ANDRÉ.

Au fait t'as raison... t'as le moyen.

PIERRE.

Eh puis c'est une si bonne femme.

ANDRÉ.

Oui, oui, c'est une bonne petite pâte de femme... qu'a ben des qualités... pas précisément les mêmes qu'avant le mariage, mais d'autres.

PIERRE.

Et puis... de l'ordre... de l'économie... enfin une bonne ménagère...

ANDRÉ.

Le fait est qu'elle est assez parcimonieuse... alle fait de l'effet quand elle passe toute pimpante dans les rues de la ville de Dieppe... qu'ens que dit celui-ci... v'là ma'me Baudry l'aînée... comme elle se tient droite... c'est un beau port de femme... c'est vrai que répond c't autre... alle est faite comme l'amour... alle est tournée au moule, quoi!... et c'est flatteur pour moi, qu'est son beau-frère... et qui la tutaye.

PIERRE.

Ah ! çà, mais dis donc.... tu ne me parles que de Thérèse... et Madeleine donc... il m' semble qu'all' en vaut ben une autre.

ANDRÉ.

Mon épouse ! un' autre... deux autres !... quatre autres, plutôt... dis donc, frère, pour une femme que j'ai eu d'occasion... c'est avoir la main heureuse.

PIERRE.

Tiens, frère, nous avons là deux trésors.

ANDRÉ.

Oui, et décidément il n'y a de félicité pure que dans l'hymen et les amours.

PIERRE.

Quel bonheur d'avoir des enfans.

ANDRÉ.

Oui, des enfans dont on est le père.

PIERRE.

Il me semble déjà les voir... une ribambelle de petits marmouzets pas plus haut que çà... se levant sur la pointe des pieds pour regarder ce qui se passe sur la table... de gros petits joufflus tout barbouillés de confitures.

ANDRÉ.

Ah ! oui, j'adore çà... embrasser un enfant barbouillé de confitures... j' voudrais être plus vieux de dix ans.

PIERRE.

Eh ben ! sois tranquille.

AIR : *de J. Doche.*

Çà viendra. (TER.)
Dieu ! qu'not' petit' famille
Sera donc gentille !
Çà viendra. (TER.)
P't'être que ce bonheur-là
Nous attend déjà.

Dans queuqu'temps j'te réponds,
D'deux ou trois poupons
Bien frais et bien ronds.
Ces petits lurons
Porteront nos noms,
Ils nous souriront,
Même nous étourdiront.

De not' postérité
J'suis déjà flatté,
Frère en vérité.
J'avons d'la gaîté,
J'avons d'la santé,
Nos femm's d'la beauté,
Et p't'être qu'un jour de c't été

(*Faisant de l'œil une indication significative.*)

Çà viendra', etc. etc. (bis.)

Tous deux nous s'rons papas,
Nous donnant le bras,
Nous dirons tout bas,
Les vois-tu là-bas
Jouant aux soldats,
Et marquant le pas,
Comme ils marchent aux combats?
En avant! halte! front!
Le jeun' bataillon,
Armé d'un bâton,
N'port' sur son menton
Qu'moustache en charbon;
Mais un jour, tout d'bon,
A la fumée du canon....

(*Passant le doigt sur sa lèvre.*)

Çà viendra, etc. etc.

Quand ils s'ront grands garçons,
Nous s'rons d'vieux barbons.
Auprès d'nos tisons,
D'nos ci-devant tendrons,
Nous nous chaufferons,
Et nous dormirons,
Ou bien nous radoterons.
Mais pendant ce temps-là,
A not' fils déjà,
L'Amour parlera,
Un' femm' lui plaira,
Il se mariera,
Puis... et cætera...
Et nous voilà
Grand papa.

(*Parlé.*) Nous vois-tu là tous les deux.. (*Il imite la démarche et la toux d'un vieillard.* Eh! eh! eh!... Oh là là, ma goutte... Ah! dame, frère, avec le temps,

Çà viendra, etc. etc. (ter.)

(*Ils répètent tous deux le refrain.*)

ANDRÉ.

C'est bon gentil, mais j'ai un système moi... en fait d *Les Poletais.*

ménage, je suis pour le gouvernement absolu... C'est pas pour moi que je dis çà, c'est plutôt pour toi... car chez moi, vois-tu, jamais la bourgeoise ne sera le bourgeois.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE.

Me v'là prête, moi... me y'là (*à André.*) Comment t'es encore là toi... va donc vite t'habiller... tu me fais honte avec ton costume d'à tous les jours.

ANDRÉ.

Hein, frère... est-elle gentille...

MADELEINE.

J'suis sûre... que t'as pas seulement monté à la vigie pour ce vaisseau qu'on apperçoit en mer depuis ce matin...

PIERRE.

Ah! ah! on a signalé un vaisseau:

ANDRÉ.

Oui... mais il est à douze milles d'ici au moins, et nous avons bien le l'temps d'faire nos visites.

MADELEINE.

En ce cas, va tout de suite te faire beau... çà n'te fera pas de mal...

ANDRÉ.

Hein! tu trouves?... c'pendant Pierre avait encore quelque chose à me dire.

MADELEINE.

Eh! bien, vous vous le direz après, allons dépêche-toi, je le veux...

ANDRÉ.

C'est juste, j'y vas, Madelinette: est-elle éveillée à c'matin... j'aime les femmes vifs, moi... je suis fou des femmes vifs!... allons, frère, va faire dépêcher Thérèse...

MADELEINE

Justement v'là le temps qui se gâte... nous pourrions bien avoir de la pluie.

PIERRE.

On y va... monsieur le bourgeois.

PIERRE, *à André.* — *Je saurai bien te faire marcher droit.*

Sans murmurer, rendons nous à ses vœux ;
Allons là haut nous préparer bien vite,
A nous hâter tout ici nous invite,
Puisque ta femme vient de dire : je le veux.

ANDRÉ.

N'y a pas moyen de résister vraiment
A c'est manière, à ce langage...

PIERRE, *à part, à André.*

T'avais raison de me dire à l'instant
Qu't'étais l'maître chez toi ménage.

ANDRÉ. (*parlé.*)

Tiens, je crois bien que j'suis l'maître !

MADELEINE.

Allons, m'as-tu entendu ?

ANDRÉ.

On y va, on y va.

ENSEMBLE.

Sans murmurer { rendez vous / rendons nous } à { mes / vœux.

Allez { là haut { vous / nous } } préparer bien vite,

A { vous / nous } hâter ici tout { vous / nous } invite,

Puisque { ta / ma } femm' vient de dir' : je le veux.

(*Pierre sort à droite, André à gauche.*)

SCÈNE IV.

MADELEINE, *seule.*

C'est-il longis, les hommes ! on dit que les femmes sont bavardes, jamais possible... mais au moins elles vont si vite, qu'c'est fini tout d'suite, au lieu que les hommes, ils resteraient trois heures à s'dire trois mots. (*Examinant sa toilette.*) J'espère que j'n'ai pas l'air bête moi, et cependant me v'là joliment r'quinquée comme ça... l'fait est que j'n'ai pas voulu en prévenir Thérèse, mais j'ai mis quelque chose

de plus que dimanche... mon tablier gorge de pigeon... elle va être un peu vexée, un peu jalouse..... çà, je m'y attends ben; . . . . . Parce que Thérèse, c'est une bonne fille, mais depuis son mariage elle est un peu changée... c'est-à-dire, non... pas changée... seulement, le caractère qu'elle avait en dedans... elle l'a en dehors... nous autres femmes, nous connaissons çà... tant qu'on est jeune fille on est toujours un peu hypocrites... c'est des frimes de demoiselles... mais une fois mariée on s'ratrappe...

SCÈNE V.

MADELEINE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *elle entre mise en paysanne Cauchoise, très-élégante.*

Tiens, te v'là déjà prête, Madeleine; tu n'as pas été long-temps, ni moi non plus, comme tu vois.

MADELEINE, *à part.*

J' n'ose pas me retourner, d' peur d' lui faire remarquer mon beau tablier gorge de pigeon; au bout du compte, on met ce qu'on a.

THÉRÈSE.

Et nos maris, sais-tu s'ils seront bientôt prêts?

MADELEINE.

Oui... oui... (*apercevant la toilette de Thérèse.*) Ah! mon dieu, queu toilette, queu luxe...

THÉRÈSE.

Eh ben, qu'est-ce que t'as donc, Madeleine?... pourquoi me regardes-tu comme çà d'un air étonné?

MADELEINE.

J'ai... j'ai c' n'est pas çà dont nous étions convenues; nous avions dit : notre toilette de dimanche dernier.

THÉRÈSE.

Que veux-tu, ma robe d'indienne n'était pas repassée.

MADELEINE.

Fallait donc me le dire alors... mais mon bonnet ne l'était pas non plus, à c' qu'il paraît.

THÉRÈSE.

Est-ce que tu trouves que celui-là me va mal?

MADELEINE.

Mais il ne vous va pas déjà tant si bien, si bien.

THÉRÈSE.

Comment, Madeleine, tu te fâches?

MADELEINE.

Non... c'est seulement un conseil d'amie que je vous donne... prenez garde de trop relever la tête... vous allez toucher au plafond.

THÉRÈSE.

Qu'il m'aille ou qu'il ne m'aille pas, qu'est-ce que ça fait... je suis de Caux, j'peux ben me mettre à la mode de mon pays... d'ailleurs ça me va toujours aussi bien qu'un petit bonnet à la paysanne.

MADELEINE.

Paysanne, qu'est-ce que ça veut dire ça... c'est une personnalité... paysanne vous-même, entendez-vous... d'ailleurs la simplicité c'est toujours plus distingué... et ça vaut mieux que toutes vos fanfreluches.

THÉRÈSE.

Puisque vous aimez tant la simplicité, pourquoi qu' vous n'avez pas gardé vos sabots? ils vous vont bien... quoiqu'un peu justes...

MADELEINE.

Un peu justes... ça n'empêche pas que vous ne pourriez peut-être pas les mettre... qu'ens c'te Madame... je vous dis... il lui faut des doruras.

THÉRÈSE.

C' n'est pas ma faute si mon mari est plus riche que le vôtre, il pouvait choisir.

MADELEINE.

On se trompe tous les jours... certainement, le pauvr' cher homme pouvait trouver mieux... il s'est trompé, il n'en est que plus à plaindre.

THÉRÈSE.

Vous êtes une pas grand' chose.

MADELEINE.

Et vous une... une... une rien du tout.

THÉRÈSE.

Dites donc, malhonnête... mais je dois vous excuser, parce que je sais que c' n'est pas de votre faute... ça tient à la mauvaise éducation que vous avez reçue.

MADELEINE.

Vous êtes une bête.

THÉRÈSE.

Et vous une insolente...

MADELEINE.

Eh bien! j'aime mieux être insolente que bête; ça dure moins long-temps.

THÉRÈSE.

Du reste, vous n'êtes pas mal mise; pour la femme d'un pâle-côtier, on ne peut rien demander de plus.

MADELEINE, *en colère.*

Voulez-vous bien vous taire, parce que... vous allez voir...

ENSEMBLE.

AIR.

Ah! c'est par trop fort;
Quelle insolence!
Quelle arrogance!
Ah! c'est par trop fort;
Car si vous recommencez encore...

SCENE VI.

LES MÊMES, PIERRE ET ANDRÉ.

PIERRE.

Que s'passe-t-il ici?
Pourquoi vous disputer ainsi?

ANDRÉ.

Ma femme est-ce toi?

THÉRÈSE.

Oui.

MADELEINE.

Non.

THÉRÈSE.

Si.

Je soutiens que c'est elle,
C'est c'te péronelle!

MADELEINE.

Madame, vous en avez menti.

ENSEMBLE.

Ah! c'est par trop fort,
Quelle insolence!
Quelle arrogance!
Ah! c'est par trop fort,
Car il vous condamnez encor.

ANDRÉ.

Voyons, femmes, la paix... de quoi ça a-t-il l'air de se disputer comme des gens du peuple.

PIERRE.

D'ailleurs, pour quelles raisons se fâcher comme ça entre sœurs.

THÉRÈSE.

Pourquoi Madame se scandalise-t-elle à cause de mon bonnet.

MADELEINE.

Moi, ah mon dieu, vous pouvez bien en mettre deux l'un sur l'autre, si ça vous fait plaisir... je n'en serai pas jalouse, allez... mais au moins ne soyez pas impertinente.

THÉRÈSE.

Parbleu, il faut bien parler votre langage.

ANDRÉ.

Mesdames Baudry, du calme; au nom du ciel, du calme... qu'est-ce que c'est donc que ça?

PIERRE.

Comment, c'était là le sujet de la querelle... (*bas à Madeleine, la prenant à part.*) Allons, Madeleine, ne te fâche pas, je te donnerai de quoi avoir d'aussi beaux atours que Thérèse.

THÉRÈSE, *le prenant par le bras, et le ramenant près d'elle.*

Qu'est-ce que tu dis à cette femme, je ne veux pas que tu lui parles.

ANDRÉ.

Cette femme... dites donc, belle-sœur... ma femme n'est pas... une femme... entendez-vous... ou plutôt, c'est une femme... mais enfin, suffit, je m'entends.

THÉRÈSE.

Pourquoi dit-elle que je te rends malheureux ; et que tu es à plaindre.

PIERRE.

A plaindre ; oh ! ben au contraire.

MADELEINE.

Elle rabaisse mon homme, elle lui reproche son état.

THÉRÈSE.

C'est un mauvais cœur qui cherche à nous faire faire mauvais ménage.

MADELEINE.

Je ne me sens pas de colère, aussi elle va me le payer.

(*Les deux femmes font un mouvement pour se frapper ; Pierre et André s'efforcent de les arrêter.*)

PIERRE.

Thérèse....

ANDRÉ.

Madame Baudry la jeune, au nom de l'autorité que j'ai sur vous...

MADELEINE.

Laisse-moi tranquille, faut que je me satisfasse. Tiens, v'lan...

(*Elle veut donner un soufflet à Thérèse, et attrappe André.*)

ANDRÉ.

Hoie... c'est moi qui l'ai reçu.

AIR : *Nos maris en Palestine.*

Je suis victime, je pense,
D'un quiproquo bien fatal.

MADELEINE.

C'était par inadvertance.

ANDRÉ.

J'aime à l'croir' ; mais c'est égal,
Ça n'en fait pas moins de mal.

MADELEINE.

J'voulais m'venger à mon aise,
Sur Thérèse qu'avait tort,
J'croyais qu' c'était elle'...

ANDRÉ.

D'accord ;
Mais quand c'eût été Thérèse,
N'fallait pas frapper si fort.

PIERRE.

Thérèse... retire-toi...

THÉRESE.

Mais nos visites...

MADELEINE.

J'veux pas sortir comme ça, moi, j'n'ai pas fini ma toilette...

PIERRE.

Eh bien! nous ne sortirons pas... aussi bien voilà la pluie... allons, rentrez... je le veux... je le désire.

(*Thérèse rentre.*)

ANDRÉ, *offrant la main à Madeleine.*

Et vous, madame Baudry la jeune... donnez-moi cette main coupable... rentrez, et à l'avenir ne commettez plus d'aussi funestes erreurs. (*Madeleine rentre.*)

SCÈNE VII.

PIERRE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Ah!... les v'la rentrées... ce n'est pas sans peine toujours... (*à Pierre.*) Frère, c'est ta femme qu'a tort.

PIERRE.

Tort... tort... c'est une question, ça... d'abord, ma femme est plus douce que la tienne.

ANDRÉ.

C'est-à-dire, elle a les mains plus douces... mais dans tous les cas, son caractère n'est pas comme ses mains.

PIERRE.

Hum... Madeleine est un peu vive...

ANDRÉ.

Ma femme est vif, c'est vrai... mais Thérèse... all' est un peu hypocrite.

PIERRE.

André, André... ne sois pas injuste, ne dis pas de mal de ma femme devant moi, je t'en prie.

ANDRÉ.

Eh! ben, oui, pour toi je me tairai, mais çà n'empêche pas que c'est une mijaurée, une madame comme i' faut... Tranchons le mot, une bégueule, et n'en parlons plus.

PIERRE.

Tu feras aussi bien, parce que je sais ce que c'est... c'est ta femme qui te fourre toutes ces idées-là dans la tête.

ANDRÉ.

Du tout, ce n'est que l'amour-propre humilié qui me fait dire çà... et si Thérèse n'avait pas eu l'air de faire fi de notre honnête médiocrité . . .

PIERRE.

Ce n'est pas vrai...

ANDRÉ.

Je te dis que si...

PIERRE.

Eh! ben, quand elle aurait dit que je suis le plus riche... ne v'là-t-il pas un grand mal... tant mieux pour elle et pour vous aussi.

ANDRÉ.

Pour nous aussi... c'est à dire que tu me reproches ce que t'as fait pour moi... tiens, tu ne vaux pas mieux qu'elle, et ma femme....

PIERRE.

Morbleu... ta femme.

ANDRÉ.

Ma femme est mon épouse... et je dois la défendre.

PIERRE.

Tu n'es qu'un entêté.

ANDRÉ.

Tu n'es qu'un vaniteux.

PIERRE.

Un ingrat.

ANDRÉ.

Un ingrat! un ingrat! l'ai-je bien entendu? C'est la première, mais ce sera la dernière fois qu'une telle expression

frappera les oreilles de ton frère... dorénavant, tu garderas tout ton argent pour toi, et pour ta madame comme il faut.

PIERRE.

Eh! bien, je ferai ce qui me plaira.

ANDRÉ.

Au fait, je n'ai pas besoin de toi. Dieu merci, je ne suis pas encore tombé dans la misère... Je suis propriétaire, la moitié de cette maison est à moi... je suis ici chez moi... jusques-là (*il fait une raie par terre avec de la craie.*), c'est le milieu, c'est mon côté... reste chez toi.

PIERRE.

J'y suis chez moi... (*il prend une chaise et va s'asseoir à droite.*)

ANDRÉ, *s'asseyant à gauche.*

Je ferai faire une cloison... non, un gros mur; j'aime mieux cela... je ferai percer une porte... là.

PIERRE, *étouffant quelques soupirs.*

Se conduire ainsi... parler comme ça à un frère... c'est pas qu'au fond ça me soit bien égal... je m'en moque... je n'irai pas te chercher, va, je me passerai de toi, de ton amitié...

ANDRÉ.

Qu'est-ce que tu dis?

PIERRE.

Je ne te parle pas... Heureusement qu'il y a ici un autre cœur sur lequel je puis compter... dans celui-là, il n'y aura ni caprice, ni égoïsme, et je suis bien bon de m'affliger ainsi.

ANDRÉ.

Et moi donc... est-ce que j'en ai sujet... ma foi, non.

PIERRE.

Ce n'est pas ça qui m'empêchera d'être heureux.

ANDRÉ.

Et moi de chanter... Tiens, j'aime les chansons... moi je suis fou des chansons... trala la la, je suis gai... je suis très-gai... (*chantant.*) tra la la... (*Il s'essuie les yeux et se remet à travailler à ses filets. Pierre s'assied, s'appuie le coude sur la table, avec un air d'humeur. A la fin de cette scène, le temps s'est obscurci, et l'on commence à entendre le bruit du vent et de la pluie.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN MATELOT.

LE MATELOT, *entrant, et secouant son chapeau.*

Dieux! queu vent, queu mauvais temps qu'il fait... Ah! vous v'là, monsieur André Baudry...

ANDRÉ.

Tiens, c'est toi, Guillaume Labriche.

LE MATELOT.

Je v'nais vous dire que le temps est tout à coup devenu si gros, et la mer si houleuse, qu'on a des craintes pour ce bâtiment qu'on apperçoit en rade depuis quelques heures.

ANDRÉ.

Ah! ah! ce trois-mâts qui arrivait de l'ouest.

LE MATELOT.

Oui; il y a quelques dangers pour le faire entrer dans le port, car la vague est énorme, et on redoute les écueils... Comme vous êtes le Sans-Peur des pilotes de la côte, on a pensé à vous, et je suis accouru pour vous avertir.

ANDRÉ, *se levant.*

Merci... j'y vas... Tu dis qu'il y a du danger, tant mieux... aujourd'hui moins que jamais, ce n'est pas çà qui me fera reculer... (*Il a décroché un rouleau de cordes qu'il met sur son épaule : il charge le matelot d'autres instrumens de sauvetage.*) Allons, viens, suis-moi. (*Il jette un regard sur Pierre. Celui-ci le regarde en même temps : ils détournent vivement les yeux tous les deux. André sort avec le matelot.*)

SCÈNE IX.

PIERRE, *seul.*

(*On entend redoubler, pendant cette scène, le bruit des vents et de l'orage : l'obscurité devient aussi plus grande.*)

Eh! bien, il est parti... Morbleu, comptez donc sur le

cœur d'un frère... celui-là que j'ai tant aimé. (*L'orchestre joue en sourdine l'air du Muletier.*) Mais comme le temps devient obscur... quel orage! (*un éclair brille sur le théâtre.*) Un éclair!....

VOIX DES MATELOTS, *hélant dans le lointain.*

Oh! eh, oh! eh... au cable.

PIERRE.

Quel est ce bruit, d'où viennent ces cris? Je sens un frisson... (*la musique qui a cessé un moment, recomence. Allant au fond du théâtre.*) Grands Dieux, comme les vagues se brisent avec force, sur le rivage! une barque lutte contre les flots.., c'est celle de mon frère.... le malheureux!... Ah! le danger est affreux. André, André,.. mon frère....

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

A c'te place où j' cachais mes larmes,
Sans me rien dire il m'a laissé;
Il n'a pas d'viné mes alarmes,
Vers sa barque il s'est élancé,
Et je ne l'ai pas même embrassé!
Le tourment qu'j'éprouve est extrême,
Que n'suis-je là bas... qu'n'est-il ici!
Pour ma vie il craindrait aussi;
Alors il saurait, par lui-même,
Toute l'amitié que j'ai pour lui.

(*Il est dans la plus grande agitation.*)

SCÈNE X.

PIERRE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Ah! mon ami, quelle tempête!... je n'en ai jamais vu une si forte... je quitte la terrasse, il y a en rade un vaisseau dans le plus grand péril; la jetée et le rivage sont couverts de monde... une barque est partie au-devant de ce bâtiment pour tâcher de le faire entrer dans le port... mais je crains bien que... écoûte... n'entends-tu pas le signal de détresse...

(*On entend plusieurs coups de canon en mer.*)

PIERRE, *la repoussant.*

Laisse-moi... laisse-moi...

THÉRÈSE.

Pierre, qu'as-tu donc?... quelle agitation...

PIERRE.

Mon frère!... mon André!...

THÉRÈSE.

Vous vous êtes querellés... j'ai bien entendu... mais il avait tort.

PIERRE.

Non... c'est toi... c'est moi... qui avons eu tort... ah! Thérèse!... Thérèse!... pourquoi as-tu cherché à humilier mon frère...

THÉRÈSE.

Tu m'effraies... au nom du ciel, réponds-moi... c'est Thérèse... c'est ta femme qui t'en conjure.

PIERRE, *à part, se détournant.*

Grand Dieu!... si je ne devais plus le revoir... je ne lui survivrais pas!... (*Il tombe accablé.*)

(*Ici l'orchestre reprend l'air du Muletier en sourdine, tandis qu'on aperçoit dans le fond du théâtre une chaîne de matelots qui tirent un cable en faisant entendre leur cri accoutumé.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE.

Eh! ben... qu'est-ce qui se passe donc... où est mon André?... où est mon homme?...

PIERRE.

Il est... là-bas... près du vaisseau.

THÉRÈSE.

Près du vaisseau... et tu l'as laissé partir...

MADELEINE.

Partir...

PIERRE.

Oui, mais il est peut-être encore temps de le sauver... et dussè-je sacrifier tout ce que je possède... je cours...

(*Tous font un mouvement pour sortir, on entend des cris prolongés dans la coulisse; la musique cesse; et André arrive escorté d'une troupe de matelots.*

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ANDRÉ, MATELOTS.

(*André tient sous son bras un sac d'argent*

CHOEUR.

AIR : *du Calife.*

Au roi des matelots,
Amis, rendons hommage ;
Il sauva l'équipage
De la fureur des flots.

MADELEINE.

C'est lui... enfin, te v'là mon André... te v'là tout entier... (*elle l'embrasse.*) moi qui croyais n'plus te revoir... que c'est bête de faire des peurs comme çà.

ANDRÉ.

J'étais tranquille, j'avais fait mon testament. Embrasse-moi encore, ma femme... (*aux matelots.*) Quant à vous mes amis... (*tirant quelques pièces d'argent de son sac.*) prenez, voilà pour vous... oh ! prenez, prenez... je ne dirai pas pour çà que vous êtes des ingrats... je ne reproche jamais le bien que je fais, moi.

(*Pierre qui avait fait un mouvement pour se rapprocher de lui s'éloigne, ainsi que Thérèse.*

MADELEINE.

Comment, t'as de l'argent, André?

ANDRÉ.

Oui, que j'en ai, oui, que je suis riche aussi, moi... mais je n'en suis pas plus fier. (*Il se rengorge.*)

THÉRÈSE, *à Pierre, à demi-voix.*

Ne fais pas attention à ce qu'il dit.

ANDRÉ.

Toi, Labriche, n'oublie pas ma commission ; et vous, braves Poletais, allez sécher vos z'hardes et humecter vos gosiers. (*Les matelots sortent en reprenant le chœur.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, *excepté* LES MATELOTS.

MADELEINE.

Comment, c'est le capitaine du vaisseau qui t'a donné tout c't'argent là?

ANDRÉ.

Oui, le propriétaire du navire, en reconnaissance de ce que j'ai fait pour lui... tiens, ma femme, prends mon argent, débarrasse-moi de mes fonds.

PIERRE.

Ses fonds.... V'là déjà l'embarras des richesses.

MADELEINE, *pesant le sac.*

Dieu! qu'il doit y avoir de la fortune là dedans... il y a au moins, au moins... ah! oui, il y a bien çà.

ANDRÉ, *s'avançant du côté de Thérèse et regardant son frère.*

Il y a mille francs, y'a c'qu'il y a.

PIERRE.

Tant mieux, çà me fait plaisir.

THÉRÈSE.

Et à moi aussi... Si j'ai un regret, c'est qu'on ne vous ait pas donné davantage.

ANDRÉ.

Çà sera assez pour t'avoir de belles robes, de grands bonnets... grands, grands, à perte de vue...

PIERRE.

André, crois-moi, ménage ton argent, t'aura bientôt vu le fond du sac.

ANDRÉ.

Je ne demande de conseils à qui que ce fût... dès aujourd'hui je saurai prendre un parti décisif... Il faut nous séparer.

PIERRE.

Nous séparer?

ANDRÉ.

Oui... j'irai louer un appartement sur la grande place... au premier, sur le devant, cent vingt francs par an... avec un balcon.

PIERRE.

Nous séparer!... Eh! bien, soit... mais tu te rappeleras que c'est toi qui le premier a prononcé ce mot-là.

ANDRÉ.

Monsieur Galifet, le notaire, qui nous a fait signer notre acte de mariage, nous fera signer aussi notre acte de séparation. Je l'ai fait prévenir, c'est Guillaume Labriche qui m'a rendu ce service-là.

PIERRE.

Ah! il paraît que tu avais pris tes précautions d'avance.

ANDRÉ.

Eh! bien, oui.... justement, v'là monsieur Galifet... (*allant le chercher par la main.*) Approchez, monsieur Galifet.

PIERRE.

Le v'là, tant mieux... (*au notaire.*) Mettez-vous là.

ANDRÉ.

Non, ici, chez moi... ou bien au milieu, sur la frontière, c'est plus juste. (*On pose la table, et le notaire s'assied au milieu.*)

PIERRE, *au notaire.*

Cette maison est à nous deux.

ANDRÉ.

Eh! bien, il faut la vendre aux criées.

PIERRE.

Comment, la maison de notre père passerait entre les mains d'un étranger... Je te croyais un fou, un entêté... mais je ne te savais pas un mauvais cœur.

ANDRÉ.

Un mauvais cœur... monsieur Galifet, remettez-moi ce papier que je vous avais fait demander... je veux le déchirer... mais non, (*à Pierre.*) avant tu en connaîtras le contenu... Tiens... (*Il le lui donne.*) lisez...

PIERRE.

Qu'est-ce que c'est que ce papier-là?

ANDRÉ.

C'est mon testament que j'avais fait quelques jours après mon mariage... Ecoutez, mesdames Baudry, et vous aussi, officier public.... vous verrez ce que je voulais faire pour l'ingrat qui me traite de mauvais cœur... (*à Pierre.*) Lis, lis.

PIERRE, *lisant.*

« Cejourd'hui, etc, certain d'avoir le bonheur de mourir

« avant mon bon frère Pierre, je l'institue mon légataire « universel. 1° Je lègue à son amitié ma femme et mes en- « fans, quand j'en aurai, pour en prendre soin pendant sa « vie, et leur laisser de quoi vivre après sa mort... Je connais « mon frère, il acceptera l'héritage. 2° Je lui lègue encore le « soin de doter mes filles, quand elle seront en âge d'être « mariées... Il leur servira de père, et elles n'auront rien per- « du, car le cœur de mon frère vaut mieux que le mien. 3° et « enfin, je lui donne et lègue Neptune, mon chien de Terre- « Neuve, ne pouvant lui laisser, après moi, un ami plus « fidèle... (*Moment de silence.*)

ANDRÉ.

C'est tout... donne-moi mon testament, que je le déchire...

(*Il le lui prend des mains.*)

PIERRE.

Ah!... tu peux le déchirer, mais tu ne m'empêcheras pas d'en accepter toutes les clauses. Maintenant séparons-nous... puisque tu le veux.

ANDRÉ.

Je m'en vas. (*Ils font quelques pas pour s'éloigner.*).

THÉRÈSE, *l'arrêtant.*

AIR : *De la Sentinelle.*

Pierre ne demand' qu'à vous ouvrir ses bras.

MADELEINE, *à Pierre.*

Vers votre frère, allons courez bien vite.

ANDRÉ.

J'n'ai pas d'rancune, j'consens à faire un pas;
Mais je n'veux pas sortir de ma limite.

PIERRE.

Il n'y a donc plus entre nous désormais,
Qu'un seul moyen de terminer la guerre,
Qu'aucun ne revienn' le premier... mais,
Ensemble pour faire la paix,
Embrassons-nous sur la frontière.

(*Ils se serrent la main, et après un moment d'hésitation, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

ANDRÉ, *attirant Pierre de son côté.*

Viens chez moi... (*au notaire.*) Demain, vous aurez vot' homard, je vous pêcherai votre consultation. (*à Pierre.*) Maintenant, frère, jurons tous deux.

PIERRE.

Non, plus de sermens, çà porte malheur, mais pour conserver la paix fraternelle, souvenons-nous bien qu'il ne faut jamais épouser les querelles de nos femmes.

ANDRÉ.

AIR : *De Notre-Dame du Mont-Carmel.* (Mazaniello.)

Le navire de l'hyménée,
J'saurai désormais le piloter,
Les écueils de la destinée,
Comme' çà j'saurai les éviter.

MADELEINE.

Maint'nant, entre nous plus d'orage

PIERRE.

Et faisons marcher de moitié.

ANDRÉ.

Et le bonheur du mariage,

THÉRÈSE.

Et les plaisirs de l'amitié.

TOUS.

Et le bonheur du mariage,
Et les plaisirs de l'amitié.

FIN.

PIÈCES NOUVELLES

QUI SE TROUVENT AUX MÊMES ADRESSES.

M. Ducroquis, vaudeville en 2 actes..... 2 »
Bisson, vaudeville en 2 actes..... 2 »
La Prison de village, comédie en 1 acte..... 1 50
Le coup de pistolet, vaudeville en 1 acte..... 1 50
La Princesse Aurélie, comédie en 5 actes et en vers... 4 »
L'Enfant et le vieux Garçon, vaudeville en 1 acte... 1 50
Le Caporal et le Paysan, vaudeville en 1 acte..... 1 50
La Muette de Portici, opéra en 5 actes..... 2 »
Les Éphémères, comédie en 3 actes, par M. Picard. 3 »
Le Château de M. le Baron, vaudeville en 2 actes.... 2 »
Le Barbier châtelain, vaudeville en 3 actes..... 2 »
Les Enfans-Trouvés, vaudeville en 2 actes..... 2 »
Le Chasseur Noir, mélodrame en trois actes..... 1 50
La Reine de seize ans, vaudeville en 2 actes..... 2 »
La Muette de la forêt, mélodrame en 1 acte..... 1 50
Jean Pacot, ou *Cinq ans d'un conscrit*, vaud. en 5 act. 2 »
Chacun de son côté, comédie en trois actes..... 3 50
Les Dix Francs de Jeannette, vaudeville en 1 acte.... 1 50
Le Pauvre Arondel, vaudeville en 2 actes..... 1 50
Jérôme, vaudeville en 3 actes..... 2 »
Masaniello, drame lyrique en 4 actes..... 2 »
Le Caleb de Walter-Scott, vaud. en 1 acte..... 2 »
Irène, mélodrame en 3 actes..... 1 50
Le Lit de circonstance, vaudeville en 2 actes..... 2 »
Le Mariage d'argent, comédie en 5 actes..... 4 50
M. Botte, vaudeville en 3 actes..... 2 »

LES OMNIBUS,

OU

LA REVUE EN VOITURE,

VAUDEVILLE EN QUATRE TABLEAUX;

Charles Désiré

PAR

MM. DUPEUTY, DE COURCY ET LASSAGNE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 23 Mai 1828.

Paris.

J.-N. BARBA, Éditeur, Cour des Fontaines, nº. 7;
Et au Magasin de Pièces de Théâtre, rue St.-Honoré, nº. 210;
BEZOU, Libraire, boulevard St.-Martin, nº. 29.

1828.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE JUIF ERRANT.....	M. LEPEINTRE aîné.
POUR BOIRE, cocher de fiacre.	M. VICTOR.
LA COURSE, cocher de cabriolet.	M. ARNAL.
COUCOU, cocher de coucou.....	M. EMILIEN.
UN CHANTEUR des rues.....	M. ARMAND.
UNE CHANTEUSE des rues.....	Mlle ALEXe DORIVAL.
UN CRIEUR public.....	M. DAVESNE.
UN HUISSIER.....	M. NEVEU.
LE CONCIERGE de l'Académie.	M. LEPEINTRE, jeune.
L'OPERA.....	M. ACHILLE.
LES THÉATRES SECONDAIRES. VAUDEVILLE.....	Mlle SARA-LESCOT.
GYMNASE.....	M. LÉOPOLD.
GAITÉ.....	Mme ACHILLE.
VARIÉTÉS.....	Mlle AUGUSTINE.
NOUVEAUTÉS.....	Mme BODIN.
CIRQUE.....	M. ADOLPHE.
AMBIGU.....	M. THÉODORE.
IRISH, acteur anglais.....	M. FONTENAY.
SCOTT, [illegible]m.....	M. DÉROUVÈRE.

Cochers d'Omnibus.
Cochers de place.
Passans.

La Scène est à Paris.

Vu au ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, ce 17 mai 1828.

Par ordre de Son Excellence,
Le Chef du bureau des Théâtres,
COUPART.

DE L'IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE L.-E. HERHAN,
rue des Boucheries-Saint-Germain, nº. 38.

LES OMNIBUS,

OU

LA REVUE EN VOITURE,

VAUDEVILLE EN QUATRE TABLEAUX.

PREMIER TABLEAU.

Le Théâtre représente une partie du boulevard; à droite, une boutique de Marchand de Vin, à l'enseigne du Cocher fidèle; *à gauche, est écrit :* Tête de la place.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN CHANTEUR *des rues, avec son violon,* UNE CHANTEUSE, *avec son tambour de basque;* BADAUDS *des deux sexes.*

(*Au lever du rideau, le Chanteur, accompagné de sa femme qui joue du tambour de basque, exécute sur son violon, l'ouverture de la Caravane; la foule est groupée autour d'eux.*

PREMIER BADAUD.

Ne poussez donc pas, jeune homme.

PREMIÈRE FEMME.

Laissez-donc entendre la musique.

LE CHANTEUR.

La symphonie étant terminée, nous allons passer à la musique vocale... on entendra alternativement : *la Réponse d'Isidore à Félicité.* — *Les Houzards de la Garde.* — *Le Premier Bouillon de l'Amour.* — *La critique raisonnée des Tableaux du Muséum...* le tout, fait et composé par les Sieurs Cadot et Duverny, Syndics des aveugles, et Présidens de la société des Bergers de Syracuse; il y a des cahiers à quatre et à six pour les personnes comme il faut, et à deux sous, pour l'honorable société qui m'écoute... Pardon, Messieurs, un cahier au troisième? voilà... (*Il jette un cahier en l'air, la Chanteuse en distribue aux assistans.*) Nous allons commencer par la superbe chanson des Omnibus!...

LES BADAUDS.

Ah!...

LE CHANTEUR.

Silence! et attention pour la ritournelle.

AIR : *C'est l'Amour.*

Vivent, vivent les Omnibus!
Roulons not' bosse
En carosse,
CUM JAMBIS ET PEDIBUS,
A pied nous n'irons plus.

Les Omnibus c'est la voiture
De la petit' propriété,
Contre une avers', l'hiver çà vous assure,
Et contr' la poussière, en été.
Roulant comme les maîtres,
L'boulanger port' son pain,
L'facteur porte ses lettres,
Et dit en narguant le sapin :
Vivent, vivent les Omnibus!
Etc., etc.

Second couplet!

Que dit la petit' couturière,
Qui r'port' ses rob's et ses cann'zous?
Que dit le jeune militaire,
Qui vient de toucher les cinq sous?
L'huissier qu'est en poursuite,
Le commis de bureau,

Le méd'cin en visite,
Et le saute-ruisseau ?

Vivent, vivent les Omnibus !
Etc., etc.

Troisième et dernier couplet !

Les p'tit's gens ne s'ront plus victimes
Du fier landau numéroté ;
Car, moyennant vingt-cinq centimes,
Le malheureux n's'ra plus crotté.
Nous pourrons à la ronde,
D'un air de dignité,
Ecraser l'pauvre monde
Comm' la bonn' société.

Vivent, vivent les Omnibus !
Etc., etc.

LES BADAUDS, *en sortant.*

Vivent, vivent les Omnibus !
Etc., etc.

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE II.

POUR BOIRE, LA COURSE, COUCOU.

(*Ils entrent en se tenant enlacés, et le fouet à la main.*)

LA COURSE.

Oui, chantez vos Omnibus !... Encore de la jolie marchandise...

POUR BOIRE.

Dieu de Dieu ! l' peuple Français est-il inconstant, frivole et volage !

COUCOU.

Pas huit jours encore, qu' les Fiacres, les Cabriolets et les Coucous tenaient le haut du pavé.

LA COURSE.

Maint'nant, nous v'là dans l'ornière.

POUR BOIRE.

Sous la r'mise.

COUCOU.

Au rancart.

LA COURSE.

La roue de la fortune a tourné, et les nôtres n' tournent plus.

POUR BOIRE.

Les Fiacres n' sont plus qu'une cintième roue à un carrosse.

LA COURSE.

Il faut ici de la philosophie... et du sang-froid... (*appelant chez le Marchand de vin.*) Garçon, un litre en trois verres, et un' voie d'eau clarifiée à nos ch'vaux... Ces pauvres bêtes, il faut bien aussi qu'ell's aient leur consolation !

(*On apporte du vin, et ils s'attablent à la porte du cabaret.*)

COUCOU.

Ah ! çà, y s'agit d'approfondir la chose... d'abord, qu'est-c' que c'est qu' les *Omnibus?*

LA COURSE.

J' vas t'expliquer la traduction... *Omnibus*, c'est un mot latin qui veut dire voiture pour les hommes.

POUR BOIRE.

Du tout... C'est un mot anglais qui signifie voiture publique.

COUCOU.

Au fait, une réflexion... moi, qui charge pour St-Mandé, Vincennes et St-Maur, çà n' peut pas m'atteindre, puisqu'ils n' roulent que dans la Capitale.

LA COURSE.

Ils envahiront la Banlieue, je t' le dis ; ils l'envahiront !... et nous serons tous mis à pied.

POUR BOIRE.

C'est l' bouleversement d' la nature entière... et l' monde n' peut pas durer long-temps comme-çà.

LA COURSE.

Témoin, la comète qu'on nous annonce pour dans quatre ans... et qui doit faire la queue au globe terrestre.

COUCOU.

Eh ! ben, tant pire !...

LA COURSE.

Ou ben, tant mieux.

AIR : *Nous n'avons qu'un temps à vivre.*

Nous n'avons qu'quatre ans à vivre,
Des heureux,
Des malheureux,
L'compte est inscrit sus l'grand-livre
Pour l'an dix-huit cent trent' deux !

Ell' aval'ra not' boul' ronde,
Comm' un' douzain' de biscuits;
C'est à-peu-près comm' dans c'monde,
Où les gros mangent les p'tits.

TOUS TROIS.

Nous n'avons qu'quatre, etc., etc.

LA COURSE.

En allant dans c'te planette,
Du moins le cocher pourra
Boir' du vin de la comète,
Vu qu'il n'y aura qu'celui-là !

TOUS TROIS.

Nous n'avons, etc., etc.

(*Ils se lèvent.*)

POUR BOIRE.

En attendant la fin du monde, il faut manger, et pour çà, il s'agit d' mettre des bâtons dans les roues des *Omnibus*... d' rétablir l'équilibre dans les voitures.

COUCOU.

Oui... qu'il n'y ait que nous qui gagne son pain...

LA COURSE.

Faut ben qu' tout l' monde vive.

POUR BOIRE.

Et quand les hommes tranquil's et honnêtes s'entendront bien, il enfonc'ront tous les autres.

AIR : *Barcarolle de la Muette.*

Amis, la matinée est belle,
Nous v'là sur plac' pour aujourd'hui...
Allons nous mettre en sentinelle,
Pour mieux guetter notre ennemi !
Préparons bien notre vengeance !
Cocher, parle bas,

Fais claquer ton fouet en silence,
Cocher, parle bas.....
Que l'inspecteur ne nous entende pas,
Et l'Omnibus ne l'échappera pas !

TOUS TROIS.

Préparons bien notre vengeance !
Etc., etc.

(*On entend parler dans la coulisse.*

LA COURSE.

Attention, vous autres, voilà z'un bourgeois.

POUR BOIRE.

Mes amis, faut l' souffler aux *Omnibus.*

COUCOU, *regardant à la cantonade.*

Ah ! v'nez-donc voir, vous autres... On dirait de l'homme à barbe du Palais-Royal.

AIR : *C'est le comte Ory.*

Quelle drôle de tournure !
Quel costume singulier !
J'n'ai jamais vu, je vous l'jure,
Un pareil particulier !

LA COURSE.

Qu'ell' barbe !... quelle moustache !
Dans un bois, il me f'rait peur,
S'il avait seul'ment un' hache,
Je l'prendrais pour un sapeur !

POUR BOIRE, *cherchant à se le rappeler.*

C'te tête' là, j' l'ai vu peinte...
Dans un' vieille complainte...
Mais vraiment,
Oui, vraiment,
C'est le Juif errant !

LA COURSE ET COUCOU.

Quoi ! ce serait le Juif errant !
Ah ! grands dieux !... quel événement !

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE JUIF ERRANT, *suivi de quelques passans.*

CHOEUR GÉNÉRAL.

Oui, vraiment, (bis.)
C'est le Juif errant!

(*Les cochers et les passans font un mouvement d'effroi.*)

LE JUIF.

N'ayez pas peur, mes enfans! quoiqu'errant, je ne suis pas un vagabond... je suis tout simplement citoyen de l'univers; vous avez l'air de me prendre pour un revenant, effectivement je reviens de Turquie... il n'y fait pas bon pour le quart-d'heure... Figurez-vous qu'ils voulaient me traiter comme un Janissaire... quand j'ai vu çà... j'ai fait comme les Grecs... je me suis affranchi, et me voilà!...

LA COURSE.

Dites donc, M. le Juif errant... il y a long-temps qu'on n'a eu le plaisir de vous voir dans notr' quartier...

LE JUIF.

Mais non!... qu'est-ce qu'il y a que j'ai quitté mon petit appartement de la rue de la Juiverie... deux cents ans, tout au plus!...

LA COURSE.

Alors, vous avez eu le temps de voir du pays; vous avez fait au moins votre tour de France?

LE JUIF.

Mais j'ai fait deux ou trois fois le tour du globe, en me promenant, la canne à la main... un petit voyage sentimental... dans le genre de Chapelle et Bachaumont.

LA COURSE.

Vous avez dû trouver ben du chang'ment chez nous?

LE JUIF.

Oui, pas mal... mais, d'après ce qu'on m'a dit. n'avez pas perdu au change.

Les Omnibus.

AIR : *De la Galoppade Hongroise.*

Ah ! que c'est bien ! (TER.)
Comme en France
On avance !
Ah ! que c'est bien ! (TER.)
Je ne regrette rien !
Quelle ardeur anime
Le nouveau régime !
Ah ! que c'est bien ! (TER.)
Je ne regrette rien !

Tout en
Visitant
Les peuples du monde
A la ronde,
Je me souvenais
Que j'avais
Ri chez les Français,
Et, quand revenu
Dans votre patrie,
Embellie,
J'ai vu
Ses
Progrès,
A chaque pas je répétais :
Ah ! que c'est bien ! (TER.)
Comme en France
On avance !
Ah ! que c'est bien ! (TER.)
Je ne regrette rien.

Clair
Comme l'éclair,
S'échappe le gaz hydrogène ;
Vos chemins en fer
Déjà vont tous un train d'enfer.
Vous avez, dit-on,
Au lieu de la Samaritaine,
L'Opéra bouffon...
Autre genre de carillon.
L'ancien Châtelet,

C'est
Maintenant le Veau qui tète.
Vos vieux boulevards
Se sont transformés en bazards ;
Si nous les quittons,
Nous voyons,
L'âme satisfaite,
De riches greniers
Où gémissaient des prisonniers!
Ah! que c'est bien! (TER.)
Comme en France
On avance!
Ah! que c'est bien! (TER.)
Je ne regrette rien.

Maint passage, ouvert,
Au piéton offre une retraite ;
On verra, l'hiver,
Tout Paris marcher à couvert...
Cent journaux
Nouveaux
Remplacent l'antique Gazette,
Et l'on m'a conté
Qu'ils disaient tous la vérité....
Chez vous,
Les époux,
Plus confians avec leurs femmes,
Ont proscrit enfin
Le panier, le vertugadin ;
Nul n'a contesté
L'indépendance de vos dames;
Moi, pour la beauté,
J'aime une sage liberté.....
Ah! que c'est bien! (TER.)
Comme en France
On avance!
Ah! que c'est bien! (TER.)
Je ne regrette rien.

Le signe d'honneur
Jadis n'était dû qu'au courage;
Ce gage flatteur

Appartient à plus d'un vainqueur ;
Car,
De toute part,
A chaque gloire on rend hommage,
Et la croix de Mars
Est aussi le prix des beaux-arts !
D'un poste important
Il n'est personne qu'on écarte ;
Chez vous maintenant,
Il ne faut plus que du talent !
Pour moi,
Quel émoi !
Quand on m'a parlé de la Charte,
Bienfait d'un bon roi,
Qui dit : régnons avec la loi !...
Ah ! que c'est bien ! (TER.)
Comme en France
On avance !
Ah ! que c'est bien ! (TER.)
Je ne regrette rien.

POUR BOIRE.

Mon bourgeois... si vous vouliez visiter la capitale ou les rues adjacentes... nous sommes-là, pour vous conduire en cabriolet ou en fiacre.

LE JUIF.

Comment, vous avez donc profité de mon absence pour instituer des fiacres et des cabriolets... c'est très-ingénieux !

POUR BOIRE, *bas aux autres.*

S'il savait qu'il y a des *Omnibus*... mais... motus !

LA COURSE, *idem.*

Oui, motus sur les *Omnibus*.

LE JUIF.

Que sont donc devenues les chaises à porteurs ? les vinaigrettes ?

LA COURSE.

Les chaises à porteurs, avec la Samaritaine... l'un portant l'autre.

LE JUIF.

Ah ! j'en suis fâché... ces pauvres vinaigrettes ! moi, j'aimais beaucoup... Ah ! çà mes enfans, combien allez-vous me prendre pour me voiturer commodément ?

LA COURSE.

Dam' notre bourgeois, vous savez... un cabriolet 1 fr. 25 c, la course, et 35 sous la première heure...

POUR BOIRE.

En fiacre... 45 sous la première heure, et 1 fr. 50 c. la course, voilà le tarif.

LE JUIF.

Diable... c'est cher!... juste, deux livres tournois au-dessus de mes moyens.

LA COURSE.

Au fait, le Juif errant n'a que cinq sous dans sa poche.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN CRIEUR.

LE CRIEUR.

V'là la fameuse ordonnance de police, concernant les voitures dites *Omnibus*, à cinq sous la course.

LE JUIF.

Qu'entends-je?

POUR BOIRE, *au crieur.*

Veux-tu t' taire, gamin!

LE JUIF.

Non, non... laissez parler ce garçon... Parle, mon ami.

LE CRIEUR.

Les cochers n'ont pas le droit d'exiger de pour-boire.

LES TROIS COCHERS.

Ah!

LE JUIF.

Pas de pour-boire! çà fait mon affaire... exactement, l'emploi de mes capitaux. (*aux cochers.*) Dites-moi donc, mes bons amis, vous ne m'aviez pas parlé des *Omnibus*!

LA COURSE.

Des casse-cous!

COUCOU.

Il a été prouvé qu' c'est plus dangereux qu' les chars-à-bancs.

POUR BOIRE.

On y a volé deux montres et six mouchoirs.

LE CRIEUR.

Laissez donc, vous dites-çà... parc' que çà vous vexe!

POUR BOIRE.

Çà nous vexe! nous!... çà ne tiendra pas!... c'est du Sainte-Pélagie tout pur!...

LE JUIF.

Je crois que vous y mettez de l'esprit de parti. (*au crieur.*) Où prend-t-on ces voitures-là?

LE CRIEUR.

Pardine!... tout le long du boulevard... il y en aura bientôt dans toutes les rues de Paris! (*on entend la trompette.*) Tenez, voilà le signal du départ.

COUCOU, *criant.*

Laissez donc, avec leur trompette... çà incommode les voyageurs!...

LE JUIF, *se bouchant les oreilles.*

Du tout... du tout... c'est toi, qui m'incommode!

LE CRIEUR.

N' les écoutez pas!... c'est des voitures magnifiques.

LE JUIF.

Et pas cher!

LE CRIEUR.

AIR : *Pégase est un cheval qui porte.*

Vingt personn's y sont bien placées,
Tous les coussins sont bien garnis!
N'y a jamais de glaces cassées,
Les cochers sont toujours polis.
Les chevaux, d'une ardeur unique,
Sont élèves de Franconi...
(*La trompette sonne.*)
Et l'on dit même que la musique
Est fait' par monsieur Rossini!

LE JUIF.

Allons, allons, en route!

LA COURSE.

Ah! çà, j'espère ben qu'vous n'irez pas?

LE JUIF.

Si, si!... laisse-moi donc tranquille... je veux essayer de ces aimables voitures... je veux y aller, moi... je suis venu à Paris pour tout voir, et je veux visiter *Omnia cum Omnibus*; je ne sais pas si je parle français.

LES TROIS COCHERS, *aux passans qui entrent.*

Un fiacre! un cabriolet! un coucou!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LES PASSANS.

LE JUIF ET LES PASSANS.

AIR *de Doche fils.*

ENSEMBLE.
Allons, vl'à l'Omnibus qui passe,
Dépêchons-nous d'y prendre place!
LES COCHERS.
Allons, il faut payer d'audace,
Au rabais mettons chaque place.

(*Aux Passans.*)

Cinq sous! (BIS.)

LE JUIF ET LES PASSANS.

Je ne veux pas! (BIS.)

LES COCHERS, *idem.*

Quatr' sous! (BIS.)

LE JUIF ET LES PASSANS.

Je ne veux pas. (BIS.)

LES COCHERS.

Trois sous! (BIS.)

LE JUIF ET LES PASSANS.

Je ne veux pas. (BIS.)

LA COURSE, *parlant.*

Deux sous!

POUR BOIRE.

Un sou la première heure!

LA COURSE.

Eh! bien, là... rien du tout, y compris l' pour-boire.

LE JUIF ET LES PASSANS.

Non!

POUR BOIRE.

J' donne un sou à c'lui qui veut monter dans mon fiacre!

LA COURSE.

Deux sous.

POUR BOIRE.

Trois sous!

LA COURSE.

Quatre sous!

POUR BOIRE.

Cinq sous!

LA COURSE.

Le même prix qu' les *Omnibus*, excepté qu' c'est les cochers qui payent.

LES PASSANS.

Allez au diable!

LE JUIF.

Lâchez-moi donc!

ENSEMBLE.

LES COCHERS.

Allons!... sur le corps on nous passe,
Nous voilà restés sur la place!...

LE JUIF ET LES PASSANS.

Allons, v'là l'Omnibus qui passe;
Dépêchons-nous d'y prendre place.

(*Le Juif et les Passans sortent précipitamment; les cochers rentrent au cabaret en faisant des gestes menaçans; on entend la trompette et le roulement de la voiture.*)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le Théâtre change et représente le vestibule de l'Académie.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CONCIERGE, *à un garçon tapissier qui porte un fauteuil.*

C'est bien,... portez ce fauteuil dans la salle voisine... il prendra sa place quand il en sera temps. (*le tapissier sort.*) Il faut convenir que c'est un rude métier que d'être concierge de l'Académie! je dis concierge comme je dirais portier, car je ne sais pas au juste ce que je suis... Je suis peut-être suisse! qu'est-ce qui sait... si notre dictionnaire était terminé, je pourrais m'entendre sur la valeur des mots;... mais quand le finirons-nous, notre dictionnaire?

AIR : *De Préville et Taconnet.*

A l'Institut, toujours du provisoire,
Et d'en finir n'y a vraiment pas moyen;
Ils disent tous qu'ils travaill'nt pour la gloire,
Mais il paraît qu'ell' ne pay' pas trop bien,
Puisque pour ell' ces Messieurs ne font rien.
Pour éviter les embarras, les troubles;
Pour qu' les ouvrag's ne languissent jamais,
On devrait bien, comme au théâtre Français,
A nos savans donner aussi des doubles,
Qui travaill'raient pour les premiers sujets!

(*On frappe à la porte.*)

SCÈNE II.

LE CONCIERGE, *puis* LE JUIF.

LE CONCIERGE.

Voilà déjà du monde qui nous arrive !... ce n'est pas étonnant ; aujourd'hui séance extraordinaire. (*Il va ouvrir.*)

LE JUIF.

AIR : *Pan, pan*, etc.

Pan, pan, ouvrez la porte, (IL ENTRE.)
Pan, pan, c'est un Intrus ;
Pan, pan, que l'on apporte,
Chez vous en Omnibus.

Que dit l'Académie,
Quand, se trompant de but,
Un homme de génie,
S'arrête à l'Institut ?..

Pan, pan, ouvrez la porte,
Etc., etc., etc.

A peine a-t-il pris place ?
Dans ce noble séjour,
Que, faisant la grimace,
Il répète à son tour :
Pan, pan, ouvrez la porte,
Pan, pan, je n'en veux plus,
Pan, pan, qu'on me remporte,
Bien vîte en Omnibus !

LE CONCIERGE.

Soyez le bien-venu ; on m'avait annoncé votre visite...

LE JUIF.

On est parbleu fort à son aise, dans ces *Omnibus*... on monte et on descend au grand galop, on s'écorche un peu les os des jambes au marche-pied... mais ce sont, ma foi, des petites voitures très-commodes.

AIR : *de Julie.*

Les autres sont de vrais massacres,
Mauvais chevaux, mauvais ressorts,
Et puis, d'ailleurs, cabriolets et fiacres
Ne sont éclairés qu'en dehors.
Chez les Omnibus, au contraire,
On n'a pas songé qu'aux passans;
Pour la morale, on a placé dedans
La lanterne du commissaire.

Dieu! que j'ai chaud.... Ce n'est pas étonnant, quand on arrive du Champ-de-Mars... Ces diables de courses de *Barberi* m'ont fait courir pour rien..... Voilà la quatrième fois que la pluie seule empêche ce spectacle.

AIR : *A la façon de Barbari.*

Tous les Parisiens attrapés
Ont donné dans le piége;
Car tous ces chevaux échappés,
Ce n'était qu'un manége!
J'ai bien vu, par monts et par vaux,
Courir les badauds...
Avant les chevaux...
Et les courses de Barberi
Vont ici,
A la façon de Barbari
Mon ami.

Me voilà donc enfin dans cette bonne Académie.... J'ai vu commencer çà, sous monsieur de Richelieu... Mon brave homme.... dites-moi, avez-vous toujours ici un nommé Corneille?... un grand?....

LE CONCIERGE.

Je ne connais pas...

LE JUIF.

Et messieurs Jean...?

LE CONCIERGE.

Qui? Jean...

LE JUIF.

Messieurs Jean Racine et Jean Lafontaine..

LE CONCIERGE.

Je ne connais pas ces gens-là... mais je crois que j'en ai entendu parler.

LE JUIF.

Voilà un portier qui ne m'a pas l'air très-familiarisé avec les noms de ses locataires... A propos, et cet original de Piron a-t-il enfin réussi à se faire nommer académicien?... Et le jeune Arouet de Voltaire?.. on m'a dit qu'il annonçait d'heureuses dispositions... travaillant dans tous les genres... un véritable *Omnibus!*...

LE CONCIERGE.

Ah çà! dites-donc, monsieur le juif, parce que je suis ici, est-ce que vous me prenez pour un imbécille?

LE JUIF.

C'est vrai... il a raison... je suis en retard... je suis un peu dans les Rococos, moi! je ne songeais pas que ceux-là sont partis depuis long-temps dans les grands *Omnibus*.. Mais alors, qu'est-ce que vous avez donc maintenant, en fait d'immortels? (*Le concierge secoue la tête.*) Ah! ah! j'entends.... Et cette petite séance extraordinaire... est-ce qu'elle ne va pas bientôt commencer?..... (*On entend le bruit d'une sonnette.*)

LE CONCIERGE.

Voilà justement le signal. (*Indiquant une porte ouverte à droite.*) Tenez... les voyez-vous?... les voilà tous réunis là dedans!...

LE JUIF, *regardant en dehors.*

Qui? vos immortels? j'ai beau chercher... je ne distingue pas un pauvre petit grand homme...

LE CONCIERGE.

Eh bien! vous ne voyez donc pas?

LE JUIF.

Je vois, je vois des fauteuils vides... qui se tendent les bras!

LE CONCIERGE.

Eh bien?

LE JUIF.

Eh bien!

LE CONCIERGE.

Qu'est-ce que c'est que l'académie? des fauteuils... qu'est-ce que c'est que ces fauteuils-là?... les fauteuils de l'académie!

LE JUIF.

Alors, c'est l'académie des fauteuils?

LE CONCIERGE.

Comme vous dites!

LE JUIF.

En ce cas, ce n'est pas la peine d'entrer!... ça simplifie singulièrement la chose, et je ne vois plus trop à quoi servent les visites et les déjeûners littéraires!...

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Pour recevoir quelqu'un d'emblée,
Ou pour déterminer leur choix,
Les savans, dans leur assemblée,
N'ont plus besoin d'aller aux voix;
Car pour meubler de telles chambres,
On pourrait ici, volontiers...
En faire élire tous les membres,
Par un jury..... de tapissiers.

SCÈNE III.

LES MÊMES, IRISH, SCOTT.

IRISH, *à la cantonade.*

Je dis à vous, que nous avoir pas besoin de billets.

SCOTT.

No, pas tickets.

LE CONCIERGE.

Si vous n'avez pas de billets, vous ne pouvez pas entrer, Messieurs...

IRISH.

Nous entrer tout de même, nous voulais faire recevoir nous à l'Académie Française.

LE JUIF.

Comment, à l'Académie Française?

SCOTT.

Yès!... en qualité de associés étrangers.

IRISH.

Yès, pour le perfectionnement de la prononciation, et pour toutes les sciences, toutes les arts... nous savoir tout, tout.

LE CONCIERGE.

Alors, on ne saura dans quelle classe placer ces Messieurs; car nous avons quatre classes.

LE JUIF.

Vous devez avoir pas mal d'écoliers là-dedans... Comment ces Messieurs s'arrangent-ils ensemble?

LE CONCIERGE.

Ils s'entendent très-bien... les astronomes et les mathématiciens jugent la poésie... les sculpteurs et les botanistes jugent la musique, et les musiciens jugent les peintres...

LE JUIF.

C'est çà, comme les aveugles jugent les couleurs.

IRISH, *au Juif.*

Nous avais des lettres de recommandation... de la famille Stromboul de London... Vous connais monsieur Stromboul de Londres?

LE JUIF.

Je n'ai jamais été à Londres, et je n'y connais personne.

IRISH.

Yès..... vous pas connais..... vous connais madame Stromboul?...

LE JUIF.

J'ai eu l'honneur de vous dire que je n'avais jamais été à Londres, et que je n'y connaissais personne.

IRISH.

Yès... vous connais personne... vous connais le petit Stromboul?...

LE JUIF, *à Scott.*

Faites-moi donc l'amitié de dire à votre ami que je n'ai jamais été à Londres, et que je n'y connais personne!

IRISH.

He is stupide!... mais c'est égal, nous vouloir entrer tout de même.

LE CONCIERGE.

Vous voulez entrer, vous voulez entrer... mais quels sont vos titres?

SCOTT.

Nous étaient artistes dramatiques.

LE JUIF.

Comment, des acteurs?

LE CONCIERGE.

Çà n'a pas le sens commun!

IRISH.

Pourquoi pas? vous avez eu ici monsieur Grandmenil... un acteur du théâtre Français.

LE JUIF.

C'est bien différent.

SCOTT.

Nous avoir du talent, beaucoup plus que pas aucuns.

LE JUIF.

Sans établir aucune comparaison, je sais que les comédiens d'outre-mer ont été bien reçus ici... plusieurs d'entr'eux ont fait l'admiration de la capitale... On parle surtout d'une petite femme qui en vaut bien une autre.

AIR: *Muse des bois.*

De vos acteurs à Paris on admire
L'entraînement, les tragiques éclats;
En les voyant, sans doute l'on peut dire:
Dieu! que c'est beau! mais on ne comprend pas.
Smithson paraît... par sa grâce céleste,
Par son regard elle parle à nos cœurs;
On suit sa voix... on écoute son geste...
Et l'on comprend puisqu'on répand des pleurs.

IRISH.

Nous, plus forts, beaucoup plus forts que pas messieurs Dale, Burck, Brindall, Chapmann, Mac-Ready.

LE JUIF.

Ah! oui, monsieur Mercredi... qui jouait tous les samedis.

SCOTT.

Nous jouent français, si on veut, nous jouent allemand, nous jouent suédois, nous jouent danois, nous jouent portugais, nous, anglais, jouent tout le monde... vous allez voir... nous va jouer la scène où Virginius, après avoir tué sa fille avec un couperet, ce tendre père la redemande à Appius... Attention! nous va entrer. (*Trompettes et roulement de tambour.*)

(*Ils font une entrée, et se mettent en scène à la manière anglaise.*)

VIRGINIUS.

I say... give me back my daugter.

APPIUS.

What! she is not here Virginius.

VIRGINIUS.

My child, child, child!

LE JUIF, *à part.*

Child! child! child! quelle langue harmonieuse!...

VIRGINIUS.

My daugter, daugter, my Virginia!...

(*Il reste accablé.*)

LE JUIF.

Virginia!... Virginie! je comprends la pièce.

(*Il tire son mouchoir et s'essuie les yeux.*)

APPIUS, *frappant sur l'épaule de Virginius.*

How do you do, good Virginius!

LE JUIF.

Il lui demande des nouvelles de sa santé.

VIRGINIUS.

What.

APPIUS.

Good Virginius, fashionable Virginius!

VIRGINIUS.

No fashionable!

APPIUS.

Dandy, Virginius!

VIRGINIUS.

No dandy! (*Montrant ses deux poings.*) Ah! here are ten...

LE JUIF, *à part.*

Ces gens-là poussent le talent à un point!...

APPIUS.

Virginius! (*Virginius le poursuit, et il se retire à reculons devant lui.*) Oh! good, good very good...

(*Virginius l'atteint.*)

LE JUIF.

Ils vont se faire du mal!

APPIUS.

Help... oh!... help!...

(*Ils moulinent tous les deux comme pour boxer.*)

LE JUIF.

Ils vont boxer,... je n'aime pas çà, moi... Jeux de mains, jeux de vilains... (*Les deux anglais font une horrible grimace, ils luttent ensemble, Virginius terrasse Appius, lui met un genou sur la poitrine et le poing sur la gorge.*)

SCOTT ET IRISH, *criant avec force.*

Strangle!... strangle!... strangle!...

IRISH, *se relevant avec un grand sang-froid.*

Eh! bien, comment vous trouvez çà?

LE JUIF.

C'est assez gentil, mais çà manque de gaîté.

LE CONCIERGE *qui était sorti un moment, rentre en accourant.*

Chut!...

LE JUIF.

Qu'est-ce que vous avez donc, avec vos chut?

LE CONCIERGE.

Ne faites pas de bruit!

LE JUIF.

Pourquoi donc çà?

LE CONCIERGE.

Seriez-vous content, si l'on venait faire du bruit à côté de votre chambre à coucher? Le récipiendaire vient d'achever sa péroraison... et Messieurs les académiciens...

LE JUIF.

Je vous comprends.

TOUS.

AIR : *Dormez donc.*

De Morphée enfin les pavots
Viennent suspendre leurs travaux,
Nous devons bénir leur repos;
Ah! qu'ils dorment les bons apôtres,
Autant qu'ils font dormir les autres.

LE JUIF.

Touchant effet de leurs discours!
Ainsi, cela finit toujours...
Au lieu de faire des discours,
Dormez donc, (BIS.)

Bons immortels dormez toujours !
Ronflez donc, (BIS.)
Bons immortels ronflez toujours.

TOUS.

Dormez donc, (BIS.)
Etc., etc., etc.

(*L'orchestre joue en sourdine, tout le monde s'éloigne avec mystère.*)

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU.

TROISIÈME TABLEAU.

Le Théâtre change et représente une partie de la salle des Pas-Perdus; dans le fond, les portes conduisant aux différentes chambres.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE JUIF, *plusieurs avocats en robes et des plaideurs avec des dossiers sous le bras, se promènent.*

LE JUIF.

A la bonne heure, je me reconnais ici!... le palais marchand, si renommé en Europe par ses avocats, ses écrivains publics, son commerce de bonnets carrés, rabats, etc... pantouffles, etc. Orientons-nous donc un peu... *Tribunal de première Instance*... ce n'est pas amusant çà... *Police correctionnelle*,... çà devient plus gai... c'est pour les plaintes conjugales et les voies de fait. Là bas!... *La Cour Royale*, (*il se découvre.*) Sa réputation est Européenne.

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

Magistrats, honneur de la France!
Et gardiens fidèles des lois...
Vos vertus, votre indépendance,
Sont dignes du cœur des bons rois!
A l'opulence corruptrice
Jamais vous ne fûtes soumis...
En France, la main de justice
Ne donne pas de soufflets à Thémis.

Ah! mon dieu!... quelle affluence de plaideurs! on se croirait en Normandie. (*ritournelle de l'air suivant.*) Qui est-ce qui nous arrive donc là?... voilà des plaideurs drôlement habillés,... on dirait du Carnaval de Venise, dans l'antre de la chicane.

SCÈNE II.

LE JUIF, LES THÉATRES SECONDAIRES.

(*Ils entrent sur le Chœur suivant. Le Gymnase a le costume d'un petit Momus en habit bourgeois; les Variétés sont sous la figure d'une poissarde avec un cachemire et une robe rouge, garnie de papier doré; le Vaudeville a un manteau noir, semé de larmes d'argent, il porte un bonnet de folie; les Nouveautés sont représentées par une vieille comtesse portant des paniers, des mouches, du rouge et un éventail; la Gaîté tient une tête de mort; l'Ambigu est en maçon, une truelle à la main; le Cirque arrive sur un petit cheval de bois; et le Théâtre de M. Comte est figuré par un enfant qui tient un polichinel.*)

CHŒUR.

AIR : *Charles-Quint, ce Monarque sage.*

Il faudra que l'on affranchisse
Les théâtres d'un tel abus;
Nous venons chercher la justice,
A la salle des Pas-Perdus.

LE JUIF.

Il paraît que ces Messieurs et ces Dames sont les divers théâtres de la capitale?

LE GYMNASE.

Oui, les théâtres secondaires si l'on en juge par le rang des affiches, et la nomenclature des journaux.

LE JUIF.

Je vous demande pardon si je ne vous ai pas reconnus tout de suite... c'est que de mon temps, voyez-vous, nous n'avions guère que Gauthier-Garguille, Turlupin, et plus tard, l'hôtel de Bourgogne et le Théâtre de la Foire.

LE VAUDEVILLE.

Oh! les temps sont bien changés, la famille de Thalie s'est considérablement augmentée!.. ..

LE JUIF.

Effectivement, il paraît qu'elle a maintenant une ribambelle d'enfans!... çà me rappelle la mère Gigogne... J'ai déjà entendu parler de vous tous... (*au Vaudeville.*) Vous, mon gaillard!... vous me faites l'effet d'être l'enfant malin, sans que çà paraisse.

AIR : *A peine au sortir de l'enfance.*

Autrefois, je dois vous le dire,
Chez vous il suffisait d'entrer,
Pour pleurer à force de rire...
Vous faites rire... à force de pleurer!...
(*Aux Variétés.*)
Et vous?

LES VARIÉTÉS.

Jamais je ne varie.

LE JUIF.

Vous êtes les Variétés....

LES NOUVEAUTÉS.

Moi, chaque jour j'offre une vieillerie...

LE JUIF.

Je reconnais les Nouveautés!
A vos vieillés vieilles vieilleries,
Je reconnais les Nouveautés.

LES NOUVEAUTÉS.

Vous me dites çà d'une voix expirante.

LE JUIF.

A propos de voix expirante, dites donc, vous, les Variétés; qu'est-ce que c'est donc que çà, une poissarde qui porte un cachemire et du similor?... elle me fait l'effet des œuvres de Vadé, dorées sur tranche...

LE GYMNASE.

C'est une singulière Macédoine, mais mon estimable camarade a jugé à propos de se r'habiller à neuf.

AIR *de Turenne.*

On voyait pâlir son étoile,
Mais chez elle tout s'embellit !
Et sur la scène au lieu de toile,
Elle a mis des rideaux de lit,
Pour qu'à son aise on s'endormit.

LE JUIF.

Tout est donc changé?

LE GYMNASE.

Je l'ignore.
Mais à ce théâtre, au surplus,
Si le rideau ne tombe plus,
Les pièces y tombent encore.

LA GAITÉ, *montrant sa tête de mort.*

Moi je suis la Gaîté !

L'AMBIGU.

Moi je serai l'Ambigu !

LE CIRQUE.

Moi, je suis le Théâtre des chevaux !

LE GYMNASE.

Moi, je suis le Gymnase... Le Dandy de la chanson, le privilégié du mot piquant.

LE JUIF.

Ah ! çà mes amis, que venez-vous faire ici?

LE VAUDEVILLE.

Nous arrivons en Omnibus, pour plaider; tous les petits Théâtres se sont levés en masse.

LE JUIF.

Mais dites-moi, quelle est votre partie adverse?

LE VAUDEVILLE.

C'est le tyran de la rue Lepelletier,... le grand Opéra.

LE JUIF.

Je connais vos griefs !... on ne peut ni sauter, ni danser, ni valser, ni parler, ni mimer, ni monter à cheval, ni danser sur la corde, ni montrer les ombres chinoises, ni faire des tours de gobelets, ni avaler des sabres, ni assassiner, ni empoisonner, ni chanter juste, ni chanter faux... sans que l'Opéra ne se figure que çà le regarde.

LE VAUDEVILLE.

Les indigens, à la bonne heure; nous ne nous plaindrons jamais de leur offrir notre tribut.

LE JUIF.

Oui, je sais que vous faites journellement du bien aux pauvres; par exemple, je ne vous parle pas des représentations que vous donnez à leur bénéfice; c'est un autre genre de bienfaisance.

AIR : *Rendez-moi mon écuelle.*

Les directeurs prélèvent leurs frais
Sur la recette entière,
Sans compter qu'il faut payer après
Pompiers et luminaires.
Tous les acteurs se font donner des feux;
Pour ses droits chaque auteur proteste;
Le surplus est pour le malheureux...
Après vous s'il en reste.

LE VAUDEVILLE.

Vous sortez de la question; il s'agit d'un confrère qui croit avoir raison.

LE JUIF.

Est-ce parce qu'il est le plus ennuyeux ?

LES VARIÉTÉS.

C'est du moins le plus paresseux.

LE GYMNASE.

Qu'il fasse comme nous, qu'il monte quarante-huit pièces par an.

LE VAUDEVILLE.

D'ailleurs, de quoi se plaint-il dans ce moment-ci... Il est en veine...

AIR : *La Boulangère a des écus.*

L'opéra gagne des écus,
Qui ne lui coûtent guère;
La Muette en fait un Crésus,
Or, la chose est bien claire,
Pour faire
Toujours de l'argent,
Il n'a donc qu'à se taire
Vraiment,
Il n'a donc qu'à se taire.

LE JUIF.

Cicéri
Parle à l'œil ravi,
Et les danseurs ingambes
Ont, pour expliquer tout chez lui,
L'éloquence... des jambes...
Pour faire
Etc., etc.

Mais je ne vois point paraître votre terrible adversaire.

LE VAUDEVILLE.

AIR : *Chantons Lœtamini.*

Tout fier de ses merveilles,
Il croit qu'il gagnera.
(*On entend un grand coup de tamtam.*)

LE GYMNASE.

Bouchez-vous les oreilles,
Car, tenez, le voilà.

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'OPÉRA *monté sur des échasses, il a un costume de muet.*

TOUS LES THÉATRES.

C'est le grand Opéra !
Oui, c'est lui, le voilà !
C'est le grand Opéra !

LE JUIF.

Ses jambes sont fameuses...
Quels manches à balais !...
De toutes ses danseuses
Il a pris les mollets.

TOUS LES THÉATRES.

C'est le grand Opéra !
Etc., etc.

LE JUIF.

Ah ! çà, il n'est pas venu en Omnibus, celui-là !...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *annonçant.*

On appelle la cause des petits Théâtres contre le grand Opéra !

TOUS LES THÉATRES.

AIR : *Du Marché.* (de la Muette.)

Au tribunal qui va s'ouvrir,
Allons amis, il faut courir;
De nous ou du grand Opéra,
Nous allons voir qui gagnera !

LE JUIF.

Ah ! puissions-nous, dans cette lice,
Voir faire, par un vertigo,
Des entrechats à la justice,
Comme au
Procès du Fandango.

ENSEMBLE.

TOUS LES THÉATRES.

Au tribunal qui va s'ouvrir,
Etc., etc.

LE JUIF.

Au tribunal qui va s'ouvrir,
Etc., etc.

(*Ils entrent tous au tribunal.*)

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

QUATRIÈME TABLEAU.

Le Théâtre change et représente la place du Palais de Justice.

SCÈNE PREMIÈRE.

POUR BOIRE, LA COURSE; COUCOU, AUTRES COCHERS, *leurs chapeaux et leurs casquettes à la main, ils sont inclinés en étendant leurs fouets.*

LA COURSE.

Allons, les amis de la place, une invocation à la pluie!...

AIR : *Tu nous vois tous.* (de la Muette.)

Sur les cochers, ô bienfaisante pluie,
Daigne jeter tes regards complaisans;
Tombe à gross's goutt's, chacun de nous t'en prie,
Et n' nous laiss' pas vexer par le beau temps;
Que le sapin soit préservé!
Nous sommes tous sur le pavé.

COUCOU.

Je crois que voilà un grain.

POUR BOIRE, *levant la tête.*

Je viens de sentir une goutte sur le nez!...

LA COURSE.

Il y a donc encore une providence!

(*On entend le bruit de la pluie qui commence à tomber, tous se lèvent avec gaîté.*)

CHOEUR.

AIR : *Il pleut, il pleut bergère.*

Il pleut, il pleut à verse !....
Nous aurons du public ;
Et déjà l'eau traverse
Les collets d' mon garrick.
Ah ! comm' çà nous restaure,
Pour nous c'est un bon temps ;
Et nous pourrons encore,
Faire les insolens.

POUR BOIRE.

Tenez, tenez, tenez,.... voilà déjà des pratiques !

SCÈNE II.

LES MÊMES, LES THÉATRES SECONDAIRES *sortant du Tribunal, avec des parapluies, un d'eux traverse le théâtre en courant avec un mouchoir blanc sur son chapeau,* L'OPÉRA, *une ombrelle à la main, et monté sur ses échasses, se sauve à toutes jambes.*

TOUS LES THÉATRES, *en sortant.*

J'en appelle !.... J'en appelle !....

LE VAUDEVILLE.

Cocher ! cocher ! à l'heure.

POUR BOIRE.

Je ne marche pas à l'heure, je ne suis pas sur place.

LA COURSE.

Tu as raison ;... il pléut, faisons les renchéris !

(*On entend la trompette de l'Omnibus.*)

TOUS LES THÉATRES.

Voilà l'Omnibus qui passe.

(*Ils sortent en courant.*

POUR BOIRE.

Encore les Omnibus !

COUCOU.

C'est des gens qu'on paie pour monter dedans.

LA COURSE.

Allez-donc, badauds!...

POUR BOIRE.

C'qui m'amuse, moi... c'est qu'ils croyent aller en Omnibus!... eh! bien, ils vont toujours en fiacre... qu'est-ce que c'est qu'un *Omnibus?* trois fiacres cousus ensemble.

SCÈNE III.

LES COCHERS, *Public sortant du Tribunal.*

LA COURSE.

Attention!... v'là qu'on sort du Palais de Justice... C'était aujourd'hui Cour d'Assises, et ces jours-là, il y a toujours des belles dames en chapeaux, et des auteurs de mélodrames qui viennent chercher des émotions fortes.

LA COURSE.

Nous allons donc charger!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE JUIF.

LE JUIF.

Non; mes amis, il n'est plus temps... vous avez quitté vos siéges... vous êtes en contravention, et je viens d'apprendre avec douleur, que vos voitures sont en fourrière...

LES COCHERS.

En fourrière!...

LE JUIF.

Ce n'est pas tout, vos imprudens collègues, attribuant leur déconfiture aux cochers de fraîche-date, ont été leur chercher querelle, et la guerre est déclarée.

LA COURSE.

Tant mieux!... au moins, nos fouets nous serviront à quelque chose.

LE JUIF.

Il n'y a donc plus moyen d'éviter la mêlée! (*Grand bruit en dehors.*) Tenez, les entendez-vous?... les deux armées sont en présence,... les fouets se croisent, et la trompette pacifique des *Omnibus* vient de donner le signal des combats.

SCÈNE V.

LES MÊMES, COCHERS *de Place et* COCHERS *d'Omnibus.*

(*Les cochers de place arrivent les premiers à reculons, ils sont suivis par les cochers d'Omnibus. Les trois premiers se joignent à leurs camarades, ils croisent tous leurs fouets comme s'ils faisaient des armes.*

CŒUR DES COCHERS.

AIR : *Bravons leur empire.*

Vengeons notre outrage,
Vengeons nos affronts,
Vengeons,
Amis, avec courage,
Attaquons...
Et claquons!

LE JUIF, *aux cochers, en passant entr'eux.*

Arrêtez, arrêtez cochers;... pas d'effusion de sang!... écoutez les conseils d'un sage, d'un philosophe cosmopolite, qui a parcouru les quatre parties du monde à pied, et qui, parconséquent, sait comment tout doit marcher... Cochers d'Omnibus, et vous, modestes cochers de place;... l'eau coule, et le soleil luit pour tout le monde, et vous pouvez encore vivre au même ratelier. (*Les cochers de place font un mouvement.*) Ecoutez-moi, vous n'avez pas charge de la journée? à qui la faute?... au baromètre, qui a marqué le beau fixe!... La pluie est venue,... le piéton vous est échappé, mais ceux qui sont montés en *Omnibus* ne seraient montés ni en fiacre ni en cabriolet, d'après leurs facultés pécu-

niaires... Le public transporté ne vous oubliera pas,... vous en deviendrez plus polis, et il n'y aura pas de mal... Et vous, nouveaux venus, que la prospérité ne vous aveugle pas; enrayez quelquefois, n'accrochez jamais, évitez les ornières, que la prudence et les réverbères soient vos guides... Criez toujours garre!... et ne laissez jamais flotter les rênes; enfin, mes amis, partagez-vous le pavé de Paris;... d'un côté, les trente-deux sous; de l'autre, les vingt-cinq centimes..., ainsi, nous pourrons voir la fusion des partis, et ne plus voir la confusion des voitures... Ah!... (*Il s'essuie le front.*)

(*Le Juif qui était passé au milieu des cochers, se retire sur le côté, les cochers de fiacres et d'Omnibus se mêlent et se donnent la main.*)

AIR : *De la Muette.*

Allons, que l'on s'embrasse,
Qu'on ne distingue plus
Les voitures de place
D'avec les Omnibus.

(*On entend la trompette de l'Omnibus qui paraît et occupe le fond du théâtre.*

POUR BOIRE, *avec humeur.*

V'là un *Omnibus!*

LE JUIF.

Eh! bien, oui,... un *Omnibus* qui s'en retourne tranquillement à vide;... et si vous m'en croyez, vous monterez dedans, pour mieux sceller la paix... il nous conduira à la Préfecture où je me charge d'arranger votre affaire.

TOUS LES COCHERS.

C'est çà... il faut qu'tout l'monde vive!

VAUDEVILLE FINAL.

(*A la fin de son couplet, chaque personnage monte dans l'Omnibus et passe la tête à travers les lucarnes de la voiture.*

AIR : *d'Adolphe Adam.*

POUR BOIRE.

Clac, clic, clac, tout roule dans ce monde,
Oui tout marche ensemble et va son train;

Clac, clic, clac, jusqu'à ce qu'à la ronde,
Nous arrivions tous, à la fin,
Au bout du chemin.

Appliquant les voitur's nouvelles
Aux heureus's victim's de Plutus;
On d'vrait, de Paris à Bruxelles,
Faire établir des Omnibus.

CHOEUR.

Clac, clic, clac, etc.

LE VAUDEVILLE.

Sur maint billet donné l'on jase...
Moyennant les cinq sous perçus,
Les Variétés et le Gymnase
Sont aussi chers qu'un Omnibus.

CHOEUR.

Clac, clic, clac, etc.

LA COURSE.

Sur cette terre de passage,
A pied nous sommes tous venus;
Mais pour faire le grand voyage,
Nous avons tous notre Omnibus.

CHOEUR.

Clac, clic, clac, etc.

LE GYMNASE.

On voit plus d'un romain illustre,
In de Viris illustribus;
Moi, mes Romains sont sous le lustre...
Auteurs, voilà vos Omnibus!

CHOEUR.

Clac, clic, clac, etc.

LE JUIF, *au Public.*

La mode en Omnibus s'installe,
De public ils sont tous pourvus;

Faites, Messieurs, que notre salle
Chaque jour soit un Omnibus....
Clac, clic, clac, le soir que tout le monde
Dise à son cocher : au Vaudeville ! et d'un bon train,

(*Faisant le geste d'applaudir.*)

Clac, clic, clac, que ce bruit, à la ronde,
Accompagne enfin
Notre pièce jusqu'à la fin.

CHOEUR.

Clac, clic, clac, le soir que tout le monde, etc.

(*Le Juif monte aussi dans la voiture; on reprend le refrain; la trompette sonne, et l'Omnibus part.*)

FIN.

LE

RESTAURANT,

OU LE

QUART-D'HEURE DE RABELAIS,

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM.

DE COURCY, GUSTAVE ET HYPPOLITE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 12 Juin 1828.

PRIX : 1 FRANC 50 C.

Paris.

J.-N. BARBA, Éditeur, Cour des Fontaines, n°. 7;
Et au Magasin de Pièces de Théâtre, rue St.-Honoré, n°. 210;
BEZOU, Libraire, boulevard St.-Martin, n°. 29.

1828.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUPRÉ, jeune négociant.....	M. Arnal.
M. BUTEL.....	M. Lepeintre, jᵉ.
Mᵐᵉ FAVERANGE, jeune veuve, nièce de M. Butel.....	Mᵐᵉ Darcey.
THÉOPHILE, amis de Dupré.	M. Hercour.
STANISLAS, amis de Dupré.	M. Davenne.
LOUIS, premier garçon du restaurant.....	M. Victor.

Le Sommelier.

L'Écaillère.

La Dame du comptoir.

Anatole, et autres amis de Dupré.

Garçons du Restaurant.

Consommateurs des deux sexes.

La Scène se passe chez un des premiers traiteurs de la capitale.

De l'Imprimerie stéréotype de HERHAN, rue des Boucheries Saint-Germain, n. 38.

LE RESTAURANT,

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un petit salon du Restaurant, élégamment décoré, et conduisant à d'autres salles; à droite, au premier plan, la porte d'un cabinet particulier; un guéridon d'un côté, un buffet dressé de l'autre, une corbeille de fleurs sur une console; dans le fond une cloison vitrée, avec une porte au milieu, et laissant voir une salle commune de l'Établissement, garnie de tables, sur lesquelles le couvert est mis; on aperçoit la dame au comptoir; plus loin, l'escalier où se tient l'écuillère, et l'entrée des cuisines, dont on distingue la batterie et les fourneaux allumés; deux lustres allumés sont suspendus dans la salle vitrée.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUIS, PLUSIEURS GARÇONS.

(*Ils sont tous sur le devant de la scène, et tiennent chacun une carte ouverte; Louis est au milieu d'eux.*)

LOUIS.

Les prix des articles sont tous bien conformes?... et vous

avez chacun votre nom sur votre carte?... Baptiste?... Julien?...

LES AUTRES.

Oui.

LOUIS, *continuant, il lit.*

« Tous les mets aux truffes augmentent de deux francs. »

LES AUTRES.

Ça y est.

LOUIS, *continuant.*

« Tous ceux qui ne sont pas marqués, c'est signe qu'ils » manquent... Dans les cabinets le feu se paie à part, et l'on » n'y fait pas de demi-bouteilles. »

LES AUTRES.

Ça y est.

LOUIS.

On est sévère pour les cabinets, et on a raison. (*il plie sa carte, les autres en font autant.*) Maintenant, Messieurs, attention au service!... et tâchez de ne pas vous approprier les fonds de bouteilles... c'est pour ça que le bourgeois a renvoyé vos prédécesseurs... de l'activité dans les jambes, et de la mémoire pour les additions, autant que possible.

AIR : *De sommeiller encore, ma chère.*

Sans le vouloir, et par méprise,
Au total de quelques menus
Une erreur peut être commise...
Mais que ce soit toujours en plus.
Le fin du métier, quand on paie,
Retenez bien cela, surtout,
C'est de n'avoir pas de monnaie,
Pour qu'on vous dise : gardez tout!...

LES AUTRES.

Nous n'aurons jamais de monnaie,
Pour qu'on nous dise : gardez tout!...

LOUIS, *à Isidore.*

Ou bien, vois-tu; supposé que tu aies cinquante centimes à rendre à quelqu'un... tu fouilles dans ton gousset, tu fouilles dans tes poches, et tu as beau fouiller, tu ne trouves rien... le Monsieur te dit : « Dépêchez-vous donc, garçon!... je » suis pressé!... » Toi tu réponds en te fouillant toujours : « Pardon, Monsieur, c'est que je ne voudrais pas charger

» Monsieur de gros sous. — C'est bon, c'est bon, dit le Mon» sieur qui s'en va... toi, tu dis : merci Monsieur !... Et tu verses les monnerons dans la tirelire du comptoir... à la masse... Ah ! dame, c'est que je connais l'état, moi, voyez-vous... je suis un ancien... et M. Prévost, de chez Tortoni, qui est pourtant notre maître à tous, ne pourrait guère m'en remontrer.

AIR : *C'est hier, mon aimable amie.*

(Réponse d'Isidore à Félicité.) *Musique de Charles Plantade.*

Je suis fils d'une cuisinière
Et d'un garçon qui m'adopta ;
Ce fut mon respectable père
Qui m'apprit à dire : VOILA !...
Au bras il me mit la serviette,
Et, de Comus, enfant gâté,
Chez un traiteur, à tant par tête,
Place Cambrai, je débutai.
Le métier était des plus rudes,
Toujours sur pied soir et matin ;
Aussi, quand j'eus fait mes études,
Je quittai le quartier Latin.
De son chemin sans qu'on s'écarte,
Un peu d'orgueil est bien permis...
Dans un restaurant à la carte,
Quel plaisir de me voir admis !...
C'est aux VENDANGES DE BOURGOGNE
Que j'entrai, si je m'en souvien ;
Mais, par égoïsme, j'ivrogne,
Pour boire, ne vous dois rien.
En sortant de cette guinguette,
Avant de servir chez VÉRY,
Bien jeune encore, au VEAU QUI TÈTE,
Pendant un an je fus nourri...
J'aimais bien le PÈRE LATHUILLE ;
Mais, dans un temps, j'ai réfléchi,
Ma présence était inutile
A la barrière de Clichy...

(*Il fait le geste de tirer un coup de fusil.*)

D'petits soins loin d'être choqué,
Malgré l'usage, doux, poli,
Je fus modeste au café Riche,
Et timide au café Hardy.
J'eus la vogue avec ma méthode;
Au Rendez-à-la mode, ma foi,
Le bœuf n'était plus à la mode...
Ce n'était plus lui... c'était moi!'
J'ai vu l'Amour, à la sourdine,
Venir dîner au Cadran bleu;
Souvent aussi l'Hymen y dîne...
Quel mouvement! quel coup de feu!'
J'ai vu dîner, coûte que coûte,
Chez Desmares et chez Grieux,
Certains orateurs qui, sans doute,
N'avaient plus d'invitation....
Bref, j'ai vu de la capitale
Les restaurans vieux et nouveaux,
Volant de Laiter à Cancale,
De la Rapée aux Provençaux....
Las de courir ainsi la ville,
J'espère un jour être établi
A la porte du Vaudeville,
En concurrence avec Parly.

L'ÉCAILLÈRE, *dans le fond, à Duprè et à ses amis, qui montent l'escalier.*

Messieurs, mangez-vous des huîtres? elles sont bien fraîches.

LOUIS.

Entendez-vous l'Écaillère?.... ceci vous annonce des amateurs... voici l'heure où les dîners commencent... Allons, Messieurs, chacun à son poste.

(*Les Garçons se dispersent.*)

SCÈNE II.

LOUIS, DUPRÉ, THÉOPHILE, STANISLAS,
AMIS DE DUPRÉ.

DUPRÉ, THÉOPHILE, STANISLAS, et LES AMIS.

AIR : *Des Polotais*, (de Doche fils.)

Parlez-moi des dîners de garçons !
Liberté complette
Et pas d'étiquette...
Parlez-moi des dîners de garçons !
Oui, ce sont les seuls que nous aimons.

DUPRÉ.

Je vais me marier,
Je vais oublier
Mon premier
Métier ;
J'y suis tout soumis...
Il est bien permis
De faire, à ce prix,
Un dernier dîner d'amis...
Par l'hymen consigné,
Gourmand résigné,
Mais peu restauré,
Bientôt je n'aurai,
En époux frugal,
Et, pour tout régal,
Que le menu conjugal...

TOUS.

Parlez-moi des dîners de garçons ! etc.

DUPRÉ.

Garçon !... six couverts, du Pomard et de l'eau de Seltz... c'est le Champagne du premier service !...

LOUIS.

Voilà, Messieurs, [illegible] (*à la cantonade.*)

Baptiste!... au trois! Sommelier, Pomard, cachet jaune... (*à Dupré.*) Faudra-t-il des huîtres à ces Messieurs?...

DUPRÉ.

Des huîtres d'Ostende;... vingt-cinq douzaines pour commencer.

LOUIS.

Pardon, Monsieur... (*Criant à l'écaillère*) Vingt-cinq douzaines... d'Ostende!...

STANISLAS.

Comme tu y vas!...

DUPRÉ, *à Louis qui lui présente une carte.*

Non, pas de carte;... çà fatigue l'esprit et çà fait languir l'estomac... il faut laisser çà aux dîneurs vulgaires, aux gastronomes sans idées, sans imagination.

LOUIS.

C'est vrai, vous avez des gens qui sont là à chercher pendant une heure, et qui finissent par demander un bœuf aux choux, ou un bifteck aux pommes-de-terre... Ils sont enchantés d'avoir trouvé çà.

DUPRÉ.

Allons, servez-nous promptement... tout ce que vous aurez de mieux, entendez-vous?...

(*Peu-à-peu, les tables se garnissent dans la salle du fond.*)

THÉOPHILE.

Ah! çà, tu veux donc nous donner un dîner électoral?

DUPRÉ.

Non, mais un dîner d'élus, un repas d'intimes... hélas! notre dernier dîner de garçons!... car je me marie la semaine prochaine; et vous sentez qu'alors je ne pourrai pas laisser ma femme toute seule, pour venir trinquer avec de mauvais sujets comme vous... Madame Dupré se fera bien un plaisir d'accueillir mes anciens camarades;... mais ce ne sera plus cet heureux abandon de l'amitié célibataire. J'ai donc raison de vous dire que voilà notre dernier dîner, ne pouvant compter pour tel le repas de noces, où la gaîté sera nécessairement tempérée par l'étiquette, les bienséances et les grands parens.

STANISLAS.

Il parle déjà comme un mari,... ce pauvre Dupré! où diable a-t-il été chercher ces idées conjugales?

DUPRÉ.

A cent cinquante lieues d'ici... à Bordeaux;... ou plutôt je ne les cherchais pas du tout... j'allais là en spéculateur, et j'en suis revenu amoureux... en un mot, j'ai connu ma prétendue dans la dernière tournée que je viens de faire pour la maison Dupré et compagnie...

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Ce fut, en voyageant encor,
Pour affaires commerciales,
Que, parmi nos provinciales,
Le hasard m'offrit ce trésor...
Pour moi c'est une affaire d'or!...

THÉOPHILE.

Mais, dans les profits du voyage,
Tu n'es, je crois, que pour une moitié?...

DUPRÉ.

Pour moi seul j'ai négocié...
D'ailleurs, après mon mariage,
Je ne veux plus d'associé.

THÉOPHILE.

Et quel est ce trésor en question?

DUPRÉ.

Une veuve, mes amis, une veuve affligée de vingt-deux ans et de dix mille livres de rente,... qui n'a jamais quitté Bordeaux, sa ville natale, et qui par conséquent, vient à Paris pour la première fois... Vous jugez de l'avantage! je vous réponds que je peux être bien tranquille avec cette femme-là .. D'abord, j'ai su de bonne part qu'elle adorait son premier mari, et c'est une garantie pour moi... et puis, tenez, les femmes de province, il n'y a que cela.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Dans la province habite la morale!...

THÉOPHILE.

Nous en avons à Paris, grâce à Dieu.

DUPRÉ.

Peut-être moins... et dans la capitale
On devrait bien envoyer, par chef-lieu,

Une vertu, c'est leur demander peu.
Cela vraiment ne pourrait guère
Dégarnir nos départemens
Qui sont peuplés de sentimens,
Et ce renfort serait bien nécessaire
Dans nos douze arrondissemens.

LOUIS.

Le couvert est mis, quand ces Messieurs voudront...

(*Il leur fait signe qu'il peuvent entrer dans leur cabinet.*)

DUPRÉ.

Et les huîtres?

LOUIS.

Vous allez les avoir.

DUPRÉ.

Ah! je vous en prie, qu'on se dépêche... Moi, d'abord, mes amis, je vous préviens qu'avant sept heures je vous brûle la politesse... J'ai promis à ma future de revenir de Versailles par la gondole de cinq...

STANISLAS.

Comment!... de Versailles?

DUPRÉ.

Eh bien! oui, pour pouvoir être des vôtres, j'ai prétexté un petit voyage, une visite à une vieille tante... de Seine-et-Oise...

THÉOPHILE.

Déjà des mensonges?

STANISLAS.

Ça promet.

DUPRÉ.

Ingrats! je vous conseille de me le reprocher.... mais à table! à table! je vous en supplie.

LOUIS.

Voilà les huîtres demandées.

(*Plusieurs garçons portent des assiettes garnies d'huîtres dans le cabinet.*)

DUPRÉ.

Bravo!... pour le reste, vous savez ce que je vous ai dit... tout ce que vous aurez de plus délicat, de plus fin, de plus recherché... et surtout des primeurs!

AIR : *J'en ouvrais.*

Des primeurs!... (BIS.)
Voilà ce qui plaît aux amateurs.
Des primeurs!... (BIS.)
Les fruits nouveaux sont les meilleurs.

Du public le goût est blasé,
Tout est connu, tout est usé.
Allons donc, Messieurs les traiteurs,
Vous aussi, Messieurs les auteurs...
Des primeurs!... (BIS.) etc.

TOUS.

Des primeurs!... (BIS.) etc.

(*Dupré et ses amis entrent dans le cabinet.*)

SCÈNE III.

LOUIS, GARÇONS, LE SOMMELIER, *servant aux tables du fond, et au cabinet de Dupré.*

LOUIS.

Allons, allons, çà ne s'annonce pas mal... quoique çà ne soit pas des habitués, on voit qu'ils entendent la vie et qu'ils ne fréquentent pas des vingt-deux sols par tête... Ce n'est pas de ces gens qui vivent chez le traiteur par économie... et qui ne dînent jamais qu'à moitié!... Oh! ceux-là, c'est la mort des maisons.

AIR : *Vaudeville du petit Courrier.*

Pour les garçons rien avec eux;
Sur l'addition ils veul'nt rabattre;
Ils d'mand'nt pour deux quand ils sont quatre,
Ils d'mand'nt pour un quand ils sont deux.
Ils font toujours la d'mi-bouteille;
Afin de mieux vivre à leur goût,
Quand ils n' s'ront qu'un, je leur conseille
De ne plus rien d'mander du tout.

Et, le dimanche donc, les ménages qui viennent se régaler... en famille... Le mari, la femme, la bonne, l'enfant et le petit chien... tout pour un... tant que ça peut s'étendre... et la fine omelette soufflée !... le mari demande tous les journaux, et s'il reste un morceau de sucre, Madame le met dans son sac...

DUPRÉ, *et ses amis dans le cabinet.*

Louis, Louis !

LOUIS.

Voilà !... parlez-moi de ça... c'est là des consommateurs... des gens comme il faut... moi je juge tout de suite les personnes à la manière dont elles commandent leur dîner... Dis-moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es...

(*Il entre dans le cabinet de Dupré.*)

SCÈNE IV.

M. BUTEL, Mme FAVERANGE, LOUIS et LES AUTRES GARÇONS, *qui vont et viennent, des plats et des bouteilles à la main.*

BUTEL, *qui donne la main à madame Faverange.*

Par ici belle dame ! par ici... (*à Louis qui sort du cabinet*) Garçon !...

LOUIS, *en s'en allant.*

Voilà !

Mme FAVERANGE, *cherchant des yeux.*

Mais que sont devenus ces dames et ces messieurs ?

BUTEL.

On les retrouvera... ils sont restés en arrière sans doute... et nous formons, nous deux, l'avant-garde.

Mme FAVERANGE.

Je vous le disais, Monsieur, vous marchiez si vîte...

BUTEL, *à part.*

Je le faisais bien exprès. (*haut.*) Vous conviendrez aussi que mon épouse va si lentement !... elle est toujours dans les trainards, madame Butel, à chaque pas, il faut qu'elle s'arrête devant les caricatures.... les croquades d'Henry Monnier...

Mme. FAVERANGE.

Si vous lui aviez offert votre bras, cela ne serait pas arrivé.

BUTEL.

Donner le bras à sa femme!... ah!

Mme FAVERANGE.

C'est le devoir d'un mari.

BUTEL.

Je ne dis pas non... mais ce n'est pas mon genre... ça ne me va pas du tout, à moi... avec mon caractère... un cœur de feu, une imagination ardente... de la légèreté... beaucoup trop de légèreté, peut-être... que voulez-vous? j'étais né pour le célibat, et j'ai manqué ma vocation.

AIR : *Vaudeville de l'Insouciant.*

Jamais au joug mon âme ne se plie,
La liberté me plaît, même en amour;
Il fallait voir comme j'aimais Julie,
Pendant le temps où je faisais ma cour.
Oui, je brûlais pour elle d'une flamme
Que l'hymen seul éteignit sans façon,
Et, je le sens, j'eusse adoré ma femme,
Si seulement j'étais resté garçon...

(*Appelant.*)

Louis!

LOUIS, *dans le fond sans se retourner.*

Voilà!

BUTEL, *plus fort.*

Louis!

LOUIS, *comme quelqu'un que cela ennuie.*

Voilà.

BUTEL.

Voilà? voilà... ils disent toujours : voilà! et on ne les voit jamais.

LOUIS, *dans le fond, criant aux cuisines.*

Un aux pommes! Un dans sa glace!

BUTEL.

Je fais un mauvais sang!... Garçon! garçon!

(*Pendant cette scène, les garçons servent au cabinet de Dupré.*)

Mme FAVERANGE.

Du moins, n'appelez pas si fort...

BUTEL, *à part.*

Ils seront allés chez Grignon... J'en étais sûr.

Mme FAVERANGE.

Puisqu'il en est ainsi... veuillez avoir la bonté de me faire avancer une voiture.

BUTEL.

Comment? une voiture!... mais ils vont venir, belle dame... ils savent que l'on dîne ici... d'ailleurs je suis votre cavalier... je ne vous quitte pas.

Mme FAVERANGE.

Mais Monsieur...

BUTEL, *appelant.*

Garçon! (*à Madame Faverange.*) nous allons toujours faire mettre le couvert, et demander le potage... ça les fera venir.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LOUIS, STANILAS.

LOUIS.

Monsieur appelle?

BUTEL.

Ah! c'est bien heureux! il répond cette fois-ci!

THÉOPHILE, *paraissant à la porte du cabinet.*

Louis, le café!... bien vîte, bien vîte!... et une table d'écarté.

(*Il rentre.*)

LOUIS.

Versez au trois!... et des cartes...

BUTEL.

A mon tour... mon cher ami; vous allez me faire le plaisir de nous donner un cabinet.

Mme FAVERANGE.

Un cabinet?

LOUIS, *criant.*

Deux couverts!... au six!...

Mme FAVERANGE, *à Butel.*

Mais songez donc...

BUTEL.

Nous ne comptons pas dîner dans le grand salon... pour

avoir l'air d'une noce. (*au garçon.*) Un cabinet et cinq couverts.

LOUIS.

Alors c'est un cabinet de société qu'il faut à Monsieur?... parce que nous avons cabinets et cabinets.

Mme FAVERANGE.

Nous attendons du monde...

BUTEL.

Nous n'attendrions personne, que ce serait absolument la même chose;... je n'ai pas envié qu'en vous apercevant avec moi, on se dise à toutes les tables en chuchottant : « Tiens, » c'est M. Butel,... toujours le même, il n'en fait jamais » d'autres!... Elle est fort bien, la petite personne!... en- » core une victime! » Et mille autres propos que j'ai entendus cent fois en pareille circonstance.... Non, non, j'ai beaucoup trop de délicatesse pour ça!...

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Pour afficher une conquête
A la face de l'univers,
On peut risquer un tête-à-tête
Dans le salon de cent couverts,
Mais ma conduite ici n'est pas suspecte;
On dîne, discret cavalier,
Avec les femmes qu'on respecte,
En cabinet particulier.

(*Au garçon.*) Allons... une carte!... potage au lait d'amandes, avec une plume et de l'encre... (*bas.*) Et s'il vient quelqu'un...

LOUIS.

Connu!... (*Ils causent dans le fond.*)

Mme FAVERANGE, *à part.*

Décidément, me voilà jusqu'à nouvel ordre en tête-à-tête avec mon oncle;... il faut en rire, et prendre son parti.

BUTEL, *la prenant par la main.*

Entrons donc, belle dame, et prenons possession!... Voyez-vous d'ici les autres?... c'est charmant de se perdre comme ça. (*Ritournelle de l'air suivant.*) Voici du monde; venez vîte. (*il fait entrer madame Faverange dans le cabinet; à part.*) C'est égal... aujourd'hui il faut être circonspect. C'est une femme qui m'a l'air d'exiger des égards. (*Il entre.*)

SCÈNE VIII.

DUPRÉ, THÉOPHILE, STANISLAS, AMIS.

TOUS, *en Chœur.*

AIR : *Vaudeville de la Halle au blé.*

Ah ! quel dîné
Bien ordonné !
Et quelle table
Délectable !
Truffes, homard,
Volnay, Pomard,
C'est l'ambroisie et le nectar.

DUPRÉ, *tirant sa montre.*

Dieux, sept heures moins un quart !
Et ma montre est en retard ;
Comme à table le temps va !...
Louis ! Louis !... notre carte ?...

LOUIS, *achevant l'air.*

Voilà !...

TOUS.

Ah ! quel dîné
Bien ordonné ! etc.

LOUIS, *à la dame du comptoir.*

L'addition du trois !

(*Il disparaît ; Anatole s'esquive sans rien dire à personne.*)

STANISLAS.

Savez-vous, Messieurs, que l'ami Dupré a bien fait les choses ?

THÉOPHILE.

Oh ! c'est un gaillard ferré sur le code gourmand ; et à cheval sur la physiologie du goût !...

DUPRÉ, *faisant le modeste.*

C'est bien sans façon... Nous avons dîné comme on dîne dans un restaurant de première classe.

THÉOPHILE.

Oui, quand on a un Amphytrion tel que toi... tu as donné l'élan, et le chef s'est surpassé!... Ce sont les vrais gourmets qui enflamment l'imagination des traiteurs, qui soufflent le feu sacré sur leurs fourneaux!...

AIR : *De Préville et Taconnet.*

Dans les beaux-arts pour que l'on perce,
Il faut trouver des amateurs;
Les amateurs font aller le commerce,
Les bons vivans font les restaurateurs.
Oui, plus d'un chef qu'en cuisine on renomme
Dut son génie au goût de son patron;
Et si Condé n'eût été gastronôme,
Vatel, peut-être, eût péri marmiton.

STANISLAS.

Quelle aimable réunion!... rien n'a manqué à la fête... pas même la petite partie d'écarté, où nous avons eu tous l'avantage de perdre notre argent...

THÉOPHILE.

Excepté Dupré qui se ménageait; et M. Anatole qui gagnait toujours... (*cherchant.*) Eh bien?... où est-il donc?

DUPRÉ, STANISLAS et LES AUTRES, *regardant autour d'eux.* Il est parti...

THÉOPHILE.

Avec notre argent... Il n'en fait jamais d'autre.

DUPRÉ.

Il est bien aimable... Ah! çà, en parlant de cartes, et la nôtre qui n'arrive pas!... Je suis sûr que ma prétendue est déjà inquiète...

(*Il sonne; Louis paraît dans le fond, et fait un mouvement pour s'avancer vers Dupré; au même instant on entend Butel qui sonne dans son cabinet, en criant : Garçon!... Louis incline de ce côté, quand un autre coup de sonnette part de la salle du fond, et provoque de sa part un mouvement contraire.*)

LOUIS.

Une minute... je ne peux pas être partout.

DUPRÉ, *l'apercevant.*

Eh bien! mon addition?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BUTEL, *une serviette à la boutonnière, en ouvrant la porte du* N° 6.

BUTEL.

Et cette carte, ce papier, cette encre, que je dresse mon menu!... que diable! Madame attend depuis une heure...

(*Louis lui donne ce qu'il a demandé. Il referme la porte.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, *excepté* BUTEL.

(*Stanislas et Théophile regardent entrer Butel dans son cabinet, et chuchottent avec leurs amis.*)

DUPRÉ.

Ah! çà, Louis, en finirons nous?

LOUIS.

Pardon, Monsieur;... je vas vous dire ce qui m'a un peu retardé... (*Dupré veut saisir une des cartes d'addition que Louis tient à la main.*) Non, ce n'est pas la vôtre... Figurez-vous une petite esclandre qui vient d'avoir lieu au salon; deux particuliers qui, au moment de payer, se trouvaient en affront... Ils ont bien laissé leur adresse, mais c'est toujours désagréable, parce que nous y avons été pris tant de fois...

DUPRÉ.

Vous avez raison; il ne faut pas avoir trop de confiance; les gens qui ont bonne envie de payer prennent leurs précautions.

LOUIS, *triant les cartes.*

Ah! si çà avait été une carte plus conséquente, on ne les aurait pas laissé aller comme cela... tenez, voilà la vôtre.

DUPRÉ, *prenant la carte.*

Ah! çà, en avant l'arithmétique!...

(*On sert le café sur un guéridon.*)

THÉOPHILE.

Ah! voilà le café, c'est bien heureux.

(*Les jeunes gens se groupent autour du guéridon. Dupré, de l'autre côté du théâtre, repasse l'addition de la carte.*)

THÉOPHILE, *à Louis.*

Dis-donc, Louis, écoute donc un peu, toi; pourrais-tu nous dire ce que c'est que la dame, la demoiselle ou la veuve dont vient de parler ce Monsieur?

LOUIS.

Messieurs!... Messieurs!... n'allons pas si vite; ceci est un article un peu délicat.

THÉOPHILE.

Est-elle jeune? est-elle jolie?

LOUIS.

C'est ça... je vas vous le dire;... alors les cabinets deviendraient tout-à-fait illusoires.

DUPRÉ, *à lui-même.*

C'est étonnant comme le vin de Champagne vous brouille avec les chiffres... j'ai beau repasser, je trouve toujours le même total; six cents deux francs quinze centimes... et je n'ai plus sur moi qu'un billet de cinq cents... (*Il se fouille.*) C'est-à-dire... voilà bien les deux francs et les quinze centimes... il n'y a que les cent francs qui manquent... Ces chers amis!...

Vaudeville du Passe-partout.

A ma santé, sans craindre la dépense,
Comme à chaque instant l'on trinquait;
A ma santé l'on a bu du Constance,
A ma santé l'on a bu du Tokai...
Mais, s'ils avaient payé quelque rasade
A ma santé qui se passait bien d'eux,
Je n'en serais pas plus malade,
Et ma bourse irait beaucoup mieux.

THÉOPHILE, *buvant.*

Eh bien! Dupré... tu ne prends pas le café.

DUPRÉ, *à lui-même.*

Laisse-donc... je le prends, mon café... c'est même un peu fort;... cent francs d'affront! et moi qui demeure à la place Saint-Michel!... me voilà bien!... après ce que disait

tout-à-l'heure le garçon, et surtout après ce que je lui ai répondu!... Je n'aurais qu'un mot à dire à ces Messieurs,.... au fait pourquoi ne le dirai-je pas?... entre amis!... C'est ça.... ouvrons un emprunt.

STANISLAS, *à Dupré.*

Ah! çà, qu'est-ce qu'il a donc?...

THÉOPHILE.

Est-ce que tu n'as pas bientôt fini tes comptes?

(*Ils se rapprochent tous de Dupré.*)

DUPRÉ, *embarrassé.*

Messieurs....c'est qu'il m'en coûte beaucoup!....

THÉOPHILE.

Comment, des reproches?

DUPRÉ.

Vous n'y êtes pas..., je veux dire qu'il m'en coûte beaucoup d'être obligé de vous déclarer que je suis en déficit...

(*Il montre la carte.*)

TOUS, *gaîment.*

En déficit?....

THÉOPHILE.

Ah! mon dieu! et nous qui sommes ruinés....

DUPRÉ.

Tout-à-fait?

THÉOPHILE.

Tu sais bien qu'Anatole était seul de son côté,... qu'il tenait tout?...

DUPRÉ.

Eh bien?

THÉOPHILE.

Eh bien... il le tient encore.

DUPRÉ.

Bien!... c'est gentil... et ma prétendue qui m'attend.... elle va croire que la gondole a versé.

THÉOPHILE.

Allons, Messieurs, imitez-moi!.... (*tirant sa montre.*) Un beau dévouement!... déposons notre offrande sur l'autel de l'amitié. (*Tous imitant le mouvement de Théophile.*)

DUPRÉ.

Te serais-tu flatté
D'effacer Orosmane en générosité?...

Messieurs, ce que propose Théophile est inadmissible... une montre est une compagne dont on ne doit jamais se séparer.

AIR : *Soldat français né d'obscurs laboureurs.*

On nous verrait arriver chaque jour,
Si nous n'avions la montre tutélaire,
Trop tard par fois, au rendez-vous d'amour,
Trop tôt toujours, au rendez-vous d'affaire.

THÉOPHILE.

Oui, vante-la, quand sur nos actions,
A tout moment elle donne le change,
De ses fautes nous répondons,
On croit souvent que nous nous dérangeons
Quand c'est elle qui se dérange.

DUPRÉ.

Je pourrais te faire un superbe discours là-dessus, mais je ne suis ni horloger ni moraliste;... et pour le quart-d'heure, nous n'avons pas le temps. Qu'il vous suffise de savoir que des jeunes gens bien élevés peuvent se trouver momentanément dans l'embarras, mais ne doivent jamais le laisser paraître... ainsi, je vous déclare que personne de vous ne bougera d'ici; c'est moi qui vais sortir, je serai forcé d'aller chez moi, à mon hôtel des monnaies... n'importe, je serai Amphytrion et ami jusqu'au bout... jurez-moi seulement de ne rien demander.

TOUS.

Oh! sois tranquille.

DUPRÉ.

AIR : *Réponse du Petit blanc.* (de Panseron.)

Jurez tous de vous rendre
A mon sage projet;
Jurez tous de m'attendre
Sans grossir le budjet.

THÉOPHILE.

Nous [illegible] murmure
Le serm[illegible]

Il n'est bien qu'on se jure
Quand on a bien dîné.

TOUS.

ENSEMBLE. { Jurons tous de nous rendre, etc.
Jurez tous de vous rendre, etc.

DUPRÉ, *en sortant rencontre Louis, et lui rend la carte en disant :*

Voilà la carte, il y a erreur.

LOUIS.

En plus?...

DUPRÉ.

Non, en moins.

(Il sort, Louis le suit.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *excepté* DUPRÉ.

STANISLAS, *riant.*

Avec tout ça, nous voilà en gage!

THÉOPHILE.

Comme c'est agréable de se mettre soi-même au Mont-de-Piété!... Ce qui me tranquillise pour l'établissement, c'est que les sûretés ne lui manquent pas!...

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Quatre personnes réunies
Offrent, je crois, des garanties!

STANISLAS.

Le traiteur pourrait cependant,
Refuser le nantissement...

THÉOPHILE.

La chose serait singulière!
On voit tant de gens, au contraire,
Sur qui l'on ne prêterait rien,
Et qui pourtant se vendent bien.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BUTEL, *un plat à la main.*

BUTEL.

Louis! Louis!

LOUIS.

Voilà!

BUTEL.

Et ma charlotte?

LOUIS.

La charlotte va bien,... mais il faut encore cinq minutes pour que çà soit bien rendu.

BUTEL.

Allez donc, allez donc...

LOUIS.

C'est un plat si susceptible... il faut toujours être sur leur dos...

BUTEL.

Dieu! que tout cela est désagréable, quand on est avec une femme!

(*Il rentre dans le cabinet, et ferme la porte avec humeur.*)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, *excepté* BUTEL.

(*Les tables du fond commencent à se dégarnir; plusieurs dîneurs sortent, après avoir payé au garçon ou au comptoir; à mesure que les tables se vident, les garçons enlèvent le couvert et les nappes.*)

THÉOPHILE.

On finira par savoir que ce Monsieur-là est avec une dame, car il le répète assez souvent.

STANISLAS.

Il ferait bien mieux de nous en parler un peu moins, et de nous la montrer un peu plus!

THÉOPHILE.

Dites donc, Messieurs... je voudrais bien savoir ce qu'ils se disent?

TOUS.

Ah! oui, si l'on pouvait!...

THÉOPHILE.

AIR : *Peut-on vous d'mander, ma voisine?* (Du Mâçon.)

Allons, amis, faites silence...
Approchez-vous, écoutons bien...

STANISLAS et LES AUTRES, *se rapprochant du cabinet de Butel, et écoutant.*

Je n'entends rien.

THÉOPHILE.

A causer, je crois, on commence...
De l'entretien
Ne perdons rien...

STANISLAS et LES AUTRES.

Écoutons bien.

THÉOPHILE.

Mais vraiment, pour un tête-à-tête,
C'est, d'après tout ce que j'entends,
Un dîner des plus innocens.

(*Ils prêtent tous l'oreille contre la porte et la cloison du cabinet.*)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, BUTEL, *ouvrant brusquement la porte.*

Suite du Morceau.

BUTEL.

Eh! bien... Messieurs!...

THÉOPHILE, STANISLAS et LES AUTRES.

Quel trouble fête!...

(*Les jeunes gens surpris dans leur position, font chacun un*

saut en sens contraire; Théophile, en se jetant précipitamment de côté, attrape avec son coude une glace qui est appliquée à l'un des panneaux, et qui se casse avec fracas.)

BUTEL et LOUIS.

C'est par trop indiscret!
A la porte d'un cabinet
Venir ainsi faire le guet!

THÉOPHILE, STANISLAS, *avec ironie.*

Il est vraiment parfait!...
Oui, c'est trop indiscret,
Nous en avons bien du regret.

ENSEMBLE.

BUTEL.

D'une pareille trahison
Messieurs, on me rendra (bis.) raison.

LES AUTRES.

Mais voyez donc
Ce Céladon
Qui vient ici faire le fanfaron.

LOUIS, *dans le fond, à haute voix.*

Ajoutez une glace de deux cents francs à la carte du trois!

BUTEL.

C'est de la dernière inconvenance, Messieurs!... c'est ce qui s'appèle casser les vîtres.

LOUIS.

C'est-à-dire les glaces... ce qui est bien différent pour le prix...

(Il entre dans le cabinet où est madame Faverange.)

TOUS LES JEUNES GENS.

C'est Monsieur qui est cause...

BUTEL.

Comment! c'est moi?... Cela vous apprendra, Messieurs, à venir écouter aux portes!...

LOUIS, *sortant du cabinet, (à Butel.)*

Monsieur, Monsieur... venez donc... Madame est toute tremblante.

BUTEL.

Vous voyez, Messieurs, ce qui arrive... ça ne se passera

pas comme çà, et nous nous reverrons.. quand je ne serai pas avec une femme.

Reprise du Morceau.

BUTEL et LOUIS.

C'est par trop indiscret ! etc.

LES JEUNES GENS.

Il est vraiment parfait ! etc.

(*Butel rentre dans le cabinet, dont il referme la porte.*)

SCÈNE XVIII.

THÉOPHILE, STANISLAS, LES AMIS, DUPRÉ, LOUIS, *suivant Dupré, la carte payante à la main.*

DUPRÉ, *en entrant tout essoufflé.*

Me voilà, me voilà !.... Ouf ! je n'en puis plus !

LOUIS.

Il paraîtrait que Monsieur a couru ?...

DUPRÉ.

Oui, j'ai couru... Figure-toi, mon garçon, que je me trouvais juste dans la position de tes deux particuliers.

LOUIS.

Ah ! ces deux qui n'avaient pas de monnaie, faute de grosses pièces ? Mais Monsieur a eu tort de se gêner.... Avec les personnes comme il faut !...

DUPRÉ.

Enfin, mes enfans, la patrie est sauvée. (*il fait raisonner son gousset.*) Le montant du budget est là ! (*les jeunes gens se font des signes ; à Louis qui l'a suivi.*) A nous deux ! tiens, voilà d'abord ton compte, et dix francs pour le garçon.... j'espère que tu es content ? tu ne demandes plus rien ?

LOUIS.

Non Monsieur... Ah ! seulement, il y a la glace !

DUPRÉ.

Oh ! les gourmands !... (*à Théophile.*) Je te reconnais-là, toi... tu voulais me faire peur... me faire avoir un petit affront de vingt sous !... heureusement çà ne prend pas !...

(*donnant cent sous au garçon.*) Allons, espiègle; change et retiens ta glace!....

LOUIS.

Pardon, Monsieur... c'est encore cent quatre-vingt-quinze francs...

DUPRÉ.

Comment?...

LOUIS.

S'il vous plait, Monsieur; c'est une glace de deux cents francs...

DUPRÉ.

Deux cents francs!...

LOUIS.

Ah! dame! c'est qu'elle était d'une belle taille!... vous pouvez en juger d'après les restes.

DUPRÉ, *avec le plus grand étonnement.*

Que vois-je?... pour le coup, Messieurs, vous conviendrez que c'est trop fort!... et avec vos gentillesses... il n'y a plus de raisons pour que nous sortions d'ici.

THÉOPHILE.

Le fait est que çà commence à avoir l'air d'une détention à perpétuité.

(*La salle du fond est entièrement dégarnie; deux garçons éteignent les lustres.*)

DUPRÉ.

Tenez, voilà qu'on éteint les quinquets.... Il parait que nous coucherons là...

THÉOPHILE, *en riant.*

Alors nous ne pouvons pas nous coucher sans souper.

DUPRÉ.

Es-tu fou?... Mais en vérité, vous me mettez dans une position désolante.

THÉOPHILE.

Tu penses bien, mon cher, que ces petits frais-là seront partagés.

DUPRÉ.

Il s'agit bien de frais! ce n'est pas l'argent qui m'inquiète, mais ma future, ma future...

THÉOPHILE.

Eh bien! ta future? çà lui donnera un petit grain de jalousie... elle ne t'en aimera que mieux!...

DUPRÉ.

Mais comment diable!... aussi ce malheur-là est-il arrivé?

THÉOPHILE, *désignant le cabinet de Butel.*

Demande au voisin!

DUPRÉ.

Quoi! ce Monsieur qui est avec une femme?

THÉOPHILE.

Lui-même!... Nous écontions pour passer le temps; il a ouvert brusquement la porte; j'ai fait un saut en arrière; et la glace s'étant trouvée moins dure que mon coude...

DUPRÉ.

Je comprends.... Avez-vous vu la dame encore?

STANISLAS.

Oui.

DUPRÉ.

C'est bien heureux! vous ne pouvez pas dire que la vue n'en coûte rien!

THÉOPHILE.

Je te jure que çà valait çà.

DUPRÉ.

Bah!

THÉOPHILE.

En vérité; jeune, jolie, de beaux yeux, une tournure charmante!...

DUPRÉ.

Je manque toujours les bonnes occasions, moi!

BUTEL, *dans le cabinet.*

Garçon! garçon!

DUPRÉ.

Parbleu! j'ai bien envie de me dédommager!

STANISLAS.

Comment?

DUPRÉ, *relevant les basques de son habit.*

Impayable!

AIR : *Du Ménage de Garçon.*

Mes amis vous allez voir comme,
Quand je le veux, je suis plaisant;
C'est un dernier tour de jeune homme,
Mais il sera bien amusant.

(*Il s'attache une serviette devant lui.*)

Une serviette est nécessaire,
Je m'en empare sans façon ;
Je suis encor celibataire,
Je puis bien faire le garçon.

THÉOPHILE ET LES AUTRES.

Comme c'est çà !

DUPRÉ.

Dites donc, si ma prétendue me voyait ainsi, qu'est-ce qu'elle dirait ? pauvre amie, qui me croit à Versailles !... Attention, vous autres ! et ne riez pas trop fort.

Ritournelle du Morceau suivant.

(*Il va plusieurs fois jusqu'à la porte du cabinet de Butel, et revient vers ses amis, s'efforçant de ne pas rire ; enfin, après plusieurs jeux de scène, il tourne vivement le bouton de la porte, et entre en criant :*) Monsieur a sonné ? (*Les convives sont rangés devant la porte, avec l'expression de la plus vive curiosité ; à peine Dupré y est-il entré, qu'il sort précipitamment, pâle, défait, et court s'asseoir sur une chaise, à l'autre coin du théâtre.*)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Musique de Doche fils.

DUPRÉ.

Où suis-je ? ô ciel ! et qu'ai-je vu ?
Mes chers amis je suis perdu !

TOUS.

Mais qu'a-t-il donc ? quelle figure ?

DUPRÉ.

Oh ! mes amis, quelle aventure !
Cette dame... vous savez bien ?

TOUS.

Dont nous écoutions l'entretien ?

DUPRÉ.

Cela fait frémir la nature !...

THÉOPHILE.

Cette dame... achève... eh bien ?

DUPRÉ.

C'est ma future.

BUTEL, *effrayé.*

Mais cependant, Monsieur, si j'étais réellement l'oncle de Madame. (*à part.*) Un galant homme ne doit jamais démentir les femmes.

Mme FAVERANGE.

Oui, Messieurs, c'est bien mon oncle!

DUPRÉ, *ironiquement.*

Votre oncle Butel, peut-être?

BUTEL, *à part.*

Comment?

Mme FAVERANGE.

Lui-même,... vous l'avez nommé!

BUTEL, *à part.*

Par exemple...

DUPRÉ.

Ah oui! cet oncle Butel qui n'a jamais voulu vous voir?

Mme FAVERANGE.

Nous venons de dîner en tête-à-tête!

DUPRÉ.

Qui ne peut pas vous souffrir?

Mme FAVERANGE.

Il a eu pour moi mille attentions, mille petits soins!

DUPRÉ.

Ah! madame Faverange!

BUTEL, *à part.*

Ma nièce!

Mme FAVERANGE.

Mon excellent oncle savait qu'au lieu d'aller à Versailles vous veniez ici; c'est lui qui m'a conseillé de vous y surprendre.

DUPRÉ.

Serait-il vrai?

BUTEL.

De la plus exacte vérité... (*à part.*) En éclatant, je me couvrirais de ridicule.

DUPRÉ.

Mon oncle Butel a donc voulu me mystifier?

BUTEL.

Oui, jeune homme, oui!... (*à part.*) C'est singulier, je croyais que la mystification était pour moi?

DUPRÉ.

C'est donc cela qu'il appuyait tant, quand il disait: « Je » suis avec une dame... Lorsqu'on a une femme avec soi! »

BUTEL.

Certainement,... c'était pour ça!...

DUPRÉ.

Toujours pour me mystifier?

BUTEL.

Il n'y a pas de doute. (*à part.*) Enfin, montrons de la magnificence! ça produit toujours son effet. (*haut.*) Messieurs, vous pensez bien que la glace me regarde, car enfin je suis la cause première... (*Appelant.*) Garçon!...

LOUIS.

Voilà!

BUTEL.

Je vous défends de rien recevoir de ces aimables jeunes gens.

LOUIS, *à part.*

N'y a pas tant besoin de le défendre... Il paraîtrait que c'est pour cette fois-ci? (*haut.*) Voilà les deux ensemble!

(*Il lui présente deux cartes.*)

BUTEL, *bas à Louis.*

Eh bien! est-ce qu'ils n'avaient encore rien payé?

LOUIS.

Jusqu'à présent!... absence totale.

BUTEL, *faisant la grimace.*

Allons! il ne faut pas faire les choses à demi!

(*Il compte avec Louis.*)

THÉOPHILE, *à Dupré.*

Eh bien! tu ne vois pas... Ton oncle Butel qui fait encore des siennes.

DUPRÉ, *à Butel.*

Ah! mon oncle, c'est aussi pousser trop loin la mystification.

LOUIS, *qui a été parler à la cantonade.*

Il y a en bas une dame qui demande monsieur Butel.

BUTEL, *avec fatuité.*

Encore une dame...

LOUIS.

Une dame d'un certain âge.

BUTEL.

Ah! (*à lui-même.*) C'est mon épouse... (*à Louis.*) Priez-là d'attendre un instant... qu'elle ne se donne pas la peine de monter. (*à madame Faverange.*) Ma chère nièce, j'espère avoir encore une fois le bonheur d'être votre cavalier, et ce sera le jour de votre mariage.

DUPRÉ.

Mes amis, je n'ai pas besoin de vous dire que je vous invite tous à mon repas de noce; mais je vous réponds que, ce jour-là, les convives ne resteront pas en gage.

(*Pendant le vaudeville final les garçons se mettent à table.*)

DUPRÉ.

AIR : *de Masaniello.*

Comme nous, par étourderie,
Le père de Gargantua
Jadis, dans une hôtellerie,
En affront, dit-on, se trouva.
Nous voyons, de la truffe esclave,
Et chez le patron buvant frais,
Plus d'un gargantua qui brave
Le quart-d'heure de Rabelais.

THÉOPHILE.

Qu'on se résigne, ou qu'on murmure;
Nous courons tous au même but,
Et tôt ou tard, à la nature,
Chacun doit payer son tribut.
Exempt d'envie, exempt de haine,
Semons, par fois, quelques bienfaits,
Et nous verrons venir sans peine
Le quart-d'heure de Rabelais.

BUTEL.

On marie une demoiselle;
Le papa doit compter la dot,
Et quand expire une tutelle,
Souvent le tuteur est bien sot.
Tout homme est comptable, à la ronde,
Enfin, sans parler des budjets;
Chacun de nous a dans ce monde,
Son quart-d'heure de Rabelais.

LOUIS.

Aux fins d' mois, dans chaqu' ministère,
Quand on touch' les appointemens;
Tailleur, Bottier, Traiteur, Lingère,
Viennent reclamer leurs paiemens.
L' pauvre employé donn' sa monnaie...
Plus un sou, la minute d'après;
Pour les commis, l' jour où l'on paie,
Est l' quart-d'heure de Rabelais.

DUPRÉ, au Public.

A chaque ouvrage que l'on monte,
Lorsqu'arrive le dénouement;
Nous avons à régler un compte
Avec le spectateur payant.
Si le public garnit la caisse,
Il ne veut pas perdre ses frais;
Voici, Messieurs, pour notre pièce,
Le quart-d'heure de Rabelais.

Saintine, Joseph Xavier Boniface, [illegible]

GUILLAUME TELL,

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR MM.

XAVIER, DUPEUTY ET DE VILLENEUVE,

Musique de M. ADAM,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 16 Juin 1828.

PRIX : 2 FRANCS.

Paris.

J.-N. BARBA, Éditeur, Cour des Fontaines, n°. 7;
Et au Magasin de Pièces de Théâtre, rue St.-Honoré, n°. 210;
BEZOU, Libraire, boulevard St.-Martin, n°. 29.

1828.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GESSLER, gouverneur des Trois Cantons pour l'Empereur.....	M. Fédé.
GÉDÉON PIFFAPOUFFER, landammann.....	M. Bernard-Léon.
GUILLAUME TELL, habitant du canton d'Uri.....	M. Fontenay.
HEDWIGE, sa femme.....	Mlle Clara.
RYSELY, sœur d'Edwige.....	Mlle Caroline.
ULRIC, fils de Tell.....	M. Léopold.
ARNOLD MECHTAL, habitant du canton d'Unterwalden, fiancé de Rysely.....	M. Volnys.
WALTER FURST, habitant du canton de Schwitz, père d'Hedwige et de Rysely.....	M. Guillemin.
STAUFFACHER.....	M. Derouvère.
RUODI, jeune pêcheur.....	M. Arnal.
Un ÉCUYER de Gessler.....	M. Armand.
Pages.	
Soldats.	
Paysans, Paysannes des Trois Cantons.	

La Scène se passe en Suisse.

De l'Imprimerie stéréotype de HERHAN, rue des Boucheries Saint-Germain, n. 38.

GUILLAUME TELL,

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le Châlet de Tell, ouvert sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

HEDWIGE, RYSELY, ULRIC, JEUNES PAYSANNES.

(Au lever du rideau, Hedwige pose la couronne des fiancés sur le front de Rysely.

CHOEUR.

HEDWIGE.

Pour ton hymen, en ce beau jour,
Reçois cette couronne:
Par mes mains, au nom de l'Amour,
L'Amitié te la donne.
Ah! toujours conserve cette fleur...
Quelle soit le gage du bonheur!

CHOEUR.

Pour ton hymen, en ce beau jour,
Reçois cette couronne;
Par mes

SCÈNE II.

LES MÊMES, FURST.

FURST.

Mon enfant, sois heureuse... tes fiançailles se célèbrent dans un temps bien désastreux pour la Suisse: puissent des jours plus calmes venir pour toi... ton vieux père souhaite encore que ton hymen avec Mechtal soit aussi doux, aussi paisible que celui de ta sœur Hedwige, avec le bon Guillaume Tell. Maintenant lève-toi, et viens m'embrasser.

(*Hedwige, au commencement de cette scène, en voyant paraître son père, conduit la fiancée à ses genoux; on entend en dehors le son des cornemuses.*)

ULRIC.

Ah! maman, v'là tous les autres avec leurs bouquets et leurs cornemuses... Allons-nous nous amuser; dis donc, grand papa... je suis le premier garçon de noce, c'est moi qui prendrai la jarretière à ma tante!

SCÈNE III.

LES MÊMES, RUODI, STAUFFACHER, PAYSANS ET PAYSANNES DES TROIS CANTONS.

(*Ils arrivent en trois bandes, et tandis que les jeunes gens vont saluer Hedwige et embrasser Rysely, les plus âgés se rapprochent de Furst.*)

CHOEUR.

Pour votre mariage
Nous venons en ce jour
Vous offrir notre hommage,
Nos vœux et notre amour.

RUODI.

Enfin nous allons donc nous amuser... c' n'est pas malheureux... car vous autres de Schwitz et d'Unterwald, vous ne savez pas que depuis quinze jours je suis de corvée. (*ils se rapprochent tous de lui.*) Oui, par l'ordre de notre doux gouverneur, (*à demi-voix.*) que le ciel confonde.

HEDWIGE.

Qu'as-tu donc fait, Ruodi?

RUODI.

Ce que j'ai fait? ou plutôt ce qu'il m'a fait? il m'a fait... maçon... par décret impérial, à ce qu'il dit : et ces mains-là, ces mains que vous voyez, qui ne savaient se servir que de la rame et du filet, ont été forcées de pétrir du mortier... j'ai bâti une forteresse... moi et d'autres... beaucoup d'autres, de notre canton d'Uri.

HEDWIGE, *avec tristesse.*

Oui... la forteresse qu'ils appellent la servitude d'Uri.

RUODI.

AIR : *Vaudeville de l'Ours et le Pacha.*

Fallait travailler nuit et jour
A ses créneaux, à ses tourelles,
Nous pauvres pass'reaux que l'vautour
M'naçait de ses serres cruelles;
J'disions, à chaqu' moëllon nouveau,
Encor' un' pierr' pour l'esclavage,
Et j'répétions à chaque étage :
Dieu! qu' c'est dur quand on est oiseau,
D'être forcé de construir' sa cage!

FURST.

N'était-ce point assez du fort de Saarnen pour l'asservissement de la Suisse?

RUODI.

Aussi j' bisquais en faisant mon mortier!... dieu!... je bisquais t'y... j' l'aurais mangé de colère... mais on doit obéissance et respect à notre gracieux gouverneur Gessler, (*à demi-voix.*) que le diable l'emporte; (*haut.*) et puis nous avions là ces braves surveillans au panache jaune, et au bâton de cornouiller... enfin ma forteresse est finie... et tout c' que j' demande maintenant, c'est que Monseigneur ne m'envoie pas quelque jour demeurer... dans mon ouvrage.

HEDWIGE.

Et v'là ce qu'on fait faire à des hommes!

RUODI.

Tiens, des hommes... n' croyez-vous pas qu'on prendra des femmes pour bâtir une forteresse... ça s'rait solide.

STAUFFACHER, *bas à Furst.*

Votre fille est digne de vous, respectable Walter.

FURST.

Ah! si son mari pensait comme elle!... mais Tell n'a que des vertus de famille... il oublie sa patrie.

HEDWIGE.

Mais le fiancé n'arrive pas... ni mon mari, qui depuis ce matin est dans nos montagnes.

ULRIC.

Oui, avec sa grande arbalète!

RUODI.

Alors, les biches et les chamois n'ont qu'à bien se tenir... car Guillaume Tell est le plus adroit chasseur des Alpes... il est pour le quadrupède ce que je suis pour la tanche et le brochet... car moi je travaille en maigre.. Dieu! quel coup d'œil il a, ce Guillaume Tell!... aussi les compagnons de l'arbalète ont-ils composé en son honneur un nouveau Rantz; vous ne le savez pas, vous autres, de Schwitz et d'Unterwald... Eh bien! écoutez-moi... Rantz de l'adroit chasseur.

TOUS.

Nous t'écoutons.

RUODI.

BALLADE.

Premier Couplet.

Des chasseurs c'est le roi,
Du gibier c'est l'effroi;
Le r'nard de nos campagnes,
L'chamois de nos montagnes,
Que sa flèche ajusta,
Tremble et tombe déjà.
Ah!
Si l'aigle a sa retraite
Si près du ciel,
C'est qu'il craint l'arbalète

De Guillaume Tell.,
L'arbalète
De Guillaume Tell.

CHOEUR.

Si l'aigle a sa retraite,
Etc.

Deuxième Couplet.

Quand le berger des monts
Descend dans nos vallons,
Advient un loup perfide
Qui sur l'agneau timide
Se jette..... mais voilà
Qu' l'adroit chasseur est là !
Ah!
Dans sa rag', qui l'arrête ?
Est-ce le ciel ?
Non, c'est l' coup d'l'arbalète
De Guillaume Tell.

CHOEUR.

Dans sa rag', qui l'arrête ?
Etc.

FURST.

Eh bien !... tu ignores donc le nouveau couplet dont Seppi, le ménestrier, a augmenté la ronde de Guillaume.

(*Avec mystère, tout le monde s'approche de lui.*)

Troisième Couplet.

Nos monts, au temps jadis,
A nul n'étaient soumis,
La liberté chérie
Habitait l'Helvétie ;
Mais le jour arriva
Qu'un tyran l'opprima.
Ah ! (A VOIX BASSE.)
Quoiqu'il cache sa tête
Il est mortel ;
Qu' n'avons-nous l'arbalète
De Guillaume Tell !

CHŒUR.

Quoiqu'il cache sa tête,
Etc.

ULRIC, *dans le fond.*

Ah ! maman, je viens de voir un gros oiseau noir tomber dans le lac.

FURST, *regardant.*

C'est un aigle... Qui a pu l'abattre de si haut?

RUODI.

Tiens, çà ne fait pas de doute.

(*Répétant le refrain en Chœur.*)

C'est l'arbalète
De Guillaume Tell!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GUILLAUME TELL, *son arbalète à la main; il arrive en chantant.*

TELL.

Bonjour Hedwige; bonjour, mes amis.

FURST.

C'est vous, Tell, qui venez d'abattre cet aigle noir?

TELL.

Oui, c'est moi... eh bien?

FURST.

Que n'est-ce pour nous un bon présage?

TELL.

Comment?

FURST.

Si vous pouviez abattre ainsi l'aigle d'Autriche, et en débarrasser nos contrées.

TELL.

Amis, je ne vous comprends plus... la flèche de Tell n'a pas la prétention d'atteindre si haut?

STAUFFACHER.

Si elle pouvait seulement aller jusque'à notre gracieux gouverneur.

TELL.

Moi, y pensez-vous? (*souriant.*) Cependant s'il s'agissait d'un défi avec lui, qui passe pour un fameux tireur... je parierais à deux cents pas lui percer le bras droit ou le bras gauche à volonté, et je vous conseillerais de gager pour moi... mais ne parlons pas de çà, et que d'autres idées nous occupent.

FURST, *bas aux autres.*

Jamais nous ne vaincrons son indifférence!

TELL, *à Rysely.*

Bonjour, petite sœur; comme vous voilà jolie!... comment, Ulric, tu ne viens pas embrasser ton père?

ULRIC.

Me voilà, papa... Apprends-moi donc à tuer des aigles noirs ou des hirondelles.

TELL.

Çà viendra avec la barbe.

ULRIC, *se frottant le menton.*

Alors j'ai le temps d'attendre.

TELL.

Eh bien, tout est-il préparé, Hedwige, pour recevoir dignement nos hôtes?

HEDWIGE.

Cela ne tardera pas... Tiens, Ruodi, voici la liste des convives... je te charge de marquer les places.

RUODI, *à part.*

Bon!... je me mettrai à côté de celui qui servira... et je veux manger de tout, au moins. (*Il lit la liste.*) Guillaume Tell, le bourgeois, le premier, c'est juste... Walter Furst, le beau-père du bourgeois, le second, c'est encore juste... le Landammann Gédéon Piffapouffer...

FURST.

Comment?... il est des nôtres?

TELL.

Oui, je l'ai invité, c'est un ancien voisin... mon compère...

FURST.

Quoi, le Landammann?... un des instrumens de la tyrannie de Gessler, de notre oppresseur... le receveur des dîmes et de la taille.

Tell.

TELL.

Pourquoi ne le recevrions-nous pas?

RUODI.

Il était surveillant en chef des travaux de la forteresse... il n'avait pas de bâton de cornouiller... mais c'est égal.

AIR : *Vaudeville de l'anonyme.*

Dans son emploi, moi je crois qu'il nous triche,
Quoique né Suisse, il n'est pas d'son pays;
Hier pour nous, aujourd'hui pour l'Autriche,
En un seul jour, bien souvent je le vis
Changer deux fois de couleur et d'avis.

TELL.

Un tel reproche ici, m'paraît étrange.

FURST.

Il chang' d'avis, de tout l'mond' c'est connu.

TELL.

Comment, morbleu! voulez-vous qu'il en change,
Quand chacun sait qu'il n'en a jamais eu?

(*L'apercevant.*) Mais tenez, le voilà... Eh! arrivez donc, Monsieur le Landammann, on parlait de vous.

RUODI.

Oui, nous faisions votre éloge.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE LANDAMMANN.

LE LANDAMMANN.

Oh! que de monde... que de monde!... Ah! mes enfans, je vous en prie, pas de rassemblemens, ou je suis compromis... ne restez pas ainsi en masse, promenez-vous par bandes de deux personnes, tout au plus.

HEDWIGE.

Ne pouvons-nous donc recevoir nos parens, nos amis?

LE LANDAMMANN.

Si fait, si fait;... mais nous sommes trop d'invités,...

les grands parens et le Landammann, ça suffisait, et c'était plus prudent. Dans ces temps de troubles il ne faut pas savoir seulement ce qu'on mange, mais il faut savoir avec qui l'on mange.

TELL.

Eh ! parbleu... vous serez avec d'anciens amis, vos concitoyens, dont vous partagiez autrefois la table et les avis.

LE LANDAMMANN.

Rassurez-vous,... je partage encore votre table, je la partagerai toujours... ça ne peut pas me compromettre, on sait que partout où il y a à manger, un homme comme moi mange.

FURST.

Morbleu, les habitans des Trois Cantons en savent quelque chose.

LE LANDAMMANN.

Vous vous plaignez toujours;... pourtant, je vous le demande, où trouverez-vous un fonctionnaire public qui soit lui-même plus mortifié quand il se voit forcé de vous vexer... qui vous poursuive avec plus de douleur, qui vous emprisonne avec plus de marques d'intérêt et d'amitié? que diable, vous n'êtes jamais contens, il n'y a vraiment aucun plaisir à être votre supérieur.

TELL.

Tenez, Monsieur le Landammann, pas de détours entre nous, dites simplement que vous avez peur de votre seigneur et maître.

LE LANDAMMANN.

Moi, peur de Monseigneur?... et pour quelle raison lui ferais-je l'injure d'avoir peur de lui?... Monseigneur est bon, aimable, fort gai,... il rit beaucoup.

HEDWIGE, *à part.*

Oui, lorsqu'il fait du mal.

LE LANDAMMANN.

Je sais bien qu'il ne rit pas devant vous,... mais il ne doit pas rire devant le peuple... ça compromettrait sa dignité.

HEDWIGE.

Ses cruautés la compromettent bien plus.

LE LANDAMMANN.

Chut!... voulez-vous bien vous taire. (*à part.*) les femmes s'en mêlent aussi, où me suis-je fourré?

ULRIC.

Oui, il est bien méchant le gouverneur, mais quand j'aurai de la barbe je le tuerai avec mon arbalète.

LE LANDAMMANN.

Jusqu'au petit bonhomme!... Silence, petit séditieux. (*à part.*) Ce jeune enfant m'est suspect, je ne voudrais pas me trouver seul avec lui.

RUODI, *bas à Ulric.*

Suis les conseils d'un ami,... cache ton opinion.

LE LANDAMMANN.

Tenez, mes braves compatriotes, vous jugez mal Monseigneur Gessler;... d'abord, vous autres archers, vous êtes jaloux de lui, parce que dans tout le pays on vante son adresse à la chasse... mais parce qu'on est grand seigneur, est-on forcé d'être maladroit?... Ensuite, sous prétexte qu'il est brusque, brutal, colère, emporté, injuste, vindicatif, vous vous faites une fausse idée de sa sensibilité... Il vous aime beaucoup, vous... surtout vos femmes et vos filles; il est même d'un naturel romanesque et inflammable, et l'on cite à cet égard, mille exemples... et dernièrement encore, la rencontre qu'il fit à la chasse, dans ce canton, non loin de ce hameau, d'une belle aux cheveux noirs, ou aux cheveux blonds, la couleur n'y fait rien;... tant il y a que cette belle ne lui sort plus de l'esprit, et qu'il sacrifierait pour la retrouver, toutes vos chaumières et vos habitations; qu'on dise maintenant que Monseigneur n'est point un homme aimant.

FURST.

C'est assez, Monsieur le Landammann... Hedwige, j'avais fait une longue route pour assister au mariage de ma seconde fille, mais je te préviens que je refuse de siéger au repas, à côté d'un suisse qui porte à son chapeau les couleurs de l'Autriche.

STAUFFACHER ET D'AUTRES.

Moi aussi... moi aussi.

LE LANDAMMANN, *à part.*

Diable! diable!... mes compatriotes ont de biens mauvaises têtes.

TELL.

Eh bien! mes amis, y pensez-vous? .. attacher de l'importance à de telles misères; mais enfin, puisque c'est votre volonté... Monsieur le Landammann, prenez le parti qui

vous conviendra,... quittez ce panache jaune, ou ma foi, le repas se fera sans vous.

LE LANDAMMANN, *à part.*

Sans moi... quel affront pour l'administration! (*haut.*) Arrêtez, mes amis; vous allez rougir des soupçons que vous aviez formés contre moi... Les couleurs de la Suisse, je les porte, non pas comme vous à mon chapeau, mais sur mon cœur, dans mon fort intérieur, autrement dit, dans ma poche. (*Il tire une plume rouge.*) Les voilà! ô mon pays! (*à part.*) Je puis me risquer, Monseigneur n'en saura rien, et par ce moyen, comme dit le vieux proverbe suisse, je ménagerai la chèvre et le chou.

(*Pendant cette phrase il change de plume, et met la jaune dans sa poche.*)

FURST.

A la bonne heure, au moins... touchez-là... vous êtes un brave Suisse, et maintenant nous pouvons vider ensemble la même coupe.

AIR : *Vaudeville de la Halle au Blé.*

Vit' que chacun ici,
Prêtant son appui,
Presse le service;
Après, en bons lurons,
Au bonheur de la Suisse,
Nous boirons!

LE LANDAMMANN.

Là bas
Si l'on conspire,
Comme eux je pourrai dire :
Mais je crierai... si bas... si bas... si bas,
Qu'on ne m'entendra pas.

CHŒUR.

Vit' que chacun ici,
Etc.

(*Tout le monde sort.*)

SCÈNE VI.

GUILLAUME TELL, HEDWIGE.

HEDWIGE.

Qu'as-tu mon ami? depuis quelque temps je te surprends accablé par fois, d'une tristesse qui ne t'était pas habituelle.

TELL.

Moi?... au contraire,... je me sens tout-à-fait heureux aujourd'hui... Comment donc, ne m'as-tu pas vu arriver en chantant?

HEDWIGE.

Ce n'est pas une preuve pour moi, les propos du Landamann ont paru t'affliger.

TELL.

Oui, je l'avoue; une bassesse si bien calculée me révolte!...

HEDWIGE.

Ah! tu as bien raison... Mais comment se fait-il que toi, si brave et si honnête homme, tu endures avec indifférence les reproches de mon père et de ses amis... est-ce que tu serais devenu insensible aux maux de not' pays?...

TELL.

Que veux-tu?... il faut bien souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

HEDWIGE.

Et pourquoi ne l'empêcherait-on pas?... dis-moi, Tell, si tu avais conçu un pareil projet... me le confierais-tu?

TELL.

Non... car ce serait t'associer à mes dangers... mais pourquoi t'occuper de choses semblables, quel espoir pourrait concevoir celui qui voudrait soulever la Suisse contre ses oppresseurs; un peuple de faibles pasteurs va-t-il donc se lever pour combattre les maîtres de l'Allemagne et de l'Italie. Savons-nous faire la guerre?

HEDWIGE.

Chacun sait la faire pour sa propre défense, pour le maintien de ses droits; on peut se soumettre à la volonté de dieu!

Mais depuis quand, dans nos montagnes, existe-t-il donc des cœurs honnêtes qui puissent supporter l'injustice.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Sur not' pays, au lieu d'verser des larmes,
Que le courag' naisse enfin du malheur...
On verra se changer en armes
Le soc du pauvre laboureur!
Le ciel guidera nos bannières;
On doit toujours triompher, je le sens...
Quand on défend le tombeau de ses pères
Et le berceau de ses enfans.

TELL.

Hedwige!... as-tu bien calculé quel serait ton sort, si j'étais assez faible pour céder à ton fol enthousiasme... la guerre ne respecte rien... tes champs, tes troupeaux seraient pillés et détruits... cette maison où nous fûmes heureux serait la proie des flammes.

HEDWIGE.

Il en est parmi nous qui ont éprouvé tous ces malheurs... ils n'ont pas combattu cependant... il a suffi d'un caprice de Gessler.

TELL.

Songes-tu que nous autres hommes, nous pouvons encore espérer de mourir au milieu d'un combat!... mais vous, la honte... l'esclavage...

HEDWIGE.

La faiblessse a aussi ses moyens de délivrance... au fond d'un précipice... ta femme trouverait la liberté.

TELL, *la pressant dans ses bras.*

Ah! celui qui peut presser sur son cœur, un cœur aussi noble que le tien... mais pourquoi nourrir de pareilles idées... allons, allons, bonne Hedwige, cessons de nous entretenir d'un sujet aussi triste, un jour consacré au plaisir... Le fiancé n'arrive pas... le vent souffle avec violence... une tempête commence à s'élever sur le lac... lui serait-il arrivé quelque malheur?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FURST, RYSELY, ULRIC, RUODI, STAUFFACHER, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES, *puis* MECHTAL.

CHOEUR.

Ah! grand dieu! quel affreux orage!
Comm' le vent souffle avec fureur!
Pour le jour de leur mariage
Est-ce un présage du malheur?....

(*On entend le bruit du vent et de la pluie qui augmente par dégré; Mechtal arrive en désordre.*)

MECHTAL.

Sauvez-moi!... sauvez-moi!... ils me poursuivent dans ces montagnes... ils vont m'atteindre...

TELL.

Mais qui donc?

MECHTAL.

Les cavaliers du gouverneur: Gessler lui-même est à leur tête.

FURST.

Et par quelle nouvelle fatalité as-tu donc à craindre sa colère?

MECHTAL.

Vous saurez tout... mais les instans sont précieux... Ruodi, vîte, va détacher la barque... c'est la seule qui soit sur ce rivage, et une fois de l'autre côté du lac, leurs armes ne pourront m'atteindre.

RUODI.

J'y cours, j'y cours... et je reviens tout de suite.

(*Il sort.*)

MECHTAL.

Ah! mes amis!... ah! ma pauvre Rysely!... qu'est devenu mon rêve de bonheur! Ce matin, je venais de me présenter à la maison de mon père, lorsque j'apprends que ce

vieillard, encore souffrant, vient d'être jeté dans un cachot, par ordre du gouverneur.

FURST.

Un cachot!... quelle violence!... quel mépris de nos droits.

MECHTAL.

Son crime était, me dit-on, d'avoir gardé son chapeau devant Gessler; pour cela, nos biens étaient confisqués!... j'aperçois le gouverneur, je cours à lui aussitôt... malheureusement j'étais sans armes; égaré par la douleur, je me précipite sur lui... je vois des soldats s'élancer pour m'envelopper... je renverse les premiers qui s'opposent à mon passage, j'atteins la montagne, je fuis, ils me poursuivent; ta barque, ou je suis mort.

TELL, *à Ruodi qui revient.*

Eh bien! Ruodi... ta barque est-elle prête?

RUODI.

Oui, M. Tell... mais par l'ouragan qui vient de s'élever, il n'y a pas moyen de traverser le lac.

TOUS.

Grand Dieu!

TELL, *à Ruodi.*

Il le faut... si le Landammann le surprenait ici, il serait perdu.

RUODI.

Ah! quant à çà, il n'y a pas de danger, à force d'inspecter les tonnes du cellier, il s'est endormi près d'une jarre de France.

TELL.

Eh bien! puisque tu n'as rien à craindre de lui, sauve mon ami, mon frère, il y va de ses jours.

RUODI.

Et des miens, si je m'en mêle... Voyez comme les vagues sont hautes... comment voulez-vous, avec une faible barque...

STAUFFACHER.

Voici les cavaliers qui approchent, dépêchez.

HEDWIGE, *à Ruodi.*

Veux-tu qu' nous ayons à pleurer sa mort?

RUODI.

Dam!... moi j'aime autant que vous ayez à pleurer sa mort, que si j'avais à pleurer la mienne... Ah! mon dieu,

mon dieu... est-on plus malheureux que moi... voir un brave homme comme çà dans la peine, et ne pas avoir le courage de le sauver.

TELL.

Le temps presse... parle, Ruodi, veux-tu le passer?

RUODI.

Je ne peux pas... voyez la tempête;... c'est une mort certaine.

TELL.

Eh bien, donc, à la garde de Dieu! venez, Mechtal, c'est moi qui vous arracherai aux vengeances du gouverneur.

HEDWIGE.

Guillaume, que vas-tu faire?...

TELL.

Sa cause est devenue la nôtre,... et c'est encore servir son pays que de lui sauver un brave. (*à Mechtal.*) Viens, suis-moi.

(*Il l'entraîne, tout le monde se dirige dans le fond et semble regarder du côté du lac avec inquiétude. L'orchestre joue en sourdine pendant une partie de la scène qui suit.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *excepté* GUILLAUME TELL ET MECHTAL.

HEDWIGE, *regardant au dehors.*

Ils s'embarquent... la vague les entraîne... ô ciel! la barque a disparu... non;... la voilà;... le temps se calme... la voile s'enfle!... ils fendent les flots,... ils vont atteindre l'autre rive... ils touchent la terre.

CHOEUR.

Grace au vent,
Trouvant
Un port
Sur l'autre bord,
Ah!

Les voilà
Déjà
Arrivés
Et sauvés.
Le ciel
Protége Tell
Selon notre vœu.
Dieu
Qui l'inspirait
Veillait
Du haut des cieux
Sur eux.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GESSLER, PAGES, OFFICIERS, SOLDATS.

(*Gessler entre vivement, précédé de ses pages et suivi de ses gardes.*)

FURST.

Grand Dieu!... le gouverneur!

HEDWIGE.

Mon fils!

(*Elle le serre contre son sein. Terreur générale.*)

GESSLER, *l'épée à la main, parlant à ses officiers.*

Messieurs, le fugitif ne peut nous échapper;... parcourez avec soin les environs, et que dans peu on l'amène en ces lieux. (*Apercevant Hedwige.*) ô ciel! (*à part.*) Que vois-je?... c'est elle... (*haut.*) Quoi, Madame, vous habitez ce séjour?

HEDWIGE.

Ai-je l'honneur d'être connue de vous, Monseigneur?

GESSLER.

Quiconque vous a vue une seule fois doit vous garder toujours dans son souvenir. Comment aimable dame, pouvez-vous vivre cachée dans ce hameau, sans doute vous appartenez à une des nobles familles de la Suisse?

HEDWIGE.

Oui Monseigneur, à l'une des plus nobles familles, si la vertu fait la noblesse.

GESSLER.

Vous êtes mariée je suppose? quel est le nom de votre heureux époux?

HEDWIGE.

Un nom obscur, Monseigneur; sans doute, il n'est pas parvenu jusqu'à vous!

GESSLER.

Enfin quel est-il?

HEDWIGE.

Guillaume Tell.

GESSLER.

Comment! Guillaume Tell? l'adroit chasseur... j'en ai entendu faire de grands récits... J'honore l'adresse, Madame; moi-même je tiens à justifier la réputation qu'on m'a faite... ils m'ont donné le surnom de premier archer de la Suisse... et je voudrais savoir si ma gloire tiendra contre l'adresse de Guillaume Tell.

HEDWIGE.

Monseigneur!

GESSLER.

Je veux qu'il vienne habiter Saarnen, c'est un théâtre digne de lui; nous joûterons ensemble...

HEDWIGE.

Mon mari chérit son obscurité, Monseigneur, trop d'éclat conviendrait peu à ses vertus modestes... il a dans ce canton des amis et sa famille; il y trouve du bien à faire, des infortunés à soulager; il ne désire rien de plus.

GESSLER, *d'un ton moins doux.*

Vous êtes bien sévère.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE LANDAMMANN *avec le panache rouge; il ne voit pas Gessler.*

LE LANDAMMANN.

Eh bien! cette noce ne finira jamais, si elle ne commence

pas. Que vois-je!... Monseigneur. (*il ôte son chapeau et salue, à part.*) Dieu! le panache rouge, les couleurs de la Suisse.!

(*Il met son chapeau derrière lui.*)

GESSLER.

Ah! ah! c'est vous, M. le Landammann Gédéon, que faisiez-vous donc ici?

LE LANDAMMANN, *hésitant.*

Moi... Monseigneur... je dormais...

GESSLER.

Vous ai-je maintenu dans votre charge pour dormir?

LE LANDAMMANN.

Non, Monseigneur; aussi je n'étais qu'assoupi très-légèrement; je dormais comme un fonctionnaire; j'avais un œil fermé et l'autre ouvert.

GESSLER.

M. le Landammann, puisque vous voilà, je vais vous faire connaître la résolution que je viens de prendre... Désormais tout habitant des Trois Cantons se découvrira le front, non-seulement devant moi, mais devant tous les hommes attachés à ma personne, et portant à son chapeau les couleurs de l'Autriche.. Mettez votre chapeau, M. le Landammann.

LE LANDAMMANN.

Moi, Monseigneur?... mais je n'oserai jamais.

GESSLER.

Couvrez-vous, vous dis-je!

LE LANDAMMANN.

Devant vous, Monseigneur... le respect... l'étiquette.... (*à part.*) Je suis sur des charbons ardens.

GESSLER.

Je l'ordonne.

LE LANDAMMANN.

J'obéis! (*à part.*) Oh! dieu! (*bas à Ruodi.*) Ruodi, sauve-moi... tiens, voilà deux frédérics d'or.

GESSLER, *aux habitans.*

Quiconque parmi vous, négligera de saluer même..... (*voyant les plumes rouges au chapeau de Gédéon.*) Comment, un panache rouge!... les couleurs de la Suisse!

LE LANDAMMANN.

Où donc, Monseigneur?

GESSLER.

Sur votre chapeau, vieux fou.

LE LANDAMMANN.

Sur mon chapeau !... Monseigneur veut-il me permettre de l'ôter?... Qu'est-ce qui m'a fait cette mauvaise plaisanterie-là? Je parie que c'est toi, Ruodi... C'est lui, Monseigneur;... je l'ai deviné tout de suite, je connais si bien le caractère de mes administrés... (*à Ruodi.*) pour t'apprendre, misérable, à te moquer d'un Landammann, dans l'exercice de ses fonctions...

GESSLER, *à part.*

Il dormait!

LE LANDAMMANN.

Je te condamne à une amende de deux Frédérics d'or, que tu vas me payer sur-le-champ.

RUODI.

Tiens, mais dites-donc...

LE LANDAMMANN.

Silence!... devant Monseigneur... Allons, ne te le fais pas dire deux fois. (*bas.*) Rends-moi mes deux Frédérics; (*haut.*) je sais qu'il les a, Monseigneur.

RUODI, *fouillant dans sa poche.*

Est-ce vexant! (*à part.*) N' faut encore rien dire devant l'autre. (*haut.*) Tenez, les v'là.

(*Il les lui rend.*)

GESSLER, *à un écuyer.*

Prends ces deux Frédérics, et qu'ils soient déposés avec les autres amendes... Ah! les paysans ont de l'or, ici.

LE LAUDAMMANN.

Monseigneur!...

GESSLER.

J'entends,... je comprends parfaitement.

RUODI, *bas.*

Vous ne vous attendiez pas à vous mettre à l'amende.

(*Les soldats que Gessler avait envoyés à la découverte reviennent seuls.*)

GESSLER, *regardant les soldats.*

Personne!... ainsi le coupable a échappé, et je ne puis savoir qui l'a soustrait à ma vengeance. Monsieur le Landammann... je vous avais chargé de mettre un nouvel impôt sur ce canton.

FURST, *à Gédéon.*

Comment, vous?

LE LANDAMMANN.

Oui,... je devais vous en parler au dessert.

GESSLER.

Vous le doublerez, (*les paysans murmurent.*) vous le doublerez, vous dis-je.

LE LANDAMMANN.

Avec plaisir, Monseigneur.

GESSLER.

Adieu, Madame... l'orage s'est appaisé; je pars. Si vous ne voulez point absolument venir à Saarnen, je n'oublierai pas le chemin de ce hameau.

LE LANDAMMANN.

Monseigneur... je vous suis. (*à part à Furst.*) Votre maudite noce me coûte deux Frédérics d'or, et je suis à jeûn.

FINAL.

GESSLER.

Partons... et que l'on m'obéisse !
Les plus soumis obtiendront ma faveur;
Telle est la loi du gouverneur.

(*Il sort avec sa suite.*)

LE LANDAMMANN.

Bons habitans de la Suisse,
Avec moi répétez en chœur :
Vive Monseigneur !
Criez donc vive Monseigneur,
Redoutez sa fureur !

(*Il sort.*)

CHŒUR DES HABITANS.

Pauvres habitans de la Suisse !
Pourrons-nous trouver un vengeur,
Contre ce cruel oppresseur ?
Faudra-t-il donc qu'on obéisse
A cet arrêt qui fait notre malheur ?
Mais où trouver un vengeur (bis.)
Contre ce cruel oppresseur ?

TABLEAU.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente une vallée ; au fond est une gorge de montagnes, avec un double chemin de droite et de gauche. Deux poteaux sont placés sur les côtés, sur l'un on lit : Limites du Canton d'Uri, *sur l'autre :* Limites du Canton d'Unterwalden. *Il fait nuit encore, et la lune paraît à l'horizon.*

SCÈNE PREMIÈRE.

MECHTAL, *puis* FURST.

(*On entend le bruit d'une trompe, Mechtal répond avec la sienne.*)

MECHTAL, *à Furst qui paraît.*

Qui vive !

FURST.

Schwitz.

MECHTAL.

Unterwald.

(*ils se rapprochent.*)

FURST.

Mechtal.

MECHTAL.

C'est vous, respectable Walter ?

FURST.

Quoi!... cher Mechtal, vous en ces lieux?... si près d'Altorf où Gessler réside en ce moment!

MECHTAL.

J'y attends Guillaume Tell.

FURST.

C'est aussi près du Pic d'Altorf qu'il m'a dit de me rendre.

MECHTAL.

Vous a-t-il fait part de ses projets?

FURST.

Non, pas encore.

(*On entend le bruit d'une trompe du côté d'Uri.*)

MECHTAL.

C'est lui!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, GUILLAUME TELL.

TELL.

Suisse, Liberté!

FURST.

Plus bas.

TELL.

Est-ce donc vous, Walter Furst, qui craignez d'entendre ces mots; il faut que bientôt ils soient répétés par toute la Suisse... Eh bien, Mechtal?

MECHTAL.

Tous nos amis seront prêts... Sous un vêtement emprunté, et à la faveur de la nuit, je suis rentré dans Unterwald, et j'ai été frappé à tous les châlets; partout j'ai trouvé l'amour du pays et la haine de l'étranger... Tous m'ont accueilli avec des cris de joie : tous gémissaient sur la patrie, et ils béniront l'instant où ils pourront se lever pour elle.

TELL.

Cet instant n'est pas loin.

MECHTAL.

Les femmes elles-même pressaient [illegible], excitaient du regard leurs pères, leurs époux [illegible] le trait *Tell.*

lancé par une femme aurait assez de force pour percer le cœur d'un soldat de l'Autriche. Tous enfin se sont animés à ma voix, jusqu'aux vieillards infirmes, qui, pouvant à peine se mouvoir, tournaient leurs yeux remplis de larmes vers ces glaives rouillés, qui brillèrent autrefois sur les champs de bataille de Favens.

TELL.

Les habitans d'Uri ont aussi entendu ma voix... il ne reste donc plus que le Canton de Schwitz; mon père, c'est à vous de le rallier à la cause commune.

FURST.

Quoi, Tell!... ce langage dans votre bouche, quand hier encore, nous gémissions de votre indifférence.

TELL.

Hier je ne devais paraître à vos yeux que comme un simple habitant de ces montagnes... Vous délibériez... je me taisais... le moment d'agir est arrivé.... me voici.

MECHTAL.

Il faut lever notre étendard à l'instant même.

FURST.

Mais quel moyen employer?... notre or, les impôts nous l'ont ravi!...

TELL.

C'est du fer qu'il nous faut pour nous défendre...

FURST.

Nos armes; ils s'en sont emparés!

MECHTAL.

Le fer d'une lance peut armer la houlette du berger.

FURST.

Mais comment s'emparer de la forteresse de Saarnen, de celle d'Uri, qu'ils nous ont forcés à construire nous-même?

TELL.

Eh? qu'importe!

AIR :

Un étranger, dans nos jours de détresse,
Dicta des lois qu'il nous fallût subir;
Mais si nos mains ont fait la forteresse,
Nos mains aussi peuvent l'anéantir.
Que sont d'ailleurs, au sein de nos campagnes,
Les murs d'un fort de créneaux surmonté,
Quand la nature a fait, de nos montagnes,
Les remparts de la liberté?

FURST.

Oui, la Suisse sera libre, ou nous mourrons pour elle.

TELL.

Nous vaincrons, car notre cause est juste ; nous ne demandons à l'Autriche que nos anciens droits, les droits de nos pères qu'elle a usurpés avec violence... dès ce moment, au nom des Trois Cantons, nous concluons un pacte d'alliance... Faibles et pauvres bergers de la Suisse, jurons ici la défaite des armes impériales !...

TRIO.

Jurons, (TER.)
Au nom des Trois Cantons,
De rendre libre l'Helvétie.
Jurons
De sauver la patrie ;
Qu'elle soit libre, ou périssons !

TELL.

Mais que chacun regagne sa demeure,
Et ce soir, à la sixième heure,
Lorsque les feux brilleront sur les monts,
Marchons tous ensemble, et frappons !

ENSEMBLE.

Jurons, (TER.)
Au nom des Trois Cantons.

FURST.

Mais, silence,
De la prudence.

ENSEMBLE.

Jurons
De sauver la patrie ;
Qu'elle soit libre, ou périssons !

SCÈNE III.

LES MÊMES, HEDWIGE, ULRIC.

ULRIC, *arrivant.*

Le voilà, le voilà, viens, maman.

TELL.

J'aperçois Hedwige... silence devant elle... surtout qu'elle ignore nos projets. (*le jour se lève.*) Eh ! quoi ma chère Hedwige !... qu'est-il donc arrivé ?

HEDWIGE.

Tu peux me le demander ? tu peux douter de l'inquiétude qui m'agitait... depuis hier tu n'es pas rentré au Châlet... j'ai passé toute la nuit à t'attendre... à pleurer.

ULRIC.

Et moi donc... j'ai joliment pleuré... parce que quand maman pleure, je pleure aussi.

TELL.

Mais nous sommes restés chez ton père, où Mechtal s'était caché.

HEDWIGE.

Tu cherches à me tromper... je sors de chez mon père... on n'y a vu ni toi, ni Mechtal... mon père lui-même est sorti au milieu de la nuit... je n'ai pu supporter plus long-temps cette inquiétude !

TELL.

Eh bien ! Hedwige... toi qui hier encore essayais de ranimer mon courage... te voilà tremblante !

HEDWIGE.

Tell, pardonne-moi .. mon père m'a élevée dans des sentimens, qui peut-être ne conviennent pas à une femme, je me croyais assez forte pour tout sacrifier à mon pays... mais cette cruelle absence... la crainte du danger auquel moi-même je t'avais exposé... m'a bientôt fait sentir qu'avant tout, j'étais épouse et mère.

AIR : *Ah ! contemplons avec un saint respect.*

Pendant la nuit où portais-tu tes pas ?
(*à Furst.*)
Dans vos projets vous l'entraîniez peut-être ?

FURST.

J'en serais fier... Tell ne se doit-il pas
Au beau pays qui l'a vu naître ?

HEDWIGE.

Que dites-vous, pour le bon paysan,
Qui dans les champs vit s'écouler sa vie ?

L'humble châlet, où sa femme l'attend,
Le foyer où dort son enfant,
Voilà la première patrie.

TELL.

Mais maintenant, me voilà près de toi... que peux-tu craindre encore.

HEDWIGE.

Eh bien! rentrons.

TELL.

Non, plus tard.

HEDWIGE.

Qui peut donc t'arrêter!... tous les trois à quoi songiez-vous ici... au milieu de la nuit?

TELL.

Nous ne songions qu'au salut de notre ami.... Gessler est près d'ici... dans Altorf... nous allons gagner les montagnes... Rentre, Hedwige, je te reverrai bientôt.

HEDWIGE.

Rentrer sans toi?

TELL.

Hedwige, un devoir me réclame, mais bientôt, je te le promets, je serai de retour auprès de toi... jusques là, calme tes craintes, et retourne au Châlet; ton père va t'accompagner.

HEDWIGE.

Eh bien! Tell, si tu veux que je te croie, prends ton fils avec toi... je connais ton cœur, et je suis sure que tu ne pourras conduire ton enfant là où il y aurait quelque danger.

ULRIC.

Oui, oui, j' veux aller avec papa.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, STAUFFACHER.

STAUFFACHER, *accourant.*

Mes amis, savez-vous la nouvelle?

FURST.

Quoi donc?

STAUFFACHER.

Encore un trait de folie du gouverneur.

TELL.

Tant mieux... et quel est-il?

STAUFFACHER.

Imaginez-vous, que pour venger l'insulte faite par Mechtal à son chapeau, il a ordonné. (*on entend plusieurs sons de trompette.*) Mais voici le Landammann Gédéon, qui va vous l'apprendre sans doute.

TELL, *à Walter Furst et à Mechtal.*

Adieu. Vous, observez bien tout ce qui se passe, et soyez exacts... à six heures.

MECHTAL, *bas à Tell.*

Moi, je me rends aux forges de Baugmarten.

(*Il sort; bruit de trompette plus rapproché.*)

TELL, *il sort avec son fils.*

Adieu, Hedwige.

SCÈNE V.

HEDWIGE, FURST, STAUFFACHER, LE LANDAMMANN, *suivi de plusieurs soldats, dont l'un porte un drapeau aux couleurs de l'Autriche; il est surmonté d'un chapeau, un trompette précède Gédéon;* RUODI, VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

LE LANDAMMANN, *lisant une proclamation.*

« Peuples de la Suisse... il vous est fait savoir, par l'or-
» gane du Landammann Gédéon Piffapouffer, (*il ôte son cha-*
» *peau.*) au nom de S. M. l'Empereur d'Allemagne, que
» nous, Hermann Gessler, ordonnons que notre chapeau soit
» exposé aux yeux des habitans sur la place d'Altorf, et qu'ils
» s'inclinent tous respectueusement devant lui en signe de
» soumission, sous les peines les plus sévères. »

RUODI.

Ah! dites donc, les autres... c'te farce.

LE LANDAMMANN.

Ce n'est point une farce... vassal, manant.

RUODI.

Ah! ben alors, c'est d' l'arbitraire.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Par exemple, c'est un drôle d'usage,
Et c'te mod' là ne prendra pas.

EL LANDAMMANN.

N'import' songez à rendre hommage
Au chapeau qu'vous voyez là bas !

RUODI.

Ah çà ! mais j'ai donc la berlue....
Quand nos bons ancêtres vivaient,
C'étaient les chapeaux qui saluaient,
Maintenant faut qu'on les salue.

LE LANDAMMANN.

Ça ne vous regarde pas... ni moi non plus... allons, mes amis, comme votre supérieur, je vous dois l'exemple. (*à part.*) O vexations des grandeurs humaines !... fatal déboire de l'homme en place !... (*haut.*) suivez-moi donc, et faites comme moi, en attendant que ce chapeau soit porté sur la grande place.

AIR : *Du Marquis de Carabas.*

Imitez-moi sur l'heure.

RUODI.

Et la raison ?...

LE LANDAMMANN.

Butor,
La raison la meilleure
Est celle du plus fort.
Amis, prosternons-nous, (BIS.)
Ployons tous les genoux,
C'est un devoir bien doux.

(*Pendant qu'il est prosterné, Furst et Stauffacher, ainsi qu'Hedwige, sortent par la gauche ; Ruodi et les Villageois les suivent.*)

LE LANDAMMANN, *seul.*

Allons, maintenant répétons tous ensemble ; et de l'enthousiasme, si c'est possible.

Amis, prosternons-nous. (BIS.)

(*Il s'aperçoit qu'il est seul.*) Il paraît que la proclamation a

fait son effet... je suis seul, absolument seul... Gardes, allez porter ce chapeau sur la grande place. (*les gardes sortent.*) Puisque les habitans ne veulent pas courir après le chapeau, c'est au chapeau à courir après eux... Eh bien ! je puis le dire avec franchise, le fait est qu'il est absurde de vouloir forcer des hommes libres... comme nous autres Suisses. (*se retournant et s'arrêtant tout court.*) Voilà Monseigneur !... comment, ils reviennent maintenant... Pourvu que l'écho ne lui ait pas reporté mes paroles.

SCÈNE VII.

LE LANDAMMANN, GESSLER, PAGES, GARDES.

GESSLER.

Eh bien ! M. le Landammann Gédéon !... quel résultat a produit ma mesure ?

LE LANDAMMANN.

Prodigieux, Monseigneur, prodigieux.

GESSLER.

Je ne vois cependant pas beaucoup de monde saluer le chapeau.

LE LANDAMMANN.

Non, Monseigneur, pas beaucoup de monde ; cependant il a déjà été salué par des personnes notables : moi d'abord, j'ai eu cet honneur.

GESSLER.

Ensuite.

LE LANDAMMANN.

Ensuite, des femmes... des enfans... des jeunes personnes... d'ailleurs il faut qu'on s'y fasse ; on s'y fera, Monseigneur, çà finira même par devenir un engouement... Voilà le peuple.

(*On entend un grand bruit.*)

GESSLER.

Quel est ce bruit ?

LE LANDAMMANN.

C'est sans doute l'engouement qui commence.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BERTHOLD, *entrant.*

GESSLER.

Eh bien! Berthold, que se passe-il donc sur la place d'Altorf?

BERTHOLD.

Monseigneur, vos ordres ont été méconnus.

GESSLER.

Comment! (*avec sévérité.*) Monsieur le Landammann,

LE LANDAMMANN.

Monseigneur! ne vous hâtez pas de juger, il y a peut-être eu quelque désordre; la foule est si nombreuse!

BERTHOLD.

La place est déserte; depuis un instant le peuple évite d'y passer? seulement tout-à-l'heure, un homme accompagné d'un enfant...

LE LANDAMMANN.

Ah! vous voyez bien, Monseigneur, que j'avais raison de vous dire...

BERTHOLD.

Il feignit d'abord de ne pas voir le chapeau.

LE LANDAMMANN.

Oh!

BERTHOLD.

Et lorsque vos soldats voulurent le forcer à se courber devant, il se débattit si violemment, qu'il fit tomber à la fois et le drapeau et la toque impériale qui le surmontait.

GESSLER.

L'insolent!

LE LANDAMMANN.

Ah!

GESSLER.

Taisez-vous!

LE LANDAMMANN, *à part.*

J'aurais dû commencer par là.

BERTHOLD.

On l'amène, Monseigneur, vous allez le voir.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GUILLAUME TELL, RUODI, ULRIC, FURST, STAUFFACHER, SOLDATS, PEUPLE.

CHOEUR.

Quel accident épouvantable!
C'est pour nous un malheur nouveau;
Plus malheureux qu'il n'est coupable,
Il a renversé le drapeau!

LE LANDAMMANN, *à part.*

Grands dieux! c'est mon compère... mon infortuné compère!

GESSLER.

Monsieur le Landammann, veillez à ce qu'une nombreuse escorte nous environne.

LE LANDAMMANN.

C'est trop juste, Monseigneur. (*bas à Tell, lui serrant la main.*) Mon malheureux ami! qu'avez-vous fait là?... Dieu! je crois que Monseigneur m'a vu lui serrer... non, non, il me sourit.

RUODI.

Bonjour, monsieur le Landammann.

LE LANDAMMANN, *à quelques Suisses qui lui tendent la main.*

Laissez-moi, mes amis, mes bons amis; je ne vous connais pas.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, *excepté* LE LANDAMMANN.

GESSLER, *aux Suisses.*

Soyez les biens-venus, Messieurs, le châtiment du coupable vous servira d'exemple.

FURST, *bas à Stauffacher.*

De la prudence !

GESSLER, *à Tell.*

Qui es-tu ?

TELL.

Citoyen d'Uri.

GESSLER.

Ton nom?

TELL.

Guillaume Tell.

GESSLER, *surpris.*

Guillaume Tell ! (*à part.*) Le mari d'Hedwige, le libérateur de cet insolent Méchtal !... (*haut.*) Pourquoi as-tu refusé de courber le front lorsque je l'avais ordonné ?

TELL.

Je n'ai rien refusé... je connaissais à peine vos ordres, et je traversais paisiblement la place, lorsque vos soldats sont venus me menacer et me faire violence... Je dis la vérité.

GESSLER.

Puisque tu as tant de franchise... réponds-moi... On assure que tu t'es vanté de pouvoir, à une grande distance, me percer le bras droit ou le bras gauche... l'as-tu dit?...

TELL.

Mais Monseigneur...

GESSLER.

Tu l'as dit?...

TELL.

Cela est vrai... mais il y a loin d'une parole frivole à l'exécution.

GESSLER.

Tu es donc bien sûr de ton coup?... moi aussi, je sais manier l'arc et l'arbalète... C'est pourquoi je veux mettre ta grâce entre tes mains ; tu es, dit-on, le plus habile arbalètrier du pays.

ULRIC.

Ah ! je crois bien... papa, à cent pas, abat une pomme dans un arbre.

RUODI

Quant à çà... c'est vrai,... je l'ai vu.

GESSLER, *avec ironie.*

Eh bien j'engage un pari avec toi... Réponds-tu d'abattre une pomme à cinquante pas? tu vois que je suis généreux,

puisque j'abrége la distance de moitié... Ton pardon est à ce prix.

TELL.

J'accepte!... Donnez-moi mon arbalète. (*un soldat la lui remet.*) Mais où la pomme sera-t-elle placée?

GESSLER, *avec force.*

Sur la tête de ton fils.

TELL.

De... mon fils!...

(*Mouvement général.*)

STAUFFACHER.

Ah! Monseigneur... nous nous offrons tous comme caution pour lui.

TOUS.

Oui, tous.

FURST.

Guillaume est le plus vertueux, le plus inoffensif de nos habitans.

GESSLER.

Laissez-moi,... (*à Tell.*) et toi, obéis... et vise juste... car si la pomme n'est pas enlevée du premier coup, c'est moi, moi qui veux l'enlever après toi...

TELL.

Qui... moi... je pourrais?... non... plutôt... mille fois mourir.

GESSLER.

Ta mort ne sauverait point ton enfant... Vise juste, te dis-je, car son sort est entre tes mains, entre tes mains habiles.

TELL, *prenant son fils dans ses bras.*

Mon fils!...

GESSLER.

Ce terrible chasseur, toujours sûr de son coup, est devenu soudain bien craintif... On m'a cependant assuré que tu ne tremblais ni devant les hommes ni devant la tempête; car tu manies la rame, dit-on, aussi bien que l'arbalète.

FURST, *à Stauffacher.*

Le gouverneur sait tout... Tell est perdu!...

ULRIC.

Ne pleure pas, papa... tu ne peux pas m'atteindre.

TELL.

Malheureuse Hedwige !...

(*Murmure parmi les Suisses.*)

FURST.

Tell, hâtons le moment.

TELL.

Non, attendez encore, rejoignez nos amis, et alors, agissez avec moi ou sans moi. (*musique en sourdine pendant tout ce qui suit.*) Ecartez-vous, faites-moi place.

GESSLER.

Liez l'enfant à cet arbre.

ULRIC.

M'attacher?... je ne veux pas... Tenez, m'y voilà... Ne crains rien, mon père.

GESSLER, *cueillant une pomme sur un arbre.*

Voici le but.

TELL, *prenant son arbalète.*

Allons!...

STAUFFACER.

Tell!... vous frémissez... votre main tremble!

TELL.

Les objets semblent s'agiter autour de moi,... je ne vois plus... (*à Gessler.*) Au nom du ciel, épargnez-moi ce supplice.

GESSLER *à Tell.*

Toi qui sais si bien secourir les autres, songe à te secourir toi-même.

ULRIC.

Allons, mon père, tire sans penser à moi.

TELL, *dans une agitation terrible, jette un regard menaçant vers le gouverneur, et comme dominé tout-à-coup par une nouvelle pensée, il prend une seconde flèche, et la cache; le gouverneur l'observe avec une grande attention. Guillaume, rassemblant ses forces, tend son arbalète.*

Il le faut.

(*Il ajuste.*)

TOUS.

Grâce!... grâce!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HEDWIGE, LE LANDAMMANN.

HEDWIGE, *paraissant dans le fond du théâtre, et descendant la montagne.*

Mon fils!... mon fils!...

(*Pendant le mouvement des Suisses qui se sont portés du côté de Gesslerpour le supplier, Tell qui se trouve masqué, a lancé la flèche.*)

TOUS, *jettant un cri d'effroi.*

Ah!

FURST.

La pomme est tombée.

HEDWIGE, *rapportant son fils dans ses bras.*

Il est sauvé!

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR *de la Ballade.*

Il a sauvé sa tête,
Quel coup du ciel!
Bénissons l'arbalète
De Guillaume Tell!

(*Pendant ce chœur, Hedwige et Guillaume Tell pressent leur fils dans leurs bras.*

LE LANDAMMANN, *accourant avec la pomme, à laquelle tient encore la flèche.*

Je le déclare... la pomme a été abattue du premier coup.

GESSLER.

Quelle adresse!

LE LANDAMMANN.

J'en prends l'armée à témoins, ainsi que le peuple.

HEDWIGE.

Viens, Guillaume... emmenons notre fils... Je crois que nous pouvons maintenant retourner chez nous en liberté.

GESSLER.

Tell, arrête... Tu as caché une autre flèche, qu'en voulais-tu faire?

TELL.

C'est l'usage ordinaire des archers.

GESSLER.

Non,... ta réponse n'est pas sincère, dis-moi la vérité... et quelle quelle soit, ta vie est en sûreté.

TELL.

Eh bien, avec cette seconde flèche, j'aurais frappé... toi,... si j'avais blessé mon enfant... et certes, ce coup-là je ne l'aurais pas manqué.

FINAL.

TOUS.

O ciel!

ENSEMBLE.

GESSLER.

Qu'on saisisse le téméraire;
Non, rien n'égale ma colère.

(*Il sort.*)

LES SUISSES.

Amis, pour sauver un frère,
N'écoutons que notre colère.

LE LANDAMMANN.

O mon pays!... ô mon compère!

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, *excepté* GESSLER ET LE LANDAMMANN, MECHTAL.

HEDWIGE,

Séchons nos pleurs; mon fils, j'espère
Pouvoir encor sauver ton père.

(*Guillaume Tell sort avec les Gardes.*)

MECHTAL, *entrant avec quelques paysans qui portent des faisceaux de piques.*

(*A Hedwige.*)

Tell brava pour moi le danger,
Et je lui dois plus que des larmes.

(*Aux Suisses.*)

Il faut songer à le venger,
Et je vous apporte des armes !

TOUS.

Courage !

(*Ils s'arment*)

FURST.

Arrêtez un instant,
Répétez
Avec moi ce serment.

TOUS.

Jurons,
Au nom des Trois Cantons,
De rendre libre l'Helvétie !
Jurons de sauver la patrie !
Qu'elle soit libre, ou périssons !

(*Mouvement général. On apporte le drapeau et la toque impériale. Furst s'empare du drapeau, le foule aux pieds ainsi que la toque.*)

TABLEAU.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre représente une plate-forme de la forteresse de Saarnen, dominée par un pic dans le fond; au lever du rideau, Gessler est à table avec quelques officiers de sa suite; il tient un verre à la main.

SCÈNE PREMIÈRE.

GESSLER, BERTHOLD, SUITE.

COUPLETS.

GESSLER.

Amis, dans nos joyeux banquets,
Charmons les instans de la vie;
Tour-à-tour sablons à longs traits
Le Bourgogne et le Malvoisie;
Les impôts on les doublera,
Si l'or manque pour la dépense.

(*A un page qui lui verse, ainsi qu'aux officiers.*)

Verse, verse le vin de France,
C'est la Suisse qui paiera. } BIS EN CHŒUR.

Deuxième Couplet.

Aux frais de ces bons paysans,
Tous les jours faisons bonne chère;
A chaque toast, à leurs dépens,
Changeons de vin, changeons de verre.

(*Ils boivent et brisent leurs verres, en prennent d'autres qu'on remplit de nouveau.*)

Les impôts on les doublera,
Si l'or manque pour la dépense :
Verse, verse le vin de France,
C'est la Suisse qui paiera.

(*On reprend en chœur les quatre derniers vers.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE LANDAMMANN.

GESSLER, *la tête un peu échauffée.*

Eh ! voici notre cher Landammann Gédéon... Messieurs, je vous présente monsieur le Landammann, un des plus estimables citoyens des Trois Cantons... Comment le trouvez-vous?... Saluez donc, monsieur le Landammann.

LE LANDAMMANN.

Monseigneur, vous êtes trop bon.

GESSLER.

Trop bon !... ce n'est pas là mon défaut. Avez-vous dîné, mon cher Gédéon?

LE LANDAMMANN.

Le service de Monseigneur a exigé...

GESSLER.

Que vous dîniez !

LE LANDAMMANN.

Au contraire, Monseigneur... je n'ai pas eu le temps, et je suis à jeûn.

AIR : *De Turenne.*

Depuis ce repas des fiançailles,
Auquel je n'ai pas assisté ;
Moi, landammann et receveur des tailles,
Je n'ai rien pris ; non, rien en vérité. (bis.)
Je puis moi-même à peine me comprendre ;
Depuis que pour vous je perçois,
D'honneur, c'est la première fois
Que je passe un jour sans rien prendre.

GESSLER.

Ah ! vous êtes à jeûn?... Eh bien ! mon cher Landammann..

LE LANDAMMANN.

Monseigneur...

GESSLER, *buvant.*

A votre santé... et à la santé de ces bons Helvétiens... je voudrais les voir tous riches et heureux! riches, surtout.

LE LANDAMMANN.

J'entends!... Monseigneur serait heureux de leur bonheur, et riche de leur richesse. (*à part.*) Oh! là, là, je crois que je viens de dire une bêtise!

GESSLER.

Mais vous n'êtes pas venu ici seulement pour me dire que vous étiez à jeûn.

LE LANDAMMANN.

Je ne me serais pas permis cela, Monseigneur; je suis venu pour vous rendre mes comptes, relativement au prisonnier.

GESSLER.

Et que vous a-t-il dit?

LE LANDAMMANN.

Monseigneur, je ne sais pas si je dois me permettre de vous répéter... il m'a dit que j'étais un... ou plutôt une... je n'oserai jamais.

GESSLER.

Je comprends!

LE LANDAMMANN.

Vous êtes trop bon, Monseigneur.

GESSLER.

Et vous avez exécuté mes ordres.

LE LANDAMMANN.

Oui, Monseigneur... tout est prêt pour l'embarcation... et l'on va amener le coupable. (*à part.*) Malheureux compère!...

GESSLER.

Vous ne savez pas, Messieurs... on assure que nos braves paysans songent à se mutiner en sa faveur... à se révolter.

LE LANDAMMANN.

Se révolter?... comment, Monseigneur... ils se permettraient...

GESSLER.

Oh! cela ne sera rien... en attendant, à leur santé... Monsieur le Landammann, remplissez nos verres.

Reprise du Refrain.

Verse, verse le vin de France,
C'est la Suisse qui paiera.

(*Le Landammann leur verse à boire, et répète le refrain.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, GUILLAUME TELL, SOLDATS.

GESSLER.

Eh bien ! Guillaume Tell... tu restes impassible... muet... crains-tu donc d'exhaler ta douleur?

TELL.

Ma douleur!... je n'en ai point; votre conduite envers moi vient d'ajouter à la haîne que vous inspirez... et j'en remercie le ciel.

LE LANDAMMANN, *s'oubliant.*

Que faites-vous? mon ami?

(*Tell fait un mouvement.*)

GESSLER, *souriant.*

Allons, allons, il est dit que je serai indulgent aujourd'hui... surtout envers toi... je ne sais quel charme est attaché à ce qui porte ton nom... mais pour me braver ainsi, songes-tu donc que tu es mon prisonnier?

TELL.

Pas pour long-temps, peut-être !

GESSLER.

Cela dépendra de ma volonté.

TELL.

Je refuserais ma liberté à ce prix... les Suisses se lasseront à la fin... et votre tyrannie ne peut être de longue durée.

GESSLER.

Si tu oublies le respect que tu me dois, je saurai bien...

TELL.

Du respect... je ne vous en dois point; je suis né libre comme vous, si vous êtes mon supérieur par le rang et par la richesse, je suis le vôtre par la force, par le courage, par la vertu !

GESSLER, *avec dédain.*

Si tu étais à craindre.

TELL.

Ecoute, Gessler!... tu crois à ta puissance, tu crois que la Suisse restera toujours dans l'immobilité d'une lâche servitude!... enrichi du prix de nos travaux, entouré de soldats couverts de fer, tu crois que mes compatriotes pauvres et sans armes, recevront toujours à genoux les lois que tu leur dictes; l'instant viendra... il n'est pas loin, peut-être, où la Suisse, aujourd'hui dégradée, se relèvera grande et forte... le sein couvert d'un simple sarreau de toile, armés du bâton du pasteur, mais combattant pour leur pays et leur famille; tu verras nos paysans descendre de nos montagnes, repousser tes soldats, et les chasser du sol sacré de la patrie!

GESSLER.

Si tes menaces pouvaient m'effrayer, sais-tu que je serais bien imprudent de rendre à mes ennemis le secours de ton éloquence... cependant tu retourneras dans ton canton; oui, c'est la forteresse d'Uri qui sera désormais ton asile.

(*On entend sonner six heures.*)

TELL, *à part.*

Six heures, et je ne puis les rejoindre!...

GESSLER.

Qu'il s'embarque à l'instant avec une nombreuse escorte... moi-même je vais surveiller son départ.

(*Tell sort accompagné par les soldats, Gessler le suit.*)

SCÈNE IV.

LE LANDAMMANN, *puis* BERTHOLD.

LE LANDAMMANN.

Quel homme que Guillaume Tell!... il m'a tout ému... je suis bouleversé... que c'est beau d'avoir du courage.

BERTHOLD, *entrant, à un soldat qui l'accompagne.*

Allez jusqu'au bord du lac, vous y trouverez sans doute le gouverneur. (*le soldat sort.*) M. le Landammann.

LE LANDAMMANN.

Qu'est-ce ?

BERTHOLD.

La femme de Guillaume Tell vient de se présenter aux portes de la forteresse.

LE LANDAMMANN.

Sa femme?

BERTHOLD.

Elle est accompagnée d'un jeune paysan nommé Ruodi ; on l'a fouillé, et l'on a trouvé sur lui une liste...

LE LANDAMMANN.

De conspirateurs, parlez plus bas... Monseigneur n'est pas loin, il pourrait nous entendre.

BERTHOLD.

Comme en qualité de Landammann, c'est vous qui êtes chargé de la tranquillité du pays...

LE LANDAMMANN.

C'est juste !... donnez... (*il prend la liste.*) Voyons ! dieu ! voilà Monseigneur !... je me charge du reste.

(*Il met la liste dans sa poche.*)

SCÈNE V.

LE LANDAMMANN, GESSLER.

GESSLER, *au soldat qui a été au-devant de lui.*

Donnez l'ordre qu'on la laisse entrer. (*le soldat sort.*) Cette fière Hedwige!... la voici enfin à Saarnen. (*au Landammann avec sévérité.*) Que viens-je d'apprendre?... de tous côtés se forment des rassemblemens de montagnards... cependant je les ai sévèrement défendus.

LE LANDAMMANN.

Moi aussi, Monseigneur !

GESSLER.

Heureusement j'ai donné des ordres pour que tous les postes soient doublés... mais vous ne savez jamais rien de ce qui se passe... vous êtes d'une apathie...

LE LANDAMMANN, *s'échauffant.*

Je suis apathique !... je ne sais jamais rien... ah ! je ne sais jamais rien... et si je vous disais, Monseigneur, que je tiens tout le fil de la conspiration.

GESSLER.

Comment? il y a une conspiration.

LE LAUDAMMANN.

Oui, une, deux, trois, quatre... que sais-je? Si nous n'y prenons garde, la révolution va déborder de toutes parts...

GESSLER.

Et vous ne m'en instruisiez pas... et vous attendez que ce soit moi qui vienne...

LE LANDAMMANN.

J'instruisais l'affaire... *in petto*... je voulais en connaître la source, en tenir les ramifications avant de m'expliquer... être bien sûr enfin, de mon fait, Monseigneur. Tenez, voici la liste même des conspirateurs, surprise par mes soins, sur l'un de leurs émissaires. Eh bien, dites maintenant que je ne sais rien... traitez un fidèle, un dévoué serviteur comme moi, d'homme apathique... je ne m'en venge qu'en vous sauvant la vie.

GESSLER, *lisant la liste que Gédéon lui a remise, et qui est celle des convives du premier acte.*

Guillaume Tell.

LE LANDAMMANN, *à part.*

Dieu, mon compère!... si j'avais su...

GESSLER.

Celui-là ne m'étonne pas... heureusement nous le tenons. (*lisant.*) Walter Furst... ce vieux fou... voyons les autres... qu'ils redoutent ma colère. (*lisant.*) Le Landammann Gédéon.

LE LANDAMMANN.

Quoi!

GESSLER.

Lisez!...

(*Il lui remet la liste.*)

LE LANDAMMANN.

Le Landammann Gédéon Piffapoufler... Je reste anéanti... j'étais conspirateur...

GESSLER.

Je ne m'étonne plus maintenant de vous avoir trouvé au milieu d'eux... le panache rouge sur la tête.

LE LANDAMMANN.

J'ai manqué de dîner avec eux, c'est ma faute; quant au panache...

GESSLER.

Pas d'excuses !

LE LANDAMMANN.

Monseigneur... c'est un de mes ennemis qui a fait cette liste.

GESSLER.

Est-ce aussi un de vos ennemis qui me l'a présentée ?

LE LANDAMMANN.

Monseigneur... (*à part.*) Je ne sais plus ce que je fais aujourd'hui ; je me mets à l'amende... je me dénonce !... je suis mon ennemi mortel... je ne me le pardonnerai jamais.

GESSLER.

Votre trouble m'en dit assez... Vous savez...

LE LANDAMMANN.

Je ne sais rien, Monseigneur.

GESSLER.

Je vous forcerai bien de parler ou je vous traiterai comme un rebelle.

LE LANDAMMANN.

Comme un rebelle... voilà donc le prix de mes services ?... moi qui, à l'instant même, vous dénonce les conspirateurs... moi qui renonce à ma patrie pour devenir un vil suppôt de la tyrannie !... pardon de l'expression,... elle est dure mais elle est vraie... Je suis un suppôt !

GESSLER.

Dès ce moment, votre charge vous est ôtée et vos biens sont confisqués.

LE LANDAMMANN.

Ma charge, mes biens, quel horreur !

GESSLER.

Vous étiez un traître !... et moi qui ne vous croyais qu'un sot !

LE LANDAMMANN, *avec emportement.*

Je ne suis point un sot, je suis Suisse !... oui, je suis Suisse ; tyran !... Je ne ménage plus rien. (*à part.*) Cependant je n'ai pas conspiré. Mais maintenant je me révolutione.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HEDWIGE, RUODI.

GESSLER, *avec joie.*

Hedwige! (*à Gédéon.*) Retirez-vous.

LE LANDAMMANN, *avec fierté.*

Où veux-tu que j'aille? tyran !

GESSLER.

Où tu voudras, imbécille.

LE LANDAMMANN.

Imbécille, soit... je ne suis pas fâché maintenant qu'il prenne l'affaire comme çà. (*à Hedwige et à Ruodi en sortant.*) Ah ! vous voilà? vous m'en avez fait faire de belles aujourd'hui.

RUODI.

Qu'avez-vous donc, Monsieur le Landamman?

LE LANDAMMANN.

Je ne suis plus Landammann, je suis Suisse.

(*Il sort.*)

GESSLER, *à Hedwige.*

Belle Hedwige !... j'ai donc enfin trouvé le moyen de vous attirer près de moi.

HEDWIGE.

J'y viens, pour mon époux, Monseigneur, je sais qu'il est votre captif, et puisque l'or a tant de prix pour vous, voilà tout ce dont je puis disposer !... Prenez-le, Monseigneur, et rendez la liberté à Guillaume Tell.

(*Elle lui offre un petit coffre.*)

RUODI, *à qui Gessler a fait signe de se retirer, regarde autour de lui comme si l'ordre était adressé à un autre, et après que Gessler l'a réitéré :*

Je suis venu avec Madame; je suis Ruodi, le pêcheur... C'est moi qui ai bâti la forteresse; d'ailleurs n'ayez pas peur, on m'a fouillé.

GESSLER.

Sortez.

(*Ruodi sort.*)

SCÈNE VII.

GESSLER, HEDWIGE.

GESSLER.

Charmante Hedwige !... avez-vous pu penser fléchir avec de l'or celui qui voudrait déposer tous ses trésors à vos pieds.

HEDWIGE.

Monseigneur, ce langage, sans doute, est en usage à la cour de Saarnen; mais élevée dans la simplicité de nos montagnes, je ne comprends rien à cet amour subit que peut vous inspirer une femme qui n'est plus libre de sa foi.

GESSLER.

Eh ! pour aimer, ne suffit-il pas d'un moment... Pourquoi vous éloigner?

HEDWIGE.

Monseigneur.... je sais le respect que je dois à votre rang.

GESSLER.

Ah ! ce n'est point du respect que j'exige de vous... c'est un sentiment plus doux.

HEDWIGE.

Monseigneur, je viens reclamer la liberté de mon mari.

AIR : *Vaudeville des Frères de lait.*

A ma prière, hélas ! daignez vous rendre.

GESSLER.

Hedwige, un mot peut calmer mon courroux;
Tell est-il libre ?... Ah ! vous devez m'entendre,
Sa grâce, ici, va dépendre de vous....
Décidez donc du sort de votre époux.

HEDWIGE.

Je le connais, son âme peu commune,
Grâce à vous, est instruite au malheur;
Avec courage il brave l'infortune,
Je ne pourrais braver le déshonneur.

GESSLER.

Hedwige!... je vous parlais en suppliant.... mais maintenant je dois vous apprendre que Guillaume Tell est renfermé dans la forteresse d'Uri... Vous refusez sa grâce, je vais lui envoyer son arrêt.

HEDWIGE.

Grand dieu!... Ah! Monseigneur.

(*On entend tout-à-coup dans le lointain un bruit confus de tambours et de cornemuses.*)

GESSLER.

Mais d'où viennent ces cris?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE LANDAMMANN, RUODI.

RUODI, *arrivant.*

Il est sauvé!

LE LANDAMMANN.

Oui, Madame, votre mari est sauvé!...

HEDWIGE.

O bonheur!

LE LANDAMMANN, *à Gessler.*

Ah! pardon, Monseigneur... Je n'avais pas le plaisir de vous voir....

GESSLER.

Parlez!

LE LANDAMMANN.

Voici ce qu'on vient de me raconter..... La barque avait déjà parcouru une partie de son trajet, lorsqu'elle fut entraînée tout-à-coup par un courant tellement rapide, que le pilote cessa de pouvoir la gouverner.

RUODI.

Elle allait se briser contre les rochers d'Axemberg, ce qui contrariait beaucoup l'équipage.

LE LANDAMMANN.

Tais-toi donc! tant il y a qu'on fut forcé d'[illegible] l'adresse de Guillaume Tell... on lui ôta

RUODI.

Il se mit au gouvernail, vira de bord, rompit le courant...

LE LANDAMMANN.

Mais tais-toi donc... enfin, Monseigneur, il eut l'audace de s'approcher de cette grosse pointe de rocher qui s'avance dans le lac...

RUODI.

Et il s'élança en donnant à la barque un si vigoureux coup de pied, qu'il la renvoya dans le courant.

LE LANDAMMANN.

Les soldats lui lancèrent quelques flèches, mais brrrrr, il avait déjà rejoint des bandes nombreuses de paysans armés qui se dirigent de ce côté.

GESSLER.

Serait-il vrai?

LE LANDAMMANN.

C'est plus que vrai... c'est officiel!

GESSLER.

On ne m'avait donc pas trompé? mais que peuvent leurs flèches contre ces fortes murailles... le château n'est dominé que par ce pic énorme, et je défie aux plus vigoureux montagnards d'y arriver.

HEDWIGE.

Maintenant, Monseigneur....

(*Elle va pour sortir.*)

GESSLER.

Non pas, Madame, votre époux est libre, mais vous ne l'êtes plus... vous resterez en ôtage... vous ne me quitterez plus... Suivez-moi.

(*Il va pour la saisir par le bras.*)

RUODI, *à part, désignant la gauche du théâtre.*

Guillaume Tell!... sur le Pic... (*à Gessler en s'avançant avec menace.*) Voulez-vous la laisser, vous?

(*Hedwige s'échappe des mains de Gessler, il va pour la saisir de nouveau lorsqu'une flèche lancée par Guillaume Tell lui perce le bras qu'il tenait tendu vers Hedwige.*)

GESSLER.

Dieux!... je suis blessé.

(*Le Landammann accourt à son aide.*)

RUODI, *à part.*

C'est bien fait!

LE LANDAMMANN.

Une flèche... avec une lettre... singulier moyen de correspondre.

GESSLER, *à qui on a ôté la flèche.*

Voyons.

LE LANDAMMANN.

Il y a une adresse.

GESSLER, *lisant.*

« Gessler au bras droit. » C'est Guillaume Tell!... ainsi, cet homme ne manquera jamais son coup. (*lisant la lettre.*) « Gessler, rends la liberté à la Suisse, ou la main qui a lancé cette flèche saura bien trouver le chemin de ton cœur. »

(*Le cri aux armes! retentit de tous côtés; on entend le bruit des tambours, des trompes et des cornemuses. Des soldats accourrent effrayés; Gessler met l'épée à la main.*

FINAL.

GESSLER.

Quelle insolence!
Plus de clémence;
A ma présence
Ils vont tous fuir.

HEDWIGE, LE LANDAMMANN, RUODI.

Faisons silence,
De l'espérance,
La Providence
Doit les bénir!

(*La musique continue en sourdine pendant le reste de la scène. Gessler est sorti suivi de ses soldats.*

SCÈNE IX.

HEDWIGE, LE LANDAMMANN, RUODI.

HEDWIGE, *sur les remparts*

Les voilà!... voilà nos braves Helvé

(*Ruodi et Gédé*

LE LANDAMMANN.

Quoi ! on va se battre?...

HEDWIGE.

Oui !

RUODI.

Et sans nous...

HEDWIGE.

Silence !... C'est Guillaume Tell... c'est Mechtal... mon père... à la tête des villageois; ils repoussent les soldats de l'Autriche... Victoire !

LE LANDAMMANN.

Ils les repoussent?... Victoire !... je suis Suisse.

(*Il prend la plume jaune qui est à son chapeau, la jette loin de lui, et la remplace par le plumet rouge.*)

RUODI.

Oh ! là, là,... Gessler arrive au secours des siens.

(*Le Landammann court ramasser son plumet jaune, et le remet à son chapeau.*)

HEDWIGE.

Non ! ils reviennent à la charge, Guillaume Tell est partout.

(*Le Landammann ôte le plumet jaune. et pendant la fin du récit, tient un plumet de chaque main, et balance, indécis à placer l'un ou l'autre.*)

RUODI.

Dieu !... Gessler prend la fuite !... l'entrée du château est coupée...

HEDWIGE.

Ils appliquent des échelles !...

LE LANDAMMANN.

Des échelles?... je cours...

(*Dans son trouble, il met les deux plumets à son chapeau.*)

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, GUILLAUME TELL, FURST, MECHTAL, STAUFFACHER, PAYSANS SUISSES *armés, escaladant les remparts.*

LE LANDAMMANN, *donnant la main à Furst pour l'aider à descendre.*

J'ai donc fait quelque chose pour mon pays?

(*Les femmes ont pénétré, ainsi qu'Ulric, par les portes du château; les Paysans franchissent les remparts, et garnissent le théâtre.*)

CHOEUR.

Des trois héros de l'Helvétie,
Long-temps on chantera les noms.
Ils ont enfin délivré la patrie,
Honneur! honneur aux Trois Cantons!
Victoire! victoire! et gloire aux Trois Cantons!

TABLEAU.

FIN.

PIÈCES NOUVELLES

QUI SE TROUVENT AUX MÊMES ADRESSES.

Bisson, mélodrame en 2 actes..... 1 50
Le Mariage impossible, vaudeville en 2 actes..... 2 »
Le Restaurant, vaudeville en 1 acte..... 1 50
Les Omnibus, vaudeville en 1 acte..... 1 50
Le Protégé, comédie en 3 actes..... 2 50
La Place et le Dîner, vaudeville en 1 acte..... 1 50
Les Poletais, vaudeville en 2 parties..... 2 »
M. Ducroquis, vaudeville en 2 actes..... 2 »
Bisson, vaudeville en 2 actes..... 2 »
La Prison de village, comedie en 1 acte..... 1 50
Le coup de pistolet, vaudeville en 1 acte..... 1 50
La Princesse Aurélie, comédie en 5 actes et en vers... 4 »
L'Enfant et le vieux Garçon, vaudeville en 1 acte... 1 50
Le Caporal et le Paysan, vaudeville en 1 acte..... 1 50
La Muette de Portici, opéra en 5 actes..... 2 »
Les Éphémères, comédie en 3 actes, par M. Picard. 3 »
Le Château de M. le Baron, vaudeville en 2 actes.... 2 »
Le Barbier châtelain, vaudeville en 3 actes..... 2 »
Les Enfans-Trouvés, vaudeville en 2 actes..... 2 »
Le Chasseur Noir, mélodrame en trois actes..... 1 50
La Reine de seize ans, vaudeville en 2 actes..... 2 »
La Muette de la forêt, mélodrame en 1 acte..... 1 50
Jean Pacot, ou *Cinq ans d'un conscrit*, vaud. en 5 act. 2 »
Chacun de son côté, comédie en trois actes..... 3 50
Les Dix Francs de Jeannette, vaudeville en 1 acte.... 1 50
Le Pauvre Arondel, vaudeville en 2 actes..... 1 50
Jérôme, vaudeville en 3 actes..... 2 »
Masaniello, drame lyrique en 4 actes..... 2 »
Le Caleb de Walter-Scott, vaud. en 1 acte..... 2 »
Irène, mélodrame en 3 actes..... 1 50
Le Lit de circonstance, vaudeville en 2 actes..... 2 »
Le Mariage d'argent, comédie en 5 actes..... 4 50
M. Botte, vaudeville en 3 actes..... 2 »

J'ÉPOUSE

MA FEMME,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. RAMOND ET LETOURNEL;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 7 Juillet 1828.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

CHEZ HAUT-COEUR MARTINET,

RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ.

1828.

PERSONNAGES.		*ACTEURS.*
M. DE LADRILLAC. . . .		MM. LEPEINTRE jeune.
FREDERIC, son Neveu.	Officiers de Chasseurs	FÉDÉ.
LE MAJOR.		GUILLEMIN.
LE CAPITAINE ST.-ELME		BERCOUR.
L'EFFLANQUÉ, valet de Ladrillac.		EMILIEN.
CHŒUR D'OFFICIERS.		

(*Le théâtre représente le salon d'un château, mal entretenu; vieux meubles, tableaux décolorés, etc.*)

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
FAUBOURG-MONTMARTRE, N°. 4.

J'ÉPOUSE MA FEMME,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAJOR, ST.-ELME, ET L'EFFLANQUÉ. (*Ils arrivent par la porte du fond; le major et St.-Elme sont en redingottes d'uniforme, et en bonnets de police; l'Efflanqué est en veste du matin.*)

L'EFFLANQUÉ.

De grâce, messieurs, ne faites pas de bruit!... songez qu'âme qui vive, ou presque qui vive, n'entre jamais ici, et si M. de Ladrillac vous y surprenait...

LE MAJOR.

Eh bien! il te chasserait...

ST.-ELME.

Et je t'en ferais mon compliment....

L'EFFLANQUÉ.

Bien au contraire, il me garderait pour me punir, et comme il m'a promis de me renvoyer dans quinze jours, s'il était content de moi, vous ne voudriez pas me faire ce tort là?

LE MAJOR.

Sans doute!... Dis-moi, tu as remis notre billet à Frédéric?

ST.-ELME.

Et tu ne lui a pas dit que nous l'avions apporté nous-mêmes?

L'EFFLANQUÉ.

Ne vous ai-je pas donné ma parole... et reçu vos vingt francs.

ST.-ELME.

Ce bon Frédéric, avec quel plaisir nous allons le revoir!

AIR : *Je ne suis point épris des plaisirs de Paris.*

C'est dans les mêmes camps,
C'est pour la même France,
Que la même vaillance
Nous a guidés long-temps!
Même sort nous pressait,

Dans nos lointaines courses,
Même sort nous flattait,
D'incertaines ressources !...
Lorsque l'on ne fait qu'un,
Tout doit être en commun.

LE MAJOR.

Oublirons-nous jamais,
Que compagnons de guerre,
Nous partagions naguère,
Dangers, plaisirs, succès!
Mais lorsqu'un doux lien,
Du minois qui t'adore,
Aura fait tout ton bien,
Crois-tu penser encore :
Que lorsqu'on ne fait qu'un,
Tout doit être en commun.

L'EFFLANQUÉ.

Ce pauvre M. Frédéric, quelle joie ça va lui causer. Un joli garçon comme lui, se voir comme ça,... tandis... ah! s'il a fait quelques fredaines, il les a bien rachetées..... comme y d' vait être bien ? il me semble que je le vois, couvert de son grand uniforme, faisant caracoler son cheval de bataille!...

ST.-ELME.

C'était lui qui donnait le ton au corps d'officiers!

L'EFFLANQUÉ.

De tout ce luxe, il ne lui reste que ses moustaches, parce qu'elles ne coûtent rien d'entretien....

LE MAJOR.

Mais il tarde bien....

L'EFFLANQUÉ.

J'entends du bruit... c'est peut-être M. le baron; eh! vîte descendons dans le parc... (*St.-Elme et le major sortent.*) J'irai vous prévenir (*examinant*); non, c'est monsieur Frédéric,..... allons rejoindre ces messieurs. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC (*habillé avec une houpelande, et de vieux effets à son oncle; il a un livre à la main, il a conservé ses moustaches.*)

Est-on plus malheureux que moi?.... à vingt-cinq ans, ainsi confiné dans ce vieux château! n'avoir pour tout plaisir que la promenade solitaire d'un parc délabré; pour

toute lecture que ce cinq codes, qui forme à lui seul toute notre bibliothéque ; pour toute toilette que cette défroque, de mon très-cher oncle, monsieur de Ladrillac, qui a bien voulu s'en dépouiller pour moi!... un officier de chasseurs, sous ce costume!... un officier! je le fus...

AIR : *Vaud. du Mariage enfantin.*

Sous notre uniforme enchanteur,
Qui plait à l'amour, à la France. (*bis.*)
Je marchais partout en vainqueur,
Je trouvais peu de résistance.
Mais sous ce costume aujourd'hui,
Loin de soumettre les rebelles,
Je ferais rire l'ennemi,
Autant que je fais peur aux belles!

Un héros en houpelande! pauvre Frédéric... il y a bien un peu de ma faute.... mais, savais-je qu'en prêtant ma signature à un ami pour trois-cents louis, il oublierait l'échéance. MM. les usuriers n'entendent pas la plaisanterie... mon oncle l'entend encore moins;... les recors sont bientôt à mes trousses... ne sachant où donner de la tête, j'envoie ma démission au colonel, je m'esquive sous les habits de mon domestique, et c'est ainsi que j'arrive, un beau matin, dans cette agréable retraite, où je suis ignoré de tout l'univers!.... excepté du major et de St.-Elme, qui sont dans ma confidence... ce billet que j'ai reçu ce matin, ne peut venir que d'eux... (*il lit*) « dans quelques heures Frédéric embrassera de bons amis. » St.-Elme a déguisé son écriture.... il veut me surprendre, mais qu'est-ce que j'entends?.... je gagerais que ce sont eux!...

SCENE III.

FREDERIC, LE MAJOR, ST.-ELME.

LE MAJOR ET ST.-ELME, (*embrassant Frédéric.*)

AIR : *du Méléagre champenois.*

Oui, l'amitié vers toi nous ramène,
Cher Frédéric, nous venons te servir :
C'est trop souffrir, ton sort nous fait peine,
De ses rigueurs nous voulons t'affranchir.

FRÉDÉRIC.

Mes bons amis, faites moins de tapage,
Si le baron s'éveillait en sursaut,

De son castel, qu'il croirait au pillage,
Il penserait que vous faites l'assaut!

ENSEMBLE.

Oui, l'amitié, etc., etc.

LE MAJOR.

Diable!... te voilà en grande tenue.... joli uniforme!... sais-tu que tu as pour le moins l'air... d'un capitaliste déguisé!...

FRÉDÉRIC.

Ne plaisantons pas, mes amis.

AIR *de Julie.*

Mon oncle, au temps de ses conquêtes,
Portait cet uniforme altier;
C'est avec lui, près des coquettes,
Qu'il moissonna plus d'un laurier!...
Depuis vingt ans, jusqu'à cinquante,
Ce fut là son ajustement,
Qui date, très-évidemment
De la défaite de ma tante!...

Mais enfin, mes amis, quel bon vent vous amène?

LE MAJOR.

Le régiment, qui change de garnison...

FRÉDÉRIC.

Ciel!... ne me découvrez à personne...

LE MAJOR. (*à part.*)

Il est temps, tout le régiment le sait déjà...

ST.-ELME.

Sois tranquille.... ta dernière lettre nous a fendu l'âme...

FRÉDÉRIC.

Tout ce que j'endure ne serait rien, si mon oncle ne s'était pas fourré dans l'esprit de me marier à une personne de son choix!...

LE MAJOR.

Ma foi, pour sortir de ses griffes, j'épouserai la femme de Lucifer...

FRÉDÉRIC.

C'est probablement quelque beauté semblable.

ST.-ELME.

Est-elle riche, du moins?

FRÉDÉRIC.

Peux-tu en douter!... c'est tout ce qu'il aura recherché.

LE MAJOR.

Ma foi, à ta place, j'épouserais toujours.

FRÉDÉRIC.

Hélas!... cela n'est pas possible!..

ST.-ELME.

J'y suis, je devine... le cœur est pris...

FRÉDÉRIC.

Oui, j'aime... j'adore!...

LE MAJOR (*riant.*)

Ah! tu adores... on sait ce que c'est...

FRÉDÉRIC.

Vous riez, major.... mais...

AIR : *Non ma nièce vous n'aimez pas.*

Si vous connaissiez ma Clarice,
Vous connaîtriez mieux l'amour;
Ses charmes, sont sans artifice,
Son cœur est pur comme un beau jour!
Mais non, jamais, jamais votre âme
Sensible à d'innocens appas,
N'éprouva cette vive flamme,
Ce doux émoi du premier pas...
Non, non, major vous n'aimez pas.

SAINT-ELME, *d'un ton moqueur.*

Ah! loin de la foule importune,
Qu'il est doux au bord d'un ruisseau,
D'attendre le clair de la lune,
A l'ombre d'un antique ormeau.
Jamais dans la nuit étoilée,
Sous le noir manteau des frimats,
De la vierge de la vallée,
Vous n'avez donc suivi les pas? . .
Non, non, major vous n'aimez pas.

LE MAJOR.

Comment je n'aime pas... jeune homme, apprenez que j'ai trente ans de service, et qu'il n'y a pas de garnison où je n'aie laissé cinq ou six amours en disponibilité.

AIR : *Vaud. de la Chasse au renard.*

Pendant trente ans, oui je vous le répète,
Je fus toujours valeureux et vaingueur!
Pendant trente ans, j'ai porté la défaite
Dans le boudoir et sur le champ d'honneur!
Toujours présent, faut-il entrer en lice,
Je suis dispos à toute heure du jour:
Je fais l'amour en pensant au service,
Et le service en pensant à l'amour!...

ST.-ELME.

Sentimens vulgaires... (*à Frédéric.*) n'est-ce pas vaporeux Frédéric, il ne possède point cette délicatesse éthérée.

FRÉDÉRIC.

Ah mes amis! je vous croyais plus généreux.

ST. ELME.

Tu te fâches, c'est donc bien sérieux?

FRÉDÉRIC.

Très-sérieux ! j'aime et je suis aimé!...

ST.-ELME.

Eh bien alors, pourquoi n'épouse-tu pas?

FRÉDÉRIC.

Apprenez que je suis marié... secrètement...

ST.-ELME.

Tu es marié !... et moi qui suis fiancé!...

LE MAJOR.

Et moi qui suis presque sûr d'être veuf!...

FRÉDÉRIC.

Concevez-vous mon embarras?... mon oncle me pardonnerait-il de son vivant un pareil coup de tête... si je lui en faisais l'aveu, il me déshériterait aussitôt; et dans un dénûment tel que le mien, puis-je penser à m'affranchir des fers qui m'enchaînent loin de Clarisse... des dettes, voilà tout mon budget!... appartenant elle-même à une famille honorable, et qui ignore notre union, elle est sans fortune !... mais quelle âme! que de charmes! tenez, mes amis, ne parlons plus de cela, je serais capable d'en mourir de chagrin...

LE MAJOR.

Au contraire, voyons s'il n'y aurait pas moyen de te tirer de ce mauvais pas... la prétendue qu'on te destine est-elle riche?

FRÉDÉRIC.

Pouvez-vous en douter?... c'est tout ce que mon oncle aura recherché...

ST.-ELME.

Il n'y a donc rien de sacré pour son avarice?

FRÉDÉRIC.

Rien!... tu pourrais t'en convaincre par le mystère dont on enveloppe le complot qu'on a formé contre moi... voici le brouillon d'une lettre dont j'ai réuni les morceaux; elle a été adressée au père de la jeune personne: (*il lit.*) « Ob» servez bien qu'il ne faut pas que le jeune homme ait le

» temps de se reconnaître; s'il découvrait votre nom, il » prendrait des informations, et tout serait perdu. Ainsi, gardons le plus sévère incognito, jusqu'après la signature.»

LE MAJOR.

J'ai trouvé un expédient!... je cherche querelle à l'épée de M. de Ladrillac, et je le tue, si cela peut t'être agréable!...

ST-ELME.

Joli moyen....

LE MAJOR.

C'est le plus expéditif...

ST.-ELME.

Point du tout... (*pendant.*) il faut que l'un de nous deux s'empare de sa confiance...

FRÉDÉRIC.

Sa confiance... il ne l'accorde à personne...

ST.-ELME.

Parce que personne ne le flatte; il faut entrer dans ses vues... se mettre à sa portée... voyons, à quel ennemi avons nous à faire?...

LE MAJOR.

Son portrait?...

FRÉDÉRIC.

Le voici: un âge plus que mur, l'œil rôdeur et soupçonneux et la mine rébarbative, un habit presque centenaire; un vieux petit chapeau sous le bras, et la main armée... d'un parapluie qui date au moins du déluge!...

LE MAJOR.

Bon!... voilà le général en chef.

ST.-ELME.

Le corps d'armée à présent?

FRÉDÉRIC.

Deux pauvres valets, dont les livrées semblent posées sur des portemanteaux, tant les malheureux sont maigres et allongés!...

LE MAJOR.

Et toi, la date de ton dernier repas?...

FRÉDRRIC.

Ah! oui, des repas.... la fumée de la cuisine annoncerait que nous sommes ici... La consigne du suisse, qui est en même temps le cuisinier et le barbier, est de répondre à tout le monde, que nous sommes, tantôt a Paris, tantôt à Londres, tantôt à Rome!... tandis, que, sans jamais sortir

de ce manoir, nous y mourrons de faim, de froid et d'ennui.

LE MAJOR.

Peste!... quel train de maison. Quoi! pour te distraire pas même ici une petite cornette avec laquelle tu puisse causer.

FRÉDÉRIC.

Ah! bien oui! depuis la mort de ma tante, le féminin a totalement disparu de ce château... et je vous réponds qu'il n'y reparaîtra pas de sitôt, malgré les beaux calculs de mon oncle.

ST.-ELME.

Et cent mille francs de rente... voilà ce qu'il est important de ne pas laisser échapper... Appelle un de tes valets. . .

FRÉDÉRIC.

Quel est ton dessein?

ST.-ELME.

Appelle... appelle !..

FRÉDÉRIC (*à la porte du fond.*)

St... st... st...

LE MAJOR (*se mettant en garde.*)

Ah! ça, vous n'adoptez donc pas ma proposition... une... deux... ah! ah !....

ST.-ELME.

Non, major... ne vous occupez en ce moment, que de restaurer Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Me restaurer !..

LE MAJOR.

Eh! sans doute... est-ce qu'on se met en campagne sans provisions!... ma cantine est là... (*à part.*) Ah! St-Elme a son projet, j'ai aussi le mien.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, L'EFFLANQUÉ.

L'EFFLANQUÉ (*à la cantonnade.*)

AIR : *Ah! ah! ah!* etc.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Comme me voilà
Allongé, maigre, pâle et blême

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
C'est pir' qu'un carême
Que quinz' jours passés comm' ça

FRÉDÉRIC.

Eh! c'est justement l'Efflanqué... le plus ancien des deux...

L'EFFLANQUÉ (*continuant.*)

On a beau dir' : qui dort dîne !
Chienne de condition !
On n' gagn' pas d'indigestion
A dormir dans un' cuisine...
Ah! ah! ah! (*ter.*)
Comme me voilà
Allongé, maigre, pâle et blême

ST.-ELME, LE MAJOR ET FRÉDÉRIC.

Ensemble:

Ah! (9 *fois.*)
Comme le voilà
Allongé, maigre, pâle et blême,
Ah! (9 *fois.*)
Dès aujourd'hui même
Ce pauvre homme partira.

ST.-ELME (*à l'Efflanqué.*)

Dis-moi, veux-tu entrer à mon service?...

L'EFFLANQUÉ.

Ah! monsieur, je ne demande pas mieux... avec une mine comme ça. (*à part.*) Celle de l'autre m'inspirerait encore plus de confiance.

ST.-ELME.

Tiens, voilà des arrhes, et tu demanderas ton compte à ton maître...

L'EFFLANQÉ.

Ah! monsieur... tout de suite...

ST.-ELME,

Non.... quand je t'avertirai.

LE MAJOR.

Dis à nos domestiques qui sont dans la cour d'apporter nos provisions de bouche.

FRÉDÉRIC.

Tu les introduiras sans bruit par l'escalier de la tourelle; et pour éviter les recherches de mon oncle, tu nous établiras dans la ci-devant salle à manger...

L'EFFLANQUÉ.

Dans la salle à manger!... va-t-elle être étonnée, cette

pauvre salle à manger!... ah! Monsieur, l'espoir me rend les jambes... v'la que j'cours.

(*il sort.*)

SCÈNE V.

M. DE LADRILLAC, LE MAJOR, St.-ELME, FRÉDERIC.

LADRILLAC (*dans la coulisse*).

L'Efflanqué!... l'Efflanqué!

FRÉDÉRIC.

Eh! c'est la voix de mon oncle...

AIR · *Quel tapage effrayant.*

Fuyons, fuyons, fuyons,
De la prudence,
Du silence;
Fuyons, fuyons, fuyons,
Le roi des harpagons.

ST.-ELME.

J'ai mon plan de campagne,
Venez, vous saurez mon projet,
En sablant le Champagne
Je vais vous mettre au fait. . . . .

ENSEMBLE.

Fuyons, etc.
etc., etc.

(*Ils sortent*

SCÈNE VI.

LADRILLAC *entrant par le fond et* L'EFFLANQUE *revenant par un des côtés.*

LADRILLAC.

L'Efflanqué!... l'Efflanqué!.. tu ne m'entends donc pas?

L'EFFLANQUÉ.

Eh! si je vous entends!....

LADRILLAC.

Pourquoi donc, alors, n'accours-tu pas quand je t'appelle?

L'EFFLANQUÉ.

Accourir... et des jambes!

LADRILLAC.

Des jambes! des jambes!... il faut toujours que ça raisonne... vas chercher Frédéric...

L'EFFLANQUÉ.

Pas possible !....

LADRILLAC.

Comment ! comment pas possible !...

L'EFFLANQUÉ.

Non, Monsieur, je suis bien votre serviteur, mais je ne suis plus à votre service.

LADRILLAC.

Qu'est-ce que c'est ?

L'EFFLANQUÉ.

C'est mon compte que je vous demande...

LADRILLAC.

Ton compte ? tu sais bien qu'on ne sort pas de chez moi, comme on y est entré....

L'EFFLANQUÉ (*pincant son habit sur le devant*).

J'crois bien, moi qui ne pouvais pas entrer dedans !... je m'égare dans les manches.

LADRILLAC.

Et qu'il faut attendre qu'il se présente un remplaçant...

L'EFFLANQUÉ.

Oui, quand on en trouve qui ne vous connaissent pas.

LADRILLAC.

Misérable ! tu manque de respect à ton maître !... (*il poursuit l'Efflanqué pour le battre et tombe sur un meuble dont le pied se casse.*)

L'EFFLANQUÉ.

Ah ! vous le prenez sur ce pied là... eh ! bien je me sauve.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LADRILLAC (*seul*).

Ah ! scélérat !... tu me le payeras... mon pauvre tric-trac. Encore un nouvel échec... maudits valets... on se ruine pour leur procurer une existence... Les sangsues ! ah ! si tout le monde me ressemblait, on se passerait d'eux.... mais le décorum !... ingrat l'Efflanqué... oui... oui... tu l'auras ton compte... et il sera bon... mais occupons-nous du plus important... il faudra bien que monsieur mon neveu se décide.... quel doux lien ! cent mille écus... c'est charmant, cent mille écus à recevoir et rien à donner !... mais, ces jeunes gens, ça ne respire que la fumée du bonheur... et combien d'insensés, qui, dans un âge plus mûr, méprisent aussi la fortune... heureux Ladrillac, le ciel ta donné des sentimens plus généreux....

AIR : *Vaudeville des femmes volantes.*

Compte, compte
Et sans honte,
Compte encore
Encor
Ton or
Compte, compte,
Et recompte
A quoi monte
Ton trésor.

Le joueur toujours en transe,
Voit bientôt le fond du sac;
Il comptait sur une chance. . .
Toi, mon ami Ladrillac...
Compte, compte,
etc., etc.

De ces grandeurs qu'on encense,
Tel, est tombé par mic-mac;
Il comptait sur sa puissance. . .
Toi, mon petit Ladrillac. . .
Compte, compte,
etc., etc.

Un duc, compte sur sa race,
Un élégant sur son frac;
Un employé sur sa place...
Toi, mon pauvre Ladrillac :
Compte, compte,
etc., etc.

SCÈNE VIII.

LADRILLAC, FREDERIC.

LADRILLAC.

Ah! ah! te voila... tu viens à propos... je m'occupais de de ton bonheur... eh!... bien ils sont arrivés... as-tu fais tes réflexions.

FRÉDÉRIC.

Oui, mon oncle.

LADRILLAC.

Eh! sans doute tu consens à venir avec moi?

FRÉDÉRIC.

Au contraire... mon oncle...

LADRILLAC.

Comment!.. mais hier, tu m'avais presque promis...

FRÉDÉRIC.

Oui presque... le besoin de me soustraire à mon sort, car il est cruel...

AIR : Vaud. *de Turenne.*

Encor pour charmer ma misère,
Pour adoucir tous mes ennuis,
Si nous fesions meilleure chère,
J'inviterais quelques amis...
Mais, non, votre lésine extrême
Me force à vivre comme un ours...

LADRILLAC.

Eh! morbleu tu te plains toujours,
Ne vis-tu pas comme moi-même?

Refuser un parti de cent mille écus qu'on lui jette à la tête; lui qui n'a rien, à qui on ne demande rien, que la faveur d'appartenir aux Ladrillac.

AIR : *Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

Nous comptons dans notre famille,
Six traitans et trois fournisseurs,
Plus, un Corsaire dont Lafitte
A donné quatre procureurs!...
Mon père, au nombre de ces braves,
Fut de son temps même immortel;
Il était le flambeau des caves
Et l'honneur du grenier à sel!

FRÉDÉRIC.

« Vous ne démentez point une illustre origine!... »

Mais moi, je me sentais destiné à répandre un autre éclat sur la famille...

AIR : *Patrie, honneur*, etc.

Quand vos rigueurs ont arrêté mes pas,
J'allais fournir une belle carrière :
De mes aïeux, étrangers aux combats,
J'aurais du moins annobli la poussière!
Et parmi nous, pour fruit de mes succès,
Nous compterions un chevalier français!

LADRILLAC.

Bah! bah! illusion que tout cela! occupons-nous toujours de ce qu'il y a de réel dans vos intérêts!... je ne vous donne plus qu'une demi-heure pour m'apporter votre soumission...

FRÉDÉRIC.

Mais comment, d'ailleurs, voulez-vous que je me présente?... ce costume.

LADRILLAC.

Passez dans mon vestiaire... un de mes habits vous ira très-facilement!...

SCÈNE IX.

Les Mêmes, ST.-ELME *en paysan normand*, L'EFFLANQUÉ.

ST.-ELME (*à Frédéric.*)

Le major t'attend!...

FRÉDÉRIC (*pouffant de rire.*)

Que diable veux-tu faire?

ST.-ELME (*bas.*)

Chut!... vas déjeûner... c'est l'habit des dimanches de l'Efflanqué.

FRÉDÉRIC.

Puisqu'il en est ainsi, mon cher oncle,... je vais... réfléchir... (*à part, en sortant.*) ou plutôt je vais déjeûner!

LADRILLAC.

Allez... allez...

(*Frédéric sort.*)

SCÈNE X.

LADRILLAC, ST.-ELME, L'EFFLANQUE.

LADRILLAC.

Te voilà donc, mauvais sujet... ton parti est bien pris? songes-y... une fois dehors, on ne rentre plus...

L'EFFLANQUÉ.

Ah! soyez tranquille, voilà mon remplaçant que je vous présente.

LADRILLAC (*examinant St.-Elme.*)

Ah! ah!... as-tu déjà servi?...

ST.-ELME.

Marchais... marchais... n' craignez point... j' crais ben, qu' jons servi... et avec honneur encore...

LADRILLAC.

De quel pays es-tu?

ST.-ELME (*riant.*)

Hum! hum! est-ce que vous n' devinais point?... ah! j' suis du bon coin... des approches d' Caen...

LADRILLAC.

Eh! qu'est-ce qui t'a décidé à quitter ton pays?...

ST.-ELME.

Eh mon doux Seigneur, j'avions suivi not' bonn' maîtresse, qui était v'nue dans c' canton pour prendr' les eaux, et qui y a laissé les siens... j'en ons eu tant de chagrins, que j' sommes restais huit jours sans boire ni manger.

LADRILLAC.

Ah! quelle preuve d'attachement domestique! huit jours sans boire ni manger! (*à l'Efflanqué.*) ce n'est pas toi qui ferais cela... affamé, vaurien. (*à St.-Elme.*) mon ami, tu me conviens beaucoup... ton nom?...

ST.-ELME.

Gaspard Maigret... pour vous servir...

LADRILLAC (*à l'Efflanqué.*)

A nous deux à présent... voyons que je fasse ton compte... (*il s'assied devant une table.*) Commençons par ce que tu me dois!... tiens, en voilà le détail... il se monte à dix-neuf livres dix sous; pour faire un compte rond, mettons vingt francs...

L'EFFLANQUÉ (*à part.*)

Ah! l'arabe...

LADRILLAC.

Il te revient dix-neuf francs partant, tu me dois vingt sols, que je t'accorde à titre de gratification.

L'EFFLANQUÉ.

Vingt diables qui vous emportent.

LADRILLAC.

Impertinent!... eh bien alors tu me les payeras...

L'EFFLANQUÉ.

Si jamais je vous les paye...

LADRILLAC.

AIR : *Mais du repas.*

Tu les paieras,

L'EFFLANQUÉ.

C'est en vain que l'on s'en flatte,
Je n' paierais pas.

ST.-ELME.

Eh! mé j' dis qu' tu paieras.

LADRILLAC.

A-t-on l'âme moins délicate,

ST.-ELME.

Mon doux maîtr' voulez-vous qu' je l'batte,
Sur lui, si j'tombe à tour de bras....
Avec vot' cann'

LADRILLAC.

...Tu la casseras !.

ENSEMBLE.

Tu les paieras,
etc., etc.

(*St.-Elme semble vouloir battre l'Efflanqué qui se sauve.*)

SCÈNE XI.

LADRILLAC ET ST.-ELME.

LADRILLAC.

Ah! mon ami, que je te remercie de m'avoir débarrassé de ce marouffle... tu parais devoir mériter toute ma confiance... et je te l'accorde dès ce moment. (*à part.*) Par exemple, on peut bien se fier à celui-là... (*haut.*) vous autres normands, vous êtes fins et adroits.

ST.-ELME.

Ah bah! vous me flattez...

LADRILLAC.

Si..... si..... vous êtes rusés..... c'est comme cela que tu pourras me servir.

ST.-ELME.

(*A part.*) Je le tiens. (*Haut.*) Parlais not'bon maître..... que faut y faire pour vous?...

LADRILLAC.

J'ai un neveu... c'est un fou... un écervelé... qui refuse un parti sortable que je lui ai trouvé.

ST.-ELME.

Diantre! il est donc ben difficile!... Il me semble pourtant à votre mine que vous devez y avoir la main bonne...

LADRILLAC.

Air : *du Petit Courrier.*

Volontiers je soupçonnerais
Qu'à mon choix quelqu'amour s'oppose,
Tâche d'en savoir quelque chose,
Et tu me le diras après...

ST.-ELME.

Croyais à mon intelligence,
C'est bon, Mossieu, je vous entends :
Une fois, dans la confidence,
Ça s'ra moi, qui vous mettra d'dans.

LADRILLAC.

Je n'ai pas cru, il est vrai, devoir suivre la marche or-

dinaire dans ces occasions... Frédéric ignore même le nom de celle que je lui destine. J'ai de fortes raisons pour en agir ainsi.

ST.-ELME.

Ah! il y a des raisons... v'là qui est bon à savoir; c'est que sans doute la demoiselle n'est point de défaite?...

LADRILLAC.

Au contraire!... charmante, grande, bien faite, spirituelle, à ce qu'on dit; car, moi-même, je ne la connais que sur les rapports de la tierce personne qui a arrangé cette affaire.

ST.-ELME.

Alors il y a donc quelqu'autre anicroche?... Elle a peut-être fait vœu de rester fille...

LADRILLAC.

Au contraire... elle aurait beaucoup de goût pour le mariage...

ST.-ELME.

Ah! si c'est comme ça... c'est qu'elle a d'autres inclinations.

LADRILLAC.

Chut.... le père de la demoiselle est veuf.... avant d'acheter dans ce pays le château contigu au mien, il habitait à une centaine de lieues d'ici de très-belles propriétés qui lui appartiennent toujours... Il arriva une fois, une seule fois, qu'il surprit aux genoux de sa fille un prétendu maître de dessin, qui n'était autre que le capitaine instructeur d'un régiment de la garnison...

ST.-ELME.

Ah! dam! mossieu, vous m'en direz tant... je commençons à entrevoir... vous avez ben raison... il n'faut pas que vot'neveu se doute du capitaine instructeux...

LADRILLAC.

Tu penses bien que dès-lors tout accès lui fut interdit. Le père fit aussitôt avec sa fille, par prudence, mais par prudence seulement, un petit voyage qui dura les trois quarts de l'année, afin de mettre un terme aux propos et aux calomnies qui se renouvelaient sans cesse... tu sais ce que c'est qu'une petite ville?...

ST.-ELME.

Oh! dieu de dieu, est-on méchant et bavard!... mais enfin s'ils ne s'convenions pas?...

LADRILLAC.

Il faudra bien qu'ils se conviennent; d'ailleurs, je vais le prendre par la douceur, et lui faire cette petite observation : que je le deshérite, s'il ne se conforme pas à ma volonté...

ST.-ELME.

Je vois.... ça veut dire, qu'c'est comme si c'était vous qui l'épousiais...

LADRILLAC.

Précisément... ils demeureront ici, et c'est moi qui administrerai les deux fortunes...

ST.-ELME.

Air : *Si vous aimez la Danse.*

Votre idée est ben bonne,
Vous aurez par c'moyen
Tout l'bien d'la jeune personne,
Lui, sa femme pour tout bien !
Comm' vous v' nez de m'dépeindre
Ses attraits enchanteurs...
C'qu'il aura l' plus à craindre
Ça n' s' ra pas les voleurs...

LADRILLAC.

Vas donc lui offrir tes services, il se pourrait que s'il a une intrigue dans les environs, il ait quelque petit poulet bien tendre à faire porter à la belle affligée, et c'est à moi que tu le remettrais...

ST.-ELME.

Allais, allais, laissez-moi faire... vous n'savais pas encore à qui qu'vous vous confiais.

LADRILLAC.

Au contraire, mon ami, je sais t'apprécier... (*A part*). huit jours sans boire ni manger!.... (*Haut*). Donne-moi mon parapluie, ma canne et mon chapeau, que j'aille faire connaissance avec eux avant notre visite d'apparat!

Air : *Ah ! le petit homme.*

Sois diligent,
Intelligent,
Et par argent;
Or, ni promesses,
Ne te laisse,
Sans mon aveu,
Tenter morbleu
Par mon neveu.

ST.-ELME.

Marchais, vous verrez q' j'ons d'ladresse
Et vous r'connaîtrais dieu merci...
Qu'si j'n'avons pas l'air dégourdi
J'suis un malin sans qu'ça paraisse.

ENSEMBLE.

Sois / J'suis } diligent, etc.

(*Ladrillac sort.*)

SCÈNE XII.

ST.-ELME (*d'abord dans la coulisse*), LE MAJOR, FREDERIC.

ST.-ELME.

Ah! me voici maître de la place... voyons où en sont mes maraudeurs.

(*Il frappe à la porte du cabinet.*)

LE MAJOR (*de la coulisse*).

Qui vive?

ST.-ELME.

Ronde major... hors la garde...

(*Frédéric et le major sortent.*)

FREDERIC (*un peu gris*).

Ah! mes amis, quelle reconnaissance ne vous dois-je pas!... l'excellent pâté que vous avez apporté!

LE MAJOR (*de même*).

Ah! les bons vins que nous avons découvert!...

Air : *Pour obtenir celle que j'aime.*

Vin de Champagne, vin de Grave,
Volney, Médoc, Beaune, Chablis;
Le vieux barbare, dans sa cave,
Retient captifs de tels amis!
Vers le caveau qui les renferme,
Tous deux nous marchons d'un pas ferme...
Et nous avons, preux chevaliers,
Délivré douze prisonniers!

FRÉDÉRIC.

Dieu du vin qu'elle est ta puissance,
A mes yeux tout se peint en beau,
Je suis au sein de l'opulence...
Quel charme embellit ce château!
Je vous vois quatre dans mon trouble,
Mais de voir mon cher oncle double,
Que le ciel me garde aujourd'hui,
C'est bien assez d'un comme lui!

ST.-ELME.

Aurais-je mon tour enfin?

LE MAJOR.

C'est trop juste... chante...

ST.-ELME.

Il est bien question de chanter... ton oncle est parti pour le château...

FRÉDÉRIC ET LE MAJOR.

Bon voyage...

ST.-ELME.

Mais écoutez-moi donc, je sais toute l'histoire...

FREDERIC.

Tu ne la sais pas mieux que moi...

ST.-ELME.

Je ne m'étonne plus si l'on te faisait tant de mystère.

LE MAJOR.

Parbleu !... je crois bien qu'il y avait du mystère.

ST.-ELME.

La demoiselle...

LE MAJOR.

Ce n'est pas vrai...

FREDERIC.

C'est mon oncle qui t'aura dit ça...

ST.-ELME.

Ah! mon cher Frédéric! dans quel piège on voulait te faire tomber...

LE MAJOR (*chancelant*).

Il ne tombera pas... je suis là.

ST.-ELME.

Allons, il n'y a pas moyen de leur faire entendre raison.... Veux-tu ou ne veux-tu pas tout avouer à ton oncle?

FREDERIC.

Oui, je le veux...

LE MAJOR.

Non, il ne le veut pas...

ST.-ELME.

Tu ne le veux pas...

FREDERIC.

Certainement, je ne le veux pas.

ST.-ELME.

A la bonne heure... maintenant il faut savoir ce que nous allons faire.

FREDERIC.

Tout ce que tu voudras.

LE MAJOR.

Tout ce qui te plaira...

ST.-ELME.

Voici ce que je propose... je vais au château...

FREDERIC.

Eh bien! vas au château.

LE MAJOR.

Bonne idée! oui vas au château.

ST.-ELME.

Je parviens adroitement auprès de la jeune personne.

LE MAJOR.

Je vois ton plan... tu la demandes en mariage...

FREDERIC.

Et moi, je te l'accorde... et de plus ma bénédiction...

LE MAJOR.

Eh bien! voilà l'affaire arrangée...

ST.-ELME.

Ah! j'y renonce... je lui fais de Frédéric un portrait épouvantable; la rupture vient de ton prétendu beau-père, qui me remercie de mes bons offices, et par ce moyen tu n'es pas déshérité et nous gagnons du temps...

LE MAJOR.

C'est cela, dis tout ce qu'il est...

FRÉDÉRIC.

Joueur, querelleur, criblé de dettes... avare.

LE MAJOR.

Comment avare...

FRÉDÉRIC.

Eh! oui... c'est pour dire pas de corbeille, pas de cachemire!...

ST.-ELME.

Ah! voilà de la raison... allons, tout est convenu... je pars et je romps le mariage... ou j'épouserai plutôt moi-même...

LE MAJOR ET FRÉDÉRIC.

Air : *C'est l'amitié.*

Ami parfait,
Ah! quel beau trait,
Il m'électrise,
Et me dégrise.
Ami parfait. (*bis.*)
On te reconnait à ce trait.

SCÈNE XIII.

LE MAJOR, FREDERIC.

LE MAJOR.

Ah! tout va bien, te voilà délivré de ta prétendue... ce qu'il y a de fâcheux seulement, c'est de laisser échapper la dot... comme ça vous referait un honnête homme tel que moi.

FRÉDÉRIC.

Mais major, pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt?...

LE MAJOR.

Oh! c'est fini maintenant.., tu as donné ton consentement à St.-Elme... ce que je crains, vois-tu, c'est qu'il ne mène pas cette affaire assez lestement... au lieu que moi....

FRÉDÉRIC.

Que feriez-vous donc.

LE MAJOR.

Faut-il te dire ce que je ferais ou plutôt veux-tu que je fasse ce que je te dirais?... me donne-tu carte blanche?...

FRÉDÉRIC (*riant.*)

Ah! je comprends... vous voulez la disputer à St.-Elme...

LE MAJOR.

Ma foi, oui... d'abord j'en ai plus besoin que lui...

FRÉDÉRIC.

De vous marier...

LE MAJOR.

Non de la dot.... car au fond, ton oncle à raison, vous autres jeunes gens, vous êtes des étourdis... on ne jette pas comme cela cent mille écus au vent...

FRÉDÉRIC. (*riant.*)

Ah! ah! ah! le major!... quel rival pour St.-Elme.

LE MAJOR.

Tu crois plaisanter... eh bien! c'est tout de bon... et de ce pas... je me mets sur les rangs.

LE MAJOR (*seul d'abord.*)

Air : *La volage déesse* (de Kreube, dans *Les derniers 20 sous*).

Pour dompter les cruelles,
Cent fois épris d'amour,
J'ai dépensé pour elles,
Mon trimestre en un jour.
Faisons donc la folie
Commune aux vieux garçons...

Allons je me marie
Pour rentrer dans mes fonds!

LE MAJOR ET FRÉDÉRIC.

Pour dompter les cruelles,
Cent fois épris d'amour.
Il dépensa pour elle
Son trimestre en un jour.
En faisant la folie,
Commune aux vieux garçons...
Le major se marie
Pour rentrer dans ses fonds!

(*Le major sort.*)

SCÈNE XIV.

FREDERIC (*seul.*)

Bravo! de deux choses, l'une; ou ma prétendue épouse St.-Elme, ou le major épouse la dot... ainsi sauve qui peut... je suis hors de danger... mais qu'entends-je?... quel bruit vient troubler cette délicieuse solitude?

SCÈNE XV.

FREDERIC, CHŒUR D'OFFICIERS, (*deux domestiques apportent une malle.*)

CHOEUR.

Air : *Des gardes marines.*

Nous venons tous en ce moment (*bis.*)
Pour voir un compagnon fidèle;
Camarade bonne nouvelle,
Reçois-en notre compliment;
Nous t'embrassons au nom du régiment.

FRÉDÉRIC.

Ainsi vous me rendez l'espoir;
Mais expliquez-moi ce mystère;
Après ma malheureuse affaire,
Je ne comptais plus vous revoir.

UN OFFICIER.

De ton juif voici la quittance;
Nous avons soldé ses huissiers,
Et maintenant le corps des officiers,
Prend ton amitié pour créance.

CHOEUR.

ENSEMBLE. Et maintenant, etc.

FRÉDÉRIC.

Et maintenant le corps des officiers,
A mon amitié pour créance.

FREDERIC.

Mais ma démission.

L'OFFICIER.

La voilà... le colonel m'a chargé de te la rendre...

FRÉDÉRIC.

Quelle bonté!... (*il s'examine*) mais comment me présenter devant lui?... une mise décente est de rigueur... et la mienne...

L'OFFICIER (*montrant la malle.*)

Voilà tes malles...

FRÉDÉRIC.

Ah mes amis!... que de soins!

L'OFFICIER.

Mais où sont-ils donc?...

FRÉDÉRIC.

Qui?

L'OFFICIER.

St.-Elme... M. le major... ils nous ont donné rendez-vous ici...

FRÉDÉRIC.

Ah! vous aviez rendez-vous... (*à part.*) les traîtres! ce sont eux qui mènent tout, qui me rendent mon état, mon épée, et ils ne m'en ont rien dit... ils me revaudront cela... (*haut.*) vous allez déjeûner n'est-ce pas?

L'OFFICIER.

Bien entendu...

FRÉDÉRIC.

Je suis à vous dans l'instant...

(*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE XVI.

LES OFFICIERS.

CHŒUR.

Quelle amitié, quel dévouement (*bis.*)
Camarade toujours fidèle;
Prouvons lui donc le même zèle,
Prouvons lui notre attachement,
En déjeunant au nom du régiment.

LES OFFICIERS (*à table.*)

CHŒUR.

Air: *Plaisirs de notre enfance.*

Perdreau, lièvre, bécasse,

Vous voilà (*bis*) dans nos mains;
Il faut que tout y passe,
Ah! les excellens vins!

UN OFFICIER.

Vous qui piquez l'assiette,
Qui mettez tout à sac,
Savez-vous qui vous traite?

TOUS.

C'est monsieur Ladrillac.
Perdreau, etc.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LADRILLAC.

LADRILLAC.

Ah! grand dieu, quel tapage
On fait dans ma maison,
Je vois tout au pillage!
C'est une invasion.

CHOEUR.

Perdreau, etc.

LADRILLAC.

Je crois bien qu'ils sont excellens, ils sont assez vieux.

UN OFFICIER.

Mais oui, mon vieux.

LADRILLAC (*tombant sur un fauteuil.*)

Ah! c'en est fait! ils m'assassinent...

L'OFFICIER.

Il se trouve mal... vîte un verre de vin...

LADRILLAC.

Non, non un verre d'eau... (*à part*) ils voudraient me rendre complice de leurs dilapidations.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, FREDERIC (*en uniforme*).

FREDERIC (*en entrant.*)

Ah! me voilà, mes amis... un peu plus à mon aise que dans la houpelande de mon... ah! mon oncle... comme vous êtes pâle!... que vous est-il donc arrivé...

LADRILLAC.

Il me le demande!... voyez monsieur... y a-t-il un spectacle plus déchirant, plus dévorant!... eh! qu'est-ce que tout cela signifie.

FRÉDÉRIC.

Petite fête de famille, mon oncle, en réjouissance de ma rentrée au régiment...

LADRILLAC.

Et vos créanciers...

FRÉDÉRIC.

Ils sont payés...

LADRILLAC.

Et votre mariage...

FREDERIC.

On s'en occupe.... deux amis intimes se disputent le bonheur de m'enlever ma femme.

LADRILDAC.

C'est-à-dire que vous persistez dans votre refus, lorsque je viens de conclure... lorsqu'ils vont me rendre ma visite dans un moment!... cruel! peux-tu persister?... au nom de feue ta tante!...

FREDERIC.

Ah! mon oncle, vous me fendez le cœur!... eh bien oui... je persiste...

LADRILLAC.

Alors je vous déshérite; et comme je sens que je ne puis aller bien loin, je vais de ce pas rédiger mes dernières volontés...

FREDERIC.

Ah! mon oncle.

TOUS (*excepté un qui continue de boire et de manger.*)

Ah! notre oncle.

LADRILLAC.

Point de grâce!... (*désignant celui qui boit*) voilà un enragé qui tarira ma cave, sans venir à bout de se désaltérer. (*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

FREDERIC, ST.-ELME (*en uniforme, tout le cœur éclate de rire.*)

FREDERIC.

Ma foi! j'ai retrouvé mes épaulettes... au diable la succession... (*apercevant St.-Elme qui entre lentement, l'air préoccupé*) ah! te voilà St.-Elme?... eh bien mon ami, je suis déshérité...

ST.-ELME.

Tu le mérites bien...

FREDERIC.

Eh! qu'est-ce que tu as donc, monsieur le philosophe?

ST.-ELME.

Ce que j'ai?... ah malheureux étourdi, sais-tu ce que tu as perdu? femme charmante! (*soupirant*) unique!

FRÉDERIC.

Oui!.... elles sont toutes uniques quand on soupire! (*riant*) dis-moi donc, monsieur le fiancé, est-ce que tu serais amoureux?

ST.-ELME.

Je t'ai servi comme nous en étions convenus! enfin, mon cher, elle te déteste sans te connaître, autant que je l'adore, et que je voudrais être aimé d'elle...

FREDERIC.

Ah! mon pauvre ami, comme tu en tiens!.... je ne m'étonne plus si Gaspard Maigret a disparu pour faire place au capitaine St.-Elme... tu vas sans doute retourner au château pour te présenter officiellement?...

ST.-ELME.

De ce pas... et je ne suis venu que pour te rendre compte de mon message...

FREDERIC.

Fort bien... mais j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer... tu as un rival...

ST.-ELME.

Un rival!...

FREDERIC.

Oui... le major... tiens précisément je l'entends...

SCÈNE XX.

Les Precedens, LE MAJOR.

LE MAJOR (*chantant dans la coulisse.*)

Elle est à moi, c'est pour la vie! etc.

(*Parlant.*) Eh bien! qu'est-ce que je t'avais promis, Frédéric?... ton affaire est faite...

ST.-ELME. (*ironiquement.*)

Et le major est accepté sans doute...

LE MAJOR (*avec facilité.*)

Mais... on a de fortes raisons pour le croire...

ST.-ELME.

Je n'en doute pas... au premier coup d'œil on a dû subjuguer la demoiselle...

LE MAJOR.

Non monsieur, mais au premier carambolage, on a subjugué le papa... (*à Frédéric*) figure toi qu'en seize au doublet, le beau-père n'en a fait que deux.

FREDERIC.

Diantre? vous menez rondement les affaires, major... eh bien! que va devenir ce pauvre St.-Elme?

LE MAJOR.

Ma foi mon pauvre St.-Elme, j'en suis fâché... mais chacun pour soi...

ST.-ELME.

Comme vous dites, major, chacun pour soi... et sans le respect...

LE MAJOR.

Ah! par exemple, tu es bien bon enfant de te gêner... (*lui prenant la main*) ça se fait d'amitié ça.... une, deux....

ST.-ELME.

J'accepte... vos prétentions...

LE MAJOR.

Sont très-légitimes, monsieur; j'ai beaucoup d'ascendant sur mon beau-père... nous sommes de vieilles connaissances...

FREDERIC.

Ah! vous le connaissiez....

LE MAJOR.

Parbleu! qui ne le connait pas? c'est notre bon bourgeois de Tours, qui fesait notre partie de billard, et qui perdait tous les soirs le punch de si bonne grâce!...

FREDERIC (*avec chaleur.*)

Monsieur de Richenclos?

LE MAJOR.

Rien que cela, mon ami.., ce pauvre diable qui avait presque tout perdu, et auquel il est tombé du ciel ou d'ailleurs, une fortune considérable, dont il avait été longtemps privé par les événemens...

FREDERIC.

Et c'est sa fille...

LE MAJOR.

Que monsieur me dispute...

ST.-ELME.

Que nous nous disputerons M. le Major...

LE MAJOR.

Eh bien partons...

FREDÉRIC (*à part.*)

Comme je vais rire à leurs dépens.

SCÈNE XXI ET DERNIÈRE.

Les Precedens, LADRILLAC.

LADRILLAC.

Monsieur Frédéric... je prends vos amis à témoins.

LE MAJOR.

Précisément il nous en faut, vous allez nous en servir...

LADRILLAC.

Permettez, monsieur, que j'achève... monsieur Frédéric, je prends vos amis à témoins de ce que j'ai à vous signifier... (*lui montrant un papier*) voici mon testament... c'est mon dernier mot... dites-moi le vôtre...

FREDERIC (*prenant et déchirant le papier.*)

Ah! mon oncle... ah! mes amis qu'alliez-vous faire?... vous me déshéritiez... vous alliez vous battre... et moi je refusais d'épouser ma femme!

LADRILLAC, ST.-ELME, LE MAJOR.

Comment ta femme!

FREDERIC.

Eh oui! c'est ma Clarisse... mademoiselle de Richenclos...

ST.-ELME.

Ah! voilà donc le capitaine instructeur.

FREDERIC.

Présent!

LE MAJOR.

Allons, encore une qui m'échappe! adieu ma dot!... eh bien St.-Elme?...

ST.-ELME.

Adieu mes amours...

LE MAJOR (*lui tendant la main*)

Revenons-en à l'amitié...

ST.-ELME.

De tout mon cœur.

LADRILLAC.

J'en suis donc venu à mon honneur... nous palperons les cent mille écus... embrasse-moi coquin, tu as juré de me faire mourir d'une manière ou de l'autre; pour cette fois au moins, ce sera de plaisir....

FREDERIC (*après avoir embrassé son oncle.*)

Mes amis embrassez donc mon oncle...

LE MAJOR (*de même.*)

St.-Elme, embrasse donc notre oncle...

ST.-ELME (*de même.*)

Oui, embrassons notre oncle.

LADRILLAC.

Allons, il faut que je me saigne... je vous invite tous à dîner...

LE MAJOR.

A dîner!

LADRILLAC.

Oui!... oui!... chez monsieur de Richenclos... qui m'a invité... et comme dit le proverbe: un ami...

LE MAJOR.

En amène vingt autres...

(*On entend le bruit d'une voiture.*)

LADRILLAC.

Qu'est-ce que j'entends donc.... (*regardant*) précisément ce sont eux...

FREDÉRIC.

Je vais donc la revoir!...

LADRILLAC.

Air: *de Fiorella.*

Nous touchons, je l'espère,
A nos cent mille écus!...

FRÉDÉRIC.

Combien elle m'est chère,
Par toute ses vertus!...

ST.-ELME.

En amour comme en guerre,
C'est agir en héros?...

LE MAJOR.

Tu t'y prends de manière,
A tuer tes rivaux!...

ENSEMBLE.

Espérance,
Elle avance;
Oui, la voilà
Devançons-là...

UN DOMESTIQUE (*annonçant.*)

Monsieur et mademoiselle de Richenclos...

FREDERIC (*sortant précipitamment.*)

Clarisse!...

(*Une voix de femme dans la coulisse.*)

Frédéric!...

CHŒUR.

Espérance,
Elle avance, etc.

(*La toile tombe pendant cette reprise.*)

FIN.

Saintine, Joseph Xavier Boniface, known as

LA

GRANDE DUCHESSE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. XAVIER, DE VILLENEUVE et DUPEUTY,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 31 JUILLET 1828.

PRIX : 1 FR. 50 C.

Paris,

BEZOU, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DU THÉATRE DE M. SCRIBE,

BOULEVARD SAINT-MARTIN, N° 29,

Vis-à-vis le nouveau Théâtre de l'Ambigu-Comique.

1828.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LÉOPOLDINE, grande duchesse de Toscane, âgée de 6 ans.....	Mlle Caroline Fédé.
LE PRINCE STROTZI, régent pendant la minorité de Léopoldine.	M. Guillemin.
FERDINAND DE FARNÈSE, neveu du duc de Parme.....	M. Félix.
VALENTINE, première demoiselle d'honneur de Léopoldine.	Mlle Wilmen.
MATHÉUS COLOMBUS, vieux philosophe allemand, précepteur de Léopoldine.....	M. Bernard-Léon.
GUILHERY, petit paysan, frère de lait de la princesse.....	Le petit Lepeintre.
PRESTOLETTO, coureur attaché à la cour.....	M. Arnal.
L'Ambassadeur de Naples.	
Dames et Demoiselles d'honneur.	
Officiers, Suite.	

La Scène se passe à Florence, dans le palais de la grande duchesse.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON,
rue Git-le-Cœur, n°. 7.

LA

GRANDE DUCHESSE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une salle intérieure du palais de la grande duchesse. A droite un trône. A gauche deux portes.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHÉUS, *sortant d'un cabinet à gauche; et parlant à la cantonade.*

C'est bon, attendez-moi là... dans ce cabinet prenez dans ma bibliothèque Sénèque ou Cicéron, et amusez-vous à lire, en attendant que je vous prévienne. Le prince Régent me fait demander, prenez garde surtout que quelqu'un du Palais ne vous aperçoive... Conçoit-on une pareille aventure!... moi, Mathéus Colombus, connu dans toute la Toscane pour ma vieille franchise germanique, et l'austérité de mes principes, avoir la faiblesse de me laisser attendrir, de prêter secrètement la main à une intrigue d'amour... moi qui jusqu'alors n'avais connu cette désastreuse passion de l'âme que de réputation... mais j'aperçois le prince Régent, qui sort de la salle des Conférences... Remettons-nous, et qu'il ne se doute pas [illegible] permission, un officier est caché dans [illegible] du Palais.

SCENE II.

MATHÉUS, LE RÉGENT.

LE RÉGENT, *en entrant.*

Qu'on fasse appeler Prestoletto, mon coureur... Ah! ah! c'est vous, mon cher Mathéus..! je sors du Conseil, et j'ai à vous faire part d'une nouvelle qui vous intéresse.

MATHÉUS.

Il ne peut s'agir alors que de la grande Duchesse de Toscane, Léopoldine, mon auguste élève.

LE RÉGENT.

Précisément... nous attendons aujourd'hui même, l'arrivée du jeune prince de Parme, que nous lui destinons pour époux; je sais même qu'il est depuis la nuit dernière à la Villa-Castella, aux portes de cette résidence.

MATHÉUS.

Je l'ai appris par un des officiers de sa suite, (*portant les yeux sur le cabinet.*) que le hasard m'a fait rencontrer ce matin. Ah! çà, mais il paraît qu'on veut presser les choses.

LE RÉGENT.

Oui... je suis instruit que Naples a l'intention de nous proposer la main du jeune duc de Palerme; un refus nous mettrait avec cette puissance en position d'hostilité... au lieu que l'alliance avec Parme, conclue avant l'arrivée du nouvel ambassadeur de Naples, lui ôte tout sujet de reproches: de cette manière, nous conservons la protection de la maison d'Autriche, et nous assurons l'équilibre politique de l'Italie.

MATHÉUS.

Tout cela me paraît fort bien raisonné, et surtout très-clair; je n'y comprends rien, par exemple, mais cela tient probablement au peu d'habitude que j'ai du langage diplomatique.

AIR: *Vaudeville de la Somnambule.*

LE RÉGENT.

Il faut, mon cher, hâter cette alliance,
Qui se fera sans éclat trop pompeux;

Et, pour mieux éloigner d'avance
Tous les soupçons... on a choisi ces lieux...
A votre royale écolière,
Donnez, c'est le plus sûr moyen,
Votre leçon tout comme à l'ordinaire...

MATHÉUS.

Vous voulez donc qu'elle ne sache rien?

LE RÉGENT.

Mais ces précautions ne sont pas prises pour elle, car elle est instruite de tout.

MATHÉUS.

Elle sait tout? ce n'est pas moi qui le lui ai appris. Mais à propos de leçons... je regrette bien que vous ayez refusé de mettre en vigueur mon nouveau système d'éducation, renouvelé du moyen âge.

LE RÉGENT.

Réjouissez-vous donc, cher Mathéus; la consulte d'Etat a compris la sagesse de vos vues... votre système est adopté, et c'est ce que je venais vous annoncer.

MATHÉUS.

Il se pourrait!... victoire alors! Il ne s'agit plus que de trouver à la princesse un jeune compagnon d'étude et de bonne volonté; dont l'emploi immédiat est d'être puni des fautes que l'enfant royal aura commises.

LE RÉGENT.

Oh! nous ne sommes pas embarrassés du choix; le projet avait à peine transpiré que mes secrétaires avaient déjà reçu vingt pétitions.

MATHÉUS.

Je le sais... et cela se conçoit... c'est un emploi, c'est une charge qui donne les entrées à la Cour, mais si elle a son bon côté, il y a bien aussi le revers de la médaille.

AIR : *De l'Artiste.*

Le jeune titulaire
Risque plus d'un échec;
Car, pour la moindre affaire,
Il est mis au pain sec:
Sans compter le chapitre
Du... qu'il lui faut souffrir...
(*Il fait le geste de fouetter.*)
Mais, enfin, c'est un titre,
Ça fait toujours plaisir.

LE RÉGENT.

Même air.

Que de gens, de tout âge,
Briguent de tels emplois!
Et, malgré l'esclavage,
N'ont pas toujours le choix;
Ils portent la livrée,
Leur sort est de servir,
Mais leur chaîne est dorée,
Ça fait toujours plaisir.

Au surplus, le choix du compagnon d'étude de la princesse est déjà fait; on a jeté les yeux sur son frère de lait.

MATHÉUS.

Ah oui... le petit Guilhery, je le connais... c'est un choix d'un bon augure; c'est moi qui, le premier, avais pensé à lui; le petit bonhomme est d'un caractère doux, et d'une constitution robuste.

LE RÉGENT.

Je vais envoyer un message pour le prévenir... Ah! voici précisément Prestoletto, mon coureur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PRESTOLETTO.

PRESTOLETTO, *accourant.*

Me voilà au service de Son Excellence. (*Le Régent écrit.*)

AIR : *Clic clic clac.* (Des Comédiens par testament.)

Presto, presto, vite, vite, vite, vite;
Toujours galopant, toujours courant et vite et tôt,
Pour la course, en tous lieux on me cite;
Je pars au grand trot,
Et crac, je reviens au galop.

Fendre les airs, c'est ma coutume,
Et lorsque je prends mon essor,
Je suis léger comme une plume,
Enfin, je vaux mon pesant d'or.
Presto, etc.

Le sort m'a fait des plus ingambes,
De l'avenir je n'ai pas soin;
Quand on a l'esprit dans les jambes,
On est toujours sûr d'aller loin.
Presto, etc.

LE RÉGENT.

Tu as bien tardé, ce matin?

PRESTOLETTO.

Pardon, Excellence; mais j'avais reçu de la Princesse des ordres importans: il m'a fallu d'abord courir à dix milles d'ici, chez ce fameux pâtissier, auquel Son Altesse a daigné accorder un brevet d'invention pour ses nouvelles gimbelettes à la caramella... je sers un cran, et je m'élance à trois milles de là, à San Gallo, chez notre confiseur ordinaire, où j'ai fait une commande pressée de diablotins et de croquignoles, encore un cran... zeste, et je vole chez ce célèbre fabriquant de marionnettes, pour ces petits pantins, dont Son Altesse s'amuse tant à la Cour les jours de grands galas.... un autre cran, je vais comme le vent; je reviens à Florence, et en une heure et demie, j'avais fait mes dix-sept milles à jeun.

MATHÉUS.

C'est très-honnête; ce garçon-là se ruine la santé pour le service de l'Etat.

LE RÉGENT.

Maintenant va porter cette lettre à Pratolino, à la femme Guilhery.

PRESTOLETTO.

Il y a trois lieues... je vous demande vingt minutes.

MATHÉUS.

Prends une demi-heure, et n'en parlons plus.

LE RÉGENT.

Pars, et moi je vais donner des ordres pour la réception du prince Ferdinand, qui doit avoir lieu dans quelques instans. (*Il sort.*)

MATHÉUS.

Eh bien! te voilà encore là, je te croyais déjà sorti de la ville.

PRESTOLETTO.

Rassurez-vous... le temps de serrer un cran, et de prendre mon élan. (*il sort en courant et en reprenant l'air précédent.*)

SCENE IV.

MATHÉUS, *puis* VALENTINE.

MATHÉUS.

Enfin me voilà seul... mon inconnu doit avoir terminé son chapitre *de Patientia*, je peux, je crois, lui rendre la liberté... Par ici, venez, je suis seul.

VALENTINE.

M. Mathéus, M. Mathéus...

MATHÉUS.

Plaît-il, qui vient encore... ah ! c'est mademoiselle Valentine, je respire... elle ne pouvait arriver plus à propos.

VALENTINE.

Je vous cherchais, mon bon M. Mathéus.

MATHÉUS.

Et moi, je m'occupais de vous, mon enfant; vous connaissez tout l'intérêt que je vous porte, feu votre père ne fût-il pas mon protecteur, mon ami?

VALENTINE.

Eh bien : c'est en son nom que je viens réclamer vos conseils, et vous confier mes chagrins... apprenez que le prince Régent veut me marier avec un des Chambellans de Son Altesse, et mon cœur ne lui appartient pas.

MATHÉUS.

Je comprends... par une raison toute simple, c'est qu'il appartient à un autre.

VALENTINE.

Je ne dis pas cela.

MATHÉUS.

Non... mais je suppose que le jour de cette fête brillante que donna votre tante la comtesse, à Sa Villa... un jeune officier aurait pu s'attacher à vos pas, ses yeux se seraient fixés sur les vôtres, qui ne seraient pas restés baissés.

VALENTINE.

Quoi, vous savez...

MATHÉUS.

Oui, je sais encore, que le soir, parmi les riches gondoles qui glissaient sur les eaux, la vôtre heurta violemment contre une pointe de rocher, et pensa chavirer, que vous jetâtes un cri d'effroi, et qu'enfin, sans le secours du jeune officier, vous auriez probablement augmenté le nombre des Dryades et des Amadryades du beau lac de Dizéo.

VALENTINE.

Ah! M. Mathéus, pouvais-je oublier le service qu'il m'avait rendu?

MATHÉUS.

Non... aussi ne l'avez-vous point oublié?

VALENTINE.

Son devoir, me dit-il, le rappelait dans le Duché, depuis ce temps, je ne l'ai pas revue, et je viens vous demander si je dois lui conserver ma foi?

MATHÉUS.

Vous m'en demandez-là plus long que je n'en sais.

VALENTINE.

Dois-je espérer que jamais un simple officier puisse obtenir main.

AIR *de Caleb.*

Entre nous quelle distance!
Son épée est tout son bien;
En maudissant sa naissance,
Il disait: je m'en souvien;
Un préjugé me lie,
Et s'élève entre nous; } (*bis.*)
Je donnerais ma vie
Pour être égal à vous. } (*bis.*)

MATHÉUS.

ENSEMBLE.

Grand dieu! plus d'espérance,
Quel malheur je prévoi!
Ayez de la prudence,
Et fiez-vous à moi.

VALENTINE.

Grand dieu, plus d'espérance,
Quel malheur je prévoi!
Jamais, jamais, je pense,
Il ne peut être à moi.

VALENTINE.

C'est à lui seul que je pense,
Et souvent, même, je crois,
Malgré le temps et l'absence,
Entendre encore sa voix.

SCÈNE V.

LES MÊMES. FERDINAND.

FERDINAND, *sans être vu.*

Un préjugé me lie,
Et s'élève entre nous;
Je donnerais ma vie
Pour être égal à vous,
Oui, je donnerais ma vie
Pour être égal à vous.

ENSEMBLE.

MATHÉUS.

Ah! quel plaisir extrême
Son cœur éprouve ici,
De voir celui qu'elle aime,
Si près d'elle, aujourd'ui.

VALENTINE.

Quelle surprise extrême!
Il revient aujourd'hui;
Coment celui que j'aime
Se trouve-t-il ici?...

FERDINAND, *entrant.*

Valentine, je vous revois enfin, on ne m'avait donc pas trompé; vous êtes maintenant attachée à la Cour de la grande Duchesse.

VALENTINE.

Mais comment avez-vous pu vous introduire dans ce Palais?

MATHÉUS.

Par la fenêtre, Mademoiselle, et c'est moi qui la tenais ouverte; moi, Mathéus Colombus, un philosophe, un sage, être forcé de faire la courte échelle aux amours, mais il le fallait pour le soin de votre réputation, et la tranquillité de ma propre conscience.

AIR : *Amis, voilà la riante semaine.*

Pour protéger vos vœux et votre flamme,
Au repentir, je m'expose aujourd'ui;
Mais vos chagrins ont su toucher mon âme,
Je me suis dit : soyons coupable aussi.

La faute est faite, eh bien, avec courage,
Moi, d'un gros tiers, je prétends me charger;
Quand on est trois, et qu'ensemble on partage,
Le poids, du moins, en paraît plus léger.

VALENTINE.

Ah! M. Mathéus, vous avez autant de bonté que de sagesse.

MATHÉUS.

Ne me dites pas de ces choses-là dans le moment où je maudis ma faiblesse... ne me faites pas rougir à mes propres yeux, je vous en prie... et songez plutôt à me répondre avec franchise... vous aimez Mademoiselle?

FERDINAND.

Oh! pour la vie.

MATHÉUS.

Bien. Pourriez-vous être heureuse sans Monsieur?

VALENTINE.

Jamais!

MATHÉUS.

Très-bien... c'est justement pour nous entendre là-dessus, que j'ai fait venir ici Monsieur par un chemin si inusité chez les philosophes... Mademoiselle de Padzi est d'une naissance illustre, elle vient d'être honorée d'un nouveau titre; vous n'êtes qu'un simple officier, à la suite du duc de Parme, probablement sans famille, puisque vous n'avez pas jugé à propos de nous la faire connaître. Eh bien! le conseil que j'ai à vous donner, c'est de vous oublier l'un et l'autre, le plutôt possible.

FERDINAND.

Ah! Valentine, vous connaîtrez trop tôt l'obstacle qui nous sépare... si je parlais, ce serait encore augmenter nos chagrins... aussi je venais vous adresser une dernière prière... le devoir m'ordonne de rester au Palais, tant que le neveu du duc de Parme y fera son séjour... de grâce, évitez sa présence... car si vos yeux rencontraient les siens, notre malheur serait encore plus grand.

VALENTINE.

Que voulez-vous dire, je ne puis vous comprendre?

MATHÉUS, *à part.*

Ni moi non plus... voilà encore un langage auquel je n'entends rien... et cependant je sais huit langues.

UN HEYDUQUE, *annonçant.*

La grande Duchesse!

MATHÉUS.

Mon élève! voilà précisément l'heure de son petit lever... vite, vite, monsieur l'officier... fuyez de ces lieux, vous connaissez le chemin... et épargnez du moins la réputation d'un philosophe. (*Il l'entraîne.*)

FERDINAND.

Adieu, Valentine, souvenez-vous de ma prière. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LA GRANDE DUCHESSE LÉOPOLDINE, MATHÉUS, VALENTINE.

CHŒUR.

AIR : *Charles-Quint, ce monarque sage* (de Manaziello.)

Chantons tous notre souveraine,
Et rendons-lui tous les honneurs ;
Quoiqu'enfant, elle est déjà reine,
Puisqu'elle régne sur nos cœurs.

LÉOPOLDINE, *entrant*

Fort bien, Messieurs, nous sommes contente... tenez, M. de Castelli, vous recommanderez ces pétitions à notre Ministre de l'Intérieur. (*à Valentine.*) Comtesse Padzi, il me semble que votre devoir vous appelait auprès de notre personne, surtout un jour comme celui-ci, vous ne nous quitterez plus d'aujourd'hui... nous le voulons.

VALENTINE.

Princesse, vous serez obéie... mais pourtant je voulais...

LÉOPOLDINE.

C'est bien, plus tard nous vous entendrons... Dieu! mon professeur, et je ne sais pas ma leçon.

MATHÉUS.

Midi un quart... Princesse, je suis à vos ordres.

LÉOPOLDINE.

Mais, M. Mathéus, vous savez qu'on me fiance aujourd'hui, et il me semble que vous pouvez bien me donner congé pour le jour de mes noces.

MATHÉUS.

Pardon, auguste Léopoldine, mais je dois vous donner votre leçon comme à l'ordinaire; autant que j'ai pu comprendre, la politique l'exige. Grâce à un nouveau moyen d'éducation que j'ai imaginé, j'aurai en même temps la satisfaction de pouvoir vous punir, et le bonheur de ne pas vous manquer de respect.

LÉOPOLDINE.

Comment, un nouveau moyen?

MATHÉUS.

Oui.,. et le nouveau moyen, je viens de l'envoyer chercher chez votre nourrice; tenez, le voilà justement qui arrive.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PRESTOLETTO, GUILHERY.

PRESTOLETTO.

Gare que je passe... Le jeune Guilhery.

LÉOPOLDINE.

Tiens, c'est mon frère de lait.

GUILHERY.

Dieu! c'est y joli, c'est y beau, ces Messieurs et ces Dames toutes dorées.

PRESTOLETTO.

Saluez Son Altesse, la grande duchesse de Toscane.

GUILHERY.

Eh ben! ousqu'elle est, Son Altesse?

MATHÉUS.

Approchez, jeune homme, c'est à moi de vous présenter... la voici, inclinez-vous.

GUILHERY.

Quien! la grande Duchesse... c'est la petite Léopoldine. Bonjour, Madame; ma sœur, comment que çà va, à c' matin, voulez-vous permettre que je vous embrasse?

MATHÉUS

Silence, petit imprudent... parler ainsi à Son Altesse.

LÉOPOLDINE.

De grâce, laissez-le dire... il ne peut encore avoir l'usage des Cours, et d'ailleurs sa naïveté m'amuse.

GUILHERY.

Ah! çà comment voulez-vous qu'on dise bonjour, vous autres?

AIR : *Il était un petit homme.*

GUILHERY.

Auprès d'un' grande dame,
Il n'est donc plus permis
D'être amis.

LÉOPOLDINE.

L'usage le réclame,
Et le respect aussi.

GUILHERY.

Quel ennui
Le pouvoir ici
Entraîne après lui.

LÉOPOLDINE.

Mon petit Guilhery.
Ils sont enfuis,
Les jours chéris
Où nous étions petits.

Même air.

Le poids de ma couronne
Me semble bien pesant,
Mon enfant.
Jadis, à chaque automne,
Quand tu me couronnais
De bleuets,
C'était moins joli,
Mais moins lourd aussi,
Mon petit Guilhery.

Hélas!

Ils sont enfuis,
Les jours chéris
Où nous étions petits.

LÉOPOLDINE.

Allons, Guilhery, parle sans crainte... dis-nous comment se porte ma bonne mère nourrisse?

GUILHERY.

Bien, Son Altesse... et vous?... Elle m'a chargé de vous apporter c'te galette et ce joli pot de beure de Fiézole.

LÉOPOLDINE.

Oh! il n'en manque pas ici, mais n'importe..... donne, Guilhery, j'accepte ton présent avec plaisir... M. de Castelli, prévenez Messieurs les officiers de ma bouche, que je veux manger de ce beure à tous mes seconds déjeûners. il me rappellera les souvenirs de mon enfance... Ah! çà, mon cher précepteur, c'est donc là le moyen dont vous me parliez.

MATHÉUS.

Nous allons causer de tout cela, si Votre Altesse veut bien que nous restions seuls... car je ne suis point chargé de l'instruction de tout le monde... je ne fais pas de cours publics. (*Elle fait signe de sortir.*)

PRESTOLETTO.

Moi, je vais à San Marco, porter les secours de Son Altesse.

MATHÉUS, *à Guilhery qui va pour s'éloigner.*

Non, restez, jeune homme.

CHŒUR *de sortie.*

Chantons tous notre Souveraine,
Et rendons-lui, etc.

SCÈNE VIII.

LÉOPOLDINE, MATHÉUS, GUILHERY.

MATHÉUS, *offre un siége à la Duchesse.*

La Grande Duchesse Léopoldine étant sur le point de conclure une alliance qui doit concilier à jamais les intérêts de Parme et de Florence, nous avons cru indispensable pour son instruction, d'adopter un système de science et de morale enseignées par l'exemple... C'est toi, mon petit ami, qui sera l'exemple...

LÉOPOLDINE.

Comment il étudiera avec moi?... Ah! tant mieux!... (*bas.*) Sois tranquille, nous jouerons ensemble; j'ai reçu ce matin de jolies petites marionettes toutes neuves.

MATHÉUS.

Sais-tu, mon enfant, quel sera ton emploi direct?

GUILHERY.

Dam! non, pas encore.

MATHÉUS.

Quand Son Altesse ne saura pas sa leçon, ou qu'elle aura quelque mouvement de vivacité, c'est toi qu'on punira.

LÉOPOLDINE.

Comment, punir Guilhery, pour moi?.... Certainement non, et je ne le souffrirai pas!

MATHÉUS.

Il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher, et l'on a pris des mesures à cet effet.

GUILHERY.

Mais quand elle saura bien sa leçon?...

MATHÉUS.

Elle sera récompensée, c'est trop juste.

GUILHERY.

Et moi, qu'est-ce que j'aurai?

MATHÉUS.

Oh! alors tu auras... ou plutôt tu n'aura pas... C'est encore juste.

GUILHERY.

V'là tout?... ce n'est pas beaucoup... Ah! bah! au fait... je me résigne... D'ailleurs j'ai l'habitude...

MATHÉUS.

Allons, je vois que le petit bonhomme a des dispositions pour son état... Mais puisque tout est convenu, nous pouvons commencer la leçon.

LÉOPOLDINE.

Ah! mon Dieu! et moi qui n'en sais que la moitié!

MATHÉUS, *tirant un livre de sa poche.*

C'est aujourd'hui votre leçon d'histoire, vous devez me réciter ce matin ce beau discours de la Reine Élisabeth, au moment où ses peuples veulent la contraindre à se marier... Je l'ai traduit moi-même en prose élégante.

LÉOPOLDINE, *récitant.*

Discours de la Reine Élisabeth.

MATHÉUS.

Après.

LÉOPOLDINE.

« Ma liberté m'était chère, mais les intérêts de mon » peuple sont ma première loi.

MATHÉUS.

Bien!

GUILHERY.

Çà va, çà va!

LÉOPOLDINE.

» Pour lui, je devais tout sacrifier, mes répugnances » comme mes affections.

MATHÉUS.

Très-bien!

GUILHERY.

Eh bien! mais c'est gentil!

LÉOPOLDINE, *hésitant.*

» L'époux que l'on m'a choisi.... l'époux que l'on m'a » choisi...

GUILHERY.

Aye!... aye!...

MATHÉUS.

» Je l'acceptais...

LÉOPOLDINE.

» Je l'acceptais...

MATHÉUS.

» Comme un nouveau....

LÉOPOLDINE.

» Comme un nouveau...

GUILHERY.

Oh! là, là, v'là qu'elle *ânonne*.

MATHÉUS.

» Garant de mon bonheur...

LÉOPOLDINE.

» Garant de mon bonheur... »

MATHÉUS.

De mon bonheur...

GUILHERY.

Ah! mon Dieu!... elle s'arrête sur mon bonheur...me v'là perdu!

LÉOPOLDINE.

Eh! bien, je ne sais pas, là...

MATHÉUS.

Je le vois bien, et çà ne peut pas se passer ainsi.

GUILHERY.

Oh ! je vous en prie, elle ne le fera plus.

MATHÉUS.

Çà ne peut pas se passer ainsi, te dis-je... Elle a fait une faute!... elle doit en être punie... Seulement pour la première fois, je veux bien être indulgent.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Allons bien vîte, approche-toi,
Et tends-moi l'oreille et la joue ;
Eh bien, je crois qu'il fait la moue.

GUILHERY.

Mais il me sembl' qu'il y a bien de quoi,
A ma plac' vous feriez comme moi.

MATHÉUS.

Tais-toi donc... et vous sans réplique
Songez à faire attention,
Voilà votre correction.

(*Il donne un petit soufflet à Guilhery, et lui tire l'oreille.*)

GUILHERY.

Oh ! là, là, mon dieu comme çà pique.

MATHÉUS.

Tu viens d'entrer en fonction.

LÉOPOLDINE.

Ne pleure pas, je t'en prie, mon petit Guilhery.

MATHÉUS.

Heim ! heim ! je crois que vous chuchottez, princesse, Voulez-vous donc exposer de nouveau ce jeune enfant à toute la rigueur de mon ministère... Mais on vient, du silence, et que toute la Toscane ignore que ce matin, sa Souveraine a oublié d'apprendre sa leçon.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE RÉGENT, VALENTINE, DEMOISELLES D'HONNEUR, ÉCUYERS. (*musique en sourdine.*)

LE RÉGENT.

Que les demoiselles d'honneur de Son Altesse s'empressent de la parer (*Valentine entre avec plusieurs demoiselles d'honneur.*) Le neveu du duc de Parme, le comte de Farnèse vient d'entrer au palais.

LÉOPOLDINE.

Mon époux !... ah ! comme mon cœur bat !... (*pendant la ritournelle, on pose sur sa tête une couronne et un voile.*)

VALENTINE, *à part.*

Sans doute, il fait partie de la suite du prince.... éloignons-nous....

LÉOPOLDINE.

Restez, comtesse de Padzi, au moment de la cérémonie de nos fiançailles, nous ne voulons pas être privée d'un des plus beaux ornemens de notre cour.

VALENTINE, *à part.*

Il le faut ! (M.)

LÉOPOLDINE.

Qu'on introduise notre noble fiancé, nous sommes prête à le recevoir.

SCÈNE X.

LES MÊMES, FERDINAND, SUITE.

CHŒUR.

AIR *Nouveau de M. J. Doche.*

Fêtons ce jour de gloire et d'espérance !
En ce palais, vos sujets empressés,
Viennent chanter cette heureuse alliance,
Et le bonheur des jeunes fiancés.

VALENTINE, *reconnaissant Ferdinand.*

O ciel ! Ferdinand ! qu'ai-je vu ?
(*à Mathéus.*)
Soutenez-moi, je vous en prie !

MATHÉUS.

Eh quoi ! le prince était mon inconnu ?...
Ah ! quel échec pour la philosophie !

LE RÉGENT.

Qu'avez-vous donc, comtesse ?

MATHÉUS.

Oh ! ce ne sera rien...

LE RÉGENT.

Souffrez, qu'à votre Altesse,
Je présente le prince.

LÉOPOLDINE, *à part, après avoir fait une grande révérence.*

Il est vraiment fort bien !

LE RÉGENT, *allant échanger les anneaux.*
Au nom de Parme et de Florence...

FERDINAND, *à demi-voix, regardant Valentine.*
Plus tard nous pourrons être unis ;
Ce soir..., il sera temps, je pense...

LE RÉGENT, *à part.*
D'un tel retard je suis surpris.

FERDINAND, *à sa suite.*
Messieurs, offrez à la Duchesse,
Tous ces présens, ces gages de ma foi.

LÉOPOLDINE.
Eh quoi!
Tout cela c'est pour moi?
Que c'est gentil d'être princesse!
(*Elle examine les présens.*)

FERDINAND, *bas à Valentine.*
Ah! de grâce, pardonnez-moi;
Un préjugé nous lie,
Et s'élève entre nous,
Je donnerais ma vie
Pour être égal à vous.

UN HEIDUQUE, *annonçant.*
La salle du festin est prête.

LÉOPOLDINE.
Suivez-moi.

REPRISE DU CHOEUR. (*Sortie générale.*)

SCÈNE XI.

LE RÉGENT, PRESTOLETTO.

LE RÉGENT.
D'où peut venir un tel changement dans les idées du prince? pourquoi différer l'échange des anneaux... Peut-être ménage-t-il quelque surprise à sa jeune fiancée... peut-être... mais qu'importe, l'ambassadeur de Naples ne peut arriver de sitôt, et ce soir tout sera terminé.

PRESTOLETTO, *accourant.*
Excellence!.. grande nouvelle! grande nouvelle!

LE RÉGENT.
Qu'as-tu donc à m'annoncer?

PRESTOLETTO.

Je revenais de San Marco d'un pas assez tranquille, cinq lieues à l'heure, lorsque j'aperçois sur la route une voiture à quatre chevaux, qui se dirigeait au grand galop vers les portes de Florence... je serre un cran, je m'élance, les chevaux redoublent de vitesse de part et d'autre, l'amour-propre s'en mêle... je dépasse la voiture, je gagne un quart-d'heure sur elle, et j'ai le bonheur de vous annoncer le premier que dans peu d'instans vous recevrez la visite de monseigneur l'ambassadeur de Naples.

LE RÉGENT.

O ciel! l'ambassadeur de Naples... je devine les motifs de son empressement... Quel embarras! faudra-t-il donc se décider à une rupture ouverte?.. fatal retard... Retournons auprès du comte de Farnèse, et tâchons de conclure sur-le-champ cette alliance. (*Il sort.*)

PRESTOLETTO.

Monseigneur a l'air enchanté de la nouvelle que je viens de lui apporter!

SCÈNE XII.

GUILHERY, PRESTOLETTO.

GUILHERY.

On va sans doute m'appeler pour me mettre à table... j'ai faim comme un grand seigneur... avec çà que j'ai été obligé de vous suivre à la course, depuis Pratolino jusqu'ici.

PRESTOLETTO.

C'est vrai que tu n'as pas les jambes aussi déliées que les miennes... Chacun son emploi... Ah! dame, mon garçon, tu as une belle place, mais il y a du mal à avoir, je sais ce qui en est, j'ai eu l'honneur de l'exercer pendant six ans auprès de Son Altesse le prince de Palerme... c'est à cela que je dois mon éducation.

GUILHERY.

Comment! pendant six ans vous avez... tous les jours?

PRESTOLETTO.

Exactement, plutôt deux fois qu'une... (*Bruit.*)

GUILHERY.

Oh! là, là, qu'est-ce que c'est que çà.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MATHÉUS.

MATHÉUS.

C'est affreux, c'est épouvantable, çà ne peut pas se passer ainsi.

PRESTOLETTO.

Diable! il paraît qu'il y a du nouveau pour toi.

MATHÉUS.

Quelle tête, quelle tête; malheur à la Toscane si nous ne réprimons pas ce petit caractère-là.

(*Il prend Guilhery par la main.*)

GUILHERY.

Ah! mon dieu, qu'est-ce que j'ai donc fait encore?

MATHÉUS.

Ce que tu as fait? pauvre petit innocent!... il me le demande... j'en frémis pour toi... Son Altesse était à peine entrée dans la salle du festin... qu'un malheureux écuyer marche sur sa robe... elle se retourne d'abord avec impatience, et lui lance un regard foudroyant... brise en mille morceaux ce superbe vase du Japon, qui nous avait été donné par le savant Mandarin Kia-o-Li, mon confrère de Pékin.

AIR : *Vaudeville du Ier prix.*

Pour la punir de sa colère,
Auprès de toi, je viens ici;
Car tu sens bien que cette affaire
Ne peut pas se passer ainsi.

PRESTOLETTO.

V'là c'que c'est que d'avoir des titres;
Le pauv' petit... en est-ce assez?
C'est la princesse qui cass' les vitres,
Et lui qui pay' les pots cassés.

MATHÉUS.

Rendre toute la Cour témoin de ses emportemens; heureusement sa punition est facile à trouver... elle devait assister à ce grand repas... eh bien! elle n'ira pas... c'est-à-dire si... elle ira, parce qu'on ne peut pas se passer d'elle; mais elle sera mise au pain sec... c'est-à-dire non, elle mangera tout ce qu'elle voudra, mais toi, tu dîneras par cœur.

GUILHERY.

Comment, par cœur... moi qui ai si faim... ah ben! c'est injuste, ce matin on ne m'avait pas parlé du pain sec; j'aime encore mieux...

MATHÉUS.

La princesse en sera plus mortifiée.

(*On apporte une petite table, sur laquelle il y a une carafe d'eau et un morceau de pain.*)

PRESTOLETTO.

Tiens, voilà ton déjeûner qu'on apporte, j'espère qu'il y a du luxe... regarde un peu la jolie petite table.

GUILHERY.

J' crois bien, il n'y a rien dessus... j'aimais mieux mon écuelle de bois, au moins il y avait de la soupe aux choux.

MATHÉUS.

Allons, remets-toi, mon enfant, bon appétit... je vais faire part à la princesse du profond chagrin que tu éprouves... allons, mange, mange, et surtout ne te fait pas de mal; quant à toi, Prestoletto, cours vite chez les médecins de Son Altesse... à la suite de sa colère, elle s'est trouvée indisposée, et elle est rentrée dans son appartement.

PRESTOLETTO.

J'y vais, j'y vais, respectable M. Mathéus.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XIV.

GUILHERY, *seul.*

J'ai beau retourner mon pain de tous les côtés, çà n'y mettra pas quelque chose dessus, (*s'approchant de la porte par laquelle on est sorti.*) et dire que par là on mange de si

bonnes choses... Quelle odeur! tâchons d'entr'ouvrir la porte, et de manger mon pain à la fumée; çà sera toujours çà.

(*Il est sensé regarder dans la salle du festin, et n'aperçoit pas Léopoldine qui entre par la petite porte dérobée et s'avance jusqu'à la table.*)

SCÈNE XV.

LÉOPOLDINE, GUILHERY.

LÉOPOLDINE.

Personne ici... bon, je n'ai pas été vue... j'ai supposée une indisposition... on me croit rentrée dans mon appartement, et je me suis échappée. Pauvre enfant, c'est pour moi qu'on voulait lui faire faire un si mauvais dîner.

AIR : *Petit blanc.*

Ah! je fus bien coupable,
Mais par bonheur, je puis,
Pour lui, couvrir la table
De nougats, de biscuits,
De gâteaux et de fruits.

(*Elle couvre la table de gâteaux, et se cache derrière le fauteuil.*)

GUILHERY.

Quelle odeur embeaumée!
Çà r'double encor ma faim;
N'avoir que d' la fumée
A mettr' dessus son pain.

(*Il jette son pain et s'approche de la table.*)

Ah! mon dieu! qu'est-ce qui m'a envoyé toutes ces friandises-là... faut que ce soit une bonne petite fée que j'ai pour marraine, comme dans les contes de ma mère l'Oie.

LÉOPOLDINE, *cachée.*

Cherche bien, mon bon frère,
Et tu trouveras, je croi;
Ton lutin tutélaire
N'est pas bien loin de toi.

GUILHERY, *l'apercevant.*

Tiens, Son Altesse.

LÉOPOLDINE.

Elle-même, maintenant tu peux te mettre à table... je te tiendrai compagnie.

GUILHERY.

Comment, vous ?

LÉOPOLDINE.

Oui, mais à une condition, c'est qu'il faudra que tu manges tout... pour qu'on ne s'aperçoive de rien.

GUILHERY, *attache sa serviette.*

Quant à çà, soyez tranquille. (*il mange.*) O dieu ! des gâteaux et des confitures, v'là que je me raccommode joliment avec la Cour, moi...

LÉOPOLDINE.

Dieu ! est-ce gentil de faire comme çà la dinette ensemble !... à propos, il faut que je te dise un secret... mais tu n'en parleras à personne.

GUILHERY.

Moi, non, parole d'honneur.

LÉOPOLDINE.

Eh bien !... tu as vu mon fiancé ?

GUILHERY.

Oui, il est assez gentil.

LÉOPOLDINE.

Je crois bien !... apprends donc, mon cher enfant, que depuis le moment où je l'ai vu, mon cœur lui a appartenu. Je l'aime ! et je sens là que je l'aimerai toute la vie.

GUILLERY.

Ah ! oui dà !... mais il me semble qu'on ne vous mariera que pour rire.

LÉOPOLDINE.

Sans doute, mais quand j'aurai seize ans, ce sera pour tout de bon.

GUILHERY.

Ah ben ! vous n'avez plus que dix ans à attendre, ce n'est pas beaucoup.

LÉOPOLDINE.

Pas beaucoup, quand on aime comme [illegible] que dis-je, étourdie que je suis... tu n'[illegible]

toi, Guilhery. (*changeant de ton.*) Ne prends donc pas toutes les confitures.

GUILHERY.

Ah! c'est vrai, je n'y pensais pas... au surplus, je n'ai plus faim. (*Ils se lèvent.*)

LÉOPOLDINE.

Et puis, tu ne sais pas, je vais avoir de nouveaux maîtres.

GUILHERY.

Comment, de nouveaux maîtres? ah bien! moi je ne vous le conseille pas... vous n'avez pas assez de mémoire ni de disposition.

LÉOPOLDINE.

Bah! laisse donc, quand je veux!... tiens, tout-à-l'heure, dans mon appartement, j'ai relu deux fois ma leçon de ce matin...

GUILHERY.

Eh bien?

LÉOPOLDINE.

Eh bien! ta journée de demain est assurée...

GUILHERY.

Moi? ah! quel bonheur.

LÉOPOLDINE.

Mais ce n'est pas tout, je vais aussi avoir des maîtres de musique et de danse.

GUILHERY.

Ah b'en moi je n'ai pas besoin de çà pour danser... je sais la danse du pays.

LÉOPOLDINE.

Vraiment? tu la sais?... moi aussi. Eh bien! donnez-moi la main, Monsieur; relevez la tête, et ne tenez pas vos pieds en dedans. (*Ils dansent.*)

LÉOPOLDINE, *s'arrêtant.*

Ah! je suis harassée... mais soutenez-moi donc, Monsieur; vous n'avez pas la moindre idée des convenances.

GUILHERY.

Dam'! j'n'ose pas, moi... j'aimerais mieux vous laisser tomber, que de vous manquer de respect.

LÉOPOLDINDE.

Ah! mon dieu, j'entends du bruit... si c'était M. Mathéus.

GUILHERY.

Dieu ; et c'te table encore servie.

(*Il recule la table, et met les gâteaux dans sa poche.*)

LÉOPOLDINE.

S'il me voyait ici, il te punirait encore... ah ! mon dieu ! que vois-je ? ce n'est pas lui, c'est le comte de Farnèze, avec ma première demoiselle d'honneur... quel empressement auprès d'elle... ah ! je ne sais ce que j'éprouve... connaîtrais-je la jalousie... Guilhery, éloigne-toi.

GUILHERY.

Mais...

LÉOPOLDINE, *avec dignité.*

Sortez. (*il sort.*) Les voici... cachons-nous... si j'étais trahie... qu'ils tremblent. (*Elle se cache.*)

SCENE XVI.

LÉOPOLDINE, VALENTINE, FERDINAND.

FERDINAND.

Vous refusez de m'entendre, de grâce, Valentine, écoutez-moi, ne craignez rien ; le tumulte de ce repas empêchera qu'on ne s'aperçoive de notre absence.

VALENTINE.

Toute explication est désormais inutile, Monseigneur... ai-je le droit d'en exiger de vous ?...

FERDINAND.

Vous pouviez plaindre mon sort, mais vous ne pouviez soupçonner mon cœur, puisqu'il ne s'agissait que d'un hymen contracté avec un enfant...

LÉOPOLDINE.

Un enfant !

FERDINAND.

La politique seule, m'imposait ce sacrifice... mais, vous l'avez vu !... j'ai retardé mo[illegible]e le moment de cette alliance qui fait mon malheu[illegible]

LÉOPOLDINE.

L'ingrat!

VALENTINE.

Et que prétendez-vous faire?

FERDINAND.

Le sais-je moi-même?

VALENTINE.

Eh bien, Monseigneur, puisque pour moi vous avez pu oublier votre devoir, c'est à moi de vous le rappeler; songez que cette union doit assurer le bonheur de cette contrée, de celle sur laquelle vous devez régner un jour.

FERDINAND.

Valentine, vous venez de me rendre à moi-même, j'aurai le courage d'accomplir votre volonté.

AIR : *Un page aimait.*

Dans le malheur, le peuple, pour son prince,
Du dévouement n'écoute que la voix;
On voit alors, chez nous, chaque province
Donner son or et son sang pour ses rois.

VALENTINE.

Vous porterez, quelques jours, la couronne,
Montrez-vous noble et grand, à votre tour;
Oubliez-moi, votre peuple l'ordonne,
En sacrifice offrez-lui votre amour.

LÉOPOLDINE.

Quelle perfidie! Dieux, que les hommes sont faux!... n'importe, ayons du courage, il ne saura jamais combien il m'était cher... mais il saura comment je sais me venger...

(*Elle sort par la petite porte par laquelle elle est entrée.*)

SCÈNE XVII.

FERDINAND, VALENTINE, *puis* MATHÉUS ET GUILHERY.

MATHÉUS, *tenant Guilhery.*

Viens, jeune enfant, quittons tous deux le séjour corrompu des cours.

VALENTINE.

Qu'avez-vous donc, M. Mathéus?... quelle pâleur sur vos traits;

FERDINAND.

Expliquez-vous?

MATHÉUS.

L'ambassadeur de Naples est arrivé; il a offert l'alliance du duc de Palerme, le régent s'est vu dans la cruelle nécessité de la refuser.

FERDINAND.

O ciel! je ne puis plus hésiter...

MATHÉUS.

L'ambassadeur a voulu repartir sur-le-champ: le prince régent furieux m'a fait demander près de lui... C'est moi, lui ai-je dit, qui ai favorisé l'amour de ces deux jeunes imprudens... Ainsi, mon nouveau mode d'éducation m'est appliqué à moi-même; c'est vous qui avez commis la faute, et c'est moi qui suis proscrit.

VALENTINE.

Vous?

MATHÉUS.

Oui, je pars, mon système à la main, sans même demander mon salaire.

GUILHERY.

Est-ce que vous ne pouirrez pas partir sans moi?... je n'ai pas encore donné ma démission.

MATHÉUS.

Non, jeune enfant, je ne dois pas t'abandonner à des mains étrangères... Viens avec moi... Dieux, mon élève! serais-je donc forcé de rougir à ses yeux!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LA GRANDE DUCHESSE LÉOPOLDINE, LE RÉGENT, L'AMBASSADEUR DE NAPLES.

CHOEUR.

AIR : *du Concert à la Cour.*

Hommage à la princesse,
Qui, sur nous, doit régner un jour;
Qu'ici, chacun s'empresse
De lui prouver tout notre amour.

LÉOPOLDINE, *arrivant à grands pas:*

Ah! vous voilà, prince?... j'étais sûr de vous trouver ici.....

LE RÉGENT.

Duchesse, tout est prêt pour la cérémonie des fiançailles.

LÉOPOLDINE.

Je le sais... mais avant, permettez-moi de remercier monsieur l'ambassadeur de Naples d'avoir bien voulu, à ma prière, rester à la cour quelques instans de plus... Maintenant qu'un soin plus important nous occupe,... prince Strozzi, Docteur Mathéus, comte Ferdinand de Farnèse, vous, comtesse de Padzi; vous tous, enfin, qui m'entourez, veuillez m'entendre.

(*Elle prend son sceptre et monte sur son trône.*)

MATHÉUS.

Que veut-elle dire?...

LÉOPOLDINE.

Ma liberté m'était chère, mais les intérêts de mon peuple

sont ma première loi; pour lui, je devais tout sacrifier, mes répugnances comme mes affections.

MATHÉUS, *à part.*

Qu'entends-je?... le discours d'Elisabeth!

LÉOPOLDINE.

L'époux que l'on m'a choisi, je l'acceptais comme un nouveau garant du bonheur de tous, mais les circonstances ont changé; deux princes aspirent à ma main, une préférence serait injurieuse pour l'un d'eux; je dois donc imposer silence à mon cœur, et j'ai fait un autre choix qui, je l'espère, recevra l'approbation de nos sujets et de nos alliés.

MATHÉUS.

Elle sait!

GUILHERY.

Oh! oui, c'te fois-ci, çà va bien, elle ne m'avait pas menti.

LÉOPOLDINE.

Elisabeth... (*se reprenant.*) Léopoldine n'aura jamais d'autre époux que le trône de Toscane.

(*mouvement général.*)

MATHÉUS.

Elle sait sa leçon, discours d'Elisabeth; c'est ma prose... *ô venerande puer*, j'en ai les larmes aux yeux!

LE RÉGENT.

Quoi! vous saviez?...

LÉOPOLDINE, *descendant.*

(*Bas.*) Je savais... je savais ma leçon. (*haut.*) Je te le disais bien Guilhery, que ta journée était assurée. Comtesse Valentine de Padzi, Son Altesse, notre régent, daigne vous accorder le titre de princesse. (*à Guilhery.*) Toi, mon enfant, retourne au village, mes bienfaits t'y suivront; au moins, tu ne seras pas témoin des intrigues de la cour... va, mon petit ami. Vous, mon bon professeur, restez toujours auprès de moi, et j'espère qu'à l'avenir, vous n'aurez plus

besoin d'exercer votre système... Maintenant, laissez-moi seule, j'ai besoin de me recueillir un instant.

(*Tout le monde se retire dans le fond*)

LÉOPOLDINE, *au Public.*

AIR : *Vaudeville du Baiser au porteur.*

Quoiqu'enfant, je chéris la gloire,
Comme les plus grands souverains ;
Mais ils ne craignent que l'histoire,
Moi, je crains mes contemporains.
Messieurs, songez à ma jeunesse,
Daignez montrer, en cet instant,
Un grand respect pour la princesse,
(*faisant la révérence.*)
De l'indulgence pour l'enfant.

FIN.

ON TROUVE CHEZ BEZOU, LIBRAIRE,

BOULEVARD SAINT-MARTIN, N° 29,

AVANT, PENDANT ET APRÈS, * Esquisses historiques, par MM. Scribe et de Rougemont. PRIX : 3 FRANCS.

Cette Pièce, dont le succès a été si brillant à la représentation, obtiendra, n'en doutons pas, la même faveur à la lecture ; chacun voudra connaître comment sont représentées nos trois dernières époques historiques.

* Cette Pièce étant ma PROPRIÉTÉ EXCLUSIVE, je déclare qu'elle ne pourra jamais être publiée que par moi, et que, conformément aux lois, je poursuivrai devant les tribunaux toute édition contrefaite.

L'ART

DE SE FAIRE AIMER

DE SON MARI.

ON TROUVE, CHEZ BEZOU, LIBRAIRE,
Boulevard Saint-Martin, N° 29,

AVANT,
PENDANT ET APRÈS,

ESQUISSES HISTORIQUES,

PAR MM. SCRIBE ET DE ROUGEMONT.

Prix : 3 *francs*.

Cette pièce, dont le succès a été si brillant à la représentation, obtiendra, n'en doutons pas, la même faveur à la lecture; chacun voudra connaître comment sont représentées nos trois dernières époques historiques.

THÉATRE
D'EUGÈNE SCRIBE,

HUIT VOLUMES in-8°, PRIX : 7 FR. LE VOLUME.

Cette entreprise se poursuit avec activité, et son succès prouve aux éditeurs qu'ils ont bien connu le goût du public; c'est en effet une heureuse idée d'avoir réuni en corps d'ouvrage une série de petits chefs-d'œuvre qui tous ont obtenu, sur nos différens théâtres, le plus brillant succès.

Cette édition, imprimée avec le plus grand soin sur très-beau papier fin satiné, revue par M Scribe lui-même, et contenant des notes de l'auteur, des préfaces, et le rétablissement des passages supprimés par la censure, contiendra, en outre, plusieurs pièces qui ne pourront jamais être publiées que dans cette collection, et au nombre desquelles se trouvent : *Avant, Pendant et Après*, *le Mariage d'argent*, *la Vieille*, *la Dame Blanche*, etc., etc., etc.

Les quatre premiers volumes sont en vente; ils contiennent trente-six pièces; les autres se succèderont sans interruption.

Santine, Joseph Xavier Boniface, known as

L'ART

DE SE FAIRE AIMER

DE SON MARI,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR

MM. XAVIER, DEVILLENEUVE et DUPEUTY,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 3 SEPTEMBRE 1828.

PRIX : 2 FRANCS.

Paris,

BEZOU, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DU THÉATRE DE M. SCRIBE,

BOULEVARD SAINT-MARTIN, N° 29,

Vis-à vis le nouveau Théâtre de l'Ambigu-Comique.

1828.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ÉDOUARD D'ARCEY	M. Fédé.
OSCAR DE BEAUFOUR.....	M. Bernard-Léon.
PHILIBERT, jeune médecin.....	M. Volnys.
Mme DARCEY.....	Mlle Clara.
Mme OSCAR DE BEAUFOUR....	Mme Darcey.
Mme DE ROSELLE, jeune veuve.	Mme Dussert.
Mlle PRUDENCE, vieille femme de confiance de Mme Darcy.....	Mme Guillemin.
FIFINE, femme de chambre de Mme de Roselle.....	Mlle Clorinde.
Gens invités.	
Domestiques.	

Au premier acte la Scène est à Paris.
Au deuxième.....à Auteuil.
Au troisième.....à Paris.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON,
rue Git-le-Cœur, n°. 7.

L'ART

DE SE FAIRE AIMER DE SON MARI,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

Acte premier.

Le Théâtre représente un Salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

DARCEY, PHILIBERT.

PHILIBERT.

Conçois-tu mon malheur, mon cher Darcey?... se voir préférer un rival mystérieux, dont la conduite est un problême, dont le nom est une énigme; ce serait à en perdre la tête, si on n'était pas philosophe.

DARCEY, *encore presqu'endormi.*

Hein?... tu dis que... ah! oui... ton rival inconnu... Eh bien! mon cher docteur... je sais qui il est.

(*Il étend les bras comme un homme à peine éveillé.*)

PHILIBERT.

Dis-tu vrai?

DARCEY.

Oui, je suis persuadé que cet amant mystérieux qui se

cache à tous les yeux; que tu crois voir partout et nulle part...

PHILIBERT.

Eh! bien... c'est...

DARCEY.

C'est l'ombre d'un de tes ex-malades... un lutin, un vampire, qui revient tout exprès de l'autre monde pour te tourmenter dans tes amours avec ta jolie veuve, et te faire expier tes ordonnances.

PHILIBERT.

Trève de plaisanteries, Darcey, je suis amoureux... amoureux sérieusement, (*en riant.*) et l'on ne plaisante pas sur des malheurs comme ceux-là.

DARCEY.

Un malheur! tu as raison, mon ami; il y a trois degrés dans les infortunes du cœur... le premier, c'est d'être amoureux; le second, c'est d'être aimé... oui, oui, d'être aimé... le troisième et dernier degré, c'est d'être marié... il y en a bien encore un quatrième, mais je ne t'en parle pas, tu es philosophe.

PHILIBERT.

Quoique tu en dises, je veux me marier... jette les yeux autour de nous, dans notre société... combien d'épouses fidèles, de bonnes mères de famille.., Madame Oscar; ta femme surtout... madame Darcey.

AIR :

Chacun admire son bon ton;
Elle est aimable, douce et belle :
Bref! de sagesse et de raison,
Vraiment ta femme est un modèle.

DARCEY.

Ah! par exemple, c'en est trop!
On ne vint jamais, sur mon âme,
Réveiller les gens en sursaut...
Et pour leur parler de leur femme!

Je ne sais pas... mais lorsque tu parles de ma femme... tu y mets un feu!...

PHILIBERT.

C'est qu'elle a toutes les qualités, toutes les vertus que je voudrais trouver dans la mienne.

DARCEY.

Heureux Philibert ; tu es encore dans l'âge des illusions ; mais écoute... Comme toi, j'ai connu cet amour si doux, si passionné... alors j'aurais payé de ma vie le droit d'obtenir la main de Clarice... En effet, elle était pleine d'attraits, de grâces, de talens... on la citait comme la femme la plus séduisante de tout Paris, et je l'aimais mille fois plus encore que tu n'aimes ta madame de Roselle... on nous maria... Je dois l'avouer : je goûtai le bonheur le plus parfait pendant... trois mois, pendant six, peut-être!... mais peu à peu le charme s'évanouit; l'uniformité du mariage, l'habitude, que sais-je?... ma femme est toujours aussi bonne, aussi aimable... eh bien! ses prévenances m'ennuient, ses attentions me fatiguent... enfin mon ami, tu vois devant toi l'homme le plus malheureux du monde.

SCÈNE II.

LES MÊMES, Mlle PRUDENCE.

PRUDENCE.

Madame fait ses complimens à Monsieur, et demande comment il se porte ce matin.

DARCEY, *à Phlibert.*

Tiens, quand je te le disais... voilà déjà que çà commence. (*à Prudence.*) Vous veniez m'annoncer mademoiselle Prudence...

PRUDENCE.

Que Madame envoie savoir comment Monsieur a passé la nuit.

DARCEY.

Ah! oui... assurez-là de mon respect; dites-lui que je me porte bien... très-bien.

PRUDENCE.

Elle prie Monsieur de passer chez elle avant de sortir.

DARCEY, *à part.*

Nous y voilà. (*haut.*) J'aurai grand plaisir à la voir... j'irai.... dites-lui cent choses; tout ce qu'il vous plaira.

PRUDENCE, *avec un grand sérieux.*

Je n'y manquerai pas, Monsieur.

(*Elle fait une révérence, et sort.*)

SCÈNE III.

DARCEY, PHILIBERT.

DARCEY.

Tu le vois, docteur... impossible de causer librement avec un ami; relancé dès le matin; je te le conseille, mon cher Philibert, profite de mon exemple, renonce au mariage, bannis la jolie veuve de ton cœur, et laisse le champ libre à ton rival, c'est le meilleur moyen de te venger de lui.

PHILIBERT.

Lui laisser le champ libre; malheureusement c'est déjà fait.

DARCEY.

Bah!...

PHILIBERT.

Hélas oui. Tu sais bien que je ne suis pas plus timide qu'un autre; comment se fait-il donc que depuis un an que j'aime, que j'adore madame de Roselle, je n'aie pu encore prendre sur moi de me déclarer. Quand elle est absente, je fais les plus beaux projets... des discours superbes!... qui indubitablement la subjugueraient... et quand je la vois... j'hésite... je balbutie... et si j'ose presser sa main... entre les miennes... c'est pour lui tâter le pouls, et lui demander des nouvelles de sa santé.

DARCEY.

Ah! tu en es là! je te croyais plus fort.

PHILIBERT.

Moi aussi! enfin la dernière fois que je la vis, je crois vraiment que j'allais parler... je me sentais d'une hardiesse .. j'étais en verve..... lorsque j'appris par Fifine que j'avais un rival... un rival mystérieux!... tu sens bien qu'alors mon amour-propre se trouve blessé; et depuis quinze jours je n'ai point remis les pieds chez madame de Roselle.

DARCEY.

Tu as bien fait!

PHILIBERT.

Mais j'y retournerai.

DARCEY.

Tu auras tort! tu veux donc te marier à toute force? ainsi donc, mon exemple ne te suffit pas... eh bien! je vais t'en citer un autre... tu me vantais tout-à-l'heure le bonheur de deux ménages... le mien, n'en parlons point... je jouis d'une tranquillité... d'un calme, insupportables.... quant à notre ami, l'estimable avoué, Oscar de Beaufour, c'est autre chose; s'il passait un jour sans se quereller avec sa femme, il dirait le soir en s'endormant: j'ai perdu ma journée.

PHILIBERT.

Tu vas me citer là le personnage le plus singulier de toute la Bazoche parisienne, un homme incapable d'apprécier les qualités de sa femme... un excellent convive... mais sans goût, sans esprit; si ce n'est celui de la gourmandise; il laisse le soin de son étude à son premier clerc, et si, par hasard, on le rencontre à la salle des Pas-Perdus, ce n'est qu'avec un pâté de foie gras, ou une terrine de Nérac, qu'il porte sous son bras en guise de dossier.

DARCEY.

Ne vas-tu pas en dire du mal... un ami!... un compagnon de plaisirs.

PHILIBERT.

Le ciel m'en préserve ne savons-nous pas apprécier comme lui tous les charmes de madame Chevet.

DARCEY.

A la bonne heure, donc... à propos de gourmandise... tu es des nôtres, ce matin... tu sais que je reçois à déjeûner plusieurs de nos amis, et entr'autres ce cher Oscar, qui veut nous faire hommage d'une expédition succulente qu'il a reçue de Strasbourg et du Périgord.

PHILIBERT.

Eh! parbleu... j'entends sa voix!

DARCEY.

Je m'étonnais aussi qu'il ne fût pas arrivé le premier.

SCENE IV.

LES MÊMES, OSCAR, *tenant sous son bras une bourriche, et un pâté encaissé.*

OSCAR, *en entrant.*

AIR : *Ah! bravo, Figaro.*

Ah! me voilà, me voilà, me voilà....
Oui, je suis là, je suis là, je suis là!
C'est ainsi que je voyage,
Et, chargé de ce fardeau,
Je me dis comme le sage :
Omnia mecum porto.
Poulardes fines,
Perdrix, bécassines,
Faisans de la Chine,
Salmi,
Brocoli,
Ou fraises du Chili,
Que n'êtes-vous ici!
Biscottes,
Charlottes,
Et fraîches compottes,
Nougas,
Ananas,
A notre fin repas,
Ne vous verrons-nous pas?
Quant à moi, me voilà,
Oui, me voilà, (*ter.*)
Oui, je suis là. (*ter.*)

(*Tirant sa montre.*)

Onze heures un quart... heure militaire!... (*au domestique qui le suit avec une bourriche d'huîtres*) Halte-là, beau page... c'est ici la frontière: allez préparer le champ de bataille... dans la salle à manger... voici les redoutes à enlever... allez!... (*lui montrant un panier de Champagne.*) Et que l'artillerie mousseuse soit frappée de glace... (*le domestique sort.*) Bonjour, mes amis... bonjour.

PHILIBERT.

Comment va la santé, mon cher Oscar?

(*Il lui tâte le pouls.*)

OSCAR.

Voyez... approfondissez!... je vous préviens que je suis attaqué de deux maladies mortelles... la faim et la soif... je n'en ai jamais eu d'autres! (*il rit très-fort.*) ah! ah! ah!

DARCEY.

C'est çà! et vous n'avez besoin pour en guérir, que d'une ordonnance de votre cuisinier.

OSCAR.

Au moins, ce docteur là, ne me met pas à la diète comme Philibert. Quinze jours! je les ai sur le cœur, pas sur l'estomac, par exemple!...

PHILIBERT.

Tranquillisez-vous mon cher malade! vous savez que quand je suis présent, vous avez carte-blanche.

OSCAR.

C'est vrai! aussi, depuis huit jours, nos séances gastronomiques ont été déclarées en permanence. Pas en comité secret, par exemple! car vous vous permettez d'amener des dames. Oh! mes amis, quelle faute!... la présence du beau sexe à table est une hérésie en fait de gourmandise... Hier, avez-vous assez abusé de mes talens? tandis que vous mangiez en riant, avec la servante justifiée et l'intéressante Clari, je découpais... je découpais..... je découpais... Çà mange tant, ces dames à pirouettes.

DARCEY.

Mais aujourd'hui, nous ne sommes qu'entre nous.

PHILIBERT.

Tous mauvais sujets!

OSCAR.

J'entends! un repas de corps.

DARCEY.

Nous n'aurons pas même nos femmes.

OSCAR.

Tiens! je crois bien.

PHILIBERT.

Il me semble pourtant que la société de Madame Oscar, ne peut être que très-agréable.

DARCEY.

Ah! çà, ne vas-tu pas aussi lui parler des vertus de sa femme.

OSCAR.

Ah! mon ami, je vous en prie, nous sommes ici pour nous amuser. Ce n'est pas que je veuille médire de ma femme, madame Oscar de Beaufour. Nous vivons fort heureux ensemble; elle de son coté, moi du mien.... Appartement séparé.

PHILIBERT, *riant.*

C'était donc un mariage d'inclination.

OSCAR.

Oui, du côté des grands parens.

DARCEY.

Et l'amour ?

OSCAR.

Je n'ai pas l'honneur de connaître ce petit gaillard-là.... Ma femme est fière, elle fréquente les hôtels du faubourg Saint-Germain, moi, l'hôtel des Américains... Elle recherche le luxe, l'éclat, les parures; moi, la table, et quoique avoué au tribunal de première Instance... Des cinq Codes, je n'apprécie que le sixième .. Celui des gourmands... Aussi, ma femme me les reproche sans cesse... Dans notre querelle d'hier, par exemple, non, dans celle d'avant-hier...

PHILIBERT.

Il parait que chez vous, c'est périodique et quotidien.

OSCAR.

Dites donc, Darcey... Le docteur qui se permet de critiquer.

DARCEY.

Il est grand partisan du mariage.

OSCAR.

Vraiment! quelle folie! Je l'attends à la fin de la lune de miel.

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mlle PRUDENCE, *entrant d'un côté, un domestique de l'autre.*

PRUDENCE.

Madame, prie Monsieur de vouloir bien venir prendre le chocolat avec elle.

OSCAR, *à part.*

Oh! le chocolat... Le dejeûner matrimonial.

DARCEY, *à part.*

Allons, encore. (*haut*) Dites à votre maîtresse, mademoiselle Prudence, que j'aurais beaucoup de plaisir... certainement... mais plus tard, en ce moment je me sens indisposé.

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Ces Messieurs sont arrivés et vous attendent dans la salle à manger.

DARCEY, *bas au domestique.*

Plus bas donc! nous y allons.

OSCAR.

A la bonne heure... Parlez-moi de çà.

PHILIBERT, *à Oscar.*

Il était placé entre le vice et la vertu... je lui rends justice, il n'a pas hésité.

OSCAR, *à Darcey.*

Bien, mon ami... je suis content de vous; vous marchez avec le siècle... La gastronomie, c'est l'âme de la civilisation. Témoin, nos institutions modernes et la multiplicité de nos petits bazars gastronomiques.

AIR : *Quand on ne dort pas la nuit.*

Les Américains, le gourmand,
Corcelet, ou le gastronome,
Madame Chevet, le friand,
On en compterait jusqu'à cent
Que dans tout Paris on renomme.
Autrefois, dans le bon vieux temps
On voyait tous les cœurs sensibles
Se prendre par les sentimens;
Maintenant
On les prend
Par les comestibles!

A table! à table! (*Ils entrent dans la salle à manger.*)

SCENE VI.

Mlle PRUDENCE, *puis* Mme DARCEY.

PRUDENCE, *les regardant partir.*

Mariez-vous donc! Madame qui est si bonne, si douce,

si vertueuse, que faut-il donc faire pour fixer ces maudits hommes!

Mme DARCEY, *en négligé du matin.*

Eh! quoi, Prudence! tu es seule, où donc est-il?

PRUDENCE.

Dans son appartement, Madame.

Mme DARCEY.

Tu ne l'as donc pas vu?

PRUDENCE.

Au contraire, Madame, je l'ai vu... je lui ai parlé... je lui ai exprimé le désir que vous aviez de le voir, et là dessus, Monsieur a jugé à propos de rentrer chez lui, avec le docteur Philibert et ce gros gourmand d'avoué.

Mme DARCEY.

Jamais femme fut-elle traitée avec une si cruelle indifférence! et c'est toujours d'un air poli, galant même, que mon mari m'accable de son mépris... Mais dis-moi, quelles nouvelles Antoine t'a-t-il données hier?

PRUDENCE.

Toujours les mêmes, Madame, Monsieur votre mari a passé une partie de la journée d'hier à Auteuil, chez cette prétendue veuve.

Mme DARCEY, *soupirant.*

Je ne peux donc plus en douter.

PRUDENCE.

Et le monde qui ne juge que sur les apparences, en voyant Monsieur, s'éloigner sans cesse de chez lui, met sans doute les torts de votre côté.

Mme DARCEY.

Va, crois moi, laissons parler ce monde que tu redoutes .. que me fait son opinion! je ne crains point ses reproches, je ne désire point ses louanges... je veux pleurer seule, cacher mes peines, les supporter... Le temps peut les diminuer et la patience les adoucir! si mon mari conserve de l'honneur, de la sensibilité, ma complaisance le ramènera peut-être; pourquoi rejetterais-je l'espérance de le voir revenir à moi.

PRUDENCE.

C'est cela même, quand Monsieur sera vieux, triste, goutteux, maussade, il viendra regretter auprès de vous les plaisirs qu'il ne pourra plus trouver près d'une autre.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Les maris sont, en effet,
Pareils à la girouette
Qui tourne et qui ne s'arrête
Que quand la rouille s'y met.
Lorsque leurs cœurs sont de glace,
Lorsque la goutte tenace,
A nos genoux les terrasse,
Ils daignent se rapprocher :
Voyez donc la belle grâce;
Il faut bien rester en place,
Quand on ne peut plus marcher !

Mme DARCEY.

Ne parlons plus de cela, Prudence, et pendant que M. Darcey n'est pas là... donne-moi les comptes que j'ai demandés à notre homme d'affaires.

PRUDENCE.

Les voilà, Madame !

Mme DARCEY, *s'assied près d'une table et s'apprête à les examiner.*

Voyons !...

CHŒUR *dans la coulisse.*

AIR : *Ah! quelle nuit pleine d'appas !*

Ah ! quel repas,
Rempli d'appas !
A table,
Amis, signalons-nous,
A table, à table!
Que bientôt devant nous,
Ce pâté délectable (*bis.*)
S'écroule (*bis*) sous nos coups. (*bis.*)

Mme DARCEY,

Quel est ce bruit ?

PRUDENCE.

Ce sont ces messieurs qui déjeûnent.

Mme DARCEY, *lisant, après un soupir.*

« *Nouvelles sommes à accorder par [illegible]tre prochain.*
» *Dépenses pour les affaires par [illegible] Monsieur,*
» *trois cents louis.*»

PRUDENCE.

Les affaires particulières !.. et c'est Madame, qui est forcée d'approuver.

Mme DARCEY.

Combien il en coûte, pour tant de vains plaisirs !.. Passons. (*elle lit.*) « *Pour la toilette de Madame.* » Ah ! nous pouvons réduire cela de moitié.

PRUDENCE.

Eh bien !.. à votre place... J'en mettrais le double... le triple !..

AIR : *Vaudeville de l'Écu de six francs.*

Oui, moi, j'agirais à ma guise,
Je me révolterais bientôt.

MADAME DARCEY.

Il faut bien que j'économise
Si mon mari dépense trop.
J'établis ainsi la balance,
Pour que ses torts restent cachés.

PRUDENCE.

C'est cela même.....

Monsieur commet tous les péchés,
Et Madame en fait pénitence....

Mme DARCEY, *sans l'écouter, et lisant toujours.*

Que vois-je ?.... « *Réparations à faire à notre château de* « *Laurency*... » Est-ce que mon mari voudrait le rendre habitable et en prendre le titre... Mais qui vient ici ?..

PRUDENCE.

C'est madame Oscar !..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme OSCAR, UN LAQUAIS.

Mme OSCAR.

Pardon, ma chère amie, si je viens vous arracher à vos graves occupations... Mais, quoique vous soyez en retard avec moi de plusieurs visites, je viens vous proposer ce matin une promenade charmante avec quelques dames de notre connaissance.

PRUDENCE.

Ah! j'espère que voici une belle occasion... Madame veut-elle que je prépare sa toilette?..

Mme DARCEY.

Non, Prudence,... laisse-nous

(*Prudence sort avec le laquais.*)

SCÈNE VIII.

Mme DARCEY, Mme OSCAR.

Mme DARCEY.

Excusez-moi, ma chère amie, si je ne puis me rendre à votre invitation... Mais vous savez combien la toilette et la promenade ont peu d'attraits pour moi.

Mme OSCAR.

Pourquoi renoncer au monde? pourquoi vous affliger? Parce que votre mari vous délaisse.. mais de ce côté, ne serais-je pas plus malheureuse que vous, si je daignais m'apercevoir de la froideur et de la conduite de mon cher époux.

Mme DARCEY, *lui indiquant la porte à droite du spectateur.*

Chût! ils sont là!..

Mme OSCAR.

A table, je parie!

Mme DARCEY.

Oui.

Mme OSCAR.

Je m'en doutais... Combien ces messieurs sont aimables.. Heureusement je connais la dignité de notre sexe, et je sais me mettre au-dessus de pareils procédés.

Mme DARCEY.

Ma chère Amélie, je serais encore bien heureuse, si je n'avais à reprocher à M. Darcey que son indifférence!

Mme OSCAR.

Comment... et que voulez-vous dire?

Mme DARCEY.

Que je suis plus à plaindre que vous ne le pensez, et que le cœur de mon mari appartient à une autre.

Mme OSCAR.

Vous me surprenez...

Mme DARCEY.

Jusqu'à présent, je n'avais que des soupçons... aujourd'hui, j'ai une certitude bien cruelle... Avez-vous entendu parler d'une jeune dame qui, depuis peu, demeure à Auteuil, et se nomme madame de Roselle.

Mme OSCAR.

Madame de Roselle?

Mme DARCEY.

Eh bien!... cette tristesse que vous me reprochez sans cesse, ces larmes que je voudrais en vain cacher à tous les yeux... mes chagrins... mes tourmens, c'est elle qui les cause; c'est elle enfin qui m'a ravi le cœur de mon mari.

Mme OSCAR.

Ma bonne amie, je crois qu'en ce moment le dépit vous abuse. Cette madame de Roselle que vous accusez, est mon amie d'enfance; nous avons été élevées dans le même pensionnat. Veuve depuis deux ans d'un magistrat distingué, elle habite sa maison d'Auteuil, et je crois pouvoir vous répondre d'elle comme de moi-même.

AIR *d'Aristippe.*

Sous les dehors d'une folie extrême,
Elle nous cache un cœur fait pour aimer,
Et ce serait la raison elle-même,
Si la raison savait toujours charmer.
Un sentiment dont vous seriez victime,
D'elle jamais n'obtiendrait de retour;
Il faut avoir mérité son estime
Avant d'avoir des droits à son amour.

Mme DARCEY.

Ah! que ne puis-je vous croire? Mais, comme moi, l'on vous a trompée... j'en ai la preuve.

Mme OSCAR.

Expliquez-vous.

Mme DARCEY.

Tous les jours M. Darcey se rend secrètement chez elle, et n'en sort que fort tard...

Mme OSCAR.

C'est impossible!..

Mme DARCEY.

Je l'ai fait suivre.

Mme OSCAR.

Je ne reviens pas de ma surprise, et je ne puis croire encore.....

OSCAR, *à haute voix, dans la coulisse.*

A la prospérité du sol périgourdin!

DARCEY, *de même.*

A la santé des belles!

TOUS LES CONVIVES.

A la santé des belles!.. (*On entend le choc des verres et le tumulte de la fin d'un repas.*)

Mme OSCAR.

Tout ce que vous m'avez dit m'étonne à un point! Je conçois un projet... Mais ces messieurs sortent de table. Silence, jusqu'à ce que nous ayons découvert la vérité.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DARCEY, PHILIBERT, OSCAR, CONVIVES.

(*Ils ont tous la tête un peu échauffée.*)

CHŒUR *entrant.*

AIR *de l'Écarté.*

Profitons des beaux jours;
Le seul plaisir durable,
Mes amis, c'est à table
Qu'on le trouve toujours.

OSCAR.

Le sage doit bien déjeûner,
Sait-il, hélas! s'il doit dîner?

CHŒUR.

Profitons des beaux jours,
Etc., etc.

DARCEY.

Nous voilà! nous voilà!.. Vous vous impatientiez peut-être, ma chère amie; mille excuses... Comment avez-vous passé la nuit? Antoine, mon cheval est-il sellé?

OSCAR, *prenant la main à Darcey et à Philibert.*

Messieurs!.. dites donc!.. voilà ma femme... Si nous nous en allions...

PHILIBERT.

Ah!.. y pensez-vous?.. cela serait inconvenant...

OSCAR.

C'est juste!.. (*à sa femme.*) Bonjour, madame... Comment avez-vous passé la nuit?.. qu'est-ce qu'on dit de nouveau à l'étude?

Mme OSCAR, *tournant le dos à son mari, et s'adressant à madame Darcey.*

Je vous le disais bien... que j'étais plus malheureuse que vous.

DARCEY, *à sa femme.*

Eh bien! ma chère... dites, comment vous trouvez-vous ce matin?

Mme DARCEY.

L'âme assez émue, Monsieur; mais les peines du cœur inquiètent peu ceux qui les font naître... aussi ne prennent-ils pas le soin de nous en consoler.

DARCEY.

Mais pardonnez-moi, Madame... les indispositions de l'âme... je vous assure, au contraire...

OSCAR.

Oui, oui... les peines du cœur!.. Est-ce que nous ne partons pas pour cette course au bois... Je crois que le docteur a peur d'engager une lutte avec moi...

PHILIBERT.

Non, non... je tiens plus que jamais à notre pari.

AIR : *Vaudeville de l'Homme vert.*

Cette lutte qui nous rassemble
Sera charmante, en vérité;
On verra galopper ensemble
La Bazoche et la Faculté.

DARCEY.

Mais, de vos belles cavalcades,
Qui paiera les frais et dépens?

OSCAR.

Cela regarde ses malades.....

PHILIBERT.

Cela regarde ses clients!

DARCEY.

Allons, allons, partons!..

OSCAR.

C'est-çà... partons!.. partons!.. Antoine, mon chapeau... ma cravache...

Mme DARCEY, *à son mari.*

Vous sortez, Monsieur!

DARCEY.

Oui, Madame; non pour cette course... je déteste les courses. Mais j'ai une affaire... une affaire essentielle...

Mme OSCAR, *à demi-voix.*

Nous avons là deux maris qui sont des modèles de galanterie...

Mme DARCEY.

Puis-je au moins savoir, Monsieur, si vous serez assez obligeant pour revenir dîner avec moi.

DARCEY, *qui a pris son chapeau.*

Mais... vous promettre sans savoir... il serait fort inconvenant de vous faire attendre... peut-être oui... peut-être non.

Mme DARCEY, *cherchant à cacher son émotion.*

Quel dédain! toujours le même... il va chez elle, sans doute!...

DARCEY.

Mais qu'avez-vous donc?

Mme DARCEY.

Rien, Monsieur... rien...

DARCEY.

Pardon, vous paraissez émue! qu'avez-vous, ma chère Clarice?

(*Pendant le couplet suivant, Philibert parle bas à madame Oscar, et Oscar cause avec les convives.*)

AIR : *De Julien.*

Pourquoi ce mystère entre nous?
Qui peut donc causer vos alarmes?

MADAME DARCEY, *très-émue.*

Je n'ai pas de secrets pour vous.

DARCEY.

Pourtant vous me cachez vos larmes;
Un souvenir cause-t-il vos regrets?
Pourquoi ces pleurs que je vous vois répandre?

MADAME DARCEY.

Mes pleurs, vous sauriez les comprendre,
Si vous aviez aimé jamais...

PHILIBERT, *qui a observé Darcey et sa femme.*

Allons, allons, Darcey, tu ne seras pas des nôtres.

DARCEY.

Non, non... je ne sortirai pas, je passerai la journée avec ma bonne Clarice.

PHILIBERT.

Allons, Oscar, à notre pari! (*à madame Oscar.*) Madame, permettez-moi de vous offrir la main jusqu'à votre voiture.

OSCAR.

C'est çà... partons... justement je me sens en verve.

(*Il agite sa cravache d'un air triomphant.*)

OSCAR, PHILIBERT, LES CONVIVES.

AIR : *Contredanse de la Dame blanche.*

Allons, bien vite il faut partir,
Pour courir
Après le plaisir;
Oui, puisqu'il nous appelle,
A sa voix il faut obéir!
Sans plus tarder, amis, sortons.
Discrètement, ici, laissons
Ce couple fidèle!
Plus heureux, nous le reverrons.

(*Ils sortent ainsi que madame Oscar.*)

SCÈNE X.

Mme DARCEY, DARCEY.

Mme DARCEY, *avec un sourire.*

Comment, Monsieur... vous me restez?

DARCEY.

Oui, ma chère amie!... je veux passer la matinée toute entière avec toi... je m'en fais une fête... allons, allons, reprends un peu de gaîté... tu ne saurais croire combien un sourire te rend piquante.

Mme DARCEY.

Il ne tient qu'à vous, mon ami, de me voir toujours gaie.

DARCEY, *d'un ton caressant.*

Comment, j'aurais ce pouvoir sur toi?... sais-tu que tu me rends fier;... j'ai donc toujours le même empire sur ton cœur?

Mme DARCEY.

En pouvez-vous douter!... ah! mon cher Edouard!... si vous le vouliez, je serais heureuse.

DARCEY, *la pressant légèrement dans ses bras.*

Vraiment!... je me reproche d'avoir négligé de te faire ma cour... de m'être trop occupé d'affaires... qui te sont étrangères... tu es si douce, si bonne... j'ai tant d'attachement pour toi... (*Il l'embrasse.*)

Mme DARCEY.

Ah! Monsieur!... ce bonheur que vous cherchez si loin... ne pourriez-vous donc pas le trouver ici?

DARCEY.

Tu as bien raison, on n'est jamais si heureux que dans l'intérieur de son ménage... il suffit de se voir, de s'aimer, de se le dire... sans avoir recours à des distractions toujours importunes... Clarice! si tu faisais un peu de musique.

Mme DARCEY.

Volontiers, mon ami... je vais vous chanter cette romance, dont vous avez composé pour moi, les paroles et la musique, quelques jours avant notre mariage.

DARCEY.

Ce n'est pas très-neuf... mais chanté par toi.

Mme DARCEY, *qui a ouvert le piano, et approché une chaise, à part.*

Allons!... je l'espère, je n'ai pas tout à fait perdu le cœur de mon Edouard.

DARCEY, *s'appuyant sur sa chaise.*

J'écoute!...

Mme DARCEY.

AIR *nouveau de M. Roga.*

Prolongeons le temps des amours,
Jurons de nous aimer toujours!

Tes yeux font naître mon délire,
Plus que toi l'on ne peut charmer,

Plus que moi l'on ne peut aimer,
Et mon bonheur est de redire :
Prolongeons le temps, etc., etc.

DARCEY, *applaudissant légèrement.*

Bravo!... charmant!... ne m'avais-tu pas parlé... si nous prenions le thé ensemble!... ce matin, tu chantes comme un ange!... le second couplet surtout va très-bien à ta voix... je vais sonner Prudence, n'est-ce pas?

(*Il sonne.*)

Mme DARCEY, *se levant.*

Vous désirez prendre le thé, mon ami?

DARCEY.

Oui, avec toi.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, Mlle PRUDENCE, *apportant le thé.*

PRUDENCE.

Madame a sonné... que vois-je! Monsieur est ici!... en tête à tête avec Madame...

Mme DARCEY, *d'un air content.*

Prudence, nous prendrons le thé.

PRUDENCE.

Ah! Monsieur... ah! ma chère maîtresse!... ce que je vois me fait un plaisir! je crois que j'en pleure de joie.

DARCEY.

C'est bien, ma bonne Prudence!... je vous sais gré de cette marque d'attachement... le thé... le thé, s'il vous plaît.

PRUDENCE.

Voilà, voilà, Monsieur... (*elle sert le thé sur un guéridon, et approche des sièges, à part.*) Laissons-les seuls, ils doivent avoir bien des choses à se dire.

(*Elle sort, Madame et M. Darcey s'attablent*)

Mme DARCEY, *à part.*

Je crois le moment favorable pour le ramener tout-à-fait.

DARCEY.

Le thé est excellent!

Mme DARCEY, *avec ménagement.*

Mon ami, puisque vous pouvez être si heureux chez vous... pourquoi fuir sans cesse un bonheur si facile... à quel prix achetez-vous des plaisirs frivoles et dangereux; les veilles prolongées altèrent votre santé, vos dépenses exagérées nuisent à votre fortune... vous refusez souvent à la nature un repos qu'elle exige... les mets les plus délicats ne flattent plus votre goût.

DARCEY.

Au contraire, je viens de te dire que le thé est excellent.

Mme DARCEY.

Je ne veux pas mettre sous vos yeux le peu d'ordre qui régnait dans vos affaires... les pertes considérables que vous avez faites au jeu.

DARCEY, *à Prudence qui entre.*

Prudence... du sucre. (*Elle en apporte, et sort.*)

Mme DARCEY.

Mettez la main sur votre cœur, mon ami... pensez-vous n'avoir aucun reproche à vous faire?

DARCEY, *d'un air déjà un peu ennuyé.*

Crois bien, que mon cœur et mes principes...

Mme DARCEY.

Votre cœur est bon... et c'est à lui que je m'adresse: j'ai négligé le monde, tout ce qu'il a d'attrayant m'a peu flattée... j'ai fixé mes regards sur vous seul... vos goûts ont été mon étude... vos intérêts, ma principale occupation!... les heures qu'une femme de mon âge passe à sa toilette, je les ai passées avec votre homme d'affaires!...

DARCEY.

Intérêts!... homme d'affaires... tu dis vrai... tu as bien raison... je suis loin de te contredire. (*appelant.*) Prudence! de l'eau. (*Elle en apporte et sort.*)

Mme DARCEY.

Par mon économie, je vous ai fourni les moyens de vous éloigner plus encore de moi.

DARCEY, *ne l'écoutant presque plus.*

Tu parles au mieux..

(*Darcey s'appuie plus fortement sur sa chaise, et tourne un peu le dos à la table. Une musique en sourdine commence ici.*)

Mme DARCEY.

Je ne veux point vous parler des chagrins que vous m'avez causés ; le passé... je laisse à l'avenir le soin de le faire oublier... Je ne m'oppose point à ce que vous goûtiez les plaisirs que votre âge et votre fortune vous mettent à même de rechercher, mais au moins, soyez mon ami, payez ma tendresse par des égards... continuez, comme aujourd'hui, à me montrer quelqu'assiduité... daignez... (*elle se lève, le regarde et s'aperçoit qu'il dort.*) Hélas ! à qui s'adressent mes discours ?... il ne m'entend plus !... l'ingrat !... cet homme est insensible !

(*Elle se couvre la figure de son mouchoir.*)

AIR :

Non, plus d'espoir ! j'ai perdu sa tendresse !
Ce dernier trait m'éclaire sur mon sort.

PRUDENCE, *entrant avec un plateau.*

Ah ! quel beau jour pour ma bonne maîtresse !
Madame !... eh bien !... que vois-je ?... il dort !

FIN DU PREMIER ACTE.

Acte deux.

Le Théâtre représente un kiosque élégant, en forme de boudoir. Le fond est entièrement ouvert, et laisse voir un jardin anglais et une terrasse, de laquelle on descend au moyen d'un escalier pratiqué au milieu. Une toilette, une harpe, un tabouret, des chaises garnissent le kiosque. A droite et à gauche sont deux portes qui sont censées conduire dans les appartemens.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE ROSELLE, FIFINE.

Mme DE ROSELLE, *achevant une lecture.*

« Le principal mérite d'une femme, n'est pas de savoir » charmer, la difficulté pour elle, c'est d'entretenir l'amour » qu'elle a fait naître. » J'aime assez cette idée... il n'y a qu'une femme qui puisse donner de tels préceptes.

FIFINE, *brodant.*

Oui, Madame,... mais bien peu d'entre nous savent les mettre à exécution.

Mme DE ROSELLE.

Cela est vrai... A propos, Fifine, où sont ces romances et ces jolis nocturnes qui me sont nouvellement arrivés de Paris?

FIFINE.

Les voici, Madame.

Mme DE ROSELLE.

C'est bon, c'est bon... mets-les là... (*allant vers sa toilette.*) Voilà des cheveux qui m'impatientent... cette boucle-là veut toujours se séparer des autres. (*regardant les romances.*) Voyons les titres. Rien d'Auber.... de Boyel-

dieu... allons, décidément je m'en tiendrai à la chanson qu'a dernièrement composé pour moi le vicomte de Laurency... Je veux la savoir avant qu'il n'arrive.

(*Elle fredonne quelques notes de musique.*)

FIFINE.

Savez-vous, Madame, que M. de Laurency...

Mme DE ROSELLE.

Il est fort aimable, n'est-ce pas?

FIFINE.

Oui, Madame, fort aimable, je le crois... mais pourquoi monsieur le vicomte met-il toujours un air de mystère dans les visites qu'il vous rend?... pourquoi les stores de sa voiture sont-ils toujours baissés?... pourquoi son coupé est-il toujours sans armes, et ses gens sans livrée?...

Mme DE ROSELLE.

Eh bien! c'est peut-être tout cela même qui me plaît en lui... d'ailleurs, c'est pour moi une ancienne connaissance; je l'ai vu aux eaux... il plaisait beaucoup à mon oncle le conseiller... Veuve, libre de mon choix... retirée dans ma solitude d'Auteuil, ne puis-je y braver la médisance? (*Elle fredonne.*)

FIFINE.

Eh bien, Madame, je me méfie de tout cela... et si vous vouliez m'en croire... Mais vous chantez au lieu d'écouter mes conseils.

Mme DE ROSELLE.

Oui, Fifine... par une raison toute simple... c'est que je sais me conduire, et que je ne sais pas ma chanson.

FIFINE.

Ah! si ce pauvre M. Philibert savait cela... lui qui vous aimait tant.

Mme DE ROSELLE.

Lui? m'en a-t-il jamais dit un mot?... Monsieur prend de l'humeur... il est plus de quinze jours sans venir me voir... Mais j'entends du bruit au bout de la terrasse.

FIFINE.

Quelqu'un descend de cheval.

Mme DE ROSELLE.

Est-ce le vicomte?

FIFINE.

Non, Madame... c'est M. Philibert.

Mme DE ROSELLE.

Vraiment, c'est lui... Comment me trouves-tu, Fifine? comment suis-je aujourd'hui?

FIFINE.

Très-bien, Madame.

Mme DE ROSELLE.

En ce cas, fais entrer.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PHILIBERT.

PHILIBERT.

C'est encore moi, Madame.

Mme DE ROSELLE.

Encore vous?... mais il y a quinze jours qu'on ne vous a vu.

PHILIBERT.

Quinze jours!... vous les avez comptés?

Mme DE ROSELLE.

Non, Monsieur; mais je pensais que des occupations importantes...

PHILIBERT.

En effet! si vous me revoyez, si ma présence vous contrarie... croyez qu'il n'y a rien de ma faute... J'étais au bois avec mon ami Oscar que vous connaissez... Il s'agissait d'un pari, d'une course entre nous... nous étions prêts à partir... on donne le signal.

AIR *d'une Marche catalane.*

Au galop!... au galop!... au galop!...
Avec assurance
Chacun s'élance;
Au galop, au galop, au galop,
Nous passons bientôt
La porte Maillot.

Déjà mon cher rival,
Sur son cheval,
En faible écuyer,
Perdant l'étrier,
Se laisse effrayer;
Je l'entends crier

Qu'il ne veut plus parier.
Mais je l'avais passé,
Son cheval lassé
Se voit en retard,
Lui fait un écart,
Et puis, sans égard,
Au rond Mortemart
Dépose Oscar
Et repart...
Au galop, au galop, au galop,
Le laissant par terre,
Et dans la poussière,
Au galop, au galop, au galop...
En faisant un saut,
Il s'enfuit bientôt.

A mon coursier soudain,
Je lâche la main;
Il sait, entre nous,
Le chemin si doux
Qui conduit chez vous;
Car, plus d'une fois,
Il le franchit autrefois...
Moi, sans m'inquiéter,
Me laissant porter,
Vraiment j'ignorais
Qu'ici je venais:
Je m'en aperçoi;
Mais quand je le voi,
Dans votre cour, malgré moi,

Au galop... au galop... au galop...
Mon cheval me mène,
Ou plutôt m'entraîne
Au galop, au galop, au galop,
Il me mène ici,
Et bref, me voici.

Mme DE ROSELLE.

En vérité, Monsieur, vous avez un coursier qui est plus aimable que vous... Fifine, fais en sorte qu'on lui donne des soins... je veux que mes gens lui témoignent toute ma reconnaissance. (*Fifine sort.*)

PHILIBERT.

Quant à moi qui ne mérite pas autant d'égards... j'aurais craint d'être indiscret... et par hasard, Madame, si j'avais

troublé quelque visite qui vous fût plus agréable que la mienne... certain vicomte, je suppose.

Mme DE ROSELLE.

Que voulez-vous dire?... existe-t-il une loi qui défende aux dames de recevoir les hommages d'un homme aimable, fut-il même titré?... Si cette loi était proposée, je suis sûre que la Chambre des Pairs la rejeterait à l'unanimité.

PHILIBERT.

D'accord, Madame... mais vous avouerez du moins que j'ai bien du malheur, puisqu'un autre... car enfin, vous n'avez pu... vous y tromper... et quoique... mes sentimens...

SCÈNE III.

LES MÊMES, FIFINE.

FIFINE, *entrant.*

Une dame est en bas dans sa voiture, et demande à parler en secret à Madame.

Mme DE ROSELLE.

En secret!... que peut-elle me vouloir?... Fifine, faites monter par cet escalier.

(*Elle indique du doigt la gauche du théâtre.*)

PHILIBERT, *à part.*

Quelle indifférence!... recevoir si facilement... quand notre discussion allait devenir si intéressante... (*haut.*) Madame, je me retire.

Mme DE ROSELLE.

Vous partez, docteur? serons-nous encore quinze jours sans vous revoir?

PHILIBERT.

Je l'ignore, Madame. (*Il salue froidement et sort.*)

SCÈNE IV.

Mme DE ROSELLE, Mme DARCEY, FIFINE.

Mme DE ROSELLE.

Il est piqué!.. je le reverrai bientôt... mais quelle peut être cette dame, et pourquoi n'a-t-elle pas dit son nom?..

(*Madame Darcey entre. Toutes deux se saluent avec réserve et politesse.*) Madame, l'honneur que vous daignez me faire.

Mme DARCEY.

Voudrez-vous bien, Madame, excuser une liberté...

Mme DE ROSELLE.

Fifine... approchez des siéges !

(*Fifine approche des siéges et sort: les deux dames s'asseyent.*)

Mme DARCEY.

La visite d'une personne qui n'a pas l'honneur d'être connue de vous, peut vous paraître extraordinaire, importune même... et sans madame Oscar, je n'aurais osé...

Mme DE ROSELLE.

Elle est mon amie intime, et je la remercie d'avance de m'avoir adressée une dame dont le ton et les manières... annoncent...

Mme DARCEY.

Elle vous a présentée sous des traits si avantageux.... m'a fait une peinture si animée de votre obligeance, que j'ai risquée une démarche... Je viens éprouver, Madame, si ce caractère sensible et généreux... peut vous engager à... à...

Mme DE ROSELLE.

A quoi, Madame...

Mme DARCEY.

A me rendre un service important; mais avant de m'expliquer... j'oserai vous adresser une question. (*cherchant à lire dans ses regards.*) Quelle est votre opinion sur M. Darcey?

Mme DE ROSELLE.

M. Darcey ! ce nom m'est inconnu, Madame.

Mme DARCEY, *se levant.*

Alors, je n'ai plus rien à vous dire... permettez-moi....

(*elle va pour se retirer.*)

Mme DE ROSELLE, *à part, la regardant.*

Ce ton... cet air... tout cela me paraît étrange. (*haut en l'arrêtant.*) Vous venez d'exciter ma curiosité, Madame, daignez reprendre votre place, et m'apprendre quel est ce M. Darcey?

Mme DARCEY, *d'un ton très-ému.*

Vous n'avez aucun intérêt à le savoir, et moi je craindrais de vous répondre.

Mme DE ROSELLE, *à part.*

Comme elle paraît agitée... son émotion me touche... (*haut et avec intérêt.*) De grâce, Madame, expliquez-vous... ne craignez pas de m'accorder votre confiance et dites-moi qui vous êtes.

Mme DARCEY, *hésitant.*

Une femme autrefois heureuse... aujourd'hui bien à plaindre ; jusqu'à présent j'avais cru posséder le cœur de mon mari, mais il m'a été ravi, et c'est une autre qui maintenant est parvenue à le fixer.

Mme DE ROSELLE.

Si c'est là le seul sujet de vos peines, je crains de ne pas le traiter assez sérieusement pour vous plaire... Cependant tout m'intéresse en vous... j'aimerais à vous servir... mais, Madame, n'attachez-vous pas trop d'importance à un malheur si commun... l'inconstance d'un mari est-elle donc une chose si rare... sachons nous résigner dans les calamités générales.

Mme DARCEY.

Me résigner... ah ! Madame!.. est-ce possible... quand on aime sincèrement.

Mme DE ROSELLE.

Croyez-moi... si sans avoir du goût pour une autre, votre époux vous montrait une froideur habituelle, vous auriez raison de vous affliger... mais la beauté, les grâces ont conservé leur empire sur son cœur, et pour reprendre vos droits, Madame, vous n'avez qu'à vous servir de vos avantages.

AIR : *De la Robe et les Bottes.*

En fait d'amour, quand nous faisons la guerre,
Nous triomphons toujours facilement,
Les hommes ne résistent guère ;
Mais nos vaincus s'échappent aisément.
Charmer, pour nous n'est qu'une faible gloire,
Nous n'avons pas cueilli tous nos lauriers,
Le difficile, après une victoire,
C'est de savoir garder nos prisonniers.

Mme DARCEY.

Mais quand on n'a rien à se reprocher, et qu'une conduite exacte...

Mme DE ROSELLE.

Ah! nous y voilà!.. j'aurais parié que vous alliez me tenir ce langage, cette folie nous est commune à toutes.

Mme DARCEY.

Peut-on changer son caractère?.. je l'avoue, depuis deux ans mon mari m'a toujours vue égale dans mes procédés... dans mes sentimens

Mme DE ROSELLE.

Eh! voilà le mal... je jurerais que votre rivale est mille fois moins belle que vous, et moins digne d'être aimée... mais je jurerais aussi qu'elle possède une adresse... un art, dont vous ne savez pas faire usage... Ne l'avez-vous jamais vue?

Mme DARCEY, *hésitant.*

Cette question m'embarrasse.

Mme DE ROSELLE.

Pourquoi? quelle sorte de femme est-ce?

Mme DARCEY.

Madame...

Mme DE ROSELLE.

Est-elle donc si redoutable?

AIR : *Vos Maris en Palestine.*

Si j'étais à votre place,
Moi, je ne la craindrais pas;
Montrez un peu plus d'audace!
MADAME DARCEY.
J'aurais peur de tels combats...
Chez elle, l'esprit, la grâce,
S'unissent à mille appas;
Pourtant, j'en conviens tout bas...
Si j'étais à votre place,
Moi, je ne la craindrais pas.....

Mme DE ROSELLE.

Vous avez trop de modestie et pas assez de confiance dans vos forces. Croyez-moi, au lieu de vous désespérer.. entrez hardiment dans la lice... osez le disputer à votre rivale, tournez contre elle les armes dont elle se sert pour blesser votre cœur et je vous réponds de la victoire.

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme OSCAR.

Ah! vous voilà, mes bonnes amies, j'ai forcé la consigne en apprenant que vous étiez ensemble... Bonjour, Caroline! (*à madame Darcey.*) Eh bien! Madame, êtes-vous satisfaite de cette entrevue et me remercierez-vous de vous avoir donné cette nouvelle amie?

Mme DARCEY, *à demi-voix à madame Oscar.*

Elle est charmante... et maintenant tous mes soupçons sont dissipés.

Mme DE ROSELLE.

Une nouvelle amie!.. oui... je serais fière de mériter ce titre... de partager entre vous deux un sentiment si doux, et mon plus grand désir serait de vous voir également heureuses.

Mme DARCEY.

Hélas!.. malgré vos conseils je ne sais si je dois l'espérer encore.

Mme OSCAR.

Et moi, je ne l'espère plus...

Mme DE ROSELLE.

Que veux-tu dire?

Mme OSCAR.

Que ce matin, en sortant de chez madame Darcey, j'ai encore éprouvé, de la part de mon mari, les humiliations les plus sensibles... Tout entier au plaisir qu'il se promettait, il n'a pas daigné m'adresser un mot, un seul mot. Est-il rien de plus insultant, et devant ces messieurs, encore. Je semblais être une étrangère pour lui...

Mme DE ROSELLE.

C'est qu'aussi les torts sont peut-être un peu de ton côté.

Mme OSCAR.

Comment?

Mme DE ROSELLE, *passant entr'elles.*

Ecoutez : de mes deux amies, l'une n'use pas assez des avantages que le hasard lui a donnés, l'autre en abuse peut-être... Quoiqu'indispensable, la vertu seule ne suffit

pas pour attacher, si un peu d'adresse ne lui prête son secours... L'art de se faire aimer de son mari, c'est de savoir obéir sans faiblesse et de ne jamais négliger ce qui l'a charmé en nous... Vous avez donné dans les deux excès... (*à madame Oscar.*) Toi, par trop de fierté. (*à madame Darcey.*) Vous, par trop d'abandon!.. Croyez-moi, Madame, voulez-vous le fixer... rassemblez autour de vous tous les plaisirs... et surtout variez-les à l'infini... s'il vous a laissée triste, qu'il vous retrouve gaie... Soyez tout ce qu'il aime... tout ce qui peut lui plaire. Toi, ma chère Amélie, montre lui moins d'aigreur et de dédain, daigne faire quelques pas au-devant de lui pour l'attirer à toi. Peut-être pour t'aimer, ton mari n'attend-il que ta permission... Maintenant, mesdames, que chacune de vous se rappelle la leçon que je viens de lui donner, car il paraît que décidément je suis devenue un grave professeur, que l'on vient consulter de toutes parts sur l'art si difficile de se faire aimer de son mari.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FIFINE, *accourant.*

FIFINE.

Madame, madame, Monsieur le vicomte de Laurency vient d'entrer... il est en bas...

Mme DARCEY, *à part.*

Le vicomte de Laurency!.. quel soupçon!..

Mme OSCAR.

Quel est ce Monsieur de Laurency?

Mme DE ROSELLE.

Un homme assez aimable qui me fait la cour.

Mme DARCEY.

Comment... à vous?

Mme DE ROSELLE.

Et pourquoi pas... ne puis-je à mon gré disposer de ma main?.. (*à Fifine.*) Mais, Fifine, allez lui dire que j'ai compagnie et que je ne puis le recevoir...

Mme OSCAR.

Non... je craindrais d'être indiscrète, et je me retire... D'ailleurs je tiens à mettre tes conseils à l'essai... je re-

monte en voiture, je me dirige du côté du bois; sans doute y rencontrerai-je Monsieur Oscar.

Mme DE ROSELLE.

C'est cela, commence dès aujourd'hui.

Mme OSCAR.

M'accompagnez-vous, ma chère Clarice?..

Mme DE ROSELLE.

Non....je la garde!..

Mme DARCEY.

Comment... Mais je ne voudrais pas être vue...

Mme DE ROSELLE.

Ecoutez... Monsieur de Laurency me recherche... vous allez voir comment je me conduis avec lui.

AIR : *Au Plaisir, à l'Amour.*

Suivez bien ma leçon,
Le bonheur de la vie,
Souvent à la folie
Doit plus qu'à la raison.
Votre mari, d'un amant ne diffère
Que par des soins, des sermens oubliés,
Mais entrez là, vous saurez la manière
De ramener ces messieurs à vos pieds!

FIFINE, *rentre et annonce.*

Monsieur le vicomte de .....

Mme DE ROSELLE.

Bien! (*à madame Oscar.*) Toi, sors par cette porte et cours au-devant de ton mari... (*à madame Darcey.*) Vous, entrez vite dans ma bibliothèque... à travers cette jalousie, vous verrez... vous entendrez tout...

Mme DARCEY.

Mais pourtant...

ENSEMBLE.

Suivez bien ma } leçon,
Suivez bien sa }
Le bonheur de la vie,
Etc., etc.

(*Madame Darcey entre dans la chambre à la droite du théâtre; madame Oscar et Fifine sortent par la gauche.*)

SCÈNE VII.

MADAME DE ROSELLE, DARCEY.

Mme DE ROSELLE, *qui s'est mise à sa toilette et arrange ses cheveux en se regardant dans la glace.*

Ah! c'est vous, vicomte.

DARCEY, *la saluant dans la glace.*

Quelle charmante image!.. En restant ainsi en contemplation devant elle, ne craignez-vous pas, Madame, le sort de ce jeune berger de la fable... qui...

Mme DE ROSELLE.

Comment, vicomte, un compliment mythologique... mais depuis un siècle cela est passé de mode!.. Je vous en prie, Monsieur, même dans votre amabilité, soyez un peu plus romantique.

DARCEY.

Pour me faire entendre de vous, je serai même incompréhensible si vous l'exigez, Madame...

Mme DE ROSELLE.

De grâce, soyez aimable aujourd'hui, j'en ai besoin pour me distraire... car je suis d'une humeur!..

DARCEY.

Grand Dieu!.. vous serait-il arrivé quelque malheur?

Mme DE ROSELLE.

Oui, Monsieur, un grand malheur... une maudite boucle de cheveux qui se révolte...

DARCEY.

En effet, Madame, je vous plains de tout mon cœur... mais rassurez-vous, vous ne m'en paraîtrez pas moins jolie!..

Mme DE ROSELLE.

Et qui vous dit, Monsieur, qu'il n'y ait qu'à vous que je veuille paraître jolie...

DARCEY.

Je conçois, Madame, que mes hommages seuls ne puissent satisfaire votre ambition.

Mme DE ROSELLE.

Je crois vraiment que vous êtes piqué... ah! ce serait de

l'ingratitude... moi, qui viens de me donner un mal pour apprendre votre romance.

DARCEY.

Quoi, Madame... vous sauriez...

Mme DE ROSELLE.

Oui, Monsieur, je la sais par cœur; et je veux vous la chanter tout de suite, car demain, sans doute, je l'aurai oubliée... Savez-vous que les paroles en sont très-tendres... elles sont de vous... n'est-ce pas?

DARCEY.

Oui, Madame... et celle qui les a inspirées, méritait...

Mme DE ROSELLE.

C'est bon, vicomte... je ne vous demande pas cela... approchez ma harpe, je vous prie..... (*Il approche la harpe.*) Mon tabouret. (*Il place le tabouret.*) Vous chanterez avec moi... la romance s'il vous plaît... elle est là... sur ma toilette..... ma harpe est d'accord..... j'attends, Monsieur!...

(*Darcey, en y mettant une expression marquée, chante avec madame de Roselle, la romance que madame Darcey a chanté dans le premier acte.*)

ENSEMBLE.

Prolongeons le temps des amours,
Jurons, etc., etc.

DARCEY.

Ah! Madame, vous chantez avec une âme!...

Mme DE ROSELLE.

Vous trouvez... je ne sais pourquoi la musique m'avait semblé plus jolie ce matin... elle est de vous, aussi?

DARCEY.

Oui, Madame!...

Mme DE ROSELLE.

Je ne chanterai pas le second couplet... (*Darcey, avec le plus grand empressement, remet chaque chose en place.*) C'est bien... merci, vicomte... ce matin, vous êtes un homme charmant, j'en conviens... mais en feriez-vous autant pour votre femme?

DARCEY, *troublé.*

Pour... ma femme?

Mme DE ROSELLE.

Oui; je voulais dire que si quelqu'un faisait la folie de vous épouser.

DARCEY.

Ah! oui... oui, Madame!... je comprends!... (*à part.*) Elle m'a fait une peur... n'importe, ne nous troublons pas. (*haut.*) Si vous saviez combien cet air aimable me ravit, me transporte... ce n'est qu'après de vous que j'ai senti le bonheur d'aimer... et ces couplets ne sont que l'expression vive de ce que je ressens... loin de vous, votre image seule occupe ma pensée... elle me poursuit, me charme et me tourmente... enfin, Madame, je n'en dors pas.

Mme DE ROSELLE.

Vraiment!... vous ne dormez pas?

DARCEY.

Mais pour prix d'un sentiment si pur, si sincère, ne puis-je donc espérer un tendre retour. (*il se jette à ses pieds.*) C'est à vos genoux que je l'implore.

Mme DE ROSELLE, *riant.*

Ah! ah! ah!

DARCEY.

Qu'avez-vous, Madame?

Mme DE ROSELLE.

Rien, Monsieur... rien... c'est que... ah! ah! ah! vous, monsieur le vicomte de Laurency... un de nos élégans... mais, Monsieur, il y a dix ans qu'on ne se jette plus aux genoux des dames.

AIR : *Donnez quelque chose à la fille.*

Allons, Monsieur, relevez-vous...
Cela ne se fait plus en France.
Mais, de tant de soins aussi doux,
Tenez, prenez la récompense.....
(*Elle lui présente sa main.*)

(*à part.*) Qu'il est soumis et complaisant...
Voilà, Messieurs, comme l'on vous enchante!

(*Désignant la porte du cabinet, et tandis qu'il lui baise la main.*)

Mon élève qui nous entend,
De moi, je crois, sera contente!

(*En ce moment madame Darcey, qu'on a entrevue à la jalousie du cabinet, disparaît; on entend une chaise qui se dérange.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FIFINE, *accourant.*

MORCEAU D'ENSEMBLE.

FIFINE.

Au secours!... au secours!... vite, accourez, Madame...

MADAME DE ROSELLE.

Mais quel événement fatal!

FIFINE.

Vite... un soin pressant vous réclame;
Car, chez vous, cette pauvre dame
Vient soudain de se trouver mal.

MADAME DE ROSELLE.

Ah! quelle fâcheuse nouvelle!

FIFINE, *à demi-voix.*

Mais dans ce moment, par bonheur...
Monsieur Philibert, le docteur
Est revenu.... je l'ai conduit près d'elle.

MADAME DE ROSELLE.

Ah! n'importe... je cours!...

(*Elle sort précipitamment, suivie de Fifine.*)

SCÈNE IX.

DARCEY, *seul.*

Elle me laisse là!...
Heureusement personne ne saura
Quel intérêt ici m'appelle;
Esquivons-nous!...

OSCAR, *dans la coulisse.*

Merci, ma chère amie, je suis vraiment confus de tant de soins, d'égards... vous êtes charmante, et je vous rejoins dans l'instant.

DARCEY.

Qu'ai-je entendu?...
Oscar avec sa femme... O ciel! je suis perdu...
Où fuir!... où me cacher!... frappons à cette porte,
A tout prix il faut que je sorte...

(*Il frappe au cabinet où sont retirées les dames.*)

Ouvrez !... ouvrez !... quel embarras !...
Ouvrez !... ouvrez !...

PHILIBERT *ouvrant la porte, et se montrant tout-à-coup aux yeux de Darcey.*

On n'entre pas !...

(*Parlant.*) Que vois-je ! eh quoi, c'est toi, Darcey ?

SCÈNE X.

DARCEY, PHILIBERT, OSCAR.

Suite du morceau.

PHILIBERT, *à part.*
Bon ! tout réussira, j'espère,
Je sais ce qui me reste à faire...
DARCEY, *à part.*
O ciel !... quelle fâcheuse affaire,
Pour m'échapper, comment donc faire ?
OSCAR, *entrant par le fond.*
Quelle figure singulière !
Que veut dire tout ce mystère ?
} ENSEMBLE.

PHILIBERT, *à part.*

Elle vient de revenir à elle... ayons l'air de tout ignorer...

OSCAR.

Eh ! mes chers amis ! par quel hasard vous trouvez-vous ici tous les deux ?

PHILIBERT.

Demandez à Darcey... il vous expliquera sans doute comment il est venu.

DARCEY.

Mais je suis venu... dans ma voiture ! (*à part.*) Que lui dire ?

OSCAR.

Ah ! mon dieu !... ce cher ami a l'air tout bouleversé... est-ce que par hasard vous auriez fait comme moi, une culbute chevaleresque ?... Ingrat docteur ! je vous garde rancune, à vous !... laisser un ami dans la poussière... oh ! là, là... l'épaule !

PHILIBERT.

C'est bien, c'est bien... il n'y a pas de danger!... mais ce qui m'inquiète, c'est ce pauvre Darcey qui est tout pâle.

DARCEY, *semblant concevoir une idée.*

Oui, oui... mon cher Philibert, en effet... je ne sais ce que j'éprouve... je me sens oppressé... embarrassé... surtout... et c'est même là, le seul motif qui m'amène ici, car sans doute, tu dois être étonné de m'y voir?... je t'y cherchais, docteur, pour te consulter.

PHILIBERT.

AIR: *Du pot de fleurs.*

Mon ami, plus je te regarde,
Plus je vois que tu n'es pas bien;
A ta position prends garde...

DARCEY.

Sans doute ce ne sera rien.

PHILIBERT

Non, c'est vraiment, ne t'en déplaise,
Plus sérieux que tu ne crois....
Et, d'après tout ce que je vois...
Tu ne dois pas être à ton aise.

OSCAR, *les prenant tous les deux par la main.*

Attendez, mes amis... je tiens la cause de son indisposition... c'est le pâté de foie gras; ces gens-là, çà veut lutter avec moi à table, et çà n'est pas de force... à cheval, je ne dis pas... aye! aye!

PHILIBERT, *tâtant le pouls à Darcey.*

Ce n'est pas tout-à-fait cela... à propos, tu ne sais pas... maintenant je suis au mieux avec madame de Roselle..., je me suis déclaré enfin... mon rival est encore venu... tu te rappelles... ce lutin... ce sorcier, dont tu me parlais ce matin.

DARCEY.

Oui... oui!... (*à part.*) Le diable t'emporte, va!

PHILIBERT.

Eh bien! mon ami, je m'alarmais à tort, elle se moquait de lui.

DARCEY.

Bah! tu crois...

PHILIBERT.

Tu as le pouls bien agité.

OSCAR.

Comme il est rouge, à présent!

PHILIBERT, *à part.*

Songeons à exécuter les instructions que j'ai reçues. (*haut.*) Ecoutez! écoutez! je vais vous faire une confidence, et vous allez juger de mon embarras. (*ils se rapprochent tous les trois.*) Vous saurez, mes amis, que pour me venger de madame de Roselle, depuis quinze jours j'adressais mes hommages à une autre dame... c'est elle qui est dans ce pavillon, et qui vient de se trouver mal, en apprenant que son mari, qui ne se doute pas de sa présence, est en ces lieux.

OSCAR.

Une femme mariée!... sont-ils mauvais sujets!... ce n'est pas comme moi, qui viens de me raccommoder avec madame Oscar.

DARCEY.

Comment, le mari est ici?

PHILIBERT.

Oui, le mari est ici... à Auteuil; et il est indispensable, pour un projet que nous avons conçu, que la dame soit rentrée chez elle avant lui.

OSCAR.

Oh! alors, çà se complique.

PHILIBERT, *à Oscar.*

Taisez-vous donc. (*à Darcey.*) Mais comme est elle venue ici, dans une simple voiture de place, qu'elle a renvoyée, il faut absolument que tu lui prêtes la tienne.

DARCEY.

Oui... mais moi...

PHILIBERT.

Pour toi, çà se trouve à merveille... dans ta position, l'exercice t'est devenu nécessaire, et je suis sûr que la promenade te fera beaucoup de bien.

OSCAR.

C'est çà, mon cher... allez vous promener.

PHILIBERT.

Vois-tu, tu vas traverser le bois de Boulogne dans toute sa longueur; tu rejoindras la route de Madrid, tu sortiras par la porte de Neuilly, en rabattant par la barrière de l'Etoile.

OSCAR.

Ce qui fera tout au plus trois à quatre petites lieues.

PHILIBERT.

Et je réponds que tu rentreras chez toi, bien portant.

PHILIBERT.

AIR : *Fragment du Hussard de Felsheim.*

Hâtons nous ; pour que tout aille bien,
Il faut que le mari ne se doute de rien.

DARCEY.

Je trouve l'aventure
Piquante, je vous jure...

PHILIBERT.

Et moi... j'en ris aussi.

OSCAR.

Darcey va faire, en complaisant ami,
Avancer sa voiture.

TOUS.

Ah! c'est charmant!

OSCAR.

Je donnerai soudain
Le signal en frappant trois coups dans la main.

TOUS.

Jurons une étroite alliance;
Dans peu tout aura réussi :
Du mystère, de la prudence,
Et nous rirons aux dépens du mari.

(*Darcey et Oscar sortent.*)

SCÈNE XI.

PHILIBERT, Mme DE ROSELLE, Mme OSCAR, Mme DARCEY.

PHILIBERT, *à part.*

Bon! pour mon compte, me voilà déjà à moitié vengé... (*allant vers le pavillon.*) Maintenant, Mesdames, vous pouvez approcher sans crainte... il n'est plus là.

Mme DE ROSELLE, *soutenant légèrement madame Darcey.*)

De grâce, ma chère amie, remettez-vous, et montrez plus de courage! (*à Philibert.*) Eh bien?

PHILIBERT.

Tout s'est passé comme vous l'aviez prévu... D

se doute de rien, et grâce à sa voiture qu'il veut bien nous prêter, Madame sera rentrée chez elle avant qu'il n'ait pu s'apercevoir de son absence.

Mme DARCEY.

M'a-t-il assez cruellement trompée!...

Mme DE ROSELLE, *en souriant.*

Et moi?

PHILIBERT.

Et moi, donc?

Mme DE ROSELLE, *à madame Darcey.*

Oui, mais grâce à la coalition que nous venons de former, il faudra bien qu'il tombe à vos genoux!..... Il est temps d'agir... le conciliabule commence, et... je me nomme président.

TOUS.

Adopté!

Mme DE ROSELLE.

Je vous fait grâce du préambule, et j'arrive droit au fait.

AIR: *Suite du précédent morceau.*

Voilà d'abord, ce qu'ici je réclame;
Il faut, telle est ma volonté,
(*Montrant Philibert et madame Darcey.*)
Que Monsieur soit amoureux de Madame.

PHILIBERT ET MADAME OSCAR.

C'est adopté
à l'unanimité...
Ensuite?

MADAME DE ROSELLE.

A Paris, il faut vous rendre vite,
Dans le landeau de votre cher ami...

MADAME DARCEY.

Mon mari?

PHILIBERT.

Votre mari, (*bis.*)
Lui-même, il va vous l'envoyer ici!

MADAME DARCEY.

Expliquez-vous?...

MADAME OSCAR.

Laissez-nous faire!
Vous saurez tout après l'affaire...

MADAME DE ROSELLE, *avec dignité.*

Suivrez-vous bien, tous, mes leçons?

TOUS.

Nous le jurons! (*bis*.)

PHILIBERT.

Mais voici le signal...

TOUS.

Ecoutons! écoutons...

(*Ici l'on entend Oscar frapper les trois coups dans la main, puis il entre tout doucement.*

SCÈNE XII.

LES MÊMES, OSCAR.

OSCAR, *parlant à voix basse à Philibert qui va au-devant de lui.*

Eh! vite, vite! il est là... au bas de la terrasse... Il recommande le secret à son cocher, et va faire avancer la voiture... (*ici on entend le bruit d'une voiture qui est sensé s'arrêter au bas de la terrasse.*) Tenez... l'entendez-vous? (*apercevant les dames..*) que vois-je?... Mesdames, vous ici?...

TOUS, *mettant le doigt sur la bouche.*

Fin du morceau ci-dessus.

Du silence!...
De la prudence!
Conspirons! (*ter.*)

ENSEMBLE.

PHILIBERT, MADAME DE ROSELLE,
MADAME OSCAR.
Jurons une étroite alliance,
Dans peu tout aura réussi;
Ce soir, vous connaîtrez, je pense,
L'art de fixer votre mari.

MADAME DARCEY.
Jurons une étroite alliance,
Dans peu tout aura réussi;
En vous je mets ma confiance,
Mais rendez-moi le cœur de mon mari

OSCAR.
Jurons une étroite alliance!
(*à part.*)
Que se passe-t-il donc ici?
Pour moi, j'y vais de confiance,
Mais je veux rire aux dépens du mari!

FIN DU SECOND ACTE.

Acte trois.

Le Théâtre représente un riche salon; dans la maison de M. Darcey.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DARCEY, *parée avec recherche*, Mlle PRUDENCE.

PRUDENCE.

Que je vous regarde encore, ma chère maîtresse! Mon dieu! que vous êtes donc jolie comme çà!... que cette coiffure vous va bien... et que je suis contente de voir tant de beau monde rassemblé chez vous!

Mme DARCEY.

Tout cela t'étonne, ma bonne Prudence? eh bien... j'en suis presqu'aussi étonnée que toi... mais il le faut... On vient. (*regardant dans la coulisse.*) Ah! ce sont elles... Laisse-nous... n'oublie pas la lettre... et sois attentive à remplir les ordres que je t'ai donnés.

(*Prudence sort.*)

SCÈNE II.

Mme DARCEY, Mme DE ROSELLE, Mme OSCAR, PHILIBERT.

(*Les dames sont dans la plus riche parure, et entrent suivies de domestiques qui reçoivent leurs pelisses et cachemires.*)

Mme DARCEY.

Enfin, vous voilà!... je vous attendais avec impatience... votre présence me ranime.

Mme DE ROSELLE.

Voyons, tournez-vous vers moi... Vous êtes charmante, et je vous prédis le plus grand succès.

Mme OSCAR.

Moi de même!

PHILIBERT.

Voyez comme les préceptes de la coalition sont bons à suivre... Oscar est devenu en quelques heures le plus attentionné des maris.

Mme DARCEY.

Se pourrait-il?

Mme OSCAR.

Oui, vous savez que je vous avais quittée pour aller au-devant de lui... à peine étais-je entrée dans le bois, que je l'aperçois, à quelques pas de moi, conduisant tristement son coursier par la bride; il paraissait très-humilié de la chûte qu'il avait faite, justement en présence d'une foule de jeunes élégans et de femmes charmantes... mon empressement à lui offrir ma voiture, mes attentions pour lui, parurent le toucher vivement; rentrés chez nous, je lui prodiguai les soins les plus tendres... il s'y montra sensible, et depuis ce moment il n'est plus le même... Enfin, le croiriez-vous?... c'est au point qu'il a voulu m'accompagner à la soirée que vous donnez aujourd'hui.

Mme DE ROSELLE.

Bien, très-bien pour toi... (*à madame Darcey.*) Pour vous, Madame, ce que je vois me semble déjà d'un heureux augure..... Mais, dites-moi, avez-vous beaucoup de monde?...

Mme DARCEY.

Autant qu'il m'a été possible d'en rassembler... M. Philibert s'est chargé d'organiser ma soirée.

PHILIBERT

Oui, Madame... dans le concert... les artistes les plus distingués se feront entendre... nous aurons le physicien Comte, un proverbe de Théodore Leclerc, et l'on dansera au piano.

Mme DARCEY.

La société est déjà réunie... je me suis échappée pour venir vous attendre.

Mme DE ROSELLE.

A merveille!... Et M. Darcey, ou si vous le voulez, le vicomte de Laurency... a-t-il reparu?

Mme DARCEY.

Hélas! non!...

Mme DE ROSELLE.

Vous allez reprendre ce ton?... Mais on vient... Silence!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, OSCAR.

OSBAR, *en entrant; il tient à la main un chapeau rond en claque.*

Où donc est ma femme? qu'est-ce qui a vu ma femme?... Ah! vous voilà, ma chère amie... grande nouvelle! grande nouvelle!...

Mme DE ROSELLE.

Qu'y a-t-il?

OSCAR.

Imaginez-vous que j'étais là-dedans, à voir ce diable de physicien Comte, qui, entre nous, fait des siennes... il a déjà escamoté une montre, une tabatière et deux petites demoiselles... J'avais peur qu'il n'escamotât une glace que je tenais à la main, et j'ai mieux aimé m'en charger moi-même.

PHILIBERT.

Bien... bien... mais au fait?

OSCAR.

Au fait... m'y voilà... Je m'étais fourré dans la foule, tout près d'une fenêtre, où, par parenthèse, j'avais un *patère* dans le dos, et le pied dans un chapeau... lorsqu'en détournant la tête pour respirer un peu, j'aperçois mon ami Darcey...

Mme DARCEY.

Comment! mon mari?

OSCAR.

Oui, Madame... Je viens de le voir tout seul et l'air sombre... revenant probablement de faire sa promenade solitaire... il est entré par le petit escalier, et vous ne

pouvez tarder à le voir tout couvert d'une noble poussière...

Mme DARCEY, *à demi-voix à madame de Roselle.*

Quelle contrariété!... il n'apercevra pas les équipages qui remplissent la cour... tous nos préparatifs de fête.

Mme DE ROSELLE.

Il n'y a pas de temps à perdre... il faut que vous l'attendiez ici... que vous lui parliez, d'abord.

OSCAR.

Eh bien, qu'avez-vous donc, tous?

Mme OSCAR.

Mon ami, accordez-moi la permission de vous le cacher jusqu'à demain.

OSCAR.

La permisssion! à moi, accordé! accordé! (*à Philibert.*) Comme elle est soumise, ma femme!

MADAME DE ROSELLE.

AIR : *Pas de chagrins.* (De la Vieille.)

Puisqu'une ligue nous rassemble,
Au combat que chacun soit prêt;
Fiesques nouveaux, conspirons tous ensemble,
Aux sons joyeux du galoubet!
Ah! rappelez ici votre courage,
A son devoir il reviendra, je gage...
Pas de pitié pour ce volage époux,
Il faut qu'il tombe à vos genoux!... } (*bis ensemble.*)

PHILIBERT.

Le voilà!.. chut!..

OSCAR.

Je n'y comprends rien... C'est égal... chut!

(*Il se retire avec Philibert; madame de Roselle et madame Oscar en marchant sur la pointe du pied.*)

ENSEMBLE.

Pas de pitié pour le volage époux, etc.

SCÈNE IV.

Mme DARCEY, DARCEY.

Mme DARCEY.

Je ne puis encore me défendre d'une secrète émotion,

en songeant aux suites que peut avoir cette épreuve. Mais le voilà... pas de faiblesse !

DARCEY, *sans voir sa femme.*

Maudit bois de Boulogne ! il est d'une longueur à traverser... encore pas de voitures à la barrière ! Dieu ! quelle ennuyeuse journée... au diable les coquettes !

Mme DARCEY.

C'est vous mon ami, je vous attendais avec impatience.

DARCEY, *sans la regarder.*

Madame, je vous souhaite le bonsoir... Je suis horriblement fatigué. (*Il se jette dans un fauteuil.*)

Mme DARCEY.

Vous serait-il arrivé quelque fâcheuse aventure ?

DARCEY, *toujours sans la regarder.*

Non, ma chère... je vous remercie... mais j'ai passé toute ma journée chez mon banquier à faire des chiffres... à parler d'affaires... Y a-t-il quelqu'un là ? je voudrais mon foulard, ma robe de chambre..... (*étendant les bras.*) Ah ! excédé... abattu...

Mme DARCEY.

C'est l'air du logis sans doute ! je commence à croire qu'il vous est contraire ?

DARCEY.

Non... mais vous savez que je suis d'un caractère assez flegmatique... en vérité, je pense trop, cela m'appesantit.

Mme DARCEY, *se promenant sur la scène avec l'intention de faire remarquer sa toilette, à part.*

Ne pas seulement me regarder !... Quelle indifférence !

DARCEY, *se levant et se promenant de l'autre côté de la scène, à part.*

Et cette Madame de Roselle ! pourvu que Philibert ne se doute de rien. (*haut.*) Antoine ! ma bonne amie, obligez-moi de sonner Antoine... je voudrais rentrer dans mon appartement ?

Mme DARCEY.

A l'heure qu'il est vous feriez mieux je crois de rejoindre la compagnie !

DARCEY.

Non ! aujourd'hui je ne veux pas sortir.

Mme DARCEY.

Mais qui vous parle de sortir Monsieur, vous n'avez qu'à passer dans les salons pour y trouver une société brillante.

DARCEY.

Eh ! quels salons ?

Mme DARCEY.

Les miens, apparemment!... ce soir je reçois !

DARCEY.

Une soirée... ici? dans cet hôtel?..... Eh ! mais !.... quelle parure!... que signifie?

Mme DARCEY, *à part.*

Ah!... enfin, il m'a donc regardée!

DARCEY.

Une soirée chez moi?... je ne reviens pas de ma surprise!... Et qui donc avez-vous invité?

Mme DARCEY.

Mes amis et les vôtres... Que voulez-vous? j'ai formé le dessein de vivre comme tant de monde.... d'ouvrir ma maison à ce que Paris renferme de plus aimable et de plus brillant...

DARCEY.

En vérité!... et continuerez-vous, Madame?

Mme DARCEY.

Oui, Monsieur.

DARCEY.

Quoi!... c'est un parti pris?...

Mme DARCEY.

Sans doute; vous aurez vos plaisirs, moi, j'aurai les miens... j'ai senti le ridicule de m'ennuyer, à mon âge, quand tout m'invite à goûter les douceurs de la vie.

(*Ici, les trois portes du fond s'ouvrent, et laissent voir le tableau mouvant d'une réunion brillante; des domestiques promènent des plateaux, on en voit un porter un chevalet devant un artiste qui traverse, en saluant, le fond du salon. Les femmes se forment en cercle, les hommes se tiennent debout, appuyés sur le dossier de leurs chaises; on entend en sourdine un concerto de violon.*)

DARCEY, *avec dépit.*

En effet, Madame, je m'aperçois que votre réunion est charmante.

MADAME DARCEY.

AIR: *Valse du Mari par intérim.*

Entendez-vous!... le concerto commence...
Ne troublez pas le son du violon!
Pour écouter, Monsieur, faites silence;
C'est le meilleur élève de Lafont.

Remarquez donc quelle riche cadence!
Ce coup d'archet et ces accords si doux...
Semblent vraiment inviter à la danse;
Répondez donc,... Monsieur, qu'en pensez-vous?

DARCEY, *avec impatience.*

Mais Madame...

MADAME DARCEY, *sans l'écouter, et faisant quelques tours de valse.*

Tra, la, là, la.

DARCEY.

Allons, Madame, finissez, je vous prie.

Mme DARCEY, *allant à sa glace.*

Que pensez-vous de ma coiffure?

DARCEY.

Je pense... je pense... je ne m'y connais pas... Mais, Madame, vous extravaguez!

Mme DARCEY.

Du tout, Monsieur, je suis de bonne humeur, et voilà tout... Mais comme vous pensez trop... que cela vous appesantit; pensez, réfléchissez... je vais chercher des gens moins graves que vous.

DARCEY.

Que voulez-vous dire?

Mme DARCEY.

Je n'ai pas le temps de vous répondre; le concerto vient de finir... on m'attend pour la valse... et... tenez... précisément, voici mon cavalier.

SCÈNE V.

LES MÊMES, PHILIBERT.

PHILIBERT.

Madame... Bonsoir, Darcey... je valse avec ta femme... ta soirée est délicieuse, et nous allons bien nous amuser.

Mme DARCEY, *à son mari, en donnant la main à Philibert.*

Adieu... Vous ne viendrez pas même souper avec nous?... en ce cas, je vais vous envoyer Prudence... Dormez bien... je vous souhaite une bonne nuit.

PHILIBERT.

Bonsoir, Darcey.

(*Il sort avec madame Darcey; ici, les portes se ferment.*)

SCÈNE VI.

DARCEY, *seul.*

Dormez bien!.. je vous souhaite une bonne nuit... bien obligé... Ah! çà mais, je crois qu'elle se moquait de moi... et puis ce ton... cette parure... qui du reste lui va très-bien; elle est fort jolie comme çà, ma femme, je ne dis pas.... Au fait, qu'elle s'amuse, rien de mieux... cependant il ne me semble pas très-convenable que, sans me consulter... elle aurait bien pu m'inviter à sa soirée... j'y aurais été, car enfin elle ne pouvait pas savoir... que j'étais occupé à parcourir le bois de Boulogne dans toute sa longueur... Si j'y allais à cette soirée... pourquoi pas?... Je ne sais quel changement vient de s'opérer en moi... mais maintenant je n'éprouve plus aucune lassitude... je me sens même disposé à danser, à valser!.. décidément, j'y passerai quelques instans... une partie de la nuit... je ne sais pas pourquoi..., je n'ai plus du tout envie de dormir!..

(*Il s'époussète avec son mouchoir.*)

SCÈNE VII.

DARCEY, Mlle PRUDENCE, *tenant à la main une robe de chambre et un foulard.*

PRUDENCE.

Monsieur, voilà ce que Madame m'a chargé de vous apporter.

DARCEY.

Bien obligé!.. je n'en ai plus besoin.

PRUDENCE.

Mais, Monsieur... c'est que..

DARCEY.

Laissez-moi... m'avez-vous entendu?

PRUDENCE.

Oui, Monsieur... pourtant j'aurais voulu...

DARCEY.

Eh bien! quoi!.. qu'est-ce que c'est,... quel est donc ce papier que vous tenez à la main?

PRUDENCE.

C'est une lettre...

DARCEY.

Une lettre... Donnez!..

PRUDENCE.

Mais Monsieur... elle n'est pas pour vous... elle est pour Madame.

DARCEY.

Pour ma femme!.. de l'écriture de Philibert.. donnez!.. (*Il enlève la lettre.*) Diable!.. ceci devient sérieux!..

PRUDENCE.

Mais, Monsieur... on voulait avoir la réponse ce soir, et j'allais...

DARCEY, *à part.*

Est-ce que Philibert voudrait avertir secrètement ma femme... Au fait, je me suis toujours défié de ce caractère-là... (*Il ouvre la lettre.*) Je suis curieux de savoir ce qu'il écrit à ma femme!..

PRUDENCE, *à part.*

Bon, bon... cela commence. (*haut.*) Mais, Monsieur, cette lettre...

DARCEY.

Je suis le maître chez moi, je pense... je suis libre de décacheter une lettre de ma femme! (*à part.*) Que vois-je?.. c'est une déclaration d'amour!.. je comprends tout... et Philibert ne l'a emmenée dans le salon que pour avoir plus tôt la réponse... Eh bien!.. fiez-vous donc aux amis!.. C'est une perfidie!.. une trahison indigne d'un galant homme!.. troubler la paix d'un bon ménage!.. Je ne m'étonne plus de la gaîté de Madame Darcey... Elle veut rire, dit-elle... Ah! je saurai bien lui rendre son sérieux!..

PRUDENCE, *à part.*

Il se fâche!.. de mieux en mieux!.. (*haut.*) Monsieur a-t-il des ordres à me donner?

DARCEY.

Sortez!..

PRUDENCE.

Je me retire, Monsieur, en vous souhaitant une bonne nuit!

DARCEY.

Il suffit... merci...

PRUDENCE, *à part.*

Il enrage!.. tant mieux!.. je suis contente... je voudrais qu'il en suffoquât de dépit... (*Darcey fait un mouvement.*) Votre servante très-humble...

(*Elle lui fait la réverence et sort.*)

SCÈNE VIII.

DARCEY, *seul.*

Ici l'on voit la valse commencer dans le fond; Philibert et madame Darcey valsent ensemble.

Je ne me trompe pas... les voilà!.. Quelle légèreté... quelle abandon ils y mettent... peut-on pousser plus loin l'audace et l'inconvenance!.. Mais qui donc est au piano?.. une jolie dame... je crois... O ciel!.. c'est madame de Roselle... Que faire?.. que dire?.. tâchons d'échapper à ses regards!...

(*Il va pour sortir par une porte latérale; madame Oscar paraît tout-à-coup devant lui.*)

SCÈNE XIV.

DARCEY, Mme OSCAR, Mme DARCEY, Mme DE ROSELLE, PHILIBERT.

Mme OSCAR.

Mon cher M. Darcey, je garde cette porte; vous ne pouvez sortir.

DARCEY.

Au nom du ciel, Madame, laissez-moi.

Mme DARCEY, *entrant.*

M. Darcey, avant que vous ne sortiez, permettez-moi de vous présenter une de mes bonnes amies.

Mme DE ROSELLE.

Eh!... c'est M. de Laurency; en vérité, vicomte, je suis charmée de vous revoir.

Mme DARCEY, *à madame de Roselle.*

Madame, permettez-moi de vous présenter M. Darcey, mon mari.

Mme DE ROSELLE.

Mais vous n'y pensez pas, Madame... c'est moi qui prends la liberté de vous présenter monsieur le vicomte de Laurency... celui qui m'a fait les plus belles propositions de mariage... allons, mon cher vicomte, saluez Madame!

Mme OSCAR.

Comment, M. Darcey... vous êtes vicomte?

DARCEY, *cherchant à cacher son agitation.*

Mesdames, certes la plaisanterie... serait... d'un excellent goût... si... dans ce moment... j'étais d'humeur à m'y prêter.

Mme DARCEY.

Mais il me semble, Monsieur, que si quelqu'un ici, avait le droit de faire des reproches...

DARCEY.

Il vous conviendrait bien, Madame, de m'en adresser.

PHILIBERT.

Allons, voilà que tu te fâches... tu as un mauvais caractère.

DARCEY.

C'est assez, Monsieur... n'ajoutez pas la raillerie à la fausseté... à la perfidie la plus indigne... je ne reçois de leçon de personne, et je puis peut-être en donner.

Mme DARCEY.

De grâce, calmez-vous... je vais tout vous dire!

DARCEY.

Non! laissez-moi... vous vous êtes fait un jeu cruel de déchirer mon cœur... de trahir le sentiment le plus tendre... il ne doit plus rien exister entre nous.

SCÈNE X.

LES MÊMES, TOUTE LA SOCIÉTÉ.

AIR: *Fragment du Final du deuxième acte de Leycester.*

MADAME DARCEY, *à son mari.*

De grâce, écoutez-moi...

DARCEY.

Je n'écoute plus rien;
Et dès ce jour, Madame, je vous quitte!

MADAME DARCEY, *à madame de Roselle.*

De l'arrêter, trouvez donc un moyen ;
A mon malheur, ah ! vous m'avez conduite !

PHILIBERT, *à madame de Roselle.*

De notre plan adieu la réussite !

MADAME DE ROSELLE, *à Philibert.*

N'abandonnons pas nos projets.

DARCEY, *à Philibert.*

Chez vous, Monsieur, demain, ayez soin de m'attendre.
(*à sa femme.*)
Vous, renoncez au lien le plus tendre...
Car je vous quitte pour jamais ! (*Il sort.*)

ENSEMBLE.

CHŒUR, *saluant madame Darcey, et prenant congé d'elle.*

Veuillez nous excuser, Madame,
Déjà l'heure s'avance... il faut quitter ces lieux ;
En cet instant, l'usage le réclame,
Recevez donc ici, nos regrets, nos adieux.

MADAME DARCEY, *à part.*

Quel trouble ici, j'éprouve au fond de l'âme ;
Hélas ! c'est pour jamais qu'il a quitté ces lieux !
Ah ! puisqu'ainsi l'usage le réclame,
Cachons-leur bien les pleurs qui coulent de mes yeux.

MADAME DE ROSELLE, MADAME OSCAR, PHILIBERT.

Quel trouble ici, j'éprouve au fond de l'âme ;
Serait-ce pour jamais qu'il a quitté ces lieux ?...
Quand nous voulions rendre heureuse sa femme,
Il a trompé notre espoir et nos vœux !

(*Toute la société s'éloigne ; pendant la scène suivante, les domestiques éteignent les lustres ; dans le fond, et après la sortie de Darcey, on a entendu se fermer la porte cochère, comme poussée par quelqu'un qui la ferme avec colère.*)

SCENE XI.

Mme DARCEY, Mme DE ROSELLE, Mme OSCAR, PHILIBERT, Mlle PRUDENCE, *puis* OSCAR.

Mme DARCEY, *tombant sur son fauteuil.*

Ah ! vous m'avez perdue !

Mme OSCAR.

De grâce, mon amie... revenez à vous.

Mme DE ROSELLE.

Rassurez-vous... tout n'est pas encore désespéré.

PRUDENCE.

Ma pauvre maîtresse!

OSCAR, *arrivant une serviette autour du cou, et un potage à la main.*

Eh bien! qu'est-ce que çà veut dire? tout le monde part! on nous laisse seuls, et sans lumière au buffet... exposés aux erreurs les plus graves. (*apercevant sa femme.*) Ah! vous voilà, ma bonne amie! je vous apportais ce potage, car cela est nécessaire quand on passe la nuit... n'est-ce pas, docteur?

AIR : *Dans ma chaumière.*

C'est un potage,
A dit le sage,
Qu'avant tout il faut ordonner;
Sans amour, pas de bon ménage,
Comme il n'est pas de bon dîner,
Sans le potage.

A propos, et la conspiration?... comment çà va-t-il? conspirons-nous toujours?... nous amusons-nous bien?...

PHILIBERT.

Ma foi, mon cher Oscar, je crains bien que la conspiration ne soit manquée?

OSCAR.

Elle est manquée!... alors, je n'en suis plus!... Eh! mais! qu'avez-vous donc, Mesdames, vous ne dites rien? (*à sa femme.*) Vous aussi, ma bonne amie, vous paraissez agitée... vous ne prenez pas mon potage?

Mme OSCAR.

Mon ami, je suis flattée de votre attention... je suis sensible à vos soins.

OSCAR.

Ah! si l'appétit manque, la coalition est perdue!... car, comme l'a dit un philosophe... les grandes pensées viennent de l'estomac. (*il se frappe sur le ventre, et fait un grand cri.*) Ah!

Mme DE ROSELLE.

Rassurez-vous... la coalition, c'est moi, et tout peut encore se réparer.

OSCAR.

Se réparer...! toi?

Mme DARCEY.

Non! je n'ai plus d'espoir... il ne reviendra pas!...

OSCAR.

Il ne reviendra pas... qui?

PHILIBERT.

Chut! j'ai cru entendre...

TOUS.

Silence!

OSCAR, *se mettant le doigt sur la bouche.*

Chut!...

(*On entend un grand coup de marteau à la porte cochère..*

Mlle DE ROSELLE.

On a frappé... écoutons!

OSCAR.

Ecoutons!...

(*On entend en dehors la voix du concierge demander :* qui est là?)

DARCEY, *en dehors.*

C'est moi!...

PHILIBERT.

C'est sa voix!...

Mme DARCEY, *se levant avec émotion.*

Il revient!

Mme OSCAR.

Je l'espérais.

Mlle DE ROSELLE.

J'en étais sûre.

OSCAR.

Et moi je puis vous assurer que je ne m'en doutais pas.

TOUS.

AIR : *De la Somnambule mariée.*

Mais il s'avance,
De la prudence!
Tous, en silence,
Retirons-nous...
J'en suis certaine,
L'amour l'entraîne
Et le ramène
Auprès de vous.

(*Philibert et les dames se retirent doucement.*)

SCÈNE XII.

OSCAR, *seul.*

Ah! ah!... il paraît que nous nous retranchons dans nos murs... alors je rejoins une foule d'intrépides convives que l'obscurité n'a pas effrayés... rendons-nous sur le champ de bataille. (*Il va pour sortir, il rencontre Darcey.*)

SCÈNE XIII.

OSCAR, DARCEY, *après avoir frappé légèrement à la porte, ouvre et entre doucement.*

DARCEY.

Vous êtes seul, Oscar?

OSCAR.

Hein! plaît-il?... ah! c'est vous, mon ami!... ah! mon dieu!... encore plus défait que ce matin... la promenade ne vous a donc pas fait de bien?

DARCEY.

Et... ma... femme est rentrée?

OSCAR.

Oui... chez elle... mais qu'avez-vous donc?

DARCEY, *à lui-même; pendant qu'il parle, Oscar a pris le potage qu'il avait apporté, et le mange en l'écoutant.*

J'étouffe! je suis hors de moi!... il faut que je la voie!... que je lui parle... je voulais m'éloigner... mais à peine avais-je fait quelques pas, que j'ai réfléchi aux suites que pouvait avoir une telle séparation... et malgré moi, je reviens dans les lieux que j'avais juré de fuir pour toujours... je voudrais en vain me le cacher à moi-même... je l'aime plus que tout au monde... je ne puis vivre sans elle...

OSCAR, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit donc là? (*haut.*) Et moi aussi, j'aime ma femme... c'est une si bonne chose qu'un bon ménage!

(*Il mange.*)

DARCEY.

Mais comment oserai-je me présenter à ses yeux... n'importe... il faut qu'elle sache... (*il va vers la porte.*) La clé n'est plus à la porte?

OSCAR.

Votre femme!.. elle s'est enfermée... elle refuse de vous voir!

DARCEY.

Est-on plus malheureux!

SCÈNE XIV.

DARCEY, OSCAR, Mlle PRUDENCE.

DARCEY.

Ah! c'est vous, Prudence!

PRUDENCE.

Comment, vous ici, Monsieur?

DARCEY.

Où est votre maîtresse?

PRUDENCE.

Elle n'est pas visible, Monsieur.

OSCAR.

Je vous l'avais bien dit.

DARCEY.

Comment elle refuse... vous en êtes bien sûre... elle est décidée... eh bien! j'exécuterai mon projet... je m'éloignerai!... je veux partir à l'instant même... et... (*il prend une chaise, et s'assied.*) c'en est donc fait... tout est fini?...

OSCAR, *lui frappant sur l'épaule.*

Darcey... mon ami... je vous en prie... ne vous en allez pas...

(*Prudence va pour s'éloigner, Darcey se lève vivement, et l'arrête.*)

DARCEY.

Prudence!... arrêtez... avez-vous la clé de cet appartement?

PRUDENCE.

Oui, Monsieur.

DARCEY.

Ouvrez-moi cette porte!

PRUDENCE.

Impossible, Monsieur... les ordres de Madame...

DARCEY, *vivement.*

Obéissez... vous dis-je... ou je vous chasse.

PRUDENCE.

Me chasser?... eh! bien, soit, Monsieur... peu m'importe!... je resterai au service de Madame!

(*Prudence fait un nouveau mouvement pour sortir.*)

DARCEY, *courant à elle.*

Prudence... ma bonne Prudence... encore un mot... il faut absolument que je parle à Clarice!... je sais tout l'attachement que vous portez à notre maison... je n'oublierai jamais vos bons services... vous avez besoin de repos... eh bien... je prendrai soin de vos vieux jours... et je vous promets d'assurer bientôt votre sort...

OSCAR, *à part.*

Dieu!... quel bon cœur il a.

DARCEY.

Mais par pitié... je vous en supplie... je vous en conjure... ouvrez-moi cette porte!...

PRUDENCE, *s'essuyant les yeux.*

Ah! Monsieur... Madame m'avait pourtant bien fait promettre... mais votre douleur me touche, et vos bons procédés à mon égard...

DARCEY.

Quoi!... vous consentez!...

PRUDENCE.

Oui, Monsieur... voici la clé!

DARCEY.

Ah! Prudence... je n'oublierai jamais...

OSCAR.

Allez, Prudence!... allez, ma bonne.

(*Il descend le théâtre, en la reconduisant; pendant ce temps, Darcey a mis la clé dans la serrure, et ouvre la porte.*)

SCÈNE XV.

OSCAR, DARCEY.

OSCAR, *courant à lui.*

Arrêtez, mon ami!... qu'allez-vous faire... votre dou-

leur m'a arraché des larmes, aussi je veux vous confier un secret pour vous empêcher de tomber dans le piége qu'on vous tend !... et pour sauver l'honneur du corps si respectable des maris...

DARCEY.

Un secret?... lequel?

OSCAR.

On conspire, mon ami !... on conspire contre vous... et tout ce qui s'est passé ici...

DARCEY.

Que dites-vous? quoi, Clarice !... ma femme !... quelle idée !

OSCAR.

Oui, je suis sûr qu'il y a une conspiration, et la preuve, c'est que j'en suis.

DARCEY.

Vous en êtes? vous? et quel en est le but?

OSCAR.

Je ne sais pas, parole d'honneur.

DARCEY.

Et moi, je devine!... on voulait se moquer de moi... et de vous.

OSCAR.

Vous croyez? eh bien, c'est possible! et voilà ce que je n'avais pas bien compris... A-t-il de l'intelligence?

DARCEY.

Oui... oui... j'ai besoin de le croire. Ah! l'on se jouait de ma crédulité... on comptait sur ma faiblesse? mais je me vengerai.

OSCAR.

Voilà nos femmes!... du courage surtout, Darcey, ne me faites pas passer pour un renégat aux yeux des puissances alliées.

SCENE XVI.

LES MÊMES, Mme DE ROSELLE, Mme DARCEY, Mme OSCAR, PHILIBERT, Mlle PRUDENCE.

PHILIBERT.

Le voilà!

Mme DE ROSELLE, *bas à madame Darcey.*

Pas de faiblesse!...

Mme DARCEY.

Soyez tranquille!

Mme OSCAR, *à son mari.*

Vous, encore ici, mon ami?

OSCAR, *sérieusement.*

Oui, Madame... (*à part.*) On se moquait de moi! (*bas à Darcey.*) Soyons hommes, Darcey... soyons hommes.

DARCEY, *à sa femme.*

Madame, j'avais juré de vous fuir! de ne plus gêner par ma présence les plaisirs que vous vous promettez... quand pourtant, mon titre d'époux...

OSCAR, *bas.*

Bien!... notre titre d'époux!

DARCEY.

Me donnait le droit de m'y opposer!

Mme DARCEY.

Et quel motif assez puissant, Monsieur, vous a fait manquer au serment que vous veniez de faire?

DARCEY.

Le soin de votre propre réputation, Madame.

PHILIBERT, *à part.*

Quel langage!...

DARCEY.

Et d'ailleurs, Madame, avant de prendre un parti décisif... j'ai voulu, dans l'intérêt de mon amour-propre humilié, vous prouver devant vos amis, que je n'ai pas été un instant votre dupe!

Mme DARCEY, *à part.*

Que dit-il?

Mme DE ROSELLE, *bas à madame Darcey.*

Ne vous troublez pas!

DARCEY.

Oui, madame... j'ai deviné quels étaient vos projets... pour me faire expier quelques torts, que l'uniformité de votre caractère et de votre conduite envers moi pourrait peut-être expliquer... vous n'avez pas craint d'employer des moyens plus dangereux que vous ne le pensez.

OSCAR, *bas.*

C'est çà... c'est çà... fâchons-nous!

DARCEY.

Je sais quel était votre but... je sais quel était votre es-

poir... vous avez cru qu'en imitant le ton de ces femmes coquettes et légères, vous alliez réveiller dans mon cœur un ancien amour... vous avez cru, en me donnant un rival, me faire sentir tout le prix de l'objet que j'avais négligé... vous pensiez qu'à peine éloigné de ces lieux, je ne pourrais supporter un instant le chagrin d'être éloigné de vous... que je reviendrais soumis et repentant, implorer à vos pieds le pardon de mes erreurs... (*haussant le ton.*) Eh bien! Madame!

TOUS.

Eh bien!

DARCEY, *du ton le plus tendre.*

Eh bien! Clarice?... tu ne t'étais pas trompée... je suis à tes genoux. (*Il se jette à ses pieds.*)

Mme DARCEY.

Ah!

OSCAR, *tombant aux genoux de sa femme.*

Qu'entends-je!... ô pouvoir de l'exemple!... tu m'entraînes!... madame Oscar de Beaufour... je tombe à tes pieds.

Mme DE ROSELLE.

Bien, Messieurs!... très-bien... c'est là que nous voulions vous voir!...

Mme DARCEY.

Que je suis heureuse!

DARCEY, *à Philibert.*

J'implore mon pardon de ton amitié. (*à madame de Roselle.*) De vous, surtout, Madame.... Quant à toi, ma chère Clarice, reste toujours la même... conserve tes douces vertus... je fais serment de consacrer toute ma vie à t'aimer.

OSCAR, *vivement.*

Il aime sa femme!... vous l'entendez!... je vous prends tous à témoin et moi aussi, j'aime ma femme!... oui, madame Oscar, je t'aime, je t'adore, et je sens qu'avec toi je serai maintenant le plus heureux des hommes de loi.

Mme OSCAR, *à madame de Roselle.*

Nous n'oublierons pas, ma chère Caroline, que c'est à toi que nous devons notre bonheur!

Mme DE ROSELLE.

Leurs torts sont expiés, c'est à vous de réparer les

vôtres : surtout, mes bonnes amies, souvenez-vous que pour être toujours aimées, il faut s'occuper sans cesse du soin de plaire... maintenant, la coalition est rompue.

PHILIBERT, *à madame de Roselle.*

Madame, et votre allié.

Mme DARCEY, *les unissant.*

Voici sa récompense.

OSCAR, *se tournant vers le public.*

Surtout, Messieurs, Mesdames... ne dites rien de ce qui s'est passé, à vos amis et connaissances.

AIR : *Fragment du hussard.* (Final du deuxième acte.)

Du silence !
De la prudence ;
Partons, partons, partons !

MADAME DE ROSELLE, MADAME DARCEY. MADAME OSCAR.

Rappelons-nous notre alliance,
Que le précepte en soit suivi...
Car le bonheur, pour nous, je pense,
C'est de fixer notre mari.

TOUS.

Rappelons-nous notre } alliance.
Rappelez-vous votre }
Que le précepte en soit suivi...
Car le bonheur, pour nous, } je pense,
Car le bonheur, pour vous, }
C'est de fixer notre } mari.
C'est de fixer votre }
Adieu, partons, retirons-nous !
Retirons-nous... chacun chez nous !

(*Darcey offre le bras à sa femme ; Oscar en fait autant, et prend l'éventail et le cachemire des mains d'un domestique ; Philibert reconduit Madame de Roselle. Tout le monde se salue ; la toile tombe.*)

FIN.

Théaulon de Lambert, Marie Emmanuel Guillaume = Marguerite

La Perle

DE MARIENBOURG,

COMÉDIE-ANECDOTE, MÊLÉE DE CHANT, EN DEUX JOURNÉES,

Par MM. Théaulon, Desforges et Adolphe; Pascal

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 11 OCTOBRE 1828.

PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, ÉDITEUR, COUR DES FONTAINES, N° 7, ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, RUE SAINT-HONORÉ, N° 210.

1828.

PERSONNAGES DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.	ACTEURS.
FALBERT, jeune Colonel au service de France. (*Uniforme de colonel d'infanterie légère de* 1808*; un manteau.*). . . .	MM. VOLNYS.
Le Major comte DURLACH, Gouverneur de Marienbourg. (*Uniforme de major Prussien.*).	FONTENAY.
JULIA, surnommée la Perle de Marienbourg. (*Toilette simple, mais élégante; robe de velours noir avec une fourrure.*).	Me. DUSSERT.
HERMINE, sa Sœur. (*Robe garnie de fourrures.*).	Mme. THÉNARD.
MAURICE, Cousin des deux sœurs. (*Costume d'un étudiant des universités allemandes; pantalon bouffant; brodequins; redingotte très-courte et très-pincée à la taille; casquette de cuir à petite visière.*)	MM. ARNAL.
Un Caporal prussien.	THÉODORE.
Soldats prussiens.	
Habitans de la ville.	

(La Scène se passe en Prusse, dans la ville de Marienbourg.)

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Exc., en date de ce jour.

Paris, le 22 septembre 1828.

Par ordre de Son Exc. :

Le Chef du Bureau des Théâtres,

COUPART.

LA PERLE

DE MARIENBOURG,

COMÉDIE-ANECDOTE EN DEUX JOURNÉES.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Le Théâtre représente un jardin; dans le fond une grille derrière laquelle on aperçoit les remparts de la ville; à droite, un berceau et un banc; à gauche, l'entrée de la maison et un pavillon qui s'avance sur la scène; la fenêtre de ce pavillon est ouverte vis-à-vis du public, et l'on remarque dans l'intérieur une table sur laquelle se trouvent des livres et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAURICE, UN CAPORAL PRUSSIEN.

(Au lever du rideau, Maurice l'arme au bras, vient de faire l'exercice au commandement du caporal.)

MAURICE.

Bien! mon vieux Frantz, bien!... notre leçon a été bonne aujourd'hui; dans peu je ferai honneur à mon maître; tiens, voilà ton cachet... à demain la troisième leçon.

(Frantz sort par la grille du fond, qui reste ouverte.)

Ces fusils prussiens sont lourds en diable; c'est égal, on s'y fait!... Si ma petite Hermine me voyait, elle me gronderait encore; mais elle a beau dire, les livres ça m'ennuye,... le titre de docteur ne me tente pas;... celui de soldat me plaît;... au diable la robe noire et vive l'état militaire!...

AIR: *clic clac*

Ran plan, ran plan, c'est le bruit que j'aime;
Ce bruit
Me poursuit
Pendant le jour et la nuit

Même.
Ran plan, ran plan, le bonheur suprême,
C'est d'être soldat
Et de combattre pour l'état.

Dans sa garnison près des belles,
On rit, on danse, on fait l'amour,
On ne trouve point de cruelles;
Mais quel est ce bruit? le tambour....
Ran plan, ran plan, c'est le bruit que j'aime, etc.

Quand le signal se fait entendre
Et qu'il excite notre ardeur,
Qu'il est doux de pouvoir descendre
Dans une plaine en tirailleur.
Pif pan, pif pan, c'est le bruit que j'aime, etc.

Tandis qu'on tire dans la plaine
Pour déloger les bataillons,
Renversant les gens par centaine,
Le canon gronde sur les monts....
Pon! pon! pon! pon! c'est le bruit, etc.

Bientôt, reprenant sa revanche,
On a repoussé le vainqueur,
Et c'est alors à l'arme blanche
Que l'on enlève une hauteur.....
Clic, clic, clic, clic, c'est le bruit que j'aime, etc.

Couvert de poussière et de gloire,
On campe au champ d'honneur, enfin,
Et pour célébrer la victoire,
Le clairon retentit soudain;
Tron, tron, tron, tron, c'est le bruit que j'aime;
Ce bruit
Me poursuit
Pendant le jour et la nuit
Même.
Tron tron, tron tron, le bonheur suprême,
C'est d'être soldat
Et combattre pour l'état!

SCÈNE II.

MAURICE, HERMINE.

(*Hermine est sortie de la maison à la fin du couplet précédent, et s'approche doucement de Maurice.*)

HERMINE,

Ah! je vous y prends encor Monsieur....

MAURICE.

Tiens... c'est vous, petite cousine!

HERMINE.

Que faites vous ici, je vous le demande? ne devriez-vous pas plutôt étudier votre grec et votre latin?... mais non, vous êtes d'une paresse!... et depuis votre retour de l'université de Leipsick, je suis sûre que vous n'avez pas ouvert un livre.

MAURICE.

C'est juste!... mais en revanche j'ai ouvert plus de cent fois le bassinet de mon fusil; je sais la charge en douze temps, voulez vous voir?

HERMINE.

Eh! non, monsieur, non!... vous savez bien que votre cousine Julia déteste tout ce qui peut lui rappeler que nous sommes en guerre.

MAURICE.

La guerre est pourtant une bien jolie chose; j'étais hier sur le rempart, lorsque la garnison française a été forcée d'évacuer Marienbourg, après trois mois de siège; dieu! que c'était beau à voir défiler, et comme c'est heureux pour les Prussiens, que la famine s'en soit mêlée... quand ces enragés de Français sont quelque part, il n'y a que ça qui puisse les forcer d'en sortir,... et encore ce n'est jamais qu'à la dernière extrémité; je m'estime bien heureux de n'être entré dans Marienbourg, qu'avec les convois de vivres...

HERMINE.

Par exemple, mon cousin, ce n'est point là le langage d'un soldat...

MAURICE.

Dame! je ne suis encore qu'étudiant... et alors j'aime autant dîner tous les jours; quand je serai militaire, c'est différent...

HERMINE.

Vous voulez donc être militaire, décidément?

MAURICE.

Un peu plus tôt, ou un peu plus tard,... en Prusse, vous le savez, il faut que tout le monde y passe;... et comme j'ai des dispositions pour la partie,... je veux commencer de bonne heure pour faire promptement mon chemin.

HERMINE.

Plût au ciel, mon cousin, que vous fussiez plus avancé....

MAURICE.

J'entends, pour être votre mari?...

HERMINE.

Non... mais pour être notre protecteur... deux jeunes orphelines, qui n'ont pour appui qu'une vieille parente infirme.

MAURICE.

Hermine... est-ce que quelqu'un songerait à vous tourmenter?... si je le croyais... (*Il prend son fusil.*)

HERMINE.

Ce n'est qu'une crainte peut-être frivole,... mais ce comte Durlach, ce major Prussien qui s'est emparé de la ville.

MAURICE.

Eh bien!...

HERMINE.

Il y commandait avant l'arrivée des Français,.... il aimait ma sœur, il en fut dédaigné,... et peut-être dans sa colère....

MAURICE.

Dame, aussi... pourquoi ma cousine a-t-elle dédaigné un gouverneur, un major, un ami du roi Frédéric-Guillaume;... je l'ai toujours dit,... ma cousine Julia est trop fière, et parce qu'on l'a appelée la perle de Marienbourg...

HERMINE.

Julia fière!... elle, si bonne, si douce,... ma sœur est belle, mais c'est encore moins par ses charmes que par ses qualités et ses vertus, qu'elle a mérité le nom brillant qu'on lui donne.

MAURICE.

C'est fort bien,... mais elle a refusé les plus beaux partis de la Prusse,... des comtes, des ambassadeurs, un Prince,.... c'est une véritable folie,.. et quel tort ça me fait; si ma cousine avait épousé un Prince,... ce Prince serait mon cousin, mon avancement était sûr...

HERMINE.

Vraiment, ne faut-il pas que ma sœur se sacrifie à l'avancement de Monsieur?

MAURICE.

Je suis bien sûr que vous n'hésiteriez pas, vous, petite cousine?

HERMINE.

Comment, mon cousin, vous voudriez que pour vous procurer de l'avancement, j'en épousasse un autre?

MAURICE.

Ma foi, je suis assez ambitieux pour ça.

HERMINE.

Vous ne m'aimez donc pas?

MAURICE.

Si... mais ça ne peut pas se comparer... vous m'aimez, vous, petite cousine, vous me l'avez dit... tandis que ma cousine Julia n'aime personne.

HERMINE.

Et qui vous l'a dit, cousin, qu'elle n'aimait personne?.. si vous saviez... si je pouvais vous dire...

MAURICE.

Silence! la voici... comme elle est triste... elle parle toute seule... écoutons...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, JULIA (*sortant de la maison*).

AIR : *de Wallace* (*Catel*).

Du tourment qui me dévore,
Quand donc verrai-je la fin?
Loin de celui que j'adore,
Je succombe au noir chagrin.
A chaque instant je soupire,
En invoquant son retour,
Et dans mon triste délire,
Je ne vis que pour l'amour!...

MAURICE (*surpris*).

Pour l'amour?

HERMINE.

Pour l'amour!

ENSEMBLE.

et dans { mon / son } triste délire,

Je suis / Elle est { tout à { mon / son } amour,

Oui tout à { mon / son } amour.

(JULIA *s'assied pensive sous le berceau.*)

MAURICE.

Quoi! petite cousine, cette bonne Julia que je croyais si indifférente...

HERMINE.

Elle aime... comme un autre.

MAURICE.

Et plus qu'un autre à ce qu'il me paraît... quel est donc l'heureux mortel?...

HERMINE.

Silence... vous saurez tout... mais plus tard. (*Elle va vers le berceau.*)

MAURICE (*à part.*)

Du moment qu'elle aime, elle a bien fait de refuser. . je suis pour le sentiment...

JULIA (*se levant*).

C'est toi, ma sœur?

HERMINE.

Oui, je suis là avec notre cousin Maurice.

JULIA.

Bonjour, Maurice.

MAURICE.

Bonjour, belle cousine. Vous êtes encore triste aujourd'hui, et pourtant vous devriez être plus satisfaite que tout le monde de la retraite des Français et de l'arrivée des Prussiens... les Français sont à craindre pour les jolies femmes, tandis que les Prussiens, ce n'est pas dangereux du tout...

HERMINE (*bas*).

Vous tairez-vous, maudit bavard.

MAURICE.

D'abord, moi, je suis enchanté que les Français soient par-

tis... je n'aime pas les Français;.. et si le roi de Prusse avait seulement six cent mille hommes comme moi... ils auraient bientôt évacué l'Allemagne.

HERMINE.

Qui ça?... les six cent mille hommes?...

MAURICE.

Non... les Français!

HERMINE (*bas*).

Mais taisez-vous donc, Maurice, taisez-vous donc...

JULIA.

Hermine... la garnison française est-elle toujours campée sous nos murs?

HERMINE.

Toujours, et l'on prétend qu'un corps considérable de troupes, commandées par le maréchal Masséna, marche à grands pas sur Marienbourg.

JULIA (*avec joie*).

Serait-il vrai?

MAURICE.

Oh! quel conte!... on vous a trompée, ma cousine, moi qui ai lu la Gazette de Berlin, je puis vous certifier...

HERMINE.

Mon cousin, vous ne savez ce que vous dites (*à part*). Je fais tout pour la consoler... et ce maladroit... il est vrai qu'il ignore... (*On entend un roulement de tambour.*)

MAURICE.

Dieu! le tambour.

Ranplan, ranplan, c'est le bruit que j'aime.

HERMINE (*revenant*).

Ah! mon Dieu, ma sœur, c'est une publication militaire... et le gouverneur vient par ici...

JULIA.

Le gouverneur! rentrons, Hermine...

HERMINE.

Il n'est plus temps, ma sœur... il nous a vues.

MAURICE (*à part*).

Ce pauvre gouverneur.... encore un soupirant malheureux!

SCÈNE IV.

MAURICE, JULIA, HERMINE (*sur le devant de la scène*), un CAPORAL, UN TAMBOUR, SOLDATS et HABITANS DE LA VILLE (*de l'autre côté de la grille*); *ensuite* LE MAJOR DURLACH.

CHŒUR.

AIR : *De la muette de Portici.*

Accourons tous! que nous veut-on ?
C'est une proclamation.
Ecoutons bien ce qu'on dira,
Ensuite on s'y conformera...
Ecoutons bien
Ne disons rien.

(*Le peuple entoure le caporal, le tambour et les soldats.*)

LE CAPORAL (*ouvre un papier et lit après un roulement de tambour.*)

« Considérant les dangers auxquels la place de Marienbourg » est exposée, par les intelligences que les Français peuvent » avoir conservées dans la ville, Nous, major Durlach, gou- » verneur de ladite place de Marienbourg, chevalier de l'ordre » royal de l'aigle rouge, avons arrêté ce qui suit :

» A dater de ce jour, tout français surpris dans ces murs sera » regardé comme espion, traité comme tel, et fusillé dans les » vingt-quatre heures.

MAURICE.

C'est juste!

(*Roulement de tambour.*)

LE MAJOR (*arrivant*).

Faites connaître cette proclamation à tous les habitans de Marienbourg, et qu'elle soit affichée dans toute la ville... Allez... (*Le caporal sort avec le peuple qui reprend le chœur*).

Quelle rigueur, qu'exige-t-on?
C'est, etc.

SCÈNE V.

LE MAJOR, JULIA, HERMINE, MAURICE.

LE MAJOR (*s'avançant vers Julia*).

Pardon, mesdames, de ne pas vous avoir plus tôt présenté mon hommage; mais le service avant tout...

JULIA.

Qu'y a-t-il donc de nouveau, monsieur le Commandant? cette proclamation est d'une sévérité!...

LE MAJOR.

Bien nécessaire, mademoiselle; les Français sont restés long-temps dans Marienbourg, et les habitans de cette ville, par un sentiment que l'honneur réprouve, n'ont pas manifesté une joie bien vive de leur départ. La troupe que je commande, d'ailleurs, est peu nombreuse; nos fortifications ont beaucoup souffert, et l'intérêt de l'état m'ordonne d'être sévère, inexorable... Mais je ne vois pas ici madame de Wislhen, votre respectable parente.

JULIA.

Elle ne quitte plus ses appartemens.

LE MAJOR.

Demain j'irai lui présenter mes respects... ce soir il est trop tard, je présume, pour être admis chez elle... d'ailleurs, il faut en ce moment que je m'occupe de former une garde urbaine pour veiller à la tranquillité de la ville... je n'y admettrai que les habitans de bonne volonté.

MAURICE.

Alors... me voilà, moi.

LE MAJOR.

Quel est ce jeune homme?

MAURICE.

Un véritable prussien... qui ne demande qu'à servir pour le roi de Prusse...

HERMINE.

C'est notre cousin, monsieur le Major, un brave garçon...

MAURICE.

Qui revient de l'Université de Leipsick, et qui n'attend que l'occasion de se distinguer; j'ai déjà mon fusil. (*Il le prend.*)

LE MAJOR.

Ah! vous voulez servir... j'y consens; rendez-vous au Gouvernement.

MAURICE (*à Hermine*).

Ma cousine, vous demandiez un protecteur, le voilà tout trouvé et ma gloire commence... (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LE MAJOR, JULIA, HERMINE.

LE MAJOR.

Puisque ce jeune homme est votre parent, mesdemoiselles, ma protection lui est acquise désormais...

JULIA.

Tant de bonté, monsieur le Gouverneur...

LE GOUVERNEUR.

Son zèle et son courage me plaisent; mais puisque le sort des combats m'a ramené dans cette ville, oserais-je vous demander, aimable Julia, si vous avez daigné réfléchir à la proposition que je vous fis avant mon départ...

HERMINE (*à part.*)

Il paraît qu'il y songe toujours...

LE MAJOR.

Vous ne répondez pas?... auriez-vous oublié déjà?.. alors permettez-moi de m'expliquer avec toute la franchise d'un soldat;... vous êtes orpheline, libre de votre choix,... moi j'ai quarante ans, des titres, des honneurs, de la considération, une grande fortune, je vous offre tout cela,... voilà ma proposition, mademoiselle,... elle est claire et précise,...

vous aviez, il y a six mois, éludé votre réponse, j'ai battu l'ennemi pour venir vous la demander...

JULIA.

Monsieur le major....

LE MAJOR.

Expliquez-vous mademoiselle.

JULIA.

Ma franchise égalera la vôtre,... votre offre m'honore,.... mais l'amour seul pourrait payer vos bienfaits...

LE MAJOR.

Et vous n'avez point d'amour pour moi?

JULIA (*avec embarras.*)

J'ai pour vous beaucoup d'estime;...

LE MAJOR *(avec dépit.)*

Je vous entends, mademoiselle, pardon de n'avoir pas compris plus tôt... nous autres vieux soldats, nous entendons peu toutes ces finesses... au reste, un refus de votre part ne doit pas m'étonner... quand on a rejeté comme vous l'avez fait, les plus beaux partis... quand on a vu à ses pieds les hommes les plus marquans de notre époque par leur fortune ou leurs talens... il y aurait de la présomption de ma part à concevoir la plus légère espérance; pourtant prenez-y garde, mademoiselle... vous êtes jeune, belle, c'est vrai, mais la beauté passe, l'âge arrive, on se repent d'avoir été dédaigneuse... et souvent...

JULIA (*avec fierté.*)

Monsieur!...

LE MAJOR (*avec un dépit plus marqué.*)

Après tout, la fierté n'est peut-être pas le seul motif de vos refus, et, s'il faut en croire les bruits qui circulent... pendant mon absence, un jeune officier français...

HERMINE (*à part.*)

Quoi! l'on saurait...

JULIA (*avec dignité.*)

C'en est assez, monsieur le major, je me retire... et je veux oublier ce qu'un tel langage a de cruel et d'offensant, pour ne me souvenir que de la généreuse protection que vous avez bien voulu m'offrir...

AIR : *De Léocadie.*

Mon refus peut-être vous blesse,
C'est le sort qu'il faut accuser,
Et de votre âme la noblesse
Quelque jour saura m'excuser.

LE MAJOR (*à part*).

ENSEMBLE.

Ah ! cette injure
Remplit mon cœur
Et tout m'assure
De mon malheur.

JULIA, HERMINE.

Ah ! cette injure
Remplit son cœur,
Et tout m'assure
De sa rigueur.

SCÈNE VII.

LE MAJOR (*seul, les regardant sortir.*)

(*Pendant la scène précédente et celle-ci, le jour baisse graduellement.*)

(*Se promenant à grands pas,*) Un refus... moi le major Durlach... un refus positif... aussi de quoi vais-je m'aviser?... devenir amoureux d'une femme qu'on a surnommée la Perle de Marienbourg... mon langage l'a blessée... j'ai eu tort... mais s'il est vrai qu'elle aime un officier français... j'aurais un rival... si je pouvais découvrir...

SCÈNE VIII.

LE MAJOR, MAURICE.

MAURICE (*avec un sabre, une giberne et son fusil*).

Ils m'ont donné un équipement complet là-bas... il n'y manque plus que l'uniforme...

LE MAJOR.

Ah !... ce jeune homme !... il me paraît simple, naïf....

MAURICE.

C'est encore le gouverneur.... il faut lui présenter les armes, pour lui faire voir que je sais la manœuvre... (*il lui présente les armes.*)

LE MAJOR.

C'est fort bien, monsieur Maurice, c'est fort bien, et votre zèle aura sa récompense... vous arrivez même fort à propos en ce moment... j'ai un poste important à vous confier... êtes vous discret?...

MAURICE.

Comme la femme d'un ambassadeur.

LE MAJOR.

Eh bien! apprenez que je viens de découvrir un complot qui ne tend à rien moins qu'à l'enlèvement de votre cousine.

MAURICE.

Laquelle?...

LE MAJOR.

L'aînée.... celle qu'on a surnommée la perle de Marienbourg.

MAURICE.

Ah! voilà qui me rassure... j'ai cru qu'il s'agissait de ma petite Hermine...

LE MAJOR.

Pour déjouer cette trame, vous allez vous mettre en faction dans l'angle de ce rempart; de là, vous pourrez aisément distinguer toutes les personnes qui s'approcheront de cette maison.

MAURICE.

Et alors... je ferai feu sur elles...

LE MAJOR.

Non pas... comme vous y allez!..

MAURICE.

Dame! si ce sont des Français.... ils seront tous fusillés.... d'après l'ordonnance.

LE MAJOR.

Oui, mais les lois...

MAURICE.

Ah! les lois.... c'est juste!.... il faudra donc que je les arrête...

LE MAJOR.

Seul!... ce serait difficile... il faut agir avec prudence... dès que vous verrez quelque inconnu...

MAURICE.

Quelque inconnu... que je ne connaîtrai pas...

LE MAJOR.

Vous viendrez sur-le-champ m'avertir... en secret...

MAURICE.

Alors, il ne faudra pas donner l'alerte.

LE MAJOR.

Gardez vous en bien, et même, pour plus de sûreté, je vous défends d'avertir vos deux cousines du danger qu'elles vont courir...

MAURICE.

Je vous obéirai, monsieur le major; quoique je ne sois qu'une recrue, je connais la discipline militaire.

LE MAJOR.

C'est bien... si je suis content de vous...

MAURICE (*à part*).

Si j'allais débuter par être officier...

LE MAJOR.

Je vous nommerai caporal dans la garde urbaine.

MAURICE.

C'est toujours ça...

LE MAJOR.

Adieu, monsieur Maurice, vigilance, prudence...

MAURICE.

Et diligence... je ferai mon devoir... en conscience.

(*Le Major s'éloigne après avoir jeté les yeux sur la maison; l'orchestre joue en sourdine l'air mystérieux du* MULETIER *jusqu'à la fin de cette scène.*)

MAURICE.

Et nous... mettons-nous au poste que le gouverneur m'a donné; ah! ils veulent enlever ma cousine, ils ne sont pas dégoûtés.. heureusement je suis là.. hein!.. je crois qu'on marche près d'ici... vigilance... (*Il se met à l'écart, la musique confi-*

nue; Falbert entre couvert d'un manteau; il a l'uniforme de colonel.)

SCÈNE IX.

FALBERT, MAURICE (*caché*).

FALBERT.

Voici la demeure de Julia... respirons un moment avant d'y pénétrer. (*Il s'assied sous le berceau et ôte son manteau.*)

MAURICE.

C'est un Français... prudence!...

FALBERT.

Il faut que cette nuit même, Julia soit à moi...

MAURICE.

C'est le complot dont a parlé le gouverneur... diligence!... (*Il s'esquive et disparaît.*)

SCÈNE X.

FALBERT, ensuite JULIA.

FALBERT.

Personne ne m'a vu... au camp mon absence ne sera pas remarquée... je serai revenu avant le point du jour, et je puis me livrer sans crainte au bonheur de revoir Julia; mais comment la faire prévenir de mon arrivée?... comment pénétrer jusqu'à elle?

AIR: *D'Héloïse.*

Je revois donc ce fortuné séjour
Où me retient une si noble chaîne,
Heureux berceaux témoins de notre amour,
De Julia vous entendez la peine;
Plus de tourmens, doux objet de ma foi,
Plus de tourmens, Falbert est près de toi.

(*Ici Julia entre dans le pavillon avec une lumière et se place à la table.*)

J'aperçois de la lumière dans ce pavillon!.... une femme!...

JULIA (*à elle-même*).

Falbert! Falbert!

FALBERT.

C'est elle!...

JULIA.

MÊME AIR:

Auprès de lui mes jours étaient heureux,
Et l'avenir me semblait plein de charmes;
Il est parti, depuis ce jour affreux,
Ah! dans ces lieux que j'ai versé de larmes!

FALBERT.

Plus de tourmens, doux objet de ma foi,
Plus de tourmens, Falbert est près de toi.

JULIA.

Dieu! qu'ai-je entendu? cette voix... (*s'élançant hors du pavillon*), Falbert, est-ce vous?

FALBERT.

Oui, c'est Falbert qui n'a pas eu la force de s'éloigner...

JULIA.

Mon ami, je n'espérais pas vous revoir sitôt (*frappée d'une idée subite*); mais répondez, comment vous trouvez-vous dans Marienbourg?

FALBERT.

Je n'ai pas encore quitté la ville... caché à tous les yeux, j'ai attendu la nuit....

JULIA.

Grand dieu! que dites-vous? je vous croyais chargé d'une mission auprès du gouverneur... Falbert, ignorez-vous donc les dangers auxquels vous vous exposez?

FALBERT.

Des dangers!... eussent-ils été cent fois plus grands, je les aurais tous bravés pour me rapprocher de vous...

JULIA.

Mon ami, s'il est vrai que j'aie quelque pouvoir sur vous, cédez à ma prière... vous m'avez revue... votre présence a calmé pour un instant mes vives inquiétudes, ne les rendez pas plus affreuses en prolongeant votre séjour ici... je vous en

conjure, partez!... le moindre retard peut vous perdre... partez à l'instant même... je le veux... je l'ordonne... je vous en supplie....

FALBERT.

Partir!... m'éloigner encore de vous sans avoir irrévocablement fixé notre sort... Non... non... Julia, c'est impossible.

JULIA.

Quel est votre projet?

FALBERT.

Écoutez-moi... Les chances de la guerre sont bien incertaines... elles peuvent nous séparer pour long-temps.., je crois aux assurances que vous m'avez données de votre amour, mais aucun lien ne nous unit encore... Julia, vous l'avouerai-je?... Loin de vous la vie m'est à charge.., mille fantômes assiégent mon imagination... je songe aux dangers sans nombre auxquels vous exposent votre isolement, votre jeunesse, les hommages dont vous êtes entourée... et ma vie est un tourment continuel... cette situation est intolérable... un mot de vous peut la faire cesser...

JULIA.

Expliquez-vous...

FALBERT.

Il faut qu'un serment solennel nous enchaîne à jamais... il faut que cette nuit même je devienne votre époux.

JULIA.

Mon époux!

FALBERT.

Ne me refusez pas, ne me laissez point partir sans que j'aie obtenu ce titre si cher et si sacré... fier de le posséder, au milieu des combats, je sens qu'il doublera ma force et mon courage... et si le sort trahit mes espérances... si je dois bientôt succomber...

JULIA.

Mon ami, écartez ces funestes images... je dois vous parler avec franchise : cette union, Julia la désire autant que vous... mais, dans cette ville, une telle cérémonie ne pourrait manquer d'avoir d'indiscrets témoins... vous seriez peut-être reconnus. Oh! non... ne vous exposez pas à un si grand péril... je dois vous refuser et vous supplier de partir sans plus de retard...

FALBERT.

Vos craintes sont frivoles, Julia; apprenez que j'ai tout prévu... tout préparé... Un vieux pasteur que j'ai connu pendant notre séjour dans cette ville, demeure près d'ici; il connaît mon amour, il l'approuve et veut le bénir, il nous attend, Julia...

AIR : *De Téniers.*

Si tu fuis cette heureuse chaîne,
Si je ne suis pour toi qu'un étranger,
De l'ennemi bravant ici la haine,
Je cours m'exposer au danger.
A mon destin si tu veux être unie,
Dès ce moment, au gré de ton désir,
Falbert prendra soin de sa vie,
Puisqu'elle doit t'appartenir.

JULIA.

Eh bien... je ne résiste plus, je te suis... mais je t'en conjure... évite avec soin tous les regards... songe que ta vie est désormais la mienne.

FALBERT.

AIR : *Fragment du final du premier acte de Léocadie.*

Hâtons-nous!

JULIA (*écoutant.*)

Du silence!

FALBERT.

Calme-toi!

JULIA.

Parle bas!...
Vers ces lieux on s'avance.
(*Courant regarder au fond et dans le plus grand trouble.*)
Des soldats! des soldats!

FALBERT.

Partons! partons!

JULIA.

La fuite est impossible.
Ah! malheureuse, je frémis.
(*Entraînant Falbert et lui montrant le pavillon.*)
Là!...

FALBERT (*refusant de se cacher.*)

Non!

JULIA.

Ne sois pas insensible,
N'expose pas des jours chéris,
O mon Falbert!...

FALBERT.

Julia, j'obéis.

(*Il entre dans le pavillon dont il ferme la porte sur lui.*)

JULIA.

Ah! je tremble, quelle imprudence,
Pour mon âme quel coup affreux.

SCÈNE XI.

JULIA, MAURICE, LE MAJOR, SOLDATS (*dont deux portant des torches*), ENSUITE HERMINE.

(*Les soldats restent de l'autre côté de la grille.*)

LE MAJOR.

Un français, ah! quelle insolence,
Un français serait en ces lieux!
Dans mon cœur quel soupçon!

MAURICE.

Il examinait la maison.

JULIA.

Ici que prétendez vous faire?

LE MAJOR.

Visitons bien ce pavillon.

JULIA (*le repoussant*).

Arrêtez!

LE MAJOR.

Madame?

MAURICE.

Mais pourquoi donc ce mystère?

LE MAJOR (*avec colère*)

Il le faut!...

JULIA.

Arrêtez...vous êtes chez moi.
Falbert! ah! quel effroi!

JULIA, HERMINE.

ENSEMBLE.

Pour l'avenir plus d'espérance,
Le malheureux, ah! je frémis.
Le voilà donc en la puissance
De ses plus cruels ennemis.

FALBERT (*paraissant dans le pavillon.*).

Pour l'avenir plus d'espérance,
Hélas! tous mes vœux sont trahis,
Me voilà donc en la puissance
De mes plus cruels ennemis.

LE MAJOR, MAURICE.

Pourquoi ce trouble en ma présence...
Serait-ce un de nos ennemis?
Ah! d'une pareille insolence
Bientôt il recevrait le prix.

(*A la fin de l'ensemble le major va pour entrer dans le pavillon, Falbert ouvre la porte et paraît.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FALBERT.

LE MAJOR.

Un officier français! (*à part.*) ainsi, mademoiselle, c'est en donnant asile à nos ennemis...

FALBERT.

Arrêtez, monsieur, n'accusez personne que moi... mademoiselle ignorait mon projet... et c'est même contre son gré que je suis ici... d'ailleurs mes motifs...

LE MAJOR (*regardant Julia.*)

Vos motifs, monsieur... je les devine... mais on peut en supposer d'autres...

FALBERT.

L'habit que je porte...

LE MAJOR.

L'habit le plus honorable cache souvent un traître...

FALBERT (*portant vivement la main à son épée.*)

Monsieur!...

JULIA.

Falbert!... monsieur le major!

LE MAJOR.

Ne craignez rien, mademoiselle, je suis de sang froid.

MAURICE (*à part*).

Elle prend sa défense!...

LE MAJOR.

Je veux bien croire, monsieur, que ce n'est point pour jouer un rôle indigne d'un soldat, que vous vous êtes introduit dans cette place... mais les apparences sont contre vous... vous connaissez la rigueur des lois militaires.., demain vous paraîtrez devant un conseil de guerre.

JULIA (*altérée.*)

Un conseil de guerre!...

HERMINE.

Grand dieu !

MAURICE (*bas à Hermine.*)

Vous le connaissez donc ?

HERMINE.

C'est l'amant de Julia !...

MAURICE (*stupéfait.*)

Hein !

JULIA.

Monsieur le Major, n'est-il aucun moyen ? ah ! je tombe à vos genoux !...

FALBERT (*l'arrêtant.*)

Julia !.. que faites-vous ! montrez plus de courage... imitez-moi... la fatalité nous poursuit... cette nuit j'espérais obtenir un titre bien cher... ce bonheur était trop grand pour moi... il faut y renoncer... résignons-nous !...

JULIA.

Falbert !...

FALBERT.

Monsieur le gouverneur, je ne m'abaisserai pas à demander grâce... si j'ai commis une faute, j'en subirai les conséquences, mes compagnons d'armes sauront me venger...

Air : *Aux braves hussards du cinquième*

Je me flattais, peut-être aujourd'hui même,
De tomber en servant l'état,
Mais il m'est doux dans mon malheur extrême,
De périr encore en soldat.
Quand on a servi sa patrie
Avec amour, avec valeur,
Le plomb mortel peut nous ôter la vie,
Il ne peut nous ravir l'honneur.

LE MAJOR (*à part.*)

Il m'en coûte... mais il faut un exemple...

MAURICE (*à part*).

Je ne m'en consolerai jamais.

LE MAJOR (*qui remonte la scène.*)

Soldats !

JULIA.

Arrêtez, monsieur le major... arrêtez... (*à part.*) il est

perdu, si l'on sait dans la ville... il ne me reste qu'un moyen de le sauver... (*haut*) Falbert, ma sœur, laissez-moi seule avec monsieur le major...

FALBERT.

Julia, que prétendez-vous faire?

JULIA (*au major.*)

Accordez-moi de grâce un moment d'entretien.

LE MAJOR.

Mademoiselle, je dois avant tout m'assurer de la personne...

JULIA.

Que craignez-vous? cette maison n'est-elle pas entourée par vos soldats?

FALBERT.

Monsieur, je suis votre prisonnier, et je vous donne ma parole...

LE MAJOR.

Il suffit...

FALBERT (*regardant Julia.*)

Je ne sais si je dois... (*Hermine l'entraîne.*)

JULIA.

Falbert, je vous en supplie... dans un instant vous pourrez revenir.

FALBERT.

Allons! (*Il suit Hermine, mais en hésitant toujours*).

MAURICE (*à part*).

Faut-il avoir du guignon... pour ma première faction... une bévue semblable... ils ne m'en feront pas faire d'autre... je déserte....

(*Il sort*).

SCÈNE XIII.

JULIA, LE MAJOR. (*Il s'est rapproché des soldats dans le fond; il leur fait un signe et ils s'éloignent.*)

LE MAJOR (*revenant sur le devant de la scène*).

Je suis prêt à vous entendre, mademoiselle.

JULIA.

Monsieur le Major... les instans sont précieux... Vous m'avez offert votre appui, votre protection... jamais ils ne me seront plus nécessaires qu'aujourd'hui...

LE MAJOR (*sévèrement*).

Pour vous, mademoiselle, sans doute... mais quant à ce Français...

JULIA.

Eh quoi! n'est-il donc plus d'espoir? et sera-t-il traîné devant un conseil de guerre, qui d'avance a prononcé sa condamnation?..

LE MAJOR.

Mademoiselle... notre justice...

JULIA.

Et s'il n'a pas rejoint l'armée française avant le jour... il est accusé de désertion... déshonoré... Monsieur le Major, j'en appèle à votre honneur, à votre humanité... oui, oui, je vous connais bien; vous vous montrerez généreux envers un ennemi sans défense... vous ne le perdrez pas... vous le laisserez retourner parmi les siens.

LE MAJOR (*d'abord avec quelque émotion*).

Mademoiselle... certainement, je voudrais pouvoir... mais l'audace de ces Français exige un exemple terrible... le sort a fait tomber celui-ci entre nos mains... et ma responsabilité...

JULIA.

Est à couvert... Personne dans la ville ne soupçonne ce qui s'est passé... cet événement peut demeurer secret... vos soldats eux-mêmes croiront facilement à une fausse alerte.

LE MAJOR (*avec fermeté*).

Encore une fois, Mademoiselle... ce que vous me demandez est impossible, c'est trop de retard et je vais...

JULIA.

Eh bien! puisque vous êtes insensible à mes larmes, à mes prières, il me reste un moyen auquel, je l'espère, vous ne résisterez pas.

LE MAJOR.

Mademoiselle?...

JULIA (*avec délire*).

Il n'y a qu'un instant... à cette place... vous m'avez demandé ma main...

LE MAJOR.

Achevez!

JULIA.

Sauvez ce Français... à ce prix...

LE MAJOR (*ému, à part*).

Il se pourrait... Pauvre jeune fille... elle m'attendrit!... Ce sacrifice... (*haut*). Ecoutez, Mademoiselle; je ne ferai pas ici parade de sentimens héroïques... je suis franc... le prix que vous m'offrez est trop beau pour être refusé...

JULIA (*avec joie*).

Il sera sauvé!...

LE MAJOR.

Oui, Mademoiselle... mais je n'abuserai pas de votre situation... je sauverai ce jeune Français, auquel vous prenez un si vif intérêt... Et bien! après... si, à force de soins et de tendresse, je puis parvenir à toucher votre cœur... alors seulement je réclamerai l'exécution de votre promesse (*tirant plusieurs papiers d'un portefeuille*). Tenez... prenez l'un de ces sauf-conduits... les noms sont en blanc... maintenant qu'il s'éloigne, qu'il parte; dans tous les cas possibles, sa vie et sa liberté sont assurés!...

JULIA (*saisissant le papier*).

O mon Dieu!... je te rends grâce.

LE MAJOR (*se retirant dans le fond*).

Surtout de la discrétion!...

JULIA.

Ah! ne craignez rien!... il n'accepterait pas s'il pouvait soupçonner...

(*Falbert et Hermine paraissent par la gauche*).

SCÈNE XIV.

JULIA, FALBERT, HERMINE, LE MAJOR.

JULIA (*s'élançant vers Falbert*).

Mes amis, venez!... partagez ma joie.., Monsieur Falbert, vous êtes libre!...

FALBERT.

Julia... expliquez-moi!...

JULIA (*embarrassée*).

Monsieur le Major s'est laissé toucher par mes prières, par mes larmes...

HERMINE.

Ah! Monsieur le major, voilà un trait!... (*se retournant*) mais où est donc Maurice à présent?...

JULIA (*à Falbert à mi-voix*)

Mon ami... il faut fuir... il faut nous séparer à l'instant même... (*lui donnant un papier*) prenez ce sauf-conduit...

FALBERT.

Partir, Julia, partir! quand j'ignore... (*On entend le canon.*)

LE MAJOR.

C'est le canon du camp français...

FALBERT.

Dieu! le canon du lever de l'aurore!...

FINAL *de M. Doche fils.*

C'en est fait! il n'est plus d'espoir,
Je dois me rendre à mon devoir...

ENSEMBLE.

Il faut partir, cruelle absence!
Loin de ces lieux plus de bonheur ;
Mais je dois souffrir en silence,
Il faut obéir à l'honneur.

JULIA.

Il va partir, cruelle absence!
Hélas! pour moi plus de bonheur;
Mais j'ai sauvé son existence,
Ce départ le rend à l'honneur.

HERMINE.

Il va partir... en son absence
Ah! que de chagrin pour ma sœur,
Mais j'espère que sa présence,
Nous rendra bientôt le bonheur.

LE MAJOR.

Il va partir, douce espérance,
Fait déjà palpiter mon cœur,
Oui, j'espère que son absence,
Ici me portera bonheur.

LE MAJOR (*s'avançant.*)

Déjà l'horizon se colore...
Tous les instans sont précieux...

FALBERT (*à Julia.*)

Hélas! vous reverrai-je encore?

JULIA (*cherchant à le rassurer.*)
Espérons des temps plus heureux...
Oui nous nous reverrons encore!....

LE MAJOR.
Sans plus tarder il faut quitter ces lieux!...

FALBERT.
Quitter ces lieux!
Partir encore... ah! malheureux!

HERMINE (*à Julia*)
Au rempart je vais le conduire,
(*à part.*)
Maurice est parti sans rien dire.

(*Elle va prendre le manteau qui est resté sous le berceau, et le donne à Falbert*)

FALBERT (*voulant revenir.*)
Ah Julia, jamais!...

JULIA (*s'éloignant,*)
Adieu?

LE MAJOR (*se plaçant entre eux.*)
Allons, allons, partez!... fuyez ce lieu.
Mais silence!
De la prudence!

FALBERT.
Adieu!
Il faut partir! cruelle absence, etc.
Adieu! adieu!

JULIA.
Il va partir! cruelle absence, etc.
Adieu! adieu!

ENSEMBLE.

HERMINE.
Il va partir! en son absence, etc.
Adieu! adieu!

LE MAJOR.
Il va partir! douce espérance! etc.
Adieu! adieu!

(*Falbert s'éloigne, Julia rentre dans le pavillon, en lui faisant encore des signes d'adieu.*)

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

LA PERLE

DE MARIENBOUG,

DEUXIÈME JOURNÉE.

PERSONNAGES
DE LA DEUXIÈME JOURNÉE. — ACTEURS.

FALBERT, Général au service de France. (*Polonaise bleue, cordon de commandeur de la Légion-d'Honneur, chapeau d'officier-général.* . . . . . M. VOLNYS.

JULIA. (*Robe du matin bleu-clair; un bonnet tombant un peu sur les yeux; les cheveux relevés en bandeaux; pas de rouge.*) Mme. DUSSERT.

HERMINE. (*Toilette du matin très-simple.*) Mme. THÉNARD.

MAURICE. (*Uniforme de fourrier d'infanterie française.*) M. ARNAL.

LISBETH, Femme-de-Chambre. . . Mlle. CLORINDE.

Officiers français.

Amis.

Domestiques.

(*La Scène se passe encore dans la ville de Marienbourg, mais six mois se sont écoulés depuis la première journée; pendant ce temps les Français ont fait le blocus de la place.*)

DEUXIÈME JOURNÉE.

Le Théâtre représente un salon avec deux fenêtres au fond; à gauche, l'entrée de l'appartement de Julia; à droite, une autre porte près de laquelle est placée une Psyché; du même côté, sur le premier plan, un secrétaire devant lequel est un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISBETH (*écoutant à la fenêtre*), HERMINE (*sortant avec précaution de la chambre de sa sœur*).

HERMINE.

Ma sœur repose, je puis la laisser seule un instant (*s'avançant*). Eh bien, Lisbeth, quelles nouvelles?

LISBETH.

Je n'entends plus rien, Mademoiselle; le canon a tout-à-fait cessé... et le bruit court dans la ville que c'est le dernier assaut; enfin, les Prussiens vont capituler, et nous allons voir les Français dans Marienbourg.

HERMINE.

Ah! Dieu soit loué!.... Depuis que nous sommes assiégés, j'ai cru vingt fois que je mourrais d'inquiétude et d'ennui.

LISBETH.

Il est sûr, Mademoiselle, que vous avez fait preuve de courage: continuellement au chevet de votre sœur, pendant cette longue et douloureuse maladie, ni les veilles, ni les craintes de la contagion, n'ont pu ralentir votre généreux dévouement...

HERMINE.

Pauvre sœur!.. en six mois, que d'émotions douloureuses!.. séparée de celui qu'elle aimait... forcée de faire une promesse de mariage au major Durlach, elle allait l'épouser, lorsqu'il perdit la vie dans une sortie qu'il fit à la tête de la garnison. Depuis ce temps, Julia, livrée sans réserve aux plus vives inquiétudes, devint la proie d'un mal brûlant qui frappe rarement, sans laisser des traces irréparables. . tu ne l'as pas vue, toi, dans tout l'éclat de sa beauté... on la citait partout... Dans nos promenades, la foule se pressait sur ses pas... on l'appelait la perle de Marienbourg; hélas! combien elle est changée!...

LISBETH.

Mais enfin mademoiselle, elle est sauvée... et c'est à vos soins qu'elle doit la vie.

HERMINE.

Oui... tu as raison, et cette idée là me fait du bien, et puis ce n'est pas au moment où les médecins viennent de lui permettre de faire sa première sortie, qu'il convient de lui montrer des visages tristes... j'ai d'ailleurs un autre sujet de joie... si les Français rentrent dans la ville, je reverrai Maurice... qui sert dans la brigade de monsieur Falbert.

LISBETH.

Quoi! il a pris du service dans les troupes Françaises?

HERMINE.

Oui, par désespoir... Il y a six mois, Maurice faillit devenir la cause d'un grand malheur, et craignant nos reproches, il quitta la ville... depuis, nous n'avions plus eu de ses nouvelles, lorsque, ces jours derniers, nous avons reçu une lettre qui nous apprend qu'il s'est distingué dans la dernière bataille; se distinguer parmi les Français... c'est bien quelque chose... Aussi; comme j'aurai du plaisir à le revoir, ce cher Maurice... mais Julia va venir dans ce salon... hâte-toi, Lisbeth, de faire enlever cette glace... c'est l'ordre précis des médecins... ce qu'ils redoutent le plus pour Julia, c'est la première impression que pourrait lui causer le changement de ses traits.

LISBETH.

Ah! je comprends (*elle sonne, deux domestiques entrent.*) Fritz, emportez cette psyché; maintenant mademoiselle, je vais dans le voisinage pour tâcher d'avoir quelques nouvelles.

HERMINE.

Et moi, j'attends ici ma pauvre Julia.

(Lisbeth sort avec les domestiques qui emportent la psyché.)

SCÈNE II.

HERMINE (*seule.*)

J'ai beau chercher à me tranquilliser, je ne suis pas encore sans inquiétude ; tout ce que nous savons par la lettre de Maurice, c'est que monsieur Falbert est devenu général, mais depuis, il y a eu plusieurs combats terribles ; et je tremble!... ah ! Maurice a beau dire, c'est une cruelle chose que la guerre.

AIR : *Tyrolienne de madame Malibran.*

Reviendra-t-il auprès de son amie ?
Que de regrets depuis qu'il nous quitta !
Reviendra-t-il pour embellir ma vie ?
Son souvenir est toujours resté là !...
Ah ! ah ! ah ! etc.

2.

Aux jours passés de notre heureuse enfance,
Il me jurait éternelle amitié ;
Mais, dans les camps, un serment de constance,
On me l'a dit, est bien vite oublié!...
Ah ! ah ! ah ! etc.

SCÈNE III.

HERMINE, LISBETH (*accourant.*)

LISBETH.

Mademoiselle ! mademoiselle ! grande nouvelle !... pendant que nous étions bien tranquilles ici, la capitulation se signait, et voilà les Français qui entrent dans la ville par toutes les portes.

HERMINE (*avec joie.*)

Vraiment !

(On entend le tambour battre dans le lointain.)

LISBETH.

Tenez... entendez-vous?... ils vont passer sous nos fenêtres.
(*elle court ouvrir les fenêtres.*)

HERMINE (*s'appuyant contre la table avec émotion.*)

Les Français! ah! comme le cœur me bat!...

LISBETH (*à la fenêtre.*)

Les voici!... les voici... ah! mademoiselle, le superbe coup-d'œil!...

(*Pendant le commencement de cette scène, le bruit du tambour s'est approché de plus en plus; au moment où Hermine se place à la fenêtre, le tambour cesse, et une musique militaire exécute un air qui doit être le prélude et le motif du morceau suivant:*)

HERMINE.

Air nouveau, de *M. Doche fils.*

Le tambour a cessé, la musique commence;
Ecoutons bien ces accords ravissans.
Oui, je les reconnais, ce sont des airs de France.
Quel doux transport vient agiter mes sens!

(*Ici le chant cesse, et la musique fait entendre une ritournelle gracieuse, après laquelle Hermine et Lisbeth reprennent ensemble.*)

HERMINE.

ENSEMBLE.

Trop cruel et doux souvenir
Du bonheur de ma sœur chérie,
Hélas! dans mon âme attendrie
Tu fais naître à la fois les regrets, le plaisir.

LISBETH.

Trop cruel, trop doux souvenir,
Du bonheur d'une sœur chérie
Hélas! dans son âme attendrie,
Tu fais naître à la fois les regrets, le plaisir.

LISBETH.

Mais déjà la cavalerie
S'avance en brillans escadrons,
De cette phalange aguerrie
Entendez-vous retentir les clairons?
(*L'attirant à la fenêtre.*)
Voyez, mademoiselle,
Que cette troupe est belle!
Écoutez ces accens,
Comme ils sont ravissans!
(*Ritournelle de trompettes.*)

REPRISE DU DUO.

Trop cruel, trop doux souvenir, etc.

(*La musique s'affaiblit par degré, et se perd dans le lointain.*)

HERMINE (*tristement.*)

Ils s'éloignent... et je n'ai vu personne... Falbert! Maurice!

LISBETH (*qui est restée à la fenêtre.*)

Mademoiselle ! mademoiselle ! un jeune soldat accourt de ce côté...

HERMINE (*regardant.*)

Un soldat !... ah! c'est lui, c'est Maurice... Lisbeth, cours à sa rencontre... conduis-le ici.... il faut que je lui parle avant que ma sœur ne le voie... va...

(*Au moment où Lisbeth va pour sortir, Maurice paraît à la porte.*)

LISBETH.

C'est inutile... le voici lui-même. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

HERMINE, MAURICE (*en uniforme complet de fourrier d'un régiment français.*)

HERMINE.

Maurice ! c'est toi... (*Ils s'embrassent.*)

MAURICE.

AIR de Rossini (*Le Barbier.*)

Oui, je reviens de la guerre,
Ma chère,
Enfin,
Me voilà de retour, me voilà,
Là !

HERMINE.

Heureux destin !
Jour prospère !
C'est mon cousin,
Le voila de retour, le voilà,
Là !...

MAURICE.

Plein de ta douce image,
Sans peur j'ai combattu...

Dans ce noble équipage
Comment me trouves-tu ?

HERMINE.

Fort bien vraiment !

MAURICE.

C'est charmant ! c'est charmant !

ENSEMBLE.

Bonheur extrême,
Celui / Celle } que j'aime,
Est près de moi...
Quel doux émoi !
Pour moi !
Bonheur extrême,
{ Celui qui t'aime, }
{ Celui que j'aime, }
Revient ici,
Oui c'est bien lui, le voici ! le voici.

HERMINE.

Mais je suis trop bonne, monsieur, de vous montrer tout le plaisir que me cause votre retour... je devrais bien plutôt vous gronder.... partir ainsi sans rien dire à personne... ah c'est affreux !

MAURICE.

J'étais si confus de la sottise que j'avais faite... j'étais parti dans l'intention d'aller m'engager à Berlin, dans la garde du Roi, où l'on reçoit tous les beaux hommes ; à deux lieues d'ici, je vais tomber dans un bivouac Français... on me prend pour un espion... et, le lendemain, on me mène au conseil de guerre, où mon affaire était claire... quand je reconnais dans l'un de mes juges précisément l'officier que j'avais fait arrêter ici ; alors pour ma défense, je dis que j'étais le cousin de la Perle de Marienbourg ; vous devinez bien que je gagnai tout de suite mon procès ; j'allais reprendre la route de Berlin... le colonel Falbert me proposa de rester avec lui.., j'hésitai, parce qu'au fond j'étais bon Prussien ; mais ma foi, le colonel était si poli, les Français si bons enfans, que je me laissai gagner ; j'entrai comme soldat dans un régiment de troupe légère, et j'y ai toujours fait mon service avec un zèle et une exactitude qui m'ont valu l'avancement que vous voyez... les galons de fourrier... rien que ça...

HERMINE.

Et c'était en combattant...

MAURICE.

Oh! contre les Russes et les Autrichiens, je me battais comme un Français; il n'en était pas de même, quand venait le tour des Prussiens, car je me disais... un coup de fusil de plus ou de moins, ne fera pas grand chose à la France... alors je tirais pour gagner les onze sous par jour qu'on me donnait, mais j'avais le soin d'ôter les balles de mes cartouches; de cette façon, je puis bien avoir fait peur à mes concitoyens, mais à coup sûr, je ne leur ai pas fait de mal.

HERMINE.

Ce bon Maurice... mais monsieur Falbert... nous apportez-vous enfin de ses nouvelles... nous le ramenez-vous?...

MAURICE.

Sans doute... je ne l'ai pas quitté un seul instant pendant toute la campagne... mais je ne vois pas ma cousine Julia... je gage que je vais encore la trouver embellie, quand je suis parti, c'était une Perle, ça doit être à présent pour le moins un diamant.

HERMINE. *(avec embarras.)*

Embellie! embellie! je vais annoncer à ma sœur...

MAURICE.

J'y vais moi-même, car j'ai une lettre de mon général à lui remettre.

(*Il va pour entrer dans l'appartement de Julia, Hermine l'arrête avec embarras.*)

HERMINE (*se ravisant.*)

Une lettre... Mais si monsieur Falbert est de retour pourquoi écrit-il à ma sœur au lieu de venir lui-même?

MAURICE (*embarrassé.*)

Pourquoi il écrit à votre sœur?... C'est juste... Ah! je vais vous dire, d'abord, ce n'est pas lui qui a écrit; c'est moi... il a dicté...

HERMINE.

Ah! mon dieu! aurait-il perdu un bras?....

MAURICE.

Non... Au fait, tenez, petite cousine, je puis bien vous raconter ça, à vous... Apprenez donc que dans un des derniers combats, au moment où la victoire allait se déclarer en notre

faveur, mon général s'aperçoit que sa brigade commençait à plier... malgré le feu meurtrier qui éclaircissait les rangs des Français, M. Falbert s'élance pour rallier ses soldats... tout à coup un boulet...

HERMINE (*l'interrompant.*)

Un instant... j'entends du bruit dans l'appartement de ma sœur... oui... c'est elle... elle va sortir... éloignons-nous. Votre retour imprévu pourrait lui causer une émotion funeste... il vaut mieux l'y préparer... venez achever de m'instruire...

Air: *du comte Ory.*

La voici,
Par ici,
Retirons nous vite,
On évite
Son regard,
Elle le désire, car
La douleur,
Le malheur,
Ont passé sur elle.

MAURICE.

Quelle est donc sa peine?

HERMINE (*lui montrant sa sœur dans la coulisse.*)

Tiens.

MAURICE (*regardant.*)

Ah! pauvre cousine!

HERMINE (*l'entraînant.*)

Viens.

(*ils sortent.*)

SCÈNE V.

JULIA (*sortant de son appartement; elle est d'une pâleur extrême, ses cheveux sont relevés en bandeau*).

Quel bruit confus est parvenu jusqu'à moi? On dirait qu'un grand mouvement s'opère dans la ville... tout à l'heure... ces tambours... cette musique militaire... il m'a semblé reconnaître... mais non... c'est encore un rêve de mon imagination... si les Français étaient rentrés dans Marienbourg.... Falbert serait déjà près de moi... Falbert!... qu'ai-je dit?... puis-je encore désirer son retour?... Ah! je dois plutôt craindre d'offrir à ces regards ce visage flétri par mes longues souffrances... L'autre jour, lorsque ma sœur consultait le méde-

ein... « Elle est sauvé, a-t-il dit, mais sa beauté est perdue sans retour... » Ils me croyaient endormie... Eh bien! je l'ai entendu cet arrêt cruel... (*regardant autour d'elle*), et cette précaution qu'ils ont prise, d'éloigner de moi tout ce qui pourrait réfléchir mes traits... je suis donc bien changée!... Pendant que je suis seule... je puis m'assurer moi-même... Justement, dans ce secrétaire dont j'ai la clé... allons...

(*Elle tire de son sein la clé du secrétaire, va l'ouvrir précipitamment et y prend un petit miroir qu'elle tient quelque temps à la main sans oser le regarder; une musique mélancolique occupe la scène pendant ce jeu muet*).

Air: *Soldat Français.*

Quand je doutais des flatteurs dont toujours
Jadis je marchais entourée,
A ce miroir ici j'avais recours,
Et soudain j'étais rassurée...
Auprès de lui, moins affermi,
Mon cœur cherche encore un refuge,
Mais à la place d'un ami,
Dans ce miroir autrefois tant chéri,
Je tremble de trouver un juge.

Allons... sachons enfin...

(*Après quelques mouvemens d'hésitation, elle se décide à jeter un coup-d'œil sur le miroir, puis tout à coup elle le repousse sur la table, et tombe dans un fauteuil en se cachant le visage, et s'écriant d'une voix étouffée*):

Oh! oui, c'en est fait!... il ne pourra plus m'aimer...

(*Au même instant, Hermine paraît au fond et accourt auprès de sa sœur*).

SCÈNE VI.

JULIA, HERMINE.

HERMIME (*effrayée*).

Ma sœur... qu'as-tu? (*Apercevant le miroir.*) Dieu! un miroir!... ce que nous redoutions le plus...

JULIA (*à part*).

Cachons lui ma faiblesse! (*Haut*) Ce n'est rien, chère Hermine... Tout à l'heure je suis sortie de mon appartement.... le grand air m'a saisie... et...

HERMINE.

Remets-toi ma sœur... je t'apporte une bonne nouvelle...

JULIA.

Falbert serait-il de retour?...

HERMINE.

Bientôt il sera près de toi... J'ai déjà vu Maurice... il a apporté cette lettre...

JULIA.

Une lettre!... que signifie?... donne... (*prenant la lettre.*) je tremble de l'ouvrir...

HERMINE (*à part.*)

Pauvre Falbert!... si jeune encore!... Taisons-nous... j'ai promis à Maurice de garder le secret...

JULIA (*vivement.*)

Cet écrit n'est pas de sa main...

HERMINE.

Non... il est blessé... au bras....

JULIA.

Blessé... et tu ne m'en as rien dit. (*Elle lit rapidement.*)

« Chère Julia, la victoire me ramène enfin dans ces murs » que je quittai, il y a six mois, d'une manière si cruelle... » Dans mon impatience j'aurais voulu voler aussitôt à vos pieds, » mais les suites d'une blessure grave enchaînent encore ma vo- » lonté... (*s'interrompant*) une blessure grave! » Grand dieu! je me soutiens à peine (*lisant.*) « Depuis notre séparation, » j'ai appris ce que vous avez fait pour sauver mes jours... » pourquoi faut-il qu'au moment d'être réuni à vous, une » pensée bien amère empoisonne mon bonheur!... Je vous » dois l'honneur et la vie, et peut-être n'est-il plus en mon » pouvoir de reconnaître d'aussi grands bienfaits; je brûle de » me retrouver auprès de vous, et peut-être cet entretien doit- » il être le dernier!... je n'ose m'expliquer d'avantage; je » n'attends qu'un mot de vous pour me présenter, si je le re- » çois, avant une heure mon sort sera fixé.

» *Signé* le général Falbert. »

HERMINE.

Eh bien! quelle réponse faut-il lui porter?

JULIA (*réfléchissant.*)

Il n'attend qu'un mot de moi, et avant une heure son sort

sera fixé!... Que veut-il dire? saurait-il déjà?... oui... oui... je n'en puis douter... chaque mot de sa lettre me confirme cette idée... Il n'ignore plus que j'ai perdu cette beauté qui naguère encore avait captivé ses regards!...

HERMINE.

Pauvre sœur!... comme elle se tourmente... si elle savait...

JULIA (*avec agitation.*)

Oh! non... non... je ne puis le voir... sa pitié me tuerait... Retourne vers lui, chère Hermine... dis lui qu'il s'éloigne, qu'il fuie une infortunée... désormais... je ne puis être à lui... je connais la générosité de son cœur... il me plaindrait... mais il ne pourrait plus m'aimer comme autrefois.

HERMINE.

Ma sœur, tu t'alarmes à tort... s'il ignorait ta funeste aventure... si lui-même était malheureux... qu'il eût besoin de ton amitié, de tes consolations... alors serait-il généreux à toi de refuser de le voir? Ne croirait-il pas à son tour que tu as cessé de l'aimer?...

JULIA (*vivement.*)

Que dis-tu?..

HERMINE.

Ce n'est qu'une supposition... mais enfin...

JULIA.

Eh bien!... oui... je le recevrai... je m'armerai de courage contre ce premier regard si pénible à soutenir... Il verra qu'il ne peut entrer dans mon cœur d'autre sentiment que l'amour le plus tendre, le plus dévoué... et, après cette entrevue... s'il n'a plus pour moi qu'une froide amitié... au moins je lui aurai fait le dernier sacrifice... le plus grand peut-être que puisse faire une femme... celui de ma vanité... Va le chercher, ma sœur... dis-lui que je l'attends... (*Hermine sort.*)

SCÈNE VII.

JULIA (*seule*).

Il va venir... (*frappée d'une idée subite*) Si je pouvais encore...

(*Elle s'assied près du secrétaire, prend son miroir d'une main et arrange ses cheveux de l'autre*).

Air: *nouveau de M. Doche fils.*

Essayons, essayons... peut-être la parure,
Va-t-elle ranimer mon regard et mes traits,
Vain espoir! vain espoir! je lis sur ma figure
Qu'il me faut renoncer à plaire désormais...
C'en est fait, plus d'espoir,
Et je vais... je vais le revoir...
(*prenant une rose.*)
Plaçons là cette fleur charmante,
(*la jettant.*)
Elle rappellerait que j'avais sa fraîcheur.
(*prenant une aigrette.*)
Posons sur mes cheveux cette aigrette brillante.
(*la jettant.*)
Son éclat ferait mieux ressortir ma pâleur.
Ces perles et cet or... cette riche dentelle,
Qui me paraient jadis sans me rendre plus belle...
Essayons, essayons, etc.

(*On entend dans le lointain battre aux champs*).

Dieu! c'est lui qui vient... on lui rend les honneurs dus à son rang... à sa renommée... Ah! si j'étais encore belle...

SCÈNE VIII.

JULIA, HERMINE, puis FALBERT et MAURICE.

(*Falbert est conduit par Maurice*)

QUATUOR.

Fragment de la Dame Blanche, (*Boyeldieu.*)

JULIA.

Je l'entends qui s'avance,
Que je crains sa présence!
De regret et d'espérance
Je sens palpiter mon cœur.

ENSEMBLE.

HERMINE (*à sa sœur.*)
Le voilà qui s'avance,
Ne crains pas sa présence,
Ici la seule espérance
Doit faire battre ton cœur.
FALBERT.
Vers elle je m'avance,
Mais je crains sa présence,
Ici la douce espérance,
Ne fait pas battre mon cœur.
MAURICE (*à Falbert.*)
Venez en sa présence,
Ayez bonne espérance,
Ici j'en ai l'assurance,
Vous trouverez le bonheur.
MAURICE ET HERMINE.
Mais pendant cet instant si doux,
Laissons-les seuls... éloignons-nous.

(Julia est à gauche appuyée contre un fauteuil et n'osant lever les yeux vers Falbert. Maurice conduit ce dernier jusqu'au milieu du Théâtre, et se retire doucement avec Hermine.)

SCÈNE IX.

JULIA, FALBERT.

FALBERT (*avec émotion.*)

Julia!

JULIA (*de même.*)

Falbert! (*à part.*) je n'ose tourner mes regards vers lui! (*haut, et d'une voix plus émue.*) vous m'avez demandé un entretien, j'ai dû me rendre à vos désirs... maintenant... je suis prête à vous entendre.

FALBERT (*douloureusement.*)

Quel accueil!.... Julia! est-ce bien vous qui me parlez ainsi?

JULIA.

Et quel autre langage pouvez-vous attendre de moi ne m'avez-vous pas écrit que vous veniez avec l'intention de m'adresser de derniers adieux?

FALBERT.

De derniers adieux! ah! ce mot me rend à moi-même... excusez mes reproches... oui, je savais bien que je ne devais plus

prétendre au bonheur d'être à vous... pourtant je l'avouerai, je n'étais pas préparé à cette cruelle froideur... j'espérais en vous quittant pour toujours, emporter au moins vos regrets.

JULIA (*étonnée.*)

Emporter mes regrets... je ne vous comprends pas... n'est-ce pas vous qui voulez partir... me fuir à jamais?

FALBERT.

Et n'y suis-je pas forcé puisqu'aucun mot de vous ne me retient?

JULIA.

Qu'entends-je?

FALBERT.

Air: *de la haine d'une femme.*

Jadis hélas! pour vous comprendre
Un regard de vous m'eut suffi,
Mais ce doux moyen de s'entendre,
Un sort cruel me l'a ravi...
Frappé par le destin contraire,
Dois-je perdre aussi le seul bien
Qui m'attache encore à la terre?

JULIA. (*à part.*)

Grand dieu! quel est donc ce mystère?

FALBERT.

Tu ne dis rien, (*bis.*)
Il faut te fuir, je le sens bien.

(*Pendant ce couplet, l'émotion et l'étonnement de Julia ont été toujours en croissant; à la fin, frappée d'une idée subite, elle s'écrie :*)

JULIA.

Quel soupçon!...

(*Elle s'approche rapidement de lui, le regarde attentivement de très-près et pousse un cri d'effroi*).

Grand dieu!... aveugle!...

FALBERT.

Quoi, Julia, vous ignoriez encore!...

JULIA (*très-vivement.*)

Air: *de Céline.*

Dissipez ma frayeur mortelle,
Mon ami n'est-il plus d'espoir?..

FALBERT.

Oui, mon infortune est cruelle,
Hélas! je ne puis plus vous voir...

JULIA (*lui prenant la main.*)

Falbert, dans ce revers funeste,

Julia sera votre appui...
(*A part sans quitter la main de Falbert.*)
Ah ! du moins un bonheur me reste,
Mes traits n'ont pas changé pour lui !
(*Haut.*)

Mon ami... pardonnez-moi... je suis bien coupable... je croyais que vous aviez cessé de m'aimer...

FALBERT.

Hélas ! moi seul, dans ma triste situation, je devais craindre...

JULIA.

Nnous étions abusés tous deux... Mon dieu ! tu nous réunis pour toujours... je serai son soutien... son guide... (*s'élançant dans les bras de Falbert*), Falbert ! mon ami ! mon époux !...

FALBERT (*avec ivresse.*)

Chère Julia !... dois-je accepter un si grand sacrifice ?...

JULIA.

Et qui vous dit que ce soit un sacrifice ? qui vous dit que je sois généreuse ! Falbert ! sans ce malheur que tu déplores... peut-être n'eussions-nous jamais été unis...

FALBERT.

Que dites-vous ?

JULIA.

Plus tard, vous saurez... aujourd'hui ne songeons qu'au bonheur de nous retrouver ensemble.

SCÈNE X.

LES MÊMES, HERMINE.

(*Hermine s'arrête un instant au fond pour les regarder, et fait un geste de joie en les voyant se donner la main, puis elle accourt auprès de sa sœur*).

HERMINE.

Ma sœur... ma sœur.. tous nos amis sont là... ils ont appris le retour de M. Falbert et les compagnons d'armes du général conduits par Maurice...

JULIA.

Qu'ils entrent... Sans eux ma joie ne serait pas complète...

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, MAURICE, LISBETH, OFFICIERS.

CHŒUR.

Air: *de M. Doche fils.*

Pour célébrer le fils de la victoire,
Unissons tous nos efforts en ce jour;
De son malheur, consolé par la gloire,
Qu'il soit encor consolé par l'amour.

(*Une musique militaire, qui est censée dans la rue, accompagne ce Chœur*).

JULIA.

Mes bons amis... je vous remercie de vos vœux pour lui... prenez part à mon bonheur... j'ai retrouvé celui dont l'absence m'avait coûté tant de larmes (*prenant Falbert par la main et le présentant à tout le monde*); je vous présente mon époux...

FALBERT.

Chère Julia, nous irons faire ce mariage en France...

JULIA.

Mon ami, c'est moi qui vous y conduirai...

REPRISE DU CHŒUR.

Pour célébrer le fils de la victoire,
Unissons tous nos efforts en ce jour,
De son malheur, consolé par la gloire,
Qu'il soit encor consolé par l'amour.

FIN.

IMPRIMERIE DE A.ᵉ CONIAM,
FAUBOURG MONTMARTRE, Nº 4.

Dumersan, Théophile Marion

UNE NOCE

AU

MONT SAINT-BERNARD,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

PAR MM. DUMERSAN ET BRAZIER.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE LUNDI, 20 OCTOBRE 1828.

PRIX : 1 FR. 50 C.

Paris.

CHEZ J. N. BARBA, ÉDITEUR, COUR DES FONTAINES, N° 7, ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, RUE SAINT-HONORÉ, N° 210.

1828.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
UN GÉNÉRAL français.....	M. FONTENAY.
GUSTAVE, Aide-de-Camp.....	M. PÉRÉ.
FRANCŒUR, Brigadier de dragons	M. VICTOR.
MICHEL, Paysan des montagnes.....	M. GUILLEMIN.
MERE MICHEL, sa Femme.....	Mad. CLERMONT.
BENEDY leur Fils, Trompette de dragons.....	M. ALVARÈS.
MICHELINE, leur Fille.....	Mad. THÉNARD.
CLAUDE BALUCHET, son Prétendu.....	ARNAL.
TIENNETTE, jeune Orpheline ..	Mlle. OLIVIER.
MARIOLLE, Cousine de Claude ..	Mlle. BROHAN.
UN COLONEL tyrolien.....	M. DÉROUVÈRE.
SCHLIG; Caporal tyrolien	M. ARMAND.
Un Soldat allemand	M. THÉODORE.
Soldats français.	
Soldats tyroliens.	
Montagnards.	
Montagnardes.	

(*La Scène est au mont Saint-Bernard; elle se passe en* 1800).

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Exc., en date de ce jour.

PARIS, le octobre 1828.

Par ordre de Son Exc.:

Le Chef du Bureau des Théâtres,

COUPART.

UNE NOCE

AU

MONT SAINT-BERNARD,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un chalet ; au fond, une porte donnant sur la campagne ; à droite, deux portes ; à gauche, une porte, et au premier plan, une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIENNETTE, MICHELINE, LA MÈRE MICHEL (1), JEUNES FILLES (*assises et travaillant à divers ouvrages*).

LA MÈRE MICHEL.

Air : *bonne dame Marguerite, de la Dame Blanche.*

Jeunes filles des montagnes,
Le travail est votre lot.

MICHELINE (*filant.*)

Filons mes jeunes compagnes,
Pour amasser notre dot.

TIENNETTE (*filant.*)

En attendant qu'il nous vienne,
D' la Savoie ou d' la Maurienne,
Un mari qui nous plaira...
Et Benêny que j'adore...
Filons gaîment encore, (*bis.*)
Filons encore jusques là,
Filons, filons gaîment,
Filons encore jusques là.

(1) Les personnages sont en tête de chaque scène comme ils doivent être placés au Théâtre, le premier à la gauche du spectateur.

MICHELINE.

Le plaisir est de notre âge,
Livrons nous à la gaîté,
Une fois dans not' ménage,
Nous aurons plus d' gravité;
Dès qué nous s'rons en famille,
Pour un fils ou pour un' fille,
Plus d'un p'tit chagrin viendra
Nous réveiller dès l'aurore,
Chantons gaîment encore, (*bis.*)
Chantons, chantons gaîment,
Chantons encore jusques-là.

LA MÈRE MICHEL.

Nous chantons et nous n'en n'avons guère envie!

TIENNETTE.

Moi, je chante quand j'ai peur...

LA MÈRE MICHEL.

En ce cas, nous pouvons chanter. Car lorsque la guerre est dans un pays!...

MICHELINE.

Ça fait frémir!

TIENNETTE.

Mère Michel, qui est-ce qui a donc inventé la guerre?

LA MERE MICHEL.

Je n'en sais rien... mais on dit qu'il en faut queq'fois.

MICHELINE.

Ah! c'est encore heureux que les filles n'aillent pas à l'armée.

TIENNETTE.

Oui, mais, on y mène les garçons; qui est-ce qui restera pour nous épouser?

LA MERE MICHEL.

Heureusement que le prétendu de ma fille Micheline n'est pas assez bel homme pour être soldat.

TIENNETTE.

V'là une belle ressource, s'il ne nous reste que des magots.

LA MERE MICHEL.

Après ça, la guerre est dans notre pays, mais ce n'est pas nous qui la faisons.

TIENNETTE.

Oui, mais c'est nous qui la payons.

MICHELINE.

Ah! je voudrais bien voir déguerpir ces vilains Tyroliens qui sont campés tout autour de notre hameau, et surtout ce colonel... avec son ton fier, qui a pris son logement dans notre chalet, et qui se fait servir comme si nous étions ses domestiques.

TIENNETTE.

Et ces grands kaserliks avec leurs moustaches. Quand ils veulent rire, on dirait qu'ils font la grimace!

LA MERE MICHEL.

Taisez-vous bavarde, s'ils vous entendaient!...

MICHELINE.

C'est vrai, le colonel est dans la plus belle chambre du chalet.

SCENE II.

TIENNETTE, MICHELINE, MICHEL, LA MERE MICHEL.

MICHEL, (*en dehors, à la sentinelle qui l'arrête*).

Eh bien! c'est moi! c'est moi!

LA MERE MICHEL.

Ah! v'là not'homme... eh! bien, pauvre père Michel, es-tu bien fatigué?

MICHEL.

Oui, je le suis! Il n'y a rien qui vous éreinte comme l'ouvrage qu'on ne fait pas de bon cœur.

MICHELINE.

Et vos mulets, mon père?

MICHEL.

Mes mulets, je crois qu'ils pensent comme moi, car en portant les fourrages dans les défilés de notre Saint-Bernard, ils ne marchaient pas comme de coutume, d'un pas sûr et réglé; ils avaient le nez au vent... m'est avis qu'ils n'aiment pas les Allemands, ni l'odeur de la poudre à canon.

LA MERE MICHEL.

Pauvres bêtes!.. ils ont plus de bon sens que de certains hommes.

TIENNETTE.

Et moins de méchanceté.

MICHEL.

Ouf ! je n'en puis plus.

LA MERE MICHEL.

Allons, allons.
(*Elle lui avance un grand fauteuil*).

Air de la Boulangère.

Dans ce fauteuil mets-toi sur l'champ
Et quitte ta besace.

MICHELINE.

Papa donne-moi promptement,
Ce sac qui t'embarrasse.

MICHEL.

Ah combien ce zèle pressant,
Délasse
Du voyage, vraiment:
Ah ! comm' ça vous délasse.

MICHELINE (*lui ôtant ses guêtres.*)

Tes guêtres t'auront fatigué,
Faut que j' te les défasse.

LA MÈRE MICHEL (*lui essuyant le front.*)

T'es tout en nage, palsangué,
Viens, que j' t'essuie la face,

MICHEL.

Ah! combien ce tableau charmant,
Délasse,
Du voyage, vraiment.
Ah comm' ça vous délasse.

MICHELINE (*l'embrassant.*)

Là, mon papa, n'là qu'est fini.
Un p'tit baiser, de grâce.

TIENNETTE (*passant à sa gauche.*)

J' suis un peu d' la famille aussi,
Souffrez que j' vous embrasse.

MICHEL.

Ah ! combien ce baiser touchant,
Délasse,
Du voyage, vraiment.
Ah comme ça vous délasse.

MICHEL.

C'est bien, Tiennette, je suis content de toi, tu es une bonne fille, tu es promise à notre fils qui t'épousera quand il reviendra de son tour de France... Je te regardons déjà comme notre enfant.

TIENNETTE.

Croyez-vous que Bénédy m'aime encore ?

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Il m'a promis le mariage,
Que tous deux nous étions enfans.

MICHEL.

Il reviendra dans not' village,
Pour remplir ses engagemens :
Avec des mœurs comme les nôtres,
L'amour n'est pas frivolité,
Et ce sentiment chez nous autres
Est encor' de la probité.

TIENNETTE.

Ah ! vous me faites bien plaisir, père Michel !...

MICHEL.

Je voudrais bien voir que non ! un montagnard n'a qu'une parole. Bénédy est allé travailler pour amasser sa dot. Quand il reviendra, il sera trop heureux de trouver une femme honnête et sage.

TIENNETTE.

Oh ! pour ça... il pourra m'épouser les yeux fermés... mais en attendant, nous allons toujours à la noce de Micheline.

LA MÈRE MICHEL.

Oui ; si la guerre, les troupes, les Allemands, ne nous empêchent pas de la faire.

MICHEL.

Pourquoi donc qu'ils en empêcheraient ? plus on détruit de monde, plus il est utile de se marier.

LA MÈRE MICHEL.

Mais Claude n'a pas paru de la journée ; qui est-ce qui peut le retenir ?.. il sait pourtant bien que nous l'attendons.

MICHEL.

Ah ! dame, il est, comme nous, obligé de faire des corvées pour les troupes, et puis c'est un grand nigaud qui n'a pas beaucoup de malice.

MICHELINE.

Eh ben ! moi, mon papa, je l'aime comme ça.

TIENNETTE.

Tenez, le v'là justement.

SCÈNE III.

MICHELINE, CLAUDE, MICHEL, LA MERE MICHEL, TIENNETTE.

CLAUDE.

Ah! père Michel!.. ah!.. mère Michel!.. ah! Micheline!..

TIENNETTE.

Qu'est-ce qu'il a donc, Claude?

CLAUDE.

Ah! Tiennette!..

MICHEL.

Ah! ah!.. eh bien, après?

CLAUDE.

Voyez donc, père Michel, j'ai un œil poché.., les poches vides, les mains pareilles, et j'ai reçu deux coups de pieds... que je ne peux pas vous montrer.

LA MERE MICHEL.

Mon pauvre Claude!

CLAUDE.

Je venais, suivant l'usage de not'pays, offrir à ma petite Micheline, ma chère prétendue, l'objet de mon cœur.. le choix de mon amour...

MICHELINE.

C'est bon, c'est bon, pas tant de phrases, je sais que tu m'aimes.

CLAUDE.

Je venais lui offrir la corbeille de mariage, tous objets de mon choix et de mon goût!.. une marmite, une cuiller à pot, une écumoire et autres ustensiles de ménage, dont un cochon de lait, que j'avais dans ma hotte, sur mon dos. Je passe devant un poste de ces maudits Allemands: la sentinelle me crie: *verdau!*.. je lui dis que je voudrais même lui offrir un verre de vin, mais que j'étais pressé. Là-dessus, ses camarades, qui étaient en train de baraquer, m'arrêtent, en disant qu'ils veulent m'acheter mon bataclan. Je leur dis que ce n'est pas à vendre. Comment, dit le caporal... *toi vouloir nous en faire cadeau?* Alors, ils me

prement tout, sans autre forme de procès. Je me mets à crier... le cochon de lait crie aussi; nous crions tous les deux comme deux ânes; je me retourne pour me sauver; le caporal me donne ce que je vous ai dit tout à l'heure, et me voilà volé, battu, rossé, crossé, chassé... : et c'est bien heureux que je n'aie pas le nez cassé.

MICHEL.

Ils n'en font pas d'autres; mais patience, les chefs n'approuvent pas ces violences-là.

Air : *Tenez-moi, je suis un bonhomme.*

Tu seras vengé je le jure,
Des deux coups d' pieds que t'as reçus;
C'est un affront, c'est une injure.

CLAUDE.

Je ne réclame rien là-d'sus.

MICHEL.

Ils paîront cher cette malice,
L'officier log' dans not' chalet,
Mon ami, l'on t'rendra justice.

CLAUDE.

Mais m' rendra-t-on mon cochon d'lait?

MICHEL.

Ah!.. dame!...

CLAUDE.

Ah! si vous l'aviez vu!.. il était si gentil!.. si blanc!.. si propre, mon petit cochon... père Michel, vous qui savez lire, vous qui avez voyagé dans les grandes villes...

MICHEL.

C'est vrai. J'ai été ramoneur à Lyon, et commissionnaire à Paris.

CLAUDE.

Eh! bien, père Michel, un homme qui, comme vous, a été à Paris, doit savoir bien des choses... Dites-moi pourquoi que les Allemands et les Français sont en guerre?

MICHEL.

Ah! ça mon garçon, c'est une grande question de politique... tout ce que je sais, c'est que les Français se battent pour conserver l'indépendance de leur territoire.

CLAUDE.

Alors, ils ont raison.

MICHEL.

Ecoute, mon garçon, le malheur qui vient de t'arriver ne peut changer mes intentions. Tu te marieras tou-

jours demain, et je ferai vos fiançailles ce soir. Pour les faire plus tranquillement, j'inviterai cet officier Allemand, c'est un brave homme... il sert son pays., faut que chacun fasse son devoir... il nous protégera... ainsi, vas chercher tes amis, pendant qu'j'allons tout préparer ici. Je passerons la soirée gaiment, on veillera, on chantera, on s'amusera en famille. Que les autres se battent s'ils le veulent en dehors; nous, tâchons d'avoir la paix chez nous.

CLAUDE.

C'est dit : père Michel, j'avions peur que, n'ayant plus de marmite, ni de cuiller à pot, ni de... vous ne vouliez plus de moi.

LA MERE MICHEL.

Vas, vas, ce n'est pas l'intérêt qui fait les mariages chez nous, et une marmite de plus ou de moins, n'empêchera pas de mettre le pot au feu.

CLAUDE.

Je cours chercher les gas... A ce soir Micheline... C'est une belle parole qu'elle vient de dire-là, la mère Michel... ça n'est pas une marmite de plus ou de moins qui empêchera... A tantôt !

(*Il sort*).

SCÈNE IV.

LE COLONEL, MICHEL, MICHELINE, LA MERE MICHEL, TIENNETTE.

LE COLONEL, (*sortant de la chambre à gauche*).

Bon jour, bonnes gens... Eh ! bien, pourquoi cet air de crainte quand je parais ?..

MICHEL.

Mon colonel, nous n'avons pas peur de vous.

LA MERE MICHEL.

Est-ce que les troupes françaises approchent, Monseigneur?

LE COLONEL.

Diable, bonne femme, vous êtes bien curieuse... ne voudriez-vous pas que je vous donnasse les secrets de l'armée?

LA MERE MICHEL.

Pardon, Monseigneur!

LE COLONEL.

Je voudrais déjà entendre le signal du combat... Les Français sont bouillans, courageux.

MICHEL.

Aujourd'hui, mon colonel, tous les peuples se battent bien.

LE COLONEL.

Vous avez raison...

Air : *Vaudeville de l'étude.*

En tous lieux la gloire a des charmes,
Le sol ne fait rien à cela,
Dès qu'on entend crier aux armes,
Nul ne résiste à ce cri là.
Chacun se bat à sa manière,
Sans avoir le même bonheur,
Mais on fait toujours bien la guerre,
Quand on la fait avec honneur.

LA MERE MICHEL.

Alors, les Français veulent donc traverser le Saint-Bernard?

LE COLONEL.

Oui, mais ils n'y sont pas encore.

Air : *Vaudeville des maris ont tort.*

Mes amis, je le certifie,
Le Saint-Bernard les effraîra.
Ils ne prendront pas l'Italie,
En passant par ce chemin-là; (*bis.*)

MICHEL.

J' sais qu' dans la saison où nous sommes,
Peu d' gens le pass'raient jusqu'au bout.

MICHELINE.

Oui, mais les Français sont des hommes,
Capables de passer partout.

LE COLONEL, (*souriant*).

Voilà une jeune fille qui a bien bonne opinion des Français.

MICHELINE, (*passant entre son père et le colonel*).

C'est vrai, Monseigneur.

Air : *De de la lettre de change.*

Nos bons amis qui vont en France,
Nous disent que dans ce pays,
Les hommes sont pleins d' complaisance,

Qu'ils sont galans, qu'ils sont soumis, (*bis.*)
Je n' dis d' mal de vous, ni des vôtres,
Mais les Français ont, selon moi,
Pour charmer un je ne sais quoi...
Ils n' val' peut-être pas mieux qu' les autres, (*bis.*)
Mais on cède à c' nom là, } *bis.*
Dam' que faire à cela, }
En tous pays on l'aimera,
Et ce sera,
Toujours comm' ça...

2.

Nos bons amis qui r'viennent de France,
Ne nous parlent que d' ses soldats,
Ils vant' leur honneur, leur vaillance,
Et leur sang froid dans les combats, (*bis.*)
Je n' dis d' mal de vous ni des vôtres,
Mais on dit qu'ils vont lestement,
Qu'ils prennent les villes en courant;
Ils n' vall' peut-être pas mieux qu' les autres, (*bis.*)
Mais l'on tremble à c' nom là, } *bis.*
Dam' que faire à cela, }
En tous pays il triomph'ra,
Et ce sera,
Toujours comm' ça.

MICHEL, (*à Micheline*).

Sais-tu que pour l'inviter à ta noce, tu prends un singulier moyen...

MICHELINE.

Ça ne fait rien... invitez-le toujours.

MICHEL, (*bas à Micheline*).

Non, parles-lui, toi; ça vient mieux de la part d'une jeune fille.

MICHELINE, (*hésitant*).

Monseigneur.. le colonel, c'est que... (*très-vite*) je vais me marier...

LE COLONEL.

Il n'y a pas de mal à cela!

MICHELINE.

Et je voulais... nous voulions prier... votre...

MICHEL, (*la soufflant*).

Excellence...

MICHELINE.

Prier votre Excellence de nous faire l'honneur d'assister à notre noce...

LE COLONEL.

N'est-ce que cela?... volontiers, mes bonnes gens... Et quand vous mariez-vous?

MICHELINE.

Ce soir les fiançailles, demain le mariage.

LE COLONEL.

Je me ferai un plaisir d'y être, n'êtes-vous pas mes hôtes?

MICHELINE.

C'est que ça ne sera pas comme vos belles noces de la ville.

LE COLONEL.

Qu'importe.

TIENNETTE, (*à part*).

Je n'oserai pas danser devant lui, moi...

LE COLONEL.

Ah! ça, je vous quitte pour quelques momens. J'ai plusieurs postes à inspecter... Je serai de retour le moins tard que je pourrai.

MICHEL.

Monseigneur, je pense à une chose; comme il y a des sentinelles devant notre porte, à cause de l'honneur que nous avons de vous loger, voudriez vous bien leur donner l'ordre de laisser entrer et sortir.

LE COLONEL.

Comme elles ne sont à votre porte que quand je suis ici, cet ordre est inutile.

TOUS (*le reconduisant*).

Air: *Je n'y puis rien comprendre.* (Dame blanche.)

J' vous r'mercions d'avance,
D' daigner par vot' présence,
Encourager nos jeux,
L'honneur que vous nous faites,
Embellira nos fêtes,
Et comble tous nos vœux.

LE COLONEL.

Je le promets d'avance,
Je veux par ma présence
Encourager vos jeux.
Puisse, aimable fillette,
La fête qui s'apprête,
Combler ici vos vœux.

(*le Colonel sort*).

SCÈNE V.

LES MEMES, EXCEPTÉ LE COLONEL.

LA MÈRE MICHEL.

Le voilà parti... Je suis bien aise qu'il ait accepté.

TIENNETTE.

Mon dieu... il est bien à plaindre, de dîner avec de braves gens et de danser avec de jolies filles...

MICHELINE.

Mon père, vous ne lui avez pas parlé de ce qui est arrivé à Claude.

MICHEL.

Je l'ai fait exprès, ça l'aurait peut-être mis de mauvaise humeur.

TIENNETTE.

Mais, les garçons et les filles vont arriver des habitations voisines pour la cérémonie de la noce... passons la journée gaiment...

(*Ici Michel et sa femme arrangent le chalet et posent un petit tonneau sur un chevalet*).

Air. *Ah petit blanc que j'aime.*

T'es un' fille bien sage,
Et j' veux avec plaisir,
Le jour de ton mariage,
Moi-même te servir. (*bis.*)

MICHELINE.

Le jour du tien j'espère,
Te l' rendrai de bon cœur...
Est c' que ça t' fâch' ma chère,
Pourquoi cet air rêveur?

TIENNETTE.

C' n'est pas ça qui m' chagrine,
J' suis heureuse de ton sort,
Mon tour viendra, cousine;
Mais faut attendre encor.

2e. COUPLET.

Je me souviens sans peine,
Que tu m'as dit souvent,
Que je s'rais la marraine,
De ton premier enfant; (*bis.*)

MICHELINE.

Je compte bien, ma chère,
Tenir aussi le tien...
Ah comme je s'rai fière...
Mais tu ne me dis rien...

TIENNETTE.

C' n'est pas ça qui m' chagrine,
Pensons à toi d'abord;
Mon tour viendra, cousine,
Mais faut qu' j'attende encor.

(On entend frapper à la porte).

SCÈNE VI.

TIENNETTE, MICHELINE, GUSTAVE, LE GENERAL, MICHEL, LA MERE MICHEL.

(Le général et Gustave ont chacun un manteau).

MICHELINE.

On frappe!..

MICHEL.

Ouvre, femme.

MICHELINE.

Ce sont deux militaires...

LA MERE MICHEL.

Ils ont l'uniforme français...

LE GÉNÉRAL.

Mes amis, nous tombons de lassitude et de froid, veuillez nous accorder l'hospitalité.

MICHEL (*embarrassé*).

Bien volontiers, messieurs, mais... vous êtes Français, n'est-ce pas?

LE GÉNÉRAL.

Sans doute, est-ce que nous ne sommes pas vos amis?

MICHEL.

Au contraire, mon officier, c'est pour ça que j'hésite à vous recevoir. Vous ne serez pas en sûreté ici.

LE GÉNÉRAL.

Ma foi, mon ami, nous serons plus en sûreté qu'au milieu des neiges et des précipices, dans lesquels nous sommes égarés depuis hier.

MICHEL.

Allons, Tiennette, Micheline, un fagot au feu...

LA MERE MICHEL (*apportant deux gobelets*).

Une petite goutte de vin, ça vous fera du bien...

LE GÉNÉRAL.

Merci bonnes gens...

GUSTAVE.

Air : *Chaque soir mon âme abusée.*

A tant de bonté, de franchise,
On reconnaît le montagnard.

MICHEL.

Vous pouvez boir' sans qu' ça vous grise,
Le p'tit tonneau qu' j'ai mis à part.
Ce s'rait du Bourgogn', du Champagne;
J' vous l' vers'rais d' même à verre plein,
Mais voyez-vous dans not' montagne,
Les cœurs valent mieux que le vin.

GUSTAVE (*buvant*).

(*à part*). C'est ce que je vois... comme cela gratte...

MICHEL.

Je regrette de vous le dire, mais nous ne pouvons pas vous garder long-temps, notre chalet est habité par un colonel tyrolien.

GUSTAVE.

Parbleu, nous sommes bien tombés, nous voilà prisonniers de guerre, mon général.

TOUS (*avec respect*).

Un général...

LE GÉNÉRAL.

Oui, mes amis, et je me confie à votre bonne foi. Puisque je suis en danger ici, conduisez-moi quelque part où je puisse attendre le jour et prendre un guide pour rejoindre nos avant-postes.

MICHEL.

Eh! mon général, il y aurait encore moins de sûreté pour vous, hors d'ici. Une division allemande est campée dans nos environs : je vous aurais bien offert de vous conduire à l'hospice, mais vous risqueriez d'être pris en route.

LE GÉNÉRAL.

Vous paraissez un brave homme, incapable de trahir qui que ce soit, encore moins celui qui se confie à votre loyauté...

MICHEL.

Pour ça, mon général, vous m'avez bien jugé. J'aime les Français, je le suis presque. J'ai passé ma jeunesse chez eux, mon fils est encore en France... et je vous avoue que je voudrais bien être débarrassé de ceux qui, sous prétexte de nous défendre, font peser sur nous les malheurs de la guerre.

LE GÉNÉRAL.

Le moment n'est pas éloigné; les Français s'approchent...

MICHEL (*surpris*).

Comment! ils ont entrepris de passer le mont Saint-Bernard?...

GUSTAVE.

N'est-ce pas le chemin le plus court pour entrer en Italie?

MICHELINE.

C'est le plus périlleux.

GUSTAVE.

C'est pour cela qu'ils l'ont choisi.

LA MÈRE MICHEL.

Les torrens, les précipices, les avalanches, en font une route effrayante.

LE GÉNÉRAL.

Vous ne connaissez pas toutes les ressources du courage et du génie.

MICHEL.

AIR, *Vaudeville du Baiser au porteur.*

Il faut plus, il faut de l'audace.

GUSTAVE.

Mon ami, nous en montrerons.

LA MÈRE MICHEL.

Il vous faudra rompre la glace.

GUSTAVE.

Pour la briser nous avons du canon,
Oui, mes amis, nous avons du canon.

MICHELINE.

Que de fatigue et que de peine,
Que f'rez-vous, quand vous s'rez en haut?

GUSTAVE (*gaîment*).

Nous descendrons reprendre haleine
Dans les plaines de Marengo.

MICHEL.

Ma foi, vous en aurez besoin... mais sans indiscrétion, mon général, comment se fait-il que vous soyez arrivé seul avec monsieur, dans ce hameau, écarté de tout chemin pratiqué?

LE GÉNÉRAL.

Je vous l'ai dit, mon ami, je me suis égaré. J'étais allé en reconnaissance avec un détachement d'hommes braves et dévoués. Emporté par mon zèle et un peu par l'étourderie de M. Gustave, qui ne doute de rien, je me suis séparé du corps que conduisaient des guides montagnards. J'ai reconnu trop tard que j'avais pris une fausse direction. Et, après douze heures de la marche la plus pénible et la plus inquiétante, nous avons aperçu votre chalet, où nous espérons trouver un abri jusqu'à demain.

GUSTAVE.

Ma foi, le bivouac de cette nuit n'a pas été fort agréable. Et cependant ma gaîté ne m'a pas abandonné un seul instant; il nous a fallu dormir de bout, appuyé contre un arbre. Quand je dis dormir! ce n'est pas le mot, j'ai fait retentir les échos du Saint-Bernard, des airs les plus à la mode, du Vaudeville et de l'Opéra-Comique, j'ai fumé vingt cigarres, j'ai battu la semelle contre les rochers. J'attisais mon feu avec des feuilles sèches et du bois mort pour ne pas geler, eh! bien, mon général était insensible à toutes ces petites attentions, et ne faisait que me gronder.

LE GÉNÉRAL.

Je mériterais bien d'être grondé moi-même pour avoir suivi un étourdi...

MICHEL.

Mon général, si vous voulez m'en croire, cachez-vous cette nuit dans notre chaumière, et demain, à la pointe du jour, nous verrons ce que nous pourrons faire...

LE GÉNÉRAL (*avec un peu d'humeur*).

Me cacher!..

GUSTAVE.

Voilà un mot qui n'est pas Français...

MICHEL.

Après ça, ça n'est pas non plus très-facile. Le chalet est petit et nous allons y avoir bien du monde, car c'est aujourd'hui la noce de ma fille Micheline.

GUSTAVE.

Une noce! on va danser, et vous voulez que je me cache!

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Au premier bruit de la trompette,
Dans nos rangs on me voit courir;
Au premier son de la musette,
Je vole de même au plaisir.
Sachez que dans la circonstance,
Je ne me cache, en bon soldat,
Pas plus le jour où l'on danse
Que le jour où l'on se bat.

LE GÉNÉRAL.

Si nous profitions du tumulte de cette noce!...

MICHEL.

Mais vos habits?

LE GÉNÉRAL.

Ne pouvez-vous nous en prêter un des vôtres?

GUSTAVE.

Un déguisement! ce sera charmant... Justement je n'ai pas été cette année au bal de l'opéra.

LE GÉNÉRAL.

Croyez-vous que nous puissions?...

GUSTAVE.

Général, vous serez superbe en bon montagnard, ... Moi, j'ai bien envie de prendre le costume d'une de ces jolies filles.

LE GÉNÉRAL.

Allons donc, Gustave.... toujours des folies... prenez comme moi un habit du pays et l'air raisonnable, si vous pouvez.

MICHEL.

Passez dans cette chambre.

LE GÉNÉRAL.

AIR : *Walse de Robin.*

Ici le danger nous excuse,
Il s'agit de gagner un jour;
Et d'ailleurs on permet la ruse
En guerre, aussi bien qu'en amour.

GUSTAVE.

Au milieu des camps, des alarmes,
Tromper l'ennemi, ce n'est rien,

Quand nous aurons posé les armes,
Les femmes nous le rendront bien.
(*Ils entrent dans la chambre au premier plan à droite*)
Ici le danger, etc.

SCÈNE VII.

TIENNETTE, MICHELINE, LA MÈRE MICHEL, MICHEL.

LA MÈRE MICHEL.

Dis-donc, notre homme, sais-tu bien que tu te compromets en cachant ces deux Français.

MICHEL.

Bah! bah! à la grâce de Dieu, si l'on réfléchissait au danger... on ne ferait jamais de bien... Je vais les aider à s'habiller.

(*Il entre dans la chambre; la mère Michel va et vient.*)

SCÈNE VIII.

TIENNETTE, MICHELINE.

MICHELINE.

Claude tarde bien à revenir...

TIENNETTE.

Comme tu es impatiente!...

MICHELINE.

C'est bien naturel...

Air : *Vaudeville Partie et Revanche.*

Lorsque d'aimer, j'eus atteint l'âge,
N'est-ce pas lui qui fit battre mon cœur...
N'est-ce pas lui qui, par le mariage,
Va de mes jours prolonger la douceur....
Sur son retard, quoiqu'il puiss' dire,
J'espère bien le gronder comme il faut.
Lorsqu'au bonheur l'amour doit nous conduire,
On ne saurait arriver assez tôt.

TIENNETTE.

En attendant... v'là le colonel qui revient.

SCÈNE IX.

TIENNETTE, MICHELINE, LE COLONEL.

LE COLONEL.

Vous voyez, mes enfans, que je me suis hâté pour être des vôtres...

MICHELINE.

En vous remerciant, monsieur le colonel... (*A part.*) Je voudrais qu'il fut bien loin.

LE COLONEL.

Il paraît que j'arrive le premier?

TIENNETTE (*étourdiment.*)

Oh! non, il nous est déjà venu quelqu'un.

LE COLONEL.

Qui donc?

MICHELINE (*bas à Tiennette.*)

Qu'est-ce que tu vas dire?

TIENNETTE (*se reprenant*).

Ah!... Et ben oui! il nous est arrivé deux parens de M. Michel... Mais j'entends les vielles, les cornemuses... voilà toute la bande joyeuse... Micheline, cache-toi.

SCÈNE X.

LES MÊMES, CLAUDE, TOUTE LA NOCE. (*Montagnards et montagnardes, quelques-uns portent des bâtons ornés de rubans; l'un a une cornemuse; une jeune fille porte une vielle.*)

CHŒUR *de la Dame blanche.*

Allons, allons, que l'on chante et qu'on danse,
Les montagnards sont réunis;
Que ce soir la noce commence.
S'lon les usag's de not' pays!...

(*Le Colonel s'assied à droite.*)

CLAUDE (*accourant,*)

Où qu'est donc ma prétendue?

TIENNETTE (*se mettant devant elle.*)

Cherche là, Claude!

CLAUDE (*se retournant.*)

Mère Michel, où's qu'est donc Micheline?...

TIENNETTE.

Ah! où's qu'est donc Micheline!...

MICHELINE (*se montrant.*)

Comment? tu ne me vois pas grand imbécille!...

CLAUDE.

Si, je te vois à présent.

TIENNETTE.

Elle te crevait les yeux...

CLAUDE.

C'est à cause de çà que je ne la voyais pas.

SCÈNE XI.

TIENNETTE, GUSTAVE, MICHELINE, CLAUDE, LE PÈRE MICHEL, LE GÉNÉRAL, LA MÈRE MICHEL, LE COLONEL.

(*Le général et Gustave sont habillés en montagnards.*)

MICHEL.

Bien, enfans, bien... je vous trouve en bonne disposition, vive la joie.

CLAUDE.

Oui, vive la joie; nous sommes tous amis ici... (*Apercevant le général et Gustave.*) Père Michel, qu'est-ce que c'est donc que ces deux là, je ne les connais pas?

MICHEL.

(*Bas.*) Tais-toi... (*Haut.*) Ce sont deux parens...

CLAUDE.

Deux parens, pas de mon côté, toujours, car je connais tous mes parens; je n'en ai que six... c'est bien facile... mon frère Baluchet, mes deux oncles Triquart, mon cousin Troupel, ma tante Geneviève et ma cousine Marioie... les voilà bien tous les six... quatre hommes, dont deux femmes.

MICHEL.

Allons, c'est bon, si tu ne connais pas ceux-là tu feras

connaissance avec eux, (*au colonel.*) Colonel, j'ai l'honneur de vous présenter Claude Balandret, un bon garçon, qui n'a pas beaucoup de malice, mais qui fera un bon mari.

LE COLONEL.

Il en a l'air...

CLAUDE.

Merci, colonel... (*A Michel.*) De quel pays qu'ils sont ces parens-ci?

MICHEL.

Ce sont nos cousins de la vallée d'Aoste, des cousins du côté de ta femme.

LE GÉNÉRAL (*à Claude.*)

Allons, mon cousin, j'espère que vous rendrez ma cousine heureuse...

CLAUDE.

Je l'espère bien aussi... mon cousin, pour faire connaissance... permettez que je vous embrasse...

LE GÉNÉRAL.

Volontiers.

GUSTAVE (*gaiment.*)

Oui, embrassons-nous tous; embrassez-moi aussi ma jolie cousine...

MICHELINE.

Avec plaisir...

CLAUDE.

Comme il y va le jeune homme... est-ce aussi un cousin?

MICHEL.

Sans doute...

CLAUDE.

Du côté de ma femme... je vois ça; car il est toujours à côté d'elle.

MICHEL.

Eh bien, mes enfans, où en sommes-nous?

CLAUDE.

Faut que tout se passe en règle... D'abord nous avons bu ensemble hier au cabaret, selon l'usage... J'ai donné les arrhes à votre fille, selon l'usage à ct'heure, la bourrée.

TOUS.

Oui, oui, la bourrée !

CLAUDE.

Ah ! ça, cousin du côté de ma femme, vous allez danser la bourrée, j'espère !... car on la danse joliment dans votre vallée !

LE GÉNÉRAL.

Je suis un peu fatigué, cousin ; d'ailleurs, nous ne pouvons pas avoir le plaisir de rester long-temps avec vous. Nous nous sommes détournés de notre chemin pour assister à vos fiançailles, mais il faut que demain, à la pointe du jour, nous nous mettions en route pour Lauzanne...

MICHEL.

Il est bon là, le cousin. Du tout ! il faut passer quelques jours avec nous.

LE GÉNÉRAL.

Impossible, mon ami, il s'agit d'une affaire qui ne peut pas avoir lieu sans moi.

MICHEL.

Alors, puisque vous allez du côté de la France, je ne vous laisserai pas partir sans un sauf-conduit, car les troupes qui gardent tous nos défilés ne vous laisseraient point passer ; n'est-ce pas, monsieur le colonel ?

LE COLONEL.

Certainement ! mais à votre recommandation, Michel, j'en donnerai un à vos parens.

LE GÉNÉRAL.

Je vous remercie, monsieur le Colonel.

CLAUDE.

Monseigneur, je vous en aurai une obligation toute particulière. (*Bas.*) A cause du petit cousin.

MICHEL (*au général.*)

AIR : *Vaudeville de Michel et Christine.*

Ça va bien, (*bis.*)
Ayons une prudence extrême ;
C'est lui-même, (*bis.*)
Qui d' partir vous donnera l'moyen.

TOUS (*à demi-voix*).

Ça va bien, etc.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, UN SOLDAT ALLEMAND.

LE SOLDAT.

Colonel... une lettre du général.

LE COLONEL.

Donnez... (*il l'ouvre,*) que vois-je? (*il lit, sur le devant de la scène,*) « Je vous donne avis, Colonel, que, contre » toute probabilité, les Français ont tenté le passage du » Saint-Bernard. Déjà l'on a vu sur les hauteurs, et dans » les défilés les plus impraticables des régimens entiers, » cavalerie et artillerie. Nous ne pensons pas qu'ils puis- » sent achever une entreprise aussi hardie; cependant, » soyons sur nos gardes, que nos postes se tiennent en » observation; empêchez toute communication avec les » gens du pays, qui pourraient leur servir de guides. » Je vous renvoie un renfort considérable. »

Voilà une nouvelle à laquelle je ne m'attendais pas. Mes amis, faites votre noce sans moi. Je vais donner les ordres nécessaires, écrire quelques dépêches... Soldat, attendez...

MICHEL (*avec bonhommie.*)

Colonel, avant de vous retirer, si vous vouliez de suite, donner le sauf-conduit à nos parens?

LE COLONEL.

Non... je ne puis, pour le moment, donner de sauf-conduit à personne, plus tard nous verrons.

CLAUDE (*à part.*)

Allons, le petit cousin du côté de ma femme va rester.

MICHEL (*insistant.*)

Mais, Colonel, vous m'aviez promis...

LE COLONEL (*sévèrement.*)

Vous insistez... Michel, vous me rendriez ces hommes suspects... que personne ne sorte de ce chalet sans un ordre signé de ma main.

MICHEL (*bas.*)

Attendons plus tard. (*haut.*) Mes amis, afin de ne pas déranger monsieur le Colonel, qui vous entendrait de sa chambre; allez danser là, dans la grange.

LE COLONEL.

Cette grange a-t-elle une issue sur la campagne?

MICHEL.

Non, monsieur le colonel, (*à part.*) malheureusement.

LE COLONEL.

Deux de mes soldats vont rester dans la grange... sentinelles, veillez au-dehors à ce que personne ne sorte... et à la moindre alerte, vous ferez feu. (*Il entre dans sa chambre.*)

TIENNETTE (*gaîment.*)

Nous n'avons pas envie de sortir; nous danserons toute la nuit.

CLAUDE.

Et nous boirons...

TOUS.

A la danse... à la danse...

(*Ils sortent en dansant sur l'air de la bourrée; deux soldats Tyroliens vont avec eux dans la grange. Claude, qui figurait sur le devant avec Tiennette, s'aperçoit que Micheline n'y est plus.*)

CLAUDE.

Où donc est ma femme? Eh! bien, elle donne le bras au petit cousin!... Attendez-moi donc!...

(*Il court après eux. Tout le monde sort par la porte au deuxième plan à droite.*

SCÈNE XIII.

MICHEL, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL.

Comment sortir d'ici?

MICHEL.

Cela sera difficile...

LE GÉNÉRAL.

Il y a des sentinelles en dehors...

MICHEL.

Et des postes à chaque défilé. Cependant, si vous pouviez gravir l'escarpement qui abrite notre chalet. Il y a bien un petit sentier...

SCÈNE XIV.

GUSTAVE, MICHELINE, MICHEL, LE GÉNÉRAL.

GUSTAVE (*revenant*).

Eh! bien, mon général, est-ce que vous allez me laisser danser tout seul... ces bourrées sont d'un fatigant... On dirait d'une marche forcée au pas redoublé...

MICHEL.

Dis donc, ma fille, crois-tu que le petit sentier soit praticable?

MICHELINE.

Il est un peu rude... je l'ai monté encore hier : mais c'est qu'il est tombé bien de la neige depuis...

MICHEL.

Tu en connais bien les détours, tu pourrais conduire ces officiers à l'hospice?

MICHELINE.

Oui, mon père...

LE GÉNÉRAL.

Une fois là... nous n'aurions donc plus rien à redouter?

MICHEL.

Oh! rien!

AIR : *Chacun de son côté.*

C'est un asile respectable
Ouvert à l'hospitalité.
Là, plus d'un être charitable
Se dévoue à l'humanité.
Vous y seriez tous deux en sûreté.
Les simples habits qui les couvrent,
Peignent assez l'innocenc' de leur cœur.
On n'craint rien chez des gens qui n'ouvrent
Leur porte qu'au malheur...

SCÈNE XV.

CLAUDE, GUSTAVE, MICHELINE, MICHEL, LE GÉNÉRAL.

CLAUDE.

Ah! ça, cousin, du côté de ma femme... vous voilà encore à côté d'elle!..

MICHEL.

Veux-tu te taire, imbécile!..

CLAUDE.

Père Michel, vous tolérez ça, c'est mal!..

MICHEL (*au général*).

Ne mettons pas Claude dans le secret... c'est un bon garçon, mais il est bavard. Venez là-dedans, et tout en ayant l'air de nous occuper de la noce, nous arrangerons notre plan de campagne.

CLAUDE (*s'asseyant dans un coin*).

C'est inconcevable!.. il se passe ici des choses...

MICHEL (*bas au général.*)

AIR : *Je regardais Madelinette.*

De peur que Claude ne dérange
Le projet que j'ai pour vous deux,
Suivez-moi vîte dans la grange,
Là nous nous entendrons bien mieux.

LE GÉNÉRAL (*à part en regardant Micheline*).

C'est donc une fille timide,
Qui d'un tel pas va nous tirer.

GUSTAVE.

Avec un aussi joli guide,
On aimerait mieux s'égarer!...

MICHEL.

De peur que Claude ne dérange, etc.

GUSTAVE, LE GÉNÉRAL.

De peur que Claude ne dérange
Le projet qu'il a pour nous deux,
Suivons le vite dans la grange,
Là, etc.

CLAUDE (*à part*).

Ils ont peur que je n' les dérange,
Qu'est c' qu'ils complotent donc tous deux;
Il faut les suivre dans la grange,
Là j' les surveillerai bien mieux.

(*Michel, le Général et Micheline sortent*).

GUSTAVE (*arrêtant Claude*).

Vous paraissez un bon enfant. Eh bien, nous avons affaire avec votre femme; laissez-nous seuls un instant, vous nous rejoindrez plus tard. (*il sort*).

SCÈNE XVI.

CLAUDE (*seul*).

Alors : je n'y conçois plus rien. Si le père Michel lui-même se prête à des choses comme ça, il n'y a plus de sûreté pour moi... il ne m'avait jamais parlé de ces cousins-là! d'où ce qui viennent! ils n'ont ny paquet, ni bagage, ni havre-sac. Venant pour une noce, ils devraient avoir apporté des cadeaux; l'habit que porte le plus âgé ressemble comme deux gouttes d'eau à une vieille veste du père Michel... Voyons donc que je voie dans leux chambre... je ne suis pas curieux... mais j'aime assez à voir.. (*Il entr'ouvre la porte au premier plan à droite*). Ah! les bel habit!.. les bel habit !...

SCÈNE XVII.

LE COLONEL, CLAUDE.

LE COLONEL (*des papiers à la main, sortant de sa chambre*).

Tenez jeune homme... il faudra...

CLAUDE (*regardant toujours dans la chambre*).

Oh! oui, c'est des habits d'uniforme.

LE COLONEL.

Que parle-t-il d'uniforme!

CLAUDE (*regardant toujours*).

Il y a de l'or dessus. C'est au moins des habits de général.

LE COLONEL (*à part*).

De général!

CLAUDE.

C'est ma foi des uniformes françaises!

LE COLONEL (*s'écriant avec surprise*).

Des uniformes français!..

CLAUDE.

Oh! là là! le coronel était là... sauvons-nous...

(*Il s'enfuit dans la grange*).

SCÈNE XVIII.

LE COLONEL (*seul, regardant à la porte de la chambre*).

En effet! un uniforme de général, et un d'officier; quel soupçon! ces deux hommes pour lesquels on me demandait un sauf-conduit, il n'y a pas de temps à perdre. Le chalet est gardé par les sentinelles, allons moi-même doubler les postes. (*Il sort*).

SCÈNE XIX.

CLAUDE, MICHEL, LE GENERAL, GUSTAVE, MICHELINE.

MICHEL (*paraissant le premier et avec mystère*).

Il sort!

CLAUDE (*même jeu*).

Oui, il sort dehors...

MICHEL.

Et tu dis qu'il a vu les uniformes?

CLAUDE.

Non, c'est moi qui les regardais, mais il les aura vus.

MICHELINE.

Imbécille! de quoi te mêlais-tu?

LE GÉNÉRAL.

Quittons à l'instant même ces déguisemens, et si nous sommes faits prisonniers, que ce soit les armes à la main.

(*Il entre dans la chambre à droite.*)

CLAUDE.

Oui, les armes à la main.

GUSTAVE (*avec humeur*).

Diable! Je dansais avec une bien jolie fille, il aurait dû ne nous reconnaître que demain.

(*Il rentre dans la chambre*).

SCENE XX.

MICHELINE, MICHEL, LA MERE MICHEL, CLAUDE, TIENNETTE, (*ensuite toute la noce qui occupe le fond, et deux Soldats tyroliens.*

LA MERE MICHEL (*arrivant la première*).

Eh ! bien, mon homme, qu'est-ce que tu fais donc là? tu t'en vas à tout moment, tu laisses la noce...

TIENNETTE (*de même*).

Où est donc le jeune cousin?.. il dansait avec moi, et il me plante là... qu'est-ce que tout cela veut dire?

CLAUDE (*mystérieusement*).

Chit !.. taisez-vous donc, Tiennette, nous sommes en affaire...

TIENNETTE (*étonnée*).

Quoi donc?

CLAUDE.

Chit !.. je n'en sais rien, mais nous sommes en affaire... ah! v'là la noce...

LA NOCE *entre avec la musette en tête et tout en dansant.*

CHOEUR. Air *de l'Auvergnate.*

Nous venons de danser entre amis
La danse du pays ;
Il faut maint'nant avec gaité
Boire à votre santé.

MICHELINE (*aux jeunes filles*).

Mes chèr' compagnes,
Pour moi quel bonheur
De nos montagnes,
Je r'connais l'bon cœur ;
Bonté, franchise
Et jamais d'art,
C'est la devise
Du montagnard.

CHOEUR.

Nous venons, etc.

LE GÉNÉRAL (*paraît en uniforme avec Gustave*).

A présent, j'attends l'ennemi...

TOUS.

L'ennemi !..

GUSTAVE. (*riant*)

N'ayez pas peur...

TOUS.

Ce sont des Français !...

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, LE COLONEL, (*paraissant à la porte du fond avec des soldats Tyroliens.*)

LE COLONEL, (*aux soldats.*)

Entrez tous... Général, vous êtes mon prisonnier.

LE GÉNÉRAL.

C'est le sort de la guerre. (*il remet son sabre.*)

LE COLONEL.

Vous allez me suivre.

MICHEL, (*bas à sa fille.*)

Partez vîte.

MICHELINE, (*à Gustave.*)

Suivez-moi... (*Elle pousse la fenêtre qui est au premier plan à gauche, sort la première, Gustave la suit, ils disparaissent.*

LE COLONEL.

Quant au jeune officier... (*Il regarde autour de lui.*)

CLAUDE.

Eh! ben, ous ce qu'est donc encore Micheline? (*Il rend côté de la croisée.*) Ah! là! là? qu'est-ce que je vois!

TOUS.

Qu'est-ce qu'il a donc?

CLAUDE, (*courant à la croisée.*)

On enlève ma femme...

TOUS.

Qui donc...

CLAUDE.

Le cousin de son côté...

LE COLONEL.

Qu'on le poursuive...

(*Des soldats sortent par la fenêtre.*)

CLAUDE.

Oui, du diable si vous l'attrapez, par exemple, il grimpe le petit sentier.

LE COLONEL.

Morceau final de Doche.

Que l'on se mette à sa poursuite,

LE GÉNÉRAL (*à Michel.*)

S'il était pris, quel coup fatal!

MICHEL.

Rien ne peut empêcher sa fuite,
Rassurez-vous, mon général.

LE COLONEL.

Il faut veiller en surveillance,
Les habitans de ce logis.

LE GÉNÉRAL.

Les pauvres gens, par ma présence,
C'est moi qui les ai compromis,

MICHEL, LA MÈRE MICHEL, CLAUDE, JEANNETTE, LA NOCE.

ENSEMBLE.

Mon général, du courage,
C'est la vertu du vrai guerrier
Grâce à ses soins bientôt je gage,
Vous cesserez d'être prisonnier.

LE COLONEL.

Le général est un ôtage,
Soldats, gardez-vous d'oublier,
Qu'il faut du zèle et du courage,
Pour garder un tel prisonnier.

LES SOLDATS ALLEMANDS.

Le général est un ôtage,
Soldats, gardons-nous d'oublier,
Qu'il faut du zèle et du courage,
Pour garder un tel prisonnier.

(*Le colonel fait signe au général de le suivre; celui ci serre la main de Michel. Les montagnards regardent partir le général avec douleur. La toile tombe sur ce tableau.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le Théâtre représente un site du mont Saint-Bernard ; à gauche, un chalet ; on arrive du fond par une pente qui est censée descendre dans la vallée, au pied du mont Saint-Bernard, dont la cime s'élève dans le fond du Théâtre.

Au lever de la toile, on voit le caporal Schlig et quatre soldats tyroliens occupés à faire rôtir un cochon-de-lait, à un feu de bivouac ; au fond, sur la hauteur, une sentinelle.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIOLLE, *sur la porte du chalet ;* LE CAPORAL SCHLIG ; *quatre soldats Tyroliens, une sentinelle.*

LE CAPORAL SCHLIG.

Tarteiffe, camarates, la petite cochonne il sera bonne ; quand il sera rôtie. Le petit fille il va tonner du vin pour l'arrosir... hein ! petit fille !

MARIOLLE (*sur la porte du chalet.*)

Qu'est-ce que vous demandez ?...

LE CAPORAL, (*allant à elle.*)

Hé ! hé ! hé !... il être gentille, la petite montagne... vouloir vous être mon petit femme ?...

MARIOLLE.

Je ne veux pas me marier.

LE CAPORAL.

Eh ! bien, mon petit maîtresse ?...

MARIOLLE.

Pour qui prenez-vous les filles de notre pays?

LE CAPORAL.

Pour moi, quand il être jolies comme vous.

MARIOLLE.

Laissez-donc !

LE CAPORAL.

Vous refusez le caporal Schlig, eh ! bien, donnir seulement une petite baisir... (*il s'approche.*)

MARIOLLE (*lui donnant un grand coup de poing.*)

V'là ce que je donne.

LE CAPORAL.

Ah! la petite montagnie, il être sauvage...

MARIOLLE.

Je me plaindrai à votre officier.

LE CAPORAL.

Eh! bien, donnie à boire du vin!

MARIOLLE.

Ha! ben oui, du vin! est-ce que nous buvons de çà, nous autres; du petit lait, si vous voulez... çà vous rafraîchira.

LE CAPORAL.

Fi donc!... la soldat Tyrolien il boit du vin; de l'eau-de-vie, du schnik!... il embrasse les filles, il walse... Oh! le Tyrol, il être le pays de la walse...

MARIOLLE.

Eh! bien, vous boirez, vous walserez avec qui vous voudrez, mais ce ne sera pas avec moi.

LE CAPORAL.

Un tour seulement pendant que la petite cochonne il achèvera le sien. (*Il veut la prendre à bras le corps.*)

MARIOLLE (*saisissant une fourche de bois, la met en avant, et arrête le caporal.*)

Holà! ho!...

LE CAPORAL.

Tarteiffe! vous insultez le caporal Schlig!

SCÈNE II.

LES MÊMES, CLAUDE.

CLAUDE, (*paraissant au fond.*)

Ah! qu'est-ce que je vois! qu'est-ce que tu fais donc-là, cousine Mariolle?... tu enfourches un caporal!

MARIOLLE.

Viens donc à mon secours, Claude.

CLAUDE (*accourant, et se mettant entre deux.*)

Pardine!... tu te défends bien toute seule. Mais, qu'est-ce qu'il voulait donc faire, ce laron-là?

LE CAPORAL.

Moi pas liron!.. moi Tyrolien... je vouloir embrassir... hé! hé!...

CLAUDE.

Ce n'est pas dans votre consigne. Mais, dites donc, il me semble que je vous reconnais, vous... (*regardant autour de lui.*) Et! pardi, v'là mon pauvre petit animal, que vous m'avez pris hier... je le retrouve donc! et dans quel état! à la broche. Ma pauvre Mariolle, tu ne sais pas tous nos malheurs.

MARIOLLE.

Non, mais qu'est-ce que tu viens donc faire ici? et ta noce? moi qui me désolais de ne pas pouvoir aller vous retrouver.

CLAUDE.

Ah! ben oui, ma noce... elle a bien commencé et bien fini! on m'a enlevé ma femme.

MARIOLLE.

On t'a enlevé Micheline! et qui donc?

CLAUDE.

AIR : *Comme on fait son lit.*

C'est un jeune officier français,
Qui m'a fait cette impolitesse.
Déjà l' matin je m' désolais
Pour un larcin d'une autre espèce.
Les soldats, je le dis tout net :
N' sont bons qu'à tourmenter nos âmes.
Les Allemands prenn' les cochons d' lait,
Et les Français enlèv' les femmes.

LE CAPORAL (*riant.*)

Il être bête, la grosse garçon...

CLAUDE (*se fâchant.*)

Qu'en savez-vous? vous n'êtes pas de ce pays-ci; vous ne pouvez pas savoir ce qui est bête ou ce qui ne l'est pas chez nous.

MARIOLLE.

Comment mon pauvre Claude, on t'a enlevé ta femme... et c'est un Français!

CLAUDE (*soupirant.*)

Oui...

LE CAPORAL.

Un Français, il être pas vrai.

CLAUDE.

Alors, j'en ai menti... quand je vous dis que je les ai vus.

LE CAPORAL.

Tiable...

CLAUDE, (*à part.*)

Faisons lui peur... (*haut.*) J'ai vu un général Français avec ving-cinq mille hommes, qui sont venus à ma noce, dans le chalet du père Michel.

LE CAPORAL.

Tarteiffe!... Entendez-vous, camarades, les Français il être dans la Saint-Bernard.

CLAUDE.

Oui, et j'espère que bientôt vous n'y serez plus.

MARIOLLE.

Tais-toi donc, tu vas les mettre en colère...

LE CAPORAL.

Dépêchons-nous de faire la cuisine et de la manger... (*on entend un coup de fusil.*) verdau! (*ils se lèvent tous.*)

CLAUDE.

Ce sont les Français; ils viennent par là. (*On aperçoit entre les rochers un chapeau d'uniforme.*) Ils sont dix mille! (*Il court dans son chalet, ainsi que Mariolle.*)

LE CAPORAL.

Camarades, replions-nous sur la quartier. Sentinelle, viens avec nous. Portez armes, par le fil à gauche, en avant, marche. (*Ils sortent en courant.*)

SCÈNE III.

FRANCŒUR *brigadier de dragons*, BENEDY, *trompette.*

BÉNÉDY (*s'avançant*).

Ils filent par là, vous pouvez avancer, brigadier.

LE BRIGADIER (*son mousqueton à la main*).

Ce coup de fusil, qui partait de je ne sais où, aurait pu nous mettre en danger. Combien étaient-ils?

BÉNÉDY.

Cinq ou six.

LE BRIGADIER.

Trois contre un! nous aurions pu en venir à bout.

BÉNÉDY.

Ils s'en vont, ça vaut mieux: car avec ma latte... et ma musette, je n'aurais pas fait grande besogne.

LE BRIGADIER.

Tiens, regarde donc, Bénédy, ils avaient mis la broche...

BÉNÉDY.

C'est parbleu vrai... nous, qui n'avons pas encore déjeûné, cela ne pouvait pas arriver plus à propos.

LE BRIGADIER.

Air : *Vaudeville des Anglaises.*

Quand on a rien pris d' la veille,
Faudra les r'mercier je crois,
D'une attention pareille.

BÉNÉDY.

C' n'est pas la première fois,
Que d'une façon semblable,
Malgré lui l'enn'mi nous sert,
Et qu' nous nous mettons à table,
Quand il a mis le couvert.

LE BRIGADIER.

Vois, si c'est cuit à point, et dépêchons-nous, car il faut nous remettre en quête du général qui est égaré depuis hier.

BÉNÉDY.

Nous le retrouverons, est-ce que je ne connais pas les routes ? me voilà dans mon pays.

LE BRIGADIER.

Il est gentil, ton pays ! il y neige au mois de juin.

BÉNÉDY.

Tel qu'il est je l'aime ! il m'a donné la naissance, je suis Montagnard dans l'âme.

LE BRIGADIER.

Et tu sers dans l'armée française...

BÉNÉDY.

Qu'est-ce ça fait ? les Français ne font pas la guerre aux Montagnards. Je n'ai pas pu résister au désir de servir avec eux.

LE BRIGADIER.

Tu es un bon garçon.

BÉNÉDY.

S'il fallait me battre contre les Savoyards, je donnerais ma démission... je dis comme ce chevalier disait l'autre jour, à Genève, à la comédie, où c' que vous m'avez mené, brigadier :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

LE BRIGADIER (*ramassant de la neige*).

Il appelle ça une patrie, lui, elle est fraîche la patrie...

BÉNÉDY.

Enfin, c'en est une... et où il n'y a que de braves gens... le vieux Michel mon père, ma mère, ma sœur, et ma petite Tiennette que je dois épouser!.. qu'est-ce qu'elle va dire quand elle va me voir sous l'habit d'un guerrier, avec un sabre, une trompette et des moustaches...

LE BRIGADIER.

Et, y a-t-il long-temps que tu es absent?

BÉNÉDY.

Il y a eu trois ans à Noël....

LE BRIGADIER.

Trois ans!.. et tu comptes la retrouver fidèle?...

BÉNÉDY.

Comment, si j'y compte?... mais j'y compte beaucoup!

LE BRIGADIER (*riant*).

Enfant que tu es!.. enfin, c'est égal...je crois que le rôti brûle... il a plus chaud que moi, celui-là. C'est dommage qu'il n'y ait pas avec, une bouteille de vin à quinze!.. il n'y a donc pas de cabaret dans ta patrie?

BÉNÉDY (*regardant*).

Ah! ça, voyons donc; mais je me reconnais, moi!.. nous sommes sur la route de l'hospice... voilà le chalet de Claude Baluchet, le gas qui devait épouser ma sœur Micheline.

LE BRIGADIER.

Nous avons un beau-frère par ici? eh! vîte, frappe donc à sa porte. (*Il frappe lui-même avec le pommeau de son sabre.*) Hé beau-frère!... hé la maison!

CLAUDE (*en dedans*).

Qui vive?

LE BRIGADIER.

France.

CLAUDE (*entr'ouvrant la porte et passant la tête*).

Est-ce bien vrai? vous n'êtes pas des ennemis?...

LE BRIGADIER (*lui donnant une calotte*).

Non, poltron, nous sommes des amis...

CLAUDE (*sortant*).

Oh! que c'est bête... on y va...

BÉNÉDY.

Il paraît qu'il n'est pas plus brave que quand je suis parti.

SCÈNE IV.

MARIOLLE, LE BRIGADIER, CLAUDE, BÉNÉDY.

BÉNÉDY.

Bonjour donc, Claude, est-ce que tu ne me reconnais pas?

CLAUDE (*saluant avec crainte.*)

Non, mon officier... je n'ai pas cet honneur là...

BÉNÉDY (*riant.*)

C'est mon uniforme qui t'éblouit. Nous avons pourtant bien couru dans ces montagnes, dénichés des merles ensemble, et fait des pelottes de neige...

MARIOLLE.

Eh! mon dieu! je ne me trompe pas! c'est Bénédy!

CLAUDE (*étonné.*)

Bénédy?.... Bénédy, est devenu officier français!..

MARIOLLE.

Embrasse-moi donc, mon pauvre Bénédy...

BÉNÉDY.

De tout mon cœur, ma bonne Mariolle, ma payse... (*Il l'embrasse.*)

LE BRIGADIER (*s'avançant.*)

Mademoiselle, comme camarade du camarade... si j'osais réclamer l'honneur...

MARIOLLE (*faisant la révérence.*)

Ça ne se refuse pas, Monsieur.

LE BRIGADIER (*l'embrassant.*)

Sensible mamselle... voilà une superbe Savoyarde...

CLAUDE.

Tu n'es donc plus ramoneur?

BÉNÉDY.

Non, mon ami, je suis trompette; j'ai toujours eu du goût pour la musique.

CLAUDE.

C'est vrai, quand nous allions ensemble à la foire à

Saint-Jean de Maurienne, tu achetais toujours une trompette de deux sous.

BÉNÉDY.

Oh! ce n'est pas ça...

CLAUDE.

Si... ça annonçait.

BÉNÉDY.

Eh bien! je me suis perfectionné, et je suis, aujourd'hui, premier trompette d'un régiment.

CLAUDE.

C'est joli! c'est une jolie place, tu marches à la tête, avant les officiers.

LE BRIGADIER.

Ah! ça, les amis, pas de paroles inutiles; nous sommes à la recherche d'un général et d'un jeune aide-de-camp, qui ont dû passer hier de ce côté.

BÉNÉDY.

Oui, selon les probabilités, ils doivent être dans les environs.

CLAUDE.

Attendez, je peux vous donner de leurs nouvelles... Le général est prisonnier chez le père Michel.

LE BRIGADIER.

Prisonnier!

BÉNÉDY. (*surpris.*)

Chez mon père!...

CLAUDE.

Oui, et l'aide-de-camp, que le diable l'emporte lui! c'est lui qui m'a enlevé ma femme

BÉNÉDY.

Comment, ta femme? est-ce que tu es marié?...

CLAUDE.

Pas encore, mais j'étais en train, avec ta sœur, la propre sœur Micheline, quand il a fait ce beau coup là!...

BÉNÉDY.

Un officier français, M. Gustave, capable d'une pareille lâcheté!... ça n'est pas possible.

CLAUDE.

Je te dis que c'est vrai...

BÉNÉDY (*avec chagrin.*)

Ah! ma sœur!... Micheline...

CLAUDE.

Il ont sauté tous les deux par la fenêtre... Il me semble que je les vois encore... (*Ici on voit Gustave et Micheline descendre la montagne.*) Mais, sûrement, que je les vois... tiens, les voilà...

BÉNÉDY.

C'est pourtant vrai!...

CLAUDE.

Ils ne se gênent pas, bras dessus bras dessous.

SCÈNE V.

LE BRIGADIER, BENEDY, MICHELINE, GUSTAVE, CLAUDE.

MICHELINE (*sur la montagne.*)

Nous ne sommes pas loin de l'hospice, un peu de courage.

GUSTAVE.

Par quels horribles chemins vous m'avez fait passer.

MICHELINE.

C'étaient ceux par lesquels on ne pouvait pas vous poursuivre. (*Ils arrivent en bas.*)

CLAUDE (*criant.*)

Alte là!

GUSTAVE (*la main sur son épée.*)

Laissez-nous passer, ventrebleu! ou... (*il éclate de rire.*) c'est toi, mon pauvre cousin Claude!...

CLAUDE.

Il enlève ma femme et il rit, il n'a pas de cœur, nous ne sommes plus cousins, monsieur.

GUSTAVE.

J'ai cru un moment que j'étais poursuivi... mais voilà des camarades.

BÉNÉDY.

C'est vrai, mon officier.

MICHELINE.

Mon frère!

BÉNÉDY.

Un moment. (*à Gustave*). Capitaine, quoique je ne sois qu'un pauvre trompette... j'ai un sabre, à mon côté,

et je ne peux pas voir de sang-froid ce qui se passe entre vous et ma sœur.

CLAUDE.

Bien!... il est brave, Bénédy, et vous, mam'zelle Micheline .. n'avez-vous pas d'honte!...

MICHELINE.

De la honte, et de quoi?.... d'avoir fait une bonne action.

GUSTAVE (*sévèrement.*)

Quelle est votre idée, Bénédy, et de quoi m'avez-vous soupçonné?...

Air : *du Passe partout.*

Lorsque cette fille jolie,
Vient avec moi sous la foi d'un traité,
Quand son père me la confie,
Elle doit être en sureté.
Comme un drapeau que dans ma main fidèle,
On eut remis en un jour de combat,
Elle m'eut vu plutôt mourir près d'elle,
Que de manquer au devoir d'un soldat.

BÉNÉDY.

Pardon, mon officier, embrasse moi ma sœur.

LE BRIGADIER.

C'est un imbécile!

CLAUDE (*se fâchant.*)

Comment donc?

BÉNÉDY.

Oui tu es un imbécile!

CLAUDE.

Ah! lui, à la bonne heure, il est du pays, il peut dire...

LE BRIGADIER.

Où avez-vous laissé notre général, mon capitaine.

GUSTAVE.

Il est malheureusement prisonnier d'un colonel Tyrolien : mais dites-moi, mes amis, peut-être pourrait-on...

CLAUDE (*passant au milieu.*)

Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de nous mettre à table.

LE BRIGADIER (*le repoussant*).

Nous avons bien le temps.

GUSTAVE.

Je pense qu'il faut rejoindre avant tout n
mée; est-il loin d'ici?...

LE BRIGADIER.

Non, vraiment, mon capitaine, les Français ont franchi les pas les plus difficiles.

GUSTAVE.

Courons au-devant d'eux. Pourvu qu'ils arrivent à temps...

CLAUDE (*au fond*).

Ah! mon Dieu! voilà votre général avec plusieurs soldats. C'est des allemands qui viennent de ce côté. Voyez-vous, là bas.

GUSTAVE.

Nous ne sommes pas en force. Bénédy, rejoins nos camarades. Dans combien de temps peuvent-ils être ici?...

LE BRIGADIER.

Il leur faut une bonne heure.

GUSTAVE (*écrivant sur ses tablettes*).

Micheline, tâchez de remettre ces tablettes au général, sans être vue.

CLAUDE (*à Gustave*).

Qu'est-ce que vous donnez à ma femme... un billet doux?

GUSTAVE (*à Bénédy*).

Quant à Claude, il ferait quelque bêtise, emmène-le avec toi.

CLAUDE.

Du tout, je veux rester.

BÉNÉDY.

Partons...

LE BRIGADIER.

Marche...

CLAUDE.

Laissez-moi du moins emporter les munitions de bouche. (*Il met la broche sur son épaule et sort.*)

GUSTAVE (*à Micheline, lui mettant une bague au doigt*).

Soyez prudente autant que je suis reconnaissant... (*Au brigadier.*) Cachons-nous dans ce ravin.

(*Ils se cachent au dernier plan à gauche.*)

SCÈNE VI.

MICHÉLINE, MARIOLLE.

MARIOLLE.

Qu'est-ce qu'il t'a donc donné là, Micheline?

MICHELINE.

Ah! mon Dieu!..

Air : *Vaudeville des Scythes.*

C'est une bague, oh! comme elle est gentille.

MARIOLLE.

Cet officier est vraiment très galant,

MICHELINE.

C'est un souv'nir que dans notre famille,
Il a voulu nous laisser en passant,
Ce cadeau là, m'paraît bien innocent.
En me l' donnant, il a mis tant de grâce,
(*Soupirant.*)
P' têtr' qu'en ces lieux il n' doit plus revenir.

MARIOLLE.

On m'a bien dit qu' partout où l' français passe,
Il laiss' toujours un petit souvenir.

SCÈNE VII.

MARIOLLE, MICHELINE, *sur la porte du chalet*, LE COLONEL, LE GENERAL FRANÇAIS, *un peu devant*, LE CAPORAL SCHLIG ET QUATRE SOLDATS TYROLIENS, *se tiennent au fond.*

(*Le caporal tient le sabre que l'on a ôté au général*).

LE COLONEL.

Préparez mon logement dans ce chalet. Le Général y restera tandis que j'irai inspecter quelques-uns de nos postes.

LE CAPORAL.

Ma Colonel, la paysanne de cette pays, il affre dit qu'il a vu dix mille Français dans cette défilé...

LE COLONEL (*souriant*).

Il a la vue bonne, à peine peut-il y passer deux hommes de front.

LE GÉNÉRAL (*souriant*).

La peur grossit les objets.

LE COLONEL.

Général, vous allez vous reposer quelques momens. Dans une heure, je vous ferai rejoindre les autres prisonniers, dont le dépôt général est à Mantoue.

LE GÉNÉRAL.

Décidément, Colonel, vous me traitez donc en prisonnier?

LE COLONEL.

Sans doute, et je suis fier d'une capture aussi importante.

LE GÉNÉRAL.

Mais je ne suis tombé en votre puissance que par surprise, vous ne m'avez pas vaincu...

LE COLONEL.

Vous n'en êtes pas moins en mon pouvoir.

LE GÉNÉRAL.

Mon regret est d'autant plus vif, que ce malheur m'empêchera de partager les travaux et la gloire de mes compagnons d'armes.

LE COLONEL (*ironiquement.*)

Au contraire, général, plus heureux qu'eux, vous aurez passé le mont Saint-Bernard.

LE GÉNÉRAL.

Doutez-vous donc qu'ils réussissent dans cette expédition?

LE COLONEL.

Et vous, général, pouvez-vous croire à son succès?

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi pas?

LE COLONEL.

Vous pouvez penser qu'une armée, des chevaux, des canons, des munitions, pourront passer au milieu des précipices affreux, monter à travers les neiges amoncelées, braver les torrens, les rochers, les obstacles de toute espèce, que la nature a mis sur ce passage impraticable!...

LE GÉNÉRAL.

Je crois tout possible au courage et à la persévérance.

LE COLONEL.

Vous oubliez que nous occupons le revers de la montagne.

LE GÉNÉRAL.

Ce n'est qu'un obstacle de plus à vaincre comme les autres.

LE COLONEL.

Caporal, restez ici avec ces soldats. Général, dans une heure nous partirons pour Mantoue, je vous laisse une garde d'honneur. (*Il parle bas au caporal.*)

LE GÉNÉRAL.

C'est un honneur dont je me passerais bien

MICHELINE (*s'approchant avec mystère du général et lui remettant les tablettes*).

De la part de monsieur Gustave...

LE GÉNÉRAL (*lisant*).

« Quelques instans de patience et vous êtes libre, les » Français arrivent; gagnez du temps et payez d'audace; » Je suis à deux pas d'ici avec Francœur. » (*Haut.*) Colonel... (*Il serre les tablettes.*)

LE COLONEL.

Plaît-il, général?

MICHELINE (*à Mariolle.*)

Allons faire sentinelle...

(*Elles courent sur la hauteur.*)

LE GÉNÉRAL.

Pardon si je vous fais revenir. Vous ne voulez pas me rendre ma liberté?

LE COLONEL.

Je suis trop heureux de tenir un des généraux les plus distingués de l'armée Française. Mais les Allemands sont généreux; ils savent respecter le courage...

LE GÉNÉRAL (*l'interrompant.*)

Je vous faisais remarquer tout à l'heure que le hasard seul m'avait fait tomber entre vos mains.

LE COLONEL.

Qu'importe la manière dont on fait ses prisonniers.

LE GÉNÉRAL (*gaîment.*)

Vous les croyez toutes bonnes!

LE COLONEL.

Toutes.

LE GÉNÉRAL.

Vous ne trouveriez donc pas mauvais qu'on employât la ruse?...

LE COLONEL.

La ruse est un droit de la guerre...

LE GÉNÉRAL.

Je prends acte de vos paroles.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN SOLDAT ALLEMAND.

LE SOLDAT.

Colonel, un ordre du général.

LE COLONEL (*lisant.*)

« Colonel, faites à l'instant même partir vos prisonniers, » un détachement qui va se rendre à Mantoue, les y con- » duira. » Pardon, Général, vous voyez cet ordre, il faut partir sur-le-champ.

LE GÉNÉRAL.

Partir... un moment, vous êtes bien pressé.

LE COLONEL.

Cet ordre est formel...

LE GÉNÉRAL.

C'est qu'il faut aussi que je donne les miens.

LE COLONEL. (*regardant autour de lui.*)

Les vôtres? à qui donc?...

LE GÉNÉRAL.

A vous.

LE COLONEL.

Comment.

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes mon prisonnier.

LE COLONEL (*inquiet.*)

Serais-je tombé dans une embuscade?

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi pas?

LE COLONEL.

Mais...

LE GÉNÉRAL.

Vous venez de me dire que toutes les manières de faire les prisonniers étaient bonnes.

LE COLONEL.

Je vois, général, que vous avez l'esprit français, vous plaisantez toujours... allons, soldats, marchez...

LE CAPORAL.

Marche.

LE GÉNÉRAL.

Restez, je vous l'ordonne...

LE CAPORAL.

Halte!...

LE COLONEL (*sévèrement.*)

Ah! ça mais, qui est-ce qui commande ici?

LE GÉNÉRAL.

Moi. (*Il jette un regard furtif sur Micheline, qui lui fait signe que personne n'arrive encore.*)

LE COLONEL.

C'est assez de retard. Voudriez-vous me forcer d'employer la violence?... Soldats, exécutez mes ordres...

LE GÉNÉRAL.

Colonel, j'emploierai les mêmes moyens que vous. A moi, Français...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GUSTAVE, LE BRIGADIER.

GUSTAVE (*s'avançant le premier.*)

Me voilà, Général... Tête de colonne, halte!

LE BRIGADIER (*s'arrêtant à l'entrée du ravin, et feignant de commander un détachement.*)

Halte!...

LE GÉNÉRAL (*à Gustave*).

Capitaine, vous allez faire conduire le Colonel et ses soldats au dépôt général des prisonniers de guerre...

LE COLONEL (*surpris*).

Comment, se peut-il? (*il rend son épée à Gustave*).

LE GÉNÉRAL.

Les Français sont généreux, je saurai respecter le courage!

(*Le Brigadier désarme le caporal Schlig, rend le sabre au général et fait entrer les Soldats dans le chalet*).

LE COLONEL.

Partir ainsi?..

LE GÉNÉRAL.

Je vous donne encore une heure, entrez dans ce chalet.. Capitaine, mettez deux sentinelles à la porte..

GUSTAVE (*bas et riant*).

Je n'en ai qu'une...

LE COLONEL.

Allons... (*il va pour entrer*).

MICHELINE (*du haut de la montagne*).

Les voilà ! les voilà !..

LE GÉNÉRAL. (*s'écriant*).

Je suis sauvé...

LE COLONEL.

Comment sauvé...

(*On entend dans le lointain le bruit des tambours et des trompettes*).

SCÈNE X.

LES MÊMES, MICHEL, LA MERE MICHEL, TIENNETTE, MONTAGNARDS ET MONTAGNARDES.

TIENNETTE (*accourant*).

Père Michel, voilà Micheline...

MICHELINE.

Mon père!

MICHEL (*l'embrassant*).

Te voilà, ma bonne fille !.. Ah! Général, que je suis heureux. (*Au Colonel*) Comment, vous êtes encore ici, monsieur le Colonel ?

LE COLONEL (*surpris*).

Où sont donc les Français ?

MICHEL.

Ils sont partout... ah! quel beau coup-d'œil ça fait...

Air : *Tout ça passe.*

Dans les rochers, les frimats,
Rien n' trouble leur caractère,
Dans la neige ils marqu' le pas,
En chantant, ils font la guerre.
Contre la nature entière,
Ils luttent à tous momens...
Tambours, canons et tonnerre,
Tout ça roule (*ter.*) en même temps.

Mes amis, il faut les voir,
Ce n'est pour eux qu'un voyage,
On n' pourra pas concevoir
Cet admirable passage!
Les gens de chaque village,
Guident leurs pas triomphans,

Chevaux, soldats, caissons, bagage,
Tout ca monte (*ter.*) en même temps.

Ici on voit paraître de tous côtés des soldats Français qui gravissent la montagne, et forment divers groupes, ils sont guidés par des montagnards.

BÉNÉDY.

Mon Général, on a ordonné une halte jusqu'à demain, pour se reposer des fatigues d'une marche aussi périlleuse.

GUSTAVE.

Cela va nous donner le temps d'assister à la noce qui a été interrompue, mais au lieu d'une, nous allons en avoir deux; allons Bénédy, voilà le moment d'aller en reconnaissance.

MICHEL, MÈRE MICHEL, TIENNETTE (*sautant de joie.*)

Bénédy!...

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, CLAUDE (*revenant avec son cochon de lait.*)

CLAUDE.

Hais! hais!... les autres... me voilà... on vient d'ordonner une halte, ça va nous donner le temps de dîner.

LE CAPORAL.

La paysanne, il afre repris sa petite cochonne!...

CLAUDE.

Oui, vous aviez pris la peine de le faire rôtir, nous aurons le plaisir de le manger. Ils bisquent les Kaserlicks.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Air : *d'Ivanhoé, de Rossini.*

Français, { montons / montez } le Saint-Bernard.

Le superbe voyage!
Aucun obstacle, aucun rempart,
Ne résiste au courage.

LE BRIGADIER.

L'armée ici s'avance,
Marchons, amis, doublons le pas,
Notre gloire commence,
Par vaincre les frimats.

MICHEL.

La gloire les protège,
Rien n'épouvante ces guerriers,
Et dans un champ de neige,
Ils cueillent des lauriers.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Francais, { montons / montez } le saint Bernard, etc.

GUSTAVE (*à Micheline.*)

Je reviendrai sans doute;
Je n'oublierai pas qu'en ces lieux,
On trouve sur sa route;
De bons cœurs, de beaux yeux.

CLAUDE (*à Gustave*)

A r'passer, je vous engage,
J' tâch'rai qu' ma femme cependant,
N' soit pas sur vot' passage;
Je vous l' dis en passant.

CHŒUR.

Francais. etc.

MARIOLLE (*au public.*)

Ces fils de la victoire,
Qui de r'pommée ont eu leur part,
Ont jadis avec gloire,
Franchi le saint Bernard.

MICHELINE.

Ce ch'min si difficile,
Puissent encore les Francais,
Cent fois au Vaudeville,
L' passer avec succès.

Pendant le vaudeville, le tableau s'anime, et toute la montagne se trouve couverte de troupes, le tambour roule, la trompette sonne, le rideau baisse (1).

FIN.

(1) Dans les Théâtres où l'on a une troupe nombreuse et un corps de ballet, on pourra donner plus d'importance au tableau final, et l'animer par quelques épisodes. On peut voir des soldats tirant des canons sur des arbres creusés, d'autres portant des affuts sur leurs épaules; un cavalier faisant monter son cheval à travers la neige, comme dans la belle lithographie de Vernet: Des Montagnards aidant les soldats fatigués, des femmes et des enfans portant leurs armes et leurs sacs, les officiers mêlés avec les soldats, des vivandières leur offrant des vivres, du vin et de l'eau-de-vie. Ces divers groupes se succèderont au son d'une musique militaire, et formeront ensuite un tableau général.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
FAUBOURG MONTMARTRE, N° 4.

Rochefort-Luçay, Claude Louis Marie, marquis de

LES CUISINIERS

DIPLOMATES,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. ROCHEFORT, BARTHÉLEMI et MASSON,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 22 NOVEMBRE 1828.

PRIX : 1 FR. 50 C.

Paris,

QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉATRE,

Boulevard Saint-Martin, n° 18.

1828.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALBERTI, neveu du Duc de Toscane.....	Mlle BROHAN.
MAROCO, Maître-d'hôtel.....	M. LEPEINTRE, aîné.
ROSOLIO, Cuisinier.....	M. LEPEINTRE, jne.
FIGATELLI, Cuisinier.....	M. ARNAL.
MARIE DE MODÈNE.....	Mlle CLARA.
GERTRUDE, fille DE MAROCO..	Mlle OLIVIER.
VALETS, etc.	

La Scène se passe dans le Palais du Grand-Duc de Toscane.)

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Exc., en date de ce jourd'hui, Paris, le novembre 1828.

Par ordre de S. Exc.,

Le Chef du Bureau des Théâtres,

COUPART.

Imp. de CHASSAIGNON, rue Git-le-Cœur, n. 7.

LES

QUISINIERS DIPLOMATES,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente la salle de réception des Ducs de Toscane; une table, des fauteuils. A gauche, et à droite du spectateur, des cabinets; une autre porte, au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBERTI, *ensuite* GERTRUDE.

(*Alberti arrive avec mystère, en regardant plusieurs fois derrière lui. Il approche de la porte du cabinet à gauche, et appelle à mi-voix.*)

ALBERTI.

Gertrude! Gertrude!

(*Gertrude paraît à la porte du cabinet.*)

GERTRUDE, *à la porte.*

Ah! c'est vous, seigneur Alberti?

ALBERTI.

Eh bien! la toilette de mon jeune page?....

GERTRUDE, *entrant en scène.*

Est presque terminée; Monseigneur... Sans ses cos-

tume de garçon, notre inconnue est jolie comme un ange!

ALBERTI.

Ainsi, elle n'a fait aucune difficulté?

GERTRUDE.

Non... Comme votre projet n'a rien que d'honnête, elle n'est pas compromise, ni moi non plus. Je cherchais donc, comme vous me l'aviez ordonné, une petite fille des environs, assez espiègle pour représenter un page, et assez avenante pour rendre plus vraisemblable l'amour que vous voulez feindre pour elle... impossible de trouver ce qu'il vous fallait. Toutes avaient l'air gauche, et la figure hâlée. Monseigneur n'ignore peut-être pas qu'en général, les filles de Florence...

ALBERTI, *souriant.*

Oh! je les connais.

GERTRUDE.

Je revenais seule au palais Ducal, lorsque je rencontre, par hasard, une jeune étrangère qui s'était égarée dans le parc du château, et cela, pour avoir voulu vous présenter une pétition, quand vous vous rendez au petit lever de votre oncle, Son Altesse le Grand-Duc de Toscane. Elle était accompagnée de sa tante... Toutes deux me demandèrent leur chemin; la pauvre enfant partait chagrine, elle n'avait pu contempler vos traits... Dame! c'est qu'on ne vous aperçoit pas facilement, au milieu de vos gardes, de vos valets et de vos courtisans... ils sont si hauts!

ALBERTI.

Et moi si petit, n'est-ce pas?

GERTRUDE.

Je ne dis pas cela... Monseigneur a une très-jolie taille... de femme; nous sommes à peu près de la même grandeur. Enfin, j'offre à l'étrangère de lui fournir l'occasion de vous voir tout à son aise, elle accepte mes conditions avec empressement... Et vous avez le plus charmant minois de Modène.

ALBERTI.

Ah! elle est de Modène?... tant mieux! du moins, personne ici ne la connaîtra.

GERTRUDE.

Avec cela qu'elle a un air si mutin!... Croiriez-vous

qu'elle parle déjà d'en conter à toutes les dames de la cour, qui vont être bien attrapées... car elles ne se doutent de rien... Pour moi, je suis bien aise d'être dans la confidence.

ALBERTI.

Je brûle de la voir!

GERTRUDE.

AIR : *Et puis ce n'est plus çà.*

Elle est piquante et vive,
S'exprime avec chaleur;
Pourtant elle est naïve,
Et pleine de candeur;
Elle est vraiment charmante,
Vous en serez ravi!
C'est un cœur d'innocente,
Qui n'a jamais servi.

Tenez, la voici. (*à part.*) Allons, je ne me suis pas trompée, et j'ai raconté l'histoire comme la princesse me l'a apprise.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIE, *sortant du cabinet en courant.*

MARIE, *vivement.*

Eh bien! Gertrude... (*apercevant Alberti.*) Ah!

GERTRUDE, *bas à Marie, lui montrant Alberti.*

Chut! c'est lui... c'est le prince Alberti!

MARIE, *d'un air confus.*

Monseigneur...

ALBERTI.

Rassurez-vous, ma belle enfant... Un page doit-il trembler ainsi?

MARIE.

Il faut me pardonner un peu de timidité; lorsqu'on n'a pas encore l'habitude d'être homme...

ALBERTI.

On n'exige de votre part, qu'un [illegible], et beau-

coup de coquetterie... Je présume bien qu'à votre âge, votre apprentissage est déjà fait.

MARIE.

Sous l'autre costume, je ne dis pas; mais ce nouvel habit a changé toutes mes idées.

ALBERTI.

Cela reviendra. Tout votre emploi se borne, aujourd'hui, à commettre, devant le monde, mille inconséquences, à être légère, indiscrète, au point de me compromettre.

MARIE.

Alors, pourquoi ce déguisement?

ALBERTI.

Ah! c'est qu'avec les habits de votre sexe, on ne vous eut pas laissé parvenir jusqu'à moi... Les princes ont bien de la peine à être libre chez eux!

MARIE.

Ainsi, c'est un secret qu'il faut que tout le monde sache?

ALBERTI.

Oui, excepté mon oncle, ma chère enfant; il veut me marier.

MARIE.

Et vous regardez cela comme un malheur?

ALBERTI.

Comme le plus grand de tous! J'ai une aversion prononcée pour les unions politiques. D'ailleurs, mon âge, mon caractère, me portent déjà vers les conquêtes... Je ne rêve que lauriers, combats et victoires!

GERTRUDE.

Et il n'y a rien de tout cela dans le ménage.

MARIE.

Mais, Monseigneur, vos projets vont être contrariés; les ambassadeurs de Parme et de Modène sont ici pour demander votre alliance avec l'une des princesses des deux Duchés.

ALBERTI.

Ah! c'est précisément là le motif de notre complot. Ainsi, mon joli page, vous êtes une beauté déguisée qui est éprise de moi, et que je paie du plus tendre retour.

MARIE.

Quelle idée! il faut que je vous aime?

ALBERTI.

Oh! seulement pour rire... On dit que cela ne coûte rien aux femmes, de faire semblant d'être sensibles.

MARIE.

Je ne voudrais pas m'y fier.

GERTRUDE.

Les ambassadeurs vont se rendre au palais.

ALBERTI, *à Marie.*

Notre amour impromptu devient public; il forme un obstacle suffisant... On se brouille, on se fâche, et tout mariage est désormais impossible.

MARIE.

Voilà un plan bien dangereux, et surtout bien hardi! Mais, moi, Monseigneur, qu'est-ce que je deviendrai?

ALBERTI.

Quand il en sera temps, vous reprendrez vos habits de femme, et vous retournerez à Modène avec une riche dot que je vous donne pour épouser votre amoureux.

MARIE.

Mon amoureux! mais je n'ai personne pour m'aimer.

ALBERTI.

Je vous fournirai un mari.

MARIE.

Monseigneur, je compte sur vous.

ALBERTI.

J'ai déjà fait répandre, depuis huit jours, le bruit de notre liaison secrète, à Parme.

MARIE.

Et à Modène, car j'ai entendu dire qu'on en avait beaucoup ri à la Cour, et qu'on n'en avait pas cru un mot.

ALBERTI.

C'est pourtant de la diplomatie perfectionnée!

MARIE.

La jeune duchesse de Modène a été fort offensée de cette ruse singulière.

GERTRUDE.

Je le crois bien! moi j'en aurais étouffé de dépit!... pour me venger...

MARIE.

Mais comme elle a beaucoup de caractère...

ALBERTI.

Oui, je sais! c'est une petite entêtée qui serait bientôt la maîtresse, si j'avais la faiblesse de l'épouser.

MARIE.

Eh bien! Monseigneur, elle n'y a pas renoncé; c'est une espiègle qui ne doute de rien.

AIR : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Prenant le meilleur parti,
Bien qu'il manque de prudence,
Pour assurer sa vengeance,
Elle viendrait jusqu'ici!...
Habile dans l'art de feindre,
Elle saurait vous atteindre;
Ah! c'est une femme à craindre,
Un démon qu'on voit partout,
Qui pourrait, dans sa colère,
Et vous seduire et vous plaire...
Elle est capable de tout! (*bis.*)

ALBERTI.

Oh! je ne la croyais pas si redoutable! mais mon imagination est fertile en moyens, et il me vient une nouvelle idée.....

GERTRUDE.

Voyons donc, Monseigneur, nous sommes très-curieuses.....

ALBERTI.

Pour déjouer d'un seul coup les projets des deux Ambassadeurs, il me faudrait un mannequin diplomatique!... Eh! mais je l'ai trouvé! le maître-d'hôtel de mon oncle.

GERTRUDE.

Quoi! mon père?

MARIE.

O ciel! quelle extravagance!

ALBERTI.

Il n'y a que cela qui puisse me tirer d'affaire! la mienne aura un résultat certain, et je suis déterminé à la risquer. Gertrude, vas me chercher ton père.

MARIE.

Mais réfléchissez, Monseigneur.

ALBERTI, *avec fermeté.*

Je ne réfléchis jamais qu'après avoir été obéi! (*Gertrude fait un pas.*) Attends, Gertrude; tu pourrais jâser, je vais le faire prévenir moi-même.

(*Il sort vivement.*)

SCÈNE III.

MARIE, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Votre Altesse voit comme je l'ai servie.

MARIE.

Imprudente! ne prononce pas ce mot ici.

GERTRUDE.

Sans doute; mais qui pourrait sous ce costume reconnaître la duchesse de Modène.

MARIE, *surprise.*

Comment, le prince aura la hardiesse d'exécuter une pareille folie!

GERTRUDE.

Bah! il en ferait bien d'autres! vous ne le connaissez pas!...

MARIE, *se mettant à une table, et écrivant tout en prononçant le dialogue qui suit:*)

Fort bien! mais je ne souffrirai jamais que des agens diplomatiques subissent une pareille raillerie, et puisque je tiens le secret de notre ennemi, je veux que Monseigneur reçoive la monnaie de sa plaisanterie. Nous verrons plus tard si les rieurs seront de son côté. (*elle se lève en pliant la lettre.*) Gertrude, les envoyés ne sont arrivés ici que depuis hier soir.

GERTRUDE.

Personne ne les a encore vus, quoiqu'ils habitent l'autre corps de logis du palais Pitti.

MARIE.

A merveille! (*elle sonne. Un valet entre.*) Portez sur-le-champ ces billets aux deux ambassadeurs.

(*Le valet prend.*

Les Cuisiniers.

GERTRUDE.

Que voulez-vous donc faire, Mademoiselle?

MARIE.

Punir un imprudent, et lutter gaîment avec lui de ruse et d'adresse. Je viens de révéler la conspiration aux ambassadeurs, et au lieu de venir eux-mêmes, ils vont envoyer ici.....

GERTRUDE.

Leurs cuisiniers, peut-être?

MARIE.

Précisément. Au moins personne ne déparera l'ensemble, et l'on traitera d'égal à égal!

GERTRUDE, *riant.*

Ah! ah! ah! ce sera bien curieux, par exemple!

MARIE.

Surtout, n'en dis rien à ton père!

GERTRUDE.

Non, non, vous savez que je me suis livrée à vous pour toute la journée, à discrétion.

MARIE.

J'entends le prince. Laisse-nous, et viens nous avertir quand quelqu'un paraîtra.

(*Gertrude sort par le cabinet.*)

SCENE IV.

MARIE, ALBERTI, MAROCO, *entrant par le fond.*

ALBERTI, *entrant le premier.*

Arrive, arrive, Maroco.

MAROCO, *saluant.*

Monseigneur, je me rends à vos ordres, en vous remerciant de ce que vous m'avez fait l'honneur de me déranger.

ALBERTI.

Mon cher Maroco, ce n'est plus au maître d'hôtel du Grand-Duc de Toscane que je parle en ce moment.

MAROCO, *étonné.*

Comment? je ne suis plus maître d'hôtel? vous me faites frémir d'effroi! Aurais-je des ennemis à la Cour?

MARIE, *riant.*

Si vous avez assez d'amour-propre pour le croire...

MAROCO, *en colère.*

Je vois d'où le coup part... je le vois... c'est parce que je m'écarte des routines, qu'on me persécute. Je fais rougir toutes les têtes à perruques de la Toscane, et les classiques jettent feu et flamme contre moi! je subis les conséquences de mon élévation!

ALBERTI, *riant.*

Maroco, tu n'y es pas du tout! quand je te destitue de tes nobles fonctions, c'est pour t'en confier de bien plus brillantes... l'État réclame tes talens, je te nomme agent diplomatique; et tu recevras aujourd'hui les ambassadeurs en l'absence de mon oncle.

MAROCO.

Moi! Monseigneur..., ceci me fait l'effet d'une mystification pure et simple.

ALBERTI.

Non, c'est très-sérieux, nous avons besoin d'un homme entièrement étranger aux affaires politiques, afin de mieux embarrasser les représentans de Parme et de Modène, qui s'attendent à trouver ici un aigle...

MAROCO.

Et qui ne trouveront qu'un... ça s'explique tout seul.

MARIE.

Je suis sûre que vous vous en tirerez bien, et que vous vous comprendrez parfaitement tous les trois.

MAROCO.

Mais au fait...

AIR *de la tourmente et de l'orage.*

C'est du fond d'un laboratoire
Qu'on a souvent vu sortir les savans;
Plus d'un savant nous doit sa gloire,
Plus d'un ministre ses flatteurs.
Au temps passé, même au temps où nous sommes,
Notre pouvoir s'affermit chaque jour,
Les cuisiniers ont fait tant de grands hommes,
Que l'un d'entr'eux peut bien l'être à son tour.

Malgré çà, Monseigneur, ce n'est pas une idée comme une autre que vous avez eue là!... il n'y a qu'une chose qui me tracasse, c'est le dialogue diplomatique.

ALBERTI.

Bah! ce n'est rien.

AIR *du premier Prix.*

J'en suis sûr, tu feras merveille.

MARIE.

Et les ambassadeurs trompés,
A vos discours prêtant l'oreille....

MAROCO, *l'interrompant.*

Seront joliment attrapés.
Je m'attachai, dès ma jeunesse,
Sans jamais vouloir émuler,
A la bouche de son Altesse;
Mais ce ne fut pas pour parler.

MAROCO.

Cependant, puisque c'est dans l'intérêt de l'État, je me sacrifie, et je suis trop heureux de me rendre ridicule, si çà peut faire plaisir à Votre Altesse.

ALBERTI.

Eh bien! tu sauras donc que les envoyés des deux Duchés viennent ici pour obtenir de mon oncle la promesse que j'épouserai leurs princesses.

MAROCO.

Toutes les deux? je ne pourrai jamais arranger cette affaire-là.

MARIE.

Mais, Monseigneur ne veut ni de l'une ni de l'autre.

MAROCO.

J'aime mieux çà, beau page inconnu.

ALBERTI.

La délibération ne se bornera pas seulement à mon mariage... tu dois aussi écouter les griefs des prétendans, à la possession d'un certain canton en litige, que nous voulons avoir...

MAROCO.

Ah! il s'agit d'un canton. Il paraît que çà se complique; mais je ne vois pas pourquoi Son Altesse ne reçoit pas elle-même ces Messieurs?

ALBERTI.

C'est que mon oncle est allé secrètement à Pise. Il se rend auprès de l'empereur d'Allemagne pour se faire adjuger.

MAROCO, *l'interrompant.*

L'objet en question?

ALBERTI.

Précisément.

MARIE, *à part.*

Il y aura encore concurrence, car les ducs de Parme et de Modène sont partis pour le même motif!

MAROCO.

Ah çà! Monseigneur, lorsqu'on m'aura expliqué l'affaire, je serai là comme un imbécille. Passez-moi le mot.

ALBERTI.

C'est ce qu'il faut. Tu répondras à tout ce qu'on te demandera : *je ne puis rien décider aujourd'hui, demain je prononcerai.* Il nous suffit de gagner du temps.

MAROCO.

Allons, çà deviendra ce que çà pourra; mais vous me répondez que le Grand-Duc ne me chassera pas de sa cuisine, pour m'être assis dans son salon?

ALBERTI.

Sois tranquille.

MAROCO.

Au fait il est ouvert à tant de monde.

AIR : *Les anguilles.* (Mazaniello.)

Plus d'un parvenu, j'imagine,
Changeant de langage et de ton,
A dû passer par la cuisine,
Avant d'entrer dans le salon.
Oui, dans un palais tout se cache,
Sous le costume et le crédit;
On couvre si bien une tache
En faisant broder son habit!

MAROCO.

Çà sera charmant! mais tout cela va retarder l'heure du dîner de Son Altesse.

ALBERTI.

Le dîner!... ah diable! ne le néglige pas non plus. Tu auras peut-être à traiter ce soir une tête couronnée.

MAROCO.

Que me dites-vous! Dieu de mes pères, dirige mon esprit et ma main!... Promener des ambassadeurs, sur-

veiller mon dîner ! mesurer mes paroles ! peser mes épices ! tenir un langage froid à l'instant de mon coup de feu ! traiter des bouches diplomatiques et une tête couronnée !... La mienne y sautera, c'est sûr... Cependant je réponds de tout, à moins que je ne sente d'ici l'odeur du brulé.

SCENE V.

LES MÊMES, GERTRUDE.

GERTRUDE, *accourant.*

Monseigneur, Monseigneur, voici les deux diplomates.

MAROCO.

Ah ! mon dieu ! déjà ! Est-ce que je puis avec cet habit-là?

ALBERTI.

Il faut aller mettre bien vite un autre costume... Viens, suis-moi.

MAROCO.

J'aurai une tournure pitoyable... et je parie que les ambassadeurs vont crever de rire... Çà ne sera pas trop comique pour moi, mais çà sera peut-être drôle pour les autres...

ALBERTI, *à Marie.*

Quant à vous, mon joli page, rendez-vous près de votre parente.

AIR : *Régner pendant une heure entière.*

ALBERTI, GERTRUDE, MARIE.

Obéissez à votre maître,
Et n'allez pas révéler ses secrets ;
Les deux envoyés vont paraître,
De l'éloquence ils feront tous les frais.

MAROCO.

Des grands seigneurs j'augmente la famille ;
Sachons nous taire ; aujourd'hui je le voi,
Si ce n'est pas par l'esprit que je brille...
O mon habit ! tu brilleras pour moi.

ENSEMBLE.

Obéissez à votre maître, etc.
Obéissons à notre maître, etc.

(*Alberti sort par un cabinet à droite, en emmenant Maroco. Marie sort à gauche par un autre cabinet.*)

GERTRUDE, *à part.*

Voici les autres !

SCÈNE VI.

GERTRUDE, PLUSIEURS VALETS, *en livrée, paraissant à la porte du fond*; ROSOLIO, FIGATELLI, *entrant après eux. Ils sont en grande toilette, chapeau à plumes.*

CHŒUR DE VALETS.

AIR : *C'est aujourd'hui que l'Hymen, etc.*

(Morceau d'introduction de Léocadie.)

A leur pouvoir, ici rendons hommage,
Honorons-les en tous pays;
Car la grandeur n'est un bel apanage,
Que par l'éloge des petits...

FIGATELLI, *à part.*

Voilà un accueil qui m'embarrasse... Un cuisinier n'est pas bien au fait de tout çà.

ROSOLIO.

Assez ! assez ! Messieurs, nous sommes fatigués de salutations.

FIGATELLI.

Et blasés sur les révérences.

GERTRUDE, *à part.*

Je crois bien ! ils en ont fait plus qu'ils n'en ont reçu.

ROSOLIO, *à part.*

Pourvu qu'il ne devine pas mon déguisement.

FIGATELLI, *à part.*

Si je suis reconnu on me jettera par la fenêtre,

UN VALET.

Messieurs, vous êtes dans la salle de réception. On va avertir l'agent diplomatique de son Altesse, que vous l'attendez.

(*Gertrude et les valets sortent.*)

SCÈNE VII.

FIGATELLI, ROSOLIO, *de chaque côté de la scène.*

FIGATELLI, *à part.*

Ah çà! me voilà seul, en tête à tête avec ce diplomate que je ne connais pas; c'est un malin! Bah! je suis toujours sûr de retomber sur mes fourneaux. Disons des bêtises avec aplomb; il n'y a que çà qui sauve.

ROSOLIO, *à part.*

Voilà mon antagoniste... A-t-il l'air d'être sûr de son affaire, ce gaillard-là?

FIGATELLI, *à part.*

J'ai ma phrase toute prête; ne nous trompons pas.

ROSOLIO, *à part.*

Parlons le premier pour l'empêcher de me questionner. (*haut à Figatelli.*) Eh bien! confrère, vous paraissez un bon enfant.

FIGATELLI, *à part.*

Un bon enfant; il veut me mettre dedans, changeons le dialogue. (*haut.*) Le temps est à l'orage.

ROSOLIO, *à part.*

L'orage! c'est de la politique toute pure; ayons l'air de ne pas avoir bien entendu, (*haut.*) Plaît-il?

FIGATELLI.

Vous avez dit?

ROSOLIO.

J'ai dit : plaît-il. (*à part.*) Il en arrivera ce qui pourra.

FIGATELLI, *à part.*

Il me semble qu'il a l'air plus bête que moi. Je ne sais pas si c'est une idée...

ROSOLIO, *se ravisant.*

Au fait, c'est possible.

FIGATELLI.

Le baromètre l'annonce.

ROSOLIO.

Comment? Ah! bien, bien... c'est au sujet de l'orage dont vous parliez tout-à-l'heure.

FIGATELLI.

Sans doute... j'avais peur que la pluie ne me prit en chemin.

ROSOLIO.

Vous avez fait une fameuse trotte, tout de même... de Modène ici, vous pouviez être trempé comme une soupe.

FIGATELLI.

Et pourquoi? pour proposer ma princesse.

ROSOLIO.

Un instant; c'est que j'ai la mienne aussi... D'ailleurs, je m'en rapporte à l'impartialité du Grand-Duc. (*à part.*) Je craignais de ne pas pouvoir placer mon mot.

FIGATELLI.

Quant à moi, je n'entre dans aucun arrangement, cela dépasse mes pouvoirs (*à part.*) Voilà ma phrase lâchée.

ROSOLIO.

Cependant, il faudra nous entendre sur ce canton en litige.

FIGATELLI.

Tiens, je n'y pensais plus... c'est vrai, ce diable de canton mitrophe...

ROSOLIO.

Vous voulez dire limi...

FIGATELLI.

Trophe... Ah! oui; ma langue a tourné... Voyons, où en étions-nous?

ROSOLIO.

Nous étions sur le terrain de la discussion.

FIGATELLI.

C'est-à-dire sur la discussion du terrain.

ROSOLIO.

Ah! si vous allez revenir sur vos pas...

FIGATELLI.

Non, mais je tiens à savoir ce que j'ai avancé.

ROSOLIO.

Ce n'est pas à moi que vous le demandez ?

FIGATELLI.

Et à qui donc ? Au surplus, ce que nous avons dit et rien, c'est la même chose. Je vous préviens que je suis décidé à conclure la liaison projettée.

ROSOLIO.

Et moi, à prendre le canton...

UN LAQUAIS, *annonçant.*

L'agent diplomatique du Grand-Duc.

ROSOLIO, FIGATELLI.

AIR : *Gare, gare, sur mon chemin.*

Le voilà ! ne disons plus rien.
La politique nous rassemble ;
D'être ensemble,
Déjà je tremble,
Et je crains bien
Le premier entretien.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MAROCO, *entrant sans les regarder.*

MAROCO, *en costume.*

Quelle tournure !
Quelle figure !
J'ai l'air, je jure,
D'un parvenu.
Beau bénéfice !
A mon office
Point de service
Ni de menu...
Je suis perdu
Et confondu.

(*Il aperçoit Figatelli et Rosolio.*)

REPRISE ENSEMBLE.

Le voilà ! ne disons plus rien, etc.
Le voilà ! ne disons plus rien, etc.

MAROCO.

Messieurs les envoyés, enchanté de faire votre connaissance.

FIGATELLI.

Tout l'enchantement est pour nous.

ROSOLIO.

Personnellement parlant.

MAROCO, *à part.*

Voilà le moment du coup de feu. (*haut, avec importance.*) Ces Messieurs sont-ils prêts pour la discussion?

FIGATELLI.

Mais, oui.

ROSOLIO, *à Figatelli.*

Si çà vous était égal de répondre pour vous... parce que j'ai mes instructions, moi, et je ne sors pas de là.

FIGATELLI.

Est-il heureux! il sait ce qu'il va dire.

MAROCO.

Voyons, cherchons le point de départ. Je pense qu'il faut d'abord nous asseoir.

ROSOLIO.

J'allais risquer la proposition.

TOUS TROIS, *à part.*

AIR de Fiorella. (*Livrons-nous au plaisir.*)

Ah! viens à mon secours,
Trop rebelle éloquence!
Et que ton influence
Eclaire mes discours.

MAROCO, *dans le fauteuil du milieu.*

A mes côtés tous les deux prenez place.

ROSOLIO, *à Figatelli.*

A votre rang je sais ce que je dois;
Asseyez-vous...

FIGATELLI, *à Rosolio.*

Non, c'est à vous, de grâce.

MAROCO *les prenant par les épaules, et les faisant asseoir en même temps.*

Allons, Messieurs, j'égalise les droits.

ENSEMBLE.

Ah! viens à mon secours, etc.

MAROCO.

Messieurs, la séance est ouverte, et mes oreilles aussi parlez. (*à part.*) Songeons à mon repas, et tâchons de mener de front la cuisine et la diplomatie.

ROSOLIO, *vivement.*

Moi, je m'en rapporte à l'impartialité du Grand-Duc.

FIGATELLI, *étonné.*

Qu'est-ce que vous dites donc là, vous? (*à part.*) comment, il me prend mon mot!

MAROCO.

Nous proposons donc...

FIGATELLI.

D'abord de quoi faut-il parler?

MAROCO.

Qu'est-ce que çà me fait? Il faut que vous me demandiez quelque chose; je n'ai qu'à répondre, moi... Voilà mon affaire.

FIGATELLI, *montrant Rosolio.*

Je cède la parole à Monsieur...

ROSOLIO.

Je ne puis accepter, cela dépasse mes pouvoirs.

FIGATELLI.

Et moi, je m'en rapporte parfaitement...

ROSOLIO, *l'interrompant.*

Cela a déjà été dit... C'est tout bêtement ma phrase.

FIGATELLI.

C'est vous qui me l'avez volée.

MAROCO, *agitant une sonnette.*

Messieurs, je vous rappelle à l'ordre. D'ailleurs, il m'est impossible de rien décider aujourd'hui.

ROSOLIO, *voulant se lever.*

En ce cas, nous repasserons demain.

FIGATELLI.

Attendez donc, çà ne peut pas finir comme çà.

MAROCO.

C'est juste; il faut rédiger une note... Monsieur l'envoyé de Parme tiendra la plume. Passez la plume, s'il vous plaît.

ROSOLIO.

Merci. (*à part.*) Au moins, çà me donnera une contenance.

MAROCO.

Vous, vous dicterez.

FIGATELLI.

Du tout.

MAROCO.

Aimez-vous mieux écrire? Alors, repassez la plume.

FIGATELLI.

Non, non; je suis plus fort sur les idées que sur les rédactions.

MAROCO.

Eh bien! à la bonne heure, nous commençons à marcher. Modène prendra la parole, et Parme écrira.

ROSOLIO.

Parme tiendra la plume... Je tiendrai la plume, mais je n'écrirai pas; cela dépasse mes pouvoirs.

MAROCO.

Tenez, je suis bon enfant; à moi la plume, et remontons au principe. Il y a, dans le voisinage, un petit canton, pas plus grand que ma main, qui n'appartient à personne...

ROSOLIO.

Ce qui fait que tout le monde veut l'avoir.

MAROCO.

Eh bien! que veulent vos Ducs?

ROSOLIO.

Le mien me fait l'effet de vouloir être le père de ces infortunés orphelins.

MAROCO.

Et le vôtre?

FIGATELLI.

Il veut absolument la même chose que son Duc à lui.

MAROCO.

Le Duc de Monsieur! alors s'ils sont d'accord, qu'ils s'arrangent! Il faut avouer que nous serions fort sots.

FIGATELLI.

Comme çà, voilà un article fini.

MAROCO.

Très-bien! la discussion a été joliment tirée à clair.

ROSOLIO.

Tirée à clair, c'est une question; à présent il faut écrire la note diplomatique.

MAROCO.

Je suis là pour çà. (*à part.*) Et dire que je ne trouve rien pour mon dîner.

ROSOLIO.

A propos, n'oubliez pas de mettre sur le papier que c'est le duc de Parme qui a tout.

FIGATELLI.

Un moment ! je m'y oppose, c'est le duc de Modène.

ROSOLIO.

Monsieur l'Ambassadeur, taisez-vous donc ?

FIGATELLI.

Personne ici n'a le droit de me fermer la bouche.

ROSOLIO.

Mais vos prétentions...

FIGATELLI.

Valent bien celles d'un homme de votre espèce.

MAROCO, *agitant une sonnette.*

Allons, Messieurs, du calme; vous assaisonnez la conversation de mots trop piquans.

ROSOLIO, *se levant.*

Non, c'est que tous ces fanfarons de Modenais font un embarras de carrosse.

FIGATELLI.

Ils ne font pas tant d'étalage que les Parmesans.

ROSOLIO.

Ils ont de l'amour-propre par dessus la tête; enfin il n'y a pas jusqu'à l'art de la cuisine dont ils se croyent les héros.

FIGATELLI.

Parlons en donc ! pour un succès que Parme vient d'obtenir par la découverte d'un vieux ragoût.

MAROCO.

Messieurs, de grâce.

ROSOLIO.

Mon sang bout quand je vois tant de fatuité, pour avoir su seulement perfectionner les canapés de foie de raie.

MAROCO, *à part.*

Que dit-il ? canapés de foie de raie ! (*écrivant comme par inspiration.*) Quel charmant hors-d'œuvre !

FIGATELLI.

On sait que Parme a manqué vingt fois une simple soupe à *la camérani*.

MAROCO, *écrivant*.

Soupe à la caméranie.

ROSOLIO.

C'est bien à ceux qui se sont perdus dans les amourettes à la crême.

MAROCO, *à part*, *écrivant*.

Amourettes à la crême! (*haut.*) Vous employez le cochon de lait, n'est-ce pas?

ROSOLIO.

Oui, et Modène emploie le dindon.

FIGATELLI, *à part*.

Le dindon! ceci est une personnalité. (*haut.*) Au moins nous n'oublierons pas le basilic en poudre.

ROSOLIO.

Vous ne l'avez pas inventé!

MAROCO, *écrivant*.

Superbe entrée! admirable décoration!

FIGATELLI.

Mon petit Monsieur, quand vous entendrez comme nous le *rosbieff à la barbarine*, *et la sarcelle à la bigarrade*.

MAROCO, *à part*.

A merveille! ces deux derniers plats complètent le service; le dîner sera parfait. (*il se lève.*) Allons, mes amis, plus d'aigreur, de dispute!

FIGATELLI.

C'est que Monsieur m'a fort mal traité.

ROSOLIO.

Ce n'est pas mon habitude, écoutez; en diplomatie vous pourriez peut-être m'en remontrer, mais en cuisine vous ne seriez jamais mon chef.

FIGATELLI.

Je n'y tiens pas. (*à Maroco.*) C'est la note diplomatique que vous avez là, voyons un peu...

MAROCO, *la cachant*.

Non, ce n'est pas la peine.

ROSOLIO.

D'ailleurs, Messieurs, il nous reste encore quelque chose à faire. Et nos deux princesses...

MAROCO.

C'est ma foi vrai. (*à part.*) La carte m'avait fait perdre la tête !

FIGATELLI.

Chauffons çà vivement; nous avons donc chacun une grande demoiselle à marier?

ROSOLIO.

Et nous n'avons qu'un prétendu, voilà l'objet.

MAROCO.

Il m'est impossible de rien décider aujourd'hui.

FIGATELLI.

Je m'en rapporte à l'impartialité, mais il faut qu'on se prononce.

ROSOLIO.

Sans retard.

MAROCO, *à part.*

Monseigneur ne m'avait pas dit qu'ils y tenaient.

ROSOLIO, *bas à Maroco.*

L'affaire est déjà arrangée avec les parens de là bas.

MAROCO.

Elle est arrangée! alors moi je ne peux pas m'opposer à ce qu'elle ait lieu!

ROSOLIO.

Çà suffit, j'entends... ne dites rien de plus.

FIGATELLI, *bas à Maroco.*

Le prince Alberti nous a été promis par son oncle.

MAROCO.

Ah diable!... eh bien! mais chose promise, chose due.

FIGATELLI.

Comme çà, nous pouvons compter...

MAROCO.

C'est vous qui l'aurez.

FIGATELLI, *faisant un pas vers la table.*

Il faut ajouter çà sur la note.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ALBERTI, *qui a écouté la fin de cette scène.*

ALBERTI.

Arrêtez, Messieurs, j'ai tout entendu, et je viens m'expliquer avec vous.

TOUS.

C'est le prince!

ALBERTI.

Vous reconnaissez sans doute que j'ai le droit de prendre part à une délibération qui me concerne aussi particulièrement.

FIGATELLI.

Ah! mon prince! c'est trop juste, quand on se marie, il faut savoir pourquoi.

ALBERTI.

Eh! que savez-vous si une passion secrète, un amour invincible ne s'opposent pas à l'hymen qu'on me propose? (*prenant Maroco par la main, et lui parlant bas sur le devant de la scène.*) Et toi, malheureux! qu'est-ce que tu viens donc de faire?

MAROCO, *bas.*

Je n'en sais rien, Monseigneur.

ALBERTI.

Comment, je te mets là pour dire des sottises...

MAROCO.

Eh bien! il me semble que vous devez être content?

ALBERTI.

Au contraire... tu promets à tout le monde, pour ne t'engager envers personne, ainsi que le ferait le diplomate le plus habile!

MAROCO, *avec étonnement.*

Parole d'honneur!

ALBERTI.

Sans doute; je t'avais recommandé de les refuser tous les deux, afin que tout fût terminé; demain la discussion reprendra.

MAROCO.

Comme çà, j'ai fait de la diplomatie sans le savoir; c'est adroit.

ALBERTI, *aux deux autres.*

Messieurs les Ambassadeurs, nous vous prions d'ajourner la séance, et de considérer tout ce qui a été décidé ce matin, comme entièrement nul.

ROSOLIO.

Monseigneur, c'était déjà mon opinion.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARIE, *tenant une lettre.*

MARIE, *vivement.*

Monsieur le Duc, c'est un message que votre oncle adresse à son agent diplomatique.

MAROCO.

A moi!... je ne sais pas, Monseigneur, si je suis en posture de décacheter...

ALBERTI, *à part.*

Je n'en sais rien non plus.

ROSOLIO.

Pourtant il est possible... des fois, que cette lettre éclaircisse la chose, et nous donne des lumières dont nous avons réellement le plus grand besoin.

ALBERTI.

C'est juste, ouvrez la dépêche.

MAROCO, *ouvrant et lisant.*

« Monsieur, j'apprends à l'instant que le Prince, mon » neveu, a choisi et placé près de lui, sans m'en prévenir, » un jeune page qui m'est tout-à-fait inconnu; craignant » que la présence et les conseils de ce jeune homme n'en- » tretiennent encore mon neveu dans ses idées de désobéis- » sance, relativement à son mariage projetté, je vous in- » vite à prévenir le prince Alberti, que je nomme son page » capitaine dans les hussards de ma garde. »

ALBERTI.

Grands Dieux!

MAROCO, *continuant de lire.*

« Et que ma volonté est qu'il parte, et vienne me rejoin-
» dre sur-le-champ, pour recevoir mes ordres. »

MARIE, *bas à Alberti.*

Ah! quel évènement! comment allez-vous sortir de là, Monseigneur?

ALBERTI, *avec inquiétude, regardant Rosolio et Figatelli.*

Messieurs les ambassadeurs, quel est donc celui de vous qui a donné un avis si rapide à mon oncle..

TOUS, *le saluant.*

Pas moi!

ALBERTI.

Vous me trompez... je lis sur vos figures, que la ruse, la finesse et la perfidie sont vos plus surs moyens diplomatiques!

ROSOLIO.

Si vous lisez tout cela sur nos figures, Monseigneur, vous y voyez plus clair que nous.

FIGATELLI.

D'autant que nous ne savons pas un mot de l'histoire.

ALBERTI.

Ah! je comprends d'avance, Messieurs, que dans cette maison, vous avez déployé toutes les ressources de votre esprit.

MAROCO.

Ils n'ont rien déployé du tout.

ALBERTI.

Mais cela s'éclaircira plus tard; en attendant éloignez-vous, et ne reparaissez en ces lieux que pour recevoir votre audience de congé.

FIGATELLI, *à part.*

On nous traite exactement comme des domestiques.

ROSOLIO, *à part.*

Est-ce que nous ne ferons pas un tour à l'office avant de partir.

MAROCO.

Venez avec moi, je vous rafraîchirai. (*à part.*) Je tiens mon menu! l'honneur de la Toscane est sauvé! (*haut.*) Monseigneur, nous vous obéissons.

(*Ils saluent tous trois et sortent à reculons.*)

SCÈNE XI.

ALBERTI, MARIE.

ALBERTI, *vivement.*

Eh bien! Marie, tu vois mon embarras.

MARIE.

Je le partage, Monseigneur, mais vous saviez bien que le secret deviendrait public, puisqu'on m'a amenée ici tout exprès pour cela.

ALBERTI.

Le moment n'était pas encore venu. Les princesses auraient appris que j'avais aimé une inconnue. C'était un bruit de cour comme on en répand quelquefois, mais qui ne laissait aucune preuve. Cela suffisait pour révolter leur fierté et faire rompre le mariage! me comprends-tu à présent?

MARIE.

Pas trop. Ah çà! Qu'allons-nous faire?

ALBERTI.

Il faut que tu reprennes sur-le-champ tes habits de femme et que tu quittes le palais avec ta tante.

MARIE.

Oh non! Monseigneur.

ALBERTI.

Pourquoi donc?

MARIE.

Vous m'avez dit de vous compromettre... Je dois remplir mon devoir, et je reste avec vous.

ALBERTI.

Mais songe donc dans quelle situation tu me mettrais.

MARIE, *avec amour.*

Écoutez-moi : vous m'avez fait venir près de vous; vous m'avez dit de vous aimer! celá était si facile! je m'y suis mise tout de suite.

ALBERTI.

Ah! tu me fais trembler!

MARIE.

Je sens qu'il ne faut pas plaisanter avec l'amour, on ne sait pas où il nous mène.

ALBERTI.

Mademoiselle, je ne vous ai pas ordonné de m'adorer... Je suis le plus malheureux des hommes!

MARIE, *finement.*

J'imagine un moyen. Le duc de Toscane exige que je me rende près de lui, pour commander une compagnie de hussards, et je ne peux pas accepter, n'est-ce pas?

ALBERTI.

Sans contredit.

MARIE.

Eh bien, attendons que votre oncle soit de retour, j'irai me jeter à ses pieds, et je lui dirai qu'il faut qu'il nous unisse ensemble.

ALBERTI.

O ciel! voilà une jolie idée!... Nous irons loin, avec cela! Ma chère Marie, vous ne comprenez pas un mot aux affaires politiques; songez donc que mon rang s'oppose...

SCENE XII.

LES MÊMES, GERTRUDE.

GERTRUDE, *accourant.*

Monseigneur, voilà encore du nouveau. Votre oncle est arrivé.

ALBERTI.

Arrivé! il ne manquait plus que cela!

GERTRUDE.

Il est accompagné des ducs de Parme et de Modène; on assure qu'ils se sont rencontrés tous les trois, dans un endroit où ils allaient en cachette.

ALBERTI.

Que devenir?

MARIE.

Je n'hésite plus, je cours le trouver.

AIR *de la Nacelle.*

Prête à braver l'orage,
Je n'ai point de frayeur,

Et j'attends le naufrage
Sans reproche et sans peur ;
L'Amour fait ma puissance,
C'est lui qui parlera...

ALBERTI, GERTRUDE.

Grands dieux! quelle imprudence!
Qui nous protégera?

FIGATELLI et ROSOLIO, *dans la coulisse*

Buvons du vin de France,
Rafraîchissons notre excellence ;
Buvons du vin de France ;
Le paira
Qui pourra.

MARIE.

Ah! ah! l'Amour réussira.

(*Elle sort vivement.*)

ALBERTI.

Elle s'en va, et je n'ose ni la suivre, ni la retenir! (*Il va s'asseoir dans un fauteuil, et se cache la figure avec ses mains.*) Et ces chants que je viens d'entendre...

(*Il réfléchit.*)

GERTRUDE.

Ce sont les ambassadeurs.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ROSOLIO, FIGATELLI.

ROSOLIO, *riant.*

Ah! ah! ah! qui se serait jamais douté que, sans nous connaître, nous étions tous trois de la même acabit?

FIGATELLI.

Que voulez-vous, la cuisine se trahit toujours.

ROSOLIO.

Oui, par son délicieux parfum.

ALBERTI, *se levant.*

Il n'y a pas d'autre parti à prendre. (*à Figatelli.*) Monsieur l'Ambassadeur, vous arrivez à propos. J'ai fait aujourd'hui une folie qui peut avoir les conséquences les plus

graves... Je vous prie de m'accorder votre appui près du duc de Modène.

FIGATELLI.

Est-ce encore de la diplomatie?

ALBERTI.

Sans doute.

FIGATELLI.

Alors, je suis bien votre valet. Mon affaire est terminée, et je ne suis pas assez sot pour recommencer. Je n'ai plus de pouvoirs.

ALBERTI.

Je vois que vous vous unissez contre moi, mais croyez bien que, tôt ou tard, je m'en vengerai!

FIGATELLI, *bas à Rosolio.*

Est-ce qu'il veut nous faire donner des coups de bâton?...

ALBERTI.

Vous pouvez en être sûrs.

GERTRUDE.

J'aperçois mon père.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MAROCO, *en costume de maître-d'hôtel.*

MAROCO, *d'un air triste.*

Monseigneur, nous sommes tous perdus! Vos secrets ont été évontés, les ambassadeurs desservis, et le scandale est dans le palais.

ALBERTI.

Ah! quel nouveau malheur!

MAROCO.

Votre oncle s'est emporté contre tout le monde; il a refusé de m'entendre. Il prétend que vous avez compromis son autorité, et vous ordonne de vous rendre dans son cabinet, pour avoir des renseignemens qu'il a qualifiés d'ultérieurs, je ne sais pas ce que çà veut dire.

ALBERTI.

Je n'oserai jamais paraître devant lui.

MAROCO.

Les Princes sont réunis tous les trois, et la princesse de Modène est avec eux.

ALBERTI, *vivement.*

La princesse est arrivée aussi! et Marie qui va se trouver là avec elle... Gertrude, cours la prévenir.

GERTRUDE.

Il n'est plus temps, Monseigneur.

ALBERTI.

Comme la jeune princesse va se moquer de moi! que je serai ridicule aux yeux de toute la cour!... Allons, il faut pourtant obéir à mon oncle... Je sors, mais je suis désespéré, et je m'attends à tout.

(*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, *excepté* ALBERTI.

ROSOLIO.

Ah! çà, et nous?

MAROCO.

Nous, Messieurs, notre disgrâce est consommée.

FIGATELLI.

Consommée!

MAROCO.

Les Ducs nous destituent tous les trois, et dans le fait, vous l'avez bien mérité.... car, enfin, faire les diplomates...

GERTRUDE.

Çà ne vous allait pas du tout.

FIGATELLI.

Croyez-vous que çà m'amusait?

ROSOLIO.

Et moi, donc? je ne sais pas encore de quoi il est question, pour lors, je n'ai pas pu dépasser mes pouvoirs.

FIGATELLI.

Je m'en suis rapporté à votre impartialité.

MAROCO.

Je ne me suis pas prononcé.

FIGATELLI.

On ne m'a pas donné le temps d'avoir de l'esprit.

ROSOLIO.

On m'a laissé dire des bêtises.

MAROCO.

On m'a forcé d'en faire, et à présent...

FIGATELLI.

Que nous avons obéi aux ordres qu'on nous a donnés...

ROSOLIO.

On nous chasse comme les derniers marmitons.

GERTRUDE.

Dieu! que les cabinets sont injustes!

MAROCO, *avec sentiment.*

Et toi, ma fille, viens aider ton père à supporter les coups de la fortune! Tu ne brilleras plus dans un palais, mon enfant. Réduite quelque jour, peut-être, à tenir l'obscur comptoir d'un restaurant, tu resteras vingt ans à amasser ta dot, et, si à quarante-cinq ans, tu trouves un mari, tu uras bien du bonheur... O fille chérie!

(*Il essuie ses yeux.*)

GERTRUDE.

Mais, mon père, vous ignorez encore ce qui nous attend.

MAROCO.

Maîtres ingrats! moi qui leur ai fait faire un si joli dîner qu'ils mangent fort bien dans ce moment-ci!

ROSOLIO.

C'est une atrocité!

FIGATELLI.

Qu'allons-nous devenir?... Partons pour l'étranger!

MAROCO.

C'est bien dit. Associons-nous! Fraternité jusqu'à la mort, et quittons le palais à l'instant même!

(*Ils étendent tous trois les mains pour jurer.*)

AIR : *Vaudeville des Couturières.*

Jurons
Et conspirons ;
Que la patrie
Pleure le génie !
Sur le sol étranger,
Qui sait manger,
Saura bien nous juger. (*bis.*)

MAROCO.

Vengeons-nous enfin
De tant d'injustices ;
Car, sans nos services,
Ils mourraient de faim.

TOUS.

Qu'ils meurent de faim ! (*bis.*)
Jurons, etc.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, ALBERTI.

(*Au moment où Rosolio, Figatelli et Maroco vont pour sortir avec Gertrude, on entend, dans la coulisse, des éclats de rire; tous s'arrêtent pour écouter.*)

ALBERTI, *l'air joyeux.*

Ne sortez pas, Messieurs.

MAROCO.

Ah! Monseigneur, nous sommes bannis! Vous voyez devant vous trois victimes de la politique des nations.

ALBERTI.

Restez, vous dis-je. Le vent a changé, je veux qu'il y ait ici du bonheur pour tout le monde.

GERTRUDE.

Quoi! Monseigneur, vous avez donc appris...

ALBERTI.

Je sais tout, Gertrude; et je te pardonne de m'avoir trompé toute la journée. Je croyais être le chef d'une intrigue, et j'obéissais comme un enfant. Qui, jamais, aussi, pouvait soupçonner que c'était elle, et que, sous ces habits de page... et que ces deux diplomates...

GERTRUDE, *à mi-voix.*

Ah! c'était un grand secret! La jeune Duchesse, accompagnée de son Ambassadeur, et surveillée ici par une partie de sa cour, a voulu vous prouver, Monseigneur, que les femmes savaient faire aussi de la diplomatie.

ALBERTI.

Messieurs, vous conservez vos places...

ROSOLIO, *à Figatelli.*

D'Ambassadeurs?

FIGATELLI.

Non; de cuisiniers.

ALBERTI.

Et une gratification de 500 ducats, est accordé à chacun de vous.

MAROCO.

Quel revirement de fortune! Eh! quoi, est-ce pour nous récompenser d'avoir disputé les intérêts de nos princes respectifs?

ALBERTI.

Non; car, pour les mettre d'accord, l'empereur a pris pour lui le canton en discussion.

FIGATELLI.

Bien!

ALBERTI.

Les Ducs voulaient se venger sur vous de cet échec, mais à peine le magnifique dîner de Maroco a-t-il été servi, que tout a changé de face; la gaîté a chassé les sombres nuages de la politique, et les trois puissances se sont réconciliées.

ROSOLIO.

O pouvoir de la science!

MAROCO.

J'étais bien sûr que mon repas... (*à part.*) Ne lui disons pas que j'ai deux collaborateurs.

FIGATELLI.

Monseigneur me permettra-t-il de lui demander si son mariage aura lieu?

ALBERTI.

Oui, tout est conclu. J'épouse la princesse Marie, duchesse de Modène. A propos, Maroco, les princes m'ont

chargé de te demander ta note diplomatique, on veut la lire à table.

MAROCO.

Ah! Monseigneur, c'est une plaisanterie!

ALBERTI.

C'est possible, mais une plaisanterie dont il faut que chacun prenne sa part.

MAROCO,

C'est que.... (*il remet un papier.*) Au surplus, la voici.

ALBERTI, *l'examinant.*

Que vois-je ? c'est le menu du dîner....

MAROCO.

C'est tout ce que nous avons fait dans la séance.

ALBERTI, *riant.*

Ah! ah! ah! c'est un bon trait de caractère.

MAROCO.

Qui prouve, Monseigneur, que le diplomate le plus embarrassé, n'est ni celui qui parle, ni celui qui écoute; mais bien celui qui tient la queue de la poêle.

VAUDEVILLE.

AIR : *Honneur à la Musique* (du Bouffe.)

MAROCO.

Vive un art qui domine,
Et triomphe partout!
Puisse notre cuisine
Etre de votre goût!

ENSEMBLE.

Vive un art, etc.

FIN.

Saintine, Joseph Xavier Boniface, Knowles

LE

SERGENT MATHIEU,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR

MM. XAVIER, DUPEUTY et F. de VILLENEUVE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 3 DÉCEMBRE 1828.

PRIX : 2 FRANCS.

PARIS,

QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉATRE,

Boulevard Saint-Martin, n° 18.

1828.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte D'ESTÈVE, général de division.....	M. FONTENAY.
FERDINAND, Lieutenant au 1er régiment de grenadiers à pied, neveu du Général.....	M. FÉDÉ.
MATHIEU; Sergent.....	M. LEPEINTRE, aîné.
JACQUES MULOT, jeune paysan bourguignon, recrue.....	M. ARNAL.
BÉCHU, Caporal.....	M. ARMAND.
DESNOYEL, Soldat.....	M. DAROUX.
L'ENGOURDI, Soldat.....	M. THÉODORE.
Mme DE LASALLE, parente du Comte D'ESTÈVE.....	Mme DARÇAY.
ÉVELINE, jeune Orpheline.....	Mme THÉNARD.
LINA, parente de Mme DE LASALLE.	Mlle MARCHETTI.
MARGOTON Cantinière.....	Mme BODIN.
Officiers.	
Soldats.	
Conscrits bourguignons.	
Chœurs.	

La Scène se passe en Allemagne.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Exc., en date de ce jour, Paris, le 13 novembre 1828.

Par ordre de S. Exc.,
Le Chef du Bureau des Théâtres,
COUPART.

Imp. de CHASSAIGNON, rue Cit-le-Cœur, n. 7.

LE

SERGENT MATHIEU,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

Acte premier.

Le Théâtre représente une chaumière abandonnée, et presqu'entièrement ouverte sur le fond, où les murs n'offrent plus que la charpente.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉCHU, MARGOTON, DESNOYEL, L'ENGOURDI, SOLDATS.

(*Au lever du rideau, quelques soldats nettoient leurs armes; d'autres jouent au loto. Près de la marmite, est l'Engourdi, qui fait la soupe. Margoton verse à boire à deux lussards qui la cajolent.*)

BÉCHU, *tirant les boules.*

Vingt-deux, les deux cocottes... quatre-vingt-dix, l'ancien des anciens... trente-un, jour sans pain, misère en Prusse...

DESNOYEL.

Quine, quine; j'ai gagné.

MARGOTON.

Eh bien! grenadiers, est-ce que vous ne pensez pas à chasser les brouillards du matin?... Me voilà, moi.

BÉCHU.

Nous sommes à sèche.

L'ENGOURDI.

Et puis d'ailleurs, j'ai des peines de cœur.

BÉCHU.

Oui; son caniche a été blessé à la patte, et il ne peut plus faire l'exercice.

MARGOTON.

Ah! grenadiers, pour des anciens, ça ne va pas du tout... Il vient d'arriver des conscrits qui boivent mieux que vous... il est vrai que c'est des Bourguignons... (*on entend la ritournelle de l'air suivant.*) Tenez, les v'là, les v'là, les v'là.

L'ENGOURDI.

Dites donc, Caporal, ont-ils des têtes... Dieu! les bonnes têtes!

SCÈNE II.

LES MÊMES, JACQUES MULOT, CONSCRITS BOURGUIGNONS.

(*Ils portent le sac sur le dos, et un bâton à la main. Ils sont encore habillés en paysans.*

CHŒUR.

AIR : *Marche des Frères de Lait.*

Tous les Bourguignons
Sont de bons
Lurons!
Et chacun d'eux, lorsque la voix d'l'honneur l'appelle,
S'y montre fidèle,
Amis, répétons:
Vivent les Bourguignons!

(*Pendant que les recrues défilent sur l'air précédent, les soldats ont pris les armes, et se sont mis en rang devant elles.*)

MULOT.

Bonjour, l' z'anciens... Nous v'là, nous. J' sommes Bourguignons, j'arrivons du dépôt où c' qu'on nous a déjà appris l'exercice, et à être beaux hommes... Pas vrai, les autres?

BÉCHU.

Ah! ah! bon, j' vois c' que c'est. C'est l' détachement d' conscrits qu'on nous envoie du dépôt... Comment qu' tu t'appelles, toi?

MULOT.

Jacques Mulot, d' mon nom... né natif de Clamecy, et pas faignant. L' quartier-maître nous a dit, dit-il comme çà, en arrivant: vous allez vous rendre au camp; et là, on vous donn'ra sabres, fusils, gibernes, pompons... tout, quoi!... jusqu'à la soupe... Sans vous commander, Caporal...

BÉCHU.

Diable! t'arrives juste au moment où l'on va s' mettre à table... Il paraît que tu as un fameux nez, toi, monsieur Mulot.

MULOT.

Ah! mon nez... mais oui, Caporal... J' n'ai jamais eu à m'en plaindre.

BÉCHU.

Allons, tappe là... T'es un bon enfant... tu paieras à boire.

MULOT.

A la bonne heure, au moins... J' vois tout d' suite que vous n'êtes pas fier... Quoique chef, vous buvez bien avec un conscrit... pourvu qu'çà soit lui qui paie.

L'ENGOURDI, *qui vient de préparer la gamelle.*

Gare la graisse!... Mettez vos serviettes... v'là l' potage!...

TOUS.

A la gamelle! à la gamelle!

(*Ils se rangent tous autour de la gamelle, et mangent la soupe.*)

BÉCHU, *arrêtant Mulot.*

Ne mange donc pas si vîte, M. Mulot... Tu vas t'étrangler.

MULOT.

Ah ! oui, oui... c'est que, voyez-vous, l' Bourguignon aime naturellement la soupe.

BÉCHU.

A propos d' Bourguignon, qu'est-ce qu'il y a d' nouveau dans ton pays?

(*Il lui arrête le bras au moment où il porte sa cuiller à sa bouche.*)

MULOT.

Dame, pas grand' chose... Il y a d'abord le vin, vu qu'on vient de faire la vendange... et puis les pères se plaignent, les mamans pleurent, les garçons partent, les filles rabourent la terre, et pensent à leurs amans quand elles n'ont plus rien à faire... (*dégageant son bras.*) Mais, laissez-moi donc manger.

BÉCHU.

Comment, il n'y a pas quelqu'histoire? quelque chanson?...

MULOT.

Des histoires?... il y a la vôtre, Français... Quant aux chansons, c'est comme les victoires, il y en a de nouvelles tous les jours !

BÉCHU.

Eh! ben, nous te montrerons bientôt comment on se bat ici, Montre-nous comment on chante là-bas.

MULOT.

Ben volontiers... laissez-moi tant seulement avaler encore une cuillerée... M'y v'là, m'y v'là... écoutez, et attention au refrain.

AIR *nouveau de M. Doche.*

MULOT.

Adieu, sensible Bourguignotte,
Je reviendrai dans cinq-six ans ;
Ne fais pas d'autre attachement,
Pendant que je battrai l'Urope !
Avec de la poudre à canon,
Je veux faire écrire ton nom ;
Il sera gravé sur mes bras,

Pour le porter dans les combats,
Sur l'air du tra, la, la,
Sur l'air du tra, la, la,
Sur l'air du tra deri, dera,
La, la.

(*Le chœur répète le refrain, en frappant sur la gamelle avec les cuillers.*)

Surtout qu'on me garde ma chambre ;
Un jour avec la grande armée,
Auprès de toi je reviendrai,
Lorsque j'aurai perdu mes membres,
Décoré de la croix d'honneur ;
Je viendrai faire ton bonheur,
Et serai fidèle et constant,
Comme le chien du régiment,
Sur l'air du tra, la, la,
Etc., etc.

(*Le chœur répète le refrain ; même jeu.*)

BÉCHU.

Allons, touche là, Bourguignon. Tu chantes comme un linot de vignes, et j' vois que dans quelqu' temps, tu s'ras susceptible d' figurer honorablement dans la compagnie du vieux sergent Mathieu.

MULOT.

Qu'est-c' que c'est qu' çà, l' sergent Mathieu ?

BÉCHU.

C' que c'est ? C'est une vieille moustache rousse qui a déchiré plus d' cartouches que tu n'as bu de verres de vin... qui, pendant l' combat, descend autant d'ennemis qu'il en secourt après la victoire... Enfin, c'est l' plus ancien d' nos grenadiers. Il chante comme un rossignol, et y s' bat comme un démon. Il jure comme un renégat, et pompe comme le soleil. Mais tiens, justement, j'entends sa voix.... Tu vas faire connaissance avec le vieux grognard de la compagnie.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MATHIEU.

MATHIEU, *entrant.*

AIR *connu.*

J'suis l'sergent Mathieu;
Oui, morbleu!
Que le grognard on nomme;
J'commence à me faire vieux,
Sarpejeu!
Mais j'vaux encor mon homme,
Saprebleu!
Surtout quand j'ai bu l'rogome,
Ventrebleu!
Surtout quand j'ai bu l'rogome.

Bonjour les enfans... bonjour. Je viens vous annoncer que le Général fait sa ronde; il y a de bonnes nouvelles. Il paraît que bientôt nous serons d'une fête en plein vent, où on s'enverra réciproquement des dragées; ce qui n'empêche pas qu'il y aura plus d'enterremens que de baptêmes...

MULOT.

Dieu? guernadier, que vous êtes joli... que vous me semblez beau! Comme c'est beau un bel homme!

MATHIEU, *à Béchu.*

Qu'est-ce que c'est que çà?

MULOT.

C'est moi que j'voudrais entrer dans les guernadiers... et lui aussi, là, le grand maigre qu'a pas l'air si bête que les autres.

MATHIEU.

Hein! tu veux entrer chez nous, toi... Dis donc, mon gros, tu n'es pas dégoûté. Tu ne sais pas ce que c'est qu' nos vieux grenadiers... Eh bien! écoute, tu vas l'apprendre.

AIR : *Toi qui connais*, etc.

Tout l'mond' connaît les grenadiers d'la France,
L'Europ' a vu ce fameux régiment.....

Sans peur, jamais contr' nous l'enn'mi n's'avance;
Car nous l'menons toujours tambour battant.

Bien jenne encor je partis d'mon village,
Comme soldat de la réquisition;
Toujours chantant je portais mon bagage,
Mangeant gaîment le pain de munition.

Nos bataillons, qu'on surnomme intrépides,
Sont envoyés dans un climat brûlant;
C'est en Egypte, au pied des Pyramides,
Que nous gravons le nom du régiment.

Sur des coussins, en dépit du Prophète,
Sablant le vin, au caravansérail,
On nous voyait, le soir d'un jour de fête,
Faire danser les vierges du sérail.

Pour conquérir les plaines d'Italie,
Le sort en vain nous oppose un rempart;
Sur les rochers, traînant l'artillerie,
Nous gravissons bientôt le Saint-Bernard!

A nous guider, la Victoire s'attache,
Je prends ma part de chaqu' succès nouveau;
Corbleu!... conscrits, regardez ma moustache,
Et souv'nez-vous qu'ell' dat' de Marengo.

Au Carrousel, défilant la parade,
Nous fûm's un jour nommés soldats d'honneur;
A mon bonnet l'on plaça c'te grénade,
Et c'te croix-là sentit battre mon cœur!

Bref, en tous lieux, nos armes se signalent,
Et nous buvons, chez les peuples battus,
A la santé des vaincus qui régalent,
A la mémoir' d'nos frèr's qui ne sont plus!

Tout l'mond' connaît les grenadiers d'la France;
Etc., etc., etc.

MULOT.

O dieu! sergent... êtes-vous heureux... j'donnerais tout c' que j'possède, mon boursicot, [illegible] seconde paire de souliers neufs pour jurer comme vous... ô mille...

Le Sergent.

MATHIEU.

Eh bien! dis donc, conscrit... j'crois que tu te formes déjà... Pour la peine, nous allons trinquer ensemble, ventrebleu!

MULOT.

C'est çà, mille carabines!

(*Roulement de tambour*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMTE D'ESTÈVE, FERDINAND, AIDES-DE-CAMP, OFFICIERS.

(*Le roulement cesse à un signe du Comte.*)

LE COMTE.

Grenadiers, je vous présente mon neveu Ferdinand de Lasalle, qui vient d'être nommé votre lieutenant.

FERDINAND, *d'un air distrait.*

J'espère, mes amis, que nous n'aurons qu'à nous louer les uns des autres.

LE COMTE, *à Ferdinand, dont il a remarqué l'air pensif.*

Ferdinand!... encore cet air triste... Songe à ta prétendue, à la jeune Lina.

FERDINAND.

Vous avez raison, mon oncle, et je remplirai mon devoir (*à part.*) D'ailleurs, celle que j'aime ignore mon départ, et sans doute je suis oublié.

LE COMTE, *à Ferdinand.*

Allez prendre le commandement de votre compagnie, et veillez à ce que ces conscrits soient promptement incorporés dans un régiment de la division; avant huit jours, je veux avoir en eux, des soldats.

MULOT, *s'avançant.*

Va, comme il est dit, Général. (*à part.*) Bon, çà va bien... j'ai parlé à un général... j'suis ami avec le sergent Mathieu, on va me faire marcher au pas... j'avancerai, c'est sûr.

LE COMTE, *aux officiers.*

Messieurs, continuez la visite des avant-postes.

(*Ferdinand sort et les conscrits défilent.*)

SCÈNE V.

LE COMTE D'ESTÈVE, MATHIEU.

(Le Comte s'assied sur un vieux tronc d'arbre, et prend sa pipe. Mathieu se tient debout auprès de lui.)

LE COMTE.

Approche, mon vieux camarade, je n'ai pas oublié que nous avons été soldats ensemble, et je me réjouis de te voir sous les ordres de mon neveu.

MATHIEU.

Il paraît, mon Général, qu'il est amoureux, notr' lieutenant... je m'y connais.

LE COMTE.

C'est même là le motif qui me l'a fait appeler près de moi, pour prévenir les suites d'une passion qui aurait pu compromettre son avenir. Mais parlons de toi... Depuis quelques temps tu sembles négliger ton ancien compagnon d'armes... tu viens rarement au quartier-général.

MATHIEU.

Le cœur y est toujours, mon Général, mais voyez-vous c'est la différence des uniformes... je jure trop... j'bois trop aussi... et un ami comme moi vous ferait du tort... aux yeux de votre état-major... Décidément... faut que je me corrige... et j'y parviendrai, ventrebleu ! alors je vous en ferai part... si vous voulez bien me le permettre...

LE COMTE.

Dans tous les cas, tu me retrouveras toujours.

MATHIEU.

J'y compte, mon général, car je vois bien que vous vous souvenez d' notre ancienne amitié.

LE COMTE.

Quand j'aurais pu l'oublier, l'endroit où nous nous trouvons; cette petite ville de Neumarck, que nous assiégeons en ce moment, ne me rappelleraient-ils pas nos premières armes.

MATHIEU.

Oui, mille bombes, c'est ici que nous les avons faites ensemble; sans compter nos premières conquêtes, individuellement parlant.

LE COMTE.

Ah! oui... ces deux sœurs...

MATHIEU.

Deux jolis brins de fille, sarpejeu! Vous, c'était Lisbeth; moi, c'était Christine! Christine! la belle blonde! Dieu! je l'ai y'y aimée, celle-là. Pauvre Christine, qu'elle était bonne et gentille! Il y a bientôt dix-sept ans de çà. Eh bien! rien qu'en en parlant, çà m' fait un effet, qu'il me semble que j' suis presqu'aussi bête que dans ce temps-là!

LE COMTE.

Cependant, tu en as aimé bien d'autres depuis.

MATHIEU.

Non, mon Général, çà été fini; quand j' rencontre une jolie fille, je n' dis pas... on est Français. Mon cœur a bien pu livrer quelqu's petites escarmouches, mais jamais d' batailles rangées.

LE COMTE.

Pourtant l'on m'a parlé d'une certaine Éveline...

MATHIEU.

Ma petite Éveline! ah! c' n'est pas une amourette; çà, c'est une histoire!

LE COMTE.

Que tu as jugé à propos de me cacher.

MATHIEU.

Et le moyen de vous la dire, puisque c'est justement à cette époque là que nous avons été séparés; car vous devez vous rappeler qu'on vous envoya comme officier en Italie, sous les ordres du général Masséna; et que moi, qui ne savais alors ni lire ni écrire, j' restai comme simple soldat à l'armée de Sambre et Meuse.

LE COMTE.

En effet, je me rappelle qu'à cette époque nous quittâmes Neumarck, et nous prîmes congé de nos belles.

MATHIEU.

Un jour donc, que nous étions las de poursuivre l'ennemi, nous venions d' faire halte au coin d'un petit bois, quand quelques soldats de la compagnie viennent me dire qu'on avait trouvé tout près d' là, étendu sur la neige, un petit enfant haut de çà... On l'apporte, c'était un' petite fille, jolie comme un cœur; père inconnu. Quant à la mère qui la nourrissait encore, ell' venait d' mourir de fatigue et

de misère, dans une auberge abandonnée. La pauvre petite créature, si l'on n'avait eu pitié d'elle, allait rejoindre sa mère. Ma foi, je n'en fais ni un' ni deux; je l'adopte, je la sèvre, et tout en faisant l' coup de feu, je l'emporte avec moi.

AIR : *Vaudeville de Mad. Scaron.*

En avant,
En avant...
C'était la consigne;
Toujours combattant,
Partout je portais mon enfant...
En avant,
A mon rang...
Je la t'nais en ligne
Comme un talisman,
Près du drapeau du régiment.

Ma capott', sur le champ d'bataille;
Etait son lit... Au bivouac,
Au milieu de la mitraille,
Son berceau, c'était mon sac.
Criait-elle; d'peur du tapage,
J'lui disais, en m'retournant:
« Si l' second rang est sage,
» Il aura du nanan! »
En avant, (*bis.*)
Etc., etc.

LE COMTE.

Brave Mathieu! je te reconnais là.

MATHIEU.

Merci, mon Général. Mais à cette époque le prince Charles nous gourmandait vivement; je pouvais être fait prisonnier, et comme nous battions en retraite sur Neumarck, je pensai à confier mon précieux dépôt à Christine. J'arrive, par malheur, depuis quelques mois, Christine avait disparu, l'on ne savait ce qu'elle était devenue. Que faire?... ma foi, je n'avais pas le choix des moyens; j'enfouis à la hâte, dans un endroit secret, dans une vieille giberne, les papiers trouvés sur la pauvre mère, je n'emporte que ma petite orpheline, et en avant!

LE COMTE, *se levant.*

Mais cette enfant! qu'est-elle devenue?

MATHIEU.

Par bonheur pour elle, une riche dame, qui retournait à Paris, la prit sous sa protection, et l'emmena avec elle. Moi, dans ce temps, un fusil sur l'épaule, je voyageais d'un autre côté pour le compte de l'Etat; impossible de revenir à Neumarck. Enfin, nous rentrons à Paris, nous traversons tambour battant le pont d'Austerlitz, qu'on venait de bâtir tout exprès pour çà. Je cours chez ma petite Eveline, et je la retrouve grandelette, dans un beau pensionnat, parlant sept ou huit langues: l'Italien, l'Anglais, l'Allemand; jouant des instrumens de toute espèce... et pas fière cependant. Tous les jours j'allais la voir à l'heure des récréations. Il lui passe par la tête de m'apprendre à lire, j'accepte; pour recevoir mes leçons, je prenais mon petit professeur sur mes genoux, et enfin, si j'ai présentement quelqu'instruction et deux sardines sur la manche, c'est à elle seule que je le dois... et voilà!

LE COMTE.

Je conçois maintenant l'impatience que tu montres de voir ouvrir les portes de Neumarck.

MATHIEU.

C'est vrai, mon Général; je n'envoie jamais un coup de fusil à l'ennemi, que ce ne soit à l'intention de ma petite petite fille adoptive!

(*Des coups de fusil et des cris aux armes se font entendre.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MULOT, CONSCRITS, *quelques-uns ont une veste, un schako, ou un bonnet de police.*

LE COMTE.

D'où vient ce bruit?

MATHIEU.

Mille z'yeux! ce sont des conscrits qui reviennent en désordre. (*les arrêtant.*) Où allez-vous, vous autres?

MULOT, *son fusil à la main, et tremblant.*

Où nous allons? dame, je ne sais pas, moi. Dites donc, les autres, où allons-nous?

LE COMTE.

Vous prenez la fuite, je crois!

MULOT.

Non, Général, je puis vous jurer que ce n'était pas notre intention.

MATHIEU.

Tu trembles, poltron!

MULOT.

Non, non, sergent; c'est que j' suis nerveux, et puis, que v'là les Autrichiens.

LE COMTE.

Je cours aux avant-postes. Sergent, ralliez ces hommes, et venez me rejoindre.

(*Il sort.*)

MATHIEU.

Mille tonnerres, conscrits, vous n'êtes pas encore des braves!

MULOT.

Dame, écoutez donc, sergent..... le Général nous a donné huit jours pour çà, et il n'y a encore qu'une heure et demie que nous sommes incorporés.

MATHIEU.

Eh bien! moi, je vous donne trois-quarts d'heure, et le premier qui bronchera, ventrebleu, je lui coupe les oreilles! A vos rangs... Portez armes... croisez bayonnettes... en avant, marche!

(*Les conscrits, après avoir exécuté gauchement ces mouvemens, sortent en courant. Mathieu les suit, la bayonnette au bout du fusil, et fait hâter le pas aux traînards. Aussitôt après cette sortie, on entend, en dehors, des coups de fusil.*)

SCENE VII.

ÉVELINE, *seule.*

(*Elle paraît quelques instans après le départ de Mathieu; accablée par la fatigue, elle semble se traîner à peine. Son costume, par sa simplicité et son désordre, se ressent des suites d'un long voyage. Elle paraît à la porte de la cabane, et s'appuyant péniblement.*)

Secourez-moi... ayez pitié de moi... Personne! Dieu,

que la route est longue! J'ai tant marché, tant souffert!... (*elle entre.*) Je ne puis plus me soutenir. Le froid de la nuit... la fatigue... Ah! je me meurs!...

(*Elle va pour s'asseoir sur un banc qui est devant elle, et tombe auprès, privée de sentiment.*)

SCÈNE VIII.

ÉVELINE, MATHIEU.

MATHIEU.

(*Il traverse le fond du théâtre en dehors de la chaumière, et pose la crosse de son fusil à terre.*)

Plus personne. Mill' z' yeux! quand on propose la partie, il faut la tenir, ou bien ne pas s'en mêler. (*apercevant Eveline étendue à terre.*) Qu'est-ce que c'est que çà? (*Il entre.*) Une jeune fille! Pauvre enfant! Elle se sera égarée de sa route... et le froid... la faim, peut-être... (*il la relève, la place sur le banc, et lui frappe dans les mains.*) Elle ne revient pas... Le remède universel... il n'y a que çà... (*Il prend sa gourde, soulève la tête d'Eveline, pour la faire boire. Tout-à-coup, il laisse tomber la gourde, et recule, comme frappé de surprise et d'effroi.*) Ah! mon dieu!

ÉVELINE *ouvre les yeux, et jette un regard inquiet autour d'elle, comme ne se rappelant plus ce qui vient de lui arriver; puis apercevant Mathieu, elle pousse un cri, et se jette dans ses bras.*)

Vous!... c'est vous!...

MATHIEU.

Eveline... ma petite Eveline... c'est toi... c'est vous que je revois! et dans quel état! Allons, voyons, ne vous troublez donc pas comme çà. (*il se met à genoux devant elle comme en contemplation.*) Donnez-moi vos mains, que je les réchauffe dans les miennes.

ÉVELINE.

Ah! que votre vue me fait de bien! elle semble m'avoir rendu toutes mes forces.

MATHIEU.

Tant mieux! eh bien, regardez-moi tout à votre aise... Là, comme çà... çà ne me fait pas d' mal non plus... Eh ben, çà va-t-il mieux? Oh! oui, car vous me souriez comme dans l' temps, quand j'avais coupé mes moustaches, pour ne pas vous effrayer. Mais maintenant, que vous voilà un peu remise, dites-moi comment il se fait que vous vous trouviez en Allemagne, aux environs de Neumarck, si près des avant-postes?

ÉVELINE.

Je vous cherchais.

MATHIEU.

Moi?

ÉVELINE.

Quel autre ami ai-je maintenant sur la terre?... Vous paraissez surpris?.... Vous n'avez donc pas reçu ma lettre?...

MATHIEU.

Non... Et cette dame généreuse qui vous a fait élever?

ÉVELINE.

Elle est morte.

MATHIEU.

Morte! mais ses héritiers? sa famille?...

ÉVELINE.

Je leur étais étrangère; il m'ont chassée... Alors, sans ressources, sans appui, j'avais pourtant formé le projet de rester à Paris... Je travaillerai, me disais-je, et avec du courage....

MATHIEU.

Comment, il ne vous restait donc pas un ami?

ÉVELINE.

Si, j'en avais un.

MATHIEU.

Ah! et vous n'avez pas été le trouver?

ÉVELINE.

Non; je ne le devais pas.

MATHIEU.

Et pourquoi?

ÉVELINE.

Parce qu'il m'aimait.

MATHIEU.

Il vous aimait! et vous?

ÉVELINE.

Je l'aimais aussi. J'avais d'abord jugé son cœur d'après le mien... mais je m'étais trompée... sa famille était riche, puissante, il m'offrit de l'or...

MATHIEU.

Et quelle a été votre réponse?

ÉVELINE.

J'ai fui pour toujours, et je suis revenue auprès de vous.

MATHIEU.

Merci; c'était le meilleur parti que vous pussiez prendre. Oser offrir de l'or... à vous!... Mille canons! si j'avais été là!...

ÉVELINE.

Alors, j'invoquai la mémoire de ma bienfaitrice, le nom de mon père adoptif; je priai le ciel de me protéger, et je me mis en route.

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Pensant à vous, j'entrepris ce voyage,
Je parcourus bien des pays nouveaux;
Mais j'avais beau marcher avec courage,
Je ne pouvais rejoindre vos drapeaux!

MATHIEU.

Que voulez-vous? courir, c'est notre histoire;
D'l'enn'mi toujours le bagage est plié,
Et l'on n'peut pas attraper la victoire,
Surtout quand on voyage à pié.

Mais maintenant, vous voilà auprès d' moi, vous n' manqu'rez de rien.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MULOT, CONSCRITS, MARGOTON, *puis* LE COMTE D'ESTÈVE.

MULOT, *la main enveloppée dans un mouchoir, bas à Mathieu qui s'approche de lui.*

Dites donc, Sergent, j'ai étrenné, comme vous pouvez voir... Hein! pas manchot, le Bourguignon?

MATHIEU, *s'occupant d'Eveline.*

C'est bon, t'as bien fait.

MULOT, *lui pressant la main.*

Sensible! mon ancien.

MARGOTON.

A la fraîche... qui veut boire? (*versant un petit verre qu'elle présente à Mathieu.*) Allons, Sergent, vous ne refusez jamais, vous.

MATHIEU.

Au diable! enrayé de c' côté-là, j' suis au régime des économies. (*la prenant par le menton, et la faisant retourner.*) Ainsi, demi-tour à gauche.

ÉVELINE, *à part.*

AIR : *Vaudeville du premier Prix.*

Qu'il est bon... malgré sa colère,
C'est pour moi qu'il se prive ainsi....

MARGOTON.

J' vous f'rai crédit pour un petit verre.

MULOT.

Comment? y r'fuse le riquiqui...

MATHIEU.

De mes regards, bien vît' qu'on l'ôte.

MULOT.

Vivandière, passez-moi ça;
C'est la beauté qu'a fait la faute,
C'est la gloire qui la boira!

(*Il avale le petit verre.*)

LE COMTE, *entrant en scène.*

Conscrits, je suis content de vous; vous vous êtes conduits comme de vieux soldats... Ah! te voilà, Mathieu? mais quelle est donc cette jeune fille?

MATHIEU.

Celle dont j' vous parlais ce matin, mon Général, c'est ma petite Eveline; elle s'est trouvée dans le malheur, et elle s'est rappelé son vieil ami...

LE COMTE.

Mademoiselle, votre confiance dans la loyauté militaire ne sera point trompée... Mais ici, vous ne seriez point en sûreté.

MATHIEU.

Dam' mon Général, je ne peux pas la remettre dans mon havre-sac... vous voyez, que les dimensions n'y sont plus.

LE COMTE.

Un convoi escorté par quelques hommes va se rendre au village de Blanskernn, où demeure ma parente la comtesse. C'est à elle, si tu veux, que nous confierons Mademoiselle.

ÉVELINE, *à Mathieu.*

Quoi! vous quitter... sitôt.

LE COMTE.

Rassurez-vous, Mademoiselle. Celui qui commandera l'escorte est digne de votre confiance! c'est le lieutenant Ferdinand de Lasalle, mon neveu.

(*Il remonte le Théâtre pour donner des ordres à ce sujet.*)

ÉVELINE.

Ferdinand!... il est ici... Comment se fait-il?

MATHIEU.

Eh bien!... qu'avez-vous donc?

ÉVELINE.

Ferdinand! au nom du ciel, que je puisse éviter sa présence.

MATHIEU.

Pourquoi çà?

ÉVELINE.

C'est celui que je dois fuir!... de grâce!... Protégez-moi!...

MATHIEU, *avec colère.*

Lui!... mille tonnerres! (*Eveline recule effrayée.*) Mais le voici... silence... je me charge de tout.

SCÈNE X.

LES MÊMES, FERDINAND.

(*En voyant Ferdinand, Eveline fait un mouvement de crainte, Mathieu la rassure du regard.*)

FERDINAND.

Mon oncle, vos ordres sont exécutés.

MATHIEU, *au Comte qui a redescendu la scène.*

Pardon, mon Général, mais le Lieutenant ne peut accompagner Mademoiselle.

LE COMTE.

Pourquoi?... Aurais-tu quelque défiance?... Un autre officier conduira l'escorte.

MATHIEU.

Je vous remercie, mon Général... Peut-être qu'un jour vous me remercierez aussi!

LE COMTE, *à Éveline.*

Partez, Mademoiselle; vous remettrez de ma part ce billet à madame de Lasalle, et vous recevrez d'elle un accueil digne de vous.

ÉVELINE, *à Mathieu.*

Adieu!... désormais, c'est votre souvenir seul qui remplira mon cœur.

(*Elle lui presse la main.*)

MATHIEU.

Bien... je suis content de vous! adieu.

FERDINAND, *reconnaisant Eveline, à part.*

O ciel! qu'ai-je vu.

MATHIEU, *bas à Eveline.*

Il vous a reconnu.

(*Il jette un regard sévère sur Ferdinand. Le général offre la main à Eveline et sort avec elle suivi de deux officiers. L'orchestre joue une marche en sourdine; les soldats reprennent leurs armes et les déposent après la sortie. Eveline fait quelques signes d'adieu à Mathieu qui y répond.*

SCÈNE XI.

FERDINAND, MATHIEU, SOLDATS.

FERDINAND, *pendant que Mathieu suit Eveline des yeux.*

Je ne puis revenir de ma surprise. Éveline ici!... Quel heureux hasard m'a rapproché d'elle, dans ce camp: lorsque j'avais perdu pour toujours l'espérance de la revoir! Malgré le dédain qu'elle affectait, j'ai lu dans ses regards que je n'étais point oublié. Ah! sa présence a doublé mon amour... à tout prix, il faut que je la voye! qu'elle sache tout ce que j'ai souffert loin d'elle.

MATHIEU, *qui, pendant ce temps a allumé sa pipe et est venu s'asseoir à gauche sur un banc.*

Là v'là partie!... maintenant je suis plus tranquille!...

FERDINAND.

Sergent!

MATHIEU.

Lieutenant!

FERDINAND.

Cette jeune fille... vous la connaissez donc?

MATHIEU.

Oui... et vous aussi... je le sais.

FERDINAND.

Et quel motif peut donc l'attirer ici, dans ce camp!

MATHIEU.

Le malheur! mais, c'est moi, moi seul, qu'elle y venait chercher; moi, le sergent Mathieu... son ami, son père adoptif... son protecteur... Et, c'est à ce titre que j'ose ici vous demander votre parole d'officier, que désormais vous respecterez son repos.

FERDINAND.

Auriez-vous la prétention de m'imposer des ordres!

MATHIEU.

Non, Lieutenant... Mais j'ai le droit de vous parler ainsi. Celle que je vous conjure de respecter, c'est le ciel qui m'a chargé de veiller sur elle... j'en dois compte à

Dieu et à ses parens !... si jamais on les retrouve. Elle ne possède rien, vous avez d' la fortune, elle est sans famille et la vôtre est noble et fière. Elle ne sera jamais votre femme, voilà la volonté de votre oncle ; mais la jeune fille est sage aussi... A défaut de richesses elle a des vertus : elle ne sera jamais votre maîtresse ; voilà sa volonté, et la mienne.

FERDINAND.

Si l'on m'a calomnié auprès d'elle, je veux me justifier ; il faut que je la voie, que je lui parle.

MATHIEU.

Impossible.

FERDINAND.

Et qui m'en empêcherait?

MATHIEU.

Moi!

FERDINAND.

Sergent ! oubliez-vous que je suis votre supérieur !

MATHIEU.

Non, je n'oublie rien, mon Lieutenant !... je vous dois obéissance, c'est vrai! mais comme à mon officier seulement, et dans ce moment, il ne s'agit pas de service militaire ; je connais l'ordre.

(*Il se croise les jambes, et se remet à fumer.*)

FERDINAND, *réprimant un mouvement de colère.*

(*A part.*) Heureusement le hasard m'a fait savoir le lieu de sa retraite.

MATHIEU *éteint sa pipe, et se couche, après avoir placé sous sa tête son havre-sac.*

Final de M. Doche.

Maintenant elle est en sûr'té,
J'peux m'endormir avec tranquillité.
En attendant la première escarmouche,
Allons, allons, braves troupiers,
C'est assez brûler la cartouche.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MULOT, BÉCHU, CONSCRITS, SOLDATS, *ils sont entrés avec des bottes de paille.*

MULOT, *étendant la paille.*

Et l'on s'endort sur des lauriers;
Comme on fait son lit, on se couche.

(*Il se couche.*)

Ah! qu'il est doux de sommeiller,
Quand y a d'la plum' dans l'oreiller.

BÉCHU, *entrant.*

Mon bras à ma patrie,
Mon cœur à mon amie!

MULOT.

Mourir gaîment, pour la gloire et l'amour,
C'est le devoir d'un vaillant troubadour.

CHŒUR.

Allons, silence! vîte, taisez-vous;
Il en est temps, endormons-nous.

(*Se couchant.*)

Endormons-nous. (*bis.*)

FERDINAND *qui, enveloppé dans son manteau, s'était jeté sur un banc.*

Ils dorment tous!
Eloignons-nous.
Les vedettes veillent là bas,
Et cette nuit je ne crains pas
Qu'ici l'ennemi nous surprenne...
Puisqu'elle a fui, suivons ses pas,
Car il faut qu'elle m'appartienne...
Demain, avant le point du jour,
Au camp je serai de retour.

(*Il sort.*)

MULOT, *assoupi.*

Mon bras à ma patrie,
Mon cœur à mon amie!
Mourir gaîment pour la gloire et l'amour,
C'est le devoir d'un vaillant troubadour.

(*Quelques mesures en sourdine. On entend dans le lointain : qui vive? et deux coups de fusil qui se répondent.*)

MATHIEU, *se levant et se jettant sur son fusil.*

Alerte! aux armes! Où est le lieutenant, il n'est pas à son poste?

(*Tous se réveillent en tumulte, et saisissent leurs armes; bruit de tambours, de trompettes, de mousqueterie. Le comte d'Estève paraît dans le fond. et se met à la tête des soldats.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

Acte deux.

Le Théâtre représente un riche salon; portes latérales. Dans le fond, une galerie avec trois portes. On aperçoit la campagne, derrière la galerie.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHIEU, *seul.*

(*Au lever du rideau, il est étendu sur deux chaises, en travers de la porte de droite. L'orchestre joue en sourdine, pendant qu'il parle en rêvant.*)

Prisonnière! non, ventrebleu! rassurez-vous, ils n'avanceront pas. Grenadiers, en avant.

(*Il laisse aller son bras qu'il avait élevé, en faisant le geste de commander à des soldats. Il retombe dans un profond sommeil.*)

SCENE II.

MATHIEU, *endormi*, Mme DE LASALLE, LINA.

LINA, *en entrant.*

Ah! mon dieu! ma tante! un soldat!

Mme DE LASALLE.

Ne crains rien, Lina, et respecte son sommeil; il a accompagné ici une jeune fille, qui m'a été recommandée par le Comte, mon beau-frère; il veille encore sur elle.

LINA.

Comment, mais je ne serais pas rassurée du tout, d'être sous la garde d'un militaire. Mon défenseur me ferait trembler.

Mme DE LASALLE.

Tu vas cependant bientôt confier aussi à un soldat le destin de ta vie.

LINA.

Ah! un soldat, qui porte des épaulettes, c'est autre chose; un lieutenant, c'est plus rassurant.

Mme DE LASALLE.

Oui, j'espère que tu n'auras jamais qu'à te louer de Ferdinand! son union avec toi, ma chère Lina, était déjà arrêtée par nous en France, avant la mort de mon mari.

LINA.

Vous n'aviez pas prévu alors que vous reviendriez sitôt vous fixer en Allemagne, votre patrie.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MULOT, *il est vêtu d'une capotte très - large.*

MULOT.

Pardon, excuse, Madame; est-ce pas vous qu'êtes la bourgeoise?

Mme DE LASALLE.

Que me voulez-vous?

MULOT.

C'est moi que j'suis Jacques Mulot, envoyé en estafiette, pour vous annoncer que le Général sera ici dans queuqu' temps, v'là la dépêche!

(*Il lui donne un papier cacheté.*)

LINA.

Le Général, ici?

MULOT, *bas à Lina, pendant que madame de Lasalle lit.*

Mam'zelle! Mam'zelle! j'ai aussi queuqu' chose à vous dire.

LINA.

Eh bien! quoi? parlez!

MULOT.

Oh! non, rien; c'est que j'ai chaud, et j' voudrais savoir où c' que... (*il fait le geste de boire.*) où c' qu'est l'office?

Mme DE LASALLE.

Mais il ne me mande pas si le lieutenant Ferdinand l'accompagne.

MULOT.

Qui çà? le lieutenant de guernadiers? oh! non, non, et par un' bonne raison, c'est qu'hier soir il a désalté.

LINA.

Grand dieu! entendez-vous, ma tante?

Mme DE LASALLE.

Ferdinand! je ne puis le croire. Mais, suis-moi; rendons-nous au-devant du Général, et nous connaîtrons la vérité.

(*Elle sort vivement avec Lina.*)

SCÈNE IV.

MATHIEU, *dormant toujours*, MULOT.

MULOT.

Eh! eh! Mam'zelle! Eh bien! elles s'en vont sans me dire où c' qu'est l'office. Quoiqu' çà elles sont belles femmes, ces femmes-là! Dame, sur un soldat français, la vue du sesque, çà vous... Ah! çà, quand j'étais pour partir à l'armée, on me disait que les soldats ne faisaient que d' se battre, de piller... de... On s'est bien battu jusqu'à présent, mais le reste.. çà n'arrive pas. Oh! elles sont bien belles femmes! (*il soupire.*) et puis une figure... (*il aperçoit Mathieu.*) Ah! mon dieu! qu'est-ce que c'est qu' çà? c'est aussi un' figure, mais elle a des moustaches, celle-là. Eh! c'est le fameux sergent qui m'a formé sous le rapport du beau langage et des jolies manières.

MATHIEU, *se réveillant.*

Mille pipes du diable!

MULOT.

C'est çà, c'est lui, ventrebleu.

MATHIEU.

Je crois que je dormais... où suis-je donc? ah! je me rappelle! elle est là... (*à Mulot.*) Comment c'est toi, conscrit?

MULOT.

Je ne suis plus conscrit, militaire... je suis habillé... et largement, j'ose le dire... on m'a pris mesure sur une guérite. Mais dites donc, l'ancien, pourquoi donc que vous aviez établi votr' lit de camp, là, sur deux chaises auprès de c'te porte?

MATHIEU.

Ah! çà... est-c' que tu t' crois déjà mon chef de file? au lieu de faire les demandes, fais les réponses! Tu r'viens du camp? Le lieutenant est-il rentré?

MULOT.

Oui, Sergent! mais il n'est rentré qu'après l'alerte de c'te nuit, et je crois que son compte n'est pas bon... il paraît qu'au bivouac c'est comme chez les parens trop sévères, il ne faut pas découcher.

MATHIEU.

Il a quitté son poste, et jamais le général ne pardonn'ra cette faute. (*à part.*) Mais la porte s'ouvre. (*haut.*) Dis donc, conscrit, tu sais l'exercice?

MULOT.

Je commence.

MATHIEU.

Eh bien! en ce cas... quart de conversion à droite... et à l'écart.

MULOT.

Ah! oui... je comprends... tenez, voilà l' temps : la troisième position, les pieds en dehors, et partez du pied gauche.

(*Il se retire dans le fond, en exécutant ridiculement ce qu'il a indiqué.*)

SCENE V.

LES MÊMES, ÉVELINE.

(Pendant le commencement de cette scène, Mulot s'exerce à marcher au pas dans le fond.)

MATHIEU.

Entrez... entrez, il n'y a plus personne... il n'y a que lui.

ÉVELINE.

Eh quoi! vous étiez là?

MATHIEU.

Et mille z'yeux, il le fallait bien, après les dangers que vous aviez courus! Hier soir, quand l' régiment fit halte dans cett' p'tite ville de Blauskernn, j'appris qu' vous étiez en sûreté ici, dans c'te chambre, j'accourus, mais vous étiez endormie... comm' j' n'avais pas l' droit d' mettre une sentinelle à votre porte, c'est moi qui ai fait la faction... là.

ÉVELINE.

AIR : *De la Vieille.* (Pas de chagrin qui ne soit oublié.)

Quand je pleurais sur votre absence,
Quoi? vous étiez si près de moi?

MATHIEU.

Accourir pour votre défense,
C'était mon d'voir; non, plus d'effroi,
Puisque le ciel, dès vot' enfance,
D'veiller sur vous me fait la loi...
Mais au sommeil, en vain voulant m' soustraire,
D'vant vous, d'mon corps j'avais fait un' barrière,
Et j'répétais, en fermant la paupière : (*bis*)
« N'approchez pas... sur ce dépôt sacré,
» Jusqu'à la mort je veillerai. » (*bis.*)

ENSEMBLE.

ÉVELINE.

Ah! vous chérir est un devoir sacré,
Et toujours je m'en souviendrai.

MULOT, *revenant.*

Eh! c'est la jeune particulière d'hier soir... j' la r'connais... à sa figure.

MATHIEU.

Mais dites-moi donc comment j' vous retrouve à Blauskerun... après tout ce qui s'est passé...

ÉVELINE.

Le convoi, auquel on m'avait confié, allait tomber entre les mains de l'ennemi; le chef même était grièvement blessé, lorsqu'un autre officier, arrivé précipitamment, ranime le courage des soldats, et parvient à nous sauver. Alors, sans m'adresser une parole, sans vouloir se faire connaître, il me protégea, se tint près de la voiture, fit ouvrir devant moi les portes de cette maison, s'élança sur son cheval, et disparut à mes yeux.

MATHIEU.

Qui diable çà pouvait-il être?

MULOT, *à part.*

Comme il me regarde donc. (*haut.*) Ce n'est pas moi, sergent, parole d'honneur!

ÉVELINE.

La nuit était obscure, et son manteau me dérobait une partie de ses traits.

MATHIEU.

Qui que çà soit, c'est un brave homme; n'importe, vous ne voyagerez plus que sous mon escorte. Mais voici le Général. Allez rejoindre c'te brave dame, et ne la quittez pas jusqu'à j' vous retrouve ici.

(*Eveline sort.*)

SCÈNE VI.

MATHIEU, MULOT, LE COMTE D'ESTÈVE, PLUSIEURS OFFICIERS.

LE COMTE.

Major, remettez-moi les dépêches; qu'on déroule devant moi ce plan de la citadelle de Neumarck.

(*Mathieu dépose son bonnet, ainsi que son fusil, et un genou en terre, tient le plan déroulé devant le Général.*)

LE COMTE, *lisant à voix basse.*

« Demain, l'armée se concentre sur Wagram; vous marchez sur Neumarck, et vous l'enleverez, pour assurer » notre aîle droite. Si l'ennemi soupçonnait nos projets, il » se tiendrait sur ses gardes. Entretenons sa sécurité.

(*Il s'approche du plan, et suit avec la pointe de son épée les différentes parties de la carte.*)

UN OFFICIER.

Général, nous venions chercher vos ordres?

LE COMTE, *préoccupé, et toujours dans la même attitude.*

Oui, c'est de ce côté qu'il faut commencer l'attaque! (*haut.*) Messieurs, voici l'ordre du jour : aujourd'hui je donne bal à l'état-major!

(*Mouvement de surprise.*)

MATHIEU.

Un bal!

LE COMTE.

Que les officiers soient en grande tenue; des invitations ont déjà été adressées à toutes les dames. Allez, Messieurs!

MULOT, *à part.*

Quand donc que j' pourrai aussi me mettre en grand uniforme. (*se regardant dans la glace.*) En attendant, j' m'en vas faire retrécir ma capotte, parc' que décidément elle m'est un peu aisée.

(*Il sort à la suite des officiers.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE D'ESTÈVE, MATHIEU.

(*Il a roulé le plan, et l'a rendu à un des officiers.*)

MATHIEU.

Mon Général, pardon d'la question. Mais est-c' que nous n'en finirons pas bientôt, d'entrer dans cette ville de Neumarck?

LE COMTE.

Peut-être. Tu vois que nous nous en rapprochons déjà. Et tiens, d'ici, l'on aperçoit la citadelle.

MATHIEU, *regardant par la fenêtre.*

Oh! mille z'yeux, j' voudrais déjà y être.

LE COMTE.

Oh! je comprends maintenant le motif qui te fait désirer si vivement.., mais patience, mon ami; j'espère qu'en attendant, ta chère Éveline sera un des ornemens du bal que je donne ce soir. Ces dames s'occupent déjà de l'y présenter.

MATHIEU.

Elle n'ira pas.

LE COMTE.

Et pourquoi?

MATHIEU.

J'ai décidé qu'elle ne me quitt'rait plus.

LE COMTE.

Eh bien! vieil entêté, viens-y toi-même!

MATHIEU, *rehaussant sa cravate.*

Comment, l' sergent Mathieu?

LE COMTE.

Pourquoi pas? N'es-tu pas mon ami?

MATHIEU.

Oh! quant à c' qu'est d' ça... Mais c'est que... la tenue...

LE COMTE.

AIR *des Maris ont tort.*

Va, mon ami, tu peux m'en croire,
Cet habit là peut te servir;
Il fut ton compagnon de gloire,
Ton courage a su l'ennoblir;
Cet uniforme est vieux, sans doute,
Mais au bal il doit te parer;
Puisque l'ennemi le redoute,
Tes amis doivent l'honorer.

Tu sais danser?

MATHIEU.

Un peu, et pour les pas d'été... [illegible] battus, ainsi que les échappemens de [illegible] les plus forts de la jeune [illegible]ille.

Le Sergent.

Même air.

J'ai vu d'fameus' dans' en Belgiqu' ;
En Prus' j'en vis souvent aussi :
Comme tout ça dansait sans musique,
Quand nous donnions bal à l'ennemi,
Depuis le Nord jusqu'au Midi.
Bref, au bruit du canon qui gronde,
J'ai vu tous les peuples valser ;
Quand on a fait danser tant d'monde,
Il m'semble qu'on doit savoir danser.

LE COMTE.

Eh bien ! viens donc alors ; par ce moyen tu ne quitteras pas ta protégée.

MATHIEU.

C'est juste ! (*avec intention.*) Ah çà ! Général, j'avais oublié d' vous d'mander des nouvelles d' votre neveu. Est-ce qu'il n' s'ra pas au bal ?

LE COMTE.

Non ! Il est sous les murs de Neumarck ! j'espère qu'il s'y distinguera, et qu'en prononçant demain son arrêt, pour son infraction à la discipline militaire, j'aurai en même temps à le féliciter sur son courage. (*Ritournelle de l'air suivant.*) Mais ne pensons plus à cela. Va te préparer, voici toute la société.

MATHIEU.

Mon Général, j' n'ai qu'un mot à vous dire ; r'marquez-moi à la Poule et à la Trenitz.

(*Il sort en répétant :*)

Quand on a fait danser tant d'monde,
On finit par savoir danser.

SCÈNE VIII.

LE COMTE D'ESTÈVE, Mme DE LASALLE, LINA, ÉVELINE, DAMES, OFFICIERS ET NOTABLES *en costume de bal.*

(*La nuit a paru. Les domestiques à la livrée allemande allument les lustres et les bougies. On entend le prélude de l'orchestre.*)

CHŒUR.

AIR : *Pour la marche qui va s'ouvrir.*

Mes amis, le bal va s'ouvrir,
L'orchestre nous dit d'accourir.
Trop vîte, hélas! fuit le plaisir,
Empressons-nous de le saisir.

Mme DE LASALLE, *à Eveline.*

Cette toilette vous sied à ravir; mais pourquoi cet air de tristesse?

ÉVELINE.

Non, je ne suis plus triste; auprès de vous, il me semble que je suis plus heureuse.

LINA.

J'espère que nous nous resterez quelque temps encore, car, vous ne savez pas... On me marie, il y aura ici des fêtes brillantes comme à Paris. Quel plaisir! c'est si gentil de se marier. Je vous présenterai à mon prétendu, le lieutenant Ferdinand de Lasalle.

ÉVELINE, *à part.*

O ciel!

LINA.

Vous verrez comme il est bien.

AIR :

Il aura son brillant costume,
Sa belle épée et son plumet;

Moi j'aurai, selon la coutume,
La fleur d'orange à mon corset. (*bis.*)
Si vous aimez! ah! puissiez-vous vous même,
Bientôt connaître un bonheur aussi grand...
Avec fierté l'on se dit à soi-même :
Il est à moi! c'est moi seule qu'il aime!
Ah! vraiment,
C'est charmant!
Un jour de noce est un moment
Charmant.

CHŒUR.

Ah! vraiment,
C'est charmant!
Un jour de bal! ah! c'est vraiment
Charmant!

(*pendant cette Scène, le Général et Madame de Lasalle ont été recevoir les invités qui se sont assis avec cérémonie.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MATHIEU, *il entre en se donnant un air distingué.*

MATHIEU.

Salut tout' la société... c'est moi!

(*Mouvement général d'étonnement.*)

LE COMTE.

Mesdames, je vous présente mon ami, mon ancien compagnon d'armes, le sergent Mathieu!

UN VIEUX BARON ALLEMAND.

Comment, un sergent ici?

MATHIEU.

Vous me confusionnez. Messieurs et Dames... certainement, j' suis bien l' votre... (*bas au général.*) Mill' z'yeux, mon Général, vous avez là d' jolis petits soldats sans moustaches, et si les hommes venaient à manquer, çà f'rait tout d' même un' fameuse compagnie d' voltigeurs. Eh! c'est ma p'tite Eveline!

ÉVELINE.

Eh bien! vous ne vous approchez pas de moi?

MATHIEU.

Si, Mam'zelle;... c'est qu'en vous voyant comm' çà, en grand' tenue... y m' semble que j' suis devant un' Reine ou un' Impératrice! (*les Dames entourent Mathieu avec intérêt.*) Dire que mon havre-sac a été son berceau, ventre-bleu! (*toutes reculent effrayées.*) Pardon! une absence *linquæ*; je vous avais bien dit, mon Général, que j' n'avais pas l'habitude d' la bonne société.

(*Des domestiques promènent des plateaux de rafraîchissement. Un aide-de-camp arrive, et parle bas au Général.*)

LE COMTE, *à mi-voix.*

Allez! et que l'on me tienne au courant de tout ce qui se passe. (*Musique du bal : ui prélude.*) Messieurs, que le bal commence.

(*Les cavaliers invitent leurs dames. Les uns vont dans les salons de droite, et les autres dans les salons de gauche. Le Général à Mathieu, en lui montrant la vieille Baronne :*)

Mon ami, cette dame n'est pas priée, fais-moi le plaisir de l'inviter.

MATHIEU.

Qui çà? l'ancienne... Mon Général, vous avez compté sur mon courage, je vous en remercie. (*à la baronne.*) Madame, aurais-je la valissance de danser la subséquente avec vous?

(*La baronne lui donne la main, d'un air hautain, et il se place avec elle, à l'un des deux quadrilles qui se sont formés sur le théâtre, en deçà de la galerie. Les danses commencent.*)

CHŒUR.

AIR : *Chantons la Barcarolle.*

Amis, livrons-nous à la danse,
Charmons ainsi notre loisir;
Que chaque contredanse
Soit, pour nous, un nouveau plaisir.
Chantons, dansons, charmons notre loisir.

FERDINAND.

Je le vois; ce n'est plus que de l'effroi, que du mépris que je vous inspire! Vous refusez de croire à mon serment, pourtant, hier encore, l'excès de mon amour m'avait emporté jusqu'à l'oubli de mes devoirs! Oui, j'avais suivi vos traces; je voulais m'emparer de vous, vous forcer de me suivre à tout prix... j'arrive, un affreux danger vous menace, je m'élance au milieu des ennemis, et j'ai le bonheur de vous arracher de leurs mains!

ÉVELINE.

Quoi! cet inconnu...

FERDINAND.

Oui, c'était moi. Alors, vous étiez en ma puissance; seul, je pouvais disposer de votre sort... Eh bien! celui que vous méprisez, vous entoura d'égards, de respects... Je ne pensais qu'à vos malheurs, qu'à vos vertus, et je ne vis plus en vous qu'un dépôt sacré que la victoire avait remis entre mes mains!

ÉVELINE.

Quelqu'un, dont je dois respecter les conseils, m'a ordonné de vous oublier et de vous fuir; et je veux... je dois lui obéir.

(*Elle fait un mouvement pour sortir.*)

FERDINAND.

Je vous devine. Toujours cet homme! (*il se place devant elle.*) Eh bien, non! rien désormais ne pourra nous séparer! Ce mariage qu'on prépare, je le romprai; le rang, la fortune qu'on me promet, pour vous, je sacrifie tout! mais il le faut, Éveline, des nœuds sacrés nous enchaîneront l'un à l'autre... Vous serez à moi!

(*Eveline a fait un mouvement d'effroi, et veut se retirer, il la saisit par le bras, et l'arrête.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MATHIEU. *Il a un sabre.*

MATHIEU, *à part.*

J'ai assez d' bal comm' çà. Je vais battre en retraite... Mille bombes!... Qu'est-c' que je vois là?...

ÉVELINE, *accourant à lui.*

Ah! de grâce, sauvez-moi!

MATHIEU.

Oui. Encore vous, mon lieutenant? (*à Éveline, avec sévérité.*) Rentrez. (*Éveline hésite.*) Rentrez!

ÉVELINE.

Ah! ne les perdons pas de vue.

(*Elle sort, et reparaît ensuite.*)

MATHIEU.

Mon lieutenant, vous abusez de votre position et de ma confiance; hier, je vous avais déclaré qu'elle était sous ma protection, d' quel droit venez-vous encore attenter à son repos?

FERDINAND.

Et vous, de quel droit venez-vous me demander compte de mes actions?

MATHIEU.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Votre conduite et m'indigne et m'offense;
Mais à vos pas toujours je m'attach'rai...
Car je le vois, la vertu, l'innocence,
Le malheur mêm', pour vous rien n'est sacré.

FERDINAND.

Je saurais bien répondre à cette injure
Si vous étiez officier.

MATHIEU.

Par ma foi,
J'aurais déjà répondu, je vous jure,
Si vous étiez un soldat comme moi.

FERDINAND.

Vous oubliez la distance qui nous sépare, mais je saurai bien vous faire repentir de vos menaces. Rendez-vous à la garde du camp; vous n'assisterez point à la prochaine affaire. Sortez!

MATHIEU.

Non, je reste!

FERDINAND.

Insolent!

MATHIEU.

Je devine le motif de cet ordre... Vous voulez m'éloigner d'elle... votre conduite est indigne d'un militaire... Je ne vous reconnais plus pour mon officier, et je refuse de vous obéir!

Trio de M. Doche.

FERDINAND.

Je ne puis retenir ma colère!
Lâche soldat! obéis moi!

MATHIEU.

Non, non!
Lâche soldat!... m'insulter!

FERDINAND.

Téméraire!
Tu vas payer cher cet affront!

MATHIEU, *à part.*

Et je ne puis en obtenir raison!
Insulter une vieille moustache!

FERDINAND.

Sors à l'instant,
Ou je t'arrache
L'épaulette du régiment.

(*Il fait un mouvement pour exécuter sa menace, Mathieu recule, tire son sabre. Eveline paraît, et se jette entr'eux.*)

ÉVELINE, *avec un cri d'effroi.*

Ah! arrêtez! qu'allez-vous faire?

MATHIEU, *s'arrêtant tout-à-coup.*

Votre voix me désarme, et la raison m'éclaire.

(*Il jette son sabre au loin.*)

Trente ans de gloire à jamais sont perdus,
Je suis déshonoré! je ne servirai plus.

ENSEMBLE.

FERDINAND, *à part.*

Je sens que la colère
A troublé ma raison;
Mais que pouvais-je faire,
Après un tel affront?

MATHIEU, *à part.*

Je touffe de colère !
Ah ! pour moi, quel affront !
Traiter de c'te manière
L'plus vieux du bataillon !

EVELINE.

Grand Dieu ! quelle colère !
Lui ! si brave, si bon !
O ciel ! que va-t-il faire
Après un tel affront ?

(*On entend l'orchestre du bal, et les danseurs reviennent former les quadrilles dans le salon et dans la galerie.*)

EVELINE.

On vient ! il est perdu !

FERDINAND.

Non, ne craignez rien pour lui.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE COMTE D'ESTÈVE, UN AIDE-DE-CAMP, UN PARLEMENTAIRE, MULOT, UN AUTRE SOLDAT, LES DANSEURS ET DANSEUSES.

(*Eveline se place devant Mathieu.*)

LE COMTE.

Monsieur le major, vous voyez que nous vous recevons à la française.

LE PARLEMENTAIRE.

Effectivement, on ne croirait pas que vous vous disposez à un assaut.

LE COMTE.

Nos soldats savent passer du bal à la victoire ; et je vous promets que si nous enlevons Neumarck, nous nous souviendrons de l'exemple donné par le grand Condé, à Lérida, et que nous entrerons dans votre ville, les violons en tête. Mais, que veniez-vous m'annoncer ?

LE PARLEMENTAIRE.

Que vos propositions ont été rejetées par le Gouverneur...

LE COMTE.

Eh bien, donc... la guerre!

LE PARLEMENTAIRE.

Vous semblez y être peu disposés.

LE COMTE.

Peut-être, monsieur le Parlementaire. (*on entend un coup de canon.*) Tenez! voici le signal. (*aux danseurs.*) Allons, Messieurs, aux armes!

(*Tous les officiers mettent l'épée à la main, et se précipitent sur le devant de la scène. Les dames témoignent leur surprise et leur effroi.*)

LE PARLEMENTAIRE.

Qu'est-ce donc?

LE COMTE.

Nos soldats attaquent le premier retranchement.

(*On entend le bruit du tambour.*)

Final de M. Doche.

CHŒUR.

Aux armes!

MATHIEU, *à part.*

Envers l'honneur s'rais-je donc parjure!

MULOT.

Tous deux, on nous attend là-bas.

LE COMTE

Le tambour marque la mesure,
En avant donc, braves soldats!

CHŒUR.

Le tambour marque la mesure,
En avant donc, braves soldats!
Le tambour marque la mesure,
Quittons le bal pour les combats.

LE COMTE, *au parlementaire.*

Le droit des gens qui vous protége
Est, ici, votre défenseur,
Et vous aurez, pendant le siége,
La sauve-garde de l'honneur.

MATHIEU.

Plus tard, je veng'rai mon injure,
Mais mon pays réclam' mon bras.

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Le tambour marque la mesure,
En avant donc, braves soldats!
Le tambour marque la mesure,
Quittons le bal pour les combats.

(*pendant les deux premiers vers, le comte rassure le parlementaire. Mulot présente à Mathieu son sabre; celui-ci, ému par le bruit du canon, hésite d'abord, mais ne peut résister longtemps.*

Les Officiers entourent le Général; et se disposent à le suivre. En ce moment, un détachement de grenadiers défile dans le fond. En tête du peloton, sont les violons et les autres musiciens du bal, qui précèdent le tambour. Sur les dernières mesures du final, les soldats commencent à disparaître; le Général et son état-major s'élancent vers le fond. Les dames agitent leurs mouchoirs.)

FIN DU SECOND ACTE.

Acte trois.

Le Théâtre représente une partie de la ville de Neumarck dévastée ; à droite, un arbre abattu par un boulet, il n'en reste que le tronc. Dans le fond, on aperçoit les remparts.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHIEU, MARGOTON, OFFICIERS, SOLDATS.

(*Roulement de tambour. La tête d'un régiment de grenadiers venant de gauche à droite est sur le Théâtre, le reste est sensé dans la coulisse, quelques-uns sont blessés légèrement, et tous sont couverts de poussière.*)

MATHIEU, *finissant l'appel et arrivant sur le théâtre.*

Denis.

PREMIER SOLDAT.

Présent.

MATHIEU.

Morel.

DEUXIÈME SOLDAT.

Présent.

MATHIEU.

Baudru.

BÉCHU.

A l'ambulance.

MATHIEU.

Latour.

BÉCHU.

Mort au champ d'honneur.

(*Les soldats font le port d'armes, roulement de tambour.*)

MATHIEU.

Pauvre camarade!... c'est le douzième de la compagnie..
Margoton! approche ici, et verse à boire!... Eh ben...

MARGOTON, *en s'essuyant les yeux.*

C'est que je pense!... ils n'boiront plus la goutte.

MATHIEU.

AIR : *Des gens comme vous.*

Nous étions tous là,
Quand on s'avança
Sous l'canon d' la citadelle;
Il nous épargna,
Mais il les frappa,
Que leur gloire soit éternelle!

(*Ils prennent leurs verres.*)

Ah! puisqu'ils sont absents,
Amis, serrons les rangs;
S'ils ont payé cher la victoire,
En leur honneur, payons à boire,
Tous ces vieux troupiers (*bis.*)
C'étaient des grenadiers.

CHŒUR, SOLDATS, *trinquant.*

Tous ces vieux troupiers,
C'étaient des grenadiers.

MATHIEU.

Quand le laboureur,
Sur le champ d'honneur,
Un jour, conduira sa charrue,
Creusant ses sillons,
De nos bataillons,
Les armes frapperont la vue!
Triste, il s'arrêtera;

Et tout bas, se dira,
Devant leurs sabr's couverts de rouille;
Leurs vieilles croix et leur dépouille :
Tous ces vieux troupiers, (*bis.*)
C'étaient des grenadiers.

CHŒUR, SOLDATS.

Tous ces vieux troupiers,
C'étaient des grenadiers.

SCÈNE II.

LES MÊMES, Mme DE LASALLE, ÉVELINE, LINA, MULOT.

MULOT.

Par ici, par ici, Mesdames; le Général ne peut tarder à passer près de ces remparts.

MATHIEU.

Ma petite Éveline ! ici !

ÉVELINE.

Ah! qu'il me tardait de vous revoir; si vous saviez combien j'ai tremblé pour vos jours.

MULOT.

Rassurez-vous, Mam'zelle, il s'est couvert de gloire, et moi z'aussi!... Dieu ! j'en ai t'y cueilli, des lauriers !

LINA.

Ma tante, voici le Général !

Mme DE LASALLE.

Calme tes craintes, Lina, j'espère qu'il ne sera pas inflexible.

MULOT.

Alors, moi, j' n'ai plus qu' faire ici. J' vais r'joindre les camarades que j'ai laissé en train d'assiéger une bass'cour.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, *excepté* MULOT, LE COMTE D'ESTÈVE, ÉTAT-MAJOR.

LE COMTE, *à Mathieu.*

Sergent !... je sais que c'est toi qui, le premier a monté à l'assaut.

MATHIEU.

Votre neveu, qui nous commandait, ne m'avait pas encore vu au feu, et je voulais lui prouver que je n'étais pas un lâche soldat.

LE COMTE.

Mais que vois-je ! vous ici, Mesdames?

Mme DE LASALLE.

Oui, Général. Nous avons quitté Blauskernn, pour venir implorer une grâce de vous... Après une conduite aussi honorable, votre neveu, puni si sévèrement....

(*Mouvement de Mathieu.*)

ÉVELINE, *à Mathieu.*

Qu'avez-vous ? Songeriez-vous encore à cette querelle qui m'a tant affligée.

MATHIEU.

N' me parlez pas d' çà, Mam'zelle.

LINA.

Monsieur le Comte, avoir si peu d'indulgence pour mon mari!

AIR : *de la romance de Caleb.*

Quand j'implore ici sa grâce,
Rendez-vous à mes vœux.

ÉVELINE, *à Mathieu.*

Oubliez son audace,
Et soyez généreux.

LINA, *au Comte.*

Il s'est couvert de gloire,
Montrez-vous indulgent...

ÉVELINE.

Le jour d'une victoire
On pardonne aisément.

LINA ET ÉVELINE.

Le jour d'une victoire,
On pardonne aisément.

ENSEMBLE.

MATHIEU.

D'son insolence extrême,
Bientôt, il s'ra puni;
Puissé-je, à l'instant même,
Me trouver devant lui!

LE COMTE.

Contre un neveu que j'aime,
Je sévis aujourd'hui;
De ma rigueur extrême,
En secret, je gémi.

MAD. DE LASALLE.

Ah! quel malheur extrême!
S'il doit être puni;
Un neveu qui vous aime,
Le châtier ainsi!

LINA.

Punir celui que j'aime,
Ah! c'est bien mal à lui!
Sa colère est extrême...
Qu'a donc fait mon mari?

ÉVELINE.

Sa colère est extrême,
Malgré moi je frémi;
Car je sens que je l'aime;
Et je tremble pour lui.

LE COMTE.

Je suis faché, Mesdames, que vous ayez quitté le séjour tranquille de Blaustern, pour implorer de moi une grâce qu'il n'est plus en mon pouvoir de vous accorder. (*Se tournant vers l'Etat-Major.*) Messieurs, le lieutenant Ferdinand a manqué à son devoir; il était absent des avant-postes, quand l'ennemi nous surprit à l'improviste.....

Depuis, il s'est distingué à l'assaut de Neumarck, Mais cela ne pouvait racheter la faute qu'il avait commise..... Une punition sévère l'attendait; il l'a prévenue lui-même en m'offrant sa démission, mais en même temps il m'a supplié de ne point le forcer à quitter le régiment.... Il vient d'y rentrer comme simple grenadier. (*aux soldats.*) Et maintenant il n'est plus que votre camarade.

MATHIEU, *à part.*

Ah! la vengeance me sera donc possible maintenant!

LINA.

C'est fini... il n'y a plus d'espoir.

LE COMTE.

Mesdames, vous ne pourriez, sans danger, regagner Blauskernn avant demain. Je vais vous accompagner à la maison-de-ville, où vous serez en sûreté.

MATHIEU, *à Eveline.*

Mam'zelle, vous me r'verrez bientôt, j' vais prendre des informations relatives aux papiers...

ÉVELINE.

De ma mère?...

MATHIEU.

Oui, oui.

LE COMTE, *à son état-major.*

Messieurs, continuez la visite des remparts.

(*Ils sortent sur la ritournelle de l'air suivant.*)

SCÈNE IV.

SOLDATS, MARGOTON, *ensuite* MULOT.

(*Les soldats posent leurs armes en faisceau; d'autres arrivent avec des provisions; Margoton verse à boire, tableau animé.*

CHŒUR DE SOLDATS, *élevant en l'air leurs provisions.*

AIR : *Contredanse de la Muette.*

Ah! vive la maraude!
On attrape et l'on prend sans choisir;
Si l'affaire fut chaude,
Nous avons (*bis,*) de quoi nous rafraîchir.

BÉCHU.

Voilà ma part...

DESNOYEL.

Voilà la mienne.

L'ENGOURDI.

Moi, j'ai trouvé ce gibier-là.

MULOT *entre, tenant à la main une cage, où il y a un serin.*

Moi, Caporal, malgré ma peine,
Je n'ai pu trouver que cela.

CHŒUR, *se moquant de lui.*

Ah! vive la maraude!
On attrappe et l'on prend sans choisir;
etc, etc.

MULOT, *allant aux soldats qui échangent leurs provisions.*

Dites donc! qu'est-ce qui veut être faisant avec moi...

(*Ils rient et le repoussent.*)

BÉCHU.

Prends donc ta volée, toi, avec ton serin.

MULOT.

Eh bien! parole d'honneur, vous avez tort... Le serin est un manger très-délicat; pauvre petit animal, qu'est-ce que j' ferai d' toi... Oh! je n'veux pas te manger; çà me ferait trop de peine... Je te ferai empailler pour t'envoyer à la Bourguignotte avec deux cœurs enflammés! et le bulletin de mes exploits. Oh Dieu! sera-t-elle fière quand elle saura que j'ai pris une ville.

AIR : *De la Mauvaise langue.*

La belle chose qu'un assaut
Voilà les profits de la guerre;
Depuis trois jours, quand on est militaire,
Rien ne vaut (*bis.*) les plaisirs d'un assaut.

Dans la ville, après l'escalade,
Les plus malins arrivent les premiers;
Chez le bourgeois, *gratis* on boit rasade,
Et souvent même on fait des prisonniers.

Les homm's refusent de s' rendre,
Et dis'nt : plutôt périr !
Les femm's dis'nt d'un air tendre :
Vaut mieux s' rendr' que d' mourir.

La belle chose qu'un assaut!
Etc., etc.

Comm' soldat, si l'on aime la gloire,
L'on n'haït pas non plus l' gibier ;
On pass' gaîment, quand on a la victoire
Du champ d' bataille au poulailler.
J' suis brav' pendant l'attaque,
Mais je conviens, qu'après,
J' serais un vrai cosaque
Si j' n'étais pas français !

La belle chose qu'un assaut!
Etc., etc.

BÉCHU.

Mais v'là l' sergent Mathieu.... Diable! il n'entendrait peut-être pas raison sur les provisions illégitimes.

MULOT.

Vous croyez ? alors j' vas donner la volée à mon butin.

BÉCHU.

Alerte, alerte!... Délogeons...

CHŒUR DE SOLDATS, *à voix basse.*

Et vive la maraude !
Etc., etc.

(*Il sort.*)

MULOT, *cherchant sa cage.*

Eh bien! mon butin... Ousqu'est mon butin ?

(*On lui a enlevé sa cage, et à la place, il trouve une poule. Au moment où il va pour sortir, Mathieu entre, et le saisit par le bras.*)

SCÈNE V.

MULOT, MATHIEU.

MATHIEU.

C'est toi, Mulot ?

MULOT, *effrayé, cachant sa poule derrière sa capotte.*

Oui, Sergent. (*il cherche à couvrir sa poule avec sa capotte. A part.*) J' crois qu' j'ai évu tort d' la faire rétrécir.

MATHIEU.

Je sais que tu t'es conduit en brave.

MULOT.

Oui, Sergent; et si le pan d' l'habit d'un camarade n' m'était point resté dans la main, j' serais arrivé un des premiers à l'assaut.

MATHIEU.

Tu peux m' rendre un service.

MULOT.

Oui, Sergent.

MATHIEU.

Va trouver le n'veu du Général...

MULOT.

Oui, Sergent.

MATHIEU.

Dis-lui que j' l'attends ici... qu' j'aurai des armes.

MULOT.

Des armes!

MATHIEU.

Oui; j' l'attends ici... à deux heures.

MULOT.

A deux heures; oui, Sergent. (*à part.*) Dieu! a-t-il l'air méchant! Il ne jure plus... il n'est pas dans son assiette ordinaire. (*haut.*) J'y vas, Sergent, j'y vas.

MATHIEU.

Un instant; encore un mot.

MULOT.

Présent.

MATHIEU.

Tu iras trouver c'te jeune orpheline que tu as vue près de moi. Tu lui diras que j' veux lui parler sans retard... Tu m'entends? Surtout, sois discret, ou corbleu!...

MULOT.

Oui, Sergent. (*à part.*) Il a juré, çà va mieux.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MATHIEU, *seul.*

Maintenant qu'il n'est plus que soldat, j' connais le moyen d' rendre tout égal entre nous. Il aura ma vie, ou j'aurai la sienne! Mais, avant de disposer de mes jours, il faut songer à assurer le sort de celle qui doit me survivre. Cette lettre au Général, où je l'instruis de tout, lui assure une protection après moi. Peut-être, est-ce lui qui est destiné à la remettre entre les bras de sa famille... car, sans doute, je vais bientôt connaître le secret de sa naissance. Enfin, j' suis à Neumarck, et d'après les indications que j' viens de r'cevoir, ce doit être de c' côté du rempart que j'ai caché, dans le temps, ces papiers qui doivent me faire connaître les parens d'Éveline... Voyons, c'était auprès d'un arbrisseau... isolé, en face d'une vieille fontaine... Cherchons. (*il fait quelques pas au fond du théâtre.*) Je ne me trompe pas... la voilà... Ces maisons..... sans doute, elles ont été construites depuis... et cet arbre, brisé par un boulet... serait-ce?... Oui, c'est là. (*musique en sourdine pendant ce qui suit.*) Avec la pointe de mon sabre... je puis... soulever cette pierre. (*il soulève une pierre.*) Rien... ô ciel! quelqu'un aurait-il découvert?..... cherchons encore... Ah! la voilà!...(*il tire une vieille giberne.*) Ma main tremble... et malgré moi... j'éprouve un sentiment pénible.

AIR *des Scythes.*

J'vais donc enfin connaître ce mystère!
Dans un instant tout doit être éclairci!
Ah! puiss' Ev'line au moins r'trouver un père,
Puisqu'ell' va peut être aujourd'hui
Perdre à jamais son seul ami.
M'séparer d'elle est un instant qu'je r'doute;
Mais si je la vois heureuse en la quittant,
J'pourrai, sans r'gret, prendre ma feuill' de route,
Et r'joindr' là haut les vieux du régiment.

Autrefois, je n'ai pu lire ces papiers, mais maintenant, grâce à

elle... Voyons, (*il ouvre les papiers.*) qu'est-c' que c'est qu' çà?... Est-ce que je ne sais plus lire?... Corbleu! j' crois bien, c'est d' l'allemand!... impossible d'en déchiffrer un mot. Courons vite chercher quelqu'un du pays, qui m'expliquera tout çà.

(*Il va pour sortir; Eveline paraît, suivie de Margoton.*)

SCENE VII.

MATHIEU, ÉVELINE, MARGOTON.

ÉVELINE, *à Margoton.*

Merci. Maintenant, vous pouvez vous retirer, je suis avec lui.

(*Margoton sort.*)

MATHIEU, *à part.*

C'est elle!

ÉVELINE.

On m'a dit que vous étiez ici... que vous aviez à me parler. Eh bien, quelles nouvelles? dois-je espérer?

MATHIEU.

Oui, Mam'zell'; voici les papiers de votre mère.

ÉVELINE.

De ma mère! Ah! donnez! donnez!

MATHIEU.

Ils sont écrits en Allemand, vous savez c'te langue; tenez, placez-vous là, sur ce banc, et lisez à haute voix, j'écoute!

ÉVELINE.

C'est une écriture de femme... la sienne sans doute.

MATHIEU, *à part.*

Mill' z'yeux! j'étouffe! (*haut.*) Lisez! lisez!

(*Musique en sourdine.*)

ÉVELINE, *lisant.*

« C'est sur le point de quitter la vie... mourante de fa-
» tigue et de douleur, que j'ai tracé ces derniers mots. Née
» d'une famille honnête, mon cœur ne s'était jamais donné,
» lorsqu'un soldat de l'armée française reçut l'hospitalité

» dans la maison de mon père ; il jura de m'aimer toujours ! » s'il m'a trompée, je lui pardonne. »

MATHIEU, *avec émotion.*

Après... après, Mam'zelle...

ÉVELINE, *continuant.*

« Nous venions d'être unis secrètement, lorsque son devoir le força de s'éloigner. Mon père découvrit tout ; il » me chassa, et je partis avec mon enfant, pour rejoindre » celui qui avait reçu ma foi..... Mais bientôt le » froid, la fatigue... Oh ! qui que vous soyez, ayez pitié » de mon enfant. » (*s'interrompant pour essuyer une larme.*) Pauvre mère !

MATHIEU.

Eh bien ! Mam'zell', achevez donc !

ÉVELINE.

C'est que je sens là quelque chose qui m'empêche de distinguer. (*elle continue.*) « Les soldats de la France ne sont » pas loin de cette auberge abandonnée. Ils protégeront la » fille d'un de leurs frères d'armes. Celui que je cherchais » était le plus brave de son régiment ; il servait dans les » volontaires d'Alsace ! »

MATHIEU, *avec la plus vive émotion.*

Ah ! le nom... le nom de la pauvre mère !

ÉVELINE.

Christine Muller.

MATHIEU.

Christine Muller ! grand dieu ! (*à Eveline.*) Viens, viens, chère enfant.

ÉVELINE.

Comment ?

MATHIEU.

Oui, oui, je suis ton père !

(*Il presse les papiers sur ses lèvres.*)

AIR : *De la Vieille.*

Oui, ma Christine fut ta mère,
Jadis, le sort m'en sépara ;
Mais un jour, le ciel, à ton père,
Comme un dépôt, te confia ;
Ce n'est donc pas une main étrangère

Qui, sur ton enfance, veilla,
Et des dangers, te préserva.
Ah! je craignais qu'un' nouvelle famille
N' vint m'enlever ceM' que j'app'lais ma fille;
Mais maintenant, l'espoir dans mon cœur brille,
Qui, de mes bras, peut arracher ma fille?

(*Etendant les mains sur sa tête, et levant les yeux au ciel.*)

Je n'ai plus peur... sur ce dépôt sacré,
Jusqu'à la mort, je veillerai.

ÉVELINE.

Ah! vous chérir, est un devoir sacré,
Et toujours, je m'en souviendrai.

Mon père!

MATHIEU.

Ah! que je suis heureux! c'est le plus grand bonheur que j'aie ressenti de ma vie, et ce bonheur là, il durera toujours.

ÉVELINE.

Toujours!

(*On entend sonner deux heures.*)

MATHIEU, *à part.*

O ciel! quel souvenir...

ÉVELINE.

Qu'avez-vous?

MATHIEU.

Rien... rien!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MULOT.

MULOT, *bas à Mathieu.*

Dites donc, Sergent, on m'a dit de vous dire qu'on était là!.....

MATHIEU.

Tais-toi!

ÉVELINE.

Mon ami! mon père! vous me cachez quelque chose!

MATHIEU.

Non, non. Va rejoindre le général; dis-lui que tu es ma fille... Remets-lui ces papiers avec cette lettre, mais dans le cas seulement où dans dans une heure je ne serais pas de retour près de lui.

ÉVELINE, *avec surprise.*

Vous ne m'accompagnez pas?

MATHIEU.

Non, mon devoir me retient ici... Va, va... (*Eveline se retire lentement, et en le regardant avec surprise.*) Eveline, tu ne viens pas m'embrasser avant de me quitter? (*Eveline se jette dans ses bras.*) Adieu!

ÉVELINE.

Adieu!

SCÈNE IX.

MATHIEU, MULOT, FERDINAND, Officiers.

(*Ferdinand est en simple grenadier.*)

MATHIEU, *à Mulot.*

Dis-lui que j'attends! (*à part.*) Renoncer à la vie! quand tout semblait devoir m'y attacher...

FERDINAND, *en entrant.*

Me voici, Monsieur.

MATHIEU.

Deux mots suffiront. Hier, vous étiez mon supérieur, vous m'avez insulté, j'ai été forcé de dévorer mon injure; maintenant vous allez m'en rendre raison.

FERDINAND.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Je suis soldat, (*bis.*)
Comment réparer mon offense?
Parlez... je suis prêt au combat.

MATHIEU.

On doit être égaux quand on s' bat,
Mais, pour assurer ma vengeance
Entre nous, j' détrais la distance ;
(Arrachant ses galons.)
Je suis soldat. *(bis.)*

MULOT, *à part.*

Ils vont s' battre.

FERDINAND.

Je suis prêt !

MATHIEU, *à Mulot qui va se retirer.*

Reste, j'ai besoin de toi.

MULOT, *à part.*

Il a besoin d' moi...

MATHIEU.

J'ai été prévôt quinze ans ; à l'épée ou au sabre, j'aurais l'avantage ; nous nous battrons au pistolet ; une seule arme sera chargée ; et celui à qui le sort la donnera, tirera sans hésiter.

FERDINAND.

J'y consens !

MATHIEU, *à Mulot.*

Soldat ! approche cette caisse ! (*Mulot apporte une caisse de tambour au milieu de la scène.*) Tu as des cartouches ! déchire-les, et donnes-en les balles.

MULOT.

Oui, Sergent ! (*à part, en mettant dans son schako les balles qu'il retire des cartouches.*) Je n' sais pas pourquoi, j'ai plus peur qu'à l'assaut.

MATHIEU, *prenant une poignée de balles, et étendant la main fermée devant Ferdinand.*

J'attends ! Monsieur, parlez !

FERDINAND.

Impair !

MATHIEU, *laissant tomber les balles sur la caisse.*

Sept ! j'ai perdu. Cette arme vous appartient, usez de vos droits !

(Bruit de tambour.)

FERDINAND.

Oci el ! le général !

(Mathieu cache le pistolet.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE COMTE D'ESTÈVE, LINA, Mme DE LASALLE, ÉVELINE, SOLDATS.

ÉVELINE.

Les voilà, M. le Comte, de grâce!

LE COMTE, *à voix basse.*

Silence, Mademoiselle! (*haut.*) Mes braves compagnons d'armes! votre séjour à Neumarck ne sera pas de longue durée; notre division va rejoindre l'armée dans les plaines de Wagram! j'espère que tous, nous nous y retrouverons. (*s'avançant près de Ferdinand et de Mathieu.*) Si quelqu'un de vous nourrissait dans son cœur des projets de haine et de vengeance, je lui dirais: souvenez-vous que vos jours n'appartiennent qu'à la patrie.

FERDINAND.

Oui, Général, nous nous rappellerons tous ce devoir sacré; et si un jeune insensé, n'écoutant que ses passions, avait offensé un vieux soldat qu'il devait respecter, après avoir fait d'avance le sacrifice de sa vie, il s'estimerait heureux que le sort lui eut donné le moyen de réparer sa faute. Il s'approcherait de lui, et lui tendant la main, il lui dirait: « En présence de son Général, je fais des excuses » au plus brave et au plus loyal soldat de l'armée. »

(*Mathieu fait un geste d'hésitation.*)

LE COMTE, *le regardant fixement.*

Le vieux soldat devrait alors oublier tout ce qui s'est passé, et tendre la main à celui qui répare si noblement ses torts.

MATHIEU, *tendant la main.*

La voilà, Général!

LE COMTE, *saisissant la main de Ferdinand, et l'unissant à celle de Mathieu.*

Sur le drapeau de votre régiment, l'honneur est satisfait. (*à Ferdinand.*) Soldat, obéissez toujours à votre Lieutenant.

MATHIEU.

Quoi! mon Général...

LE COMTE.

Oui, tu vas honorer ce nouveau grade; et vous, Monsieur, songez à reconquérir le vôtre dans les plaines de Wagram.

Final de M. Doche.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Puisque la gloire nous appelle,
Par des succès répondons-lui;
La victoire est toujours fidelle
Lorsque, sans peur, on marche à l'ennemi.

(pendant ce chœur, Edna a conduit Evelina près de Ferdinand, et les unit. Mathieu presse dans ses bras Ferdinand et Evelina; embrasse sa fille, et va reprendre son rang. Roulement, etc. A un ordre du Général, tout le monde se met en marche.)

FIN.

PIÈCES NOUVELLES.

Rugg, ou les Javanais, mélodrame en 3 actes... 1 50
Le cousin Giraud, comédie-vaudeville en 1 acte. 1 50
Monsieur Rossignol, ou le Prétendu de province, Folie-Vaudeville, en 1 acte..... 1 50
La Demoiselle de boutique, ou le Premier Début, comédie-vaudeville, en 3 actes..... 2
Quatre heures, ou le jour du supplice, mél. 3 ac. 1 50
La fille de la veuve, vaudeville en deux actes. 1 50
Parga, ou le Brulot, mélodrame en 3 actes..... 1 50
Les Contrebandiers, ou le vieux Gabelou, vaudeville en 3 tableaux..... 2
L'Orphelin, ou la Loge et le Salon, vaud. en 2 a. 1 50
Johnn Bull, vaudeville en 1 acte..... 1 50
Antonia, ou Milan et Grenoble, mélo. en 3 actes. 1 50
Cinq heures du soir, ou le Duel manqué, v. 1 ac. 1 50
Départ, Séjour et Retour, roman vaud. en 3 ép. 1 50
L'Obligeant maladroit, co. en 1 a. m. de coup. 1 50
L'Avocat, mélodrame en 3 actes..... 1 50
Le collier de fer, mélodrame en 3 actes..... 1 50
Poulailler, mélodrame en neuf tableaux..... 1 50
La fille du Portier, drame en 3 actes..... 1 50
Cartouche, mélodrame en 3 actes..... 1 50
Gérard et Marie, comédie vaudevile en un acte. 1 50
Le mari par intérim, vaudeville en un acte..... 1 50
Isoline, ou le Page ensorcelé, vaudeville en 1 ac. 1 50
Le garçon de recette, ou la rente, v. en 1 acte. 1 50

LA COUTURIÈRE, mélodrame en 3 actes..... 1 50
LA DETTE D'HONNEUR, com. mêlée de coupl., 2 a. 1 50
MAC-DOWEL, drame en 3 actes..... 1 50
LA COUTUME ALLEMANDE, ou les Vaccances, comédie en un acte, mêlée de couplets..... 1 50
LA ROBE et L'UNIFORME, comédie en un acte, mêlée de couplets..... 1 50
CHARLES STUARD, ou le château de Woostock, mélodrame en 3 actes..... 1 50
LA FIN DU MOIS, comédie en 1 acte mêlée de couplets..... 1 50
LE PAUVRE DE L'HOTEL-DIEU, mélodrame en 3 act. 1 50
VINGT-CINQ POUR CENT ou les amis d'enfance, vaudeville en 1 acte..... 1 50
LA DEMOISELLE DE COMPAGNIE, comédie vaudeville en 1 acte..... 1 50
VALENTINE, ou la chute des feuilles, drame en 2 a. 2
LA VIOLETTE, opéra-comique en 3 actes..... 2
JEAN, pièce en 4 parties, mêlée de chants..... 3
LES CUISINIERS DIPLOMATES, vaudeville en 1 act. 1 50
LA SAINT-VALENTIN, ou le Collier de perles, comédie-vaudeville..... 1 50
TOM-WILD, ou le Bourreau, mélod. en 3 actes... 1 50
GUILLAUME TELL, comédie-vaudeville en 3 actes. 2
LE FARCEUR DE SOCIÉTÉ, ou les Suites d'une Parade, en deux actes..... 2
JEAN PACOT, ou Cinq ans d'un Conscrit, c.-v. 5 a. 2
LE BARBIER CHATELAIN, coméd-vaud., en 3 actes. 2
LE CHATEAU DE M. LE BARON, coméd.-vaud

LA

JEUNE FILLE,

ET LA VEUVE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. BAYARD ET CHABOT,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 20 DÉCEMBRE 1828.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS,

BEZOU, LIBRAIRE;

ÉDITEUR DU THÉATRE DE M. SCRIBE,

BOULEVARD SAINT-MARTIN, N° 29,

Vis-à-vis le nouveau Théâtre de l'Ambigu-Comique.

1829.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE BERNY.....	M. LEPEINTRE, aîné.
JULES.....	M. THÉNARD.
HYACINTHE DARCY.....	M. ARNAL.
ANDRÉ, jardinier.....	M. ARMAND.
Mme DE VILLIERS, jeune veuve.	Mlle CLARA.
JENNY DE LA ROCHE.....	Mme THÉNARD.

La Scène est à Auteuil, chez M. de la Roche.

Imprimerie de CHASSAIGNON, rue Git-le-Cœur, n. 7.

LA JEUNE FILLE, ET LA VEUVE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un pavillon ouvert sur un jardin par plusieurs portes.

SCÈNE PREMIÈRE.

HYACINTHE, ANDRÉ.

(*Hyacinthe très-agité, entre dans le pavillon; on le poursuit, il se jette avec effroi derrière une charmille qui se trouve à la porte du pavillon à gauche. Presqu'aussitôt après, André entre par la droite. — L'ouverture se prolonge jusqu'à l'entrée d'André.*)

ANDRÉ, *entrant doucement.*

Je suis bien sûr pourtant d'avoir entendu... A cette heure-ci... Huit heures du matin!... Est-ce un homme qui vient voler nos fruits, ou une bête qui vient les manger?...

SCÈNE II.

ANDRÉ, JENNY, HYACINTHE, *caché.*

JENNY.

AIR *de Panseron.*

Bien malin qui m'attrappera!...
Ces grands Messieurs disent : « C'est un enfant!..

»Aux yeux baissés, au cœur plein d'innocence!..
»Elle ne sait ce que c'est qu'un amant!... »
Tra la la la, tra la la la,
Je fis tout bas, et j'observe en silence...
Tra la la la, tra la la la;
Bien malin qui m'attrappera!...

Un petit fat me dit, sans hésiter :
«Je vous adore,... et vous, Mademoiselle?...»
Moi, je me fâche... et je l'entends chanter :
Tra la la la, tra la la la...
« Dieu! qu'elle est bête! » Eh! non, je suis fidèle!
Tra la la la, tra la la la,
Bien malin qui m'attrappera!...

Ah! c'est toi, André?...

ANDRÉ.

Tiens!... mamz'elle Jenny! déjà!...

JENNY.

Qu'est-ce que tu fais ici?... On te trouve partout!... Que c'est ennuyeux!...

ANDRÉ.

Mamz'elle est bien bonne!... Figurez-vous, Mamz'elle, que depuis quelques jours je remarque des traces dans mes allées... et que tout-à-l'heure encore je viens de voir filer par ici...

JENNY, *avec inquiétude.*

Qui donc?

ANDRÉ.

Je ne sais pas!

JENNY, *souriant.*

Ah! une idée... voilà tout!... Comment veux-tu qu'on ose pénétrer à une pareille heure?...

ANDRÉ.

C'est juste ce que je me disais là... quand vous êtes entrée!... Mais en bon jardinier, je découvrirai l'homme ou la bête qui se donne les airs de manger nos poires... et je l'assommerai en bon jardinier!...

JENNY.

Mon petit André, je viens lire et travailler ici!..

ANDRÉ.

Pardon, excuse, Mamz'elle! Je vais par-là, c'est, je crois, de ce côté.

JENNY, *le retenant.*

André, mon ami, il faut que tu boives à la santé de papa!

ANDRÉ.

Dame! Mamz'elle, avec plaisir!.. Du moment que çà peut lui faire du bien, il n'attendra pas, j'y vais tout de suite. Que vous êtes bonne!... Voilà cependant ce que vous me dites tous les matins: « Va boire à la santé de papa!...» C'est d'une bonne fille, çà, Mamz'elle!.. Aussi je fais mon devoir en conscience!...

AIR *de Voltaire chez Ninon.*

Vous m'ordonnez de boire, et moi,
Je sais ce qu'un tel mot m'impose,
Et si Monsieur s'rétablit, j'croi,
Nous y serons pour quelque chose.
Il est souffrant, il est perclus;
Mais il a d'bons momens... C'est, j'pense,
En buvant quelques coups de plus,
Que je rétablis la balance.

(*Il sort.*)

JENNY, *d'un air dégagé.*

Cet imbécille là, il m'a fait une peur!...

SCÈNE III.

JENNY, HYACINTHE.

HYACINTHE, *se montrant.*

C'est moi, Mamz'elle!

JENNY.

Hyacinthe!... j'en étais sûre!... vous ici!... et depuis long-temps?

HYACINTHE.

Mais non, pas trop! depuis hier.

JENNY.

Depuis hier! ah! mon dieu! pour me compromettre!

HYACINTHE.

Eh! non... il n'y a que le jardinier qui se doute de quelque chose... et encore il me prend pour une bête... çà se trouve bien!

JENNY.

C'est égal! si on allait vous reconnaître!

HYACINTHE.

C'est difficile, on ne me connaît pas... Vous me direz que c'est une raison de plus d'être pris pour un voleur... avec çà qu'il y a des momens où rien ne ressemble plus à un voleur qu'un honnête homme. Par exemple, quand on a passé la nuit à la belle étoile, gelé, mouillé, tremblant de froid et de peur...

AIR *du premier prix.*

Pour vous j'ai passé la nuit blanche,
Et sans avoir rien obtenu,
Pas une faveur!... En revanche,
Si l'on me voit, je suis perdu!...
Convenez-en, Mademoiselle,
Il est dur d'être signalé
Comme un voleur, près d'une belle,
Surtout quand on n'a rien volé.

JENNY.

On m'a fait tenir le piano toute la soirée, et je n'ai pas pu sortir.

HYACINTHE.

Oh! je sais bien... j'étais près de la fenêtre... j'écoutais!

JENNY.

Mais quand vous avez vu qu'il était si tard, pourquoi n'êtes-vous pas parti?

HYACINTHE.

Dame! Mam'zelle, parce que j'attendais toujours... Je voulais vous voir, rien qu'un petit peu.

JENNY.

Eh bien! Monsieur, vous m'avez vue, allez vous-en!...

HYACINTHE.

Déjà! mam'zelle Jenny! est-ce que vous croyez que je suis tranquille? Figurez-vous que la place que je devais avoir... eh bien! je ne l'aurai pas... du moins, j'en ai peur!...

JENNY.

Ah! tant pis! mon père ne consentira jamais à notre mariage!

HYACINTHE.

Et voilà ce qui est drôle! Il paraît que j'ai un rival... un jeune homme qui n'a jamais travaillé dans les bureaux, mais c'est égal, on le protége, il sera placé! et moi, je serai surnuméraire encore deux ou trois ans, il y a déjà deux ans que je le suis, çà fera cinq ans, un lustre! En allant toujours de ce train-là, je suis sûr de mourir expéditionnaire. Hein? quelle injustice! oh! çà me fait un mal, les injustices! encore si c'était en ma faveur, je ne dis pas; et ce qui me vexe le plus, c'est M. de Berny, notre chef de division...

JENNY.

M. de Berny! mais il est à Auteuil avec nous.

HYACINTHE.

Il est ici!

JENNY.

Comment, Monsieur, vous le connaissez, il vous connaît, et vous osez... Vous voyez bien que vous allez me perdre! Ah! si vous compromettez ma réputation de candeur et d'innocence, ce qu'une jeune fille a de plus précieux; je vous déclare que je ne vous reverrai de ma vie!

HYACINTHE.

Allons, vous vous fâchez tout de suite! mais il n'y a qu'un moyen de vous rassurer, c'est de prendre votre parti. Il faut parler à votre père... il faut lui dire...

JENNY.

Il faut vous taire! Une belle idée que vous avez là!

HYACINTHE.

Certainement! c'est trop ennuyeux de faire l'amour par contrebande... et puis, ce M. Jules qui vous fait la cour; oh! moi d'abord, je suis jaloux, et je veux que çà finisse!

JENNY.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Je veux!...

HYACINTHE.

Pardon! Je veux dire au contraire,
Si vous voulez!

JENNY.

Monsieur, changez de ton!...

Dès qu'on est deux, songez que l'arbitraire
Doit rencontrer de l'opposition ;
Pour mon bonheur, ainsi que pour le vôtre,
En toute chose il faut parler plus bas.
Celui qui dit : *je veux !* apprend à l'autre
Qu'on peut dire : *je ne veux pas !*

Mais laissez-moi faire. J'observe M. Jules et une autre personne, je les mets en présence, et quand le moment viendra, je me prononcerai. Soyez donc tranquille, vous savez bien que j'ai de l'esprit.

HYACINTHE.

Oh oui ! tu en as plus que moi !

JENNY.

Tu ! qu'est-ce que çà signifie ?

HYACINTHE.

Tu ? est-ce que j'ai dit ? Oh ! je l'ai tutoyée !

JENNY.

Ne recommencez pas ! et sortez d'ici !

HYACINTHE.

Eh bien ! oui, je m'en vais... mais là bas, vers l'autre pavillon, où l'on ne va jamais. Je vous attendrai, nous nous concerterons ensemble.

JENNY.

A la bonne heure ! mais dépêchez-vous !

HYACINTHE.

Ah ! dites - moi ; madame de Villiers est - elle toujours ici ?

JENNY.

Oui... est-ce que vous la connaissez ?

HYACINTHE.

Oh non ! mais c'est l'amie d'une amie de maman ; et nous pourrions par elle obtenir...

JENNY.

Du tout, Monsieur ! Par exemple, pour compromettre...

HYACINTHE.

Ce qu'une jeune fille a de plus précieux ? eh bien ! non, ne lui disons rien. Adieu, ma petite Jenny, je vous attends. Votre jolie main ?

(*Il lui baise la main.*)

JENNY.

Adieu, petit mauvais sujet !

HYACINTHE.

Mauvais sujet ! vous savez bien que non.

JENNY.

Hein? plait-il?

HYACINTHE.

Adieu, méchante!

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

JENNY, *seule.*

Au fait, il est gentil, mon Hyacinthe ! un peu niais, il n'y a pas de mal ; il fait tout ce que je veux, et je tâcherai de l'entretenir dans ses bonnes habitudes. Mais d'abord mon père... Ah ! M. de Berny !

(*Elle prend un livre, s'assied et se met à lire.*)

SCÈNE V.

M. DE BERNY, JENNY.

DE BERNY, *à la cantonade.*

Eh ! mon dieu ! quand vous voudrez. Je déjeûne à toutes les heures, et plutôt trois fois qu'une, çà m'est égal ! (*apercevant Jenny.*) Ah ! mademoiselle Jenny, aimable enfant, voilà bien le calme de l'étude et de l'innocence ! (*s'approchant.*) Mademoiselle !...

JENNY, *laissant tomber son livre.*

Ah ! M. de Berny ! que vous m'avez fait peur ! (*elle se lève.*)

DE BERNY, *ramassant le livre.*

Pardon, je vous dérange ; vous étiez en train de lire ? Madame de Genlis... roman d'amour à l'usage des jeunes personnes ! Je les connais tous !

AIR *de Turenne.*

Là, de la cour les pêch[illegible]
C'est d'Aubigné, Lafay[illegible]

C'est toi, surtout, trop tendre la Vallière...
Romans d'intrigue et pleins de passion,
Mais composés pour l'éducation!...

JENNY.

C'est un plaisir que de lire en silence
De bons romans!

DE BERNY.

Oui, je conçois très-bien :
En attendant que l'on fasse le sien,
Cela fait prendre patience!...

Oh! je sais que pour vous, qui êtes si sage...

JENNY.

Monsieur...

DE BERNY.

Toujours éveillée la première, et la première au travail. Que j'aime en vous ces goûts simples et paisibles! La solitude vous plaît?

JENNY.

Beaucoup, Monsieur!

DE BERNY.

Vous évitez les importuns?

JENNY, *le regardant.*

Pas toujours!

DE BERNY.

Et je vous crois... on en trouve partout! c'est peut-être pour rêver... à M. Jules, par exemple? Hein, qu'en dites-vous?

JENNY.

Je ne vous comprends pas.

DE BERNY.

Cependant les projets de votre père... toutes les personnes qui sont ici en ont connaissance. M. de La Roche n'en fait pas mystère. Vous épousez M. Jules, c'est un aimable jeune homme, employé dans mes bureaux comme surnuméraire, c'est-à-dire, employé, *in partibus*... Il n'y vient jamais. Mais voilà une place vacante, elle sera pour lui, j'ai parlé au Directeur général.

JENNY.

Ah! Monsieur! cette place vacante... c'est à M. Jules que vous la donnez?

DE BERNY.

Sans doute... il l'aura.

JENNY.

Il la mérite?

DE BERNY.

C'est la moindre chose. Mais on dirait que vous ne prenez pas grand intérêt à M. Jules?... Vous ne consentez peut-être pas à cette alliance?...

JENNY.

Est-ce qu'une jeune personne s'occupe de ces choses-là! Si mon papa ordonne, j'obéirai.

DE BERNY.

J'entends. Votre cœur est libre; vous n'avez pas une inclination?

JENNY.

Une inclination! Je ne sais pas ce que c'est.

DE BERNY.

Vous ne savez?... (*à part.*) Oh! par exemple, ce serait de la bêtise.... si ce n'était pas de l'ingénuité! (*haut et lui prenant la main.*) Ainsi, un autre que Jules pourrait?...

JENNY, *retirant sa main.*

Monsieur, laissez donc! Je n'ai pas coutume... C'est vrai, vous me serrez la main!... Vous me faites peur.

DE BERNY, *à part.*

Vrai! De la toucher seulement, çà lui fait peur; rien que la main. (*haut.*) Rassurez-vous; je voulais vous demander votre amitié, seulement votre amitié... en attendant mieux, si c'est possible. Permettez-moi de vous rejoindre dans vos promenades du matin, de causer avec vous, de passer le temps comme vous.

JENNY.

Comment, Monsieur, à courir, à attrapper des papillons?

DE BERNY.

Ah! vous attrappez encore des papillons?

JENNY.

Dame! Monsieur, des papillons ou autre chose...

DE BERNY.

C'est l'innocence même! Mais voici M. Jules.

JENNY.

M. Jules! Après ce que vous m'avez dit, je n'oserai jamais... (*à part.*) Et l'autre qui m'attend!

JULES.

Ah! mon ami, je vous cherchais; je voulais... Mademoiselle...

JENNY.

Messieurs...

DE BERNY.

Adieu, ma petite amie.

(*Elle prend son livre, et sort en saluant ces Messieurs.*)

SCÈNE VI.

M. DE BERNY, JULES.

DE BERNY.

Comme elle tremble! comme elle rougit! l'aimable embarras!... Ah! mon ami, que vous êtes heureux!

JULES.

Heureux! De quoi?

DE BERNY.

De quoi! C'est vrai... il n'est pas sûr qu'elle vous aime; elle ne sait pas encore ce qu'elle éprouve. Elle a seize ans, mais elle est si peu avancée pour son âge!...

JULES.

Ah! c'est bien de cela qu'il s'agit!

DE BERNY.

Comment, lorsqu'on veut vous donner pour femme une jeune personne charmante; l'innocence même... un cœur tout neuf!... Diable! c'est rare! Et savez-vous que c'est à moi que vous devez cela? Car cette place, à laquelle M. de La Roche tient tant, et sans laquelle vous ne seriez jamais son gendre...

JULES.

Oh! cela ne presse pas.

DE BERNY.

Comment, diable!..... Est-ce que vous seriez indifférent?...

JULES.

Indifférent, moi! au contraire, je suis amoureux... amoureux fou!

DE BERNY.

Et de qui donc?

JULES.

Vous allez vous moquer de moi... Cette dame dont vous vous défiez toujours...

DE BERNY.

Madame de Villiers?

JULES.

Eh bien! oui, madame de Villiers...Je l'adore, je ne puis aimer qu'elle!

DE BERNY.

Encore un sot!

JULES.

Hein?

DE BERNY.

Eh! non, non; c'est une dupe que je voulais dire. Comment! jeune homme vous vous laissez prendre aux filets d'une coquette! J'étais sûr qu'elle en viendrait là.

JULES.

Oh! je sais bien que vous ne l'aimez pas.

DE BERNY.

C'est vrai, je ne le cache pas, j'en ai peur. Écoutez-moi, mon ami, j'ai de l'expérience et quelques cheveux blancs, j'ai beau les cacher... il y en a!.. je connais le monde, j'ai étudié les femmes, quelquefois à leurs dépens, souvent aux miens. Les veuves... Madame de Villiers est veuve... Les veuves, voyez-vous, c'est une classe, à part; elles ont été demoiselles, et ne le seront plus; elles ont été mariées, et ne se soucient plus guère de l'être; elles sont, pour ainsi dire, sur la frontière, entre les demoiselles, dont elles ont la liberté, et les femmes, dont elles ont l'expérience; assez habiles pour nous tendre des piéges, en évitant les nôtres, on dirait qu'elles veulent se venger sur les hommes des séductions du premier qui les a trompées; et c'est leur mari! car ces gens-là ne tiennent jamais ce qu'ils promettent. Elles ont fait dans le mariage l'étude de toutes ces ruses avec lesquelles on mène si loin ces pauvres hommes, si fiers et si benets! ce qui, mêlé à

l'instinct de ce sexe aimable, leur donne, avec l'esprit le plus souple, un petit air de franchise et de sensibilité qui ne manque jamais de vous prendre; et, à votre âge, quand on est pris, on est pris! Elles vous ballottent, elles vous enchaînent, elles vous déchirent, et, lorsque vous êtes à moitié mort, elles se moquent de vous, ou elles vous épousent, ce qui revient à peu près au même. Du reste, des femmes charmantes! voilà ce que c'est que les veuves!

JULES.

Ah! mon Dieu! on dirait qu'elles vous ont fait bien du mal!

DE BERNY.

Mais assez comme çà.

JULES.

Et que les jeunes demoiselles...

DE BERNY.

Ah! vous conviendrez avec moi qu'il y a chez elles quelque chose que n'ont pas les autres, de l'innocence! du moins en général. Moi d'abord, j'aime beaucoup les demoiselles, j'y ai confiance.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Près d'une veuve, heureux en espérance,
On ne s'instruit jamais qu'à ses dépens;
La jeune fille, avec son innocence,
Reçoit de nous son esprit, ses talens.
En écolier, à ces dames naguères,
Sans l'obtenir je payais le bonheur...
Mais à présent me voilà professeur,
Je veux toucher des honoraires.

Voyez cette petite Jenny, par exemple; avec elle on saurait tout de suite à quoi s'en tenir; elle vous dirait aussi ingénument : *Je vous aime*, que : *Je ne vous aime pas*. Et je suis sûr que madame de Villiers ne vous répond ni oui ni non. Vous avez un petit air niais qui doit l'amuser. Elle rit de votre passion.

JULES.

Au contraire, quand je m'approche d'elle, son air froid, sérieux...

DE BERNY.

Oui, c'est cela! elle rit en dedans; et, comme elle sait

bien que vous lui parlerez de votre amour, elle n'a pas de frais à faire.

JULES.

Oh! je ne crois pas qu'elle l'ai deviné. Quelquefois cependant, ses regards... sa voix plus douce... et hier soir encore le choix qu'elle a fait de cette romance que je chantais le matin.

DE BERNY.

Hein? je l'aurais parié. Dame, vous ne dites rien, elle fait les premiers pas.

AIR *du Fleuve de la vie.*

Qu'un amant soit aimable et tendre,
On peut feindre de la rigueur,
On peut refuser de l'entendre...
Mais qu'il montre de la froideur,
Un mot, un sourire céleste,
L'invite à revenir... Enfin,
On fait la moitié du chemin,
Pour qu'il fasse le reste!...

Faites votre déclaration, voyez-vous; une déclaration, c'est comme le mérite, si çà ne sert pas, çà ne peut pas nuire.

JULES.

Je n'oserai jamais! parce qu'avec elle, je ne suis pas tout-à-fait timide, mais je n'ai pas tout-à-fait du courage.

DE BERNY.

Eh! voilà le mal, avec les veuves, il faut être timide comme un écolier, ou bien audacieux comme un colonel... de comédie; tout ce qui est intermédiaire n'a point de charmes pour elles; ainsi de la niaiserie ou de l'audace, choisissez, pas de milieu.

JULES.

Va pour l'audace, j'aurai du courage.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme DE VILLIERS.

Mme DE VILLIERS.

Eh bien, Messieurs, que devenez-vous donc ce matin?

JULES.

Ah! mon dieu! c'est elle!

DE BERNY, *à Jules.*

Voilà mon homme de courage qui a peur! (*à madame de Villiers.*) Comme vous voyez, Madame; je recevais les confidences de ce pauvre jeune homme.

Mme DE VILLIERS.

Ah!

DE BERNY, *à Jules.*

Hein? quel regard!

Mme DE VILLIERS.

Je vous dérange; pardon.

JULES.

Non, Madame, non... Restez, de grâce...

DE BERNY, *à Jules.*

Eh non; elle ne s'en ira pas. (*haut.*) M. Jules avait beaucoup de secrets à me dire. Vous le savez, c'est l'âge des confidences; il me parlait de...

JULES, *le tirant par l'habit.*

Monsieur...

Mme DE VILLIERS.

Je ne sais pas si je puis entendre?...

DE BERNY, *bas à Jules.*

Oh! ce petit air prude! (*haut.*) Rassurez-vous, Madame, il ne me disait rien qu'il ne puisse vous dire à vous-même. Je crois qu'il aimerait mieux cela.

Mme DE VILLIERS.

Que dites-vous?

JULES, *bas.*

Je vous en prie!...

DE BERNY, *bas à Jules.*

Laissez donc; je vous lance! (*haut.*) Je vais achever ma promenade. J'aime beaucoup ce calme, cette solitude... Et vous aussi, Madame?

Mme DE VILLIERS.

Oh! moi, je n'aime plus que cela.

DE BERNY, *bas à Jules.*

Avec un soupir! (*haut.*) Et puis, ce que vous ne dites pas, vous êtes un peu inquiète, préoccupée... et un amateur de conjectures pourrait croire que le cœur y est pour quelque chose.

Mme DE VILLIERS.

Non, Monsieur, non. Je puis avoir des peines, des chagrins, des inquiétudes...

DE BERNY, *à part.*

C'est çà... Elles ont toutes des chagrins... C'est intéressant.

JULES.

Des chagrins! vous, Madame?

DE BERNY, *à part.*

S'il en réchappe, celui-là!... (*haut.*) Pardon, je me retire. Je vais rejoindre l'aimable Jenny; dans la solitude, on pense, mais on aime à communiquer ses pensées; n'est-ce pas M. Jules?... Mais j'admire comme vous vous trouvez tous deux ici.

JULES.

Mais je vous assure...

Mme DE VILLIERS.

En vérité, je ne vous comprends pas.

DE BERNY.

AIR *du Carnaval.*

Oui, par hasard une femme jolie
Dès le matin vient rêver à l'écart...
Et puis, Monsieur, voyez la sympathie!...
Dans ces beaux lieux vient rêver par hasard.
Par hasard l'un tourne à gauche... Au contraire
A droite l'autre espère s'égarer;
Mais vers le centre il est une frontière
Où par hasard on doit se rencontrer.

Mme DE VILLIERS.

Monsieur...

(*Madame de Villiers se retourne, il la salue encore.*)

SCÈNE VIII.

Mme DE VILLIERS, JULES.

JULES, *à part.*

Je ne m'attendais pas si tôt...

Mme DE VILLIERS.

On a-t-il donc, M. de Berny? Cet air railleur... ce singulier langage... cet empressement à se retirer...

JULES.

Vous contrarie peut-être?

Mme DE VILLIERS.

Moi, Monsieur?... (*à part.*) Cela ne pourrait bien

Pour moi, Madame, je lui dois de la reconnaissance, puisque je suis près de vous... que je puis sans témoin vous parler...

AIR *de Céline.*

Vous dire, enfin, que je vous aime!...

Mme DE VILLIERS.

O ciel! quel mot prononcez-vous!

JULES.

Pardonnez mon audace extrême!
Je n'en connais pas un plus doux;
Oui, je vous aime!... Au fond de l'âme
Ce mot peut-il vous offenser?
Quand mon bonheur serait, Madame,
De vous l'entendre prononcer!...

Mme DE VILLIERS, *à part.*

Voilà ce que je craignais. (*haut.*) Mais, Monsieur, y pensez-vous? Une pareille déclaration, lorsqu'on vient de décider votre mariage avec Lemery, lorsque des arrangemens de famille...

JULES.

Eh! que m'importe?

Mme DE VILLIERS.

Et moi, je ne viendrais dans cette maison que pour y mettre le trouble!

JULES.

Soyez tranquille; c'est moi que cela regarde... moi seul. Et si vous m'aimez!...

Mme DE VILLIERS.

Moi, Monsieur, je ne vous aime pas... je ne vous aimerai jamais. Si cela m'arrivait, vous n'en sauriez rien... je voudrais me le cacher à moi-même.

JULES.

Ah! Madame, prenez garde; c'est presque un aveu que vous me faites.

Mme DE VILLIERS.

Comment?

JULES.

Et je le prends ainsi.

Mme DE VILLIERS.

Vous avez tort, et je vous défends...

JULES.

De vous aimer, de vous parler de mon amour... Eh, permettez, Madame... Vous pouvez bien ne pas m'aimer, puisque j'ai le malheur de ne pas vous plaire; ne pas me répondre, rien de plus simple; mais m'ordonner de me taire, me défendre de vous aimer, c'est autre chose; vous n'en avez pas le droit, vous ne le pouvez pas... je ne le pourrais pas moi-même. Ainsi...

Mme DE VILLIERS.

Jules! M. Jules!... Songez à votre position. Moi, l'amie de votre famille, la vôtre....

JULES.

La mienne!... Ah! Madame!...

Mme DE VILLIERS.

Je paraîtrais autoriser un autre amour, contrarier des

projets qui assurent votre bonheur! Vous leur devez une place, une jeune personne charmante.

JULES.

C'est égal, Madame... Dites un mot, tout est rompu! Je cours trouver mon père et M. de La Roche, je me prononce!

Mme DE VILLIERS.

Taisez-vous... vous êtes un fou!

JULES.

Eh bien! Madame, raison de plus.

Mme DE VILLIERS.

Je quitterai ces lieux, je vous fuirai!

JULES.

AIR : *Que d'établissemens nouveaux!*

Et moi, je veux vous adorer!

MAD. DE VILLIERS.

Vous me serez insupportable!

JULES.

Quoi! me défendre d'espérer!
Vous êtes donc inexorable?
Mon amour peut vous affliger;
Pour vous c'est un crime, un outrage;
Eh bien! je veux, pour me venger...
Vous aimer encor davantage!

Mme DE VILLIERS.

Monsieur, c'est mal... c'est très-mal! Consultez votre intérêt, le mien... Je vous ai demandé un sacrifice, je vous le demande encore, et je l'obtiendrai... si vous avez quelque désir de me plaire.

(*Mr de Berny se trouve sur son passage, et la salue en riant.*)

SCÈNE IX.

JULES, Mme DE BERNY.

JULES, *tout interdit.*

De lui plaire!... Allons, voilà l'autre!

DE BERNY.

Ah ! cet air piqué ! Eh bien ! qu'est-ce donc ? Elle ne vous tient pas rigueur ?

JULES.

Au contraire ; elle me défend de l'aimer.

DE BERNY.

Elle est sûre de vous.

JULES.

De lui parler d'amour.

DE BERNY.

A présent que c'est fait...

JULES.

Elle craint de contrarier nos projets, de brouiller nos familles...

DE BERNY.

Et par son petit manége, elle pousse à la rupture. Elles sont toutes comme cela ! Figurez-vous que ce n'est jamais dans ce qu'elles disent qu'il faut chercher ce qu'elles pensent ! Mais je viens de voir l'autre, la petite... Ah ! mon ami, c'est un ange ! Je l'ai trouvée là-bas, près du petit pavillon ; ma présence lui a fait peur. Pauvre enfant ! c'est si timide ! Elle lisait, c'est-à-dire, elle tâchait de lire, car le livre n'avançait guère... page 47, un roman ! çà doit l'ennuyer ; elle ne comprend pas... J'ai eu avec elle un entretien délicieux ; tout-à-coup, nous avons entendu du bruit dans le feuillage, et si vous aviez vu comme elle a tremblé !...

JULES.

Ah ! je vous crois, je vous crois ; une petite niaise...

DE BERNY.

Niaise tant que vous voudrez ; c'est ce que j'aime ; parce que, voyez-vous, une femme d'esprit comme madame de Villiers... Ah ! dieu !...

JULES.

Çà m'est égal, je me risque ! Et puisque vous aimez la petite Jenny... Rendez-moi un service ; épousez-la.

DE BERNY.

C'est ce que j'allais vous proposer.

JULES.

Madame de Villiers n'aura plus de prétexte. Mais, j'y pense, (*riant.*) vous, M. de Berny ?

DE BERNY.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a d'étonnant? J'ai été joué, trahi, et je sais ce que vaut une pauvre fille si naïve. Aussi, je prends mon parti, et si elle y consent... Mais, réfléchissez bien; je ne veux pas que plus tard vous me reprochiez de vous prévenir qu'avec moi, quand c'est fini, c'est fini.

JULES.

Soyez tranquille, tout est vu, tout est décidé.

DE BERNY.

Et cette pauvre petite, si elle m'ouvre son cœur, ce sera pour la vie, j'en suis sûr! L'innocence ne revient jamais sur ses pas.

JULES.

Eh! mon dieu! je vous l'abandonne.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ.

M. Jules! M. Jules!

JULES.

Eh bien! quoi, imbécille?

ANDRÉ.

Chut... nous le tenons.

DE BERNY.

Et qui donc?

ANDRÉ.

Vous savez bien... le voleur!

JULES.

Un voleur!

ANDRÉ.

Oui, je vous dirai donc, qu'en revenant de chez le père Mathieu, qui donne à boire, j'ai aperçu, au détour du jardin, sur le mur, un jeune homme qui cherchait à l'escalader. Je me disposais à le prendre...

JULES.

Et tu ne l'as pas attrappé?

ANDRÉ.

Attrapé... c'est lui, plutôt. Comme je l'attendais au pied du mur, il est redescendu de l'autre côté.

JULES.

Un jeune homme?

DE BERNY.

Ce n'est pas un voleur.

ANDRÉ.

Je crois que vous avez raison. Il n'en a pas non plus la mine.

JULES, *regardant M. de Berny.*

Alors, ce serait donc...

DE BERNY.

Dame! çà m'aurait assez l'air...

ANDRÉ.

Un amoureux, je gage.

JULES.

Bah! vous croyez? et pour qui serait-il ici?

DE BERNY.

Pour qui? mais... je ne vois guère... (*à part, en riant.*) Pauvre garçon, il me le demande.

ANDRÉ.

Ce n'est pas pour ma femme... heureusement elle est morte.

DE BERNY.

Chut! j'entends quelqu'un, c'est lui! Ah! non, c'est mademoiselle Jenny!

JULES.

Un amoureux! Ah! mon ami, le cœur me bat.

AIR *de Caroline.*

Suis-moi, viens! Il nous rend visite,
Forçons-le donc à se nommer;
Il faut qu'il s'explique au plus vite;
Mais d'abord je veux l'assommer.

DE BERNY.

Jules!

JULES.

J'étouffe

ANDRÉ.

C'est un aimant, j'en suis certain ;
S'il a fait du dégât, j'espère
Que ce n'est pas dans mon jardin.

ENSEMBLE.

Allons ; viens ! Il nous rend visite.
Allez vîte, etc.

SCENE XI.

M. DE BERNY, JENNY.

JENNY.

Ah ! mon dieu ! de quoi s'agit-il donc ? André ! M. Jules ! Où vont-ils ?

DE BERNY.

Ce n'est rien, Mademoiselle. (*à part.*) Ma foi, c'est le moment de la déclaration.

JENNY, *à part.*

Maudit homme ! il est toujours là.

DE BERNY.

Mademoiselle, je suis heureux de me retrouver sur votre passage. Je le vois, vous terminiez votre promenade.

JENNY.

Oui, Monsieur, je rentrais...

DE BERNY.

Et votre lecture... ce livre charmant ! (*à part.*) Quarante-sept ! toujours à la même page.

JENNY.

AIR : *Si ça t'arrive encore.* (de la Marraine.)

Il est vrai, j'avance bien peu ;
Mais dans les romans c'est l'usage,
Lorsque je me trouve au milieu,
Je m'arrête à plus d'un passage.
L'intrigue s'embrouille, en effet,
Et le style est plus tendre,
Mais, ce qu'on dit et ce qu'on fait,
Je ne puis le comprendre.

DE [illegible].

Même air.

Il est vrai, dans plus d'un roman,
Assez fastidieux, je pense,
Il est un chapitre charmant,
Qui fait réfléchir l'innocence.
J'en conviens, ce chapitre là
Doit un peu vous surprendre...
Trop heureux l'ami qui pourra
Vous le faire comprendre !

JENNY.

Je ne comprends pas.

DE BERNY.

C'est justement là que nous en sommes. (*à part.*) Voilà ma transition. (*haut.*) Mademoiselle, j'ai à vous parler... d'une chose qui vous intéresse beaucoup.

JENNY.

Moi ! Monsieur?

DE BERNY.

Vous-même. Voici ce que c'est, Mademoiselle. (*après une courte hésitation, à part.*) Diable, c'est moins facile, à cause des ménagemens. (*haut.*) Mademoiselle, vous êtes charmante.

JENNY, *riant.*

Ah! ah! vous êtes bien bon.

DE BERNY.

Et vous concevrez sans peine, qu'on ne puisse pas vous voir sans éprouver près de vous... un amour véritable.

JENNY.

Un amour... (*riant.*) Ah! ah! vous êtes trop bon.

DE BERNY.

Ah! vous trouvez? Mais non, c'est vous qui seriez bien bonne, si vous approuviez...

JENNY.

Dame! Monsieur! est-ce que çà se peut? Quand on épouse une personne, on ne peut pas en aimer une autre.

DE BERNY.

C'est vrai. (*à part.*) Pauvre petite; pas la moindre expérience. (*haut.*) Est-ce que vous aimez M. Jules?

JENNY, *l'observant.*

Mais, Monsieur, s'il m'épouse?

DE BERNY.

Et s'il ne vous épousait pas?

JENNY, *vivement.*

Ah! j'en serais... (*se reprenant.*) bien étonnée.

DE BERNY.

C'est que... entre nous... je crois qu'avant tous ces projets de vos familles, il avait le cœur pris.

JENNY.

C'est madame de Villiers?

DE BERNY.

Justement!

JENNY.

Comment, Monsieur, après sa demande, ses promesses; M. Jules.. ? Ah! c'est bien mal à lui. (*à part.*) Quel bonheur!

DE BERNY, *mystérieusement.*

Eh bien! ne vous désolez pas; si je pouvais vous plaire, j'ai un rang dans le monde, une belle place, de la fortune, quelques talens, un peu d'esprit; je ne me vante pas, je dis ce que j'ai, c'est ma dot. Est-ce que vous ne m'aimeriez pas autant que lui pour époux?

JENNY.

Je vous aimerais mieux.

DE BERNY.

Ah! Mademoiselle! (*à part.*) J'en étais sûr! Parlez-moi de l'innocence, on s'entend tout de suite. (*à Jenny.*) Eh bien! il y a un moyen d'arranger tout cela. Je cours parler à votre père.

JENNY, *le retenant.*

Oh! pas tout de suite! parce que... vous comprenez? Il faut d'abord que M. Jules se dégage, papa sera libre, et moi aussi, et alors si quelqu'un se présente, on verra.

DE BERNY.

On verra, c'est juste. (*à part.*) Elle a des petites idées...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, Mme DE VILLIERS.

Mme DE VILLIERS.

Ah! mon dieu! que se passe-t-il donc? quelle battue fait-on dans le jardin?

JENNY.

Dans le jardin!

DE BERNY.

Rassurez-vous, mesdames, ce n'est rien.

Mme DE VILLIERS.

Un pauvre jeune homme qu'on poursuit!.. Je suis toute tremblante!..

JENNY, *à part.*

Une bêtise d'Hyacinthe! il n'en fait jamais d'autre!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JULES.

JULES.

Ah! enfin nous saurons quel est ce personnage mystérieux.

DE BERNY.

Eh bien! la chasse est-elle bonne? le tenez-vous?

JULES.

Il ne nous échappera pas.

Mme DE VILLIERS.

Ah! mon dieu! lui auriez-vous fait du mal?

JULES.

Quel intérêt vous prenez à lui, Madame.

JENNY.

Qu'est-ce donc?

JULES.

Demandez à Madame, elle vous dira peut-être...

Mme DE VILLIERS.

Moi !

JENNY, *souriant, à part.*

Ah ! je suis sauvée !

DE BERNY.

Nous expliquerez-vous ce que cela signifie ?

JULES.

Sans doute il vous l'expliquera lui-même, car il est ici. Oui, comme nous allions l'atteindre, ce petit monsieur s'est retourné tout-à-coup, et, s'adressant à moi avec une niaiserie qui était feinte...

JENNY, *à part.*

Pas du tout !

JULES.

Il a demandé à être présenté au maître de la maison.

JENNY.

A mon père ?

JULES.

Pour un objet important qui paraît l'avoir amené ici. Le mot d'amour lui est même échappé.

DE BERNY.

Ah ! diable !

Mme DE VILLIERS.

C'est singulier !

JULES.

Vous trouvez, Madame ? Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il était caché, je ne sais où, depuis hier.

DE BERNY, *riant.*

AIR *de Voltaire chez Ninon.*

Quoi ? depuis hier !... c'est fort bien.

JENNY, *à part.*

Ah ! s'il allait me compromettre !

Mme DE VILLIERS.

Vraiment, je n'y comprends plus rien.

DE BERNY.

On dit qu'en ces lieux il pénètre
Du soir au matin ? En ce cas,

C'est clair; car c'est, je le confesse,
Une heure où l'on ne se rend pas
Des visites de politesse.

(*L'orchestre commence ici la ritournelle du morceau suivant.*)

JULES.

Nous le saurons. Je n'ai pu en finir tout de suite. M. de La Roche l'a fait venir, il lui parle; mais André ne le quitte pas.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ANDRÉ, HYACINTHE.

ANDRÉ.

M. Hyacinthe Darcy demande à parler à madame de Villiers.

JENNY.

Ah!

JULES.

Justement! c'est lui!

(*Hyacinthe entre, déconcerté par la présence de tout le monde. Il salue M. de Berny, et descend à gauche.*)

DE BERNY.

AIR *final du premier acte du* Diplomate.

Hyacinthe!

JULES.

Enfin il se nomme!

MAD. DE VILLIERS.

Eh quoi! c'est donc là ce jeune homme
Que vous avez poursuivi?...
Il me demande ici?

JULES.

C'est bien lui!

DE BERNY.

C'est un de mes commis!
(*A part.*) Il paraît que Madame,
Dans mes bureaux a pris tous ses amans.

MAD. DE VILLIERS.

Expliquez-vous, Monsieur... De tout cela j'attends
Le vrai motif... de vous je le réclame.

HYACINTHE.

Pardon ! mais ces témoins...

JULES.

Voyez son embarras !...

JENNY, *à part.*

Que fera-t-il ? Je tremble !

DE BERNY.

Ils veulent être ensemble !

MAD. DE VILLIERS.

Je ne comprends pas...

DE BERNY, *à demi-voix.*

Chut ! pas un mot de plus ! Sa timide innocence
Doit ignorer surtout vos secrets.

MAD. DE VILLIERS.

Mes secrets !

JULES, *à Mad. de Villiers.*

De vos refus, je pense,
C'est la raison.
(*A Hyacinthe.*) Nous nous verrons après.
De vous retrouver, j'ai l'espoir ;
A revoir !

HYACINTHE.

A revoir !

DE BERNY.

A revoir !

TOUS.

A revoir ! à revoir !

ENSEMBLE.

HYACINTHE.

Que dire ? que faire ?...
Par un aveu sincère
Ne puis-je m'en tirer ?...

MAD. DE VILLIERS.

Quel est ce mystère ?
Je ne sais ; mais j'espère
Enfin le pénétrer !...

DE BERNY.

Après ça, j'espère

Qu'une prude sévère
Ne peut plus se montrer.

JENNY.

Ah! que va-t-il faire?
Adieu notre mystère ;
Il va tout déclarer !...

JULES.

Craignez ma colère!
Vous m'attendrez, j'espère,
Il faudra se montrer !...

ANDRÉ.

Dans tout ce mystère,
Impossible de pénétrer.

SCENE XV.

Mme DE VILLIÉRS, HYACINTHE, ANDRÉ, *dans le fond.*

(*Hyacinthe et madame de Villiers se retrouvent en face l'un de l'autre.*

Mme DE VILLIERS.

Eh bien! Monsieur!

HYACINTHE.

Eh bien! Madame!

Mme DE VILLIERS.

Je ne comprends rien à ce qui se passe.

HYACINTHE.

Ni moi non plus.

Mme DE VILLIERS.

Mais çà m'a tout l'air d'une mystification.

HYACINTHE.

Çà me fait cet effet-là. Ce Monsieur qui se fâche! est-ce que çà le regarde?

Mme DE VILLIERS.

C'est de moi qu'il s'agit, Monsieur; et je veux savoir de quel droit vous osez vous servir de mon nom?

HYACINTHE.

Pardon, Madame ; une amie de ma mère, madame Derbois, m'a dit que vous étiez si bonne!..

Mme DE VILLIERS.

Bonne! non Monsieur, je ne le suis pas, quand on m'offense! A entendre ces Messieurs, c'est de chez moi que vous vous êtes évadé secrètement!

HYACINTHE.

Oui, Madame.

Mme DE VILLIERS.

Comment! Monsieur!

HYACINTHE.

C'est-à-dire, je l'ai laissé croire, parce qu'autrement elle était compromise.

Mme DE VILLIERS.

Elle? qui donc?

HYACINTHE.

Eh bien! elle.

Mme DE VILLIERS.

Mais enfin...

HYACINTHE.

Vous ne comprenez pas que cette ruse, c'est presque convenu avec elle.

Mme DE VILLIERS.

Oh! mon dieu! aurais-je deviné? cette personne qui craint de se compromettre... qui vous a fait venir... que vous quittiez... c'est Jenny!..

HYACINTHE.

Oh! de grâce, Madame, ne parlez pas si haut! Ah! quelqu'un! je suis perdu!

Mme DE VILLIERS.

André! que fais-tu ici?

ANDRÉ.

Je fais ma consigne. On m'a dit de ne pas perdre de vue le vo...

Mme DE VILLIERS.

C'est bien. Éloigne-toi, je réponds de Monsieur.

HYACINTHE.

C'est ce brutal qui a le poignet si dur.

Mme DE VILLIERS.

Ah! préviens mademoiselle Jenny que je l'attends.

ANDRÉ.

J'y vas. Dam'... s'il arrive quelque chose...

(*Il sort.*)

HYACINTHE.

Permettez, Madame; vous ne lui direz pas...

Mme DE VILLIERS.

Rassurez-vous... Vous l'aimez?

HYACINTHE.

Mais oui... depuis trois mois... régulièrement...

Mme DE VILLIERS.

Et elle vous aime?

HYACINTHE.

Dame! j'ai lieu de le croire!...

Mme DE VILLIERS.

Ce n'est pas la première fois que vous pénétrez ainsi?

HYACINTHE.

Non... parce que... je vais vous dire... J'ai connu mademoiselle Jenny chez mademoiselle Ursule, sa tante, une vieille fille dévote, qui nous faisait de la morale.

Mme DE VILLIERS.

Mais pourquoi Jenny parait-elle consentir à épouser M. Jules?

HYACINTHE.

Ah! voilà!... Au fait, pourquoi parait-elle consentir à épouser M. Jules? Mais elle dit qu'elle a des raisons, et comme nous nous aimons toujours, en attendant... dame, je patiente!

Mme DE VILLIERS.

De sorte que c'est mademoiselle Jenny qui a conduit toute cette intrigue?... Cela promet!

HYACINTHE.

N'est-ce pas, Madame?.. elle a de l'esprit... ah! dieu! en a-t-elle!.. elle en a trop!

Mme DE VILLIERS.

En vérité, je n'en reviens pas!

AIR *du Verre.*

Quoi! c'est un masque de vertus,
Et de morale et d'innocence,

Comme en portent nos parvenus,
Et nos dames par excellence !
Puisqu'avec succès, à seize ans,
Elle est sur la route commune,
Elle ira très loin... dans un temps
Où tous les masques font fortune.

HYACINTHE.

Ah ! c'est elle...

SCÈNE XVI.

JENNY, Mme DE VILLIERS, HYACINTHE.

Mme DE VILLIERS.

Approchez, Jenny, approchez.

JENNY.

Madame, André m'a dit que vous m'attendiez, et moi, je viens vous prévenir que mon père vous demande.

HYACINTHE, *à part.*

Oh ! ce petit air câlin !

Mme DE VILLIERS.

C'est sans doute pour me faire des reproches. Vous savez si je les mérite.

JENNY, *à part.*

Elle sait tout !

HYACINTHE, *à part.*

Oh ! quels yeux ! gare l'orage !

Mme DE VILLIERS.

Jenny, vous avez des torts ; quand ils seront réparés, je vous dirai ce que j'en pense.

JENNY.

M. Hyacinthe ne vous a peut-être pas dit que c'est sous les yeux de ma respectable tante Ursule...

HYACINTHE.

Si fait ; j'ai parlé de la respectable tante Ursule.

Mme DE VILLIERS.

Eh ! qu'importe ? Mais si vous aimez Monsieur, pourquoi avez-vous déclaré tout-à-l'heure à votre père que vous épouseriez M. Jules ?

JENNY.

C'est qu'alors il vous aimait.

Mme DE VILLIERS

Mademoiselle!..

JENNY.

Et vous l'aimez aussi... oh! je m'y connais! et comme depuis quelques jours je mets tout en usage pour que vous vous aperceviez de son amour, et pour qu'il devine le vôtre, je voulais le forcer à me refuser lui-même.

Mme DE VILLIERS.

Ah! pas mal!

HYACINTHE.

N'est-ce pas, c'est pas mal?

Mme DE VILLIERS.

Mais M. de Berny, à qui vous donniez des espérances?..

JENNY.

Çà éloigne les soupçons; et mon père ne veut pas d'un homme de son âge pour gendre; ainsi je ne risque rien.

HYACINTHE.

Comme c'est calculé!

Mme DE VILLIERS.

A merveille!

JENNY.

Mais je ne sais pas comment cela se fait, M. Jules ne vous aime plus, il accepte ma main, et comme j'ai dit que je consentais...

HYACINTHE.

Allons donc! est-ce que çà se peut?

Mme DE VILLIERS.

Et quand Jules ne vous épouserait pas, vous auriez de la peine à obtenir quelque chose de M. de La Roche; il veut que son gendre ait une place.

HYACINTHE.

Je suis surnuméraire!

JENNY.

Voilà le difficile! une place! Hyacinthe n'en a pas... il a si peu de moyens!

HYACINTHE.

Hein?

Mme DE VILLIERS.

Cependant je veux que tout s'éclaircisse. Vous avez de

l'esprit, vous en avez plus que nous ; voyez-vous quelque moyen de nous tirer d'embarras?

JENNY.

Il y en a trois.

HYACINTHE, *passant près d'elle.*

Le premier?

JENNY.

C'est de nous tirer d'embarras, en vous laissant passer pour un voleur.

HYACINTHE.

Moi! pour aller à la police correctionnelle? merci. Le second moyen, s'il vous plait?

JENNY.

C'est de frapper le grand coup, de tout avouer à mon père!

HYACINTHE.

Ma foi, oui, je suis pour le grand coup... ma petite Jenny.

JENNY.

Eh bien! Monsieur, qu'est-ce que çà veut dire, ces manières-là? Mais il vaut mieux qu'il consente sans rien savoir, et pour cela, il faut l'amener tout doucement, tout naturellement, de façon qu'il ne se doute de rien...

Mme DE VILLIERS, *à part.*

Voilà une ignorante qui en sait long.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Pourriez-vous me dire où est M. de Berny?

JENNY.

Que lui veux-tu? Ce paquet est pour lui?

ANDRÉ.

Justement! c'est un gendarme qui vient de l'apporter; çà vient du Ministère, c'est timbré.

JENNY.

Attends, si j'osais... C'est M. de Berny qui doit servir notre amour.

Mme DE VILLIERS.

Prenez garde, il a de l'esprit.

JENNY.

Non, Madame, il n'en a pas.

HYACINTHE.

Eh! mais je crois l'apercevoir, il vient par ici.

JENNY.

Oui. Tandis que M. Jules m'attend sous les tilleuls, où je n'irai pas, M. de Berny doit me rejoindre dans ce pavillon.

HYACINTHE.

Un rendez-vous ici! non pas, non pas, je reste.

JENNY.

Taisez-vous; je suis la maitresse, je n'aime pas les despotes.

HYACINTHE.

Par exemple, si j'ai l'air d'un despote.

Mme DE VILLIERS.

Et que ferai-je, voyons, puisque je suis sous vos ordres?

JENNY,

Vous, Madame, voyez mon père, parlez-lui pour Hyacinthe; il sera placé, du moins je l'espère. (*à Hyacinthe.*) Et vous, suivez Madame, ou tout est perdu. Hyacinthe, mon ami, n'ai-je plus votre confiance?

HYACINTHE.

Si fait, si fait, j'y vais, j'ai confiance. (*à part.*) Comme elle va me mener!

SCENE XVIII.

Mme DE VILLIERS, M. DE BERNY, JENNY, HYACINTHE.

DE BERNY, *à la cantonade.*

Non, Monsieur, non, j'en suis bien fâché.

Mme DE VILLIERS.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

DE BERNY.

Ah! pardon, Mesdames, c'est un petit débat qui s'élève entre M. Jules et moi. J'aime une jeune personne charmante, à laquelle il avait renoncé; mais il revient sur ses pas, parce qu'il se croit joué, trahi; c'est possible, mais je l'avais prévenu.

Mme DE VILLIERS, *avec émotion.*

Ah! en effet; Monsieur, vous avez peu de confiance en moi, je le sais, vous me traitez avec injustice, et hier encore, j'entendais contre ces pauvres veuves, une de ces éternelles plaisanteries d'assez mauvais goût, qu'on abandonne maintenant avec les quolibets sur le mariage, à ces auteurs dont l'esprit ne trouve rien de mieux; mais il est des cœurs que l'on blesse ainsi, dont on peut détruire le repos, le bonheur... (*en souriant.*) Heureusement nous n'en sommes pas là; il est question de Mademoiselle, la voici, c'est à elle à vous répondre, pour moi, j'ai à m'occuper...

DE BERNY.

De M. Hyacinthe?

Mme DE VILLIERS.

Oui, Monsieur. (*bas.*) Chut! ne parlons pas ainsi devant elle, et ménageons son innocence.

JENNY.

Suivez Madame.

HYACINTHE.

Dame, il le faut bien. (*à part.*) Va-t-elle me mener!

(*Elle salue et sort.*)

SCÈNE XIX.

M. DE BERNY, JENNY, ANDRÉ.

DE BERNY, *à part.*

Oh! ce petit manége, ces grands mots, cette émotion, çà m'a presque gagné. (*à Jenny*) Enfin, Mademoiselle, je puis donc vous parler sans témoin?

ANDRÉ, *s'approchant.*

Monsieur, voici...

DE BERNY.

Eh bien! qu'est-ce que tu me veux, imbécille?

ANDRÉ.

Je ne veux rien. Je vous apporte une lettre.

DE BERNY.

Ah! bien, je sais ce que c'est; donne, et va-t'en.

ANDRÉ, *à part.*

C'est bon, malhonnête.

(*Il sort.*)

SCENE XX.

JENNY, M. DE BERNY.

DE BERNY.

Je ne vous dérange pas, j'ose l'espérer; vous le voyez, je suis fidèle au rendez-vous. Un peu de mystère, çà fait du bien, quand on en a perdu l'habitude. J'ai laissé M. Jules.....

JENNY.

Il m'attend sous les tilleuls.

DE BERNY.

Il vous attend?

JENNY.

Oui; et c'est pour ne pas m'y arrêter, que je reste ici.

DE BERNY.

Oh! je suis trop heureux! Eh bien! quoi donc? vous avez peur? vous voilà tout émue.

JENNY.

Ah! Monsieur, quand je pense que je suis seule avec vous.

DE BERNY.

Aimable petite! Allons, un peu de courage... Dites-moi, vous n'aimez pas M. Jules?

JENNY.

Je l'aimais un peu ce matin.

DE BERNY.

Et à présent?

JENNY.

Je ne l'aime plus du tout.

DE BERNY.

Je comprends; et entendre un pareil aveu en tête à tête, j'éprouve un plaisir... Vous avez raison, il ne mérite pas votre amour; il ne vous revient que faute de mieux. Moi, j'ai plus de goût, plus de tact, plus de fraîcheur dans les idées, et je vois tout de suite de quel côté est le bonheur. Ne m'aimerez-vous pas un peu?

JENNY.

Monsieur...

DE BERNY.

Oh! si vous saviez combien je vous rendrais heureuse.

JENNY, *pleurant*.

Dame, Monsieur, si papa veut me faire épouser M. Jules?.....

DE BERNY.

Il faut refuser.

JENNY.

Oh! non, je n'oserai jamais en aimer un autre sans la permission de papa. Il faudrait pour cela qu'il consentît de lui-même... S'il ne voulait plus de M. Jules...

DE BERNY.

C'est assez difficile.

JENNY.

Oui, car enfin il a une place... c'est la seule condition exigée.

DE BERNY.

C'est-à-dire, il l'aura, je l'ai promise.

JENNY.

Sans doute; et Monsieur ne veut pas manquer à sa parole. Dans les administrations, on ne manque jamais à sa parole?

DE BERNY.

Au contraire... c'est administratif.

JENNY.

En ce cas, il y aurait ce moyen.

DE BERNY.

En effet; nous le placerons une autre fois. Voyez un peu, c'est une idée toute simple qui ne m'était pas venue. (*à part.*) Il y a de l'esprit dans cette tête-là. (*haut.*) Voici la nomination à mon choix.... Je vais la garder, et plus tard...

JENNY, *vivement.*

Oh! non, il faut donner la place tout de suite, parce que tant qu'elle sera vacante, il espérerait...

DE BERNY.

Vous avez raison... je n'y pensais pas... Mais, à qui?...

JENNY.

Dame! voyez; je ne sais pas.

DE BERNY.

J'ai un neveu qui sort du collége...

JENNY.

Oh! on crierait à l'injustice.

DE BERNY.

Qu'est-ce que çà nous fait?

JENNY.

Si je me marie à un homme en place, je veux qu'il ne soit jamais injuste.

DE BERNY, *à part.*

C'est une petite femme à former. (*haut.*) Il y a bien ce nigaud d'Hyacinthe...

JENNY.

Hyacinthe! qu'est-ce que c'est que çà?

DE BERNY.

Ce jeune homme qu'on a surpris dans le jardin. Il est un peu bête.

JENNY, *le regardant.*

Est-ce qu'on a besoin d'avoir de l'esprit dans vos bureaux?

DE BERNY.

Non, pas précisément.

JENNY.

En ce cas, il est encore ici, avec madame de Villiers, et vous terminerez tout de suite.

DE BERNY.

Au fait, c'est le plus ancien surnuméraire.

JENNY.

AIR : *Du piége.*

Sans doute, il est plus d'un solliciteur,
Que protége une grande dame,
Que recommande un grand seigneur;
Mais quand le mérite réclame,
Oui, je l'espère, en couronnant ses droits,
La justice, l'indépendance,
Dans vos bureaux entreront une fois,
Mais sans tirer à conséquence.

Et puis, vous direz que le directeur général a exigé... Ah! un chef de division ne ment peut-être jamais?

DE BERNY.

Mais si fait! et puis...

AIR : *Du Fou de Péronne.*

J'aurais plus de courage
Si j'obtenais de vous,
Un seul baiser pour gage
De cet amour si doux.

Vous tremblez?... (*à part.*) c'est ce qui en fait l'agrément.

JENNY.

Il faudrait que peut-être,
Mon père eût consenti.

DE BERNY.

On peut se le permettre
Quand c'est pour un mari.

(*Il l'embrasse.*)

JENNY.

Voici une plume, de l'encre, tout ce qu'il faut.

ENSEMBLE.

DE BERNY.

Baiser de l'innocence !
C'est le premier, je pense ;
Et de ma complaisance
Cet à-compte est le prix ;
Pauvre Jules, il est pris.

(*Il écrit.*)

JENNY.

Allons, il va, je pense,
Combler mon espérance,
Et de sa complaisance
Ce baiser est le prix...
Je le tiens, il est pris.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, JULES.

JULES.

Eh bien ! moi qui attendais toujours là-bas.

JENNY, *prenant le papier.*

Monsieur me retenait.

DE BERNY.

Ah ! bonjour, jeune homme, vous voyez, nous sommes occupés.

SCÈNE XXIII ET DERNIERE.

LES MÊMES, Mme DE VILLIERS, HYACINTHE.

HYACINTHE.

C'est fini, plus d'espérance ! Ah ! Mademoiselle !

Eh bien ! est-ce qu'il veut encore m'enlever celle-là ?

Mme DE VILLIERS.

Ma chère Jenny, votre père est inexorable, il veut que votre mari ait la place.

JENNY, *donnant le papier à Hyacinthe.*

La voilà.

HYACINTHE.

Il se pourrait! cette place pour moi?

Mme DE VILLIERS.

En vérité?

JULES.

Monsieur aurait consenti?...

DE BERNY.

Mademoiselle a exigé....

JENNY, *vivement.*

Sans doute; M. de Berny est un ami de ma famille; il sait que vous aimez madame de Villiers...

AIR *du Fou de Péronne.*

Sans place, sans fortune,
On vous épouserait;
Mais si j'en gagnais une
Pour Monsieur... que voilà,
On vient de me promettre
Que je serais à lui.

DE BERNY.

Hein? plaît-il? Ah! çà, est-ce que par hasard, je serais un imbécille? Vous vous êtes permis de me...

JENNY.

On peut se le permettre
Quand c'est pour un mari.

DE BERNY.

C'est gentil!

ENSEMBLE.

Morbleu, quelle innocence!
Quoi! de ma confiance,
Et de ma complaisance,
Voilà donc tout le prix!
On me tient, je suis pris.

MAD. DE VILLIERS.

Il est fou, je pense!
De son expérience,
Et de sa naïveté,
Il a reçu le prix;
Je devine, il est pris.

JENNY.

Ce brevet va, je pense,
Combler son espérance,
Et de sa complaisance,
Un baiser fut le prix;
Je le tiens, il est pris.

JULES.

Morbleu! quelle innocence!
De son expérience,
Et de sa complaisance,
Il a reçu le prix;
Je devine, il est pris.

HYACINTHE.

A la fin on avance;
De mon travail, je pense,
Voilà la récompense.
Du zèle d'un commis,
Ce brevet est le prix.

JULES, *à madame de Villiers.*

Comment, c'était pour Mademoisellle! Ah! Madame, me pardonnerez-vous?

Mme DE VILLIERS.

Oui, je vous pardonne, et si vous saviez combien il m'en a couté de vous chagriner ainsi! (*à M. de Berny.*) Oui, Monsieur, avant de connaître son amour, je l'aimais; du moins, je le crois. Mais je sacrifiais mes espérances à l'intérêt de deux familles qui ont de l'amitié pour moi. Cette femme que vous traitiez avec tant de rigueur allait s'éloigner, plutôt que de troubler la paix de cette maison, si le hasard ne m'eût révélé le secret de ces jeunes gens, (*en souriant.*) dont vous venez d'assurer le bonheur de si bonne grâce.

JULES.

Ah! mon ami, je vous remercie de ce que vous avez fait pour eux.

HYACINTHE.

Oui, je n'oublirai jamais que vous savez rendre justice au travail et à l'ancienneté.

JENNY.

Quoique la justice ne soit pas plus de rigueur que l'esprit dans les bureaux de Monsieur.

DE BERNY.

C'est bien. (*à part.*) Encore une qui se moque de moi. Avec mon expérience, me voilà mystifié; et c'est ce petit serpent... Ah! les demoiselles, les femmes, les veuves, toutes ces dames se ressemblent. (*regardant madame de Villiers.*) Je ne sais pas si je n'aimerais pas mieux... (*haut.*) Bah! je resterai garçon.

JENNY, *le regardant.*

Vous ferez bien.

VAUDEVILLE.

AIR : *Amis, la matinée est belle.* (De la Muette.)

MAD. DE VILLIERS.

D'une apparence mensongère,
Nous sommes dupes quelquefois;
Souvent la vertu qu'on révère,
Est le talent des plus adroits.
De vos Agnès, de vos Lucrèces,
Messieurs, parlez bas,
De vos ruses, de vos finesses,
Messieurs, parlez bas,
Ou les leçons ne vous manqueraient pas.

DE BERNY.

O vous, qui veillez sur la France,
Songez bien qu'il faut protéger
Son honneur, son indépendance,
Chez elle comme à l'étranger.
Si vous élevez le mérite,
L'intrigue est à bas,
Et Tartuffe, s'il s'en irrite,
Sera mis au pas,
Car les amis ne vous manqueront pas.

JULES.

Vous, dont le Champagne enlumine
La brillante rotondité,
Pauvres gens, qui criez famine
Entre la truffe et le pâté,
Vous, quoiqu'à la disgrâce en butte,
Toujours gros et gras,
Du destin qui vous persécute,
Parlez, parlez bas,
Car vos malheurs ne vous maigriront pas.

HYACINTHE.

Commis, et vous, surnuméraires,
Dont le gousset est peu sonnant,
Clercs d'avoués, clercs de notaires,
A qui Paris semble si grand,
Le siècle marche en diligence,
N'usez plus vos pas;
Si le Wisky de l'opulence
Vous manque ici bas,
Les *Omnibus* ne nous manqueront pas.

JENNY, *au public.*

Pour obtenir de l'indulgence,
Soyons modestes, mes amis;
On doit avec grandeur, je pense,
Traitez ceux qui se font petits.
Du mérite de votre pièce,
Auteurs, parlez bas;
De nos talens, de notre adresse,
Acteurs, parlons bas,
Car le Public ne nous manquerait pas.

FIN.

Qui se trouvent chez le même Libraire.

Le Défunt et l'Héritier, vaudeville en un acte, par MM. Mélesville et Dumersan..... 1 50
Le Voile Bleu, folie-vaudeville en un acte, par MM. Dulong et Léopold..... 1 50
La Jeune Fille et la Veuve, vaudeville en un acte, par MM. Bayard et Chabot..... 1 50
Le Forçat libéré, mélodrame en trois actes, par MM. Maréchalle et Charles Hubert..... 1 50
Desrues, mélodrame en trois actes, par MM. St.-Amand, Jules Dulong et Léopold..... 2 »
La Maison du Rempart, comédie historique en 3 actes, mêlée de vaudeville, par M. Mélesville. 2 »
L'Art de se faire aimer de son mari, vaudeville en trois actes, par MM. Xavier, de Villeneuve et Dupeuty..... 2 »
La demoiselle et la paysanne, comédie en un acte, par MM. Varez et Théodore..... 1 50
La Grande Duchesse, vaudeville en un acte, par MM. Dupeuty et de Villeneuve..... 1 50
Avant, Pendant et après, esquisses historiques en trois actes, par MM. Scribe et de Rougemont. 3 »
Le Comte Ory, opéra en 2 actes, par MM. Scribe et Poirson..... 2 »
Henri IV en famille, vaudeville en un acte, par MM. de Villeneuve et Venderburch..... 2 »
Les Poletais, vaudeville en deux actes, par MM. de Villeneuve et Dupeuty..... 2 »
La muette de Portici, opéra en cinq actes, par MM. Scribe et Delavigne..... 2 »
La Reine de seize ans, vaudeville en deux actes, par M. Bayard..... 2 »

LES

BÊTISES DE L'ANNÉE,

OU

LE CONFISEUR DRAMATIQUE,

REVUE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. BRAZIER, CARMOUCHE ET DE COURCY,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 29 DÉCEMBRE 1828.

PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

COUR DES FONTAINES, N°. 7;

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,

PALAIS-ROYAL RUE SAINT-HONORÉ, N°. 210,

près le Théâtre-Français.

1829.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
AZUCARILLOS, confiseur, à l'enseigne du *Berger infidèle*.....	M. LEPEINTRE JEUNE.
CHICOTIN, son fils, garçon confiseur.....	M. ARNAL.
M. BAPTISTE, Md. papetier...	M. BERNARD-LÉON.
UN MEDECIN, MÉPHISTOPHELES DESRUES, ancien scélérat.....	M. LEPEINTRE AINÉ.
M. POLDER.....	M. FONTENAY.
M. TOM-WILD.....	M. DEROUVÈRE.
Mlle PAPILLONI.....	Mlle NADEJE.
Mlle ANGÉLINA, maîtresse en fait d'armes.....	Mlle BROHAN.
Mlle HERMINIE, son prévôt.....	Mlle MICHELOT.
AGATHE, GEORGETTE, grisettes de la *Semaine des Amours*.....	Mlles OLIVIER. Mlle VILLEMIN.
UN APOTHICAIRE.....	M. ARMAND.
M. CARBONNEL.....	M. [illegible]LIEN.
UN PETIT MÉMOIRE.....	Le petit LEPEINTRE.
LA CONTEMPORAINE.....	Mme BODIN.

Pièces de Théâtre.
Grisettes.
Mémoires.
Diablotins.

La scène se passe à Paris, en décembre 1828.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON
The Gît-le-Cœur, n°. 7.

BÊTISES DE L'ANNÉE.

Le Théâtre représente la boutique d'un confiseur, garnie de boîtes à bonbons, pots de confitures, bouteilles de sirop, bustes, voitures, et grotesques en sucre. Dans le fond, une porte, à gauche, une autre porte conduisant au laboratoire; à droite, une fenêtre avec un rideau.

SCÈNE PREMIÈRE.

AZUCARILLOS, *seul, à la cantonade, en sortant du laboratoire.*

Allons, chaud, chaud, chaud!... faites réfroidir vos confitures, passez à l'alambic vos liqueurs des îles; je veux éclipser même le fameux Pomerel de la rue Montesquieu. (*en scène*) Je veux mettre en bonbons tout ce qui a paru en 1828 de remarquable dans tous les genres, même dans le genre ennuyeux, et nous avons eu dans ce genre-là des choses très-remarquables. J'ai l'idée de couler en sucre toutes les célébrités de l'époque, à l'instar des statues que l'on vient de placer sur le pont Louis XVI; seulement dans une plus petite dimension.

AIR : *Que d'inventions nouveaux.*

Je rends justice aux grands travaux
Des artistes qui, d'âge en âge,
Et des savans, et des héros,
En marbre font vivre l'image.
Pourtant, je n' crains pas les sculpteurs ;
Nos bustes en valent bien d'autres ;
Car bien souvent on critique les leurs
Et toujours on goûte les nôtres.

SCENE II.

AZUCARILLOS, CHICOTIN.

CHICOTIN, *sortant du laboratoire, en léchant ses doigts.*

Elle sera joliment bonne la gelée de pommes de Rouen! Dieu! qu'on la fait bien à Paris!

AZUCARILLOS.

Arrive ici, gourmand.

CHICOTIN.

Tiens, un chef goûte ses sauces; ma passion, c'est la marmelade; je trouve que les petits enfans sont heureux, et je me rappelle que j'étais enchanté d'être petit, à cause des tartines.

AZUCARILLOS.

Tu me diras d'où tu viens?

CHICOTIN.

J'ai été, comme vous me l'aviez dit, voir les journaux de la capitale, pour les prier d'annoncer que la célébrité sera décernée à tout ce qui en vaudra la peine, soit par la structure des bonbons, soit par la poésie des devises, soit enfin par les peintures ou les lythographies qui orneront les enveloppes de toutes les friandises provenant des magasins du fameux Azucarillos, nouvellement arrivé à Paris, premier confiseur-distillateur de toutes les Espagnes, chocolatier de l'Infante...

AZUCARILLOS.

Tu n'a pas oublié fournisseur breveté de l'Inquisition, pour les confitures?

Il y a quelques siècles qu'il n'est pas voulu de l'Inquisition...

C'est égal; on t'a bien promis d'insérer la note ?

Oui, papa.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Quel triomphe pour le boutique !
Demain d'abord, papa, j'en réponds,
Dans une feuille politique,
L'analyse de vos bonbons.
Et les journaux littéraires
Toute un' colonn' vous y sera donnée,
Entre un article sur les dents, sur les yeux,
Le compt' rendu d'un pédicur' fameux
Et la critique raisonnée
De la pommade pour faire pousser les cheveux.

AZUCRILLOS.

C'est très-bien; aujourd'hui les grands journaux sont dans la couleur des Petites-Affiches, c'est avantageux pour les industriels.

AIR *du Premier de la classe.*

Tout's les feuilles périodiques,
Naguère encor, pour notre bien,
Ne regardant pas aux critiques,
Nous disaient des sottis's pour rien.
Maint'nant, tout l' mond' leur paraît digne
D'avoir de la célébrité;
Ils donnent l'immortalité...
A trente sous la ligne.

Avec cela mes prospectus qui se distribuent dans les passages, je ne tarderai pas à recevoir des visites...

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN MÉDECIN *élégant*.

LE MÉDECIN, *déclamant*.

A travers les vitraux du monument gothique,
La lune, vierge encor, de son disque argenté,
Sur les voiles du soir, épandait sa clarté...
Alors, sur un ton prophétique,
Le chat-huant hurla...

CHICOTIN.

Ah! vous voilà M. le docteur?

AZUCARILLOS.

Comment! un médecin qui déclame des vers...

LE MÉDECIN.

C'est le poème d'un de mes amis... D'après la nouvelle poétique, je suis en relation avec un grand nombre de littérateurs de l'époque... c'est chez moi qu'ils viennent chercher des inspirations.

AZUCARILLOS.

Chez un médecin?..

LE MÉDECIN.

Oui, des sujets de pièce!.. les auteurs ne font plus que des ouvrages d'infirmes... c'est une épidémie!.. aujourd'hui c'est la mode.

AIR : *Haïr est une folie.*

De toutes les maladies
Il faut chanter les effets;
Il faut lire les essais
D'Alibert ou de Broussais,
Qu'ils ont d'heureuses saillies!
Il faut avoir un docteur
Pour son collaborateur
Ils ont des sujets fertiles,
Aussi, chaque auteur malin,
Pour faire des vaudevilles
A choisi son médecin.

Je viens, au nom de la littérature médicale, vous supplier

de renoncer au genre classique dans vos devises, et de mettre un peu de romantique dans vos dragées...

CHICOTIN.

Par exemple, je ne suis pas classique, moi, je n'ai pas fait mes classes.

LE MÉDECIN.

Voyons, mon bonhomme, vous me paraissez un peu vieux, un peu en retard. Qu'est-ce que vous nous préparez pour cette année?

AZUCARILLOS.

Oh! j'ai de grands projets, tenez, j'ai déjà moulé quelques grands génies... des auteurs du siècle de Louis XIV.

(*Il lui montre quelques bustes.*)

LE MÉDECIN.

Ah! quelles perruques!

AZUCARILLOS.

Dame! la coiffure du temps, Molière, Racine... Voltaire, l'honneur du Parnasse...

LE MÉDECIN.

Qu'est-ce qui a parlé de Parnasse?

CHICOTIN, *se retournant.*

Ce n'est pas moi, je m'en défends.

LE MÉDECIN.

C'est vous, mon vieux? Vous êtes bien Pompadour... Il n'y en a plus, mon brave... Il est entêté!.. il tient encore à sa vieille mythologie.

AZUCARILLOS.

Cependant, monsieur le docteur, les Muses, Thalie, Melpomène?..

LE MÉDECIN.

Ah! ah! ah!.. C'est mort... nous sommes dix qui avons changé tout çà.

AIR: *C'est bien le plus joli corsage.*

Aux Français demandez Thalie,
Et vous verrez qu'elle n'est plus...
Au vaudeville, je vous prie,
Peut-on se croire chez Momus?
De plus, à Feydeau, c'est probable,
D'Euterpe, le règne est passé.
Même à l'Opéra, plus de fable,
Vénus et l'Amour sont au diable,
Et Jupiter est enfoncé.

CHICOTIN, *s'apitoyant.*

Ah! ce pauvre Jupiter, ça me fait de la peine...

(*Ruburnelle.*)

LE MÉDECIN.

Tenez, voici justement quelques chef-d'œuvres de la nouvelle école... Vous allez admirer les produits de notre industrie.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, YELVA ET LA MUETTE DE PORTICI, *un rouleau de musique à la main.*

LE MÉDECIN.

AIR : *Gai Coco.*

Voilà, de mes suiettes,
Deux des plus gentillettes;

(*Elles font des gestes.*)

Ce sont les deux muettes
Yelva
Et Fenella.

AZUCARILLOS.

Quel geste plein d'emphase!

LE MÉDECIN.

C'est leur plus belle phrase;
L'une vient du Gymnase,
L'autre, de l'Opéra.

AZUCARILLOS.

Quoiqu'un peu romantique,
L'une est très-dramatique;
L'autre est académique.
Quel est c' livre magique
Qui lui donne un maintien?

LA MUETTE DE PORTICI.

Monsieur, c'est ma musique,
Sans ça, je n' dirais rien.

(*Elles se rangent sur un côté du théâtre.*)

Autre maladie : *la Perle de Mariembourg.*

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA PERLE DE MARIEMBOURG, UN VIEUX GÉNÉRAL.

(*L'orchestre joue l'air : Vous êtes belle, vous, etc. On voit une femme habillée en malade, et conduisant un général*

CHICOTIN.

Tiens, elle est malade !

LE MÉDECIN.

Elle est même enterrée.

CHICOTIN.

Pourquoi donc qu'elle a pris un voile ?

LE MÉDECIN.

C'est inutile, personne n'était venu pour la voir.

AZUCARILLOS.

Qu'elle aille se cacher bien vite. Allez vous cacher, ma belle. Renvoyez l'autre aux Quinze-vingts, et montrez-moi quelque chose de plus gai.

LE MÉDECIN.

Vous voulez de la gaîté ? Entrez, monsieur Chose.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA PESTE DE MARSEILLE, *représentée par un homme au teint jaune, enveloppé d'un grand manteau.*

(*L'orchestre joue l'air :* Une fièvre brûlante.)

AZUCARILLOS.

Quelle est cette horrible figure ?

LE MÉDECIN.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel, en sa fureur,

Inventa pour punir les crimes de la terre
La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom...

CHICOTIN, *effrayé.*

Un pestiféré!.. oh! là là!

(*Il se bouche le nez.*)

LA PESTE.

Oui, tron de l'air!.. je suis *la Peste de Marseille!*

AZUCARILLOS.

Que la peste t'étouffe!

LE MÉDECIN.

Approchez, Valentine!.. Si cela ne vous plaît pas, vous serez bien difficile.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VALENTINE, *toussant.*

CHICOTIN.

Elle tousse toujours...

LE MÉDECIN.

C'est la coqueluche... la coqueluche du théâtre des Nouveautés. (*enchanté.*) Maintenant, mon ami, vous allez voir le plus joli petit enragé... un hydrophobe de sept ans, un enfantillage pour M. Comte...

AZUCARILLOS, *en colère.*

Ah! ma foi...

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Votre folie est par trop forte...

LE MÉDECIN.

Mais nous prouvons le dicton général :
Pégase est un cheval qui porte
Tous les auteurs à l'hôpital.
Pour l'Hipocrène ils ont la limonade,
A Charenton est le sacré vallon,
Et pour les neuf sœurs d'Apollon
Nous avons les garde-malades.

Allons, venez, bonnes pièces; non, je veux dire mauvais sujets...

(*Le médecin et les pièces de théâtre sortent en chantant.*)

Pégase est un cheval qui porte
Les théâtres à l'hôpital.

BAPTISTE, *dans la coulisse.*

Où est-il? où est-il? ce cher Azucarillos?

CHICOTIN.

Papa, c'est M. Baptiste, le papetier.

SCÈNE VIII.

AZUCARILLOS, CHICOTIN, M. BAPTISTE.

(*Il a un col de chemise et une cravate en papier; il donne la main à un petit garçon et à une petite fille habillés en papier.*)

BAPTISTE.

Bonjour, mon agréable confiseur. Vous m'avez fait demander, me voilà.

(*Il arrange son col et sa cravate.*)

AZUCARILLOS.

C'est bienheureux! depuis quinze jours que je vous attends. Vous êtes sûrement venu en omnibus?

BAPTISTE.

Jamais!

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.*

Mon cher Mousieur, dans ces voitures-là,
Presque jamais on ne trouve de place;
Car, en chemin, c'est à qui les prendra.
On y reçoit des gens de toute classe.
Moi qui n'aime pas, au surplus,
Les endroits où la foule abonde,
Pour éviter un tel abus,
J'irai dedans lorsque les omnibus
Ne seront plus pour tout le monde.

Ah çà, voyons, que vous faut-il pour le moment?

AZUCARILLOS.

Cent rames de papier, pour mes vers, mes comédies!

BAPTISTE.

Du papier! ah çà, d'où sortez-vous? où vivez-vous depuis la semaine dernière, nous n'en tenons plus.

CHICOTIN, *surpris.*

Vous ne tenez plus de papier!..

AZUCARILLOS, *de même.*

Comment, vous qui aviez la fourniture de deux ministères; vous, dont le magasin était l'arsenal de la bureaucratie?..

BAPTISTE.

Çà n'allait plus, mon cher; les employés sont trop économes : aussi maintenant je vends du linge.

CHICOTIN.

Vous êtes lingère?...

BAPTISTE.

Jusqu'à présent on a fait du papier avec du linge : nous faisons du linge avec du papier.

AIR : *Si vous aimez la danse.*

L'industrie est si grande,
Que l'on fait du Courtrai
De la demi-Hollande,
Avec de l'Aunonay;
Un' batiste admirable
Avec du beau vélin,
Et du linge de table (*bis.*)
Avec du grand raisin.

CHICOTIN, *ricanant.*

Ah! je comprends, avec le papier gris, vous faites des torchons de cuisine.

AZUCARILLOS.

Par exemple, voilà une drôle d'invention!

(*Chicotin examine le col et la cravate de M. Baptiste.*)

BAPTISTE.

Prends donc garde, tu vas me chiffonner ma cravate.

CHICOTIN.

Dites donc, papa, M. Baptiste qui a une cravate de papier.

BAPTISTE.

Faux col en vélin et cravate en papier de soie... et quand les jabots reviendront, nous en ferons avec du papier brouillard.

(Il tire de sa poche une feuille de papier.)

AZUCARILLOS.

Et le mouchoir aussi!...

BAPTISTE.

En papier à vignettes; çà remplace les mouchoirs brodés... c'est habile...

CHICOTIN.

Çà change-t-il au blanchissage?

BATISTE.

Fi donc! nous ne connaissons plus cela... toujours de la toile neuve! six liards la douzaine, et on vous la reprend pour un sou. C'est si beau du beau linge! il n'y a rien de plus comme il faut!

CHICOTIN.

Ah çà, et les papiers peints, qu'est-ce qu'on en fera?

BAPTISTE.

Mais nous pourrons bien en faire des robes de fantaisies, et des volans avec les bordures.

AIR : *Dans la vigne à Claudine.*

Çà vaut la perkaline,
Çà s'ra chaud pour l'hiver.

CHICOTIN.

J'aurai pour ma cousine,
Un' robe en papier vert;
Puis à ma sœur cadette,
A qui j' dois un cadeau,
J' veux donner un' douillette
A quinz' sous le rouleau.

AZUCARILLOS.

C'est une superbe invention; je parlerai de cela.

BAPTISTE, *à la petite.*

Rosalie, viens montrer ta belle robe à Monsieur... et toi, Zizet, fais voir ton bel habit...

AZUCARILLOS.

Qu'ils sont gentils... Mangez des diablotins, mes petits anges.

(*Les enfans jouent dans le fond et mangent des bonbons.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, M. CARBONNEL.

(*Il a des boutons, des boucles et des bagues en diamans.*)

CHICOTIN.

Papa, encore une découverte.

AZUCARILLOS.

Fais-là entrer.

CHICOTIN.

C'est un monsieur qui s'appelle M. Carbonnel; il dit qu'il est fabricant de diamans.

CARBONNEL.

Monsieur, je vous apporte le résultat de mes expériences chimiques, vous n'êtes pas sans avoir lu dans les journaux que l'on est parvenu à faire des diamans avec du charbon.

AZUCARILLOS.

Des diamans avec du charbon!

BAPTISTE.

C'est sans doute encore par le moyen de la vapeur?

CARBONNEL, *montrant deux diamans qu'il porte à sa chemise.*

Non, Monsieur... non... Voulez-vous me faire le plaisir de jeter un coup-d'œil sur mes deux boutons de chemise.

CHICOTIN.

Ah! les beaux brillans.

BAPTISTE.

Ils sont bien blancs.

CARBONNEL, *montrant deux charbons qu'il tire d'un écrin.*

Voilà les deux pareils.

CHICOTIN.

Mais c'est deux fumerons.

(Baptiste montre à Chicotin les jambes de Carbonnel.)

CHICOTIN.

Non, je parle de ceux-ci.

CARBONNEL.

Entendons-nous, ce n'est que la matière brute, çà a besoin d'être travaillé, il faut que le lapidaire passe là-dessus.

BAPTISTE.

Pourquoi ne ferait-on pas des diamans avec du charbon? on fait bien du pain à la mécanique.

AZUCARILLOS.

Ah oui, tiens, cette petite voiture verte qui se promène dans Paris.

CHICOTIN

Au moins à présent les pauvres mitrons iront se coucher.

BAPTISTE.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Pour eux c'est une bonne aubaine,
Les boulangers, sans contredit,
Auront tous beaucoup moins de peine,
Et n'auront pas moins de profit.
Au pain, fait d'après ces usages,
Les consommateurs de Paris
Trouveront bien des avantages,
Et n'y trouveront plus de cricris.

CHICOTIN.

Alors les boulangers quitteront la cotte. Ils vont prendre l'habit noir, peu en rapport avec la farine; mais c'est égal, je savais çà, moi, et j'ai fait une devise là-dessus...

Le garçon boulanger, à vos regards surpris,
En soldat écossais n'ira plus dans Paris;
Quand il sera vêtu comme un fils de famille,
La mère en permettra le coup-d'œil à sa fille.

BAPTISTE.

Mon ami, il faut me faire cadeau de votre devise; faites-moi le plaisir de me la transcrire sur un coin de mon mouchoir.

CHICOTIN.

Avec plaisir.

BAPTISTE.

Laissez marcher les inventions... les entreprises... N'avons-nous pas les coussins remboursés avec l'air? les étoffes imperméables, dont on pourra faire des bouteilles. Où est donc le mal de mettre à la portée de toutes les bourses les agrémens de la vie? Qu'est-ce qui vous dit qu'un jour nous n'aurons pas des petits diamans à cinq sous.

CHICOTIN.

AIR : *L'amour ainsi qu' la nature.*

Pour donner à sa future
Des pierr' fin's, une parure,
Au lieu d'aller chez l'jouallier,
On ira chez l'charbonnier.
Les femm's obtiendront sans peine
Des diamans en cadeaux;
Puisqu'on les f'sait par douzaine,
Et Qu'on les f'ra par boisseaux.

BAPTISTE.

Adieu, mon cher; je vais aller porter six rames de serviettes, trois mains de chemises, et cinq cahiers de mouchoirs de poche.

Les enfans se disputent.

Veux-tu finir, gourmand. Papa, Zizet me mange mes bonbons.

(*Le petit garçon déchire la robe de papier de sa sœur, et la petite fille déchire l'habit de son frère.*

BAPTISTE.

Ah! les malheureux! au moment où je vante la solidité de mes étoffes. (*au confiseur.*) Ne pourriez-vous me prêter deux pains à cacheter... pour faire une simple reprise? Venez ici; polissons. (*Il colle des pains à cacheter sur la veste et sur la robe des enfans.*) Là... pour aller jusqu'à la maison... à moins d'une averse.

(*Chicotin les reconduit.*)

Musique sombre.

SCÈNE X.

AZUCARILLOS, POLDER, TOM-WILD, *comme les bourreaux de la Gaîté et de l'Ambigu.*

TOM-WILD, *à sa voix terrible.*

Arrive donc, Polder.

POLDER.

Je vous suis, camérade. Tom-Wild ne brusquez pas un malheureux vieillard.

AZUCARILLOS, *à part.*

Voilà des pratiques que je ne connaissais pas encore. (*haut.*) Que désirent ces Messieurs?

TOM-WILD, *criant.*

Des bonbons!...

AZUCARILLOS.

C'est bon. Ne criez pas si fort.

POLDER.

Je vous demande pardon pour l'organe de mon camarade.

AZUCARILLOS.

Enfin, que demandez-vous?

TOM-WILD.

Une chaise!

POLDER.

Brave homme, j'arrive d'Amsterdam en Hollande, et mon ami descend des montagnes de l'Ecosse, par delà les mers... nous avons fait la route ensemble, et nous tombons de fatigue et de lassitude.

TOM-WILD.

Nous ne sommes tombés ni l'un ni l'autre.

POLDER.

Ne pourriez-vous me donner un siége pour reposer ma tête affaiblie par l'âge et la douleur.

AZUCARILLOS, *lui offrant un tabouret.*

Tenez, asseyez-vous là.

POLDER, *à Tom-Wild.*

Le tabouret... quelle humiliation... (*haut*) Homme vertueux, je n'oublierai jamais la manière noble et délicate avec laquelle vous m'avez fait asseoir... que le Ciel vous le rende!

TOM-WILD.

Ah! çà, il n'y a donc personne ici pour me servir?... (*il frappe sur le comptoir avec sa canne.*) Vous n'avez donc pas de garçon?

AZUCARILLOS.

Pardonnez-moi, Monsieur, j'ai un garçon qui est mon fils.

POLDER.

Heureux père!... il est sans doute entendu au commerce?

AZUCARILLOS.

Il doit me succéder un jour.

POLDER.

Vous succéder!

AZUCARILLOS.

Ne faut-il pas qu'un fils fasse l'état de son père.

POLDER, *avec un soupir.*

L'état de son père..., cela dépend...

TOM-WILD.

Quand vous aurez fini, vous me servirez peut-être?... Servez-moi, ou craignez ma vengeance....

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CHICOTIN, *arrivant avec des paquets de bonbons.*

CHICOTIN.

Qu'est-ce qui crie donc comme çà dans le magasin? (*il reconnaît Tom-Wild, laisse tomber tous ses paquets, et passe près de Polder, qu'il prend pour son père.*) Papa!

POLDER.

Ma fille!...

CHICOTIN, *effrayé.*

Dieux! qu'est-ce que je vois là... Ah! mon papa, mon papa! avec qui parlez-vous là?

AZUCARILLOS.

Eh bien! quoi?

CHICOTIN.

Savez-vous qui vous avez chez vous? çà fait frissonner, venez par ici.

AZUCARILLOS.

AIR : *Tenez, moi je suis un bonhomme.*

Ah! çà, tu t'expliqu'ras peut-être?

CHICOTIN.

Papa, je sais ce que je vois,
Ils sont aisés à reconnaître,
Quoiqu' je n' les ai vus qu'une fois.
Ce p'tit là c'est un grand artiste,
Qu'à l'Ambigu l'on a cité...
Et c't'autr' là bas qu'a l'air triste,
C'est le bourreau de la Gaîté.

AZUCARILLOS.

Tu fais bien de me dire çà... heureusement que j'ai été honnête avec eux.

CHICOTIN, *bas.*

On ne sait pas ce qui peut arriver.

AZUCARILLOS, *à Chicotin.*

Hein? qu'est-ce que tu dis donc? (*haut, s'efforçant de sourire.*) Allons, Chicotin, mon fils, sers ces Messieurs.

POLDER.

Votre fils!... vous pouvez lui donner ce nom sacré... Et moi aussi, j'ai une fille, toujours la même depuis vingt-cinq ans. Souffrez que je vous raconte mes malheurs. Imaginez-vous... (*ici Desrues paraît au fond du théâtre.*) Ciel! que vois-je! Tom-Wild, regarde... l'infâme Desrues.

TOM-WILD.

C'est lui... il ne m'échappera pas!

POLDER.

Tu aurais la cruauté!... Ah! c'est dans ton sein que palpite le cœur d'un bourreau!

Inventa pour punir les crimes de la terre
La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom...

CHICOTIN, *effrayé.*

Un pestiféré!.. oh! là là!

(*Il se bouche le nez.*)

Oui, tron de l'air!.. je suis la *Peste de Marseille!*

Que la peste t'étouffe!

LE MÉDECIN.

Approchez, Valentine... Si cela ne vous plaît pas, vous serez bien difficile.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VALENTINE, *toussant.*

CHICOTIN.

Elle tousse toujours...

LE MÉDECIN.

C'est la coqueluche... la coqueluche du théatre des Nouveautés. (*enchanté.*) Maintenant, mon ami, vous allez voir le plus joli petit enragé... un hydrophobe de sept ans, un enfantillage pour M. Comte...

AZUCARILLOS, *en colère.*

Ah! ma foi...

AIR ; *Vaudeville de Turenne.*

Votre folie est par trop forte...

LE MÉDECIN.

Mais nous prouvons le dicton général :
Pégase est un cheval qui porte
Tous les auteurs à l'hôpital.
Pour l'Hippocrène ils ont la limonade,
A Charenton est le sacré vallon,
Et pour les neuf sœurs d'Apollon
Nous avons les garde-malades.

Allons, venez, bonnes pièces ; non, je veux dire mauvais sujets...

(*Le médecin et les pièces de théâtre sortent en chantant.*)

Pégase est un cheval qui porte
Les théâtres à l'hôpital.

BAPTISTE, *dans la coulisse.*

Où est-il? où est-il? ce cher Azucarillos?

CHICOTIN.

Papa, c'est M. Baptiste, le papetier.

SCÈNE VIII.

AZUCARILLOS, CHICOTIN, M. BAPTISTE.

(*Il a un col de chemise et une cravate en papier; il donne la main à un petit garçon et à une petite fille habillés en papier.*)

BAPTISTE.

Bonjour, mon agréable confiseur. Vous m'avez fait demander; me voilà. (*Il arrange son col et sa cravate.*)

AZUCARILLOS.

C'est bienheureux! Depuis quinze jours que je vous attends. Vous êtes sûrement venu en omnibus?

BAPTISTE.

Jamais!

AIR: *Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.*

Mon cher Mousieur, dans ces voitures-là,
Presque jamais on ne trouve de place;
Car, en chemin, c'est à qui les prendra.
On y reçoit des gens de toute classe.
Moi qui n'aime pas, au surplus,
Les endroits où la foule abonde,
Pour éviter un tel abus,
J'irai dedans lorsque les omnibus
Ne seront plus pour tout le monde.

Ah çà, voyons, que vous faut-il pour le moment?

AZUCARILLOS.

Cent rames de papier, pour mes sacs, mes cornets!

BAPTISTE.

Du papier! ah çà, d'où sortez-vous? où vivez-vous depuis la semaine dernière, nous n'en vendons plus.

CHICOTIN, *surpris.*

Vous ne tenez plus de papier!..

AZUCARILLOS, *de même.*

Comment, vous qui aviez la fourniture de deux ministères; vous, dont le magasin était l'arsenal de la bureaucratie?..

BAPTISTE.

Çà n'allait plus, mon cher; les employés sont trop économes: aussi maintenant je vends du linge.

CHICOTIN.

Vous êtes lingère?..

BAPTISTE.

Jusqu'à présent on a fait du papier avec du linge: nous faisons du linge avec du papier.

AIR: *Si vous aimez la danse.*

L'industrie est si grande,
Que l'on fait du Courtrai
De la demi-Hollande,
Avec de l'Annonay;
Un' batiste admirable
Avec du beau vélin,
Et du linge de table (*bis.*)
Avec du grand-raisin.

CHICOTIN, *ricanant.*

Ah! je comprends, avec le papier gris, vous faites des torchons de cuisine.

AZUCARILLOS.

Par exemple, voilà une drôle d'invention!

(*Chicotin examine le col et la cravate de M. Baptiste.*)

BAPTISTE.

Prends donc garde, tu vas me chiffonner ma cravate.

CHICOTIN.

Dites donc, papa, M. Baptiste qui a une cravate de papier.

BAPTISTE.

Faux col en vélin et cravate en papier de soie... et quand les jabots reviendront, nous en ferons avec du papier brouillard.

(Tirée de sa poche une feuille de papier.)

AZUCARILLOS.

Et le mouchoir aussi!...

BAPTISTE.

En papier à vignettes; çà remplace les mouchoirs brodés... c'est habillé...

CHICOTIN.

Çà change-t-il au blanchissage?

BATISTE.

Fi donc! nous ne connaissons plus cela... toujours de la toile neuve! six liards la douzaine, et on vous la reprend pour un sou. C'est si beau du beau linge! il n'y a rien de plus comme il faut!

CHICOTIN.

Ah çà, et les papiers peints, qu'est-ce qu'on en fera?

BAPTISTE.

Mais nous pourrons bien en faire des robes de fantaisies, et des volans avec les bordures.

AIR : *Dans la vigne à Claudine.*

Çà vaut la perkaline,
Çà s'ra chaud pour l'hiver.

CHICOTIN.

J'aurai pour ma cousine,
Un' robe en papier vert;
Puis à ma sœur cadette,
A qui j' dois un cadeau,
J' veux donner un' douillette
A quinz' sous le rouleau.

AZUCARILLOS.

C'est une superbe invention; je parlerai de cela.

BAPTISTE, *à la petite.*

Rosalie, viens montrer ta belle robe à Monsieur... et toi, Zizet, fais voir ton bel habit...

DESRUES, *à part.*

Dieux! pour l'empoisonner j'ai fait une boulette!
Mais prenons ma revanche... il travaille... Sans bruit
Mêlons quelque poison à tout ce qu'il confit.
Je veux que le trépas habite sa boutique;
Je veux à tout Paris envoyer la colique...

(*Il tire des petits paquets de sa poche.*)

Que l'amer chicotin se mêle au doux biscuit.
Plus loin la mort aux rats... Ce projet me sourit.

(*Il va pour jeter de la poudre dans un cornet de bonbons.*)

LES DEUX BOURREAUX.

Arrête, misérable!

DESRUES, *effrayé, s'arrêtant.*

O rage de l'enfer!

LES DEUX BOURREAUX, *s'élançant sur le théâtre.*

Nous serons tes bourreaux.

AZUCARILLOS ET CHICOTIN.

Ciel!

DESRUES.

Tom-Wild et Polder!

POLDER.

Il a pour les poisons des recettes secrètes!

DESRUES, *d'un ton patelin.*

Vous vous trompez, Messieurs; je n'ai point de recettes!

TOM-WILD.

C'est un fameux roué!...

DESRUES.

Accusez-moi, parlez, traitez-moi de perfide,
D'infâme, de roué, de voleur, d'homicide,
Tout le monde m'a pris pour un homme de bien;
Mais la vérité pure est que je ne vaux rien.

LES DEUX BOURREAUX.

Allons, marche, coquin.

CHICOTIN.

O l'infâme épicier!
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.

(Polder et Tom-Wild entraînent Desrues.)

SCENE XIII.

AZUCARILLOS, CHICOTIN, ANGÉLINA, HERMINIE, *suivies d'un garçon qui porte des masques, des gants d'armes, des plastrons et des fleurets.*

ANGÉLINA, HERMINIE. *Elles entrent d'un air martial.*

AIR : *Ah! quel plaisir d'être soldat.*

Ah! quel plaisir d'être soldat! *(bis.)*
Il est vraiment dommage
Qu'çà n' soit pas aussi notre état.
Pour l'armée, ah! quel avantage!
Dans les momens où l'on se bat,
Si tout's les femmes de courage,
Près des homm's volaient au combat,
Ah! quel plaisir *(ter.)* d'être soldat!

CHICOTIN.

Ah! à la bonne heure!.. c'est plus gai. Quelles sont ces dames?

ANGÉLINA, *d'un ton décidé.*

Nous sommes demoiselles...

AZUCARILLOS, *à part.*

Elles ont l'air de maîtresses femmes.

ANGÉLINA.

C'est moi qui ai eu l'honneur de battre cinq hommes au dernier concert du Vauxhall; et maintenant, c'est à vous que je veux avoir affaire.

AZUCARILLOS, *effrayé.*

A moi? que venez-vous me demander?

ANGÉLINA.

De la célébrité... Si vous me la refusiez...
Boulogne... une, deux, trois.

AZUCARILLOS.

Qui donc êtes-vous?

ANGÉLINA.

Mademoiselle Angélina, maîtresse en fait d'armes, dans un gymnase normal à l'usage des demoiselles. Vous voyez mon grand prévôt.

AIR : *Vaudeville d'une Heure de folie.*

CHICOTIN.

Cette petite femme-là! ah! ah! ah!

HERMINIE, *lui portant une botte.*

Une, deux, touché....

CHICOTIN.

Oh! là, là... Dites donc, est-ce que vous me prenez pour votre plastron?

AZUCARILLOS.

Comment les demoiselles font des armes à présent?

ANGÉLINA.

C'est le complément d'une éducation soignée, pour toutes les jeunes personnes comme il faut!...

AIR : *Vaudeville d'une Heure de folie.*

On leur apprend le grec et le latin
L'escrime et les mathématiques;
Après la danse et le dessin,
Les exercices gymnastiques.

CHICOTIN.

Si ça dur' de cette façon,
Les demoiselles, après leur rhétorique,
Pourront entrer, en sortant de pension,
A l'école Polytechnique.

AZUCARILLOS.

Comment.... l'art de tuer les hommes! Elles deviendront donc des duellistes? des tapageurs?

CHICOTIN.

C'est bête, quand on aura fait quelque chose à une femme, elle viendra donc vous chercher dispute...

GEORGETTE.

Nous dansons avec eux ; Agathe prend celui qui avait l'air du mirliflor, c'est son genre à elle,... elle aime les lorgnons... Moi je prends son ami qui avait l'air d'un jobard, je me dis c'est plus sûr, je le connais.

CHICOREUX.

Ils font bien les choses, des rafraîchissemens, les échaudés, la bière...

GEORGETTE.

Et un fiacre pour revenir..... Pendant huit jours çà va très-bien.

AGATHE.

Dîner chez le restaurateur... loge à l'Opéra... J'aurais mieux aimé l'Ambigu... mais c'est égal... je me croyais casé pour long-temps. Mais au bout de huit jours le sentiment était usé... et le monstre s'endort à côté de moi.

CHICOREUX, *à Georgette.*

Eh bien! mais vous? je me suis en allé des Variétés au moment où le petit allait vous épouser, le jobard?

GEORGETTE.

Pas du tout... c'était un trait... pour rester avec moi, le lendemain il m'a plantée là.

AGATHE.

C'est criant... les hommes se conduisent aujourd'hui!.. Çà serait à n'en pas voir un seul en face.

CHICOREUX.

Oh! que les hommes sont... étonnans!...

GEORGETTE.

Je te le disais bien, ma chère, d'abord les étudians sont indignes pour çà, ils n'en font jamais d'autres; c'est ce qui m'a fait quitter le faubourg Saint-Germain, toutes ces dames s'en plaignent.

AGATHE, *avec dépit.*

Mais il faut nous venger!

GEORGETTE, *même jeu.*

Oui, oui, vengeons-nous! croyez-moi. (*à Angelina.*)
Nous avons su que vous étiez ici, et nous venons vous tourner...

ANGELINA.

Vous voulez vous venger? je suis

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, AGATHE, GEORGETTE, et DEUX GRISETTES.

TOUTES.

AIR : *Nos amours ont duré.*

Nos amours n'ont duré las ! qu'une semaine,
Les galans, toujours,
Vous font de beaux discours.
S' fréquenter huit jours,
C'était bien la peine ;
J'aim'rais presqu'autant
N'avoir pas eu d'amant.

GEORGETTE.

Je veux protéger
L'honneur des lingères.

AGATHE.

Moi, je veux venger
Tout's les couturières ;
Grâce à nos fleurets
Qui seront toujours prêts,
Ces beaux freluquets
Ne nous f'ront plus de traits.

TOUTES.

Nos amours n'ont duré,
Etc., etc.

AZUCARILLOS.

Qu'est-ce qu'on vous a donc fait ?

GEORGETTE.

Ce qu'on nous a fait !... Je n'oserai jamais vous le dire.

AGATHE.

Quelle horreur !... Figurez-vous que nous étions dimanche dernier au bal de la Grande-Chaumière ; deux jeunes gens bien mis, bonne tenue et des gants jaunes...

GEORGETTE.

Nous dansons avec eux ; Agathe prend celui qui avait l'air du mirliflor, c'est son genre à elle,... elle aime les lorgnons... Moi je prends son ami qui avait l'air d'un jobard, je me dis c'est plus sûr, je m'y connais.

AGATHE.

Ils font bien les choses, des rafraîchissemens, les échaudés, la bière...

GEORGETTE.

Et un fiacre pour revenir.... Pendant huit jours çà va très-bien.

AGATHE.

Dîner chez le restaurateur... loge à l'Opéra... J'aurais mieux aimé l'Ambigu... mais c'est égal... je me croyais casé pour long-temps. Mais au bout de huit jours le sentiment était usé... et le monstre s'endort à côté de moi.

CHICOTIN, *à Georgette.*

Eh ben! mais vous? je me suis en allé des Variétés au moment où le petit allait vous épouser, le jobard?

GEORGETTE.

Pas du tout... c'était un trait... pour rester avec moi, le lendemain il m'a planté là.

AGATHE.

C'est criant... les hommes se conduisent aujourd'hui!.. Çà serait à n'en pas voir un seul en face.

CHICOTIN.

Oh! que les hommes sont... étonnans!...

GEORGETTE.

Je te le disais bien, ma chère, d'abord les étudians sont indignes pour çà, ils n'en font jamais d'autres; c'est ce qui m'a fait quitter le faubourg Saint-Germain, toutes ces dames s'en plaignent.

AGATHE, *avec dépit.*

Mais il faut nous venger!

GEORGETTE, *même jeu.*

Oui! oui! vengeons-nous! croyez-moi. (*à Angélina.*) Nous avons su que vous étiez ici, et nous venons vous trouver.

ANGÉLINA.

Vous voulez vous venger? je suis votre homme.

AGATHE.

C'est çà, c'est çà, apprenons à tirer l'épée.

AIR : *Eh! ma mère, est-ce que je sais çà.*

Devenons toutes cruelles,
Prenons toutes des leçons,
Et conv'nons, Mesdemoiselles,
Qu'enfin, nous nous défendrons.

CHICOTIN, *en riant.*

Cet art, faut qu'on en convienne,
Quand chaqu' jour la vertu s'perd,
Peut sauver la ru' Vivienne,
Et le passage Colbert.

ANGÉLINA.

Supposez que vous êtes dans une salle d'armes. (*au confiseur.*) Je suis charmée de l'occasion, vous verrez quels sont mes principes!... et que je ne crains personne... Des gants, des fleurets.

AIR *de Marianne.*

(*A Agathe.*) Puisque vous avez tant de zèle,
Prenons bien vite une leçon.
Voici d'abord, Mademoiselle,
La première position,
Un peu de grâce,
Là je vous place,
Ne bougez pas;
Et saluez du bras.
Ainsi placée,
Bien effacée,
On ne peut vous approcher,
Vous toucher.

AGATHE.

De r'voir ces d'moiselles il me tarde,
J' vas bien les étonner demain,
Quand je vais dire au magasin
Que j' sais me mettre en garde.

MUSIQUE.

(*Elles exécutent un petit assaut de trois contre trois.*)

naissance avec vous. (*à l'Apothicaire en apercevant sa seringue.*) Monsieur, je n'ai pas envoyé chez le pharmacien.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Mais nous n'avons pas de malades,

L'APOTHICAIRE.

Je viens avec mes camarades,
Car je suis un mémoire aussi.
En Espagne, pendant la guerre,
Monsieur, j'ai fait avec honneur
Des mémoires d'apothicaire...

AZUCARILLOS.

Des mémoires ? Mais je ne vois rien à personne.

L'APOTHICAIRE.

Non, Monsieur, je ne suis pas un fournisseur, je n'ai jamais eu ce bonheur là.

AIR *de Préville et Taconnet.*

Que d'événemens admirables,
En Espagne, j'ai vus de près !
Que de figures remarquables,
Dont je donne ici les portraits !

AZUCARILLOS.

Ah ! sur une scène nouvelle
Que de visages inconnus
Vont étonner nos lecteurs assidus,
Si vous offrez une image fidèle
De tous ceux que vous avez vus.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, UN PETIT GARÇON, *avec une redingotte boutonnée, une grosse canne, des favoris et un chapeau gris.*

LE PETIT GARÇON, *il écarte le rideau d'une fenêtre, et parle en dehors.*

Ne les écoutez pas, ne les écoutez pas, c'est des menteurs !

LES AUTRES MÉMOIRES.

Qu'est-ce qu'il nous veut donc, celui-là ?

LE PETIT GARÇON.

Je suis l'observateur du 19me siècle.

AZUCARILLOS.

Encore un mémoire !

LE PETIT GARÇON.

Comme tu dis, bouffi.

AZUCARILLOS.

Vous ne faites pas un gros volume.

LE PETIT GARÇON.

Je ne suis qu'à moitié ; quand je [illegible] je serai bien plus fort. Lisez-moi çà, [illegible] Je suis plus amusant que les autres ; j'en ai des aventures !...

AIR du Solitaire.

L' dimanche en jeun' fillette,
En vieux garçon le [illegible]
Tantôt j' men' une [illegible]
Tantôt un tilbury.
L' matin à la guinguette,
Le soir à l'Opéra,
Quand il faut quelle guette,
Je suis toujours bon là.

Comm' le Solitaire,
Je sais tout,
Je vois tout,
J'entends tout,
J' suis partout.

AZUCARILLOS, *aux Mémoires.*

Messieurs les Mémoires, je suis tout disposé à vous louer...

TOUS.

Ah ! quel bonheur.

AZUCARILLOS.

A vous louer... au cabinet de lecture qui est en face.

TOUS LES MÉMOIRES *sortent en chantant.*

Grand merci de votre bonté,
Bourreaux et nos confrères ;
Donnez-nous la célébrité,
Promise à nos libraires.

SCÈNE XVII.

AZUCARILLOS, *seul, et posant sur son comptoir tous les volumes.*

Ma foi jusqu'à présent voilà de singuliers sujets pour un confiseur... tout cela ne peut guère faire que des bonbons d'attrape... je voulais du neuf, de l'original, mais où en trouver? Il y a vraiment de quoi se donner au diable.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *sous terre.*

J'accepte. (*il rit aux éclats.*) Ah! ah! ah! ah!

AZUCARILLOS, *effrayé.*

Ah! mon dieu, on dirait qu'il y a quelqu'un dans la cave. (*Il appelle.*) Chicotin! Chicotin!

SCÈNE XVIII.

AZUCARILLOS, CHICOTIN, *puis* MÉPHISTOPHÉLÈS.

(*Bruit souterrain.*)

CHICOTIN, *mourant de peur.*

Papa, entendez-vous le tonnerre?

AZUCARILLOS.

C'est un tremblement de terre.

CHICOTIN, *tremblant.*

Non, c'est plutôt un tremblement de peur.

(*Ils ont peine à se tenir tous les deux.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS, *encore sous terre, mais plus rapproché.*

Ah! ah! ah! ah!

AZUCARILLOS.

Il est bien question de rire, [illegible]

CHICOTIN.

C'est pas moi... le diable m'emporte si j'en ai envie.

(*Le bruit souterrain augmente, la terre s'entr'ouvre, et on en voit sortir des flammes, au milieu desquelles Méphistophélès s'élève, en riant aux éclats. Il est vêtu comme Frédéric, à la porte St-Martin.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah! ah! ah! me voilà, maître, qu'y a-t-il pour votre service?

AZUCARILLOS.

Es-tu un échappé de l'enfer?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui, docte professeur en gourmandise... je suis une partie de cette puissance qui toujours veut le mal, et cependant concourt au bien; je suis l'esprit de destruction... je suis une partie des ténèbres qui ont enfanté la lumière.

CHICOTIN.

Je ne comprends pas.

AIR : *Vos Maris en Palestine.*

Quel langag' diabolique!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est la langue du néant,
C'est la langue germanique,
Fort en vogue en ce moment.

AZUCARILLOS.

Parlez français un instant.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pour le français Monsieur penche?
Je vous obéis soudain,
Car ce soir je suis certain,
De bien prendre ma revanche,
A la porte Saint-Martin.

AZUCARILLOS.

Comment te nommes-tu?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Méphistophélès. Tout-à-l'heure je traversais les passages souterrains des galeries de l'Opéra, pour me rendre à l'Académie royale de Musique, où j'ai répétition.

AZUCARILLOS.

Vous êtes reçu à l'Opéra?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pour figurer dans un ballet. Je vous ai entendu vous donner au diable, je suis venu; vous êtes embarrassé pour le choix de vos bonbons, d'abord je m'engage à vous fournir des diablotins.

CHICOTIN.

Vous avez de fameuses chaudières, là-bas?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *tirant une boîte de sa poche.*

Tenez, voulez-vous goûter de mes papillottes? (*Il présente une papillotte à Chicotin, qui veut la prendre, mais à peine y a-t-il touché, qu'une forte détonnation se fait entendre.*) (*Il rit.*) Ah! ah! ah!

CHICOTIN.

Que c'est bête! c'est des bonbons fulminans... et vous riez? c'est vrai, qu'est-ce que vous avez donc à rire toujours?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je vais vous le dire :

AIR : *Vive la Mitrographie.*

Philosophe sans tristesse,
Démocrite des enfers,
Ah! ah! ah! je ris sans cesse
Des vertus et des travers.
Je ris quand on fait le bien,
Car cela n'avance à rien.
Je ris quand on fait le mal,
Mais c'est du rire infernal.
Et moi triste et sombre drame,
Ah! le fou rire m'a pris,
De me voir en mélodrame,
Pour amuser tout Paris.

Quand je m'entends applaudir
De manière à m'étourdir
Par le public qui paya
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Avec le langage austère
De ce Monsieur peu sévère
De la petite colère
De tel et tel grand journal.
A l'aspect d'un éteignoir
Ah! ah! ah! il faut me voir.
En Espagne j'ai pouffé,
Au seul mot d'auto-da-fé,
De ce rire inextinguible,
Qui faisait pâmer les dieux,
Un certain c'est impossible...
M'a fait rire un mois ou deux.
Quand j'entends les ignorans,
Crier au nez des savans :
Le siècle reculera,
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Philosophe sans tristesse,
Démocrite des enfers,
Ah! ah! ah! je ris sans cesse
Des vertus et des travers.

AZUCARILLOS.

Puissant Méphistophélès, que daigneras-tu faire pour moi? car depuis ce matin je ne vois que des extravagances.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Parle pour les mauvaises pièces, mais rendons justice aux inventions nouvelles.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Chaque jour une découverte
De l'industrie atteste les progrès;
Au siècle la route est ouverte,
Il marche à de nouveaux succès.
Malheur à qui voudrait restreindre
Un siècle brillant de clarté...
Le flambeau de la vérité,
Brûle celui qui veut l'éteindre.

Au surplus, maître, je veux servir tes desseins... rien de ce que tu as vu n'a pu fixer encore ton choix. Veux-tu jouir d'un spectacle délicieux, d'un plaisir enchanteur?... Tu n'as qu'à parler, maître, tous tes sens seront enivrés, en peu d'instans, ils goûteront plus de douceurs que tout ton magasin n'en renferme.

AZUCARILLOS.

Allons, voilà qu'il recommence à parler allemand.

(*Musique vaporeuse.*)

CHICOTIN, *qui ne peut plus bouger.*

C'est drôle, je me sens comme enchanté.

(*Ritournelle et musique aérienne.*)

AIR : *Encore un beau jour.* (De la Lampe Merveilleuse.)

CHŒUR DE DAMES, *dans la coulisse.*

AZUCARILLOS et CHICOTIN, *ensemble à mi-voix.*

Quelle mélodie,
Quels nouveaux accens;
A la rêverie,
Entraînent mes sens?
Mais qui vient encore,
Nous charmer ici?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah! c'est Therpsicore
Ou Taglioni.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, Mlle PAPILLONI, *elle arrive sur un char brillant, et traînée par plusieurs nymphes, elle prend diverses attitudes gracieuses.*

AZUCARILLOS.

Qu'elle est jolie !

CHICOTIN.

Oh! dieu! si nous pouvions la louer pour la mettre au comptoir, elle nous attirerait du monde.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle ne fait que cela trois fois par semaines.

AZUCARILLOS, *transporté.*

Si ce n'est pas une vapeur, dites-moi qu'elle est cette nymphe légère....

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est la divine Papilloni dont tout Paris chante les louanges.

AIR: *A soixante ans.*

Un soir, que triste et solitaire,
Un chansonnier, l'Horace de nos jours,
A l'Opéra, dans un coin du parterre,
Allait chantant la fuite des amours :
Il vit la nymphe aux grâcieux contours.
Ravi, soudain, par ses grâces nouvelles,
Il s'écria, le cœur, les yeux troublés,
Autour de moi j'entends battre des ailes...
Tous les amours ne sont pas envolés.

(*Il s'approche de Papilloni : elle recule.*)

Pourquoi me fuir? ... vous entendez tout le bien que je dis de vous... (*à part.*) Oh, si je pouvais la tenir dans mes griffes. (*il rit.*) Ah! ah! ah! faut-il donc pour vous

apprivoiser, vous donner toutes les richesses que j'ai prodiguées à Marguerite?

(*Papilloni fait signe qu'on ne l'entend.*) Taisez-vous, taisez-vous, etc.)

CHICOTIN.

Comme elle doit danser le contredanse!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et l'Allemande... vous allez voir... Souffrez que je sois votre cavalier.

(*Papilloni accepte, et ils dansent tous deux l'Allemande de Faust.*)

CHICOTIN.

Ah! mon dieu! elle a le diable au corps!

(*Au moment où Méphistophélès va pour l'embrasser, elle s'échappe et se sauve. Méphistophélès rit aux éclats.*)

TABLEAU.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, TOUS LES PERSONNAGES *qui ont déjà paru dans la pièce*, MARIE DE BRABANT. LE COMTE ORY, *en ermite*, LA VIOLETTE, LA DUCHESSE ET LE PAGE, LE SIÉGE DE SARAGOSSE, DIABLOTINS, LA CONTEMPORAINE, MÉMOIRES, UN HOMME, *portant une pancarte sur laquelle est écrit :* Appartement à louer.

CHŒUR.

AIR : *Ah! quel beau jour, qu'un jour de mariage!* (de Léocadie.)

Comme un zéphir sur l'aile d'un nuage
Elle s'enfuit, des yeux suivons-la tous;

A ses talens, amis, rendons hommage,
Car elle est au-dessus de nous.

AZUCARILLOS.

Où est-elle? où est-elle? c'est à elle que je donne la pomme.

[illegible]

Oui, elle figurera sur tous nos bonbons.

TOUTES LES PIÈCES DE PHÉLIXE.

Et moi! et moi!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *au confiseur.*

Laissez-moi arranger tout çà... Vous, madame la Violette, pour cette fois, vous ne serez pas amnistiée. Qu'est-ce que je vois là-bas? monsieur l'appartement, vous laissez tomber votre clé... Le quartier est trop désert, vous ne serez jamais loué, mon ami... Vous, le Comte Ory, retournez au Vaudeville... vous étiez plus gai.

LES AUTRES PIÈCES.

Et nous? et nous?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mon cher confiseur, ne les écoutez pas... suivez mes conseils: Valentine en pâte de guimauve, Saragosse en chocolat de Bayonne, Marie de Brabant... elle parle de sa vertu... Angélique... la Duchesse et le Page... marrons glacés, et vos Romantiques (*criant*) orgeat, limonade, des glaces!...

TOUS.

C'est une injustice, c'est une injustice!

AZUCARILLOS, *à Méphistophélès.*

Vous les entendez?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

AIR:

Par la raison, et non par le caprice,
Que tous vos arrêts soient dictés;
Laissez crier à l'injustice
Toutes les médiocrités.

Que de chez vous le bon goût les écarte.
Pour remplacer ces sujets-là,
Faites des bonbons à la Charte,
Et toute la France en voudra.

(On reprend en chœur les deux derniers vers.)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Allons, mes enfans, pour vous consoler, je vous invite tous à la grande ronde du sabbat! ... faisons tous un sabbat du diable!

CHŒUR.

AIR : *Vaudeville des Cancans.*

Ça va bien,
Ne désespérons de rien;
L'an prochain,
Tout ira d'un meilleur train.

TOM-WILD.

En dix-huit cent trente-deux,
Un comet tombera des cieux;
La fin du monde arrivera,
L'Ambigu la voit déjà.

AGATHE.

Par actions tout est traité,
Les hommes sont en société;
Parfois même leurs moitiés,
Prennent des associés.

AZUCARILLOS.

A l'espion Américain
Mars prête un charme divin;
Il fallait cette occasion
Pour faire aimer un espion.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Monsieur Hunt, le radical,
Vend du cirag' sans égal;
Albion dans nos foyers
R'vient pour cirer nos souliers.

BAPTISTE.

Ces gens aux derniers venus
Qui toujours se sont vendus,
Qu'on leur donn' cinq sous de plus,
On en fait des Omnibus.

POLDER.

Nous n'entendons plus Pasta,
Nous pleurons encor Talma;
Melpomène nous les rend,
Sous les traits de Malibran.

LE PETIT GARÇON.

Les assassins font fureur,
On court aux empoisonneurs;
Les bourreaux sont en faveur.
Nous attendons les Chauffeurs.

GEORGETTE.

On ne sait plus à Paris,
Comment choisir des maris;
Un Alcide d' Franconi,
Me plairait à l'infini.

CHICOTIN.

Chaque modiste aux abois,
Pleure les gal'ri's de bois;
Chez nous tout devient moral,
Même le Palais-Royal.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *au Public.*

Du titre que l'on a pris
Ah ! ne soyez pas surpris ;
Ne voyez dans nos vœux,
Qu'une bêtise de plus.

CHŒUR.

Ça va bien,
Ne désespérons de rien ;
L'an prochain,
Tout ira d'un meilleur train.

(*A la fin de chaque couplet, on répète le chœur en dansant.*)

FIN.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05865 7837

PQ
1213
.A2
T37
v.37

Théatre du Vaude-
ville